

Itinéraires d'adolescence et de jeunesse
dans *Les Rougon-Macquart* d'Émile Zola

par

Véronique Cnockaert

Thèse de doctorat effectuée en cotutelle

au

Département d'Études françaises

Faculté des Arts et des Sciences

Université de Montréal

ET

Département de Lettres

Faculté des Lettres et Sciences Humaines

Université de Reims
Champagne-Ardenne

Thèse présentée à La Faculté des études supérieures de l'Université de Montréal
en vue de l'obtention du grade de Philosophiæ Doctor (Ph.D.)

et à l'Université de Reims
en vue de l'obtention du grade de Docteur de l'Université de Reims

février 2000

© Véronique Cnockaert, 2000



Page d'identification du jury

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

et

Département, École, Faculté ou Laboratoire
Nom de l'institution française

Cette thèse intitulée

Itinéraires d'adolescence et de jeunesse dans Les Rougon-Macquart d'Emile Zola

présentée et soutenue à l'Université de Montréal (ou à l'institution française) par:

Véronique Cnockaert.....

a été évaluée par un jury composé des personnes suivantes:

Président-rapporteur
et membre du jury

Bertrand Marchal, Professeur, dépt. de Lettres, Univ. Paris IV
Nom, titre, Département, Institution

Directeur de recherche
(Université de Montréal)

Michel Pierssens, professeur, dépt. d'ét. françaises, Univ. de Montréal
Nom, titre, Département, Institution

Codirecteur
(Université de Montréal)

Nom, titre, Département, Institution

Directeur de recherche
(Institution française)

Alain Pagès, Professeur, dépt. de Lettres, Univ. de Reims
Nom, titre, Département, Institution

Codirecteur
(Institution française)

Nom, titre, Département, Institution

Membre du jury

Martine Léonard, Professeur, dépt. d'ét. françaises, Univ. de Montréal
Nom, titre, Département, Institution

Examineur externe

Evanghélia Stead, Professeur, dépt. de Lettres, Univ. de Reims
Nom, titre, Département, Institution

Représentant du doyen
de la FES

Nom, titre, Département, Institution

Remerciements

Pour l'appui qu'ils m'ont accordé à chaque étape de ce travail, je tiens à remercier M. Alain Pagès, directeur à l'Université de Reims, et M. Michel Piersens, directeur à l'Université de Montréal.

Mes remerciements s'adressent aussi à Mme Martine Léonard (Université de Montréal), à M. Paul Perron, président de University College (Université de Toronto), responsable du programme de recherches liant les Universités de Montréal et de Toronto, à M. Graham Falconer, professeur à l'Université de Toronto, ainsi qu'à Mme Dorothy Speirs pour leur accueil au Centre d'études romantiques Joseph Sablé et au Programme de recherches sur Zola et le Naturalisme du collège Saint-Michel de l'Université de Toronto.

Pour leur soutien accordé sous forme de bourses d'études, je remercie enfin le Département d'Études françaises de l'Université de Montréal, le Fonds pour la formation de chercheurs et l'aide à la recherche (F.C.A.R., gouvernement du Québec), le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (C.R.S.H., gouvernement du Canada), le Centre interuniversitaire de la coopération franco-québécoise (C.C.I.F.Q.).



Itinéraires d'adolescence et de jeunesse
dans *Les Rougon-Macquart* d'Émile Zola

| | |
|--|-----|
| Introduction | 5 |
| Chapitre I : La « valeur » jeunesse | 14 |
| « Le jeune homme est pur » | 28 |
| De Claude à Émile | 49 |
| D'une ruine à l'autre | 61 |
| Chapitre II : Physiologie de l'adolescence | 73 |
| « L'école physiologique » | 74 |
| Mots de dictionnaires | 80 |
| L'âge de l'adolescence | 83 |
| Puberté / nubilité | 87 |
| Entre l'adolescence et l'âge viril | 91 |
| « Qui n'est guère avancé en âge » | 93 |
| Paroles de science | 96 |
| L'enfance n'a pas de sexe | 98 |
| Le corps du génie | 101 |
| Enfance primitive | 103 |
| Le corps en crise | 111 |
| Chapitre III : Le temps des métamorphoses | 130 |
| « J'ai cherché à mettre de l'humanité sous mes phrases » | 131 |
| Les inachevés | 134 |
| Zola et Zola | 151 |
| Le moment révolutionnaire | 159 |
| L'âge métamorphique | 167 |
| Les « garçonnières » | 167 |
| « Petit crevé » | 176 |
| Un bestiaire d'adolescents | 186 |
| « La fleur de l'âge » | 197 |
| Chapitre IV : Parcours de jeunesse | 206 |
| Éducation et perversion | 207 |
| Les institutions | 207 |
| Les familles | 219 |
| « L'âge métaphysique » | 226 |
| Lectures | 229 |
| Crime et éducation : Étienne Lantier | 239 |

| | |
|--|-----|
| <i>Libido sentiendi et libido dominandi</i> : Florent | 244 |
| « À quoi bon » : Lazare Chanteau | 253 |
| Le corps savant | 266 |
| L'adolescence au zénith : Serge Mouret | 266 |
| Savoir de jeunesse : Pauline Quenu | 275 |
| | |
| Conclusion | 281 |
| | |
| Annexe : « Enquête lexicographique 1680-1935 » | 296 |
| Table alphabétique des auteurs et des titres | 297 |
| Table chronologique des éditions | 301 |
| | |
| « Adolescence. — Adolescent (te) » | 306 |
| Table alphabétique des auteurs et des titres | 307 |
| Table chronologique des éditions | 310 |
| | |
| « Jeune. — Jeunesse » | 335 |
| Table alphabétique des auteurs et des titres | 336 |
| Table chronologique des éditions | 339 |
| | |
| « Pubère. — Puberté » | 401 |
| Table alphabétique des auteurs et des titres | 402 |
| Table chronologique des éditions | 405 |
| | |
| Bibliographie | 431 |
| I. Corpus littéraire | 433 |
| 1. Œuvres d'Émile Zola | 433 |
| 2. Chroniques et articles d'Émile Zola sur la jeunesse | 433 |
| II. Ouvrages de médecine | 435 |
| III. Dictionnaires | 437 |
| IV. Ouvrages et articles consacrés à Zola | 437 |
| V. Ouvrages consacrés à l'adolescence et à la jeunesse | 441 |
| VI. Ouvrages et articles généraux, histoire et théorie littéraires | 443 |
| VII. Autres œuvres | 447 |
| | |
| Table des exergues | 449 |

INTRODUCTION

« La jeunesse [est] ce qui est vague,
lointain et profond comme la mer; car où
est-elle la jeunesse? »

Émile Zola, 18 mai 1893

Jeune parmi les jeunes, Émile Zola s'impose, en 1866, au moyen de la publication d'un recueil critique intitulé *Mes Haines*¹, comme le représentant d'une nouvelle génération d'écrivains. Déconstruire pour reconstruire (« Nous en sommes à l'heure de la démolition, lorsqu'une poussière de plâtre emplît l'air et que les décombres tombent avec fracas. Demain l'édifice sera reconstruit² »), le programme de l'ouvrage se veut percutant. En regard de *La Confession de Claude*, premier roman de l'apprenti écrivain, le style vindicatif du recueil paraît surprenant. Il n'y a pas loin, pourtant, entre le récit du jeune et timide provincial à Paris dont les illusions sont mises à rude épreuve, et celle du critique qui réclame, au nom de la jeunesse, sa place au soleil. Dans les deux cas, roman et manifeste, il s'agit d'une « entrée dans la vie ».

La Confession de Claude, à travers la malheureuse histoire d'amour d'un jeune homme et d'une prostituée, rend compte des questionnements qui surgissent chez le jeune individu lorsque ses idéaux rencontrent la réalité, quand les pulsions

1. *Mes Haines. Causeries littéraires et artistiques*, Achille Faure, 1866; réédition augmentée de *Mon Salon*, Charpentier, 1879; *Œuvres Complètes*, édition établie sous la direction de Henri Mitterrand, Cercle du livre précieux, 1962-1969, 15 vol.; t. X, pp. 23-167. Toutes nos références aux œuvres d'Émile Zola qui n'appartiennent pas aux *Rougon-Macquart* renvoient à cette édition, désignée par le sigle O.C., suivi du numéro du tome en chiffres romains, puis du numéro de la page en chiffres arabes. L'œuvre des *Rougon-Macquart* renvoie à l'édition d'Armand Lanoux et Henri Mitterrand, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1960-1967, 4 vol., désignée par le sigle Pl., suivi du numéro du tome en chiffres romains, puis du numéro de la page en chiffres arabes.

2. O.C., t. X, p. 27.

du corps dominant les intermittences et les émois du cœur. Dans *Mes Haines*, le littéraire ne doute pas. Être jeune suffit à être fort et à aller de l'avant : « Je hais les gens bêtement graves et les gens bêtement gais, les artistes et les critiques qui veulent sottement faire de la vérité d'hier la vérité d'aujourd'hui. Ils ne comprennent pas que nous marchons et que les paysages changent³ ».

« Marcher », l'ensemble de l'œuvre zolienne, qu'elle soit critique ou d'invention, puise son énergie, sa force, dans un « allers vers ». La célèbre formule de novembre 1897, « La vérité est en marche, et rien ne l'arrêtera⁴ », qui signe l'engagement de Zola dans l'affaire Dreyfus, redit, à trente ans de distance, la détermination vigoureuse déjà présente dans *Mes Haines*. Le critique et l'écrivain « marcheront » sans cesse côte à côte, l'assurance du premier faisant écho à la puissance de création du second, et réciproquement. L'édifice zolien grandit à l'intérieur du dialogue qui s'établit entre eux.

« Marcher ». Les « Notes sur la marche de l'œuvre⁵ » et les « Notes générales sur la nature de l'œuvre⁶ » révèlent que le projet des *Rougon-Macquart. Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire* s'inscrit dans le mouvement d'une « poussée⁷ », d'un « élan⁸ », d'un « épanouissement ». Dans cette rhétorique de l'évolution et de la génération s'exprime, soutenu par les théories sur l'hérédité, l'intérêt de Zola pour la formation sociale et privée de l'individu : « L'homme de nos jours en entier. D'un côté, je montrerais les ressorts cachés, les fils qui font mouvoir le pantin humain; de l'autre je raconterais les faits et gestes de ce pantin⁹ ». Faire l'histoire d'une famille oblige le romancier à étudier la « genèse » des individus qui la composent. Écrire l'avancée des *Rougon-Macquart* exige que le

3. *Ibid.*, pp. 27-28.

4. *Le Figaro*, 25 novembre 1897; *O.C.*, t. XIV, p. 888.

5. « Notes sur la marche de l'œuvre », *Pl.*, t. V, pp. 1738-1741.

6. « Notes générales sur la nature de l'œuvre », *ibid.*, pp. 1742-1745.

7. *Ibid.*, p. 1743

8. « Notes sur la marche de l'œuvre », *ibid.*, p. 1738.

9. « Ier Plan remis à Lacroix », *ibid.*, p. 1756.

romancier en décompose les origines. Dans un à rebours obligé, Zola détermine et développe chaque personnage — les dossiers préparatoires le révèlent — en fonction d'un milieu et d'une structure héréditaire fixes. La carte identitaire du personnage se divise très souvent en trois phases : l'enfance, *la puberté*, la résolution. À chaque fois, quand il est clairement indiqué, le moment pubertaire désigne une période cruciale dans l'évolution, un moment de crise, un déséquilibre. C'est à partir de ce tremblement que s'épanouit l'identité du personnage et que celle-ci trouve son attitude. Clefs de voûte narratives de *La Joie de vivre* et de *La Faute de l'abbé Mouret*, la puberté et l'adolescence apparaissent aussi, dans la plupart des romans des *Rougon-Macquart*, comme des pierres angulaires dans la construction de nombreux personnages. L'adolescence et la jeunesse sont des moments troubles durant lesquels le personnage qui entame sa destinée amoureuse, sociale et spirituelle, prend conscience de son origine et de sa place dans la chaîne des générations. L'itinéraire adolescent rejoint la démarche naturaliste; les deux lisent les traces du passé pour écrire la marche de l'avenir.

Si la critique zolienne a plusieurs fois souligné l'intérêt de Zola pour l'enfance ainsi que pour la puberté, l'adolescence et la jeunesse sont restées des points relativement aveugles. En effet, les études sur l'enfance dans *Les Rougon-Macquart* ont fait l'objet d'investigations poussées¹⁰. Elles participent d'un intérêt plus général pour le personnage de l'enfant dans la littérature française du XIXe siècle qui (depuis *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre par exemple) a fait l'objet d'études importantes¹¹. Il y a peu de temps encore, les travaux sur l'adolescent et

10. Samia Chalhoub, *L'Enfant dans "Les Rougon-Macquart" d'Émile Zola*, thèse de doctorat, Université de Lyon II, 1983; Sonia Hindié, *L'Enfant dans "Les Rougon-Macquart"*, thèse de doctorat, Université de Paris IV, 1984; Lahoussine Lazzane, *L'Enfant dans "Les Rougon-Macquart" d'Émile Zola*, thèse de doctorat, Université de Bordeaux III, 1986.

11. A. Dupuy, *Un personnage nouveau du roman français : l'enfant*, Hachette, 1931; V. Toursch, *L'Enfant français à la fin du XIXe siècle d'après ses principaux romanciers*, Les Presses modernes, 1939; M. Bethlenfalvay, *Les Visages de l'enfant dans la littérature française du XIXe siècle. Esquisse d'une typologie*, Genève, Droz, 1979, 148 p.

l'adolescence restaient peu nombreux, comme le prouve la bibliographie de Peter Grötzer¹². Ces dernières années cependant, les auteurs de plusieurs ouvrages témoignent d'un intérêt croissant pour cette époque de la vie, aussi bien dans le domaine littéraire (notamment Élisabeth Ravoux-Rallo ou Guillemette Tison¹³) qu'historique (notamment Giovanni Levi et Jean-Claude Schmitt, Gabrielle Houbre, Agnès Thiercé¹⁴). Guillemette Tison, par exemple, s'attarde surtout à la population infantile des *Rougon-Macquart*, et accorde une place discrète à la puberté de Pauline Quenu (*La Joie de vivre*), mais l'œuvre de Zola ne constitue qu'une mince partie de son corpus.

Les transformations physiologiques liées à la puberté permettent d'emblée une lecture biologique, tandis que l'adolescence et la jeunesse, à cause de leur valeur provisoire, semblent n'autoriser qu'un discours circonstanciel et périphérique. Nous croyons que si l'adolescence et la jeunesse passent souvent inaperçues dans l'œuvre de Zola, c'est que l'état d'inachèvement et d'ambiguïté qui les caractérise rend leur saisie difficile; il invite à rejeter le personnage adolescent dans un état stable en amont ou en aval. Or, le danger encouru est de passer « à côté » de ce qui se joue dans l'entre-deux, dans la marge, dans l'espace d'indétermination où se définissent toujours les orientations.

« Où est-elle la jeunesse?¹⁵ » La question que pose Zola, le 18 mai 1893, au banquet de l'Association générale des étudiants, est donc devenue la nôtre. Avant

12. *Die zweite Geburt. Forschungsbericht Bibliographie*, Zürich, Ammann Verlag, 1991. Notons cependant l'ouvrage de J. O'Brien, *The Novel of Adolescence in France*, Columbia University Press, 1939; et celui, plus récent, de Hava Sussman, *Balzac et les « Débuts dans la vie »*. *Étude sur l'adolescence dans La Comédie humaine*, Nizet, 1978, 93 p.

13. Élisabeth Ravoux-Rallo, *Images de l'adolescence dans quelques récits du XXe siècle*, Corti, 1989, 202 p.; Guillemette Tison, *Une mosaïque d'enfants. L'enfant et l'adolescent dans le roman français (1876-1890)*, Artois Presses Université, « Études littéraires et linguistiques », 1998, 459 p.

14. Giovanni Levi et Jean-Claude Schmitt, *Histoire des Jeunes en Occident*, Seuil, t. I-II, 1996; Gabrielle Houbre, *La Discipline de l'amour. L'éducation sentimentale des filles et des garçons à l'âge du romantisme*, Plon, « Civilisations et mentalités », 1997, 454 p.; Agnès Thiercé, *Histoire de l'adolescence*, Belin, 1999, 334 p.

15. « Discours au banquet de l'Association générale des étudiants », 18 mai 1893, *O.C.*, t. XII, p. 679.

d’y soumettre l’œuvre de Zola, il nous a semblé nécessaire, dans un premier temps, d’interroger la jeunesse de Zola, apprenti écrivain en pleine construction identificatoire cherchant à définir sa place dans l’espace social et littéraire. En effet, comment être romancier après Balzac et Flaubert quand on a vingt ans? Cette première approche générale nous donne les moyens de poser les jalons de notre étude sur l’adolescence et la jeunesse (chapitre I : « La “valeur” jeunesse »).

Puisque l’œuvre de Zola puise, en les repensant, dans toutes les définitions et théories de son époque, les termes clés de notre recherche (« adolescence », « adolescent(e) », « jeunesse », « jeune », « pubère », « puberté ») doivent faire l’objet d’investigations linguistiques auxquelles les dictionnaires et les encyclopédies peuvent répondre. Les dictionnaires donnent, en effet, un puissant condensé des expressions épistémologiques et sociales de leur époque. Nous avons réuni un corpus de soixante-huit ouvrages (encyclopédies, dictionnaires d’usage, de langue, grammaticaux, littéraires, scolaires, etc. — voir « Annexe ») dont nous livrons une première exploitation, qui appellera d’autres développements. Notre « Enquête lexicographique, 1680-1935 » vise, ici, à montrer à quel point l’adolescence et la jeunesse sont des notions polymorphes. De plus, l’adolescence et la jeunesse étant des catégories que rénovent les discours médical et philanthropique, une enquête dans les textes scientifiques s’imposait — on sait que certains ouvrages de Charles Letourneau, de Benedict-Auguste Morel, de Prosper Lucas, d’Adam Raciborski, ont fortement influencé la création zolienne¹⁶. On y lit l’intérêt — pour ne pas dire l’« obsession » — que le siècle porte à la puberté (chapitre II : « Physiologie de l’adolescence »). C’est qu’à partir d’elle se dévoile l’héritage biologique sournoisement ancré dans le corps de chacun. Ces différentes enquêtes permettent ainsi une mise en

16. Charles, Letourneau, *Physiologie des passions*, Germer-Baillière, 1868, 230 p.; Benedict-Auguste Morel, *Traité des dégénérescences physiques, intellectuelles et morales de l’espèce humaine*, Baillière, 1857, 700 p.; Prosper Lucas, *Traité philosophique et physiologique de l’Hérédité naturelle*, Baillière, 1847-1850, 2 vol.; Adam Raciborski, *Du Rôle de la menstruation dans la pathologie et la thérapeutique*, Baillière, 1856, 142 p.

concurrence et une confrontation de ces discours et du texte zolien : il est vrai que la pensée scientifique féconde le travail métaphorique du texte de Zola, mais d'autre part, nous verrons que ce dernier s'émancipe en créant son propre savoir et qu'il engendre (peut-être) ses propres théories.

Parler de la jeunesse et de l'adolescence dans *Les Rougon-Macquart* nous oblige donc à tenir compte de diverses approches — sociologique, lexicologique, biologique, ethnologique ou anthropologique —, au risque d'un certain éclectisme, de manière à offrir une image non tronquée de la question que nous entendons traiter. C'est que l'œuvre de Zola présente une humanité hautement individualisée et les visages de l'adolescence et de la jeunesse y sont nombreux. Leurs métamorphoses également. En effet, sorte de carrefour, l'adolescence instaure une logique à plusieurs entrées, dont aucune véritablement ne prédomine, qui oblige à les emprunter toutes. Pour cerner, classer et étudier les adolescents et les jeunes gens du cycle des *Rougon-Macquart*, nous aurions pu suivre pas à pas l'ordre social proposé par Zola lui-même dans ses typologies¹⁷, en chercher les incarnations dans ses divers romans, en souligner les analogies et les déviations. Mais c'était, croyons-nous, mettre en place un Zola contre Zola trop systématique. Une telle mise en regard des œuvres critique et fictionnelle entraîne une hiérarchie qui fait de l'une la norme, le modèle et la référence de l'autre; alors que critique et fiction se nourrissent mutuellement, malgré certaines résistances qui, pour des raisons d'ordre générique, s'immiscent parfois entre le texte critique et le texte romanesque. Nous croyons également qu'une typologie strictement sociale comme méthode d'appréhension de la jeunesse dans l'œuvre zolienne ne peut être totalement satisfaisante, puisque que le regard que porte le romancier sur celle-ci est aussi biologique. Les lois physiolo-

17. « La jeunesse française contemporaine », *Le Messager de l'Europe*, avril 1878 (O.C., t. XIV, pp. 308-332); « Types de femmes en France », *Le Messager de l'Europe*, novembre 1878 (*ibid.*, pp. 355-377).

giques, celles de la génération, de la reproduction et de l'hérédité l'emportent parfois largement sur les lois sociales avec lesquelles elles entretiennent des rapports conflictuels de tension et de rivalité. Finalement, nous pensons que les critères de milieu ne suffisent pas à déterminer et à circonscrire complètement la question, parce que l'adolescence et la jeunesse convoquent d'autres ordres (mythique, psychologique, éthique) qui s'ajoutent aux ordres biologique et sociologique. Aucun n'est réductible à l'autre, mais tous s'interpellent systématiquement.

Après avoir établi à notre propre compte un catalogue, que nous ne donnons pas ici, des portraits et descriptions d'adolescents et de jeunes dans *Les Rougon-Macquart*, après les avoir superposés, nous sommes restée frappée par la récurrence de certaines images et métaphores, de certains états (physiologiques, pathologiques et moraux), par leur arrivée, par leur alliance et leur disposition dans l'économie narrative. Zola accumule sans cesse les niveaux de lecture, par un processus de stratification et d'entrecroisement qui lui est propre. L'entrelacement de ces « métamorphoses », qu'il s'agisse de celles d'une fille ou d'un garçon, ponctue tout en la déployant la mutation du corps et de l'esprit adolescent. L'étude de ces diverses métamorphoses (chapitre III : « Le temps des métamorphoses »), dans lesquelles s'opère un constant travail de contamination entre le réel, l'imaginaire et le mythique, met au jour des regroupements, des chaînes associatives et des réseaux symboliques. De surcroît, ces métamorphoses se présentent rarement de manière purement séquentielle. Dans leur abondance, leur superposition et leur tissage, elles passent souvent par d'étranges anamorphoses. Leur mise en lumière, leur fréquence dans les descriptions d'adolescents et de jeunes, permet d'établir des réseaux paradigmatiques et d'interroger les relations qu'elles entretiennent les unes avec les autres. L'emploi d'une même image, d'une même métaphore, d'un même indice physiologique signifient-ils la même chose selon que l'on a affaire à une jeune fille ou à un jeune

garçon, à une jeune fille pauvre ou à une jeune fille riche, à un jeune garçon, pauvre ou riche, instruit ou autodidacte, de la ville ou de la campagne, etc.?

Nous avons, ensuite, de la même manière (chapitre IV : « Parcours de jeunesse »), traité la question de l'adolescence et de la jeunesse du point de vue de l'éducation qui a très tôt occupé et préoccupé Zola. Les divers articles et nouvelles qu'il a consacrés au problème¹⁸ montrent que, selon lui, l'éducation est liée à la question politique et religieuse. Nous avons enfin abordé la question du point de vue du caractère et de la morale. Dans *Les Rougon-Macquart*, en effet, à une métamorphose biologique correspond ou s'oppose souvent une métamorphose éthique. L'adolescence et la jeunesse oscillent constamment entre le corps et l'esprit, la sensation et le sentiment, entre l'esthétique et l'éthique, entre les pouvoirs génésiques de la vie et une volonté dirigée vers un idéal — philosophique, scientifique ou même économique.

Étant donné le nombre considérable de jeunes gens et jeunes personnes qui peuplent l'univers des *Rougon-Macquart*, pour chaque métamorphose et chaque parcours étudié, qu'ils soit d'ordre physiologique, psychologique ou social, nous nous sommes attardée sur un ou plusieurs « personnages-phares », dans la mesure où pour chacun d'entre eux l'intensité de la transformation, de la mutation, nous est apparue plus active, ou plus marquante, que chez d'autres. Ils nous servent ainsi de « révélateurs ».

La mise en lumière de ces différents itinéraires d'adolescence et de jeunesse, révèle que Zola s'intéresse au passage plutôt qu'au but. La marche, mode opératoire de l'œuvre zolienne, est en parfaite adéquation avec le mouvement de l'adolescence : l'adolescence comme le roman naturaliste progresse « pas à pas » vers une vérité, « dans une continuelle analyse¹⁹ ».

18 On trouvera dans la bibliographie une liste exhaustive des articles de Zola consacrés à la jeunesse.

19. « Notes sur la marche générale de l'œuvre », Pl., t. V, p. 1745.

Chapitre I

LA « VALEUR » JEUNESSE

« Il n'y avait que la jeunesse de bonne et de désirable, elle était la fleur du monde, la seule beauté, la seule joie, le seul vrai bien, avec la santé que la nature pouvait donner à l'être. »

Le Docteur Pascal

« La jeunesse m'apparut comme la valeur la plus haute de la vie... mais cette « valeur » a une particularité, inventée sans doute par le diable : étant jeunesse, elle se tient en-dessous du niveau de valeur. »

Witold Gombrowicz, *La Pornographie*

En savant jardinier, Émile Zola propose le plan des *Rougon-Macquart* à l'éditeur Lacroix en 1869. Son arbre généalogique, qui ne trouvera sa forme définitive qu'en 1893 avec *Le Docteur Pascal*¹, structure et dessine très tôt la « carcasse » de l'œuvre : « Depuis 1868, je remplis le cadre que je me suis imposé, l'arbre généalogique en marque pour moi les grandes lignes, sans me permettre d'aller à droite ni à gauche. Je dois le suivre strictement, il est en même temps ma force et mon régulateur² ». Cet arbre représente l'œuvre « vivante, [...], très vivante³ » qu'entend produire le mécanicien du genre humain (« J'étudie l'humanité elle-même, dans ses plus intimes rouages⁴ »), l'historien des mœurs (« Je fais de la haute analyse humaine et je fais de l'histoire⁵ »), l'analyste des désirs (« D'ailleurs cette marche ascendante sera notée d'une façon scientifique, sans parti pris démocratique,

1. Voir l'arbre généalogique de 1893 en tête du *Docteur Pascal*, Pl., t. V, p. 913, ainsi que l'« Annexe D » qui comprend l'arbre généalogique de 1869 (premier et deuxième états), p. 1771-1781. On trouvera l'arbre de 1878 dans Pl., t. II, p. 798; et le tableau généalogique des Rougon-Machard (état de 1869) dans *O.C.*, t. II, pp. 298-299. Les annexes 2 à 7 de l'édition critique de *La Fortune des Rougon* par Gina Gourdin-Servenièrre offrent un excellent complément (Genève, Strategic communication, 1990).

2. Note jointe à *Une page d'amour*, Pl., t. II, p. 799.

3. « Il ne faudrait pas croire, d'après ce plan, que l'œuvre sera dure et rigide comme un traité de physiologie ou d'économie sociale. Je la vois vivante, et très vivante », Pl., t. V, p. 1757. La métaphore de l'œuvre vivante est une image forte chez Zola. On la trouve déjà presque identique dans un article sur Taine, « M. H. Taine, artiste », qui loue la méthode un peu franche et brutale du maître : « Une œuvre belle est une œuvre vivante [...] », *Mes Haines*, *O.C.*, t. X, p. 146.

4. « 1er plan remis à Lacroix », Pl., t. V, p. 1756.

5. *Ibid.*, p. 1757.

de manière à montrer certains résultats de cette bousculade des ambitions⁶ »), l'archéologue de l'esprit (« Le cœur et le cerveau mis à nu [...] »⁷ ») autant que du corps (« Fouiller en un mot au vif même du drame humain, dans ces profondeurs de la vie où s'élaborent les grandes vertus et les grands crimes, et y fouiller d'une façon méthodique, conduit par le fil des nouvelles découvertes physiologiques⁸ »).

Verticalité imposante, point de jonction entre le ciel et la terre, représentation métaphysique jusqu'à la seconde moitié du XIXe siècle⁹, l'arbre se « naturalise » ensuite symboliquement en réaffirmant son statut organique, comme si la force du biologique déplaçait d'une poussée horizontale le spirituel. Image de plénitude et de totalité par la réunion de ses axes vertical et horizontal, la figure de l'arbre offre à Zola le moyen de s'enraciner dans l'histoire du roman. À l'intérieur de cette architecture végétale, « *la construction solide des masses* », « *la logique, la poussée d[es] chapitres*¹⁰ » obéissent à la loi du sang. Contrairement à Joseph de Maistre pour qui, dans *Considérations sur la France*¹¹, le sang des morts donne à l'arbre sa vigueur, l'organisme se nourrit ici de celui des vivants¹². Ainsi du tronc fort, court et robuste

6. *Ibid.*, p. 1756.

7. *Ibid.*

8. *Ibid.*, p. 1755.

9. Judith Schlanger, *Les Métaphores de l'organisme*, L'Harmattan, « Histoire des Sciences humaines », 1995 (1971), p. 204.

10. « Notes générales sur la nature de l'œuvre », Pl., t. V, p. 1743 (italiques dans le texte).

11. « Ce qu'on voit assez clairement, c'est que le genre humain peut-être considéré comme un arbre qu'une main invisible taille sans relâche, et qui gagne souvent à cette opération. [...] le jardinier habile dirige moins la taille à la végétation absolue qu'à la fructification de l'arbre : ce sont des fruits et non du bois et des feuilles qu'il demande à la plante. Or les véritables fruits de la nature humaine, les arts, les sciences, les grandes entreprises, les hautes conceptions, les vertus mâles, tiennent surtout à l'état de guerre », Joseph de Maistre, *Considérations sur la France. Essai sur le principe générateur des Constitutions politiques* (1796), Nouvelle Librairie nationale, « Nos Maîtres », 1907, pp. 43-44; pour partie cité par Judith Schlanger, *op. cit.*, pp. 202-203. Renan partage ce principe lorsqu'il écrit, dans *L'Avenir de la Science. Pensées de 1848*, « le sacrifice des individus ne se conçoit qu'au point de vue de la perfection de l'humanité », Paris, Calmann-Lévy, 1894, p. 180. De la philosophie aux sciences, ce point de vue au XIXe siècle est récurrent : « La nature en sacrifiant des myriades d'individus à la conservation des espèces, nous paraît avoir en vue une jeunesse éternelle », docteur Émile Mathieu, *Études cliniques sur les maladies des femmes appliquées aux affections nerveuses et utérines, et précédées d'essais philosophiques et anthropologiques sur la physiologie et la pathologie*, Moquet, 1847, p. 16.

12. Devant l'arbre généalogique des Rougon-Macquart, le docteur Pascal, en compagnie de Clotilde, s'exclame : « Regarde notre Arbre ; il ne compte que cinq générations, il n'a même pas l'importance d'un brin d'herbe au milieu de la forêt humaine, colossales et noire, dont les peuples sont les grands chênes séculaires. Seulement, songe à ses racines immenses qui tiennent tout le sol,

de l'arbre des Rougon-Macquart, « s'épanouissent¹³ », en deux parties inégales, la branche légitime, celle des Rougon : « les uns se lanceront dans les fortunes rapides et peu scrupuleuses du Second Empire, ils contenteront leurs appétits grâce au luxe effréné du temps, à l'étalage des jouissances, et finiront par le rachitisme du cerveau et du cœur¹⁴ », et la branche illégitime des Macquart : « les autres, gardant leur misère, souffriront du mal de l'époque, dans leur intelligence et dans leur corps¹⁵ ». L'écrivain-jardinier expérimente en même temps qu'il observe. Dans un désir de fructification, il force les plans, organise les traits en « [prenant] des cas particuliers de cerveau et de chair¹⁶ ». Au-delà du symbolique¹⁷, Émile Zola attache une réelle importance à la configuration et au dessin de cet arbre. Pour preuve, si l'on peut croire Edmond de Goncourt, sa réaction lors de la publication de l'arbre joint à *Une page d'amour* en 1878 : « Ç'a été terrible, à ce qu'il paraît, la confection de cet arbre, et sans jamais pouvoir contenter Zola, se plaignant d'une branche un peu plus haute que l'autre, sur un ton presque larmoyant, qu'on ne faisait jamais ce qu'il voulait¹⁸ ». Sous l'emprise d'une fécondité créatrice, le jardinier taille le tronc, élague les branches et opère des greffes : Serge et Octave Mouret, Pauline Quenu et Jacques Lantier, par exemple, apparaissent en cours de rédaction. Les fourches et les frondaisons seront nombreuses, les fruits aussi : vingt romans au total, alors que Zola

songe à l'épanouissement continu de ses feuilles hautes qui se mêlent aux autres feuilles, à la mer sans cesse roulante des cimes, sous l'éternel souffle fécondant de la vie... Eh bien, l'espoir est là, dans la reconstitution journalière de la race par le sang nouveau qui lui vient du dehors », *Le Docteur Pascal*, Pl., t. V, pp. 1017-1018.

13. « Une famille centrale sur laquelle agissent au moins deux familles. Épanouissement de cette famille dans le monde moderne, dans toutes les classes », « Notes générales sur la marche de l'œuvre », Pl., t. V, p. 1738.

14. « Ier plan remis à Lacroix », Pl., t. V, p. 1771.

15. *Ibid.*

16. « Notes générales sur la marche de l'œuvre », Pl., t. V, p. 1743.

17. Sur la symbolique de l'arbre généalogique, voir Marteen Van Buuren, « *Les Rougon-Macquart* » d'Émile Zola. *De la métaphore au mythe*, Corti, 1986, pp. 136-141.

18. Edmond et Jules de Goncourt, *Journal. Mémoires de la vie littéraire, 1866-1886*, Robert Laffont, « Bouquins », t. II, 1989, pp. 772-773.

n'en espérait, au départ, que dix¹⁹. Rappelons, pour conclure sur ce point, la belle formule de Robert Ricatte : « Tout près de son intention première, il plante son arbre généalogique, et ses gens sur les branches, avec une sûreté ingénieuse qui nous laisse pantois²⁰ ». Suspendus aux branches de l'univers zolien, les romans et les personnages des Rougon-Macquart dansent, en effet, l'« histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire ».

Héritier d'un XVIII^e siècle au cours duquel se réalisèrent des entreprises comme l'*Encyclopédie* ou *L'Histoire naturelle* de Buffon, Zola, comme Balzac, modèle autant que repoussoir²¹, n'échappe pas toujours au fantasme du Tout : « Nous sommes les petits-fils de Balzac, nous abusons de l'arme du siècle. Depuis que le roman est devenu une œuvre de méthode et d'analyse, nous l'avons trouvé assez large pour y faire tenir toute l'humanité²² ». Bien après Friedrich Schlegel qui écrit en visionnaire dès 1798 : « Si tu veux saisir l'humanité entière d'un coup d'œil, cherche une famille²³ », après l'auteur de *La Comédie humaine*, qui analyse le dévoilement de l'intimité des familles comme une des principales fascinations — ou l'une des perversions — du XIX^e siècle (« Aussi regardé-je la Famille et non l'indi-

19. « Les Rougon-Macquart (histoire d'une famille sous le Second Empire), grand roman de mœurs et d'analyse humaine, en dix épisodes. Chaque épisode fournira la matière d'un volume », « 1^{er} plan remis à Lacroix », Pl., t. V, p. 1755.

20. Robert Ricatte, « À propos de *La Fortune des Rougon*. Discours prononcé à Médan le 1^{er} octobre 1961 », *Les Cahiers Naturalistes*, vol. VII, n° 17-19, 1961, p. 97.

21. Sur l'influence de Balzac sur Zola, voir David Baguley : « Balzac, Zola, et la paternité du naturalisme », dans *Balzac. Une poétique du roman*, sous la direction de Stéphane Vachon, Saint-Denis / Montréal, Presses Universitaires de Vincennes / XYZ éditeur, 1996, pp. 383-394; voir aussi Colette Becker : « Zola et Balzac », *L'Année balzacienne* 1996, p. 37-48.

22. *O.C.*, t. X, p. 865. Dans son discours au banquet de l'association des étudiants, le 18 mai 1893, Zola avoue : Quel enthousiasme et quel espoir étaient les nôtres! Tout savoir, tout pouvoir, tout conquérir! », *O.C.*, t. XII, p. 678. Sur la question de la totalité, voir : Auguste Dezalay, « L'exigence de la totalité chez un romancier expérimental : Zola face aux philosophes et aux classificateurs », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n° 24, mai 1972, pp. 167-184. Sur les grandes synthèses du XIX^e siècle, voir Paule Petitier, « L'histoire romantique, l'encyclopédie et le moi », *Romantisme*, n° 104, 1999-2, pp. 27-37.

23. Friedrich Schlegel, *Idées*, fragment 152, in *L'Absolu littéraire. Théorie de la littérature du romantisme allemand*, par Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy, Seuil, « Poétique », 1978, p. 222.

vidu comme le véritable élément social »²⁴), Zola fait de la famille et de l'intimité, par extension de l'homme, de véritables objets de savoir et de connaissance :

« Et c'est là ce qui constitue le roman expérimental : posséder le mécanisme des phénomènes chez l'homme, montrer les rouages des manifestations intellectuelles et sensuelles telles que la physiologie nous les expliquera, sous les influences de l'hérédité et des circonstances ambiantes, puis montrer l'homme vivant dans le milieu social qu'il a produit lui-même, qu'il modifie tous les jours, et au sein duquel il éprouve à son tour une transformation continue²⁵ ».

Mais alors que le Balzac des années 1830 créait des monstres physiques et moraux, et cultivait l'insolite²⁶, Émile Zola ne fait pas du monstrueux son premier choix. N'écrit-il pas « éviter les trop grandes monstruosité » dans les « Notes générales sur la marche de l'œuvre »²⁷? Dans son étude sur Flaubert, il ajoute, à propos de Balzac :

« Balzac dans ses chefs-d'œuvre : *Eugénie Grandet*, *Les Parents pauvres*, *Le Père Goriot*, a donné ainsi des images d'une nudité magistrale, où son imagination s'est contenté de créer du vrai. Mais avant d'en arriver à cet unique souci des peintures exactes, il s'est longtemps perdu dans les inventions les plus singulières, dans la recherche d'une terreur et d'une grandeur fausses; et l'on peut même dire que jamais il ne se débarrassa tout à fait de son amour des aventures extraordinaires, ce qui donne à une bonne moitié de ses œuvres l'air d'un rêve énorme fait tout haut par un homme éveillé²⁸ ».

24. Honoré de Balzac, « Avant-propos » à *La Comédie humaine*, dans *La Comédie humaine*, nouvelle édition publiée sous la direction de Pierre-Georges Castex, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1976-1981, 12 vol.; t. I, p. 13. Dans l'« Introduction » aux *Études de mœurs au XIXe siècle*, Félix Davin écrivait quelques années plus tôt : « Les désillusionnements commencent : ici, se révèlent les frottements du mécanisme social : là, le choc journalier des intérêts moraux ou pécuniaires fait jaillir le drame et parfois le crime, au sein de la famille en apparence la plus calme. L'auteur dévoile les tracasseries mesquines dont la périodicité concentre un intérêt poignant sur le moindre détail d'existence. Il nous initie au secret de ces petites rivalités, de ces jalousies de voisinage, de ces tracasseries de ménage dont la force, s'accroissant chaque jour, dégrade en peu de temps les hommes, et affaiblit les plus rudes volontés » (*ibid.*, t. I, pp. 1146-1147).

25. *Le Roman expérimental*, O.C., t. X, pp. 1184-1185.

26. Pensons à Zambinella (*Sarrasine*, 1831), à Frenhofer (*Le Chef-d'œuvre inconnu*, 1831), à Don Juan (*L'Élixir de longue vie*, 1831), à la comtesse Stéphanie de Vandières (*Adieu*, 1830), au soldat d'*Une passion dans le désert* (1830), pour ne citer que les plus connus.

27. Pl., t. V, p. 1743.

28. « Gustave Flaubert », *Les Romanciers naturalistes*, O.C., t. XI, p. 98.

Ironie de la filiation, Sainte-Beuve lui adressera le même type de critique dans une lettre sur *Thérèse Raquin* :

« Si le vice et la vertu ne sont que des produits comme le vitriol et le sucre, il s'ensuivrait qu'un crime expliqué et motivé comme celui que vous exposez n'est pas chose si miraculeuse et si monstrueuse [...]. Dès les premières pages du roman, vous décrivez le passage du Pont-Neuf [...] Eh bien! ce n'est pas vrai, c'est fantastique de description : c'est comme la rue Soli, de Balzac. Le passage est plat, banal, laid, surtout étroit, mais il n'a pas toute cette noirceur profonde et ces teintes à la Rembrandt que vous lui prêtez. C'est là une manière aussi d'être infidèle²⁹ ».

Le 13 juillet 1868, Zola répondit : « Je sais bien que tout cela est très particulier, très exceptionnel; je l'ai voulu ainsi, à la suite de certaines observations que je crois vraies³⁰ ». L'étude du particulier transporte invariablement l'écrivain vers l'exception : « [...] les appétits d'une famille lancée à travers le monde moderne, faisant des efforts surhumains, [...], finissant par produire de véritables monstruosité morales (le prêtre, le meurtrier, l'artiste)³¹ ». Cependant, là où Balzac n'hésitait pas à transformer l'exceptionnel en fantastique, Zola ignore volontairement le surnaturel. À travers l'analyse poussée de ses idiosyncrasies, il dévoile les malformations, les atrocités et les « luttes intestines³² » d'une famille. Le romancier montre, et prouve en les démasquant, que les troubles et les causes individuels sont en rapport de causalité réciproque avec les drames et les débordements collectifs et sociaux. Édouard Sylvin l'a bien vu, dans *Le Phare de la Loire* du 24 octobre 1872, à propos de *La Curée* : « L'écrivain montre par quel liens moraux les corruptions engendrent les

29. Cité dans *O.C.*, t. I, p. 680.

30. *O.C.*, t. I, p. 682; *Corr.*, t. II, p. 135.

31. « Notes sur la marche de l'œuvre. », *Pl.*, t. V, p. 1739. Jean Borie peut écrire : « Les gens normaux n'ont pas d'histoire. Ce truisme fondait la seule critique que Zola adressait à ses modèles vénérés, Balzac et Stendhal : des héros trop compliqués, invraisemblables : "La vie est plus simple". Et pourtant, lui, Zola, qu'avait-il donc inventé : une famille simple et saine, les Rougon-Macquart, yeux bleus, boucles blondes et calmes soirées sous la lampe? Lui a-t-on assez reproché sa complaisance pour les monstres! Qu'a-t-il donc accompli par rapport à ses modèles sinon — Geoffroy Saint-Hilaire de la littérature — de naturaliser les "personnages d'exception" »?, *Mythologies de l'héritage au XIXe siècle*, Galilée, 1981, p. 87.

32. « Notes sur la marche générale de l'œuvre », *Pl.*, t. V, p. 1741.

corruptions individuelles, les scandales d'en haut préparent les secrets et l'avilissement historique d'un peuple pénètre jusqu'au cœur humain³³ ».

L'étude, donc, qui va du particulier au général correspond à l'intérêt pour la famille que développent les hommes de sciences au XIXe siècle, et l'espace familial s'avère le point d'ancrage d'un grand nombre de leurs expérimentations. Par ses nombreuses ramifications, la famille, considérée comme une société en miniature, permet aux scientifiques d'ériger leurs expériences en règles et en lois; celles-ci, pour la plupart, trouveront leur rhétorique dans les théories de l'hérédité et de la dégénérescence³⁴. Zola reprend donc à son compte un mode et un lieu déjà largement convoités par les ouvrages spécialisés. Un des plus connus, et un des plus importants, le *Traité des dégénérescences, intellectuelles et morales de l'espèce humaine* par le docteur Benedict-Auguste Morel s'intéresse tout particulièrement au pouvoir hautement transmissible de certaines dispositions héréditaires, notamment les dispositions nerveuses³⁵. Sa parution en 1857, suivie, en 1859, de la traduction de *L'Origine des espèces* de Darwin³⁶, eut de grands retentissements sur le discours médical de la seconde moitié du siècle au cours duquel les théories de la dégénérescence se généralisent³⁷. Le discours que tient Émile Zola, dès 1868, dans la

33. Cité dans *Corr.*, t. II, p. 322 note 6.

34. À titre d'exemple : U. Trélat, *La Folie lucide, étudiée et considérée au point de vue de la famille et de la société*, Paris, A. Delahaye, 1861; Charles Féré, « La famille névropathique », *Archives de neurologie*, n° 7, 1884; J. Séglas, « Une famille de dégénérés », réunion du 28 février 1887 de la Société médico-psychologique, *Annales médico-psychologiques*, n° 5, 1887 (cités par Ian Dowbiggin, *La Folie héréditaire ou comment la psychiatrie française s'est constituée en un corps de savoir et de pouvoir dans la seconde moitié du XIXe siècle*, E.P.E.L., « École lacanienne de psychanalyse », 1993, 229 p.).

35. *Traité des dégénérescences, intellectuelles et morales de l'espèce humaine*, Paris, Baillière, 1857. En miroir de l'œuvre zolienne, les chapitres sur la dégénérescence dans les familles alcooliques ou dans les familles de mineurs ont sûrement nourri l'imaginaire de Zola.

36. Charles Darwin, *L'Origine des espèces*, 1859.

37. Nombreux sont les médecins qui affirment comme Charles Féré que « le besoin d'excitation augmente à mesure que l'individu ou la race s'affaiblit. Chaque excitation nouvelle laisse à sa suite un épuisement proportionnel, de sorte qu'elle continue en fin de compte à précipiter la dégénérescence », Charles Féré, *Dégénérescence et criminalité. Essai physiologique*, Paris, F. Alcan, 1888, p. 92.

deuxième préface de *Thérèse Raquin*, n'est, sans doute, pas sans rapports avec les théories de l'aliéniste :

« J'ai voulu étudier des tempéraments et non des caractères. Là est le livre entier. J'ai choisi des personnages souverainement dominés par leurs nerfs et leur sang, dépourvus de libre arbitre, entraînés à chaque acte de leur vie par les fatalités de leur chair. Thérèse et Laurent sont des brutes humaines, rien de plus. J'ai cherché à suivre pas à pas dans ces brutes le travail sourd des passions, les poussées de l'instinct, les détraquements cérébraux survenus à la suite d'une crise nerveuse³⁸ ».

À la même époque, Zola est profondément marqué par le *Traité philosophique et physiologique de l'Hérédité naturelle* de Prosper Lucas³⁹ dont il ne cachera pas l'importance dans l'établissement de la cohérence héréditaire des *Rougon-Macquart* : « C'est [à l'époque de la publication de *Thérèse Raquin* et *Madeleine Férat*] que me tomba sous les yeux le gros bouquin de Lucas sur *L'Hérédité naturelle*; je passais un mois à le travailler à la Bibliothèque impériale. Dès ce moment, je pris la résolution d'écrire une série d'ouvrages à travers lesquels se dérouleraient les manifestations successives de l'hérédité⁴⁰ ». En greffant au modèle tainien des premières œuvres les lois sur l'hérédité de Lucas et plus tard celles de Moreau de Tours, Zola opère dans son œuvre un métissage important. L'influence de ces théories plus physiologistes préside désormais la destinée des personnages. Cependant, Henri Mitterand, a raison d'inviter à la vigilance, ce qui importe dans le texte zolien, ce n'est pas « le degré de scientificité [...] c'est la puissance générative, au plan de l'imaginaire et des structures, du schéma héréditaire, ou héréditariste⁴¹ ». Et les lois de l'hérédité donnent avant tout aux *Rougon-Macquart* leur inclination :

38. Préface à la deuxième édition, *O.C.*, t. I, p. 519.

39. *Traité philosophique et physiologique de l'hérédité naturelle*, Baillière, 1847-1850, 2 vol. Sur les ouvrages consultés par Zola, voir Pl., t. V, pp. 1674-1676.

40. Interview accordée au docteur Cabanès, « La documentation médicale d'Émile Zola », parue dans *La Chronique médicale*, 15 novembre 1895, p. 677. Voir également les notes prises par Zola dans les « Documents et plans préparatoires » (Pl., t. V, pp. 1692-1722).

41. *Ibid.*, p. 47.

« Les lois de l'hérédité, telles que Zola les comprend, ne sont pas des lois bénéfiques à l'espèce humaine : elles asservissent l'être à la matière de ses gènes, et le marquent à jamais de la fêlure originelle. La lecture de Moreau de Tours, [...], va compléter et accentuer en ce sens les leçons que Zola a retenues de Lucas, en l'attachant par prédilection aux effets déviants, anormaux, morbides, pathologiques, tant de l'innéité que de l'hérédité. [...] Tout se passe comme si le mal se transmettait d'une génération à l'autre plus sûrement que le bien, la folie plus aisément que la raison⁴² ».

Le passage entre l'homme de science et le romancier se fera sur le mode de la transgression. En effet, dans l'ouvrage de Lucas, nous pouvons presque lire en filigrane le projet des *Rougon-Macquart* :

« Il faut poursuivre [les investigations sur l'hérédité], pendant toute une série de générations, dans la succession de tous les membres des familles, à travers le dédale des lois et des formules de la procréation, dans les milles détours de la marche directe, de la marche indirecte, de la marche en retour de l'hérédité, compliquée des désordres et des métamorphoses de la maladie!⁴³ ».

Si ces lignes ne figurent pas dans les dossiers préparatoires de Zola, la similitude des projets reste frappante. La différence entre le scientifique et l'écrivain? Le premier voit dans cette démarche une impasse, le second la structure d'une œuvre. En effet, Lucas poursuit :

« [toutes ces investigations] pour quel résultat? pour la fatalité de cette alternative : ou [...] l'on resserre dans des bornes qui permettent à la paternité de n'être pas indécise, condition déjà bien délicate à remplir, [et l'on risque] de n'arriver qu'à des conclusions sans valeur; ou [...] l'on prend du champ et [...] on donne à ses recherches l'ampleur et l'horizon que ces questions réclament, [alors on risque] de se heurter, à chaque pas, contre l'incertitude de la paternité, et de rester dans le doute profond et raisonné, toutes les conditions précédentes accomplies, [...] l'égalité ou l'inégalité que la statistique montre entre la part des deux sexes, ne serait[-elle] pas uniquement, en dernière analyse, celle de l'adultère?⁴⁴ »

42. Henri Mitterand, *Zola. L'histoire et la fiction*, op. cit., p. 49.

43. *Traité philosophique et physiologie de l'hérédité naturelle*, op. cit., t. II, p. 847.

44. *Ibid.*, t. II, p. 847.

Zola n'hésite pas et, bien que conscient de la non-scientificité de son choix, il crée l'origine : ce sera une femme. Il la nomme Adélaïde Fouque, tante Dide dans l'œuvre : « Tante Dide est la souche, mais au-dessous d'elle toute l'humanité ancienne. Rien ne commence en matière d'hérédité, car il faudrait remonter jusqu'à Adam. Les facteurs inconnus, au-dessus de Tante Dide. Et rien ne finit, la suite après les enfants que je donne comme les derniers rejetons. Et tout de suite cette idée de l'équilibre qui se rétablit forcément après plusieurs générations⁴⁵ ». Par son pouvoir fécondant, Adélaïde deviendra le corps conducteur d'une origine « tarée » — « Tante Dide, qui compte des fous dans son ascendance, est elle-même comme folle par moments. Une terrible maladie nerveuse la secoue⁴⁶ » —, tare qui se perpétue de génération en génération, contaminant par voie héréditaire la famille dans toutes ses ramifications : « *Déchéance* dans une famille d'une aïeule qui a failli et *logique* de la nature qui a mis un peu du sang de cette aïeule dans les veines de tous les membres; si elle souffre par eux, plus tard ils souffriront par elle. Cette grande souche de l'aïeule doit être largement posée⁴⁷ ». Malgré le caractère affirmatif de la prédiction, Zola doutera néanmoins jusqu'à la fin de la vraisemblance de cette contamination : « Existe-t-il une maladie primordiale et unique, dont toutes les autres ne seraient que des variantes? On l'ignore encore. Pauvreté des documents sur l'hérédité⁴⁸ ». Qu'importe. Le programme que s'impose Zola considère tous les cas de « combinaison », de « mélange », d'« élection » et d'« hérédité » — « tous les cas d'hérédité pourront être appliqués soit sur les membres de cette famille, soit sur les personnages secondaires⁴⁹ » —, sans omettre l'exception, le docteur Pascal, « un des cas

45. Dossiers préparatoires du *Docteur Pascal*, « Généralités sur l'arbre », B.N., N.a.fr. 10.290, f° 178-179.

46. « 1er plan remis à Lacroix », Pl., t. V, p. 1764.

47. Dossiers préparatoires de *La Fortune des Rougon*, « Plans initiaux », Pl., t. V, p. 1748.

48. Dossiers préparatoires du *Docteur Pascal*, B.N., N.a.fr. 10.290, f° 253.

49. « Notes générales sur la marche de l'œuvre. », Pl., t. V, p. 1740. Dans les « Notes générales », Zola dénombre cinq types de combinaison, quatre cas de mélange, cinq formes d'élection et vingt-cinq sortes d'hérédité, Pl., t. V, pp. 1732-1733.

qui font mentir l'hérédité. La nature donne ainsi souvent naissance, au milieu d'une race, à un être dont elle puise tous les éléments dans ses forces créatrices. Rien au moral ni au physique rappelant les Rougon⁵⁰ ». Pascal, qui se sait exempt de la contrainte héréditaire, doutera de sa propre innéité :

« Sa première pensée venait d'être que lui aussi, à son tour, payait son hérédité, que la sclérose, cette sorte de dégénérescence, était sa part de misère physiologique, le legs inévitable de sa terrible ascendance. [...] Et il n'en tremblait plus, il ne s'en irritait plus, de cette hérédité manifeste, fatale et nécessaire sans doute. Au contraire une humilité le prenait, la certitude que toute révolte contre les lois naturelles est mauvaise. Pourquoi donc, autrefois, triomphait-il, exultant d'allégresse, à l'idée de n'être pas de sa famille, de se sentir différent, sans communauté aucune? Rien n'était moins philosophique. Les monstres seuls poussaient à l'écart.⁵¹ »

Sous l'exclamation du docteur Pascal face à l'Arbre généalogique, « Quelle fresque immense à peindre, quelle comédie et quelle tragédie humaines colossales à écrire, avec l'hérédité, qui est la Genèse même des familles, des sociétés et du monde!⁵² », se profile l'aveu narcissique du romancier devant son œuvre. « Secrétaire de l'histoire » d'une autre manière que Balzac⁵³ reconstruisant, à l'instar de Cuvier, toute une société à partir de fragments⁵⁴, Zola reçoit de la généalogie et des

50. Dossiers préparatoires du *Docteur Pascal*, « Personnages », B.N., N.a.fr., 10.290, f° 27. On reconnaît dans cette définition celle de Prosper Lucas : « [L'innéité] seule, à cette puissance d'engendrer, par elle-même, le divers du semblable, non seulement sans le concours des impulsions du dehors, mais dans les circonstances où les conditions externes et internes lui semblent les plus contraires; quel que soit le degré de l'uniformité des milieux; quelque soit celui de l'analogie des agents et des forces par lesquelles elle opère » (*Traité philosophique et physiologie de l'hérédité naturelle*, op. cit., t. I, p. 443).

51. *Le Docteur Pascal*, Pl., t. V, p. 1164.

52. *Le Docteur Pascal*, Pl., t. V, p. 1008. Dans les dossiers préparatoires de ce roman, on lit cette note : « L'hérédité, c'est un monde communiqué. En somme l'hérédité fait le monde, et si l'on pouvait intervenir, la connaître pour disposer d'elle, on ferait le monde » (B.N., N.a.fr 10.290, f° 230).

53. Honoré de Balzac : « La Société française allait être l'historien, je ne devais être que le secrétaire », « Avant-propos » à *La Comédie humaine*, dans *La Comédie humaine*, op. cit., t. I, p. 11.

54. « En dressant l'inventaire des vices et des vertus, en rassemblant les principaux faits des passions, en peignant les caractères, en choisissant les événements principaux de la Société, en composant des types par la réunion des faits de plusieurs caractères homogènes, peut-être pouvais-je arriver à écrire l'histoire oubliée par tant d'historiens, celle des mœurs » (*ibid.*, p. 11).

sciences de l'hérédité les moyens de se démarquer de son prédécesseur et de concurrencer l'idée du retour des personnages de *La Comédie humaine*. À l'intérieur « d'un cadre historique »⁵⁵ — le Second Empire —, il embrasse d'un regard de spécialiste un ensemble « plus restreint »⁵⁶ qui trouve son incarnation dans « une seule famille »⁵⁷, « un coin d'analyse du monde »⁵⁸ dont il éclaire d'une lumière crue certaines zones obscures. À l'unité de composition balzacienne répond donc l'hérédité dans l'œuvre zolienne : « L'hérédité a ses lois ainsi que la pesanteur »⁵⁹. L'unité naît d'un engendrement bifide entre science et fiction. En jouant avec les limites de la science, le romancier circonscrit un terrain romanesque et, devant « tout le fourmillement »⁶⁰ qu'offre « une science commençante »⁶¹, il établit la marche à suivre, et dessine la trajectoire de l'œuvre :

« il est indifférent que le fait générateur soit reconnu comme absolument vrai; ce fait sera surtout une hypothèse scientifique, emprunté aux traités médicaux. Mais lorsque ce fait sera posé, lorsque je l'aurai accepté comme un axiome, en déduire mathématiquement tout le volume, et être alors d'une absolue vérité »⁶².

Michel Butor a souligné que la vérité scientifique offre à l'œuvre moins un but qu'une ligne de conduite : « La notion d'hérédité donne [à Zola] la clé pour traduire dans l'expérimentation romanesque cette métempsychose dont il avait besoin. À l'intérieur d'une grande description, il va pouvoir montrer le même nouveau-né, marqué d'une différence, apparaître dans les milieux les plus divers »⁶³. Dans un élan presque lyrique, par le biais de l'acte de génération, « la fêlure héréditaire »⁶⁴

55. « Ier plan remis à Lacroix », Pl., t. V, p. 1755.

56. « Différences entre Balzac et moi », Pl., t. V, p. 1737.

57. « Notes générales sur la marche de l'œuvre », Pl., t. V, p. 1740.

58. *Ibid.*

59. Brouillon de la préface à *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 1544.

60. Dossiers préparatoires du *Rêve*, B.N., N.a.fr. 10.323, f° 221.

61. *Ibid.*

62. « Notes générales sur la marche de l'œuvre. », Pl., t. V, p. 1742.

63. Michel Butor, « Introduction au *Roman expérimental* », O.C., t. X, p. 1151.

64. *La Bête humaine*, Pl., t. IV, p. 1043.

trouve une manière de volupté. Gilles Deleuze l'a remarquablement montré⁶⁵. Présence contagieuse du même, « répétition dans la différence », la fêlure se transforme comme en autant de déclinaisons métaphoriques⁶⁶, jusqu'à d'incestueuses alliances qui feront se rejoindre les ramifications, gommant la division initiale : « En outre, à un point déterminé les deux branches s'uniront et produiront un cas humain particulier⁶⁷ ». Dans ce choix volontairement transgressif, bien que le mot n'eût pas plu à Zola⁶⁸, dégénérescence et génération sont consubstantielles : « La famille brûlera comme une matière se dévorant elle-même, elle s'épuisera presque dans une génération parce qu'elle vivra trop vite⁶⁹ ». Au sommet de l'arbre, un enfant sans nom, le fils de Pascal et Clotilde Rougon, laisse penser au lecteur non averti que le faîte demande encore à croître, mais juste au-dessous, le jeune Charles, mort sous les yeux de tante Dide qui reconnaît son propre sang, nous dit que l'histoire des Rougon-Macquart a pris fin : « l'arbre révèle le caractère irrémédiable de la dégénérescence, de la perte de force créatrice qui s'épuise avec les générations et s'incarne dans les rejetons débiles [...] »⁷⁰. Alors que le *Docteur Pascal* doit être l'œuvre finale ouverte sur demain, l'épisode de la mort de Charles, donne un goût amer au rêve d'avenir. Déclencheur narratif, la fêlure impose paradoxalement à la structure végétale *des Rougon-Macquart* un mouvement involutif et la substance de l'organisme, malgré le déploiement des ramifications, se raréfie : « Drame de la famille par l'effet héréditaire lui-même (fils contre père, fille contre mère). Épuisement de l'intelligence par la rapidité de l'élan vers les hauteurs de la sensation et de la pensée. Retour à l'abrutis-

65. Gilles Deleuze, dans son « Introduction à *La Bête humaine* », a donné à la notion de « fêlure » toute sa densité théorique (voir *O.C.*, t. VI, p. 13-21).

66. Sur le processus biologique de la répétition dans *Les Rougon-Macquart*, voir Auguste Dezalay, *L'Opéra des Rougon-Macquart*, Klincksieck, 1983, notamment « L'air de famille », chapitre II, 3e partie, pp. 139-161.

67. « Ier plan remis à Lacroix », Pl., t. V, p. 1771.

68. Sur cet aspect de l'œuvre zolienne, voir la deuxième partie du livre de Sylvie Thorel-Cailleteau, *La Tentation du livre sur Rien. Naturalisme et décadence*, préface de Jean de Palacio, Mont-de-Marsan, éditions Interuniversitaires, 1994, 566 p.

69. « Notes sur la marche générale de l'œuvre », Pl., t. V, p. 1741.

70. Véronique Lavielle, « Le cycle des *Rougon-Macquart*, la science et l'imaginaire », *Les Cahiers Naturalistes*, vol. XL, n° 68, 1994, p. 25.

sement⁷¹ » — ou encore « une famille qui s'élançe vers les biens prochains, et qui roule détraquée par son élan lui-même⁷² ». Cependant, force est d'admettre que si l'arbre brûle de l'intérieur, il ne se consume pas, et garde sa forme et sa droiture. Symbole de cet enracinement, l'arbre généalogique dans *Le Docteur Pascal* résiste aux flammes⁷³. Le feu n'annule pas le feu⁷⁴. Véritable buisson ardent dont l'agonie perpétuelle sécrète la sève telle une force en acte qui œuvre dans chacun des romans du cycle, l'arbre des *Rougon-Macquart* enflammera toute une génération de jeunes écrivains et donnera ses dieux et ses déesses à une vaste mythologie naturaliste.

« *Le jeune homme est pur* »

Étudiant ce qui soutient, structure et ordonne la continuité de la vie — les lois sur l'hérédité —, le romancier choisit cependant de décrire ce qui la fait dévier et la ruine : « On nous accuse de lever les voiles, mais l'heure n'a-t-elle pas sonné de tout étudier et tout dire⁷⁵ », c'est qu'« on ne saurait aller trop loin dans la connaissance de l'homme⁷⁶ ». Le besoin de connaissance pousse Zola à dévoiler les transgressions du genre humain et à mettre en scène « l'envers de l'histoire contemporaine » — la formule balzacienne ici ne fait pas défaut —, en s'intéressant tout particulièrement aux phénomènes limites ou marginaux : la folie (tante Dide dans *La Fortune des Rougon*, Marthe dans *La Conquête de Plassans*); la mystique (*La Faute de*

71. « Notes générales sur la marche de l'œuvre », Pl., t. V, p. 1739.

72. *Ibid.*

73. « L'Arbre généalogique, le seul document intact, était joint à l'enveloppe, et Clotilde apporta le tout sur la table, près du berceau. Quand elle eut sorti les débris un à un, elle constata, ce dont elle était déjà à peu près certaine, que pas une page du manuscrit ne restait, pas une note complète ayant un sens. Il n'existait que des fragments, des bouts de papier à demi brûlés et noircis, sans lien, sans suite », *Le Docteur Pascal*, Pl., t. V, p. 1215.

74. « L'étude sincère purifie tout, comme le feu », préface à *Thérèse Raquin*, O.C., t. I, p. 522.

75. O.C., t. X, p. 771.

76. *Ibid.*

l'abbé Mouret, Le Rêve), l'adultère (*Pot-Bouille*); l'alcoolisme (*L'Assommoir*); la prostitution (*Nana*); la guerre (*La Débâcle*). Cet intérêt pour les limites, et pour la marge, conduit l'écrivain à examiner de près l'adolescence et la jeunesse, parce que le projet des *Rougon-Macquart*, l'« Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire », oblige le romancier à penser nombre de ses personnages à l'intérieur d'une durée étendue, c'est-à-dire de l'enfance à l'âge adulte. Les notions d'adolescence et de jeunesse ne pouvaient laisser insensible l'écrivain d'un tel projet, étant donné que l'adolescence semble bien être l'époque de la vie où l'individu prend fermement conscience de sa place et de sa position dans la lignée généalogique. Il est également vrai qu'en raison de leur valeur intermédiaire, l'adolescence et la jeunesse, que ponctuent l'entrée en sexualité et l'acquisition d'une identité sociale, s'avèrent pour Émile Zola propices à une description en raccourci de l'espace social : « Telle jeunesse, telle société » écrivait Zola dans « La jeunesse française contemporaine »⁷⁷.

Zola n'est évidemment pas le premier à se saisir du potentiel romanesque qu'offre cette étape de la vie; elle a toujours nourri l'imaginaire des écrivains. Cependant, depuis les *Réflexions et notes sur l'éducation* de Condorcet, l'*Émile* de Rousseau ou *Les Réflexions sur l'éducation* de Kant, l'intérêt pour la jeunesse s'accroît, l'éducation fait loi. À la fin du XVIII^e siècle, *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister* de Goethe donnent une forme et un cadre à un genre qui trouve son incarnation dans l'expression « roman de formation » (*Bildungsroman*⁷⁸). Le roman

77. « La jeunesse française contemporaine », *Le Messager de l'Europe*, avril 1878; *O.C.*, t. XIV, p. 308.

78. Comme l'indique Danièle Cohn-Plouchart, qui circonscrit clairement la notion : l'expression « *Bildungsroman* » apparaît au début du XIX^e siècle (voir « Individuation et solitude. Le roman de formation », dans *L'Éducation. Approches philosophiques*, ouvrage collectif publié sous la direction de Pierre Kahn, André Ouzouliás, Patrick Thierry, Presses Universitaires de France, « Pédagogie d'aujourd'hui », 1990, pp. 157-169). Par ailleurs, auteur d'un ouvrage *Le Roman de socialisation. 1889-1914* (P.U.F., « Écrivains », 1998) qui aborde des questions que nous rencontrons, Denis Pernot enquête sur les distinctions entre le *Bildungsroman* et le roman d'éducation dans « Du Bildungsroman au roman d'éducation : un malentendu créateur? », *Romantisme*, n° 76, 1992-2, pp. 105-119.

d'apprentissage s'impose; le moment de formation, « l'entrée dans la vie », le jeune homme négociant sa place parmi les hommes, deviennent le temps privilégié du roman. Là où certains, et notamment Hegel, voient la dévaluation d'un certain *idéal*, d'autres devinent de grandes promesses romanesques : Stendhal (*Le Rouge et le Noir*), Balzac (*La Peau de chagrin*, *Le Père Goriot*, *Illusions perdues*, *Un Début dans la vie*), Flaubert (*L'Éducation sentimentale*), Vallès (*Le Bachelier*), Dostoïevski (*L'Adolescent*).

Selon Hegel, l'idéal que doit porter et véhiculer l'œuvre d'art s'évanouit dans le roman d'apprentissage, car il ne peut trouver d'ancrage à l'intérieur de situations infailliblement marquées, par leur caractère accidentel, de domesticité ou de contingence⁷⁹. L'enracinement des événements dans le présent, dans l'ordre bourgeois sans relief qui remplace l'ordre chevaleresque, est pour le philosophe une des causes majeures de la « dissolution du romantique » et de l'art qui s'y rapporte. Le roman d'apprentissage n'a plus rien d'héroïque :

« Dans le monde moderne, les aspirations et les luttes auxquelles donnent lieu les aventures, sont propres à ce qu'on appelle les années d'apprentissage et tout leur intérêt vient de la valeur éducative qu'elles présentent pour l'individu, en le mettant en contact avec la réalité existante, en l'enrichissant d'expériences pratiques. L'aboutissement de ces années d'apprentissage consiste dans l'assagissement du sujet qui s'aperçoit que sa combativité, son esprit d'agression ne mènent à rien d'utile, que le mieux qu'il ait à faire c'est d'adapter ces désirs et ses manières de pensée aux conditions de la vie réelle, de s'intégrer dans celle-ci, pour

79. Avant de s'entretenir de la question du romanesque et de s'attaquer à « la fin de l'art romantique », Hegel écrit dans *l'Esthétique* : « le fait de n'exister que pour soi, comme c'est le cas de nos jours, avec l'indépendance plus subjective, se réduit à l'indépendance purement abstraite de la personne, alors que l'individualité héroïque a un caractère plus idéal, parce qu'elle ne se contente pas de la liberté et de l'infinité purement formelles, mais s'identifie totalement avec tout le côté substantiel des circonstances spirituelles qu'elle réalise. Le substantiel est chez elle directement individuel, et l'individu est, de ce fait, substantiel comme tel. / C'est là qu'il faut chercher la raison pour laquelle l'art emprunte ses figures idéales à l'époque mythique, à un passé lointain en général. Lorsque les sujets sont choisis dans le présent, dont la forme particulière, telle qu'elle est réellement, est fixée dans notre représentation avec tous ses détails, les modifications que le poète ne peut guère se dispenser de leur faire subir prennent facilement une apparence artificielle et intentionnelle. [...] Une action ou un caractère réels comprennent un grand nombre de circonstances et de conditions intermédiaires et peu significatives. Ainsi libéré de l'accidentalité de l'extérieur, le peintre, lorsqu'il veut ressusciter des actes, des histoires et des caractères appartenant au passé, se trouve moins lié par le particulier et l'individuel » (Flammarion, « Champs », t. I, 1979, pp. 249-250).

s'assurer ainsi un appui ferme, un point de départ rationnel pour des expériences ultérieures. / Quels qu'aient été ses démêlés avec le monde, quelque âpre qu'ait été la lutte qu'il lui a livrée, il n'en finit pas moins le plus souvent par épouser la jeune fille qui lui convient, par embrasser une carrière et par devenir un philistin comme les autres [...] l'emploi oblige au travail et crée des ennuis, le mariage se transforme en un calvaire domestique, bref, c'est le réveil après la griserie. Ici encore, il s'agit de caractères aventureux, mais avec cette différence qu'ils finissent par trouver le bon chemin et ce qu'ils avaient de fantastique finit par s'évanouir devant l'expérience de la vie réelle⁸⁰ ».

Aux yeux du philosophe, le génie de Goethe sera justement de conjuguer Histoire, morale et individualité dans un monde au caractère peu héroïque. Dans le chapitre sur le roman de son *Cours préparatoire d'esthétique*, Jean Paul, moins rébarbatif aux changements, admet également la supériorité de Goethe :

« Réveillée par la baguette magique du *Meister* de Goethe, la forme *romantique-épique*, ou cet esprit qui habite les romans vieux-français et vieux-franciques, s'évade de ruines l'une sur l'autre écroulées vers de nouvelles et fraîches résidences d'agrément. Fidèle au caractère épique, cet esprit ressurgi d'une époque plus romantique fait planer, légère, haute et claire, une nuée qui reflète ou qui porte non pas tant *un* héros que le monde et le passé.⁸¹ »

La quête égotiste de *Wilhelm Meister* s'articule en effet autour d'une nouvelle conception du monde où culture et formation sont utilisées comme des « armes ». Dans un contexte socio-historique propice aux changements, elles permettent au jeune bourgeois de se structurer tout en luttant contre une situation préétablie et limitative :

« Pour te le dire en un mot, réaliser le développement complet et harmonieux de ma personnalité, telle que l'a fait la nature; voilà quels furent confusément, dès mon enfance, mon vœu et mon intention. Je nourris encore les mêmes sentiments; mais j'ai une idée un peu plus claire des moyens qui me permettront d'atteindre ce but. J'ai vu plus de monde que tu ne crois, et j'en ai mieux profité que tu ne penses.

80. *Ibid.*, t. II, p. 348.

81. Jean Paul, *Cours préparatoire d'esthétique*, traduction et annotation de Anne-Marie Lang et Jean-Luc Nancy, L'Âge d'Homme, « Germanica », 1979, p. 239.

[...] Si le gentilhomme ne connaît pas de limitation dans la vie ordinaire, si l'on peut faire de lui un roi ou un personnage royal, il peut se présenter partout devant ses égaux avec une tranquille assurance, il peut se pousser partout en avant; tandis que rien ne convient mieux au bourgeois que le sentiment exact et intime de la limite qu'il ne doit pas dépasser. [...]

On ne doit rendre responsable de cette différence ni l'arrogance des nobles ni la déférence des bourgeois, mais la constitution de la société. [...]

Depuis que je t'ai quitté, j'ai beaucoup gagné par les exercices physiques; je me suis défait, en grande partie, de ma gaucherie habituelle et je me présente assez bien. J'ai cultivé mon langage et ma voix, et je puis dire, sans vanité, que je ne déplais pas dans le monde. Maintenant, je ne te cacherai pas que je sens chaque jour un désir plus impérieux de paraître en public, de plaire et d'agir dans une sphère plus étendue. [...] Tu le vois bien, mon ami, que, pour moi, je ne puis trouver tout cela que sur le théâtre; c'est le seul élément dans lequel je puisse me mouvoir et me développer à mon gré⁸² » (Livre V, chapitre III).

Les Julien Sorel, Lucien de Rubempré et Eugène de Rastignac se souviennent sûrement de Wilhelm Meister. Leur théâtre n'est cependant plus fait de planches et leurs drames et tragédies se jouent désormais dans les salons. Tandis que l'extrême conscience de soi de Wilhelm se transforme, au rythme des expériences, en conscience généreuse de l'autre, les successeurs de ce jeune romantique travaillent uniquement à leur propre réussite sociale, au détriment du contrat avec ses semblables : « Vous voulez parvenir, je vous aiderai. Vous sonderez combien est profonde la corruption féminine, vous toiserez la largeur de la misérable vanité des hommes. [...] Plus froidement vous calculerez, plus avant vous irez. Frappez sans pitié, vous serez craint. N'acceptez les hommes et les femmes que comme des chevaux de poste que vous laisserez crever à chaque relais, vous arriverez ainsi au faîte de vos désirs » confie la vicomtesse de Beauséant à Eugène de Rastignac⁸³. Dès lors, contre ceux, et avec celles qui possèdent et le nom et la richesse, leur beauté,

82. Goethe, *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, traduction par André Meyer, Bordas, « Les grands Maîtres », 1949, pp. 230-233.

83. Honoré de Balzac, *Le Père Goriot*, dans *La Comédie humaine, op. cit.*, t. III, p. 116; ou encore : « Ne voyez dans les hommes, et surtout dans les femmes, que des instruments » explique Herrera (Vautrin) à Lucien de Rubempré (*Illusions perdues*, dans *ibid.*, t. V, p. 696).

leur intelligence mais surtout leur jeunesse lutteront : « Aujourd'hui, jeune homme, la Société s'est insensiblement arrogé tant de droits sur les individus, que l'individu se trouve obligé de combattre la Société. Il n'y a plus de lois, il n'y a que des mœurs, c'est-à-dire des simagrées, toujours la forme », insiste Carlos Herrera (Vautrin) en instruisant Lucien de Rubempré⁸⁴. Rastignac n'oubliera pas les leçons de la vicomtesse de Beauséant et de Vautrin et saura en tirer profit; Lucien de Rubempré, moins bon élève — parce que trop sensible — y laissera la vie.

Devant une bourgeoisie qui voit dans l'éducation un moyen d'asseoir ses valeurs — « la base la plus inébranlable de l'ordre social est l'éducation de la jeunesse » affirme en 1832 Guizot⁸⁵ —, les romanciers du XIXe siècle trouvent dans le roman de formation une manière de réponse : la tentative de construction du Moi s'élabore désormais contre ou dans le sens de la reconstruction sociale et politique. Le roman fait de la formation de l'individu — en vue de son insertion dans la société désormais embourgeoisée — sa matière et ses programmes; il y puise ses thèmes, ses figures, une structure, comme si, par effet de ricochet, la capacité de fécondation que révèle l'adolescence, qu'elle soit biologique ou métaphorique, fécondait le roman; qu'on se souvienne de Taine, auteur lui-même d'un roman de formation demeuré inachevé, *Étienne Mayran*, l'histoire d'une « bête à concours » : « De quinze à seize ans jusqu'à vingt-cinq ans ou vingt-six, s'étend la période la plus féconde de la vie humaine; il y a là sept ou huit années de sève montante et de production continue, bourgeons, fleurs et fruits; c'est alors que le jeune homme ébauche toutes ses idées originales⁸⁶ ». Parce qu' « il est en quelque sorte riche des expériences qu'il n'a pas encore vécues⁸⁷ », le portrait de l'adolescent laisse au romancier une extra-

84. *Ibid.*, p. 702.

85. Cité par Jean-Claude Caron, « Les jeunes à l'école », *Histoire des jeunes en Occident*, Seuil, t. II, 1994, p. 148.

86. Hippolyte Taine, *Les Origines de la France contemporaine. Le régime moderne*, Paris, Hachette, 1912 (26e éd.), p. 345.

87. Élisabeth Ravoux-Rallo, *Images de l'adolescence dans quelques récits du XXe siècle*, Corti, 1989, p. 38.

ordinaire latitude. La situation d'entre-deux qui définit cette période de la vie, son caractère inachevé, mais dense en désirs et en illusions, proposent à l'imaginaire romanesque des lignes vectorielles puissantes. Pour ces sculpteurs du genre humain, pour ces « créateurs d'êtres vivants⁸⁸ » que sont les écrivains, le jeune dont la chair est encore fraîche est le modèle — et la matière — idéal. Il prend forme, s'épanouit dans le mouvement de l'œuvre qui se crée. Qu'il grandisse sous l'impulsion faustienne de la première moitié du siècle ou sous la volonté améliorative de l'espèce humaine que rêve la seconde⁸⁹, l'adolescent supporte toutes les époques et toutes les métamorphoses, il est invariablement de son temps. Il oblige à penser le présent et à réfléchir son époque, tout comme l'étude du présent force le romancier à se tourner vers la jeunesse. Rien d'étonnant à ce que Balzac, qui se donne comme programme « l'histoire générale de la Société, la collection de tous ses faits et gestes⁹⁰ », fasse de l'adolescence et de la jeunesse une partie essentielle de l'architecture totale de *La Comédie humaine*. En effet, comme l'indique l'« Avant-propos », « les *Scènes de la vie privée* représentent l'enfance, l'adolescence et leurs fautes⁹¹ ». Quelques années auparavant, en mai 1835, Félix Davin, sous la dictée de Balzac⁹², avait formulé la même idée dans son « Introduction » aux *Études de mœurs au XIXe siècle* :

« Dans les *Scènes de la vie privée*, [...] la vie est prise entre les derniers développements de la puberté qui finit, et les premiers calculs d'une virilité qui commence. Là donc, principalement des émotions, des sensations irréfléchies; là, des fautes commises moins par volonté que par inexpérience des mœurs et par ignorance du train du monde; là pour les

88. « Alphonse Daudet », *Les Romanciers naturalistes, O.C.*, t. X, p. 194.

89. Volonté qui connaîtra, on le sait, des débordements au siècle suivant. En 1912, comme le note Jacques Léonard, a lieu le premier congrès international d'eugénique, « peu après est fondée la société française d'eugénique » (*La Médecine entre les savoirs et les pouvoirs*, Aubier, « Collection historique », 1981, p. 337).

90. Honoré de Balzac, « Avant-propos » à *La Comédie humaine*, dans *La Comédie humaine, op. cit.*, t. I, p. 18.

91. *Ibid.* Soulignons qu'en nombre de titres, les *Scènes de la vie privée* sont, dans les *Études de mœurs*, le massif le plus important (vingt-six titres) avant les *Scènes de la vie parisienne* (vingt-quatre titres).

92. Anne-Marie Meininger l'indique dans sa « Notice » : ce « texte essentiel fut inspiré, puis corrigé et considérablement augmenté par Balzac lui-même », *La Comédie humaine, op. cit.*, t. I, p. 1143.

femmes, le malheur vient de leur croyances dans la sincérité des sentiments, ou de leur attachement à leurs rêves que les enseignements de la vie dissiperont. Le jeune homme est pur; les infortunes naissent de l'antagonisme méconnu que produisent les lois sociales entre les plus naturels désirs et les plus impérieux souhaits de nos instincts dans toute leur vigueur [...] ⁹³ ».

L'idée était jugée importante : Davin l'avait énoncée, par ailleurs, dans la première « Introduction » qu'il avait donnée, en décembre 1834, en tête des *Études philosophiques*. Celle-ci fut en réalité rédigée après celle des *Études de mœurs* dont la parution avait été retardée jusqu'en mai 1835 par les aléas de la librairie, ce qui explique que Davin puisse y renvoyer son lecteur ⁹⁴.

« Le jeune homme est pur » : durant la première moitié du XIXe siècle, la pensée rousseauiste dessine encore parfois le profil de l'adolescent : « Vous êtes, ô jeune homme, une noble nature, / Un esprit riche et grave, une âme tendre et pure; / Nul instinct généreux chez vous n'est endormi... ⁹⁵ », Victor Hugo n'est pas seul à tracer un tel portrait. « L'adolescent littéraire » romantique — *René* de Chateau-

93. Félix Davin, « Introduction » aux *Études de mœurs au XIXe siècle*, dans *ibid.*, t. I, pp. 1145-1146.

94. « Nous avons établi que les *Études de mœurs* étaient une exacte représentation de tous les effets sociaux, une galerie de tableaux heureusement divisée en salles dont chacune a sa destination. Ainsi, les *Scènes de la vie privée*, compositions pleines de fraîcheur, éclatantes de coloris et de jeunesse, sont appelées, quand ce livre sera complet, à figurer la vie humaine dans son réveil matinal, en croissant pour fleurir. Ce sera d'abord l'enfance vue par une seule échappée, mais vivement saisie, peinte dans ses premiers débrouillements d'intelligence; ce seront, dans *Une Fille d'Ève*, les premières sensations de la jeune fille; puis les délicieuses timidités des grands enfants de vingt-ans; enfin la vie accusée dans ses premières malices qui trahissent déjà les caractères. Là, donc, principalement des émotions, des sensations irréflechies; là des fautes commises moins par volonté que par inexpérience des mœurs et par ignorance du train du monde; là, pour les femmes, le malheur vient de leurs croyances dans la sincérité des sentiments; le jeune homme est pur; les infortunes naissent de l'antagonisme méconnu que produisent les lois sociales entre les plus naturels désirs et les plus impérieux souhaits de nos instincts dans toute leur vigueur; là le chagrin a pour principe la première et la plus excusable de nos erreurs. Dans ce livre, la vie est donc prise entre les derniers développements de la puberté qui finit et les premiers calculs d'une virilité qui commence », Félix Davin, « Introduction » aux *Études philosophiques*, dans *ibid.*, t. X, p. 1204.

95. Victor Hugo, « Vous êtes, ô jeune homme, une noble nature... », 5 novembre 1839, *Œuvres complètes*, édition chronologique publiée sous la direction de Jean Massin, le Club français du livre, t. VI, 1968, p. 967.

briand⁹⁶, *Adolphe* de Constant⁹⁷ — est une nature noble et innocente. N'apparaît-il pas généralement comme un être sans malice, gauche et timide ou comme un révolté au tempérament intempestif? Le jeune homme est encore considéré comme le creuset du génie et de l'avenir. L'éducateur se doit de le protéger des dangers, de le mettre en garde et de l'armer contre ceux qu'il rencontrera en société et dont il fera l'épreuve. À cet égard, la liberté que goûte Émile dans sa jeunesse devrait suffire à l'éloigner de celle qui s'offre à lui adolescent :

« Comme il a passé son enfance dans toute la liberté qu'ils prennent dans leur jeunesse, il commence à prendre dans sa jeunesse la règle à laquelle on les a soumis enfants : cette règle devient leur fléau, ils la prennent en horreur, ils n'y voient que la longue tyrannie des maîtres, ils croient ne sortir de l'enfance qu'en secouant toute espèce du joug, ils se dédommagent alors de la longue contrainte où on les a tenus. [...] Ainsi l'âge de raison n'est pour les uns que l'âge de la licence; pour l'autre, il devient l'âge du raisonnement⁹⁸ ».

L'instructeur d'Émile a bien raison de considérer son protégé comme une exception : « comparant mon élève aux vôtres, je trouve à peine ce qu'ils peuvent avoir de commun. Nourri si différemment, c'est presque un miracle, s'il leur ressemble en quelque chose⁹⁹ ». Donnant par anticipation le change à Stendhal, Balzac, Flaubert, il esquisse l'« adolescent littéraire » des romans à venir :

« Prenez un jeune homme élevé sagement dans la maison de son père en province, et l'examinez au moment qu'il arrive à Paris, ou qu'il entre dans le monde; vous le trouverez pensant bien sur les choses honnêtes,

96. « Jeune, je cultivais les Muses; il n'y a rien de plus poétique, dans la fraîcheur des passions, qu'un cœur de seize années. Le matin de la vie est comme le matin du jour, plein de pureté, d'images et d'harmonies. [...] » (Chateaubriand, *René*, Flammarion, « G.-F. », 1992, p. 145).

97. « Je ne me trouvais à mon aise que tout seul, et tel est même à présent l'effet de cette disposition d'âme que, dans les circonstances les moins importantes, quand je dois choisir entre deux partis, la figure humaine me trouble, et mon mouvement naturel est de la fuir pour délibérer en paix. Je n'avais point cependant la profondeur d'égoïsme qu'un tel caractère paraît annoncer : tout en ne m'intéressant qu'à moi, je m'intéressais faiblement à moi-même. Je portais au fond de mon cœur un besoin de sensibilité dont je ne m'apercevais pas, [...]. Je n'avais de haine contre personne, mais peu de gens m'inspire de l'intérêt » (Benjamin Constant, *Adolphe*, Flammarion, « G.-F. », 1965, p. 54 et p. 56).

98. Rousseau, *Émile ou De l'éducation*, livre IV, Flammarion, « G.-F. », 1966, p. 413.

99. *Ibid.*, pp. 412-413.

et ayant la volonté même aussi saine que la raison; vous lui trouverez du mépris pour le vice et de l'horreur pour la débauche; au nom seul d'une prostituée, vous verrez dans ses yeux le scandale de l'innocence. [...] À six mois de là, considérez de nouveau le même jeune homme, vous ne le reconnaîtrez plus; des propos libres, des maximes du haut ton, des airs dégagés le feraient prendre pour un autre homme. [...] À peine est-il entré dans le monde qu'il y prend une seconde éducation tout opposée à la première, par laquelle il apprend à mépriser ce qu'il estimait et à estimer ce qu'il méprisait¹⁰⁰. »

Julien Sorel, Raphaël de Valentin, Eugène de Rastignac, Lucien de Rubempré, Frédéric Moreau, n'ont pas grandi sous les mêmes auspices qu'Émile¹⁰¹. Orphelins de Rousseau, ils sont devenus les proies faciles des Vautrin, et si le jeune romantique au seuil de son entrée dans le monde abandonne une partie de ses illusions, à partir des années 1830, le jeune individu renonce à son âme, la donnant parfois au diable : « Je vous ai pêché, je vous ai rendu la vie, et vous m'appartenez comme la créature est au créateur [...]. Vous brillerez, vous paroderez, pendant que, courbé dans la boue des fondations, j'assurerai le brillant édifice de votre fortune. [...] enfin, je me ferai vous!... Eh bien, le jour où ce pacte d'homme à démon, d'enfant à diplomate, ne vous conviendra plus, vous pourrez toujours aller chercher un petit endroit, comme celui dont vous parliez pour vous noyer¹⁰² ». Désormais, le jeune homme doit faire la preuve de son génie social (« se donner un but éclatant et cacher ses moyens d'arriver, tout en cachant sa marche¹⁰³ »). Pour le jeune Zola, ces « réussites » seront un signe de décadence plus que de génie. Incisif, il écrira :

100. *Ibid.*, pp. 432-433.

101. Dans *La Fille aux yeux d'or*, Balzac définit le jeune homme parisien comme le contre-modèle de l'Émile de Rousseau : « En effet, les jeunes gens de Paris ne ressemblent aux jeunes gens d'aucune autre ville. Ils se divisent en deux classes : le jeune homme qui a quelque chose, et le jeune homme qui n'a rien; ou le jeune homme qui pense et celui qui dépense. Mais entendez-le bien, il ne s'agit ici que de ces indigènes qui mènent à Paris le train délicieux d'une vie élégante. Il y existe bien quelques autres jeunes gens, mais ceux-là sont des enfants qui conçoivent très tard l'existence parisienne et en restent les dupes. Ils ne spéculent pas, ils étudient, ils piochent, disent les autres. Enfin il s'y voit encore certains jeunes gens, riches ou pauvres, qui embrassent des carrières et les suivent tout uniment; ils sont un peu l'Émile de Rousseau, de la chair à citoyen, et n'apparaissent jamais dans le monde » (*La Fille aux yeux d'or*, dans *La Comédie humaine, op. cit.*, t. V, p. 1059).

102. Honoré de Balzac, *Illusions perdues*, dans *ibid.*, t. V, p. 703.

103. *Ibid.*, p. 701.

« Les aventuriers de la politique, de Marsay, Rastignac, la Palférine, et les autres, ces gentilshommes pourris, ces misérables gantés de blanc, souples comme des femmes, élégants et corrompus comme des marquis de la Régence, ne les connaissez-vous pas, ne les avez-vous pas aperçus, au fond d'un carosse, la poitrine chamarrée de croix, avec le visage blafard, le sourire vague des viveurs épuisés? Ils ont spéculé vingt fois sur leur maîtresse, ils en ont tiré tout l'argent et tout le plaisir qu'ils ont pu; puis, quand un saut de pitre les a jetés dans la politique, ils ont traité la France comme une fille, comme une de ces femmes auxquelles ils faisaient payer leurs dettes. Nos pères avaient de rudes mots que je ne puis leur jeter à la face, à ces hommes femelles, grandis dans les jupons des dames, si doux et si polis qu'ils en sont terrifiants. [...] La Palférine a bu les dernières hontes, de Marsay et Rastignac sont prêts à tous les soufflets¹⁰⁴ ».

En 1831, la préface de la première édition de *La Peau de chagrin* donnait définitivement le ton. Sous la plume de Balzac encore jeune, on reconnaît le ton sarcastique d'un Vautrin :

« Le monde nous demande de belles peintures? où en seraient les types? Vos habits mesquins, vos révolutions manquées, vos bourgeois discoureurs, votre religion morte, vos pouvoirs éteints, vos rois en demi-solde, sont-ils donc si poétiques qu'il faille vous les transfigurer?...

Nous ne pouvons aujourd'hui que nous moquer. La raillerie est toute la littérature des sociétés expirantes...¹⁰⁵ »

De 1830 à 1848, de Julien Sorel à Frédéric Moreau, du roman d'apprentissage au roman de formation, la différence s'installe en effet dans le ton plus que dans la forme. Comment suivre Balzac? En 1856, Duranty, partisan du « réalisme » qui voudrait faire école, affirme, caustique et radical, dans une typologie des écrivains contemporains qu'il intitule « Les Jeunes » :

« Plutôt nouveaux que jeunes, et nouveaux, plutôt de nom, que de littérature, ils [les écrivains] sont affublés de vestes et de pantalons romantiques retournés. C'est toujours en vertu du mouvement imprimé en

104. « Balzac. Édition complète et définitive », *Le Rappel*, 13 mai 1870, article recueilli dans *O.C.*, t. X, p. 929.

105. « Préface » à *La Peau de chagrin*, dans *La Comédie humaine, op. cit.*, t. X, p. 55.

1830 que se meut la littérature. Du reste la vie littéraire actuelle tend à égaliser les esprits; en se rencontrant continuellement, ils se font des emprunts mutuels¹⁰⁶ ».

Balzac pense et impose le roman, Flaubert réfléchit le style (n'en déplaise à Duranty). Balzac pointe la décadence du siècle par l'analyse des mœurs, Flaubert déconstruit l'individu en raillant le milieu et l'avenir bourgeois¹⁰⁷. Le destin de Frédéric se révèle moins audacieux que celui de Rastignac, et sa chute moins noble que celle d'un Julien Sorel ou d'un Lucien de Rubempré. Les événements suivent leurs cours sans se concurrencer, les révolutions du cœur et de l'esprit du jeune homme ne se confondent plus avec celle des peuples¹⁰⁸. L'écriture de la jeunesse, « quelque chose qui inquiète et qui n'a pas de nom, la vie d'un homme à vingt ans¹⁰⁹ » écrit Flaubert, n'implique désormais plus un déploiement vers le haut — la réussite politique et / ou sociale comme la dépeignait Balzac —, mais un dépliement horizontal qui trouve sa densité dans le style plutôt que dans un relief de l'Histoire¹¹⁰. Le jeune individu ne tente pas de changer le monde, il tente seulement de s'y insérer. Dans *L'Éducation sentimentale*, dans ce roman qui a pour sous titre *Histoire d'un jeune homme*¹¹¹, Flaubert ne se résoud cependant pas à enterrer complètement la jeu-

106. Duranty : « Les Jeunes », *Le Figaro*, 13 novembre 1856, p. 4 col. 1.

107. Par exemple, cette lettre à mademoiselle Leroyer de Chantepie, le 5 juillet 1868 : « Je suis toujours plongé dans mon roman. Il me faut encore une bonne année avant de l'avoir fini... et puis je ne recommencerai plus de pareilles besognes. Cette cohabitation morale avec des bourgeois me tourne sur le cœur et m'épuise. Je sens le besoin de vivre dans des milieux plus propres », Flaubert, *Correspondance*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. III, 1991, p. 769.

108. Flaubert écrit à George Sand, le 10 août 1868 : « Je me borne donc à exposer les choses telles qu'elles me paraissent, à exprimer ce qui me semble le Vrai. Tant pis pour les conséquences. Riches ou pauvres, vainqueurs ou vaincus, je n'admets rien de tout cela », Flaubert, *Correspondance*, *ibid.*, p. 786.

109. Flaubert, *Souvenirs, notes et pensées intimes*. Flaubert a tenu ce journal de la fin 1839 au mois de mai 1841 (cité dans l'« Introduction » à *La Première Éducation sentimentale*, édition établie et présentée par Martine Bercot, Hachette, « Livre de poche », 1993, p. 12).

110. Lettre à sa nièce Caroline, le 9 mars 1868 : « Je me livre aussi à pas mal de courses pour avoir des renseignements sur 48. Et j'ai bien du mal à emboîter mes personnages dans les événements politiques. Les fonds emportent mes premiers plans », Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 729.

111. « Le livre de Flaubert, son roman parisien, est terminé. Nous en voyons le manuscrit sur la table à tapis vert, dans un carton fabriqué spécialement *ad hoc* et portant le titre auquel il s'entête : *L'Éducation sentimentale*, et en sous-titre : *L'Histoire d'un jeune homme* », Edmond et Jules de Goncourt, *Journal* (23 mai 1869), *op. cit.*, t. II, p. 225.

nesse de Frédéric dans une morosité confortable, « un effondrement dans la bêtise et dans le vide » dira Zola¹¹². Le récit se clôt sur « le regret du désir et des pudeurs de la seizième année¹¹³ », sur l'exhumation d'un fort souvenir de jeunesse — le « meilleur » :

« Ils revoyaient la cour du collège, la chapelle, le parloir, [...], leurs premières pipes fumées, la distribution des prix, la joie des vacances.

C'était pendant celles de 1837 qu'ils avaient été chez la Turque. [...] Ce lieu de perdition, [...] l'obsession secrète de tous les adolescents. [...]

La chaleur qu'il faisait, l'appréhension de l'inconnu, une espèce de remords, et jusqu'au plaisir de voir, d'un seul coup d'œil, tant de femmes à sa disposition, l'émurent tellement, qu'il devint très pâle et restait sans avancer, sans rien dire. Toutes riaient, joyeuses de son embarras; croyant qu'on s'en moquait, il s'enfuit; et, comme Frédéric avait l'argent, Deslauriers fut bien obligé de le suivre.

On les vit sortir. Cela fit une histoire qui n'était pas oubliée trois ans après.

Ils se la contèrent prolixement, chacun complétant les souvenirs de l'autre; et, quand ils eurent fini :

— C'est là ce que nous avons eu de meilleur! dit Frédéric.

— Oui, peut-être bien? C'est là ce que nous avons eu de meilleur! dit Deslauriers¹¹⁴ ».

La volupté nostalgique que révèle ce passage ravive chez Frédéric et Deslauriers l'excitation que ressent tout adolescent devant la perte de sa virginité, où frayeur et désir mêlés créent l'intensité de la situation. À ce moment, le jeune homme, équilibriste débutant, se donne des airs de virilité pour se convaincre davantage de sa puissance que pour duper l'autre. Pour Frédéric, et pour Flaubert ici, le bonheur se loge tout entier dans ces instants d'incertitude, quand les rêves d'amour charnel ne sont pas encore synonymes de désillusions. On sait que la question de la virginité a toujours préoccupé Flaubert, qui étudiait déjà longuement, dans *Novembre*

112. « Gustave Flaubert : *L'Éducation sentimentale* », *Le Voltaire*, 9 décembre 1879, article recueilli dans *O.C.*, t. XII, p. 609.

113. *La Tribune*, 28 novembre 1869 [sur *L'Éducation sentimentale*]; *O.C.*, t. X, p. 918.

114. Gustave Flaubert, *L'Éducation sentimentale*, dans *Œuvres*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1952, pp. 456-457.

(l'écrivain a vingt ans), ce moment particulier de la montée du désir dans un corps de jeune homme encore vierge :

« Rêver l'amour, c'est tout rêver, c'est l'infini dans le bonheur, c'est le mystère dans la joie. Avec quelle ardeur le regard vous dévore, avec quelle intensité il se darde sur vos têtes, ô belles femmes triomphantes! La grâce et la corruption respirent dans chacun de vos mouvements, les plis de vos robes ont des bruits qui nous remuent jusqu'au fond de nous, et il émane à la surface de tout votre corps quelque chose qui nous tue et qui nous enchante¹¹⁵ ».

S'il faut en croire les Goncourt, Flaubert est resté fidèle à ce fantasme de virginité :

« Là-dessus, Flaubert, la face enflammée, la voix beuglante, remuant ses gros yeux, part et dit que la beauté n'est pas érotique, que les belles femmes ne sont pas faites pour être baisées, qu'elles sont bonnes pour dicter des statues, que l'amour est fait de cet inconnu que produit l'excitation et que très rarement produit la beauté. Il développe son idéal, qui se trouve être l'idéal de la *rouchie* ignoble. On le plaisante. Alors, il dit [...] qu'il est vierge, que toutes les femmes qu'il a eues, il en a fait le matelas d'une autre femme rêvée¹¹⁶ ».

Chez Balzac, les femmes que l'on doit aimer, celles que recherchent les jeunes gens en quête d'ascension sociale, sont celles qui donnent le monde en s'offrant; les femmes adorées dans l'œuvre de Flaubert sont celles, inaccessibles comme madame Arnoux, qui gardent intacte l'illusion du bonheur¹¹⁷. Les premières fois balzaciennes sont le tremplin d'une incarnation sociale. Dans sa rencontre avec l'autre, point de départ et point d'arrivée, enjeu définitif de l'adolescence et de la jeunesse, le jeune individu fera (ou ne fera pas) l'épreuve de sa « virilité » sociale

115. Gustave Flaubert, *Novembre*, dans *Œuvres, ibid.*, t. II, p. 497.

116. Edmond et Jules de Goncourt, *Journal* (18 janvier 1864), *op. cit.*, t. I, pp. 1046-1047.

117. Après plusieurs années de séparation, madame Arnoux et Frédéric peuvent encore imaginer un bonheur qu'ils n'ont pas eu : « Elle soupira; et, après un long silence : — N'importe, nous nous serons bien aimés. — Sans nous appartenir, pourtant! — Cela vaut peut-être mieux, reprit-elle. — Non! non! Quel bonheur nous aurions eu! / [...] Frédéric soupçonna Mme Arnoux d'être venue pour s'offrir; et il était repris par une convoitise plus forte que jamais, furieuse, enragée. Cependant, il sentait quelque chose d'inexprimable, une répulsion, et comme l'effroi d'un inceste. Une autre crainte l'arrêta, celle d'en avoir dégoûté plus tard. [...] et tout à la fois par prudence et pour ne pas dégrader son idéal, il tourna sur ses talons et se mit à faire une cigarette » (*ibid.*, pp. 451-452).

plus que sexuelle. Chez Flaubert, la puissance reste une projection de soi, et *L'Éducation sentimentale*, comme *Madame Bovary*, montrent tragiquement que la réalité est une machine à casser les rêves. Comme le formule très justement André Vial, « toute l'énergie qui ne peut se consommer en acte, la Jeunesse la convertit en rêverie¹¹⁸ ». Infailliblement, l'épreuve du réel, l'hostilité du monde rappellent au jeune homme que ce qui se présentait comme une toute-puissance de sa personne n'était que sa pensée. L'entrée dans le monde oblige Frédéric et les autres à réévaluer constamment, et d'une manière générale à la baisse, leurs désirs et leurs capacités, les forçant à panser leur blessure narcissique en s'inventant des idéaux et des amours compensatoires. Sempiternel travail de reconstruction pour masquer « des avortements » perpétuels. Le mot est de Zola :

« Qu'est-ce donc que cette *Éducation sentimentale*? Simplement un livre d'histoire, un lambeau de notre vie à tous. L'auteur a pris en 1840, une trentaine de personnages, et il les a conduits jusqu'en 1851, en les analysant chacun dans son rôle individuel et dans son rôle social. Aucune complication d'intrigue d'ailleurs. Au centre, un garçon irrésolu, plein de tous les appétits et de toutes les faiblesses, ce Frédéric Moreau qui manque sa vie, partagés entre quatre femmes qu'il laisse échapper tour à tour. Puis, toute une foule à ses côtés et derrière lui, une foule d'autres ambitions qui tremblent la fièvre et qui se confondent dans l'imbécillité humaine.

Le livre est un continuel avortement, avortement d'une génération, avortement d'une époque historique. [...] L'avortement de tout fait la grandeur et la tristesse de ce livre.¹¹⁹ »

Que reste-t-il de ces avortements? Comment la jeunesse va-t-elle s'écrire et écrire désormais? Comment prendre sa place? Comment entrer dans la vie quand on est un jeune romancier en 1870? C'est ce que se demande le jeune Zola quand il confie aux Goncourt : « Après l'analyse des infiniment petits du sentiment, comme elle a été exécutée par Flaubert dans *Madame Bovary*, après l'analyse des choses ar-

118. André Vial, « De *Volupté* à *L'Éducation sentimentale*. Vie et avatars de thèmes romanesques », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 57^e année, n° 1, janvier-mars 1957, p. 49.

119. « Gustave Flaubert : *L'Éducation sentimentale* », *Le Voltaire*, 9 décembre 1879, article recueilli dans *O.C.*, t. XII, p. 607 et p. 609.

tistiques, plastiques, nerveuses, comme vous l'avez faite, après *ces œuvres-bijoux*, ces volumes ciselés, il n'y a plus de place pour les jeunes, plus rien à faire, plus à constituer, à construire un personnage. Ce n'est que par la quantité des volumes, la puissance de la création qu'on peut parler au public¹²⁰ ». La parole de confiance est reçue comme celle d'un fils par ses pères, ou celle d'un élève par ses maîtres :

« Nous avons vu à déjeuner notre admirateur et notre élève Zola. C'était la première fois que nous le voyions. Notre première impression fut de voir en lui un normalien¹²¹ crevé, à la fois râblé et chétif, à encolure de Sarcey et à teint exsangue et cireux, un fort jeune homme avec des délicatesses et du modelage d'une fine porcelaine dans les traits de la figure, le dessin des paupières, les furieux méplats du nez, les mains. Un peu taillé en toute sa personne comme ses personnages, qu'il fait de deux types contraires, ces figures où il mêle le mâle et le féminin; et au moral même, laissant échapper une ressemblance avec ses créations d'âmes aux contrastes ambigus¹²² ».

La parole du jeune écrivain, toutefois, ne résiste pas au besoin d'imposer sa grandeur et sa puissance à venir. « Les de Goncourt seront si bien écrasés par la masse (par la longueur des chapitres, l'haleine de passion et la marche logique) qu'on n'osera m'accuser de les imiter¹²³ ». À vingt ans tout juste, Zola a déjà l'intuition de sa gloire et de sa position. En 1860, en effet, il adresse à son ami Jean-Baptistin Baillet la déclaration suivante : « Quant à l'avenir, je ne sais pas; si je prends définitivement la carrière littéraire, j'y veux suivre ma devise : *Tout ou rien!* Je voudrais par conséquent ne marcher sur les traces de personne; non pas que j'ambitionne le titre de chef d'école — d'ordinaire, un tel homme est toujours systématique — mais je désirerais trouver quelque sentier inexploré, et sortir de la foule des écrivassiers de

120. Edmond et Jules de Goncourt, *Journal* (27 août 1870), *op. cit.*, t. II, p. 271.

121. Ici, le terme de « normalien » est peut-être synonyme de journaliste; à l'article « Normalien » du *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle* de Pierre Larousse, nous pouvons lire en effet : « *Normalien*, maintenant, signifie journaliste, et journaliste de bon ton », t. XI, p. 1090 col. 3.

122. Edmond et Jules de Goncourt, *Journal* (14 décembre 1868), *ibid.*, p. 186. Dans sa récente biographie d'Émie Zola, Henri Mitterand analyse cette description (*Zola. Sous le regard d'Olympia, 1840-1871*, Fayard, 1999, t. I, pp. 635-637).

123. « Notes générales sur la nature de l'œuvre », Pl., t. V, pp. 1744-1745.

notre temps¹²⁴ ». Neuf ans plus tard, le 17 février 1871, toujours plein de son ambition, il écrit à Paul Alexis : « Je sens une renaissance. Nous sommes les hommes de demain¹²⁵ »; et le 2 mars de la même année, au même : « Et dites-vous que notre règne arrive. La paix est faite. Nous sommes les écrivains de demain¹²⁶ ». Mais c'est en 1866, comme en réponse à Victor Hugo dont il était un fervent lecteur, lequel clamait un an plus tôt : « Jeunes gens d'aujourd'hui, réfléchissez avant de dire que c'est nous qui sommes les vieux. Vous pourriez bien vous trompez. Nous sommes la jeunesse du siècle; vous en êtes la vieillesse¹²⁷ », Émile Zola, à l'âge de vingt-six ans, n'hésite pas à proclamer publiquement dans *Mes Haines* la toute puissance de sa jeunesse et de son âge. Érigée en valeur, la jeunesse réclame ses droits, impose sa volonté, et dicte les lois :

« Je n'ai guère souci de beauté ni de perfection. Je me moque des grands siècles. Je n'ai souci que de vie, de lutte, de fièvre. Je suis à l'aise parmi notre génération. Il me semble que l'artiste ne peut souhaiter un autre milieu, une autre époque. Il n'y a plus de maître, plus d'écoles. Nous sommes en pleine anarchie, et chacun de nous est un rebelle qui pense pour lui, qui crée et se bat pour lui. L'heure est haletante, pleine d'anxiété : on attend ceux qui frapperont plus fort et le plus juste, dont les poings seront assez puissants pour fermer la bouche des autres, et il y a au fond de chaque nouveau lutteur une vague espérance d'être ce dictateur, ce tyran de demain. Puis quel horizon large ! Comme nous sentons tressaillir en nous les vérités de l'avenir ! Si nous balbutions,

124. *Corr.*, t. I, p. 232, lettre n° 31.

125. *Ibid.*, t. II, p. 280, lettre n° 126.

126. *Ibid.*, p. 282, lettre n° 127.

127. Victor Hugo, 3 juillet 1865, *Pierres*, textes rassemblés par Henri Guillemin, Genève, Milieu du monde, 1951, 353 p., ici p. 189. Cité par Guy Sagnes, *L'Ennui dans la littérature française de Flaubert à Laforgue (1848-1884)*, Armand Colin, 1969, p. 25. Pourtant durant la même année, lors du Congrès des étudiants qui a lieu en Belgique et auquel il est invité, Victor Hugo alors en exil, dans une lettre répond ainsi à l'invitation : « Votre congrès d'étudiants prend une généreuse initiative. Vous êtes dans le sens du siècle et vous marchez. Vous prouvez le mouvement. C'est bien. / Par la fraternité des écoles, vous faites l'annonce de la fraternité des peuples, vous réalisez aujourd'hui ce que nous rêvons pour demain. Qui serait l'avant-garde si ce n'est vous, jeunes gens ? L'union des nations, ce grand but, lointain encore, des penseurs et des philosophes, est, dès à présent, visible en vous. J'approuve à votre œuvre de concorde et à cette paix des hommes déjà signée entre nos enfants. J'aime dans la jeunesse sa ressemblance avec l'avenir. » (Bruxelles, 23 octobre 1865), *Œuvres complètes*, édition chronologique publiée sous la direction de Jean Massin, le Club français du livre, t. XIII, 1969, p. 615. Cependant, en 1872, Victor Hugo, dans un poème « Jeunes hommes éclos sous l'empire rapace », renoue avec sa position de 1865 : « Soit, imberbes docteurs, raillez ma barbe grise / Qui portant ne devrait pas faire d'envieux ; / Oui, c'est vrai, je suis jeune, — et vous, vous êtes vieux. », *ibid.*, t. XVI, 1970, p. 36.

c'est que nous avons trop de choses à dire. Nous sommes au seuil d'un siècle de science et de réalité, et nous chancelons, par instants, comme des hommes ivres, devant la grande lueur qui se lève en face de nous. Mais nous travaillons, nous préparons la besogne de nos fils, nous en sommes à l'heure de la démolition, lorsqu'une poussière de plâtre emplit l'air et que les décombres tombent en fracas. Demain l'édifice sera reconstruit. Nous aurons eu les joies cuisantes, l'angoisse douce et amère de l'enfantement [...] ¹²⁸ ».

Dans cet aveu de grandeur, l'apprenti-écrivain qui porte en lui l'œuvre à venir ne reconnaît plus ses pères. Tandis que « l'édifice », le monument, attend encore son nom pour naître, avant qu'apparaissent au grand jour les premières fondations des *Rougon-Macquart*, plusieurs jeunes littérateurs déjà se réclament de la parole, de la pensée de celui qui deviendra rapidement la figure de proue de toute une génération :

« Je me souviens encore de la puissante impression que fit sur moi, il y a deux ans, le premier livre que j'ai lu de lui [Zola] : *Mes Haines*. Il y avait là, condensés en quelques pages émues et viriles, toutes les aspirations de la jeunesse et tous les dédains qui vous emportent le cœur à la vue de la lâcheté et de la sottise des autres. J'ai aimé dès lors Zola comme on aime tous les amis connus et inconnus dont on a souffert les souffrances et dont on a partagé les amours. [...]

— il a foi en l'avenir ; il croit à la vitalité de notre siècle tant décrié et tant honni ; il a foi dans la lumière qui va s'élever. Il sait bien que nous sommes dans une période de transition, un moment de malaise qui ne peut durer ; — moment heureux d'ailleurs pour les jeunes, à qui il laisse le champ libre, et le sachant, il écrit pour nous ; rien que pour nous et demande que nous le comprenions, nous qui méprisons profondément le passé et n'avons foi qu'en l'avenir ¹²⁹ ».

Touché par cette solidarité, Zola répond le 5 février :

« Monsieur, J'ai lu dans *La Jeunesse* l'étude si sympathique que vous avez bien voulu me consacrer. Je vous aurais remercié plus tôt si le journal n'avait annoncé une suite à votre premier article [le 24 janvier 1869]. J'attendais pour connaître votre opinion entière et vous dire toute l'émotion reconnaissante que j'aurais éprouvée. Je suis bien attaqué,

128. Émile Zola, *Mes Haines* (1866), *O.C.*, t. X, 1968, p. 27. Soulignons que l'épanalepse qu'utilisera Zola dans « J'accuse » est le dispositif rhétorique qu'il choisit déjà ici : en tête de chaque paragraphe, répétition du syntagme « Je hais ».

129. Victor Enjolras (Edmond Moreau), « Examen physiologique : Émile Zola », *La Jeunesse. Journal littéraire, critique et politique*, 17 janvier 1869, p. 84 col. 2-3.

Monsieur, et l'appui de ceux qui sont jeunes comme moi me touche beaucoup. Nous avons une grande besogne à faire. Si je vau quelque chose, c'est par mon seul amour de l'amour et du courage. Vous me tendez la main et je vous la serre de tout cœur¹³⁰ ».

Rappelons qu'en 1862, deux mois après son entrée au service de publicité chez Louis Hachette, Zola qui a devant lui le catalogue des différentes collections ouvertes par la maison (« Bibliothèque des Chemins de fer », « Bibliothèque rose illustrée », « Bibliothèque des merveilles », etc) s'aperçoit de l'absence de place faite aux jeunes, et propose dans une lettre à Louis Hachette lui-même, la création d'une « Bibliothèque des débutants » :

« Le bruit que [répand] le public fait accroire aux débutants que les éditeurs n'ont qu'indifférence pour eux. Qu'un éditeur se lève donc et qu'il appelle à lui la jeunesse, que par un moyen quelconque de publicité, il dise hautement aux jeunes écrivains : « Venez tous à moi, je vous lirai, je vous jugerai en conscience, et, si je remarque en vous du talent, je vous faciliterai l'avenir. » / Cet éditeur créerait alors une bibliothèque qu'il intitulerait de ce titre : *Bibliothèque des débutants*, ou de tout autre ayant la même signification. [...] / N'est-ce pas là, Monsieur, un projet capable de tenter un éditeur puissant, ayant une grande fortune et un grand crédit? Il se mettrait en quelque sorte à la tête du mouvement littéraire de la jeune génération¹³¹ ».

La frilosité morale de la maison sous le Second Empire explique le refus de Louis Hachette. Jean-Yves Mollier montre bien, dans la biographie qu'il a consacrée à cet éditeur, que celui-ci, dans le domaine de la littérature générale, préférait le rôle de diffuseur et de distributeur à celui de prospecteur de talents¹³².

En 1867, Zola fait appel pour la publication de son roman à venir *Thérèse Raquin*, cette fois-ci, à la « jeunesse » d'esprit d'Arsène Houssaye, plus très jeune cependant : « Je voudrais tenter d'écrire cette œuvre, de l'écrire avec mon cœur et

130. *Corr.*, t. II, p. 193, lettre n° 66.

131. *Corr.*, t. I, pp. 318-319, lettre n° 47, à Louis Hachette, 20 mai 1862.

132. Jean-Yves Mollier, *Louis Hachette*, Fayard, 1999. La lettre de Zola est citée en partie p. 389.

ma chair, d'en faire une chose vivante et poignante. Voulez-vous m'aider à enfanter? Vous êtes, je crois, un esprit jeune et large, un amant désintéressé de tout ce qui passionne¹³³ ».

C'est ainsi qu'à la fin de 1868 et au début de 1869, riche des illusions perdues de ses prédécesseurs, et fort de sa jeunesse, Zola prend définitivement le parti de la puissance. Pour ce faire, il renoue avec l'Histoire et le mythe, et met en marche l'épopée naturaliste. À cet égard, Hegel n'aurait-il pas reconnu dans le dessein des Rougon-Macquart les fatalités d'un monde épique, dans lequel la faute d'un ancêtre impose à sa descendance un même destin expiatoire?

« Ce que l'individu fait, il le fait en tant que personne et s'estime responsable seulement de ses propres actes, et non de ceux du Tout substantiel dont il fait partie. D'où la différence que nous postulons, par exemple, entre personne et famille. Une pareille séparation était étrangère à l'âge héroïque. Alors la faute des pères était imputée à leurs enfants et petits-enfants, et toute une génération expiait le crime d'un seul. Les fautes et les crimes faisaient partie du patrimoine héréditaire¹³⁴. »

Zola se souvient de cet âge, dans ses notes préparatoires, il souligne « Il existait une loi qui faisait remonter à toute une famille la faute d'un de ses membres¹³⁵ ». En 1885, Jules Lemaître, dans son célèbre article sur *Germinal*, a mis parfaitement en lumière le caractère épique de l'œuvre zolienne : « L'allure des romans de M. Zola est, je ne sais comment, celle des antiques épopées, par la lenteur puissante, le large courant, l'accumulation tranquille des détails, la belle franchise des procédés du conteur¹³⁶ ». À travers la figure d'Adélaïde Fouque, *Les Rougon-Macquart* convoquent également un autre mythe, celui du péché originel, en mettant en scène la pa-

133. *Corr.*, t. I, p. 471, lettre n° 161.

134. Hegel, *Esthétique*, *op. cit.*, t. I, p. 249.

135. « Résumé des notes », Pl, t. V, p. 1724.

136. Jules Lemaître, « M. Émile Zola. À propos de *Germinal* », *Revue politique et littéraire [Revue bleue]*, 22e année, 14 mars 1885, n° 11, pp. 321-330; recueilli dans *Les Contemporains. Études et portraits littéraires*. « Première série », 1884-1885 (passage cité dans *Corr.*, t. V, p. 245 note 1; et par Henri Mitterand, Pl., t. III, pp. 1866-1867; article intégralement reproduit par Sylvie Thorel-Cailleteau, *Émile Zola*, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, « Mémoire de la critique », 1998, pp. 193-211).

rodie d'une bourgeoisie « éclairée » qui substitue à la loi divine les lois de l'hérédité.

Comme l'explique Françoise Gaillard :

« À l'origine du mal il y a [...] un coupable, et ce qui faisait figure de souveraine et primordiale injustice, peut apparaître aux consciences satisfaites, comme la marque d'une justice naturelle. Cette construction imaginaire rappelle une autre histoire, et l'on comprend que les perplexités de la science mise en face des conséquences philosophiques de ses recherches, aient, comme le roman zolien qui s'en fait l'écho, trouvé une issue dans un mythe matriciel : *celui du péché originel*¹³⁷ ».

Face aux impertinences de la fatalité, l'ordre théologique, terrain traditionnel de connaissance, reconforte¹³⁸. La foi en la vie éternelle de l'individu est remplacée par une éternité tout autre, la tare de l'ancêtre se perpétue et survit dans le corps des descendants.

Mais, avant d'entamer la grande aventure des *Rougon-Macquart*, il convient de souligner que le jeune Zola s'initie au roman, de 1862 à 1865, comme on recopie les toiles des maîtres avant d'oser ses propres couleurs, en rédigeant une œuvre qui, à certains égards, tient du roman d'éducation : *La Confession de Claude*¹³⁹.

137. Françoise Gaillard, « Genèse et généalogie (Le cas du *Docteur Pascal*) », *Romantisme*, n° 31, 1981, p. 187. En effet, le thème de la dégénérescence dont Bénédicte-Auguste Morel se fait le chantre, dès 1857, avec la publication de son *Traité des dégénérescences dans l'espèce humaine*, « représente [...] une étape dans un processus de laïcisation du péché originel, de transformation du dogme religieux en une mythologie pseudo-scientifique de la tare » ; c'est que, pour Morel, « la raison comme la foi imposent d'admettre l'existence d'un type primitif parfait » (cité par Jacques Hochmann, « La théorie de la dégénérescence de B.-A. Morel, ses origines et son évolution », *Darwinisme et société*, sous la direction de Patrick Tort, P.U.F., 1992, p. 402 et p.407). Ce parallèle entre science et religion a permis aux détracteurs du mouvement naturaliste d'y voir une pauvre transposition plutôt qu'une réelle théorie scientifique : « Il est curieux également de remarquer que cette doctrine si en défaveur est, au contraire, en harmonie avec la doctrine religieuse, qui explique les contradictions de la nature et les misères de la condition humaine par la faute originelle des premiers ancêtres », d'Haussonville, « Le combat contre le vice », *Revue des Deux Mondes*, 1er avril 1887, p. 565-598, ici p. 587.

138. « De Michelet à Zola s'écrit l'histoire (dite scientifique) de cette chute, ou plutôt de cette rechute dans la fatalité, et, par voie de conséquence, dans le mythe. La Révolution n'aura changé que le prédicat : de théologique, la fatalité est devenue scientifique », Françoise Gaillard, « Genèse et généalogie (Le cas du *Docteur Pascal*) », *loc. cit.*, p. 184.

139. « L'essentiel fut écrit en 1862 et 1863 » précise Henri Mitterand (*Le Regard et le signe*, chapitre VI : « Les confessions de Claude », Presses Universitaires de France, « Écriture », 1987, pp. 95-106; ici p. 95).

DE CLAUDE À ÉMILE

« De mon temps, nous imitions Musset, nous nous moquions de la rime riche, nous étions des passionnés. [...] Ma seule vanité est d'avoir eu conscience de ma médiocrité de poète et de m'être courageusement mis à la besogne du siècle, avec le rude outil de la prose. »

Émile Zola à Paul Alexis, 1er décembre 1881¹⁴⁰.

La lettre dédicatoire et préfacielle adressée « À mes amis P. Cézanne et J.-B. Baille » de *La Confession de Claude*, laisse entrevoir déjà les influences scientifiques qui nourriront l'ensemble de l'œuvre zolienne : ces pages « ont été écrites par un enfant nerveux et aimant¹⁴¹ », « elles sont la manifestation malade d'un tempérament particulier¹⁴² », mais elles nous renseignent surtout sur le rôle dévolu au roman par le jeune écrivain¹⁴³. Tout comme le jeune homme — Claude — désireux de sauver du malheur et de la déchéance une fille galante, Émile Zola considère son œuvre comme un moyen de guérison : « Un jour, j'ai songé enfin que notre âge a besoin de leçons et que j'avais peut-être entre les mains la guérison de quelques cœurs endoloris¹⁴⁴ ». Cependant l'intérêt du roman tient moins, comme le souligne Henri Mitterand, à la supposée valeur salvatrice de l'œuvre ou à son sujet — « La donnée n'est pas originale. Que de jeunes marcheuses poitrinaires, d'étudiants fêtards, d'amants trompés, d'anciennes filles de joie transformées en procureuses de chair fraîche, que de mansardes glaciales, que de parties de campagne et de

140. *Corr.*, t. III, p. 240, lettre n° 175.

141. *La Confession de Claude*, O.C., t. I, p. 9.

142. *Ibid.*

143. Colette Becker consacre plusieurs pages à cette question dans *Les Apprentissages de Zola. Du poète romantique au romancier naturaliste 1840-1867*, P.U.F., « Écrivains », 1993, « La Confession de Claude », pp. 176-198.

144. *Ibid.*

bals masqués aussi, dans le réalisme bohème des années 1850¹⁴⁵ » — qu'à « l'emploi de la première personne¹⁴⁶ », ainsi qu'à « l'interpellation constante des dédicataires¹⁴⁷ », et à « la longue exploration de soi qui constitue le tissu principal du roman¹⁴⁸ ». En effet, l'influence de *La Confession d'un enfant du siècle* d'Alfred de Musset ne peut et ne doit pas être écartée. L'impression de lecture d'Edmond et Jules de Goncourt pourrait s'appliquer au jeune Zola : « En relisant la *Confession d'un enfant du siècle*, je suis frappé de l'action que certains livres exercent sur certains hommes et comme ces hommes, chez lesquels le père n'a pas imprimé une marque de fabrique, sortent tout entiers des entrailles d'un bouquin¹⁴⁹ ». Les analogies sont nombreuses, en effet avec le roman de Musset¹⁵⁰, Henri Mitterand, lui, a largement montré la teneur hautement autobiographique du livre¹⁵¹. Autobiographique, dans un premier temps, par le cadre. En 1861, l'apprenti-écrivain emménage dans une mansarde qu'il mythifie, comme le démontre le passage de cette lettre à son ami Paul Cézanne : « Je choisis justement une nouvelle mansarde, celle où Bernardin de Saint-Pierre a écrit la plupart de ses œuvres. Un vrai bijou que cette nouvelle chambrette : petite, il est vrai, mais égayée par le soleil

145. Henri Mitterand, *Le Regard et le signe*, *op. cit.*, p. 99.

146. *Ibid.*, p. 100.

147. *Ibid.*

148. *Ibid.*

149. *Journal* (vendredi 28 avril 1871), *op. cit.*, t. II, p. 425.

150. Outre le titre, les rapprochements sont nombreux. Contentons-nous de signaler ce besoin extrême de posséder une femme, cette même attirance paradoxale que ressentent les deux jeunes gens pour la fille galante : « Il y avait dans toute cette fille je ne sais quoi de si horrible et de si doux, et une impudence si singulièrement mêlée de pitié, que je ne savais qu'en penser. [Je voyais bien que c'était une fille, et c'était la première que j'approchais.] Si elle m'eût pris la main dans la rue, elle m'eût fait horreur; » (Alfred de Musset, *La Confession d'un enfant du siècle*, Gallimard, « Folio », 1973 (1836), p. 81. Les passages entre crochets droits ont été supprimés par Musset dans l'édition de 1840, puis rétablis par Paul de Musset dans l'édition posthume de 1854); « Ainsi, la première gorge nue me retenait palpitant d'une émotion que je ne saurais définir. / Et c'était une poitrine meurtrie des caresses de tous où se posaient mes yeux! Ah! lorsque aujourd'hui je songe à cette nuit fatale, à cette extase effrayée qui retenait mon souffle, lorsque je me revois penché sur cette infâme couche, inquiet et rougissant, je me demande avec angoisse qui me rendra ce premier regard pour aller rougir et me pencher sur la couche d'une vierge! » (*La Confession de Claude*, O.C., t. I, p. 20)

151. Henri Mitterand, *op. cit.*, p. 95. Voir aussi son imposante biographie sur Émile Zola (*Zola. Sous le regard d'Olympia 1840-1871*, *op. cit.*, pp. 294-300).

et surtout originale au possible¹⁵² ». Henri Mitterand, dans sa biographie récente de Zola, révèle qu'en vérité « le poêle, avec un tuyau sortant dans la fenêtre, suffisait à peine à dégourdir l'atmosphère et à déglacer les vitres de cette sorte de cage de verre et de zinc, exposée à tous les vents d'hiver¹⁵³ ». Notons que même si la « description de l'hôtel et de la chambre de Claude n'est pas réaliste¹⁵⁴ », *La Confession de Claude* témoigne davantage que les lettres à Cézanne et Baille de la réalité. En effet, la description du logis de Claude éclaire l'envers de celui idéalisé par le jeune Émile, pour mieux y vivre sûrement, qui vient de s'installer : « Cette fenêtre me refuse le soleil, ce plancher est humide, cette mansarde est déserte. Je ne puis aimer, je ne puis travailler¹⁵⁵ ». En 1880, dans une série d'études sur le roman parue dans *Le Voltaire*, l'homme d'âge mûr, sans revenir directement sur l'état des lieux, laisse deviner que l'intérêt de la mansarde, ne résidait pas vraiment en son intérieur. L'exiguïté forçant l'évasion du regard, Zola retient, de ces années difficiles, le spectacle de la ville qui s'offrait à lui depuis la fenêtre et dont il fit un élément structural dans *Une page d'amour* :

« Ce qu'on me reproche surtout, même des esprits sympathiques, ce sont les cinq descriptions de Paris qui reviennent et terminent les cinq parties d'*Une Page d'amour*. On ne voit là qu'un caprice d'artiste d'une répétition fatigante, qu'une difficulté vaincue pour montrer la dextérité de la main. [...] Voici l'histoire. Dans la misère de ma jeunesse, j'habitais des greniers de faubourg, d'où l'on découvrait Paris entier. Ce grand Paris immobile et indifférent qui était toujours dans le cadre de ma fenêtre, me semblait comme le témoin muet, comme le confident tragique de mes joies et de mes tristesses. J'ai eu faim et j'ai pleuré devant lui; et, devant lui, j'ai aimé, j'ai eu mes plus grands bonheurs¹⁵⁶ ».

152. À Paul Cézanne, Paris le 5 février 1861, lettre 38, *Corr.*, t. I, p. 258. Colette Becker a souligné le caractère compensatoire de cette correspondance : « Devant ses camarades, qui, de famille aisée, peuvent continuer leurs études et ont l'espoir d'arriver, il est pris d'un juvénile désir de compensation : témoin, par exemple, ces lettres où il est si fier d'habiter les logements de grands hommes, Thiers, Raspail, Bernardin de Saint-Pierre » (« Du garni à l'hôtel particulier : quelques aperçus sur la vie et l'œuvre de Zola à partir de calepins cadastraux », *Les Cahiers Naturalistes*, n° 44, 1972, p. 8).

153. Henri Mitterand, *Zola. Sous le regard d'Olympia 1840-1871*, *op. cit.*, p. 293.

154. Colette Becker, *Les Apprentissages de Zola*, *op. cit.*, p. 195.

155. *La Confession de Claude*, *O.C.*, t. I, p. 13.

156. « De la description », *Le Voltaire*, 8 juin 1880; recueilli dans *Le Roman expérimental*, *O.C.*, t. X, p. 1301.

Dans un deuxième temps, la teneur autobiographique du roman s'avoue dans son empreinte sentimentale et sexuelle. Henri Mitterand rappelle qu'à l'époque où Zola commence à rédiger le roman, le jeune homme « avait pour maîtresse — sa première maîtresse — une certaine Berthe¹⁵⁷ » qu'il range, en des termes peu élogieux dans une lettre à Jean-Baptistin Baille, parmi les « filles à parties¹⁵⁸ ». Dans ce courrier, il avoue concevoir la « folle idée de ramener au bien cette malheureuse, en l'aimant, en la relevant du ruisseau¹⁵⁹ ». Habité par le même rêve, Claude, plus lyrique, s'exclame : « Puisque Laurence est venue à moi, je veux au lieu de me souiller à la flétrissure de son cœur, lui donner la virginité du mien. Je serai prêtre, je relèverai la femme tombée et je pardonnerai¹⁶⁰ ».

Malgré le romantisme qui perce sous la forte affectivité de *La Confession de Claude*, considérons quelques instants l'important investissement du moi, moins comme un défaut de jeunesse qu'une preuve de celle-ci. Déjà, pour Henri Lacroix qui rendit compte du roman dans *Le Moniteur universel* du 23 novembre 1865, la valeur du texte tient justement — et seulement — à la présence sensible du narrateur : « Le traducteur se substitue souvent au texte; alors, au milieu de ce récit navrant, passe un courant de grâce et de naïveté, singulier contraste qui fait de cette *Confession de Claude* un livre étrange : du Berquin licencieux¹⁶¹ ». Cet investissement du moi, d'un moi douloureux empreint de romantisme (« vous ne sauriez croire l'émotion profonde que fait naître en moi cette éducation. Lorsque je crois avoir fait battre ce cœur mort, je suis tenté de m'agenouiller et de remercier

157. Henri Mitterand, *Le Regard et le signe*, op. cit., p. 95. L'auteur donne plus de précisions sur la relation entre Zola et Berthe dans *Zola. Sous le regard d'Olympia*, op. cit., pp. 294-300.

158. *Corr.*, t. I, lettre 39, p. 261., à Jean-Baptistin Baille, 10 février 1861.

159. *Ibid.*, p. 263. Un fragment de cette lettre est cité à la suite de *La Confession de Claude*, O.C., t. I, pp. 113-114, ainsi que dans *Le Regard et le signe*, op. cit., p. 97.

160. *La Confession de Claude*, O.C., t. I, p. 27.

161. Cité dans *Corr.*, t. I, p. 418, note 2.

nage (« J'ai donné à cette femme ma jeunesse, mes espérances; je me suis enfermé avec elle dans la souffrance et l'abjection; [...] ¹⁶³ ») va définitivement changer de valeur dès que la narration ne sera plus prise en charge par un « je ». Laissant presque complètement, à partir de *Le Vœu d'une morte* (1866), le « je » à la parole critique ¹⁶⁴, le ton des romans change, la voix de l'écrivain se précise. La première personne imposait, semble-t-il, au jeune Émile Zola, un « espace autobiographique ¹⁶⁵ » fortement marqué par ses origines sentimentales, géographiques et littéraires. Le « je » disparaissant, Zola se met à distance de celles-ci pour mieux se préparer — mais il ne le sait pas encore — à écrire une œuvre sur les origines, *Les Rougon-Macquart* : « Étudier dans une famille les questions de sang et de milieu. Suivre pas à pas le travail secret qui donne aux enfants d'un même père des passions et des caractères différents, à la suite des croisements et des façons particulières de vivre ¹⁶⁶ ».

La disparition du « je » peut, paradoxalement, s'interpréter comme une émancipation, comme une prise d'identité. *La Confession de Claude* marque un changement de cap. Dans cette œuvre charnière, Zola se projette dans le personnage de Claude, dans son éducation sentimentale, sexuelle et sociale. Le jeune écrivain y dépose, à l'état brut, les derniers oripeaux, les interrogations, les rêves, les illusions et les désillusions d'une certaine jeunesse; il dépouille le jeune homme au moment d'un renouvellement du moi. Mais cette constitution d'un moi neuf ne se fait pas sans heurt, la forme et les thèmes de *La Confession de Claude* épousent le corps de cette conversion. Henri Mitterand a bien saisi les difficultés rencontrées par Zola :

« En ces années 1865-1866, Zola écrivain, journaliste, animateur et compagnon de dures batailles littéraires et artistiques, amant heureux et

163. *Ibid.*, p. 75.

164. Si la première personne disparaît dans les romans, Zola en use encore dans certaines nouvelles; voir *O.C.*, t. IX.

165. Nous empruntons l'expression à Philippe Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, Seuil, « Poétique », 1975, p.41.

166. « Ier plan remis à Lacroix », *Pl.*, t. V, p. 1755.

ami comblé, va de l'avant, impose à l'attention du public une personnalité de « battant ». Mais dans le secret du tête-à-tête avec l'écriture, il imagine des êtres solitaires et incapables d'imposer leurs désirs, ou en faisant volontiers le sacrifice. Faut-il attribuer ce dédoublement, cette « fêlure », à la contrainte des modèles littéraires, au poids d'une idéologie, au jeu des traumatismes inconscients? La vérité est sans doute dans la convergence de ces facteurs, où l'histoire croise le psychisme¹⁶⁷ ».

Acteur par le « je » et à distance par l'écriture, la rédaction de *La Confession de Claude* a sur Zola une fonction éducative puissante. Au sortir de cette expérience, le regard introspectif qu'imposait une écriture au « je » se tourne vers l'extérieur : « [...] le caractère intrinsèquement pervers de la coquetterie, du luxe, de la richesse, de la mode, des salons. Ce discours, qui rappelle celui de Rousseau et qui a les mêmes bases morales et religieuses, on le réentendra, avec une inscription historique et sociale plus précise, dans *La Curée*, dans *Nana*, dans *Au Bonheur des dames*¹⁶⁸ ». Désormais les références autobiographiques s'inscriront souterrainement dans le texte. Zola ne reniera jamais son enfance ni son adolescence; il en demeurera totalement imprégné. Henri Mitterand le souligne : « À vingt années de distance, Zola n'aura qu'à fermer les yeux pour retrouver les espaces un peu mystérieux, un peu enchantés de son enfance, et en habiller l'univers de sa province romanesque¹⁶⁹ ». Lors d'une entrevue accordée, en 1901, à la revue américaine *The Bookman*, Émile Zola avoue : « Vous désirez que je vous raconte quelque chose sur mes jeunes années. Je doute cependant, qu'il reste quelque chose d'intéressant à raconter dans cette voie, car d'une façon ou d'une autre j'ai mis beaucoup de ma jeunesse dans mes livres — dans lesquels j'ai tracé, je pense, aussi largement

167. Henri Mitterand, *Le Regard et le signe*, *op. cit.*, p 106.

168. *Ibid.*, pp.104-105.

169. Zola. *Sous le regard d'Olympia 1840-1871*, *op. cit.*, p. 68. Dans une lettre à son ami d'enfance, Edgard Zévort, Zola écrit : « Les gamins d'autrefois ont grandi, en effet, séparés par tout un monde, dans des idées sans doute différentes. Mais il suffit d'avoir été jeunes ensemble, cela noue un lien que rien ne peut rompre. », *Corr.*, t. V, p. 247, 21 mars 1885.

qu'un romancier l'ait jamais fait, mes expériences personnelles et même mes sentiments¹⁷⁰ ».

La peinture de l'espace privé¹⁷¹, auquel appartient le roman, sera abandonnée dans les prochaines œuvres au profit de fresques sociales plus amples. Émile Zola, en effet, se prépare à bâtir des mondes romanesques et de nouveaux continents : *Les Rougon-Macquart*, *Les Trois Villes*, *Les Quatre Évangiles*. Dans ce travail de mutation, le jeune homme quitte la figure du poète, il adopte le roman et prend les traits presque définitifs de l'écrivain que nous connaissons¹⁷². Il aura fallu, en partie, cette éradication du « je » pour que se révèle à lui-même le Zola de la maturité. Émile en terre Claude et le romancier baptise désormais ses personnages d'un nom de famille, André Stil en a bien vu les enjeux :

« Claude, Ninon. Les prénoms. Cela fait « jeune », surtout chez Zola. Qui va prendre du poids en donnant un nom à ses personnages : Thérèse Raquin, Madeleine Féral; et le nom double, les Rougon-Macquart pour la grande œuvre; et ce nom au superlatif, Son Excellence Eugène Rougon. Ce n'est pas un détail. Des prénoms aux noms, il y a le passage des rêves, des évasions intérieures, [...], au domaine des raisons sociales, des façades, des titres. Historiquement, car ce passage n'est pas que de Zola, c'est la fin d'un temps où les livres s'appellent volontiers René, Adolphe, ou Valentine, Lélia, Jacques... et l'avènement des Grandet, Gaudissart, Nucingen, Saccard ou Étienne Lantier¹⁷³ ».

170. Émile Zola, « Aux jours de ma jeunesse », traduction de « In the days of my youth », *The Bookman*, 1901; cité par Henri Mitterand, *O.C.*, t. IX, p. 859.

171. Colette Becker parle de « huis clos ». *Les Apprentissages de Zola*, *op. cit.*, p. 194.

172. Quand Zola termine la rédaction de *La Confession de Claude*, les illusions poétiques du jeune homme étaient brisées depuis un certains temps déjà. Henri Mitterand n'hésite pas à dire que la relation de Zola avec Berthe signe la fin d'une époque et le début d'une autre : « Dans cette aventure, ce ne sont pas seulement ses illusions sur l'entente amoureuse qui ont péri, mais aussi sa vocation de poète. Après tout, c'est peut-être Berthe qui l'a converti à la prose — au rude prosaïsme du monde », *Zola. Sous le regard d'Olympia 1840-1871*, *op. cit.*, p. 299.

173. André Stil, « Introduction » aux *Contes à Ninon*, *O.C.*, t. IX, p. 15. Dans une lettre à Albert Lacroix (13 septembre 1867), Zola s'explique sur sa volonté de changer le titre d'*Un mariage d'amour* pour *Thérèse Raquin* de la sorte : « Je crois que le temps des titres abracadabrants est fini et que le public n'a plus aucune confiance dans les enseignes », *Corr.*, t. I, p. 523.

De 1861 à 1865, les références changent, Musset et George Sand s'éclipsent devant Balzac, Michelet et Flaubert, le profil de l'écrivain se précise¹⁷⁴. Bientôt la République des Lettres — pour ou contre — ne pourra plus compter sans Zola. Ainsi la célèbre lettre à Félix Faure, *J'Accuse* — loin de nous la volonté de dissocier le romancier du polémiste —, peut apparaître comme l'acmé de l'édification d'un moi qui a commencé vingt et un ans plus tôt. La réaction et les quelques mots de Clemenceau, après lecture de la lettre, que rapporte Urbain Gohier à Charpentier prouvent non seulement le total engagement de l'homme de lettres, mais aussi la puissance du nom et de la signature : « C'est Zola qui a écrit le papier, Zola qui le signe, Zola qui prend toute sa responsabilité¹⁷⁵ ». Alain Pagès a raison de rappeler qu'Émile Zola, dans ce texte, est « à la fois pédagogue et romancier, [il] prend les faits les uns après les autres, les met en scène et établit entre eux des relations logiques¹⁷⁶ ». Dans ses articles, il en sera presque toujours ainsi, et plus qu'une méthode, il s'agit d'une manière de se rapporter à l'écriture. Rien ne permet de tracer une division imperméable entre le romancier et le journaliste : Zola est avant tout un écrivain, et le moi trouve une façon de se dire et de se construire dans chacune de ces écritures.

En plus de son caractère autobiographique, *La Confession de Claude* apparaît à plusieurs égards comme une profonde réflexion sur la jeunesse :

« La jeunesse veut à son festin tout ce qui chante, tout ce qui rayonne¹⁷⁷ » ;
 « J'ai menti à ma jeunesse, je suis le fiancé du vice¹⁷⁸ » ;

174. En 1879, Zola se montre sans tendresse pour le romantisme en avouant avec regret, dans son étude sur *Les Frères Zemganno* de Goncourt, la forte — et néfaste? — influence qu'ont eu sur lui ses lectures de jeunesse : « Mais j'ai grand-peur d'avoir trop trempé, pour ma part, dans la mixture romantique; je suis né trop tôt. Si j'ai parfois des colères contre le romantisme, c'est que je le hais pour toute la fausse éducation littéraire qu'il m'a donné », article recueilli dans *Le Roman expérimental, O. C.*, t. X, p. 1323.

175. Nous citons le texte reproduit par Alain Pagès dans *Émile Zola, un intellectuel dans l'Affaire Dreyfus*, Librairie Séguier, 1991, p. 111. Comme l'indique l'auteur (note 10, p. 298) la lettre a été écrite le 13 mai 1934 par Urbain Gohier à Armand Charpentier, qui la cite dans *Les Cahiers des Droits de l'homme*, 30 décembre 1934, p. 823.

176. *Ibid.*, p. 112 (nous soulignons).

177. *O.C.*, t. I, p. 15.

178. *Ibid.*, p. 20.

« Aujourd'hui, chacun de nous, jeunes gens de vingt ans [...] sommes avides d'aimer¹⁷⁹ » ;
 « Aussi combien peu se gardent pour l'épouse, combien peu, dans le désert de leur jeunesse, refusent les seules et impures compagnes¹⁸⁰ » ;
 « Nous sommes de grands enfants¹⁸¹ » ;
 « Je sens une brûlure me traverser la poitrine. C'est ma jeunesse qui s'éveille en moi, désolée et mourante¹⁸² » ;
 « Plus tard encore, à l'âge où l'homme s'éveille dans l'enfant, notre vie changea. Je préfère les heures premières à ces heures de virilité naissantes¹⁸³ » ;
 « Frères, je vais à vous. Je pars demain pour nos campagnes. Je veux puiser une nouvelle jeunesse dans nos larges horizons, dans notre soleil ardent et pur¹⁸⁴. »

Aux critiques mitigées de Louis Ulbach qui voit dans ce roman de nombreuses erreurs de jeunesse : « Le côté psychologique de cette étude manque donc de vérité générale. [...] devant ce tableau ignominieux, les détails deviennent fades et écœurants. C'est le défaut après tout de la jeunesse. [...] On croit qu'il faut être excentrique pour être original; on ne recule devant rien, et l'on se défie de la mesure et du goût comme d'une entrave¹⁸⁵ », Émile Zola rétorque : « Je comprends parfaitement toutes vos restrictions, [...]. Mais croyez-vous vraiment que le cas de Claude soit un cas si exceptionnel? Je vous jure pourtant que j'ai rencontré plusieurs Claude, et que la race est loin d'en être morte. J'ai cru et je crois avoir fait une œuvre morale. Soyez certain que la *Vie de Bohème*, de Murger, a fait beaucoup de victimes que mon livre aurait peut-être pu guérir, s'il avait été accueilli avec plus de confiance¹⁸⁶ ». Ernest Chesneau, critique à *L'Opinion nationale* à qui Zola avait en-

179. *Ibid.*, p. 21.

180. *Ibid.*

181. *Ibid.*, p. 32.

182. *Ibid.*, p. 55.

183. *Ibid.*

184. *Ibid.*, p. 110.

185. *Corr.*, t. I, p. 446 note 2.

186. *Corr.*, 6 mars 1866, t. I, p. 446. Le 20 novembre 1865, Émile Zola avait déjà écrit au critique Édouard Fournier : « Vous parlerez certainement de cette bohème de Murger, si gaie et si mensongère dans sa poésie souriante. Or, il arrive que le volume que j'ai l'honneur de vous adresser, *La Confession de Claude*, est un récit de cette même vie de bohème, mais de la bohème vraie, terrible dans ses misères et ses souffrances », *Corr.*, t. I, p. 422. À partir de 1847, Henri Murger (1822-1861) avait commencé la publication des *Scènes de la vie de Bohème*, qu'il réunit en volume

voyé un exemplaire de son roman pour compte rendu, s'avoue « effrayé » par la peinture qu'il découvre de la jeunesse. Il écrit à Zola : « puisque cela est vrai, l'image que vous nous donnez de cette jeunesse est bien triste. [...] Vous m'avez effrayé et je reste effrayé, si Claude n'est pas une exception. Quelle curée suffira socialement à de tels appétits de vingt ans!¹⁸⁷ » Ainsi, au-delà des amis intimes que sont Cézanne et Baille, le roman s'adresse à toute une génération dans la description d'« une race », d'une « jeunesse désolée¹⁸⁸ » qui ne trouve plus l'incarnation virgine de sa quête amoureuse. Dans ce roman, qui tient souvent plus de l'imitation que de la création, Zola inscrit tout de même sa différence : la figure traditionnelle du père, du tuteur, du maître ou du conseiller, disparaît, les jeunes rendent des comptes aux jeunes; l'inadaptation du jeune homme dans la société n'est plus un signe d'héroïsme comme dans les romans de Stendhal, et la volonté de Claude de se faire une place au soleil refuse les moyens retors de Rastignac. Heureux et enthousiaste, Claude quitte Paris dans l'espoir de se refaire une virginité. C'est bien le fantasme que laisse poindre le retour aux sources :

« Faites-moi place à vos côtés, frères. Trempons-nous dans l'air pur, dans les champs éclatants de soleil, dans nos amours vierges. Préparons-nous à la vie en nous aimant tous trois, en courant la main dans la main, libres sous le ciel. Attendez-moi, et faites que la Provence soit plus douce, plus encourageante pour me recevoir et me rendre mon enfance¹⁸⁹ ».

Quitter Paris pour renaître dans le berceau qui nous a vu grandir. Le fantasme de régénération par la province, ou par la campagne, ne quittera jamais complètement l'auteur des *Rougon-Macquart*. L'homonyme de Claude, Claude Lantier, dans

en 1849. En 1851, il fit représenter la *Vie de Bohème*, comédie en cinq actes au théâtre de l'Odéon. La pièce connut un vif succès.

187. Cité dans *Corr.*, t. I, p. 415 note 1.

188. *La Confession de Claude*, O.C., t. I, p. 10.

189. *Ibid.*, p. 110. Sur ce retour, voir Colette Becker, *Les Apprentissages de Zola*, op. cit., p. 185.

L'Œuvre, réitère le même rêve, la même illusion : « saignant encore de son échec du Salon, ayant le besoin de se reprendre, [il] aspirait à ce grand repos de la bonne nature; et il aurait là-bas le vrai plein air, il travaillerait dans l'herbe jusqu'au cou, il rapporterait des chefs-d'œuvre¹⁹⁰ ». Mais l'attrait de Paris, cette fois, l'emportera. Après un bref séjour à la campagne, Claude ne résistera pas à la capitale : « Paris l'avait repris aux moelles, violemment; et, en pleine flambée de cette fournaise, c'était une seconde jeunesse, [...]»¹⁹¹ ». Le peintre y laissera la vie.

Comme tous les hommes de son siècle, Zola diagnostique une jeunesse malade, elle est en effet la victime favorite du « mal du siècle ». Chaque génération en reconnaît des symptômes particuliers. Ce mal subit de nombreuses déclinaisons et variations au cours du siècle. Nous n'en referons pas ici l'histoire¹⁹². Donnons toutefois quelques exemples qui ont sûrement nourri, directement ou indirectement, le jeune Zola. Dans la période brouillée de l'après-Révolution, le désordre esthétique et spirituel qu'éprouvent les contemporains trouve son expression chez Chateaubriand, notamment, qui définit en quelques mots le premier « mal du siècle » dans *René* (1802) : « Le passé et le présent sont deux statues incomplètes : l'une a été retirée toute mutilée du débris des âges; l'autre n'a pas encore reçu sa perfection de l'avenir¹⁹³ ». Un peu plus tard, dans l'« Introduction » de *l'Essai sur l'indifférence en matière de religion* (1817-1823), Lamennais, faisant le procès de l'héritage des Lumières, plus dogmatique, écrit :

« Le siècle le plus malade n'est pas celui qui se passionne pour l'erreur, mais le siècle qui néglige, qui dédaigne la vérité. [...] Désabusée de ses propres rêves, n'osant plus reproduire des sophismes tant de fois réfutés,

190. *L'Œuvre*, Pl., t. IV, p. 145

191. *Ibid.*, pp. 202-203.

192. Paul Bénichou en a fait une remarquable démonstration dans *Les Mages romantiques*, Gallimard, 1988 et dans *L'École du désenchantement. Sainte-Beuve, Nodier, Musset, Nerval, Gautier*, Gallimard, 1992. Il s'intéresse à la période que n'a pas étudiée Guy Sagnes dans *L'Ennui dans la littérature française de Flaubert à Laforgue (1848 à 1884)*, *op. cit.* Nous ne pouvons omettre de citer l'ouvrage de Pierre Barbéris, *Balzac et le mal du siècle. Contribution à une physiologie du monde moderne*, Galimard, « Bibliothèque des idées », 1970 (t. I, 1799-1829) (t. II, 1830-1833).

193. Chateaubriand, *René*, Livre de poche, 1971, p. 44.

et ne pouvant néanmoins en inventer de nouveaux, parce qu'il n'existe qu'un certain nombre d'objections possibles contre les mêmes vérités, la philosophie, s'irritant tout à coup de son impuissance, cesse tout à coup de raisonner, elle se croit si forte de raison¹⁹⁴ ».

Chez Musset, le sentiment de Chateaubriand, presque à l'identique, résonne encore : « Toute la maladie du siècle présent vient de deux causes; le peuple qui a passé par 93 et par 1814 porte au cœur deux blessures. Tout ce qui n'est plus; tout ce qui ne sera pas encore. Ne cherchez pas ailleurs le secret de nos maux¹⁹⁵ »; davantage, à ce mal, Musset donne le visage de la fille publique : « C'était la maladie du siècle, ou plutôt cette fille l'était elle-même, et ce fut elle qui, sous les traits pâles et moqueurs, avec cette voix enrouée, vint s'asseoir devant moi au fond du cabaret¹⁹⁶ ». Bien qu'une génération les sépare, il n'y a pas loin entre cette allégorie et la vision que Claude a de Laurence dans *La Confession de Claude* : « Laurence résumait pour moi Dieu et l'être, l'humanité et la divinité¹⁹⁷ ». Allons plus loin : Nana ne serait-elle pas le prolongement, l'aboutissement de cette personnification?

« Il me faut donc montrer Nana, centrale, comme l'idole aux pieds de laquelle se vautrent tous les hommes, pour des motifs et avec des tempéraments différents. Je montrerai cinq ou six femmes autour d'elle (je pourrai en nommer un plus grand nombre) Mais surtout je réunirai un personnel d'hommes très nombreux qui devra représenter toute la société¹⁹⁸ ».

194. Lamennais, *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, Garnier Frères, t. I, 1900, pp. 5 et 21.

195. *Op. cit.*, p. 36.

196. *Ibid.*, p. 83.

197. *La Confession de Claude*, O.C., t. I, p. 58.

198. *Nana*, « Ébauche », B.N., N.a.fr. 10.313, f° 208.

D'UNE RUINE À L'AUTRE

La jeunesse des années 1860, à laquelle appartient Zola, enfantée dans de nombreuses désillusions, sevrée des utopies de 1789 qui n'ont trouvé que de vagues échos mimétiques en 1830 et en 1848, fait tristement l'unanimité dans la pensée des critiques et écrivains qui ne voient en elle le reflet d'aucun idéal, ni d'aucun combat antérieur. En 48, le jeune Renan, déjà désabusé, constatait : « J'appelle ploutocratie un état de société où la richesse est le nerf principal des choses, où l'on ne peut rien faire sans être riche, où l'objet principal de l'ambition est de devenir riche, où la capacité et la moralité s'évaluent généralement [...] par la fortune¹⁹⁹ ». Zola, en 1869, prend le parti de sa génération et s'explique :

« Mais n'est-il pas évident que la jeunesse est encore aujourd'hui toute glacée par les événements de 1852? À cette époque, nous avions à peine l'âge de la raison. Quand notre intelligence s'est éveillée, la presse était muette, la pensée souffrait des liens qui la garottaient. Nous avons grandi au milieu des silences des cœurs et des esprits, rejetés dans les ambitions matérielles, ignorants de notre propre histoire. À la place des anciens organes qui parlaient de liberté et de justice, nous avons trouvé une foule de petits journaux cancaniers que le gouvernement tolérait, sans doute comme des dérivatifs nécessaires. Et c'est ainsi que la plupart de nous, ne pouvant monter aux discussions politiques, sont descendus aux indiscretions de boudoir. Presque toute ma génération en est là, à cette fièvre de curiosité bête qui s'inquiète des petits faits de la chronique²⁰⁰ ».

199. Ernest Renan, *L'Avenir de la science. Pensées de 1848*, Calmann-Lévy, 1894 [1890], p. 415. En 1871, dans *La Réforme intellectuelle et morale*, il ajoute : « Tout a croulé comme en une vision d'Apocalypse. La légende même s'est vue blessée à mort. Celle de l'Empire a été détruite par Napoléon III; celle de 1792 a reçu le coup de grâce de M. Gambetta; celle de la Terreur (car la Terreur même avait chez nous sa légende) a eu sa hideuse parodie dans la Commune », éditions Complexe, « Historiques-politiques », 1990, p. 4.

200. *La Tribune*, 17 janvier 1869, O.C., t. X, p. 779.

Quelques mois plus tard, le 2 juillet 1869, dans un compte-rendu du roman de Marius Roux *Évariste Plauchu, mœurs vraies du quartier Latin*, Zola se montre peut-être plus nuancé et à contre courant d'une certaine doxa :

« Il est faux que toute notre jeunesse soit vide et pourrie à ce point. Combien de jeunes gens vivent paisiblement chez eux, en bon bourgeois de l'avenir! Combien travaillent à l'écart et se préparent gravement à être les hommes de demain! Même parmi ceux qui s'étalent avec des filles, sur la porte des cafés, il y en a au moins les quatre cinquièmes qui sont très positifs, très calculateurs. Ils vont tout juste assez loin dans le vice pour trouver la sagesse. Les apparences trompent; à la surface, la jeunesse paraît turbulente, lâchée dans tous les désordres et tous les appétits; au fond, elle est fort calme et absolument incapable de folie./ Oserai-je le dire : je me plains, moi, qu'on ne meure pas assez d'épuisement et de désespoir d'amour au quartier Latin²⁰¹

Mais à l'aube des années 1860, le sentiment d'une jeunesse défraîchie tapisse tous les discours :

« De nos jours il faut bien le dire, la jeunesse telle que nous l'entendons, avec ses défauts et les qualités de ses défauts, n'existe plus ou n'existe guère. / Par ce temps d'électricité et de trois pour cent, on vit à la hâte. L'existence glisse sur des *rails*. À vingt-cinq ans on est vieux par le désir qu'on a d'arriver tôt à ce banquet où les privilégiés de la fortune ont seuls leur couvert. / Aujourd'hui on raisonne sentencieusement à l'âge où autrefois on ne songeait encore qu'au plaisir [...]»²⁰²

Le désespoir des Goncourt face à la nouvelle génération est avant tout esthétique. En 1860, désœuvrés devant une société et une jeunesse qui thésaurisent, ils écrivent : « Ce monde, ces types, toute cette jeunesse qui se lève, toute cette jeune génération — qu'on dirait mise au monde au sortir d'un vaudeville, entre deux coups de bourse et qui, de suite, s'est élevée d'elle-même à calculer uniquement ce que rapporte un

201. *Le Gaulois*, 2 juillet 1869, O.C, t. X, p. 869.

202. « Jeunes Gens d'aujourd'hui », *Le Gaulois*, 13 mars 1859; cité par Guy Sagnes, *L'Ennui dans la littérature française de Flaubert à Laforgue (1848 à 1884)*, op. cit., p. 223.

couplet —²⁰³ ». Ces récriminations auront la vie longue. En 1875, on peut encore lire chez Privat d'Aiglemont :

« [l']indifférence [qui] a tout tué. / Cette jeunesse jadis si ardente, cette fine fleur de l'opposition, ces orateurs de tous les banquets patriotiques, ces opposants à toutes les velléités rétrogrades, ne sont plus. Leurs successeurs se contentent de laisser faire. Ils n'ont plus d'amour que pour leur pipe culottée ou leur chope! Ils sont devenus sceptiques, ennuyés, indifférents comme des vieillards. Ils ne croient plus à rien, pas même à l'amour, pas même au courage, pas même à la patrie. Que leur importe la gloire, la poésie, l'art, cela donne-t-il plus d'argent que leur bonhomme de père n'en envoie? / L'argent, rien que l'argent, ils ne pensent plus qu'à cela, ils n'ont de fibres dans le cœur que pour cela²⁰⁴ ».

En 1885, le tableau n'est guère plus réjouissant :

« La jeunesse d'aujourd'hui est triste, ennuyée, lasse de vivre, éprise de néant. [...] Mais, quand on parle du pessimisme de la nouvelle génération, il faut s'entendre. D'abord, il ne s'agit ni de la jeunesse rurale ni de la jeunesse ouvrière. S'agit-il au moins de tous les jeunes lettrés, des étudiants? Sont-ils, en général, si pessimistes, les étudiants d'aujourd'hui? [...] Le plus grand nombre des étudiants vivent bourgeoisement et silencieusement, seuls ou par petits groupes : il est donc malaisé de connaître les sentiments communs et l'esprit d'une corporation aussi éparse. Mais cet état de dispersion volontaire ferait soupçonner aux malveillants que ces jeunes gens s'intéressent à peu de choses en dehors de leur petits intérêts, de leurs petits plaisirs journaliers et de leur petit avenir. On a malgré soi cette impression, qu'ils ne sont pas gais, qu'ils s'ennuient²⁰⁵ ».

Le ton rageur qui perce dans *Mes Haines* résulte de la lassitude et de la colère que génèrent, chez le jeune Zola, les incessantes vitupérations adressées à la jeunesse :

203. Edmond et Jules de Goncourt, *Journal* (10 octobre 1861), *op. cit.*, t. I, p. 738.

204. Privat d'Aiglemont, « La Closerie des Lilas », *Paris Inconnu, Paris-anecdote*, Delahays, 1875, p. 298; cité par Guy Sagnes, *L'Ennui dans la littérature française de Flaubert à Laforgue (1848 à 1884)*, *op. cit.*, p. 223.

205. J. Lemaître, « La jeunesse sous le Second Empire et sous la Troisième République », *Revue politique et littéraire (Revue bleue)*, 1er semestre 1885 (3e série), 22e année, n° 24, 13 juin 1885, pp. 740 col. 2-p. 741 col. 1.

« Je me suis senti plus jeune et plus courageux après chacune de mes révoltes contre les platitudes de mon âge. [...] Nous aurons eu les joies cuisantes, l'angoisse douce et amère de l'enfantement; nous aurons eu les œuvres passionnées, les cris libres de la vérité, tous les vices et toutes les vertus des grands siècles à leur berceau. Que les aveugles nient nos efforts, qu'ils voient dans nos luttes les convulsions de l'agonie, lorsque ces luttes sont les premiers bégaiements de la naissance. Ce sont des aveugles./ Je les hais²⁰⁶ ».

Alors que Claude, fort de sa jeunesse, ne jurait que par les terrains vierges (« J'ose vouloir créer une nouvelle terre sans me servir des débris de l'ancienne²⁰⁷ »), Émile Zola, dix ans après *Mes Haines*, affirme en commençant son étude des romanciers naturalistes par l'éloge des « ruines d'un monde », celui de *La Comédie humaine*²⁰⁸, que la littérature puise son souffle, son énergie et son mode dans l'agonie du milieu qui lui sert de modèle. Le 29 novembre 1868, il insiste déjà sur le bénéfice littéraire et moral qu'il y a à étudier les décombres de l'ancien monde : « Nous vivons sur les ruines d'un monde. Notre devoir est d'étudier ces ruines, de les étudier avec franchise, sans peur ni mensonge, pour en tirer les éléments du monde futur²⁰⁹ ». Et lorsqu'il écrit, au sujet de Flaubert, que « chacun de ses livres conclut à l'avortement », il ajoute à cette exigence de la ruine, celle de la mise au monde de « morts-nés »²¹⁰.

206. *Mes Haines*, O.C., t. X, p. 24 et p. 27.

207. *La Confession de Claude*, t. I, p. 32.

208. « L'ouvrier a élevé sa tour avec un tel instinct du grand et de l'éternel, que la carcasse de l'édifice paraît devoir demeurer à jamais entière; des pans de murs auront beau crouler, des planchers s'effondrer, des escaliers se rompre, les assises des pierres résisteront toujours, la grande tour se dressera aussi droite, aussi haute, appuyée sur les larges pieds de ses colonnes géantes; peu à peu tout ce qui est boue et sable s'en ira, et alors le squelette de marbre du monument apparaîtra encore sur l'horizon, comme le profil immense et déchiqueté d'une ville. Même dans un avenir lointain, si quelque vent terrible, en emportant notre langue et notre civilisation, jetait par terre la carcasse de l'édifice, les décombres feraient sur le sol une telle montagne, qu'aucun peuple ne pourrait passer devant cet amas, sans dire : « Là dorment les ruines d'un monde », *Les Romanciers naturalistes*, O.C., t. XI, p. 26.

209. 29 novembre 1868, *La Tribune*, article recueilli dans O.C., t. I, p. 903.

210. Nous empruntons l'expression à Gérard Froidevaux, *Baudelaire, représentation et modernité*, Corti, 1989, p. 9.

De plus en plus, le roman se nourrit de la disparition ou de l'extinction prématurée du représenté, du « rien »²¹¹. Mais les ruines naturalistes ne font plus rêver aux temples ni aux cathédrales, et ne sont aucunement des fragments d'idéal. L'épisode de la visite de l'ancienne abbaye de Chamont dans *Nana* le prouve cocasement, mais subtilement :

« Vous ne savez pas, il paraît que la propriétaire du château de Chamont est une ancienne du temps de Napoléon... [...] ». « On la disait dégoûtante chez elle. Mais, dans sa voiture, elle vous avait un chic! Et des histoires épatantes, des saletés et des roublardises à crever... Ça ne m'étonne pas, si elle a un château. Elle vous nettoyait un homme, rien qu'à souffler dessus... Ah! Irma d'Anglars vit encore! Eh bien, mes petites chattes, elle doit aller dans les quatre-vingt-dix ans. » [...] Les voitures s'étaient brusquement arrêtées. Surprise, la société descendit dans un endroit désert, au bas d'un coteau. Il fallut qu'un des cochers leur montrât du bout de son fouet les ruines de l'ancienne abbaye de Chamont, perdues dans les arbres. Ce fut une grosse déception. Les dames trouvèrent ça idiot : quelques tas de décombres, couverts de ronces, avec une moitié de tour écroulée. Vrai, ça ne valait pas la peine de faire deux lieues. Le cocher leur indiqua alors le château, [...]. Il y eut une forte émotion. Gaga, tout à coup, dit que c'était elle, Irma en personne, qui se tenait là-bas, devant l'église. [...] Elle était en soie feuille-morte, très simple et très grande, avec la face vénérable d'une vieille marquise, échappée aux horreurs de la Révolution²¹² ».

Les ruines de pierre, pour cette société du second Empire, n'inspirent plus aucune émotion, les vestiges du cloître ne créent ni admiration ni nostalgie. *A contrario* la ruine de chair, la vieille Irma d'Anglars, dont l'habit « feuille-morte », comme la vigne sur la roche, recouvre pudiquement et l'histoire honteuse et les ans, attire sur elle tous les regards. Cette scène de préférence symbolise puissamment le congédiement de la ruine romantique : d'un Empire à l'autre, la ruine se naturalise. Auréolée de son passé de courtisane comme une sainte le serait de sa vertu, Irma d'Anglars éveille l'intérêt et impressionne, car la *créature*, si vieille soit-elle, a l'avantage de posséder un corps. Faite pour le bien des hommes, Irma d'Anglars qui s'élève à

211. Sur la question du « rien » chez les décadents, voir Sylvie Thorel-Cailleteau, *La Tentation du livre sur Rien. Naturalisme et décadence*, op. cit.

212. *Nana*, Pl., t. II, pp. 1253-1256.

partir de leurs biens, est un monument de chair. L'épisode révèle un parti pris esthétique où le présent supplante l'historique, où l'argent et le vice défigurent l'éternel. Parti pris qui ne retiendrait des ruines romantiques, dans un nouveau rêve de pierre, que le bas-relief où le sacré acquiert son sens de la transgression et du profane. Dans cette époque de laïcisation où les châteaux survivent aux abbayes, le bas-relief emblématiserait le style et l'architecture naturalistes. Lui reprocher un manque de ciselure, de nuances, des compositions trop libres par le sujet et les motifs, serait refuser à cette entreprise son caractère « expérimental ». Paul Alexis, dès 1872, l'avait bien noté, dans son analyse de *La Curée* : « Tout le carnaval impérial est là, fixé en bas-reliefs, déroulant son cancan échevelé, au milieu d'une prospérité factice, mais qui semble éternelle²¹³ ».

Le roman naturaliste reconnaît que l'ordre social est un ordre qui s'effrite par le haut, chaque étage se nourrit des restes matériels ou symboliques que lui lègue ou lui concède la classe en amont. Au rez-de-chaussée de cette architecture, en aval de toutes les catégories sociales, les classes misérables archivent, retiennent, consignent, entreposent les débris de toute une société. Criminels ou ouvriers, courtisanes ou blanchisseuses, le monde de la misère et de la déchéance est le creuset herméneutique, le témoin d'une société et le dépositaire d'un savoir à découvrir sur celle-ci. Dans *Pot-Bouille*, Zola étale, avec vivacité et ironie, les révélations qui surgissent au bout de l'entonnoir social. Souvenons-nous de la réflexion du menuisier lors de son éviction de l'immeuble Vabre : « Par exemple, je l'accepte volontiers, votre congé! Plus souvent que je resterais dans cette baraque! Il s'y passe de propres choses, on y rencontre du joli fumier. Ça ne veut pas de femmes chez soi, lorsque ça tolère, à chaque étage, des salopes bien mises qui mènent des vies de

213. Paul Alexis, « *La Curée* », *La Cloche*, 24 octobre 1872, repris dans Zola, publié par Sylvie Thorel-Cailleteau, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, « Mémoire de la critique », 1998, p. 61.

chien, derrière les portes! Tas de mufes! tas de bourgeois!²¹⁴ » Dans le même le roman, Berthe Josserand, grâce à la verticalité de la cour intérieure, « boyau noir [...] qui en charri[ie] les hontes²¹⁵ », canal interne de la circulation des paroles et des ordures, découvrait avec stupéfaction la conversation des domestiques sur les maîtres, et « recevait au visage la vidure des cuisines, n'ayant jamais soupçonné cet égoût, surprenant pour la première fois le linge sale de la domesticité, à l'heure où les maîtres se débarbouillent²¹⁶ ». Edmond de Goncourt avait déjà eu l'intuition de cette économie résiduaire : « C'est dans le bas que l'effacement d'une civilisation moderne conserve le caractère des choses, des personnes, de la langue, de tout, [...]»²¹⁷ ». L'archive se trouve sans doute dans la description dantesque des cinq cercles de la population parisienne que décrit Balzac dans le « Prologue » de *La Fille aux yeux d'or*²¹⁸; division que nous retrouvons presque à l'identique sous la plume de Zola²¹⁹. C'est l'une des ressources du roman réaliste que l'auteur de *La Comédie humaine* avait bien mis en valeur, en tant que « science des mœurs²²⁰ », et l'un des pouvoirs du romancier comme « plongeur littéraire²²¹ ». Cependant, le bas n'a peut-être rien d'une profondeur sans fin, par un mouvement circulaire, les émanations de cette alchimie sociale s'élèvent, se redistribuent : « [c]et assaut des hauteurs de la société par ceux qu'on appelait au siècle dernier les gens de rien, est une des grandes évolutions de notre âge²²² ». Parfois des profondeurs, « une mouche d'or » prend son envol et rejoint le sommet : « [*La Mouche d'or*] avait poussé dans un faubourg, sur le pavé parisien; et, grande, belle, de chair superbe ainsi qu'une plante de plein fumier, elle vengeait les gueux et les abandonnés dont elle était le produit. Avec elle,

214. Pl., t. III, p. 116.

215. *Ibid.*, p. 107.

216. *Ibid.*, p. 250.

217. Edmond et Jules de Goncourt, *Journal* (3 décembre 1871), *op. cit.*, t. II, p. 476.

218. *La Fille aux yeux d'or*, dans *La Comédie humaine*, *op. cit.*, t. V, pp. 1039-1054.

219. « Il y a quatre mondes : Peuples, Commerçants, Bourgeoisie, Grand monde. Et un monde à part », « Détermination générale », Pl., t. V, pp. 1734-1735.

220. *La Fille aux yeux d'or*, dans *La Comédie humaine*, *op. cit.*, t. V, p. 1054.

221. *Le Père Goriot*, dans *ibid.*, t. III, p. 59.

222. « 1er plan remis à Lacroix », Pl., t. V, p. 1757.

la pourriture qu'on laissait fermenter dans le peuple, remontait et pourrissait l'aristocratie²²³ ». Dans l'univers naturaliste, les prêtresses de basse classe d'un coup de hanche incarné ont définitivement détrôné les déesses, les figures ossianiques et les muses romantiques de leur socle angélique.

Ce mouvement vers le bas ne peut qu'hypothéquer l'écriture de l'ambition. Déjà perceptible, peut-être, dans les romans de Flaubert et bien davantage dans ceux des Goncourt, la peinture sociale est, dans le roman naturaliste, de moins en moins subordonnée à l'écriture d'une ambition sociale. À l'image d'un tableau de Manet où le modèle se laisse surprendre, les romans des contemporains proposent un présent cyclonique qui ralentit la marche de l'histoire, qui suspend la chronologie au quotidien, qui noie la grande histoire dans la répétition des gestes journaliers. L'ennui et la monotonie devenus matière à roman²²⁴, la violence de la conformité prend toute sa dimension dans la représentation d'une logique impitoyable qui montre une jeunesse lasse d'un monde qu'elle ne connaît pas d'expérience mais dont elle a l'intuition. Le temps de l'analyse, l'écrivain rejette les images d'avenir dans un lointain crépusculaire²²⁵. À cet égard, il est d'ailleurs remarquable de voir à quel point, malgré leur âge, les adolescents et les jeunes dans les *Rougon-Macquart* interrogent très peu

223. *Nana*, Pl. t. II, 1269. Double de Nana, Jacqueline, la servante du riche propriétaire Hourdequin dans *La Terre*, est à la campagne ce que la première est à la ville : « Les gens de Rognes, les cultivateurs des environs, n'en demeuraient pas moins étonnés de l'aventure : était-ce Dieu possible qu'un richard se fût entiché d'une mauviette pareille, pas belle, pas grasse [...] une fameuse catin ! Et les paysans ne comprenaient même pas que cette catin était leur vengeance, la revanche du village contre la ferme, du misérable ouvrier de la glèbe contre le bourgeois enrichi, devenu gros propriétaire », *La Terre*, Pl., t. IV, pp. 442-443.

224. La référence est ici, évidemment, Guy Sagnes, *L'Ennui dans la littérature française de Flaubert à Laforgue (1848 à 1884)*, *op. cit.*

225. Jacques Noiray montre très clairement comment le travail de la chair « s'oppose » au mouvement du progrès : « Car cette chair muette, aveugle et sourde contient et dissimule tous les déchaînements à venir. Pire encore, elle les promet, elle les prépare, elle travaille à renouveler indéfiniment cette alternance de sommeils et de réveils qui constitue pour le romancier la fatalité de la vie biologique. En outre en enfermant l'espèce humaine dans une temporalité cyclique éternellement répétitive, elle s'oppose à la dynamique de progrès incarnée dans le roman par la locomotive [...] » (« L'angoisse de la chair dans *La Bête humaine* », *Voix de l'écrivain. Mélanges offerts à Guy Sagnes*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1996, p. 173).

l'avenir. En effet, essentiellement modelés par l'univers des faits biologiques et par le milieu, riches ou pauvres, ils semblent prisonniers d'une réalité impitoyable dans laquelle la plupart s'agitent comme des naufragés. Le sentiment de survie très tôt règle leurs gestes et contrôle leur effort. En voici quelques exemples, la liste est presque sans fin :

« Contrefaite, laide et adorable, *elle était condamnée à mourir jeune*; une maladie de poitrine la minait sourdement, lui donnait une gaité nerveuse, une grâce caressante » (Louise, *La Curée*, Pl., t. I, p. 434);

« Dehors, dans les humiliations de ses élèves, il se sentait devenir mauvais. *Ses ambitions mortes s'aigrissaient*. Il lui fallut de longs mois pour plier les épaules et accepter ses souffrances d'homme laid, médiocre et pauvre » (Florent, *Le Ventre de Paris*, Pl., t. I, p. 644);

« Estelle venait de passer, en robe de soie rose, toujours maigre et plate, avec sa face muette de vierge. *Elle avait accepté Daguenet, paisiblement; elle ne témoignait ni joie ni tristesse*, aussi froide, aussi blanche que les soirs d'hiver où elle mettait des bûches au feu » (Estelle Muffat, *Nana*, Pl., t. II, p. 1421);

« *À vingt-deux ans encore, elle désespérait*, tombée à une humilité de bossue, se regardant en chemise, le soir, pour voir s'il ne lui manquait rien » (Berthe Josserand, *Pot-Bouille*, Pl., t. III, p. 239);

« Seul un doute, une crainte jalouse devait faire découvrir à la jeune fille *qu'elle s'était donnée à jamais, au milieu de cette ombre complice, par vide de cœur et ennui de tête* » (Geneviève Baudu, *Au Bonheur des dames*, Pl., t. III, p. 401);

« Dès la fin du premier mois, [...] *il était tombé dans une oisiveté vague, dans une résignation goguenarde* à ce qu'il appelait « les embêtements de l'existence » (Lazare, *La Joie de vivre*, Pl., t. III, p. 883);

« Elle se défendait sans révolte, *avec la résignation passive des filles qui subissent le mâle de bonne heure*. N'était-ce pas loi commune? » (Catherine Maheu, *Germinal*, Pl., t. III, p. 1331-1332);

« Vieillie déjà, se flétrissant à attendre. Avec son air d'insignifiance mélancolique, elle n'était point sottre, elle aspirait ardemment à la vie, à un homme qui l'aurait aimée, à du bonheur; mais, ne voulant pas désoler davantage la maison, *elle feignait d'avoir renoncé à tout* » (Alice de Beauvilliers, *L'Argent*, Pl., t. V, p. 71);

« Son fils Ferdinand, le dernier des Beauvilliers, *l'inutile jeune homme, écarté de tout emploi, devenu zouave pontifical pour échapper à sa nullité et à son oisiveté*, [...] » (Fernand de Beauvilliers, *L'Argent*, Pl., t. V, p. 366)²²⁶.

226. « Depuis le jour de son entrée, le jeune homme [Colomban] comptait sur ce mariage. Il avait passé par les différentes étapes, petit commis, vendeur appointé, admis enfin aux confidences et aux plaisirs de la famille, le tout patiemment, *menant une vie d'horloge*, regardant Geneviève comme une affaire excellente et honnête. La certitude de l'avoir l'empêchait de la désirer » (Colomban, *Au Bonheur des dames*, Pl., t. III, p. 400); « Enfance très douce d'ailleurs, croissance molle et tiède de serre chaude, *rêve éveillé où les mots de la langue et les faits de chaque jour se déformaient en significations niaises* » (Marie Pichon, *Pot-Bouille*, Pl., t. III, p. 66); « Il était de Saint-Firmin, [...] et son malheur était né de l'enthousiasme d'un bourgeois du voisinage, pour les

La réussite d'Octave Mouret et de Denise Baudu dans *Au Bonheur des dames*, celle de Clorinde dans *Son Excellence Eugène Rougon*, la révolte d'Étienne dans *Germinal* ne suffisent pas à troubler le sentiment de monotonie et de tristesse que révèle l'échantillonnage précédent; elles confirment simplement que, sous le Second Empire, l'idéal bourgeois forge l'esprit de la jeunesse qui s'évertue de plus en plus à thésauriser tout en acceptant que la réussite va de pair avec une destruction des mœurs.

Lestée du poids de la désillusion, la jeune génération ne prend plus la mesure de ses rêves pour deviner la réalité. Et, bien qu'Émile Zola ait décidé de peindre en grand, bien qu'il ne résiste pas aux rebondissements et aux promesses de l'Histoire (« Étudier tout le second Empire, depuis le coup d'État jusqu'à nos jours²²⁷ »), la consubstantialité qu'il opère entre corps social et corps privé (« Le roman basé sur ces deux études, — l'étude physiologique et l'étude sociale, — étudierait donc l'homme de nos jours en entier. D'un côté, je montrerais les ressorts cachés, les fils qui font mouvoir le pantin humain; de l'autre je raconterais les faits et gestes de ce pantin²²⁸ ») transforme l'écriture de la marche des jeunes dans l'œuvre. Si l'expérience traditionnellement de la jeunesse était presque invariablement sanctionnée par la réussite ou l'échec social, dans le roman zolien et dans le roman naturaliste, elle s'articule d'abord à l'intérieur d'une réalisation toute autre. En effet, le regard naturaliste ne dessine plus seulement des ambitions ou des trajectoires, l'épanouissement social devient concomitant à celui du corps et l'entrée dans le monde s'articule au-

pommes de canne qu'il sculptait avec son couteau, dans des racines. [...] poussé par lui, adulé, détraqué d'espérances, il avait tout manqué successivement, les études, les concours, la pension de la ville. » (Chaîne, *L'Œuvre*, Pl., t. IV, p. 67-68); « Maurice se croyait bien corrigé, dans sa nervosité prompte à l'espoir du bien comme au découragement du mal, généreux, enthousiaste, mais sans fixité aucune, soumis à toutes les sautes du vent qui passe » (Maurice Levasseur, *La Débâcle*, Pl., t. V, p. 405); etc.

227. « Ier plan remis à Lacroix », Pl., t. V, p. 1755. Ceci n'empêche pas Zola, comme il l'écrit, de « pli[er] le cadre historique à [s]a fantaisie », dossier préparatoire de *La Faute de l'abbé Mouret*, B.N., N.a.fr. 10.303, f° 38.

228. *Ibid.*, p. 1756.

tour d'une mise en chair. À cet égard, suivons Zola dans son compte rendu du roman *Nélida* de Daniel Stern (la comtesse d'Agoult) : « Nélida est née pour aimer, elle se jette au sortir du couvent, et il arrive qu'elle ne peut apaiser son cœur. / Moi ou un autre, nous aurions étudié cette femme dans sa chair et dans sa tendresse, nous aurions cherché des vérités âpres et complètes²²⁹ ». Du haut de ses dix-huit ans, la fracassante entrée de Nana en scène et en société ne révèle-t-elle pas également cette force impérieuse de la chair? Zola ne le cache pas, c'est ainsi qu'il la conçoit : « Bien la poser, comme nudité, dans la première représentation, [...]. Elle est la chair centrale²³⁰ ». En effet, ni son manque de talent, ni sa voix de faubourg n'empêchent le succès fulgurant de la jeune femme :

« Elle continuait à se balancer, ne sachant faire que ça. Et on ne trouvait plus ça vilain du tout, au contraire; les hommes braquaient leurs jumelles. Comme elle terminait le couplet, la voix lui manqua complètement, elle comprit qu'elle n'irait jamais au bout. Alors, sans s'inquiéter, elle donna un coup de hanche qui dessina une rondeur sous la mince tunique, tandis que, la taille pliée, la gorge renversée, elle tendait les bras. Des applaudissements éclatèrent. Tout de suite, elle s'était tournée, remontant, faisant voir sa nuque où des cheveux roux mettaient comme une toison de bête; et les applaudissements devinrent furieux²³¹ ».

Dans *Bel-Ami* de Maupassant, c'est encore « le parfum de la chair », ainsi que le dit Jean-Louis Bory²³², qui règne. Le jeune Duroy, qui n'a de talentueux que son corps, deviendra Du Roy « rien que par le poil de sa lèvre et par la couleur de ses yeux²³³ ». L'incarnation sociale est donc à prendre au sens premier du terme. Le point de vue naturaliste vise de plus en plus la métamorphose physiologique de l'adolescence et de la jeunesse.

229. *O.C.*, t. X, p. 468 (nous soulignons).

230. « Ébauche », B.N., N.a.fr. 10.313, f° 212.

231. *Pl.*, t. II, p. 1108.

232. Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, préface de Jean-Louis Bory, Gallimard, « Folio », 1973, p. 26.

233. Guy de Maupassant, *ibid.*, p. 302.

Le choix n'est pas étonnant, cet entre-deux biologique permet l'insertion en littérature de nombreuses ambiguïtés latentes dans le discours social. Les revues consacrées à la jeunesse fleurissent, ainsi que les traités d'éducation ou d'hygiène directement consacrés aux jeunes individus. L'ambivalence tient au fait que si la jeunesse est tout d'abord convoquée pour sa vitalité, son pouvoir germinatif et ses facultés de régénération, ce sont avant tout des dangers parallèlement liés au développement physiologique et sexuel que connaissent les jeunes dont il est question dans ces discours et dans ces traités. Sont représentés dès lors, des jeunes gens et surtout des jeunes filles dans leurs travers, leur débordements, leur appétences sexuelles, déviantes et pathologiques²³⁴.

234. Intérêt que souligne Guillemette Tison dans *Une mosaïque d'enfants. L'enfant et l'adolescent dans le roman français (1876-1890)*, Artois presses Université, « Études littéraires et linguistiques », 1998, pp. 27-30.

Chapitre II

PHYSIOLOGIE DE L'ADOLESCENCE

« Je ne blâme pas cette invasion, de plus en plus croissante, de la médecine dans le roman. On y a vu, je le sais, un symptôme de décadence. C'est, à mon avis, un pas nouveau et un progrès. La science du moment, en bien des choses, est la physiologie. »

Jules Claretie,
Revue de Paris, 1er mars 1865

Au cœur des discours scientifiques de la deuxième moitié du XIXe siècle, le corps de la jeunesse apparaît, en effet, comme un champ d'études neuf. L'innocence attribuée jusque-là à l'enfance et à l'adolescence attire, comme un terrain vierge, les archéologues du corps humain. Qu'ils soient médecins, éducateurs, philosophes ou écrivains, la dite virginité de l'enfance intéresse, car les théories évolutionnistes de Darwin rendent l'innocence de cette période biologique hautement problématique. Un échantillon de ces différents discours, nous permettra de saisir avec plus de mesure, l'évolution subtile que subit cette catégorie anthropologique et sociale des jeunes au XIXe siècle. Mais avant d'entreprendre cette enquête, il nous faut tenter de voir, fût-ce en raccourci, comment s'est développé l'étonnant mariage entre discours littéraire et discours scientifique.

« L'ÉCOLE PHYSIOLOGIQUE »

Penser le naturalisme : c'est étudier le sentiment, incertain et divers, de finir une époque, c'est se demander s'il n'y a pas eu, au tournant du XIXe et du XXe

siècle, un malaise esthétique, que l'on définirait par un goût pour le factice et l'artificiel contre la nature et son désordre, par un plaisir du simulacre, par le fantasme d'un monde totalement maîtrisé (grâce aux sciences et à la technique) qui serait tenu pour supérieur. Malaise également au plan philosophique¹, que définirait un sentiment aigu du déclin et de la décadence, du tarissement des énergies, de l'épuisement de l'invention. L'« évolution » est-elle toujours synonyme de progrès? Ou bien la poussée de la pensée historiciste et un certain « scientisme » ne conduisent-ils pas à un fatalisme (physiologique, biologique), au sentiment du néant : « La science, à force de monter, arrive à ce ciel qu'ont touché les plus hautes excursions en ballon : un ciel noir² »? Loin du plaisir du libre jeu de l'imagination kantienne qui influença les romantiques d'Iéna et fascina Madame de Staël³, l'imaginaire de la seconde moitié du siècle est torturé et torture. La collaboration entre l'imagination et l'entendement, qui fournissait à la première ses règles d'expression — celle-ci se mettant d'elle-même en accord avec le concept —, ne satisfait pas la pensée ni l'esthétique naturalistes qui refusent de se laisser porter par cet accord dans la contingence, gratuit et presque miraculeux.

Pourtant l'excès de savoir et de méthode n'empêche pas la deuxième moitié du siècle d'être envahie par le désordre, moral et physiologique, qui prendra le nom de décadence. Zola l'a bien senti et le projet des *Rougon-Macquart* ne le cache pas : il « a pour caractéristique le débordement des appétits, le large soulèvement de notre âge, qui se rue aux jouissances. Physiologiquement, [les Rougon-Macquart] sont la lente succession des accidents nerveux et sanguins qui se déclarent dans une race, à la suite d'une première lésion organique, et qui détermine [...] toutes les manifesta-

1. Voir Léo Freuler, *La Crise de la philosophie au XIXe siècle*, Vrin, « Bibliothèque d'histoire de la philosophie », 1997, 296 p.

2. Goncourt, *Journal* (29 janvier 1865), Laffont, « Bouquins », t. I, 1989, p. 1135.

3. « Nous reconnaissons la beauté quand nous la voyons, parce qu'elle est l'image extérieure de l'idéal, dont le type est notre intelligence. [...] Tous les hommes doivent admirer ce qui est beau, soit dans les arts, soit dans la nature, parce qu'ils ont dans leur âme des sentiments d'origine céleste que la beauté réveille, et dont elle les fait jouir », Madame de Staël, *De l'Allemagne*, troisième partie, chapitre VI (« Kant »), Garnier-Flammarion, « G.-F. », 1968, p. 137.

tions humaines [...] dont les produits prennent les noms convenus de vertus et de vices⁴ ».

Sous l'influence des théories évolutionnistes de Darwin, plane le sentiment d'un décentrement historique : l'« homme » ne coïncide plus avec son origine. Le XIXe siècle va orner son angoisse de l'animalité de plusieurs figures, qui prennent naissance dans le champ scientifique, et corps dans la littérature. À cet égard, la science de l'hérédité, parce qu'elle chasse, et traque, les disgrâces et les marques de l'atavisme, laisse flotter dans les esprits l'espoir d'enrayer la fatalité biologique, c'est-à-dire de démasquer l'archaïque en l'homme avant de lui être soumis. De nombreux médecins et criminologues combattront l'atavisme en emprisonnant les hommes et les femmes dans des grilles anthropomorphiques⁵. Plus rien n'échappe à l'œil du savant : il mesure et il pèse l'homme dans son entier, et en parties; il classe les individus par sexe et par catégories sociales, il détecte les anomalies. Tentative utopique que celle du « décodage » et du signalement (parfois policier), mais seule l'utopie rend désormais supportable l'effet de démythologisation qu'instaure l'entrée de l'homme dans sa vérité anatomique.

Par le biais de la généralisation, les « écrivains physiologistes » de la première moitié du siècle offraient déjà des codes de toutes sortes aux individus. Les physiologies doivent leur réelle mise au monde à Georges Cabanis qui, en étudiant dans son *Traité du Physique et du Moral de l'homme* (1798-1799), les rapports entre la physiologie et la vie psychique et sociale, démontre l'influence de l'une sur l'autre. Dès lors un déplacement d'envergure s'effectue, le physiologiste ne confine plus sa

4. Émile Zola, préface à *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 3.

5. Citons, entre autres, docteur Parent-Duchâtelet, *La Prostitution au XIXe siècle* [1836]; docteur J. Morel de Rubempré, *La Pornologie, ou histoire nouvelle, universelle et complète de la débauche* (1848, 1850), deux volumes, 302 et 306 p.; docteur C. Féré, *Dégénérescence et criminalité*, Paris, Alcan, 1888; Cesare Lombroso, *L'Homme criminel*, Paris, Alcan, 1887; *Anthropologie criminelle*, 3 vol., Bibliothèque de philosophie contemporaine, Paris, Alcan, 1891-1892; Cesare Lombroso et G. Ferrero, *La Femme criminelle et la prostituée*, Paris, Alcan, 1896; A. Fouillée, *Tempérament et caractère selon les individus, les sexes et les races*, Paris, Alcan, 1895. Voir encore les travaux du docteur J. Déjerine, P. Moreau (de Tours), etc.

pratique à l'autopsie, il s'autorise à opérer sur des corps vivants⁶. Très tôt, Zola reprend à son compte le procédé. Il écrit dans la préface à la deuxième édition de *Thérèse Raquin* :

« Qu'on lise le roman avec soin, on verra que chaque chapitre est l'étude d'un cas curieux de physiologie. En un mot, je n'ai eu qu'un désir : étant donné un homme puissant et une femme inassouvie, chercher en eux la bête, ne voir même que la bête, les jeter dans un drame violent, et noter scrupuleusement les sensations et les actes de ces êtres. J'ai simplement fait sur deux corps vivants le travail analytique que les chirurgiens font sur des cadavres⁷ »

L'impact de l'ouvrage de Cabanis sera considérable sur les médecins qui, à partir de cette lecture, se doivent de repenser, tout en les élargissant, leurs espaces opératoires. De plus en plus, le profil du bon médecin condense les pratiques du docteur, du psychologue et du sociologue⁸. Dans la foulée de cet intérêt pour les relations entre le physique et le moral, l'*Essai sur la Physiognomonie et l'Art de connaître les hommes par la physionomie* de Lavater, dont les traductions françaises paraissent de 1781 à 1804 pour le premier ouvrage et de 1806 à 1809 pour le second, connaîtront un succès équivalent. Largement vulgarisée, cette littérature médicale va atteindre rapidement le grand public⁹ et connaître un développement exceptionnel dans les années 1840.

6. Jacques Léonard souligne les problèmes éthiques qu'a rencontrés le XIXe siècle avec cette nouvelle forme d'expérimentation : « Il se trouve que l'expérimentation soulève des difficultés morales et techniques que le XIXe siècle a du mal à résoudre avec sérénité. Il faut faire des expériences sur des êtres vivants : ou bien sur des hommes, ou bien sur des animaux. L'expérimentation sur des personnes hospitalisées ou incarcérées tombe sous le coup de l'article 317 du code pénal. Certains médecins font appel à des volontaires. [...] L'Académie de médecine et l'académie des sciences élèvent auprès du ministère de l'intérieur une mise en garde sévère (1852-1853) », *La Médecine entre les savoirs et les pouvoirs*, Aubier, « Collection historique », 1981, p. 144.

7. O.C., t. I, p. 520.

8. Voir Jacques Léonard, *La Médecine entre les pouvoirs et les savoirs*, op. cit., p. 29.

9. *Physiologie des passions* (1825-1827) par Alibert; *De la physiologie considérée comme une science expérimentale* (1826-1840) par Burdach; *Physiologie générale* (1829) par de Blainville; *Cours de Physiologie* (1848-1856) par Bérard; *Physiologie humaine* (1855) par Béclard; *Physiologie de la pensée* (1862) par Lélut; *Physiologie des écrivains et des artistes ou essai de critique naturelle* (1865) par Deschanel; ces titres sont tirés de l'article « Physiologie » du *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle* de Pierre Larousse. Les notes de lecture des dossiers préparatoires des Rougon-Macquart montrent que Zola avait lu, ou s'appropriait à lire, *Physiologie de l'homme, à l'image des gens du monde* (1841) par le docteur Marchal; *Physiologie élémentaire de l'homme*

C'est avec Brillat-Savarin et sa *Physiologie du goût ou Méditations de gastronomie transcendante* (1826) que le terme de « Physiologie » prend son entière densité générique. Mais en 1829, paraphrasant le célèbre mot de Fontenelle¹⁰, Balzac ouvre sa *Physiologie du mariage ou Méditations de philosophie éclectique sur le bonheur et le malheur conjugal* et donne aux *Physiologies* ses lettres de noblesse¹¹. En 1842, le prospectus publié par Furne, Hetzel, Dubochet et Paulin qui sert d'annonce aux *Œuvres complètes* de Balzac, usait du terme « physiologiste » comme argument publicitaire :

« Le plan de l'auteur consiste à tracer, dans ses détails infinis, la fidèle histoire, le tableau exact des mœurs de notre société moderne. Quelques-uns se sont plaints que le portrait ne fût pas toujours assez flatteur; un physiologiste aussi sûr que M. de Balzac pouvait s'attendre à ce reproche et ne point s'y montrer sensible : aussi l'auteur de *La Comédie humaine* a-t-il poursuivi sa tâche en observateur impitoyable¹² »

Sainte-Beuve qui voyait chez son rival Balzac le projet physiologique qu'il revendiquait comme la spécificité méthodique de l'acte critique écrit dans son article nécrologique sur le romancier publié par *Le Constitutionnel* le 2 septembre 1850 : « M. de Balzac se piquait d'être physiologiste, et il l'était certainement, bien qu'avec moins de rigueur et d'exactitude qu'il ne se l'imaginait; mais la nature physique, la sienne

(1855, 2e éd.) par G. Baillièrre; *Leçons de physiologie expérimentale appliquée à la médecine, faites au Collège de France* (1855-1856) par M. Claude Bernard; *Les Forçats, considérés sous le rapport physiologique, moral et intellectuel* (1841) par H. Lauvergne; *Du sommeil, au point de vue physiologique et psychologique* (1855) par Albert Lemoine; *Histoire physiologique, anthropologique et morale de la femme* par E. Mathieu et *Physiologie des passions* (1866) par Charles Letourneau (cités par Henri Mitterand, Pl., t. V, p. 1674-1676).

10. « Physiologie que me veux-tu? » (*Physiologie du mariage*, dans *La Comédie humaine*, nouvelle édition publiée sous la direction de Pierre-Georges Castex, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1976-1981, 12 vol.; t. XI, p. 913) répond à « Sonate que me veux-tu? » (Rousseau, *Dictionnaire de musique*).

11. Prospectus de « La Comédie humaine », *La Comédie humaine, op. cit.*, t. I, p. 1109.

12. Pour une information plus ample, voir Andrée Lhéritier, *Les Physiologies 1840-1845. Bibliographie descriptive*, Service international de microfilms, 1966, 68 p.; et le récent ouvrage de Nathalie Preiss, *Les Physiologies en France au XIXe siècle. Étude historique, littéraire et stylistique*, Mont-de-Marsan, éditions Interuniversitaires, 1999, 346 p; l'auteur a en outre rassemblé dans une édition commentée cinq *Physiologies* parues sous la Monarchie de Juillet, entre 1832 et 1841, *De la poire au parapluie. Physiologies politiques*, Champion, « Textes de littérature moderne et contemporaine », 1999, 920 p. (éd. en fac similé, avec leurs vignettes).

et celle des autres, joue un grand rôle et se fait sentir continuellement dans ses descriptions morales. Ce n'est pas un blâme que je lui adresse, c'est un trait qui affecte et caractérise toute la littérature pittoresque de ce temps-ci¹³ ». Malgré le sérieux des premières « études de mœurs décorées du nom de physiologies » comme les définit le *Grand Dictionnaire universel* de Pierre Larousse, elles se sont rapidement colorées d'une teinte ludique et parodique, les titres parlant d'eux-mêmes : *Physiologie de la Poire* (1832) par Peytel, *Physiologie du ridicule ou suite d'observations par une société de gens ridicules* (1833) par Sophie Gay, *Physiologie de l'épicier* (1834) par Balzac, *Physiologie du célibataire et de la vieille fille* (1841) par L. Couailhac¹⁴. Cette littérature se développera tout au long du siècle sous les formes diverses de *Traité*s et de *Codes* qui avaient fleuri sous la Restauration pour aboutir au Naturalisme. Ce n'est certes pas un hasard si l'appellation d'origine du mouvement naturalisme fut l'« École physiologique » : « [Zola] est en effet aujourd'hui l'un des plus remarquables chefs de l'école physiologique, la seule école, selon nous, qui puisse tirer le roman de l'ornière où il croupit, la seule à qui Balzac ait laissé un champ vierge à fouiller¹⁵ ». Mais les écrivains naturalistes ne suivront pas la même voie que leurs prédécesseurs, car leur adhésion à l'esprit scientifique ne laisse pas de place au ludisme. Le roman naturaliste renoue avec la forme originelle et clinique des *Physiologies*, celle de Cabanis. Par le biais de l'expérimentation, il mobilise les méthodes scientifiques qui ont cours, notamment celles du physiologiste Claude Bernard.

13. *Le Constitutionnel* le 2 septembre 1850 (p. 2 col. 4-6), recueilli dans *Causeries du Lundi*, Paris, Garnier Frères, t. II, pp. 443-463 (ici pp. 448-449); et repris dans *Pour la critique*, éd. par José-Luis Diaz et Annie Prassoloff, Paris, Gallimard, « Folio-Essais », 1992, p. 307-329.

14. Voir Andrée Lhéritier, « Répertoire des physiologies », dans *op. cit.*, pp. 23-61.

15. Victor Enjolras, « Examen physiologique : Émile Zola (suite) », *La Jeunesse. Journal littéraire, critique et politique*, 24-31 janvier 1869, p. 88 col. 2-3.

MOTS DE DICTIONNAIRES

« Plus une langue se répand, plus
elle a besoin de dépôts et d'archives »
Rivarol¹⁶

Si la référence aux textes scientifiques contemporains s'impose comme un incontournable pour qui étudie le naturalisme, il nous semble tout aussi nécessaire de nous intéresser à quelques faits de lexicographie. D'abord parce que, Henri Mitterand l'a bien montré, Zola est un grand lecteur de dictionnaires :

« La matière encyclopédique des *Rougon-Macquart* est considérable. [...] Cette bibliothèque encyclopédique comporte d'un côté des livres, à proprement parler : ouvrages médicaux, traités techniques, livres d'histoire [...], mémoires, études sociales; de l'autre, des sources textuelles déconcentrées, telles qu'articles, coupures de presse, catalogues (les catalogues du Bon Marché, pour *Au Bonheur des dames*), dictionnaires (par exemple, plusieurs articles du *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle* de Pierre Larousse, pour *La Faute de l'abbé Mouret* et pour *Le docteur Pascal*)¹⁷ »;

ensuite, parce que le programme des *Rougon-Macquart* trouve ses assises et se fonde « sans le dire explicitement, sur une pensée classificatrice et unificatrice, en harmonie avec le nouvel esprit encyclopédique qui anime un Pierre Larousse, un

16. Nous reprenons la citation de Rivarol mise en exergue par Prosper Poitevin à son *Dictionnaire de la langue française* (1851, 2e éd., Librairie de F. Chamerot, J. Lecoffre libraire, Firmin Didot, libraire).

17. Henri Mitterand, *Le Roman à l'œuvre. Genèse et valeurs*, Presses Universitaires de France, « Écriture », 1998, p. 46. Dans la section « Sources » de l'étude qu'il consacre à *La Faute de l'abbé Mouret*, cet éditeur (Pl., t. I, pp. 1675-1688) note : « Pour les deux premiers chapitres, qui décrivent le déroulement de la messe, Zola s'est tout simplement servi de ses observations personnelles, d'un missel et du *Grand Dictionnaire universel* du XIXe siècle de Pierre Larousse (1866-1876) » (pp. 1685-1686). Dans les « Notes et variantes » du *Docteur Pascal* (Pl., t. V, pp. 1628-1666), il écrit : « Les trois références bibliques qui suivent (David et Abisaïg, Abraham et Agar, Booz et Ruth) [...] ont pour source le *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle* de Pierre Larousse » (p. 1652, note 1 de la p. 1048). Pour *La Curée*, Zola a consulté *Le Dictionnaire universel de la vie pratique à la ville et à la campagne* de G. Bélèze, Hachette, 1859 (Pl., t. I, p. 1579).

Littré¹⁸ ». Dès 1866, Émile Zola exhibe sa fascination pour l'ordre classificatoire et scientifique du *Dictionnaire de la langue française* de Littré, dans un article élogieux et enthousiaste qui paraît dans *L'Événement illustré* du 18 octobre 1866 : « Certes, M. Littré connaît admirablement notre langue, ses origines et ses transformations; mais il a surtout en sa possession un outil puissant qui lui a permis de classer scientifiquement les matières et de marcher droit et ferme dans cette immensité vague et trouble qu'on appelle un dictionnaire¹⁹ ». Il y revient le 7 novembre dans *Marbres et Plâtres* : « [M. Littré] fait ainsi partie du petit groupe des analystes contemporains : H. Taine, Michelet, Ernest Renan, qui me paraissent avoir tous pour trait commun la simple constatation des faits et de la recherche de la vérité à l'aide de l'analyse des êtres et des choses²⁰ ». Les analogies entre le lexicologue, le savant et l'écrivain naturaliste sont nombreuses, un même souci de l'exactitude, une même méthode classificatrice, un même esprit analytique.

Nous croyons aussi que seuls les dictionnaires, et les encyclopédies de l'époque que nous lisons comme des dépositaires du discours social, peuvent répondre à des investigations historiques et linguistiques dont Jean Dubois, pour *Le Vocabulaire politique et social de 1869 à 1872*²¹, et Georges Matoré, pour *Le Vocabulaire et la société sous Louis-Philippe*²², ont montré toute la valeur. Georges Matoré a par ailleurs proposé une *Méthode en lexicologie*²³, revisitée en 1986 par Anne Herschberg-Pierrot qui en montra, à partir d'un problème particulier, l'actualité inentamée²⁴. Les termes clés de notre recherche, « adolescence » et « jeunesse », ainsi que leurs corrélats, « adolescent(e) », « jeune » et « puberté », feront donc ici

18. Henri Mitterand, *Zola. L'histoire et la fiction*, P.U.F, « Écrivains », 1990, p. 58.

19. *L'Événement illustré*, 18 octobre 1866; recueilli dans *Les Livres d'aujourd'hui et de demain*, O.C., t. X, p. 662.

20. *L'Événement*, le 7 novembre 1866; recueilli dans *Marbres et Plâtres*, O.C., t. X, p. 216.

21. Larousse, 1962, 460 p.

22. Genève, Slatkine Reprints, 1967 [1951], 369 p.

23. *La Méthode en lexicologie*, Didier, 1953.

24. Anne Herschberg-Pierrot, « Les notions d'art et d'artiste à l'époque romantique (retour critique sur l'étude de Georges Matoré) », *Romantisme*, n° 54, 1986-4, p. 37-43.

l'objet d'une enquête en terre lexicale. Une première exploration de la jeunesse et de l'adolescence dans quelques dictionnaires a été réalisée par Gabrielle Houbre dans *La Discipline de l'amour. L'éducation sentimentale des filles et des garçons à l'âge du romantisme*²⁵. Il nous a paru fondamental de mener l'investigation dans la seconde moitié du siècle, et de remonter à l'âge classique pour étudier dans la longue durée les évolutions, les permanences et les innovations sémantiques que les dictionnaires enregistrent avec une lenteur relative.

Pour ce faire, nous avons constitué un corpus de soixante-huit dictionnaires et encyclopédies, qui va de Richelet (1680) à la huitième édition du *Dictionnaire de l'Académie* (1932-1935). Le choix de ce second *terminus* nous permet de balayer la totalité du XIXe siècle en couvrant l'inévitable « retard » du dictionnaire par rapport aux emplois nouveaux. Le lecteur trouvera en annexe le texte des entrées « Adolescence », « Adolescent(e) », « Jeune », « Jeunesse » et « Puberté », de chacun de ces soixante-huit dictionnaires. Nous avons pris en compte des dictionnaires mobilisant la langue littéraire (type Littré) autant que des ouvrages destinés à l'instruction publique (type Wailly, vingt et unième édition (1844) « adopté[e] par l'Université », ou Noël et Chapsal, auteurs d'une « nouvelle *Grammaire française* adoptée par le Conseil royal de l'Instruction publique »). Nous avons aussi retenu quelques dictionnaires spéciaux, dictionnaires d'épithètes (J.-B. Levee, *Dictionnaire des épithètes françaises*, 1817), de difficultés (Laveaux, *Dictionnaire raisonné des difficultés grammaticales et littéraires de la langue française*, 4e éd. 1873), d'argot (Lorédan Larchey, *Les Excentricités de la langue française*, 1860), des dictionnaires analogiques (P. Boissière, *Dictionnaire analogique de la langue française*, 1862). Précisons enfin que nous comptabilisons parmi le nombre des dictionnaires composant notre corpus un certain nombre de rééditions d'un même titre; ainsi le *Dictionnaire de l'Académie* (première édition en 1694; huitième édition en 1932), le *Dictionnaire*

25. Gabrielle Houbre, *La Discipline de l'amour. L'éducation sentimentale des filles et des garçons à l'âge du romantisme*, Plon, « Civilisations et mentalités », 1997, p. 21-27.

de Trévoux (première édition en 1704; sixième en 1771), le dictionnaire de Wailly (*Nouveau Vocabulaire françois*, première édition en 1803, vingt et unième édition en 1844), etc. S'il est scientifiquement nécessaire de constituer un échantillon aussi large et varié qu'il se peut, il ne nous a pas semblé moins intéressant de suivre l'évolution de la définition de tel mot au fil des révisions successives d'une même œuvre. Comment ne pas tenir compte de la première édition (1814) du *Dictionnaire de médecine* par Pierre-Hubert Nysten et de sa dixième édition « entièrement refondue » en 1855 par Littré? De la première édition (1800) du *Dictionnaire universel de la langue française* de Boiste et de sa huitième édition revue par Charles Nodier en 1834? Le lecteur voudra donc bien se reporter à l'« Annexe » pour la bibliographie précise et détaillée des soixante-huit titres de notre corpus dont nous voudrions simplement donner ici l'idée des exploitations dont il est susceptible de faire l'objet.

L'âge de l'adolescence

Dans l'article « Adolescence » de son *Encyclopédie moderne* (1824), avec beaucoup de grâce, M. Courtin rappelle une des difficultés majeures que rencontrent les lexicologues lorsqu'il s'agit de définir la notion : « Ses époques de commencement et de terminaison ne se laissent point assigner d'une manière exacte²⁶ ». En effet, si dans l'ensemble, les lexicologues s'entendent sur le début de l'adolescence, moins nombreux sont ceux qui délimitent la fin de la période. Cette incertitude n'est pas neuve. Un regard sur le *Dictionnaire François* de Pierre Richelet (1680), sur le *Dictionnaire universel françois et latin* (1704), le *Dictionnaire universel* d'Antoine Furetière (1690) et le *Dictionnaire de l'Académie française* (1694), confirme cette difficulté à saisir les marges en aval, mais surtout en amont de l'adolescence. Riche-

26. Marc-Antoine Courtin, *Encyclopédie moderne ou dictionnaire abrégé des sciences, des lettres et des arts*, Au bureau de l'Encyclopédie, t. I, 1824, p. 271.

let, se contente d'indiquer le rang de l'adolescence dans les sept âges de la vie : « Le premier âge après l'enfance »²⁷. Furetière, ainsi que le *Dictionnaire de l'Académie*, s'accordent sur l'âge qui marque l'entrée en adolescence, mais le premier reste plus vague quant à la fin de celle-ci : « La fleur de la jeuneffe, l'âge depuis 14. ans jufqu'à 20. ou 25²⁸ », « L'âge qui est entre la puberté & la majorité, c'est à dire, depuis quatorze ans jufqu'à vingt-cinq²⁹ ».

Dans la première moitié du XVIII^e siècle, du *Dictionnaire universel et latin* de Trévoux (1704) à l'*Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* (1751-1772) de Diderot et d'Alembert, les définitions de l'adolescence dans les dictionnaires se satisfont de celles proposées par le *Dictionnaire de l'Académie* ou par celle de Furetière. Cependant, un ajout notoire apparaît dans l'*Encyclopédie* : le caractère physiologique de l'adolescence y est noté. Les précisions anatomiques propres à la puberté viennent enrichir la notion d'adolescence. Car, si la puberté marquait le tremplin de l'adolescence dans le *Dictionnaire de l'Académie* (1694), le terme ne signalait, dans ce dictionnaire, aucune variation physiologique (« L'efat où font ordinairement les jeunes garçons à quatorze ans, & les jeunes filles à douze »). Le signataire de l'article « Adolescence » dans l'*Encyclopédie* fut, pour cette entreprise, François-Vincent Toussaint, si l'on en croit le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle* de Pierre Larousse, le spécialiste et le fournisseur attitré des articles de jurisprudence³⁰. Son article « Adolescence » insiste avant tout sur les transformations corporelles propres à cette époque de la vie³¹. Outre le *Dictionnaire des sciences médicales, par une société de médecins et de chirurgiens* de Panckouke (1812-1822) qui s'attarde longuement sur les changements physiologiques qui surviennent à l'adolescence, il faut attendre l'*Encyclopédie moderne. Dictionnaire*

27. Pierre Richelet, *Dictionnaire françois*, Genève, Jean Hemran Widerhold, t. I, p. 13 col. 2.

28. Antoine Furetière, *Dictionnaire universel*, Arnout et Reinier Leers, t. I, n. p.

29. [Académie française] : *Dictionnaire de l'Académie françoise*, 1694, t. I, p. 11 col. 2.

30. Voir Jacques Proust, *Diderot et l'Encyclopédie*, Armand Colin, 1962, 621 p.

31. [*Encyclopédie* de d'Alembert et Diderot], t. I, p. 519 col. 1-2.

abrégé des Sciences, des Lettres, des Arts, de l'Industrie, de l'Agriculture et du commerce par MM. Firmin Didot Frères (1846) pour que les définitions de l'adolescence décrivent largement son développement physiologique³². En effet, la plupart des dictionnaires hésitent entre une définition succincte qui rappelle en quelques mots le phénomène de croissance (« l'âge qui succède à l'enfance, et qui s'étend depuis les premiers signes de la puberté jusqu'à l'époque où le corps a acquis toute sa perfection physique³³ ») et une définition qui ne prend en compte que son aspect juridique (« Age où l'on est *pubère*, où l'on peut se marier³⁴ »). Dans la seconde moitié du siècle cependant, avec la deuxième édition du *Dictionnaire de la conversation et de la lecture* (1857), la longueur moyenne de l'article « Puberté » s'allonge. Cet allongement vérifiable dans la majorité des dictionnaires³⁵ signale un intérêt vrai pour cette période de la vie qui révolutionne — le mot n'est pas trop fort — de façon positive, mais dangereuse, le corps du jeune homme et surtout celui de la jeune fille : son entrée en adolescence demeure en effet assez tardive. Jusque dans la seconde moitié du siècle, le substantif adolescent n'est employé, de manière péjorative et railleuse, que pour les garçons. Outre la difficulté qu'ont les auteurs à circonscrire la notion d'adolescence, ils la substantialisent en la masculinisant. De Furetière (« Il ne

32. *Encyclopédie moderne*, Firmin Didot Frères, nouvelle édition augmentée, t. I, 1846, pp. 371-375.

33. *Dictionnaire de médecine, et des sciences accessoires à la médecine, avec l'étymologie de chaque terme*; [...] de Pierre-Hubert Nysten, J.-A. Brosson Libraire, 1814, p. 23 col. 1; *l'Encyclopédie moderne ou Dictionnaire abrégé des Sciences, des Lettres et des Arts* par M. Courtin (1re éd., Au Bureau de l'Encyclopédie, t. I, 1824, pp. 271-275) et le *Dictionnaire national ou Dictionnaire universel de la langue française* de Bescherelle (1865, 11e éd.) qui condense la définition de l'Académie et celle de l'*Encyclopédie* de d'Alembert et de Diderot : « Époque de la vie si bien nommée la fleur de l'âge, celle qui succède à l'enfance, et qui, commençant à l'époque de la puberté, s'étend jusqu'à celle où le corps a pris toute sa perfection physique » (Garnier Frères, t. I, p. 69 col. 2).

34. *Dictionnaire universel portatif de la langue française* par M. Cl.-M. Gattel, Lyon, Veuve Buynand, 2e éd., 1813 [1797], t. II, p. 485 col. 1; ou encore, avec une légère variation, le *Dictionnaire général de la langue française et vocabulaire universel des sciences, des arts et des métiers* par F. Raymond : « Age où l'on est pubère, où la loi permet de se marier » (2e éd., 1835, Aimée Andrée Libraire, t. II, p. 315 col. 3)

35. Trois lignes pour le *Dictionnaire de l'Académie* (1re éd., 1694, *op. cit.*, t. I, p. 341 [paginée par erreur 413]), huit lignes pour le *Nouveau Dictionnaire de langue française* par J.-Ch. Laveaux (2e éd., 1828, Déterville, t. II, p. 540 col. 3), un quart de colonne pour le Bescherelle (*op. cit.*, t. II, p. 1017 col. 3), six colonnes pour le *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle* (t. XIII, pp. 385-387).

fe dit gueres qu'en raillerie. C'est un jeune *adolefcent*, pour dire, C'est un jeune homme estourdi, ou fans experience³⁶ ») à Bescherelle, les modifications sont peu nombreuses sur ce point (« il se dit plus ordinairement d'un jeune homme et en plaisantant³⁷ »). *Le Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle* de Pierre Larousse³⁸ n'établit plus aucune ségrégation entre le jeune homme et la jeune fille, il se contente de noter que l'emploi ironique du terme « adolescent » est franchement péjoratif et familier. La raillerie, en effet, repose sur l'inexpérience du jeune homme en matière amoureuse, ce qui permet à Gabrielle Houbre de dire :

« Cette connotation sexuelle, sous-jacente dans l'usage badin qui est fait du nom commun « adolescent », explique sans doute pour une large part l'éviction féminine de la sphère adolescente. Soucieuse de confiner ses filles dans un univers soigneusement aseptisé de tout repère physiologique et sexuel — au point d'en refouler elle-même certains —, la société de la monarchie censitaire fait de leur jeunesse un livre blanc qui s'ouvre dans le pourpre de la menstruation pubertaire et s'achève dans celui du défloremment nuptial³⁹ ».

Si tel est le cas pour « l'adolescente » de la Monarchie de Juillet, notre corpus plus détaillé et chronologiquement plus vaste montre que de nombreux dictionnaires publiés sous le Second Empire, notamment au cours de ses dix dernières années, perpétuent la timidité de leurs prédécesseurs de la Restauration et du régime de Juillet, eux-mêmes réédités tout au long de la période⁴⁰. Cependant, c'est à l'article « puberté » que l'entrée en adolescence de la jeune fille trouve sa place et son complément.

36. Antoine Furetière, *op. cit.*, n. p.

37. M. Bescherelle, *Dictionnaire national ou dictionnaire universel de la langue française*, 1865, 11e éd., t. I, p. 69 col. 2.

38. Pierre Larousse, *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle*, *op. cit.*, t. I, p. 96 col. 4.

39. Gabrielle Houbre, *op. cit.*, p. 25.

40. Voir entre autres, *Nouveau Dictionnaire de la langue française* par Louis Dochez (1860, Librairie ecclésiastique Ch. Fouraut, p. 20 col. 1); *Dictionnaire français illustré et Encyclopédie universelle* sous la direction de B. Dupiney de Vorepierre (1860, Aux bureaux de la publication / Michel Lévy Frères, t. I, p. 36 col. 2); *Nouveau Dictionnaire de la langue française* par MM. Noël et Chapsal (17e éd., 1860 [1826], Maire-Nyon, Roret, Hachette, Delalain, p. 40 col. 2); *Grand Dictionnaire général et grammatical* de N. Landais, 14e éd., revue sous la direction de MM. D. Chésurolles et L. Barré (1862 [1834], Didier et Cie Libraires-Éditeurs, p. 43 col. 3).

Puberté / nubilité

En 1680, Richelet définit sommairement la puberté par le développement de la pilosité « autour des parties naturelles⁴¹ »; il considère donc cette époque comme un stade dans le cours de l'évolution corporelle. Au tournant du XVIIe siècle, Furetière (1690) et la première édition du *Dictionnaire universel françois et latin* de Trévoux (1707) donnent le terme « pubere » comme appartenant au vocabulaire du droit (à la « Jurisprudence »), ce que ne fait pas la première édition du *Dictionnaire de l'Académie* (1694) — qui ne notera curieusement cet aspect qu'en 1802.

Le *Dictionnaire* de Trévoux, dont la définition à l'article « puberté » est en tout point identique à celle de Furetière, ajoute cependant que « l'âge de *puberté* est une majorité *naturelle* pour contracter mariage⁴² »; l'âge de l'émancipation légale est de 25 ans⁴³. Renouant avec une tradition ancienne, cette addition fusionne l'état de puberté et celui de nubilité. Sans contredire la superposition, mais sans la valider, l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert accomplit un prudent détour par l'histoire : « c'étoit l'âge du mariage chez les Juifs; enforte que *puberté* & l'âge de se marier font termes fynonymes dans le vieux Testament⁴⁴ ». L'amalgame entre « puberté » et « nubilité » perdure jusque dans le XIXe siècle. Cependant, la deuxième édition du *Dictionnaire de la conversation* (1857) ne fait plus référence à l'état de nubilité, mais s'attarde longuement sur les différences marquantes entre les jeunes hommes et les jeunes filles. Le *Dictionnaire français illustré et Encyclopédie universelle* de Vore-

41. Richelet, *op. cit.*, t. II, p. 229 col. 2.

42. [Trévoux], *Dictionnaire universel françois et latin vulgairement appelé Dictionnaire de Trévoux [...]*, nouvelle édition corrigée et considérablement augmentée en 8 vol. in-folio, 6e édition, 1771, t. VII, p. 43 col. 2.

43. Voir l'article « Majeur », Furetière, *op. cit.*, t. III.

44. Diderot et D'Alembert, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, t. XIII, p. 751 col. 1.

pierre (1864), quant à lui, établit clairement la distinction : « On confond généralement la Puberté avec la nubilité : c'est une erreur. Par puberté, il faut entendre l'état de l'individu ou la série des phénomènes observés quand a lieu la première manifestation de la virtualité procréatrice. La nubilité, au contraire, est l'état de l'individu qui est particulièrement apte et mûr pour la reproduction⁴⁵ »; il poursuit en insistant sur les dangers d'une confusion entre les deux termes : « L'union d'individus *pubères*, mais non encore *nubiles*, a les conséquences les plus graves, soit pour les individus eux-mêmes, soit pour leurs enfants. Dans ce cas, la fécondité s'arrête de bonne heure chez la femme, et même chez l'homme, et l'enfant reste le plus souvent débile⁴⁶ ». Littré (1863) souligne l'emploi synonymique mais insiste sur la différence. Lorsque la synonymie est maintenue, c'est que de manière générale, le dictionnaire distingue subtilement la « puberté », phénomène physiologique qui apparaît vers quatorze ans pour les garçons et douze ans pour les filles, avec « l'âge de puberté » qui est celui circonscrit par le Code civil pour se marier. Gabrielle Houbre a souligné que nombreux sont les dictionnaires de la première moitié du siècle qui ignorent « le contenu de l'article 144 du code civil napoléonien (1804)⁴⁷ ». Néanmoins, dès 1835, la sixième édition du *Dictionnaire de l'Académie française* à l'article « Pubère » distingue le terme de physiologie du terme de jurisprudence, et l'article « Puberté » tient compte des lois : « Âge de puberté, signifie aussi, L'âge auquel la loi permet qu'on se marie. Suivant nos lois, l'âge de puberté est de dix-huit ans pour les garçons, et de quinze ans pour les filles⁴⁸ ». En 1854, dans sa huitième édition, le *Dictionnaire universel de la langue française* de l'abbé C.-M. Gattel indique également que l'« *Age de puberté*, signifie aussi l'âge auquel la loi permet qu'on se marie. C'est

45. *Dictionnaire français illustré et Encyclopédie universelle*, dirigé par B. Dupiney de Vorepierre, *op. cit.*, t. II, p. 852 col. 3.

46. *Ibid.*

47. Gabrielle Houbre, *op. cit.*, p. 23.

48. *Dictionnaire de l'Académie française*, 6e édition, 1835, t. II, p. 528 col. 1.

suivant le Code civil, dix-huit ans révolus pour les garçons et quinze ans pour les filles⁴⁹ ».

C'est donc à la suite de l'*Encyclopédie*, et de concert avec l'hégémonie scientifique du siècle, que les dictionnaires font une place considérable à l'aspect physiologique de cette époque de la vie sans pour autant négliger le caractère moral du jeune individu. Une surexcitation du système nerveux « d[ue] à une surabondance de vie dans les artères » (Pierre Larousse⁵⁰), accompagne le développement des organes génitaux. Celle-là ne semble pas inquiéter, celui-ci révèle d'innombrables dangers. Ainsi, parallèlement, à une certaine mélancolie qui lui fait rechercher la solitude, le jeune homme se découvre tout à coup une curiosité et une énergie extraordinaire; selon le *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*, c'est le temps « du premier jet des grandes pensées⁵¹ », selon Larousse, le jeune homme « curieux d'approfondir des mystères cachés pour un jeune cœur dont l'enfance a été pure, recherche avidement tout ce qui lui promet des connaissances sur tout ce qui l'entoure⁵² ». Cette époque, assez salubre pour le jeune homme, s'avère pénible et menaçante pour la jeune fille. Le développement physique vient corroborer les différences morales que le siècle maintient entre les deux sexes : « Tandis que la gloire de la femme fut toujours de s'immoler pour le bonheur et l'existence de sa famille, la vraie grandeur de l'homme consiste dans le déploiement plus vaste de ses facultés, la vertu et le génie. — C'est en ces deux sens opposés ou polarisés que la puberté fait éclater le caractère propre à chaque sexe⁵³ ». Pressentant peut-être le caractère

49. Abbé C. M. Gattel, *Dictionnaire universel de la langue française*, 8e éd., 1854, t. II, p. 464 col. 2. En 1865, Bescherelle cite le Code civil, mais garde la synonymie : « — Jurispr. Age auquel la loi permet qu'on se marie. L'article 144 du code civil établit la puberté à dix-huit ans révolus pour les garçons, et à quinze ans révolus pour les filles », *Dictionnaire national ou dictionnaire universel de la langue française*, 1865, 11e éd., t. II, p. 1017 col.3.

50. Pierre Larousse, *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle*, *op. cit.*, t. XIII, p. 386 col. 2.

51. *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*, Librairie Belin-Mandar, 1832-1839, article « Puberté » signé par J.-J. Virey; t. XLV, 1838, p. 416 col. 1.

52. Pierre Larousse, *op. cit.*, t. XIII, p. 386 col. 2.

53. *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*, t. XLV, p. 416 col. 2.

sacrificiel que l'on attribue à sa nature marquée d'une « excitabilité plus grande du système nerveux⁵⁴ », la jeune fille subit cette époque de manière plus ombrageuse et triste que le jeune homme⁵⁵. La jeune personne ne sortira de son ennui, qui trahit une vacuité existentielle, que dans l'abandon à la domination maritale. Le mariage, qui atteste socialement la fin de la période pubertaire, est bienfaiteur à maints égards. Il possède d'étonnantes vertus salvatrices et libère le jeune homme, et tout particulièrement la jeune fille, de maux qui se déclarent durant la puberté. En effet, si la puberté met un terme à de nombreuses maladies infantiles, elle apparaît comme la source d'affections hautement nuisibles. Sans dresser le complet catalogue des menaces qu'encourt le jeune homme ou la jeune fille — c'est l'affaire des médecins —, certains dictionnaires insistent lourdement sur cet aspect caractéristique du temps pubertaire. Littré et Larousse disent l'importance d'économiser durant la puberté l'extraordinaire « force vitale » qui se développe dans l'être humain. Un mauvais emploi, un gaspillage de celle-ci, a pour conséquence une sorte d'hémorragie de la jeunesse, un vieillissement précoce de la personne. La similitude du vocabulaire employé et la proche parenté des effets permettent de penser que « cette force vitale » dont parle aussi Bescherelle est une déclinaison de ce qu'entendait Tissot par la « liqueur séminale » : « [Elle] influe si fort sur les forces du corps, et sur la perfection des digestions qui les réparent, que les médecins de tous les siècles ont cru unanimement que la perte d'une once de cette humeur affaiblissait plus que celle de quarante onces de sang »⁵⁶. Sous l'influence de Tissot, les lexicologues préviennent des dangers qu'un abus de la pratique d'Onan entraîne sur les jeunes sujets.

Bien que la grande majorité des maladies affectent sans discrimination garçons et filles — Larousse, sur tous ces dangers potentiels, ne manque pas d'éloquence —, la plus inquiétante, celle du système nerveux, n'a pour cible et victime que le

54. Pierre Larousse, *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle*, *op. cit.*, t. XIII, p. 386 col. 4.

55. *Ibid.*, p. 386 col. 3.

56. Samuel-Auguste Tissot, *L'Onanisme* [1760], éditions de la Différence, 1991, p. 23.

sexe féminin : « L'hystérie, chez la femme, est une affection très commune et qui ne se montre qu'après la *puberté*⁵⁷ ». L'étonnante prolixité de Larousse relative aux pathologies pubertaires n'est cependant qu'un extrême condensé des thèses, traités et ouvrages spécialisés que publie la seconde moitié du siècle. La puberté, par les nombreux phénomènes, corporels ou moraux qui s'y rattachent, sans compter les phénomènes extérieurs (le climat, le milieu) qui ont une incidence directe sur la précocité pubertaire, offre aux scientifiques un champ d'études dont ils ne cesseront d'élargir les franges, d'un pôle du siècle à l'autre. À cause de et à partir de ces nombreux troubles physiologiques, va se dessiner la cartographie de la jeunesse du XIXe siècle.

Entre l'adolescence et l'âge viril

Avant de dessiner ce plan et d'en saisir le relief, il est nécessaire d'en établir les frontières. La définition de la jeunesse s'articule notamment autour de la distinction entre « adolescence » et « jeunesse ». Richelet, le *Dictionnaire de l'Académie*, le *Dictionnaire* de Trévoux situent clairement le début de la jeunesse à la fin de l'adolescence. Pour Furetière celle-ci prend fin avec celle-là. L'édition de 1771 du *Dictionnaire* de Trévoux brouille toutefois les pistes tracées un siècle plutôt : « Partie de la vie de l'homme qui est entre l'enfance & l'âge viril. *Juventus*. Il ne se dit guère que des personnes. Elle s'étend jusqu'à 30 ou 35 ans⁵⁸ ». La jeunesse ici ne commence plus à partir de l'adolescence, elle la coiffe et la prolonge. Cette époque, sans s'opacifier, se complexifie. Auparavant, généralement corollaire de l'adolescence⁵⁹,

57. Pierre Larousse, *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle*, *op. cit.*

58. [Trévoux], *op. cit.*, 6e éd., 1771, t. V, p. 60 col. 1.

59. Le terme « Jeunesse » se double souvent d'une précision sémantique qui englobe certains groupes d'âge; ainsi le *Dictionnaire de l'Académie*, édition de 1802 revue et augmentée par Jean-Charles Laveaux, ajoute : « JEUNESSE, signifie aussi ceux qui sont dans l'âge la jeunesse; et

elle en devient le synonyme. L'évolution des définitions selon les éditions successives du *Dictionnaire de la langue française ou manuel d'orthographe et de néologie* de Boiste le montre tout à fait. La première édition, en 1800, fait de la jeunesse un îlot enclavé entre l'enfance et l'adolescence. Dans la huitième édition du *Dictionnaire* de Boiste, corrigée et augmentée par Charles Nodier (1834), le terrain devient mouvant : « âge entre l'enfance *ou* l'adolescence et l'âge viril⁶⁰ ». Entre ces deux dates, l'édition de 1823 du *Dictionnaire de la langue française, abrégé du Dictionnaire de l'Académie*, par Louis Philipon La Madelaine (4e éd.), publiée par J.-A. Boiste, le territoire de la jeunesse se superpose à celui de l'adolescence : « Partie de la vie de l'homme qui est entre l'enfance et l'âge viril⁶¹ ». Néanmoins, la majorité des dictionnaires du XIXe siècle logent la jeunesse entre l'adolescence et l'âge viril, ce dernier débutant vers trente ou trente-cinq selon les auteurs. La frontière entre « adolescence » et « jeunesse » reste, jusque dans les années 1860, imperméable. Avant 1860, en effet, rares sont ceux, comme le *Dictionnaire de médecine* de Nysten (1814, 1re éd.), qui insistent clairement sur la synonymie des deux notions⁶².

Littré réordonne les catégories à la manière de Furetière, les frontières de la jeunesse rejoignent celles de l'adolescence⁶³. Le *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle* enclôt pareillement la jeunesse, la fin de l'enfance en est le tremplin et « l'âge mûr » le butoir. C'est qu'à la notion d'« âge viril » se substitue, dans les deux cas, les notions nouvelles d'« âge adulte » ou d'« âge mûr ». En assimilant

même il se dit pareillement des personnes qui sont encore dans l'enfance », *op. cit.*, t. I, p. 844 col. 1.

60. Boiste, *Dictionnaire universel de la langue française*, 8e édition, 1834, p. 412 col. 3.

61. *Dictionnaire de la langue française, abrégé du Dictionnaire de l'Académie*, par [Louis] Philipon La Madelaine, 4e éd., publiée par J.-A. Boiste, chez Boiste fils aîné, 1 vol. in-8. p. 324 col. 2.

62. P.-H. Nysten, *Dictionnaire de médecine [...] (1814)*, *op. cit.*, p. 342 col. 2. C'est à l'article « Age », à l'occasion d'une réédition, que Nysten définit les limites de l'adolescence : « 3° l'adolescence, *adolescencia*, qui coïncide avec le développement de la puberté (de 11 à 12 ans pour les femmes, jusqu'à 21; et pour les hommes, de 14 à 15 ans jusqu'à 25, eu égards d'ailleurs aux climats) » (7e éd., J.-S. Chaudé éditeur, t. I, 1839, p. 39 col. 2.).

63. Émile Littré, *Dictionnaire de la langue française*, Librairie de L. Hachette et Cie, 1863-1873, t. II, p. 188 col. 1.

adolescence et jeunesse, l'étendue de celle-ci se rétracte de trente ans à vingt-cinq ans⁶⁴. Larousse, avec plus d'emphase que ses prédécesseurs, insiste sur l'équivalence entre jeunesse et adolescence, tenant explicitement l'une pour l'autre : « Le corps humain, en arrivant à l'âge de l'adolescence, est doué, dans tous ses tissus, d'une certaine force ou excitabilité vitale qui doit durer jusqu'à un terme plus ou moins éloigné, mais, pour ainsi dire, déterminé par la quantité plus ou moins grande de cette force vitale. [...] et les causes les plus destructives de la force vitale agissent principalement pendant la *jeunesse*⁶⁵ ».

Moins riche en termes médicaux que l'article « Puberté », l'article « Jeunesse » du *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle* suit de près celui de Bescherelle, et prévient son lecteur des nombreuses conséquences délétères que la transformation physiologique de la jeunesse est susceptible de générer si elle n'est pas contrôlée.

« *Qui n'est guère avancé en âge* »

Devant toutes ces ardeurs définitoires qui essaient de cerner chronologiquement ces périodes de la vie, le caractère approximatif et vague qui entoure les limites d'âge du « jeune homme » et de la « jeune fille », dans les dictionnaires du XIXe siècle, étonne. Le portrait que fournit Richelet : « Qui n'a pas beaucoup d'âge, qui n'est pas vieux[...] Il est jeune, elle est jeune. Un jeune homme. Une jeune femme fort jolie⁶⁶ » aura la vie longue. Furetière (« un *jeune* adolescent jusqu'à 15. ou 16. un *jeune* homme jusqu'à la majorité »; 1690), le *Dictionnaire de l'Académie* (« depuis treize à quatorze ans jusqu'à vingt-quatre ou vingt-cinq ans »; 1694) et le *Dictionnaire* de Trévoux (« depuis 25 jusqu'à 33 ans »; 1704) délimitent l'âge des

64. Pierre Larousse, *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle*, *op. cit.*, t. IX, p. 985 col. 3.

65. *Ibid.*, p. 988 col. 1.

66. Pierre Richelet, *op. cit.*, t. I, p. 417 col. 1

jeunes personnes. La seconde édition de l'Académie reprend, elle, en 1718, presque mot pour mot la définition de Richelet « qui n'est guère avancé en âge⁶⁷ », et fait disparaître toute indication chronologique. De la même façon, l'édition de 1771 du *Dictionnaire* de Trévoux suit la seconde édition du *Dictionnaire de l'Académie*. À mesure que l'on avance dans le XIXe siècle, l'expression de ce dictionnaire conservateur — il faut attendre l'édition de 1879 pour observer un léger déplacement dans la définition proposée par l'édition de 1718 —, est reçue sans examen et considérée comme satisfaisante. Cette fixité n'évite cependant pas les syntagmes « jeune homme » et « jeune fille » de toute difficulté. En effet, à la différence du substantif « jeunesse », l'adjectif « jeune », dans les locutions « jeune homme » ou « jeune fille » définit les qualités qu'il octroie à l'individu davantage que la temporalité dans laquelle il l'inscrit. Aussi les auteurs abordent-ils la notion d'un point de vue étiologique. En 1838, une description plus riche et plus colorée apparaît dans la peinture que le *Dictionnaire de la conversation* donne du jeune homme, à l'article « Jeunesse », mais il demeure muet sur tout ce qui concerne la jeune fille⁶⁸. Le *Grand Dictionnaire universel* rend autrement que ces prédécesseurs au jeune homme son âge : « *Jeune homme*, Homme de dix-huit à vingt-cinq ans environ⁶⁹ »; tandis que ce n'est pas l'âge qui importe pour la jeune fille, mais son état : « *Jeune fille*, *Jeune personne*, Fille nubile, mais peu avancée en âge⁷⁰ ». Ce signe révèle bien que la jeune fille n'a de statut qu'à l'intérieur du mariage.

Le silence qui règne autour du caractère social de la jeune personne dans les dictionnaires manifeste les résistances sociales. Ainsi, il nous semble que, loin d'ignorer les composantes du profil de la jeune fille, les auteurs gardent un mutisme de circonstance qui symbolise la position presque carcérale que lui impose la société

67. *Nouveau Dictionnaire de l'Académie française*, 2e éd., 1718, t. I, p. 802 col. 2.

68. *Dictionnaire de la conversation*, op. cit., t. XXXIII, 1838, p. 442 col. 2.

69. Pierre Larousse, *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle*, op. cit., t. IX, p. 985 col. 3.

70. *Ibid.*

du XIXe siècle. L'Ancien Régime légitimait l'ambiguïté sexuelle (par les habits, les bijoux ou le maquillage) et jouait politiquement avec le travestissement. Des femmes s'occupaient d'affaires d'hommes et des hommes s'habillaient en femmes⁷¹. Dans cet univers théâtralisé, le noble pouvait sans dommage jouer avec les frontières sexuelles, puisque l'épée qu'il portait à la ceinture valait pour son rang, tout autant que pour son sexe. La Révolution a « tranché » et la bourgeoisie, bien pensante en habit noir, force les contrastes sexuels parce qu'elle voit dans cette classification respectable le salut de son âme et de son existence⁷². Au XIXe siècle, l'ambiguïté sexuelle s'atténue, car la différence des sexes rejoue la différence des classes — « le “sang” de la bourgeoisie, ce fut son sexe⁷³ » souligne synthétiquement Michel Foucault —, mais en reconduit la finalité : l'obsession de la distinction. Sans occulter la sexualité, ce nouveau cloisonnement des corps et des sexes la baïllonne pour mieux la contrôler⁷⁴; il laisse pudiquement croire que le langage du corps public atrophie celui du corps privé, « désormais, la différenciation sociale s'affirm[e] par [...] l'intensité de sa répression⁷⁵ ». Toute la « noblesse » de la société bourgeoise repose dans le corps, plus exactement dans le sexe de la jeune demoiselle, future souveraine de l'espace familial. Ainsi se doit-elle d'être pure, c'est-à-dire vierge, honnête, c'est-

71. Mlle de La Guette, chargée de mission diplomatique durant la Fronde, qui voyageait travestie en homme; à Mlle de Montpensier, cousine de Louis XIV, qui prit Orléans d'assaut et fit tirer du canon du haut de la Bastille sur les troupes du roi; à Mme du Châtelet, maîtresse et protectrice de Voltaire, qui faisait de la chimie. L'abbé de Choisy reste sûrement le plus célèbre travesti de la cour de Louis XIV (voir Dirk Van der Cruysse, *L'Abbé de Choisy. Androgyne et mandarin*, Fayard, 1995, 494 p.) Plus proche de nous, le chevalier d'Éon, dont on ne connaît pas le sexe avec certitude.

72. « La femme est la vitrine de l'homme, elle proclame dans la fabrication des apparences outrées de la féminité son second rang dans l'ordre social et familial. C'est le triomphe d'une illusion. De nouvelles normes vestimentaires ont pour fonction de forcer les corps à être ce qu'ils ne sont pas et les âmes [...] à confirmer les valeurs sociales du don, des phantasmes héréditaires, des devoirs sublimés à travers les apparences respectées, respectables », Daniel Roche, *La Culture des apparences. Une histoire du vêtement XVIIe-XVIIIe siècle*, Fayard, « Points-Histoire », 1989, p. 65.

73. Michel Foucault, *Histoire de la sexualité. La volonté de savoir*, Gallimard, « Bibliothèque des Histoires », t. I, 1976, p. 164.

74. « Un des premiers soins [de la bourgeoisie] a été de se donner un corps et une sexualité — de s'assurer la force et la pérennité, la prolifération séculaire de ce corps par l'organisation d'un dispositif de sexualité. Et ce processus était lié au mouvement par lequel elle affirmait sa différence et son hégémonie », Michel Foucault, *ibid.*, p. 166.

75. *Ibid.*, p. 170.

à-dire saine, et probe, c'est-à-dire chaste. Toutes ces qualités rassemblées sont un gage « d'expansion infinie de la force, de la vigueur, de la santé, de la vie⁷⁶ », une protection contre la dégénérescence que craignait Adam Raciborski : « L'intérêt doit être relativement beaucoup plus grand à l'égard des jeunes filles, car les rapports de la mère avec les enfants étant plus intimes et plus prolongés, les femmes doivent nécessairement prendre une plus large part dans l'état sanitaire de la génération suivante⁷⁷ ». Il est donc impératif de protéger la jeune fille, futur creuset social, de toutes tentations néfastes, morales et physiques.

L'intérêt général qui entoure le corps pubertaire du jeune homme et celui de la jeune fille participe de cet effort. Pour être en mesure de leur prescrire un régime contre ces abus, il est nécessaire de cerner, de comprendre et d'étudier le fonctionnement de leur être et de leur sexe. Le XIXe siècle dissèque et musèle leur sexualité. Une enquête dans les textes scientifiques, dont certains ont fortement influencé la création zolienne, montrera que les discours médical et philanthropique redessinent la figure de l'adolescence et celle de la jeunesse.

PAROLES DE SCIENCE

Durant tout le XIXe siècle, le corps médical, à la manière d'un sauveur, part en croisade contre la souillure des corps et des esprits. Il impose à la société et aux jeunes tout particulièrement (l'école étant un merveilleux espace de médiation et de diffusion de ce nouveau savoir-faire) de nombreuses règles hygiéniques. C'est donc

76. *Ibid.*, p. 165.

77. Adam Raciborski, *Traité de la menstruation, ses rapports avec l'ovulation, la fécondation, l'hygiène de la puberté et de l'âge critique, son rôle dans les différentes maladies, ses troubles et leur traitement*, Paris, J.-B. Baillière et Fils, 1868, p. 279.

de pureté, et par ricochet d'impureté, dont il sera question : morale, physique et mentale; toute forme de dégénérescence étant considérée comme une maladie à la fois physiologique et psychique⁷⁸.

De la politique de travaux publics de Louis-Philippe aux transformations réalisées sous les ordres d'Hausmann, les hommes de savoir de tous ordres se donnent pour visée d'ordonner et d'assainir l'environnement social et privé⁷⁹, les médecins et aliénistes se proposent de déceler les prédispositions et de prévenir les causes dégénératives. En ces temps de laïcisation, la parenté entre le médecin des âmes et celui des corps ne cessera de croître, la rhétorique des traités d'hygiène publique qui voient le jour le confirme. Le ton inquisiteur qui traverse ces ouvrages appartient souvent plus à un discours de prophétie qu'à un discours scientifique. À l'intérieur de ce programme de salubrité — la prévention par la crainte —, les troubles de la puberté sont examinés puis analysés avec soin, les hommes de science essaient de saisir les liens étroits entre le développement du corps et ses retombées morales. Cette étape décrit souvent une traversée des limbes : « On pourrait dire qu'elle constitue une sorte de cour d'appel, où tous les jeunes sujets, dont la santé a été compromise dans l'enfance, passent définitivement en condamnation ou en sortent victorieux⁸⁰ ». Là tout se joue : d'un côté la chute physique entraîne la chute morale; de l'autre, une saine gestion des instincts génésiques qui s'éveillent assure la rédemption. À tous ces hommes et femmes futures qui s'éveillent, le scientifique impose une hygiène morale tout autant que physique. Elle sera parfois libératrice pour les jeunes gens, souvent claustrale pour les jeunes filles.

78. Voir Ian Dowbiggin, *op. cit.*, p. 14.

79. Voir Alain Corbin, *Le Miasme et la jonquille*, Flammarion, « Champs », 1982, 336 p.

80. Adam Raciborski, *Traité de la menstruation*, [...], *op. cit.*, p. 279.

L'enfance n'a pas de sexe

Si la puberté accapare l'attention du corps médical, c'est qu'elle marque un stade fondamental dans la vie de l'être humain : « L'homme en général, n'est pas fait pour rester dans l'enfance. Il en sort au temps prescrit par la nature; et ce moment de crise, bien qu'assez court a de longues influences. Comme le mugissement de la mer précède de loin la tempête, cette orageuse évolution s'annonce par le murmure des passions naissantes : une fermentation sourde avertit de l'approche du danger⁸¹ ». De manière certes lyrique, mais sans ambages, Rousseau souligne l'aspect critique de l'entrée en adolescence. Les troublantes métamorphoses physiologiques obligent celui qui n'était encore qu'un enfant à se voir — et à être vu — pour la première fois comme un être sexué. Il semble, en effet, que les enfants n'ont pas de sexe. Renouant avec l'auteur de l'*Émile*, qui insistait déjà sur cet état d'indifférentiation (« [L'enfant] ne se sent d'aucun sexe, d'aucune espèce⁸² »), Choderlos de Laclos, dans son essai sur *L'Éducation des femmes*, rappelle cette idée avant d'entamer son chapitre sur la puberté :

« Ainsi se passe ce long intervalle que la nature [...] emploie à préparer l'espèce humaine, temps où chaque individu, n'étant encore qu'un ébauché, n'a encore aucun caractère distinct, où les différences sexuelles sont encore nulles, ou du moins sans influence [...]; jusqu'ici nous avons généralisé nos expressions, parce que nos discours convenaient également à l'enfant mâle ou femelle. L'état de puberté les sépare⁸³ ».

Kant, lui, élabore la conclusion de ses *Réflexions sur l'éducation* à partir de la différence sexuelle : « Nous ajouterons ici en guise de conclusion quelques observations, dont doivent particulièrement tenir compte les enfants qui entrent dans l'adolescence. À cette époque le jeune homme commence à faire certaines distinctions qu'il ne fai-

81. Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou De l'éducation* (1762), *op. cit.*, livre IV.

82. *Ibid.*, p. 284.

83. Choderlos de Laclos, *De l'éducation des femmes* [circa 1783], *Œuvres complètes*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1951, p. 412.

sait pas auparavant. C'est *en premier lieu* la différence des sexes. La nature a jeté là-dessus pour ainsi dire le voile du secret⁸⁴ ».

De manière générale, les traités sur la puberté et l'adolescence soulignent ce saut du neutre au sexué. Émile Mathieu considère cette étape, pour les jeunes gens comme une révélation (« C'est à l'époque de la *puberté* que l'homme, qui jusque-là n'était homme que dans l'avenir, se révèle tel que la nature l'a créé⁸⁵ »); pour les jeunes filles, comme une métamorphose (« Voyez ces jeunes filles impubères, naïves et insouciantes, ce sont des enfants; mais dépêchez-vous, car la matrice venant à parler, au lieu d'enfants, vous trouverez des femmes : taille, attitude, tournure, langage, caractère, etc., tout aura changé, et cette complète métamorphose se sera effectuée en quelques semaines ou au plus en quelques mois⁸⁶ »). Dans son ouvrage sur la menstruation, Adam Raciborski, insiste sur l'androgynie des jeunes filles avant la puberté : « Les formes de la jeune fille, qu'on pouvait jusqu'alors confondre, à un examen superficiel, avec celles des garçons, cessent de présenter les caractères de l'enfance⁸⁷ ». Plus tard, Freud, dans *Cinq leçons sur la psychanalyse*, ne dira pas autre chose : « À la fin de la puberté le caractère sexuel de l'individu est formé⁸⁸ ». Socle de l'innocence morale et de l'indéterminé physiologique, le caractère adamique de l'enfance, parce qu'il contient sans les révéler les contradictions qui unissent l'âme et le corps, offre aux scientifiques, qui reprennent le modèle biblique de la genèse, une assise large et solide pour bâtir et échafauder leurs thèses, mais aussi des mythologies, sur la puberté. L'enfance représente généralement une sorte de jardin d'Éden en friche qui trouve son ordre — pour ne pas dire sa « raison » — dans l'éclosion du sexuel : « L'on ne peut préjuger du physique et

84. Kant, *Réflexions sur l'éducation*, J. Vrin, 1980 [1803], p. 146.

85. Émile Mathieu, *Études cliniques sur les maladies des femmes appliquées aux affections nerveuses et utérines, et précédées d'essais philosophiques et anthropologiques sur la physiologie et la pathologie*, Paris, Moquet, 1847, p. 20.

86. *Ibid.*, p. 369.

87. Adam Raciborski, *Traité de la menstruation*, [...], *op. cit.*, p. 241.

88. Freud, *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Payot, « Petit Bibliothèque Payot », 1982, p. 52.

du moral de l'homme avant cette crise de la nature. L'état physique éprouve des changements généralement à son avantage⁸⁹ ». Le caractère sexué se forgeant, les dons de la jeunesse terrés dans le corps de l'enfance se déploient.

« La puberté qu'on a appelée le moment de bonheur, est cet âge qui, succédant immédiatement à l'enfance, accompagne l'adolescence et précède la jeunesse, dont il est le prélude et le commencement. C'est le moment de la vie où la nature, après avoir donné aux principaux organes de l'économie, la plus grande partie du développement qu'ils doivent acquérir, accorde à l'individu de chaque sexe les moyens respectifs par lesquels il doit concourir à la propagation de son espèce⁹⁰ ».

Ainsi, les changements physiologiques dévoilent de nombreuses caractéristiques, qui s'épanouissent à mesure que le corps de l'enfant se métamorphose :

« D'où vient donc cet élan à la fois du corps et de l'esprit? De l'appareil génital prenant place au foyer de la vie. Comme un bienfaisant soleil dont la chaleur dissipe d'épais brouillards et fait éclore des germes enfouis, le système générateur rayonne dans toute l'économie, éveille la vie, agrandit l'âme et parfois même lui permet, lorsqu'elle prend son essor, de s'élever jusqu'à la hauteur du génie⁹¹ ».

La puberté inaugure la différence sexuelle. Il faut attendre le développement des organes reproducteurs pour que le sexe des individus ne soit plus seulement un indice culturel, une sorte d'a priori, mais bel et bien un signe individuel. La détermination génésique donnant lieu à une détermination sexuelle, il faut lire dans cette chronologie, l'importance qu'une société accorde à la reproduction, à sa reproduction.

89. Émile Mathieu, *Études cliniques sur les maladies des femmes [...]*, op. cit., p. 20.

90 Docteur Menville, *Histoire médicale et philosophique de la femme*, Paris, Amyot, Libraire-Labé, 1845, p. 132-133.

91. Émile Mathieu, *Études cliniques sur les maladies des femmes [...]*, op. cit., p. 21. Seize ans plus tard, É. Mathieu reprend le même discours dans son ouvrage *L'Esprit de famille* : « [C]e n'est guère que de dix-huit à vingt ans chez les hommes, et de seize à dix-huit chez les jeunes filles, qu'on peut juger des véritables aptitudes. C'est qu'il y a dans la vie un moment où un bienfaisant soleil se lève pour dissiper d'épais brouillards, faire éclore les germes enfouis, agrandir l'âme et même lui permettre de prendre son essor. C'est à cette époque qu'apparaissent les premières étincelles de génie », Paris, Hachette, 1863, p. 320.

Le corps du génie

Les nombreuses qualités dont la bourgeoisie investit le jeune homme à l'époque de la puberté répondent à certaines exigences de survie. L'intelligence et la virilité du jeune sujet sont le gage qu'il sera à la hauteur du programme ambitieux que la société souhaite le voir entreprendre. Ainsi doté, il ne peut déchoir et devient le réceptacle des fantasmes de sociabilité et de réussite économique. De manière plus souterraine, nous pouvons deviner que derrière la silhouette de respectabilité du jeune bourgeois, se profile celle du jeune aristocrate. Les qualités attribuées à l'un à la puberté — capacités qu'il se doit de posséder, attitudes qu'il doit prendre — sont celles qui étaient innées chez l'autre. Pour effectuer cette révolution, la crise pubertaire possède de suprêmes vertus. Le pouvoir sexuel et génératif qu'elle promet — la noblesse s'estompe devant la virilité — laisse planer le fantasme de la perpétuation d'une société nouvelle qui voit dans sa progéniture ses titres et son blason. Le jeune homme, virilement, en brandit l'étendard. En effet, la puberté ne fait pas que dessiner le sexe, elle offre un espace où le sexuel et le social se superposent et pourvoit ainsi, de manière presque naturelle, le jeune homme d'un statut double : génésique et institutionnel. L'avènement d'une bourgeoisie d'affaires, les espoirs d'ascension sociale qui passent par la réussite scolaire, ne sont pas étrangers au passeport physiologique du jeune homme que proposent les médecins :

« Nous avons reconnu la prépondérance relative, chez l'homme, du pôle cérébral, des systèmes cutané, musculaire, tendineux, ligamenteux, osseux, celle des divers organes et des fonctions diverses de la circulation, de la respiration, de la digestion, des sécrétions muqueuses, biliaires, urinaires; enfin, dans le dynamisme, celle correspondante de l'irritabilité, de la force physique, de la force motrice et de la puissance mentale⁹² ».

92. Prosper Lucas, *Traité philosophique et physiologie de l'Hérédité naturelle*, op. cit., t. II, p. 840.

Corps du génie, le jeune homme se doit d'avoir une tête bien faite, et ses qualités externes signalent des capacités internes. Cependant, bien que l'attention médicale porte essentiellement sur le caractère cérébral de l'individu, le physique ne lui est pas totalement subordonné. Puisque « le système nerveux produit le sentiment [et que] le muscle produit le mouvement⁹³ », l'équation entre le corps et l'esprit se veut limpide et harmonique, la mesure apparaît comme la clef du succès. Un savant équilibre entre la tête et le corps est nécessaire : « Pour que l'harmonie se maintienne dans l'économie, il ne faut d'excès ni d'une part ni d'une autre. Trop d'activité cérébrale et trop de continence produisent les plus grandes perturbations⁹⁴ ». L'étroitesse des liens entre le cerveau et l'appareil reproducteur met en place une circulation à double sens : « Est-ce, au contraire, l'appareil générateur qui dépense trop? alors le système nerveux faiblit. C'est ainsi que les jouissances excessives amènent l'amoindrissement de l'intelligence, la perte de la mémoire, puis la folie, la démence, la paralysie générale⁹⁵ ». Mais l'un ne vient pas toujours à la rescousse de l'autre, et parfois il arrive que « l'excitation cérébrale, même modérée, convie souvent l'appareil générateur à se mettre en jeu. Ainsi, les travaux d'esprit n'imposent pas toujours silence aux idées charnelles, souvent même les éveillent⁹⁶ ». La santé du corps, particulièrement celle des organes reproducteurs, ayant une incidence directe sur les régions cervicales, les médecins et les éducateurs ne cesseront de prôner une hygiène physique exemplaire. Le tonus musculaire garantit un dynamisme cérébral, seul moyen pour le jeune homme de sortir vainqueur de l'expérience de la puberté.

L'optimisme de la première moitié du siècle qui entoure l'époque pubertaire — « la puberté, qu'on a appelé le moment du bonheur, est cet âge qui, succédant im-

93. Docteur Paul Moreau (de Tours), *De l'identité de l'état de rêve et de la folie* (extrait des *Annales médico-psychologiques*, 1855), p. 31.

94. Émile Mathieu, *Études cliniques sur les maladies des femmes [...]*, *op. cit.*, p. 39.

95. *Ibid.*

96. *Ibid.*, p. 35.

médiatement à l'enfance, accompagne l'adolescence et précède la jeunesse, dont il est le prélude et le commencement⁹⁷ » — s'amenuise au rythme de la marche du temps. À partir des années 1860, la puberté est parfois considérée par les médecins comme un drame apocalyptique : « Lors de cette transformation qui fera de l'individu propre à remplir le rôle qui lui est assigné sur cette terre, l'enfant subit à son insu un entraînement démesuré, instinctif, fatal, vers les plaisirs des sens⁹⁸ ». Le visage de l'enfance se transforme⁹⁹. Le foisonnement de cette époque édénique, qui recevait sa facture et son sens avec la puberté, apparaît désormais comme un chaos « infernal » auquel les changements physiologiques et de comportement donneront toute son amplitude. Alors que la différenciation des sexes s'accroît, que l'ordre bourgeois multiplie les cloisonnements, marque les différences pour mieux les ordonner, le désordre de l'enfance, dont la crise pubertaire signe l'acmé tout autant que la fin, inquiète. L'ordre est policé, les âmes sont suspectes.

Enfance primitive

« De plus en plus fouetté par le désir d'aller en avant »¹⁰⁰, le XIXe siècle est, par contrecoup, hanté par son passé. Obsédé par la question de l'origine, le siècle voit se développer des sciences telles que l'archéologie, la paléontologie, l'anthropologie, la philologie. Mais alors que Rousseau préconisait dans l'*Émile* la reconstitu-

97. Docteur Menville, *Histoire médicale et philosophique de la femme*, op. cit., p. 132.

98. Docteur Paul Moreau (de Tours), *De l'homicide commis par les enfants*, Paris, Asselin et Cie, 1882, p. 82.

99. Ce qui fait dire à Jules et Edmond de Goncourt : « L'œil de courtisanes qu'ont déjà certaines toutes petites filles, est effrayant et ravissant. Je fais cette remarque sur un banc du Jardin des Plantes, où deux petites filles tournent autour de moi, en me donnant leur regard derrière l'épaule, le tortillement de leur corps, la coquetterie déjà lascive de leurs yeux », *Journal* (7 juillet 1865), op. cit., t. I, p. 1173.

100. « On a compris qu'on était sans doute sur le chemin de la vérité, et on s'est précipité en masse, démolissant, poussant et criant, faisant de nouvelles découvertes à chaque pas, de plus en plus fouetté par le désir d'aller en avant », « La littérature et la gymnastique », dans *Mes Haines*, O.C., t. X, p. 57.

tion d'une nature originaire, et qu'après lui, l'imagination romantique s'autorisait à faire « comme si » elle ouvrait une origine, « comme si » elle faisait l'épreuve de sa capacité originaire sans l'épreuve de la contrainte et osait la recréation d'une nature, les découvertes de Darwin détruisent de manière irréversible cette liberté : l'humanité dans son rapport à l'origine a désormais partie liée avec l'animalité. La science de l'hérédité offre au phantasme anthropologique du XIXe siècle un moyen immédiat, concret, charnel, de saisir la question de l'origine. Avant Darwin et encore sous l'influence de Geoffroy Saint-Hilaire, en 1848, Ernest Renan définit un programme qui résoudrait le problème des origines de l'humanité; problème qui, selon lui, se divise en six questions (ethnographique, chronologique, géographique, physiologique, psychologique et historique), chacune d'entre elles devant trouver sa réponse dans diverses sciences¹⁰¹. Parallèlement, l'étude de l'enfant et du sauvage, tous deux vestiges d'une humanité passée, « les phénomènes de l'enfance [représentant] les phénomènes de l'homme primitif¹⁰² », offriront plus particulièrement à ce programme un terrain de prédilection et de résolution. Le rapprochement entre l'enfant et le sauvage traverse tout le siècle¹⁰³ et occupe les écrivains : « Il faudrait étudier dans l'enfant l'origine des sociétés. L'enfant, c'est l'humanité qui commence, ce sont les premiers hommes » affirment les Goncourt¹⁰⁴. La question n'est pas étrangère à l'œuvre de Zola. En effet, bien que le primitif soit surtout associé à la bête,

101. « [Le problème des origines de l'humanité] se divise à mes yeux en six questions subordonnées, lesquelles devraient toutes se résoudre par des sciences diverses : 1) *Question d'ethnographie*. Si et jusqu'à quel point les races sont-elles réductibles l'une à l'autre. Y a-t-il eu plusieurs centres de création? 2) *Question chronologique*. A quelle époque l'humanité ou chaque race est-elle apparue sur terre? 3) *Question géographique*. A quels points du globe l'humanité ou les diverses races ont-elles pris leur point de départ? 4) *Question physiologique*. Possibilité et mode d'apparition de la vie organique et de la vie humaine. 5) *Question psychologique*. État de l'humanité et de l'esprit humain à ses premiers jours. Langues primitives. Origines de la pensée et du langage. Pénétration la plus intime des secrets de la psychologie spontanée, haute habitude de la psychologie et des sciences philosophiques, étude expérimentale de l'enfant et du premier exercice de sa raison, étude expérimentale du sauvage, [...]. 6) *Question historique*. Histoire de l'humanité avant l'apparition définitive de la réflexion », Ernest Renan, *L'Avenir de la science. Pensées de 1848, op. cit.*, p. 161.

102. Ernest Renan, *ibid.*, p. 164.

103. « L'enfant et le sauvage seront donc les deux grands objets d'étude de celui qui voudra construire scientifiquement la théorie des premiers âges de l'humanité. », Ernest Renan, *ibid.*, p. 161.

104. Jules et Edmond de Goncourt, *Journal* (17 janvier 1865), *op. cit.*, t. I, p. 1132.

plusieurs personnages des *Rougon-Macquart*, incarnent et confirment l'association. Jeanlin dans *Germinal* offre sûrement l'incarnation la plus inquiétante de ce discours anthropologique :

« [...] Petit, un vrai singe. Très pâle, la bouche en avant avec des lèvres blêmes; des yeux verts comme sa mère, de grandes oreilles, une peau fine. Des cheveux jaunes frisés. Une dégénérescence. Au moral, une dégénérescence aussi. Vicieux, précoce, appétits déchaînés. D'une intelligence obscure, mais très adroit de ses membres. Peu intelligent donc, mais avec des éclairs de vivacité mauvaise. [...] Après son accident surtout, faire éclater ses côtés d'animal révolté¹⁰⁵ ».

Ces traits généraux du personnage esquissé par Zola dans les dossiers préparatoires sont en effet repris presque à l'identique dans le texte : « Il arrivait sournoisement, sans lampe, pinçait le camarade au sang, inventait des farces de mauvais singe, avec ses cheveux jaunes, ses grandes oreilles, son museau maigre, éclairé de petits yeux verts, luisants dans l'obscurité. D'une précocité malade, il semblait avoir l'intelligence obscure et la vive adresse d'un avorton humain, qui retournait à l'animalité d'origine¹⁰⁶ ». Deux ans après la publication de *Germinal*, paraît, en 1887, la traduction de *L'Homme criminel. Criminel-né, fou moral, épileptique* de Cesare Lombroso, dans lequel il est écrit : « [L]'enfant représenterait un homme privé du sens moral, [...] ¹⁰⁷ ». Outre Jeanlin, les enfants qui combinent à la fois l'enfant, le sauvage et l'animal font « tribu » dans l'œuvre zolienne¹⁰⁸. Victor Chavaille, par exemple, le fils naturel de Saccard ne doit rien envier en sauvagerie et en animalité à Jeanlin : « il paraissait prodigieusement développé à douze ans, déjà poilu, ainsi

105. Émile Zola, *La Fabrique de Germinal. Dossier préparatoire de l'œuvre*, texte établi, présenté et annoté par Colette Becker, SEDES / Presses Universitaires de Lille, « Présences critiques », 1986, p. 305 (B.N., N.a.fr. 10.308, f° 29-30; ici le nom de l'enfant s'écrit encore Jenlain).

106. *Germinal*, Pl., t. III, pp. 1294-1295.

107. Cesare Lombroso, *L'Homme criminel. Criminel-né, fou moral, épileptique*, Paris, Alcan (traduit sur la quatrième édition par MM. Regnier et Bournet, et précédé d'une préface du docteur Ch. Letourneau), 1887, p. 99.

108. Sur ce sujet, voir « L'enfant à travers les déterminisme du milieu dans *Les Rougon-Macquart* », *French Review*, vol. VI, n° 4, mars 1993, p. 595-606; voir aussi Jacques Migozzi : « Le fils de Lombroso et de la pétroleuse : Jeanlin dans *Germinal* », *Écrire / Savoir : littérature et connaissances à l'époque moderne*, Saint-Étienne, Printer, « Lieux littéraires », 1996, p. 153-165.

qu'une bête précoce. Les yeux hardis, dévorants, la bouche sensuelle, étaient d'un homme. Et, dans cette grande enfance, au teint si pur encore, avec certains coins délicats de fille, cette virilité, si brusquement épanouie, gênait et effrayait, ainsi qu'une monstruosité¹⁰⁹ ». Il faut se souvenir de Cadine et Marjolin dans *Le Ventre de Paris* : « [...] elle, la petite, fûtée et mince, avait un drôle de museau, sous la broussaille noire de ses cheveux crépus¹¹⁰ »;

« [Marjolin] riait, zézayait, ne pouvait plus prononcer les mots, obéissait avec une douceur de mouton. Cadine le reprit tout entier, étonnée d'abord, puis très heureuse de cet animal superbe dont elle faisait ce qu'elle voulait; elle le couchait dans les paniers de plumes, l'emmenait galopiner, s'en servait à sa guise, le traitait en chien, en poupée, en amoureux. Il était à elle, comme une friandise, un coin engraisé des Halles, une chair blonde dont elle usait avec des raffinements de rouée¹¹¹ ».

Remarquable également le personnage de Désirée dans *La Faute de l'abbé Mouret* : « Grandie à la campagne, chez sa nourrice, une paysanne de Saint-Eutrope, elle avait poussé en plein fumier. Le cerveau vide, sans pensées graves d'aucune sorte, elle profitait du sol gras, du plein air de la campagne, se développant toute en chair, devenant une belle bête, fraîche, blanche, au sang rose, à la peau ferme. [...] Sans doute, ce fut sa pauvreté d'esprit qui la rapprocha des animaux¹¹² ».

Ainsi, les études sur l'hérédité, les découvertes anthropologiques, physiologiques et psychologiques, bouleversent le mythe de l'enfance. Son innocence est mise en doute et sa pureté n'éclaire plus le visage de l'adolescent. L'enfant est un être primitif, « un homme privé du sens moral¹¹³ » qu'il faut définitivement dompter pour l'éduquer. Expulsé dès sa conception du jardin d'Éden, l'homme en quête d'identité ne la trouve plus dans le reflet d'une image divine. L'hérédité remplace la

109. *L'Argent*, Pl., t. V, p. 151.

110. Pl., t. I, p. 625.

111. *Ibid.*, p. 853.

112. Pl., t. I, p. 1262.

113. Cesare Lombroso, *L'Homme criminel. Criminel-né, fou moral, épileptique, op. cit.*, p. 99.

main de Dieu, et le milieu se substitue à la glaise des origines, il donnera à l'homme sa facture définitive : « Les facultés intellectuelles subissent l'influence des modifications de la nature physique, et suivant les conditions où se trouve l'individu, conditions d'hérédité, d'éducation, de milieu... etc., etc., l'enfant est entraîné vers tel ou tel genre de vie, irrésistiblement, fatalement¹¹⁴ ». La race, le milieu, « [v]oilà tout l'homme en raccourci¹¹⁵ ». Sous l'impulsion de la disgrâce céleste, les scientifiques prennent la place, maintenant vacante, du démiurge; ils tracent et déterminent une nouvelle humanité : « Jamais le médecin ne pourra trouver une plus belle occasion de prouver qu'en donnant la santé aux hommes, il s'élève dans l'estime et la considération des autres, et se rapproche de la divinité¹¹⁶ ». Plus lyrique qu'Adam Raciborski, Charles Letourneau affirme : « Au lieu de forger des peines dans ce monde et dans l'autre, au lieu d'étayer de vieilles fictions philosophiques des digues ruinées qui ne tiennent plus les flots, travaillez à développer le cerveau, l'intelligence par un système d'éducation agissant successivement sur une série de générations qui finiront par se transmettre des aptitudes morales au bien général¹¹⁷ ». Dans ce « nouveau monde¹¹⁸ », pour reprendre les paroles de Taine, à l'abri derrière des grilles antropomorphiques, médecins et aliénistes manufacturent les identités et multiplient les incarnations. Ces transmutations ne laissent pas la figure du jeune homme indemne; le souffle divin absent, elle perd de sa génialité, les instincts la reconfigurent, et ce principalement au moment de la puberté :

114. Docteur Paul Moreau (de Tours), *De l'homicide commis par les enfants*, Asselin et Cie, 1882, pp. 84-85.

115. Hippolyte Taine, *Histoire de la littérature anglaise* [1863], « Introduction », Hachette, t. I, 1911, 13e éd., p. XIX.

116. Adam Raciborski, *Du rôle de la menstruation dans la pathologie et la thérapeutique*, Paris, J.-B. Baillière, 1856, p. 141.

117. Charles Letourneau, *Physiologie des passions*, Germer Baillière, 1868, p. 69.

118. « Voilà un nouveau monde, monde infini, car chaque action visible traîne derrière soi une suite infinie de raisonnements, d'émotions, de sensations anciennes ou récentes, qui ont contribué à soulever jusqu'à la lumière, et qui, semblables à de longues roches profondément enfoncées dans le sol, atteignent en elle leur extrémité et leur affleurement », Hippolyte Taine, *Histoire de la littérature anglaise*, « Introduction », *op. cit.*, p. XI.

« Lors de cette transformation qui fera de l'individu propre à remplir le rôle qui lui est assigné sur cette terre, l'enfant subit à son insu un entraînement démesuré, instinctif, fatal, vers les plaisirs des sens.

À l'époque de la puberté, les changements organiques constituent une sorte d'état morbide. L'organisme est en proie à une suractivité, une turgescence générale, sous l'influence de laquelle toutes les fonctions s'exécutent avec un surcroît d'activité, se manifestant habituellement par l'affluence des passions excentriques. Le jeune homme s'enivre avec fureur de tous les plaisirs comme s'il avait hâte de tarir la source ; rien ne semble impossible à son ardeur, à sa témérité; il ne recule devant rien pour se procurer ce qu'il convoite, il agit comme une machine, comme une brute, sans calculer la portée de l'acte qu'il commet : tout au présent, l'avenir n'existe pas pour lui.[...] Vers cette époque encore, ils exercent des cruautés sur les animaux ou administrent du poison à d'autres enfants, ils mettent le feu à la maison qu'ils habitent ou à d'autres habitations¹¹⁹ ».

La métaphore du corps-machine n'est pas neuve. Jacques Noiray, dans son ouvrage *Le Romancier et la machine*, montre bien comment elle appartient à « un courant d'idées à la fois scientifique et philosophique, dont l'origine semble remonter au XVIIe siècle, et précisément aux conceptions mécanistes de la biologie cartésienne¹²⁰ ». Les progrès de l'anatomie au XVIIIe siècle « permettent le développement de la pensée matérialiste¹²¹ », mais c'est au XIXe siècle, avec les ouvrages de Cabanis, puis ceux de Claude Bernard, que cette philosophie mécaniste des corps trouve son aboutissement¹²². Ce contre quoi Charles Letourneau met en garde son lecteur, c'est la coïncidence entre le détraquement de la machine humaine et l'apparition de la puberté. En effet, la mise en chair du sexuel ne vient pas humaniser le corps-machine du jeune homme, mais l'assimile de manière fulgurante à la brute. La sexualité est perçue comme la réactivation vigoureuse d'instincts archaïques qui rapprochent l'homme de l'homme-primitif et contre lesquels la raison ne peut rien¹²³. Par les

119. Docteur Paul Moreau (de Tours), *De l'homicide commis par les enfants*, op. cit., p. 82.

120. Jacques Noiray, *Le Romancier et la machine. L'image de la machine dans le roman français (1850-1900)*, « L'univers de Zola », Corti, 1981, t. I, p. 385.

121. *Ibid.*, p. 386.

122. *Ibid.*, p. 387.

123. À l'article « Brute », P. Larousse note : « Animal dépourvu de raison : L'instinct tient lieu de raison aux BRUTES (Acad.) L'homme n'est distingué des BRUTES que par la raison. (Trev.) Le vin pris avec excès rabaisse l'homme au niveau de la BRUTE stupide. (Berquin) La BRUTE a des instincts et des sympathies dangereuses (Lammen[ais].) L'état primitif de l'homme n'a pas été un

voies de la sexualité, la bestialité fait retour, dès lors le jeune homme est l'objet de pulsions dangereuses et criminelles. Rien de plus logique que, parallèlement à cette régénération de l'animalité par le sexuel, la sublimité et la génialité du jeune homme disparaissent en tombant dans le domaine du pathologique : « le génie, le tempérament artistique se trouvent unis aux affections mentales¹²⁴ » et « si le crime et le génie sont fréquemment associés à la folie, il n'est point rare de voir chez les aliénés des éclairs qui pourraient passer pour du génie dans d'autres circonstances¹²⁵ ». Les multiples déclinaisons dégénératives s'élaborent par le nivellement des notions et des ordres. En classant dans le même ensemble une notion (le génie), un état (la folie) et un fait (le crime), la science de la dégénérescence ne s'aperçoit pas toujours de l'uniformisation dangereuse qu'elle établit. Les distinctions, que les scientifiques tentent de restaurer ultérieurement à l'intérieur d'une même section, ne suffisent pas à masquer la volonté hégémonique et totalisante de ces nouvelles taxinomies. Par exemple, le docteur Paul Moreau (de Tours) classe sous le nom générique d'« État morbide » ou « génie morbide » ou « morbidité » les affections suivantes : « 1) *affections naturelles* : le nervosisme, les impulsions, l'hystérie, l'épilepsie, l'idiotie, l'imbécillité, la surdi-mutité; 2) *affections acquises* : les maladies générales, l'empoisonnement, l'alcoolisme, les traumatismes; 3) ces affections génèrent parfois les *impulsions* : monomanie destructives, homicide, pyromanie,... »¹²⁶.

À l'instinct de vie qui accompagne la parution de la génitalité propre à la puberté, le corps médical n'a de cesse de soupçonner et de superposer un instinct de mort. C'est que la philosophie des médecins prêcheurs de la seconde moitié du siècle rencontre un paradoxe de taille : comment prôner les bienfaits de la procréation, écrire le panégyrique de la génération, tout en préservant l'individu du désir et

état analogue à celui de la BRUTE. (Renan) / ... Les BRUTES, sortant de leurs antres sauvages, / Venaient rôder, bondir, hurler sur ces rivages. LAMARTINE. / — Par anal. Homme dépourvu de bon sens et de raison », *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle*, 1865-1876, t. II, p. 1361 col. 2.

124. Charles Féré, « La famille névropathique », *Archives de neurologie*, n° 7, 1884, p. 48.

125. *Ibid.*

126. *De l'homicide commis par les enfants*, op. cit., p. 88.

du plaisir sexuel? Tout simplement en brossant un tableau diabolique des horreurs qu'inspire la sexualité. Coïncée entre une enfance considérée non plus comme innocente mais amoral et un âge adulte qui correspond à l'intégration des valeurs morales, la puberté est vue comme le tremplin de l'immoralité : « Le criminel-né, aussi bien que le véritable fou-moral, date presque toujours de l'enfance ou de l'adolescence¹²⁷ », « chez d'autres, la puberté seule, sans que rien ne vienne s'y joindre, fait naître des tendances immorales¹²⁸ ». Le médecin, gardien des corps, précepteur des mœurs, surveille l'arrivée de la crise pubertaire en prévenant adroitement ses troupes des dangers qu'elles encourent. Les études de cas se multiplient, les exhortations à la vigilance par l'apologie de l'abstinence et de l'hygiène affluent : « Vers l'âge de quinze ans, l'enfant devient tout à coup un jeune homme, et on peut lui appliquer avec profit tels exercices qui devaient lui être interdits quelques mois auparavant », « au moment de la puberté, on doit commencer à chercher pour le garçon des occasions d'efforts musculaires intenses capables d'aider au développement des muscles¹²⁹ ». Mais si ces recommandations — et notamment celles qui visent à éradiquer les troubles causés par l'onanisme¹³⁰ —, s'adressent aux deux sexes, les dangers de maladie mentale auxquels sont exposées les jeunes filles au moment de la puberté leur appartient en propre. En 1760, Tissot observe que, outre la myriade de maux qui affligent garçons et filles lorsqu'ils pratiquent l'onanisme, les femmes « sont plus particulièrement exposées à des accès d'hystérie ou de vapeurs affreux¹³¹ ». Cette propension à l'hystérie caractéristique du genre féminin est certainement l'une

127. Cesare Lombroso, *L'Homme criminel. Criminel-né, fou moral, épileptique, op. cit.*, p. 576.

128. *Ibid.*, p. 577.

129. Fernand Lagrange, *L'Hygiène de l'exercice chez les enfants et les jeunes gens*, Alcan, 1891, IV, pp. 104 et 141.

130. À la fin de sa préface à *L'Onanisme* de Auguste-Samuel Tissot, Christophe Calame inventorie les principaux ouvrages qui ont traité des dangers de la masturbation chez les jeunes gens (*De l'onanisme, op. cit.*, p. 10). En voici quelques titres : *Des habitudes secrètes ou des maladies produites par l'onanisme chez les femmes* du docteur Rozier (1825); *Des pertes séminales...* docteur Lallemand (1836); docteur Zembaco, « Onanisme avec troubles mentaux chez deux petites filles où la clitoridectomie est envisagée », étude publiée par la revue *L'Encéphale* (1882).

131. Tissot, *De l'Onanisme, op. cit.*, p. 61.

des raisons pour lesquelles les différences de tempéraments entre la jeune fille de la première moitié du siècle et celle de la seconde sont moins remarquables que pour le jeune homme.

Le corps en crise

Que la femme et plus particulièrement son sexe soit le haut lieu de l'hystérie vient d'une thèse — d'une croyance — qui affirme le rôle dominant de la matrice dans l'économie générale du corps féminin. En 1772, Diderot dans son essai *Sur les femmes* soutient que « la femme porte au dedans d'elle-même un organe susceptible de spasmes terribles, disposant d'elle, et suscitant dans son imagination des fantômes de toute espèce. C'est dans le délire hystérique qu'elle revient sur le passé, qu'elle s'élançe dans l'avenir, que tous les temps lui sont présents¹³² ». En 1824, le docteur Varlet dans sa *Dissertation sur l'hystérie* souligne cette même prépondérance matricielle qui s'active au moment de la puberté : « La matrice jouit d'un instinct tout particulier; à l'époque de la puberté, cet organe s'éveille, s'accroît, exerce une espèce de domination sur tous les systèmes de l'économie; alors il se gonfle, rougit, se vivifie et devient un centre d'où partent les irradiations qui influent sur tous les organes¹³³ ». On reconnaît à nouveau les influences d'une physiologie mécaniste du corps, la femme « est machine, pour ainsi dire, de l'intérieur, dans sa nature même, dans ses nerfs, et plus précisément dans son sexe¹³⁴ », la métaphore de la fournaise le confirme. Cependant si les flammes matricielles ont une incidence parfois vivifiante et bénéfique, ce que retiendront les médecins du XIXe siècle du travail de la

132. Diderot, *Sur les femmes*, dans *Œuvres*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1951, p. 952.

133. Docteur Varlet, *Dissertation sur l'hystérie*, thèse, 1824.

134. Jacques Noiray, *Le Romancier et la machine. L'image de la machine dans le roman français (1850-1900)*, t. I, *op. cit.*, p. 397.

matrice ou de l'utérus — termes souvent employés de manière synonymique —, c'est essentiellement sa dangerosité. Ainsi, Émile Mathieu insiste sur les effets néfastes qu'occasionne, à la puberté, le moteur utérin :

« Puberté : — La crise par laquelle la jeune fille passe à l'état de femme est un des actes les plus importants de son existence; c'est là qu'il est permis d'observer le rôle de l'utérus; c'est là que commence la série des phénomènes qui se rattache à la vie de cet organe; c'est là, à proprement parler, que commence l'histoire de la femme. [...] Le système nerveux acquiert alors un surcroît d'activité; aussi les névralgies, surtout faciales et crâniennes, sont-elles communes¹³⁵ ».

« C'est là, à proprement parler, que commence l'histoire de la femme » : la jeune fille n'existe que dans son devenir femme. La puberté n'est donc pas seulement une révolution physiologique, mais également l'instant d'une naissance. Diderot l'avait deviné, plus encore, la puberté pour lui est tout autant un commencement qu'une terminaison, là se façonne définitivement l'identité de la femme future : « C'est à cet instant critique qu'une jeune fille devient ce qu'elle restera toute sa vie, pénétrante ou stupide, triste ou gaie, sérieuse ou légère, bonne ou méchante¹³⁶ ». Au cours de l'époque où son corps est capable de donner la vie, la jeune fille assiste donc à sa propre mise au monde. Mais ce qui peut apparaître comme un début d'incarnation renforce un sentiment d'infériorité. En insistant sur le caractère autogène de la puberté, le corps médical réaffirme que la femme est définitivement soumise à sa nature : « Nous avons reconnu, au contraire, chez la femme, la prépondérance du pôle génital, des systèmes cellulaire, adipeux, lymphatique, nerveux, et comme corollaire, celle de la sexualité, de la plasticité, de la sensibilité, de l'instinct sous toutes ses formes¹³⁷ ». Le chapelet d'affections qui se déclenchent à la puberté — celui que reprennent et véhiculent les dictionnaires —, n'a rien en commun avec le potentiel

135. Émile Mathieu, *Études cliniques sur les maladies des femmes* [...], *op. cit.*, pp. 368 et 370.

136. Diderot, *Sur les femmes*, dans *op. cit.*, p. 954.

137. Prosper Lucas, *Traité philosophique et physiologie de l'hérédité naturelle*, *op. cit.*, t. II, p. 840.

générateur que promet la révolution pubertaire. Par un martellement rhétorique et savant qui ressasse l'union intime qu'entretiennent la matrice et l'esprit, qui rappelle le nervosisme inné de la jeune fille, le discours scientifique ne cesse de dire la soumission de la jeune personne à un déterminisme biologique puissant : « Les affections de la voix, des poumons, du cœur, du système génital, les hémoptysies, la phthisie pulmonaire, la manie, l'hystérie, d'origine séminale, comme celles qui ne le sont pas, [éclatent] à la puberté¹³⁸ ».

La pléthore d'énoncés tels que « l'âge le plus ordinaire de l'hystérie est de quinze à vingt-cinq ans¹³⁹ », « il est un fait d'une haute importance dans la question qui nous occupe, c'est que la folie ne s'observe qu'après la puberté¹⁴⁰ », ou encore « la danse de Saint Gui [...] au temps des premières règles, n'est pas fort rare¹⁴¹ » cristallisent le diagnostic de Tissot et les jugements de Diderot. Guettée par la déraison, plutôt que de se réjouir de sa condition nouvelle, de ce corps transformé, la jeune fille a donc tout lieu de s'inquiéter. Le voile de l'innocence dont elle se croyait parée durant l'enfance tombe et découvre une nature inquiétante, sournoise et nuisible. Alors qu'à la puberté, le jeune homme de la première moitié du siècle assiste à l'épanouissement de son génie, la jeune fille apprend qu'elle est depuis toujours un terrain contaminé. L'éclosion du sexuel met fin à l'incubation d'un mal — l'hystérie — qui se propage durant cette époque fatidique. La contamination se distribue des organes reproducteurs — foyer du mal — au cerveau. Ainsi la crise pubertaire manifestée par l'emballement du corps occasionne parfois un véritable dérèglement de l'esprit. L'affaire ne s'arrête pas là, s'« il n'est pas rare de voir, sous l'influence de cette nouvelle cause de surexcitation, survenir des troubles nerveux de différente nature tels que : l'hystérie, la chorée, la catalepsie, la léthargie, etc., etc., [ils] ne

138. *Ibid.*, p. 849.

139. Émile Mathieu, *Études cliniques sur les maladies des femmes [...]*, *op. cit.*, p. 472.

140. *Ibid.*, p. 35.

141. *Ibid.*, p. 655.

disparaissent pas toujours après l'apparition des premières règles¹⁴² ». Le corps féminin porte en lui les stigmates carmins d'une puberté qui longtemps fera retour. En effet, alors qu'il vient un moment, pour le jeune homme devenu adulte, où la puberté n'est plus qu'un vague souvenir, chez la femme un sempiternel refrain biologique en réactive chaque mois les effets ravageurs :

« Ainsi chaque époque menstruelle est-elle caractérisée par un élément nerveux dont il est facile d'apprécier les caractères dans ses nombreuses manifestations. Le tempérament primitif des femmes, les conditions d'âme et d'esprit pendant lesquelles s'opère l'ovulation, les différents états pathologiques locaux ou généraux qui l'accompagnent, impriment à ces manifestations des nuances plus ou moins variées et des caractères plus ou moins déterminés¹⁴³ ».

Alors que l'ovulation rappelle à la jeune fille son pouvoir de fécondation, de génération, au même moment le « primitif » se réveille en elle et le devenir se fait préhistoire. Ce n'est pas tout, l'horloge biologique s'avoue d'une ponctualité brutale et « affolante », car elle sonne chaque mois le glas de l'hystérie : « L'hystérie est probablement celle de toutes les névroses qui se présente le plus souvent aux époques menstruelles par suite de l'excitation nerveuse qui caractérise ses époques¹⁴⁴ ». Il est donc impératif de protéger la jeune fille de ce corps trop naturel qui pourrait faire d'elle, si elle se laisse emporter par ces convulsions biologiques, un être contre-nature; une éducation aseptisée de toutes influences extérieures qui se résume très généralement par le placement de la jeune personne dans un couvent, permet d'éviter des relations dommageables. Mais l'étonnante dialectique qui s'écrit entre le sexe et l'esprit à cette époque crée d'autres perversions, notamment une « sexualisation » de l'imaginaire qui présente des inconvénients tout aussi délétères qu'une activité sexuelle précoce :

142. Adam Raciborski, *Traité de la menstruation*, [...], *op. cit.*, p. 243.

143. Émile Mathieu, *Études cliniques sur les maladies des femmes* [...], *op. cit.*, p. 92.

144. Adam Raciborski, *Du rôle de la menstruation dans la pathologie et la thérapeutique*, *op. cit.*, p. 97.

« Les jeunes filles sont souvent romantiques; et, pour beaucoup de femmes, la vie réelle est une complète désillusion. Les lectures qui transportent l'esprit dans des régions éloignées et qui représentent des héros vertueux, grands, nobles et beaux, enflamment leur imagination et leur font rêver l'impossible. Il est beaucoup de femmes qui sont cruellement désappointées de ne pas trouver dans le mari qu'on leur a donné ou qu'on leur destine, un Tancrède ou un Télémaque¹⁴⁵. »

Afin d'éviter toute forme d'exubérance, sexuelle ou imaginaire, les médecins s'autorisent à se transformer en éducateurs et domestiquent le corps et l'esprit : « L'éducation [...], lorsqu'elle est vicieuse, est une cause très active d'hystérie. Une jeune fille pour laquelle on oublie les lois de l'hygiène, qu'on laisse assise une partie de la journée, livrée à ses propres pensées, dont on ne dirige pas les lectures, [...], est bien disposée à devenir hystérique¹⁴⁶ ». Les ardeurs préventives de la médecine ne connaissent pas de bornes¹⁴⁷, et la question de l'imagination donne aux médecins l'occasion idéale de subroger les prêtres. La jeune fille tombe, à l'âge de la puberté, dans un profond *tædium vitæ* : « Elle devient plus recueillie, plus pensive. Pour la première fois il lui arrive d'éprouver des sensations dont elle ne se rend pas compte et qui occasionnent un certain embarras que trahissent à tous moments ses paroles et ses mouvements. [...] Souvent une triste mélancolie se répand sur ses traits; le besoin de solitude remplace celui des jeux bruyants de l'enfance¹⁴⁸ ». Cet état mélancolique associé à la claustration qu'impose la vie monacale du couvent invalide,

145. Émile Mathieu, *L'Esprit de famille*, op. cit., pp. 322-323.

146. Émile Mathieu, op. cit., p. 481; ou encore « la lecture des canons doit être proscrite d'une manière absolue jusqu'à l'âge de vingt-ans, puisqu'on l'interdit jusqu'à cet âge, même aux jeunes gens, dans les bibliothèques publiques », Adam Raciborski, *Traité de la menstruation*, [...], op. cit., p. 317.

147. Certains préconisent une éducation morale et physique qui permettrait un contrôle satisfaisant de la nature, ainsi le docteur Roussel : « Il est néanmoins certain, [...] que l'éducation morale, lorsqu'elle est sobre d'excitations intellectuelles et affectives, retarde l'époque de la puberté, et que l'éducation physique, lorsqu'elle satisfait à toutes les exigences d'une bonne hygiène, tend à la rendre moins tardive. C'est par la combinaison des deux ordres de directions éducatrices que s'obtient le résultat le plus conforme aux vœux de la nature et aux conditions d'une bonne santé », *Système physique et moral de la femme*, nouvelle édition augmentée d'une notice sur l'auteur et de travaux physiologiques par le docteur Cerise, Paris, Librairie Victor Masson, 1855, p. 276.

148. Adam Raciborski, *Traité de la menstruation*, [...], op. cit., pp. 242 et 243.

en fait, ce mode éducatif, car il amplifie les causes probables d'hystérie. Émile Mathieu soulève régulièrement le problème : « la longue contemplation, produisent l'extase, la catalepsie, les hallucinations et toutes les affections nerveuses possibles, parmi lesquelles tout naturellement se trouve l'hystérie. La vie ascétique est une des causes les plus fertiles pour produire l'hystérie¹⁴⁹ ». Seize ans après son ouvrage *Études cliniques sur les maladies des femmes appliquées aux affections nerveuses et utérines*, Mathieu reprend dans *L'Esprit de famille* la même litanie :

« Une mélancolie que rien ne semble justifier, des désirs vagues, de l'inquiétude, remplacent le calme et l'insouciance toute naïve de l'enfance. C'est le temps de l'amour, sans objet, sans but, de l'amour à l'état d'essence. C'est alors que la lecture des romans monte l'imagination, c'est alors que la jeunesse rêveuse devient la rivale d'Eucharis. C'est à ce moment surtout que se montrent le plus de vocations à l'état religieux. La lecture des livres saints et mystiques, parfois si passionnés, je dois en convenir, impriment à des âmes pures, mais tendres et aimantes, un état tout particulier qui donnent à méditer aux mères de famille¹⁵⁰ ».

Bien que plus pondéré, Raciborski s'inquiète :

« [L]es jeunes filles dont nous parlons, [sont] naturellement très impressionnables et disposées aux perturbations nerveuses, la vue journalière des pratiques religieuses, de la contemplation continuelle, des aspirations incessantes vers un autre monde infiniment supérieur, incomparablement meilleur que celui où nous vivons, peut déjà faire une vive impression sur l'imagination, lui laisser subjugué la raison et faire prendre aux idées une tournure dangereuse¹⁵¹ ».

Le mythe d'une correspondance entre le cerveau et la matrice qui veut que les fonctions mentales soient soumises aux lois naturelles, et inversement, ne s'atténue pas. En 1880, Paul Moreau (de Tours) soutient toujours que « la femme, en effet, par son tempérament éminemment nerveux, est prédisposée aux réactions du cerveau

149. Émile Mathieu, *Études cliniques sur les maladies de la femme*, [...], *op. cit.*, p. 479; ou encore : « L'éducation religieuse, lorsqu'elle dépasse les limites posées par la raison, est très puissante à faire des hystériques », *ibid.*, p. 481; voir aussi pp. 33, 35, 37, 39.

150. Émile Mathieu, *L'Esprit de famille*, *op. cit.*, pp. 320-321.

151. Adam Raciborski, *Traité de la menstruation*, [...], *op. cit.*, p. 321.

sur la matrice, et d'un autre côté les attributions de la matrice l'asservissent aux réactions de celle-ci sur le cerveau¹⁵² ». Ainsi, l'encre rouge de la puberté orthographe encore la destinée morale et mentale de la jeune personne :

« A la première apparition des menstrues, chez la jeune fille, à l'instant où l'utérus se réveille pour jouer le rôle qui lui est dévolu par la nature, il se produit de même une réaction sympathique sur tout l'organisme. [...] Les facultés intellectuelles subissent l'influence des modifications de la nature physique, et suivant les conditions où se trouve l'individu, conditions d'hérédité, d'éducation, de milieu... etc., etc., l'enfant est entraîné vers tel genre de vie, irrésistiblement, fatalement¹⁵³ ».

Dans *Une page d'amour*, l'âge de Jeanne (onze ans) annonce en partie le funeste destin de la jeune fille : « Elle est à l'époque où la santé d'une femme se décide¹⁵⁴ ».

L'intérêt que les médecins et aliénistes manifestent pour la vie de la jeune bourgeoise au couvent s'élargit vers d'autres formes « d'enfermement » — et vers d'autres classes — à savoir, la maison publique de prostitution et l'asile; Zola d'ailleurs dans *Nana* ne craint pas de faire le parallèle entre la vie oisive de la fille publique et l'oisiveté de la jeune fille au couvent : « Cette certitude qu'on la nourrirait, la laissait allongée la journée entière, sans un effort, endormie au fond de cette oisiveté et de cette soumission de couvent, comme enfermée dans son métier de fille¹⁵⁵ ». En 1836, Alexandre Parent-Duchâtelet publie une étude sur *La Prostitution à Paris au XIXe siècle*, lui succèdent de nombreux ouvrages dont celui, en 1896, du criminologue Cesare Lombroso sur *La Femme criminelle et la prostituée*¹⁵⁶. Le succès de celui-ci n'a rien à envier à la première. Les études sur l'hystérie ne cessent de

152. Docteur Paul Moreau (de Tours), *Des aberrations du sens génésique*, Asselin et Cie, 1880, p. 167.

153. Docteur Paul Moreau (de Tours), *De l'homicide commis par les enfants*, op. cit., pp. 82 et 85.

154. *Une page d'amour*, Pl., t. II, p. 809.

155. *Nana*, Pl., t. II, p. 1358.

156. Cesare Lombroso et G. Ferrero, *La Femme criminelle et la prostituée*, Paris, Alcan, 1896, 679 p., XIII pl. Citons encore, par le docteur Jeannel, *Mémoire sur la prostitution publique*, G. Germer-Baillière; par François Carlier, *Les Deux Prostitutions*, Dentu, 1882.

fleurir¹⁵⁷, à tel point que devant cet engouement scientifique, la Faculté de médecine créée, à partir de 1878, une chaire spécialement consacrée aux maladies nerveuses, jusqu'alors assimilées aux maladies mentales. L'influence des travaux de Charcot est à cet égard considérable¹⁵⁸. Au couvent, sur le pavé ou à l'asile, la destinée, cette fois-ci sociale, des jeunes filles s'écrit une fois de plus à partir de la puberté :

« À l'époque de la puberté, le système nerveux, profondément ébranlé, subit des modifications considérables qui, chez quelques individus, deviennent le point de départ de troubles graves, surtout si l'hérédité, si certaines habitudes vicieuses en favorisent le développement. [...] La folie de puberté, sur laquelle nous n'avons pas à insister, se caractérise par des alternatives d'exaltation et de dépression, de la loquacité, un grand besoin de mouvements, une grande opinion de soi-même, ...etc., et se complique souvent de chorée ou de catalepsie¹⁵⁹ ».

Sœur puinée de la mélancolie, la « folie de puberté » durant la seconde moitié du siècle déluge son aînée. Les rêveries amoureuses de la jeune personne inquiètent moins que les symptômes avant-coureurs de la folie : « C'est à l'époque de la puberté que les crimes contre les personnes [sont] le plus fréquents¹⁶⁰ », ou encore « la puberté en favorisant le développement des affections héréditaires [...] joue donc dans l'étiologie de la folie dans le jeune âge, un rôle dont on ne saurait méconnaître l'importance¹⁶¹ ». De ce fait, la puberté n'est plus seulement le temps et le symbole de la fin de l'enfance ou du début de l'âge adulte, de la clôture du sexe, de l'affolement génésique, de l'exubérance de l'imagination, elle devient essentiellement le seuil que franchit le mal héréditaire avant d'éclore. Phénomène autoritaire, hégémonique, qui courtise le génie tout autant que la folie, la puberté ne craint pas la gloire ni le sacrilège. Elle jaillit sans crier gare et couvre le jeune individu du voile de la

157. Nous avons cité précédemment le docteur Varlet, *Dissertation sur l'hystérie* (1824); citons également les travaux du docteur Jean-Louis Brachet, *Traité de l'hystérie* (1846).

158. Voir Ian Dowbiggin, *La Folie héréditaire*, op. cit., p. 195.

159. Docteur Paul Moreau (de Tours), *Des aberrations du sens génésique*, Asselin et Cie, 1880, pp. 167-168.

160. A. Hamon, *Déterminisme et responsabilité*, Librairie C. Reinwald, Schleicher Frères, 1898, p. 153.

161. Docteur Paul Moreau (de Tours), *De l'homicide commis par les enfants*, op. cit., p. 87.

grandiosité ou de la perversion. Le corps adolescent, dans ce passage de l'enfance à la maturité, s'initie à l'ivresse — elle sera de génie, pulsionnelle, rêveuse, folle ou criminelle. La chorégraphie de la puberté s'apparente à la transe. La danse de Saint-Gui, l'hystérie en sont l'extrême théâtralisation. En spectateurs ignorants, les médecins parfois décèlent une arabesque, remarquent une révérence, mais ils soupçonnent généralement dans le mouvement de ces corps qui explosent de dangereuses bacchanales. Dès lors, ils prennent en mains le ballet, et la danse devient gymnastique.

« Au moment de la puberté, on doit commencer à chercher pour le garçons des occasions d'efforts musculaires intenses capables d'aider au développement des muscles. Cette indication n'existe pas au même degré chez la jeune fille; et pendant toute la période de l'adolescence, il suffit qu'on lui donne du mouvement, de l'activité, sans que les grands efforts musculaires lui soient nécessaires. C'est là, suivant nous, la caractéristique de la gymnastique de la femme; elle doit rester « hygiénique » et ne jamais devenir « athlétique ». La femme n'est pas faite pour le travail et l'effort¹⁶² ».

Auparavant apothéose de l'enfance, l'adolescence se révèle dorénavant le condensé extrême de tous les appétits de l'adulte. L'éducation se resserre. Réceptacles des espoirs familiaux, emblème de la génération future, les adolescents ne peuvent décevoir. L'échec, qu'il soit physique ou social, du jeune individu laisse entrevoir la présence éventuelle d'un défaut ou d'une tare qui signe publiquement la débâcle de la famille. Les études sur l'hérédité prouvent que la « série d'existences antérieures [se résument] par leur côté maladif dans une existence individuelle¹⁶³ » : « La dégénérescence individuelle et la dégénérescence familiale se répondent en miroir¹⁶⁴ ». La réussite (sociale pour le jeune homme, maritale pour la jeune fille) est le seing public

162. Fernand Lagrange, *L'Hygiène de l'exercice chez les enfants et les jeunes gens*, Alcan, 1891, t. IV, p. 141.

163. Benedict-Auguste Morel, *Traité des dégénérescences physiques, intellectuelles et morales de l'espèce humaine*, J.-B. Baillière, 1857, p. 699.

164. Jacques Hochmann, « La théorie de la dégénérescence de B.-A. Morel », *Darwinisme et société*, sous la direction de Patrick Tort, Presses Universitaires de France, 1992, p. 408.

de l'ensemble de la famille. Bien que certains d'entre eux soient, comme Charles Féré, d'avis que « l'instruction ne modifie en rien la marche ascensionnelle de la criminalité¹⁶⁵ » puisque « la criminalité est plus souvent qu'aucune autre dégénérescence une maladie de famille¹⁶⁶ », les médecins proposent des régimes de vie qui réglementent militairement le parcours de l'adolescence pour aider les familles qui ont à cœur l'éducation de leurs jeunes hommes ou de leurs jeunes filles. Les poses, lascives ou débordantes, qui esquissent la débauche, sont proscrites. Épuiser le corps avant qu'il ne s'épuise dans de solitaires activités, le diriger pour lui éviter une dérive vers l'inconduite, le forger pour qu'il ne se déforme pas. Le régime va satisfaire longtemps les médecins et les éducateurs :

« Un régime approprié sera recommandé aux gens d'un tempérament ardent et chaud. Comme base de la nourriture on conseillera les viandes blanches, les légumes aqueux, les fruits acidulés [...] On évitera les séjours au lit, surtout sur un lit moëlleux, les vêtements chauds et trop serrés seront rigoureusement interdits : on recommandera l'exercice, la distraction, le travail manuel, le travail des champs. À ce traitement physique s'ajoute le traitement moral, le traitement des troubles nerveux dont l'importance n'est pas moindre¹⁶⁷ ».

Cette pédagogie détourne les jeunes individus de leur subite inclination à la jouissance et à l'oisiveté, car « le vice n'entre pas dans un esprit occupé, l'oisiveté au contraire abaisse la moralité. L'habitude de laisser aux jeunes gens plus de loisir et de liberté les rend incapables de contrôle sur eux-mêmes¹⁶⁸ ». L'éducation légifère pour mieux aseptiser l'esprit et contrôler les corps. Cependant, pour les jeunes gens, l'apprentissage de la chair, loin d'être une obligation, leur sera pardonné en cas d'in-

165. Charles Féré, *Dégénérescence et criminalité. Essai physiologique*, Alcan, 1888, p. 90.

166. *Ibid.*, p. 57.

167. Docteur Paul Moreau (de Tours), *Des Aberrations du sens génésique*, *op. cit.*, pp. 279 et 280. La promotion de l'éducation physique dépasse aussi le simple cadre familial, car « pour une société qui se préoccupe plus que jamais de l'ordre dans la rue, une éducation physique inspirée des modèles militaires, dev[ait] fournir un précieux appui. [...] Dans une perspective physique inspirée des modèles militaires, [...] économique-sociale ou technocratique, la gymnastique était donnée comme un moyen d'entretenir la force et de perfectionner "l'outil humain" », Maurice Crubellier, *L'Enfance et la jeunesse dans la société française. 1800-1950*, Armand Colin, « U », 1979, p. 192.

168. Charles Féré, *L'Instinct sexuel*, *op. cit.*, p. 302.

fraction. Il semble que le corps du jeune homme, pourtant moins retenu, moins entravé dans sa curiosité charnelle que son homologue féminin, est miraculeusement protégé de la flétrissure morale. L'abstinence ne leur est pas imposée : « La pudeur doit laisser son empreinte sur toute femme honnête. Elle n'est pas comme l'homme chez lequel on excuse les passions de la jeunesse. Il arrive, lui, avec une expérience acquise; elle, ne doit même pas la soupçonner¹⁶⁹ ». Et rares sont ceux comme Charles Féré qui s'offusquent : « L'idée de chasteté ne trouve pas toujours un refuge dans la famille. On pourrait citer des mères qui gardent la chasteté de leur fille avec un soin jaloux et intéressé, mais n'hésitent pas à déclarer qu'elles ne les donneraient pas à un homme qui ne serait pas dûment « déniaisé » et pourrait courir le risque d'une curiosité malsaine — il va sans dire que leur fils peuvent jeter leur gourme sans contradiction¹⁷⁰ ». La jeune fille, quant à elle, grandit dans un monde préformé où les obstacles sont détournés et les tentations effacées afin de ne pas flétrir son esprit virginal ni sa candide imagination. Tout est mis en œuvre pour lui éviter une rencontre malheureuse ou la naissance d'un sentiment importun. La morale sangle les désirs charnels, le corps ne doit connaître de bonheur que dans la maternité.

Être une jeune fille parfaite au XIXe siècle, c'est exceller dans le paraître. Renée Mauperin ne s'y trompe pas et n'hésite pas à dévoiler les stratagèmes dont elle est victime. Dès les premières pages du roman qui porte son nom, en savante interprète, elle décompose le mouvement. Accordons à la scène valeur de témoignage, elle vaut plus que tous les manuels de savoir-vivre dans lesquels la parole des éduquées n'est jamais prise en compte :

« — Je voudrais vous y voir! Vous verriez ce que c'est que cette scie-là, la scie d'être convenable! Tenez, nous dansons n'est-ce pas? Vous croyez que nous pouvons causer avec notre danseur? Oui, non, non, oui... voilà tout! Il faut pincer le monosyllable tout le temps... C'est convenable! Voilà l'agrément de notre existence... Et pour tout, c'est comme ça.... Ce qui est très convenable, c'est de faire la grue... Moi, je

169. Émile Mathieu, *L'Esprit de famille*, op. cit., pp. 249-250.

170. Charles Féré, *L'Instinct sexuel*, op. cit., p. 306.

ne sais pas... Et puis de rester à bavardichonner avec les personnes de son sexe... Quand on a le malheur de les lâcher pour la société des hommes... J'ai été assez grondée pour ça par maman! Une chose encore qui n'est pas convenable du tout, c'est de lire. Il n'y a que deux ans qu'on me permet les feuilletons dans le journal... Il y a dans les *Faits divers* des crimes qu'on me fait sauter : ils ne sont pas assez convenables... C'est comme les talents d'agrément qu'on nous permet... il ne faut pas que ça dépasse une certaine petite moyenne : au-delà du morceau à quatre mains et de la mine de plomb, ça devient du genre, de la pose... Tenez! je fais de l'huile, moi; ça désole ma famille... Je ne devrais peindre que des roses à l'aquarelle...¹⁷¹ ».

Renée comprend parfaitement son malheur, elle n'est pas instruite, mais éduquée : « Leurs études doivent se rapporter toutes à la pratique¹⁷² ». Et la sortie du couvent, l'entrée dans le monde, que la plupart rêvent libératoires, ne sont en définitive que des chevilles entre la cellule et la chambre nuptiale. Après le temps de la ségrégation vient celui de l'union. Toute de parures et d'ornements, la jeune fille réifiée par ses parents pour mieux séduire, est littéralement « exposée ». Certaines âmes s'en plaindront : « On institue dans la société des espèces d'expositions plus ou moins générales, où l'on invite le plus de jeunes filles et de jeunes gens qu'il est possible, afin que chacun et chacune, voyant et se faisant voir, trouve plus aisément et plus promptement ce qui peut lui convenir. Les salons [...] sont des espèces de bazars matrimoniaux¹⁷³ ». Corsetée de pudeur et de vertu, la jeune fille bourgeoise est le pur produit d'une morale qui se gorge des recommandations déclamatoires de scientifiques à la fois juges et cliniciens¹⁷⁴. Mais la bourgeoisie s'autorise bien des attentats à l'ordre quand il s'agit de sceller des unions, de conclure des marchés¹⁷⁵. La

171. Edmond et Jules de Goncourt, *Renée Mauperin* (1864), Flammarion, « G.-F. », 1990, pp. 52-53.

172. Émile Mathieu, *L'Esprit de famille*, op. cit., p. 507.

173. Abbé Bautain, *La Chrétienne de nos jours*, t. I : « La jeune fille et la Femme », 1859, p. 58; cité par Odile Arnold, *Le Corps et l'âme*, Seuil, « L'univers historique », 1984, p. 327.

174. « La médecine [...] pouvoir auxiliaire d'un ordre bourgeois, dont le médecin subit et transmet l'emprise sans même qu'il s'en rende compte », Maurice Crubellier, *L'Enfance et la jeunesse dans la société française. 1800-1950*, op. cit., p. 208.

175. Maurice Crubellier confirme les inquiétudes de l'abbé Bautain : « La prudence commandait la ségrégation des sexes. Elle a atteint son point extrême au XIXe siècle : à l'école où la mixité recule avec les progrès de la scolarisation, au catéchisme [...], dans maints usages [...]. Mais la préoccupation, la hantise du mariage, même lointain, force les plus prudes des adultes à ménager

morale se fait contradictoire et d'apparence, et les jeunes personnes endossent comme des bêtes de somme le poids des règles, et en supportent l'effroyable duplicité. Moins spirituelle que Renée Mauperin, mais tout aussi lucide, Berthe Josserrand, enfin mariée et définitivement amère, se venge sur son mari Auguste de ces années de laborieuse séduction :

« Mais surtout elle se rattrapait des trois hivers où elle avait couru la boue de Paris en souliers de bal, à la conquête d'un mari : soirées mortelles d'ennui, pendant lesquelles, le ventre vide, elle se gorgeait de sirop; corvées de sourires et de grâces pudiques, auprès des jeunes gens imbéciles; exaspérations secrètes d'avoir l'air de tout ignorer, lorsqu'elle savait tout; puis, les retours sous la pluie, sans fiacre; puis le frisson de son lit glacé et les gifles maternelles qui lui gardaient les joues chaudes. À vingt-deux ans encore, elle désespérait, tombée à une humilité de bossue, se regardant en chemise, le soir, pour voir s'il ne lui manquait rien. Et elle en tenait un enfin, et comme le chasseur qui achève d'un coup de poing brutal le lièvre qu'il s'est essoufflé à poursuivre, elle se montrait sans douceur pour Auguste, elle le traitait en vaincu¹⁷⁶ ».

Le 28 février 1881, dans *Le Figaro*, Zola dénonce l'attitude parentale des petits bourgeois quand il s'agit du mariage de leur fille : « On veut la marier. Alors, c'est terrible. Une chasse de sauvages, sans arrêt, sans pitié, commence. Depuis qu'ils font pour elle des frais de toilette, les parents n'ont qu'une idée, la placer avantageusement, c'est-à-dire, trouver un garçon très riche, qui l'épousera sans dot; et ils sont décidés à mal se conduire, à prendre le jeune homme au piège, à le tromper par des dehors luxueux et gais¹⁷⁷ ». Dans les notes préparatoires de *Pot-Bouille*, l'écrivain va encore plus loin et n'hésite pas à parler de « prostitution décente [...]. Il faut paraître belle, bien portante, aimable. Les caresses innocentes¹⁷⁸ ». Goncourt et Zola développent ce qui inquiétait déjà Rousseau qui pensait que l'éducation des jeunes

aux jeunes des deux sexes des occasions de rencontres, pour le cas où ceux-ci ne les auraient pas recherchées d'eux-mêmes ou plutôt ne pas forcer ceux-ci à en rechercher, qui auraient échappé à la surveillance des parents », *ibid.*, p.111.

176. *Pot-Bouille*, Pl., t. III, p. 239.

177. *L'Adultère dans la bourgeoisie*, *Le Figaro*, 28 février 1881; *Corr.*, t. XIV, p. 533.

178. Dossier préparatoire de *Pot-Bouille*, B.N., N. a. fr. 10.321, f° 241.

filles tenait du travestissement. En leur apprenant à s'habiller d'honnêteté, on les aide à mieux masquer un dérèglement des mœurs :

« En sortant [du couvent] pour entrer tout d'un coup dans les sociétés bruyantes, de jeunes femmes s'y sentent d'abord à leur place [...] Mais étudiez un moment ces jeunes personnes; sous un air contraint elles déguisent mal la convoitise qui les dévore, [...]. Ce qu'elles convoitent ce n'est pas un mari, mais la licence du mariage. [...] La modestie est sur leur visage, et le libertinage est au fond de leur cœur¹⁷⁹ ».

Le corps connaît en effet des fatalités contre lesquelles sciences et morale achoppent. Que les espaces soient contrôlés par les adultes, que les exercices soient de contemplation ou de savoir-vivre, le caractère primitif de la nature humaine fait sans cesse retour. Éduqués ou non, les corps restent fondamentalement suspects. Cependant, la suspicion a des préférences car, tandis qu'il faut chez le jeune homme tenir la « brute » en laisse au moment de l'adolescence, le tempérament nerveux de la jeune fille impose une attention encore plus soutenue. Car elle est naturellement plus encline à commettre des actes incontrôlés et dangereux. Les travaux du docteur Moreau l'attestent :

« Bien plus que les garçons, les filles présentent des aberrations du sentiment les plus variées [D'après les malades observés par Delasiauve, ce chiffre serait de 8,6 % filles et 1,6 % garçons)].

Quelle est la raison de cette disproportion? Il faut, croyons-nous, la chercher purement et simplement dans la différence si marquée des caractères dans les deux sexes, dans la prédominance du tempérament nerveux chez la femme, par des particularités anatomiques entre le cerveau de l'homme et le cerveau de la femme¹⁸⁰ ».

Socialement, elle reste une éternelle enfant (« La femme, en somme, telle que la civilisation l'a faite, n'est qu'une grande enfant¹⁸¹ »)— Lombroso, comme Moreau, s'appuie sur ce que la nature a elle-même tracé : « Le crâne de la femme ressemble à

179. Rousseau, *Émile*, livre V, *op. cit.*, p. 509-510.

180. Docteur Paul Moreau (de Tours), *De l'homicide commis par les enfants*, *op. cit.*, p. 87.

181. Cesare Lombroso et G. Ferrero, *La Femme criminelle et la prostituée*, *op. cit.*, p. 143.

celui de l'enfant, grâce aux bosses frontales et pariétales plus développées¹⁸² ». Ainsi l'espoir d'élucider le mystère des origines par l'étude de l'enfant et du sauvage vient gonfler le cahier des charges de la jeune fille. Un étrange télescopage se met en place et rend le verdict inquiétant et fatal : « La femme normale [...] a beaucoup de caractères qui la rapprochent du sauvage et de l'enfant, et par suite, du criminel (irascibilité, vengeance, jalousie, vanité)¹⁸³ ». Lombroso ne fait que développer un terrain défriché par Charles Letourneau : « Le cerveau de la femme européenne est en moyenne assez voisin de celui du nègre mâle¹⁸⁴ ». En 1896, Marie Dronsart, qui a largement pris note de ces allégations, ne s'émeut pas pour toutes ces raisons du diplôme de docteur en droit désormais accordé aux femmes : « La loi française fait de ce diplôme de docteur en droit une faveur purement fictive, car la femme étant assimilée par le code civil aux mineurs et aux idiots, n'est pas en possession des droits qui lui permettraient de prêter le serment exigé des avocats pour pouvoir exercer leur profession¹⁸⁵ ».

Le jugement clinique ne rassure donc pas, bien au contraire, et la médecine déstabilise la morale qui éprouve, face à de telles affirmations, ses limites et cherche une contenance. Que dire à la bourgeoise, si aucune femme, qu'elle soit ouvrière ou fille de rue, n'échappe à son anatomie et à son tempérament? N'est-ce pas justement une angoisse d'homogénéisation qu'inspire à la princesse Mathilde la lecture de

182. *Ibid.*, p.27. Schopenhauer, qui n'a pas attendu de telles preuves, écrit, dans son *Essai sur les femmes* : « Ce qui rend les femmes particulièrement aptes à élever des enfants, c'est qu'elles restent elles-mêmes puérides, futiles et bornées; elles demeurent toutes leur vie de grands enfants ». traduction de Jean Bourdeau (1884) revue, augmentée et préfacée par Didier Raymond, Arles, Actes Sud, 1987, p. 20.

183. *Ibid.*, p. 163. En 1895, le docteur Alfred Fouillée soutient que « Inattention, faiblesse de volonté comme de pensée, rêveries, idées fixes, excès d'émotions banales et impossibilité d'émotions nouvelles, instabilité et contradictions, en un mot défaut de synthèse et d'unité mentale, sinon sous l'impulsion d'un égoïsme naïf, voilà ce que tous les observateurs retrouvent, à des degrés divers, et chez les enfants, et chez les sauvages, et chez les êtres arrêtés dans leur développement, et chez les hystériques, et chez certains criminels qui semblent revenir à l'état sauvage; voilà aussi, sans doute, ce qu'était le plus souvent le caractères des races primitives », *Tempérament et caractères selon les individus, les sexes et les races*, Alcan, 1895, p. 307.

184. Charles Letourneau, *Physiologie des passions*, *op. cit.*, p. 196.

185. Marie Dronsart, « Le Mouvement féministe », *Le Correspondant*, octobre-décembre 1896, p. 110-137, ici p. 119.

Germinie Lacerteux : « La Princesse, qui nous a écrit que *Germinie* l'avait fait vomir, nous attire dans un coin. [...] elle jure ses grands dieux que cette bonne ne lui inspire aucun intérêt et que ce qui la révolte dedans, c'est qu'elle soit condamnée à faire l'amour de la même manière que ces malheureuses¹⁸⁶ ». Zola, qui ne craint pas les vérités malcommodes, n'a de cesse de rappeler que l'instinct perméabilise les stratifications sociales : « portez [...] l'analyse dans une classe élevée, dans des milieux d'éducation et de distinction; si vous dites tout, si vous allez au-delà de l'épiderme, si vous exposez la nudité de l'homme et de la femme, votre analyse sera aussi cruelle là que dans le peuple, car, il n'y aura qu'un changement de décor et des hypocrisies en plus. [...] En haut, en bas, nous nous heurtons à la brute¹⁸⁷ ». La brute quitte, nous l'avons vu, sa tanière et prend son élan au moment de la puberté. Ainsi cet inquiétant processus d'uniformisation s'enclenche à l'adolescence, quand le sexe impose sa loi au comportement. Le social s'éclipse alors au profit du naturel, et les jeunes bourgeois risquent une dévaluation par le corps : la puissance orgasmique et génésique reconfigure l'ordre des classes; à la morale d'en rétablir la balance; le médecin qui tient à l'équilibre parle en savant et en précepteur. L'écrivain qui sait qu'« à cette heure, les classes sont tellement mêlées¹⁸⁸ » dit préférer la stricte analyse.

L'excès interprétatif qui entoure l'adolescence est symptomatique d'un fantasme de localisation, que ce soit, comme pour les dictionnaires, la nécessité d'en marquer chronologiquement le point de départ et le point d'arrivée ou, comme pour les scientifiques, celle de saisir l'enclos initial de la puberté — la matrice ou le cerveau. L'incertitude définitoire, les énoncés pléthoriques du corps médical prouvent que malgré des signes distinctifs puissants — la transformation du corps — l'adolescence, tout comme la puberté qui lui est ombiliquée, est illocalisable. Malgré tous

186. Edmond et Jules de Goncourt, *Journal* (7 août 1865), *op. cit.*, t. I, p. 1176.

187. *Le Roman expérimental*, O.C., t. X, p. 1321.

188. *Ibid.*, p. 1320.

les traités et toutes les thèses qui tentent d'éclairer de manière scientifique et définitive le phénomène de la puberté, le temps de l'adolescence reste obscur. Les romanciers, quant à eux, dans ce manque de transparence, dans cet entre-deux de l'âge, s'intéressent davantage à la présence réelle d'un conflit de l'être qu'aux normes classificatoires. Écrire l'adolescence, devient pour eux un moyen d'offrir au corps littéraire l'éclosion de son déséquilibre en refusant les subterfuges rhétoriques et dilatoires qui voudraient en masquer la dépression, une manière d'écrire l'émergence du désir quand les pulsions du corps rivalisent avec les vertus de l'âme, mais surtout de considérer simultanément le déplacement individuel de l'être tout autant que social — et non pas, comme le souhaitent les réformateurs, forger le premier pour organiser le second. L'étude de la jeunesse, de toutes les jeunesses (aristocratique, bourgeoise, ouvrière, du peuple), celle de la puissance du corps, donnent lieu à une nouvelle écriture de la conquête sociale. L'embarcation naturaliste prend des allures d'arche de Noé, toutes les « espèces sociales¹⁸⁹ » sont convoquées et analysées sous l'angle des développements, génésiques et sexuels, dont le point d'articulation se fait très souvent autour des déterminations pubertaires. Ainsi le dévoilement de la chair et de son fonctionnement comme éclairage du corps social effectue un nouveau cadrage qui oblige à un élargissement des sujets. Dans ce déshabillage, l'intérêt pour le jeune homme s'estompe quelque peu au profit d'une attention plus soutenue pour la jeune fille. En effet, si traditionnellement l'ascension sociale du jeune homme proposait de nombreux rebondissements romanesques, la préférence pour « l'élément physiologique », qui ne s'oppose pas à l'écriture du devenir, s'attarde surtout aux phénomènes de transformation du corps et ses corrélats. « Les déterminismes physiologiques de la puberté sont un des *sujets* par excellence de la littérature naturaliste¹⁹⁰ », car l'inspiration naturaliste qui se nourrit des métamor-

189. Nous empruntons l'expression à Balzac, voir l'« Avant-propos » à *La Comédie humaine*, *op. cit.*, t. I, p. 8.

190. Jean Borie, *Zola et les mythes*, Seuil, « Pierres vives », 1971, p. 210.

phoses du corps trouve dans les mutations corporelles de la jeune fille en femme des développements nouveaux. C'est que la puberté ne signe pas seulement la fin de l'enfance, elle cumule et multiplie les origines (différences des sexes, accession à la sexualité, envolée génésique, trouble moral, mais aussi, et surtout, tremplin de la dégénérescence); Patricia Carles et Béatrice Desgranges, d'ailleurs, insistent : « Dans l'étiologie de la dégénérescence, les adolescentes occupent définitivement une place centrale, conjuguant à elles seules trois figures de l'épouvante bourgeoise, l'hystérie, la masturbation et la perversion du désir¹⁹¹ ». Dans cet espace de crise, parfois sans fin, des enjeux socio-économiques s'établissent ou se redispent. Du processus évolutif qu'est l'adolescence, le roman naturaliste fait sa substance, les aléas du corps en sont le fil d'Ariane. Cependant, il ne faut pas croire que Zola délaisse complètement la figure du jeune homme, et réduit uniquement l'époque de l'adolescence à la puberté et à l'étude de la jeune fille. Car, si l'adolescence du jeune homme dans *Les Rougon-Macquart* est une matière moins visible, sa texture paraissant moins « instinctive », le romancier s'interroge sur les systèmes sociaux, métaphysique ou religieux, et bien souvent utopiques, qu'élaborent les jeunes hommes à cet âge de la vie; systèmes qui sont autant de rêves et de réformes, qui indiquent un mépris pour la société dans laquelle ils vivent.

Ainsi, en faisant le compte des misères morales d'un Second Empire dominé par l'argent, en peignant une jeunesse généralement déclassée, défavorisée moralement et / ou socialement (citons pour exemple, *Mademoiselle Élisa*, *Sœur Philomène*, *Renée Mauperin* de Jules et Edmond de Goncourt, *La Faustin*, *Chérie* de Edmond de Goncourt; *L'Éducation amoureuse* de Paul Alexis; *Fromont jeune et Risler aîné*, *Jack*, *Sapho* d'Alphonse Daudet; *Élisabeth Couronneau* de Léon Hennique; *Marthe. Histoire d'une fille* de Joris-Karl Huysmans; *Une Vie*, *Bel-Ami*,

191. Patricia Carles et Béatrice Desgranges, « Émile Zola ou le cauchemar de l'hystérie et les rêveries de l'utérus », *Les Cahiers Naturalistes*, n° 69, 1995, p. 18.

Pierre et Jean de Guy de Maupassant), les naturalistes dévoilent l'angoisse d'une société qui, craignant pour sa survie, traque les dégénérescences juvéniles.

Chapitre III

LE TEMPS DES MÉTAMORPHOSES

« Elle venait d'avoir quatorze ans en mai. C'étaient les premières roses. La saison, après quelques pluies, désormais belle et fixée, étalait toutes ses pompes. elle aussi, elle avait eu un petit moment d'orage, de la fièvre et quelques souffrances. Elle sortait pour la première fois, un peu faible encore, un peu pâle. Une imperceptible nuance d'un bleu finement teinté (d'un faible lilas peut-être?) marquait sous ses yeux. Elle n'était pas bien grande; mais sa taille avait changé, s'était gracieusement élancée. Couchée enfant, en peu de jours, elle s'était levée demoiselle ».

Jules Michelet, *La Femme*

« L'adolescent en qui s'affrontent le "tout fait" et le "spontané", le "social" et le "vivant" est le cas d'élection qui sied à l'artiste comme au philosophe ».

Henri Massis, *Jugements II*

« *J'ai cherché à mettre de l'humanité sous mes phrases*¹ »

À la recherche d'un système (l'influence du milieu, les lois de l'hérédité) qui permet une mise en ordre du réel, Zola ne cesse de soutenir que le roman naturaliste trouve sa légitimité dans la science : « Il me suffira de remplacer le mot "médecin" par le mot "romancier" pour rendre ma pensée claire et lui apporter la rigueur d'une vérité scientifique² ». Le romancier avoue pourtant volontiers, dans l'intimité, les véritables rouages de la fiction : « Nous mentons tous plus ou moins, mais quelle est la mécanique et la mentalité de notre mensonge? Or — c'est ici que je m'abuse peut-être — je crois encore que je mens pour mon compte dans le sens de la vérité. J'ai l'hypertrophie du détail vrai, le saut dans les étoiles sur le tremplin de l'observation exacte. La vérité monte d'un coup d'aile jusqu'au symbole³ ». La fiction va ailleurs, sinon plus loin, que la science, marquant « un dépassement des idées de la science » selon Alain Delattre⁴. Ainsi, l'univers scientifique des *Rougon-Macquart* appartient à un ordre cosmique qui transcende les lois et les phénomènes; dans son ascension vers la vérité, le romancier n'hésite pas, le temps d'une éclipse, à user du mensonge

1. Émile Zola, « Nana », *Le Voltaire*, 28 octobre 1879; *O.C.*, t. XII, p. 601.

2. Émile Zola, *Le Roman expérimental*, *O.C.*, t. X, p. 1175.

3. *Corr.*, t. V, p. 2495, lettre n° 193, à Henry Céard, 22 mars 1885.

4. Alain Delattre, *Le Réalisme selon Zola. Archéologie d'une intelligence*, Presses Universitaires de France, 1975, p. 145.

pour mieux surplomber le réel, en tirer la radiographie, pour en déduire finalement toute la portée symbolique. En 1895, publiquement cette fois, dans une entrevue au docteur Cabanès, Zola explicite sa pensée :

« Et pour conclure, pourquoi me suis-je mêlé, moi profane, de médecine et de physiologie? pourquoi ai-je mis la science au service de la littérature? Je connais les reproches que l'on / m'a fait : qu'une expérience de laboratoire n'est pas assimilable à une œuvre d'imagination; que dans le laboratoire il y a d'un côté le savant qui regarde, de l'autre la nature qui agit, tandis que cette dualité ne saurait exister pour le littérateur. Eh! sans doute, mais je ne suis pas un savant, moi, je suis un romancier, un artiste; je réclame le droit toutefois d'aller au-delà du rôle qui nous est généralement assigné. Voici (et pour mieux éclairer sa pensée, M. Zola trace des lignes imaginaires sur la table à laquelle il est accoudé) trois zones : la première, la zone des choses connues, prouvées, expérimentées; la seconde, la zone de l'irréel, de l'absolu, de l'idéal. Entre les deux, une zone intermédiaire. Nous ne sommes pas tenus de nous confiner dans le domaine du réel, et il nous est bien permis d'aspirer vers l'inconnaissable quoi qu'on fasse. La vérité scientifique arrivera, malgré tout, à renouveler toute l'esthétique du roman et du théâtre...⁵ »

Cet espace d'expérimentation, cette « zone intermédiaire », cette « marge entre les sciences fixées et l'inconnu, cette marge des sciences en enfance, celle où les vérités ne sont qu'entrevues où l'on tâtonne : c'est là notre terrain à nous romanciers⁶ » conduit à une « symphonie » — le terme est de Zola : « *La Curée* n'est pas une œuvre isolée, elle tient à un grand ensemble, elle n'est qu'une phrase musicale de la vaste symphonie que je rêve⁷ ». En 1869, il affirmait : « Chaque écrivain apporte

5. « La documentation médicale des *Rougon-Macquart*. Conversation avec M. Émile Zola », par le docteur Cabanès, *La Chronique médicale. Revue bimensuelle de médecine scientifique, littéraire et anecdotique*, 2e année, n° 22, 15 novembre 1895, pp. 679-680. Sur ce sujet, voir Yasmine Mortazavi, « Zola à travers la *Chronique Médicale* du Docteur Cabanès », *Les Cahiers Naturalistes*, 45e année, n° 73, 1999, pp. 301-315.

6. Dossiers préparatoires du *Docteur Pascal*, « Les Personnages », B.N., N.a.fr. 10.290, f° 57.

7. *Corr.*, t. II, p. 304, lettre n° 143, à Louis Ulbach, 6 novembre 1871. En 1892, se prêtant à un examen sur la mémoire avec le docteur Georges Saint-Paul (plus connu sous le nom de docteur Laupps), Émile Zola insiste sur le caractère musical de la phrase durant son élaboration : « Quand j'écris, la phrase se fait en moi toujours par euphonie; c'est une musique qui me prend et que j'écoute; gamin, j'adorais les vers et en écrivais beaucoup; la musique véritable me laisse froid, je n'ai pas, je crois, l'oreille très juste; c'est par un véritable raisonnement que j'aime la musique; elle a longtemps été pour moi lettre close; mais j'entends le rythme de la phrase; je me fie à lui pour me conduire, un hiatus me choque et me gêne », Georges Saint-Paul, *Le Langage intérieur et les paraphrasies (la fonction endophasique)*, Alcan, 1904, pp. 86-87.

ainsi sa musique, que les lecteurs délicats entendent parfaitement sonner, de la première à la dernière page d'un livre⁸ »; l'entreprise naturaliste tient, en effet, de la composition musicale⁹, « je veux, dans ma série, toutes les notes¹⁰ », certains la trouvèrent stridente. Le romancier orchestre les voix, toutes les voix, scientifique, sociologique, philosophique, religieuse. Philippe Hamon a décrit cette « entreprise généralisée de réécriture et de transcodage¹¹ », qui « s'efforce de désoriginer la “voix” du savoir¹² » en « entrechoqu[ant] l'un contre l'autre les savoirs disséminés dans le texte¹³ ». Le compositeur naturaliste entend, lit, cherche, fouille, retient, archive, compile puis réordonne les savoirs sur la portée musicale du fictionnel. Par un savant récitatif des savoirs, le roman produit un savoir autre, différent, paradoxal qui échappe à tout programme et à toute théorie : il tient plus du Sphinx que de la méthode. Édouard Rod l'avait très tôt noté : « [La théorie naturaliste] est [insuffisante] au point de vue littéraire, puisque ce n'est qu'en lui échappant que M. Zola a pu faire œuvre d'écrivain¹⁴ ». En effet, sa course esthétique vers la vérité s'apparente autant au travail du philosophe qu'à celui du scientifique : « Moi, je soutiens que j'ai ma psychologie, celle que j'ai voulu avoir, celle de l'âme rendue à son rôle dans le vaste monde, redevenue la vie, se manifestant par tous les actes de la matière. Il n'y a donc là qu'une dispute de philosophes » soutient Émile Zola dans une lettre à Jules Lemaître, le 14 mars 1885¹⁵. À l'abstraction du pur texte philosophique, à l'hygiénisme des discours scientifiques, le romancier impose une couleur de chair par une réélaboration des différents discours : « Mon rêve, irréalisable, serait de faire humain et de donner à mon œuvre une portée sociale, tout en gardant le

8. *La Tribune*, 28 novembre 1869 [sur *L'Éducation sentimentale*]; *O.C.*, t. X, p. 917.

9. Auguste Dezalay a très justement intitulé son ouvrage sur l'œuvre de Zola : *L'Opéra des Rougon-Macquart. Essai de rythmologie romanesque*, Klincksieck, 1983.

10. *Corr.*, t. III, p. 113, lettre n° 21, à Léon Hennique, 2 septembre 1877.

11. Philippe Hamon, « Le savoir dans le texte », *Revue des sciences humaines*, n° 160, décembre 1975, p. 497.

12. *Ibid.*

13. *Ibid.*, p. 496.

14. Édouard Rod, *Les Idées morales du temps présent*, Perrin et Cie, 1897, p. 91.

15. *Corr.*, t. V, p. 245, lettre n° 189, 14 mars 1885.

respect des faits et des milieux¹⁶ ». À l'intérieur du roman, vérité et savoir de tous ordres trouvent leur incarnation : « J'ai cherché à mettre de l'humanité sous mes phrases¹⁷ ». En « ajoutant aux mots du dictionnaire une couleur, un son, un parfum¹⁸ », l'écrivain confère une dimension humaine à ces « idoles modernes [qui] n'ont plus de corps ni de formes [...] : la Race, la Classe, [...] l'Hérédité¹⁹ ».

C'est pourquoi, à la différence des médecins ou des aliénistes qui commentent le développement de l'adolescence et ses conséquences délétères, qui normalisent cette période de la vie et l'appréhendent souvent dans le but d'y mettre un terme, les écrivains naturalistes tentent une traduction plus globale, et plus humaine, du phénomène adolescent. Devant la sexualité naissante qui piège le corps par sa soudaine violence, et l'emprisonne, devant l'indiscipline du devenir, du vouloir être, l'écriture de l'adolescence leur impose un constant travail d'équilibriste. Saisissant son caractère profondément hybride, les écrivains en composent des descriptions autrement savantes. À l'intérieur de celles-ci, s'entrelacent les vestiges de l'enfance et les promesses de la maturité. Ces fiançailles, plus troublantes que licencieuses, offrent la matière de nouveaux portraits littéraires.

Les inachevés

En 1864, encore très chastement, les Goncourt, avec Renée Mauperin, ouvrent la voie à un nouveau type de jeune fille, mi-femme, mi-enfant :

16. *Ibid.* En 1864, Jules et Edmond de Goncourt écrivaient : « Les romans d'analyse sont humains par nature. Ils rapprochent l'homme de l'humanité », *Journal* (15 mai 1864), Laffont, « Bouquins », 1989, t. I, p. 1071.

17. Émile Zola, « Nana », *Le Voltaire*, 28 octobre 1879; *O.C.*, t. XII, p. 601.

18. Émile Zola, « Le naturalisme au théâtre », *Le Messager de l'Europe*, janvier 1879; recueilli dans *Le Roman expérimental*, *O.C.*, t. X, p. 1239.

19. Octavio Paz, *L'Arc et la lyre*, Gallimard, « Les Essais », 1956, p. 217.

« Elle jouait sans regarder, la tête tournée vers le salon, animée, souriante, le feu de la danse dans les yeux et sur les joues, ainsi qu'une petite fille qui fait danser les autres, et, tout en jouant, les suit et s'agite avec eux. Elle balançait les épaules. Son corps ondulait comme sous un enlacement, sa taille marquait le rythme. [...] Les deux bougies du piano, frémissantes au bruit, jetaient un éclair sur son profil ou bien croisaient leurs flammes sur son front, ses joues, son menton. L'ombre de ses boucles d'oreilles, deux boucles de corail, tremblaient sans cesse sur la peau de son cou [...]. Et elle se tenait debout devant lui, les bras croisés, la tête un peu en arrière, le corps porté sur une jambe, avec un petit air gamin et une sorte de crânerie mutine qui ajoutaient à la grâce un peu cavalière de son costume²⁰ ».

L'air mutin, mais la pose trop gracieuse pour être enfantine, Renée Mauperin annonce en littérature une nouvelle génération de demoiselles. Jules Bertaut, n'hésita pas à faire de celle-ci un personnage inaugural et symbolique :

« La jeune fille s'éveillant à la vie, manifestant sa personnalité sous toutes ses formes, voilà le spectacle nouveau auquel nous convient d'assister romanciers et dramaturges et que nous donne en son entier l'œuvre capitale de cette phase, la *Renée Mauperin* d'Edmond et Jules de Goncourt.

Désormais la jolie niaise du XVIII^e siècle, la commère du XVIII^e si fine mais si dénuée d'instruction, la plaintive et sentimentale pleureuse de la Restauration vont faire place au petit être nerveux, capricieux, volontaire, entêté, amusant et désespérant, rageur et bon enfant, insupportable et délicieux, naïf et malicieux, vraie femme et vraie enfant, petit démon déchaîné dont l'autoritarisme s'accroîtra de jour en jour et qui deviendra peu à peu la jeune fille telle que nous la connaissons²¹ ».

Émile Zola, à la suite des Goncourt, peint très tôt des jeunes filles dont le corps accompli retient le souvenir, parfois énigmatique, de l'enfance qui s'estompe. Dès 1866, dans une courte nouvelle, *La Vierge au cirage*, le jeune écrivain, qui ne sait pas encore que la figure qu'il dessine esquisse les courbes de la future Nana²²,

20. Jules et Edmond de Goncourt, *Renée Mauperin*, Flammarion, « G.-F. », 1990 [1864], pp. 74 et 75.

21. Jules Bertaut, *La Jeune Fille dans la littérature française*, « La jeune fille du Second Empire » (chapitre V, pp. 128-164), Louis Michaud éditeur, 1910, pp. 128-129.

22. Voir l'« Introduction » de Jacques Joly, *O.C.*, t. IX, pp. 203-204.

montre une jeune femme au sortir du sommeil. Le tableau fascine, non parce qu'il surprend un moment d'intimité, mais parce qu'il décrit l'ambiguïté de la jeunesse :

« Elle a eu vingt ans hier, elle en paraît à peine seize. Elle porte au front la plus magnifique couronne que le ciel ait jamais accordé à un de ses anges, une couronne d'or bruni, une chevelure royale d'un blond fauve, épaisse et forte comme une crinière, douce comme un écheveau de soie. [...] Il y a d'irrésistibles séductions dans ce cou pur et tendre qui se montre délicatement au milieu de ces cheveux d'une insolente rougeur. Je ne sais quelle passion âpre vous prend à la gorge, lorsque le regard s'oublie à fouiller cette nuque aux lumières molles et blanchâtres, aux ombres dorées; on y trouve de la bête fauve et de l'enfant, de l'impudeur et de l'innocence, une sorte d'ivresse étrange et malsaine qui secoue les entrailles et fait monter aux lèvres de terribles baisers²³ ».

Que vénère le peintre? L'équivoque. Le portrait transporte le regard : l'innocence réveille l'impudeur, le virginal avive les promesses charnelles, la bête effraie et l'enfant reconforte. Les contraires se côtoient et annoncent l'enjeu de la nouvelle : la blancheur de la jeune fille, noyée dans le luxe et la distinction, immergée dans une pureté presque divine masque bien faiblement les habitudes :

« Elle est fille de son père, fille de sa mère. Chaque matin au réveil, elle songe à sa jeunesse, cette belle jeunesse passée dans l'escalier noirâtre et gluant, au milieu des savates de tous les locataires. [...] Elle se lève et va, dans son luxe, dans sa beauté immaculée, gratter les semelles fanageuses du bout de ses mains blanches, et vautrer sa délicatesse de grande dame dans la sale besogne d'un palefrenier²⁴ ».

Le luxe et la propreté dans laquelle un comte, amoureux de la beauté, a installé la jeune fille ne suffit pas à gommer le sale au milieu duquel elle s'est faite et a grandi; l'impur, ancré au plus profond de ce jeune être, ressuscite chaque matin²⁵.

23. *O.C.*, t. IX, p. 205.

24. *Ibid.*, p. 209.

25. Au sujet de la lutte entre le sale et le propre, voir l'article de Jacques Dubois, « Les refuges de Gervaise. Pour un décor symbolique de *L'Assommoir* », *Les Cahiers Naturalistes*, n° 30, 1965, pp. 105-117.

Au cours de la même année 1866, Zola énonce clairement dans *Le Vœu d'une morte*, la nature double d'une jeune fille de bonne famille : « [Jeanne] avait l'air enfant, toute grande fille qu'elle était. [...] Il y avait alors deux êtres en elle : la jeune fille moqueuse, l'enfant dédaigneuse et révoltée, et la bonne âme qui s'ignorait elle-même²⁶ ». En 1868, la description de la jeune Madeleine Férat, dans le roman éponyme, n'est pas moins ambivalente et confirme l'intérêt de Zola pour les visages qui marient divers âges :

« Cette étrange physionomie était faite en effet d'austérité et de puérité. Quand le bas dormait, quand les lèvres se pinçaient dans les moments de réflexion ou de colère, on ne voyait plus que le front dur, l'arrête nerveuse du nez, les yeux mats, le masque solide et énergique. Puis, dès qu'un sourire ouvrait la bouche, le haut semblait s'adoucir, on n'apercevait plus que les lignes molles des joues et du menton. On eût dit le rire d'une petite fille dans le visage d'une femme faite²⁷. »

On observe la même technique récurrente dans de nombreux portraits, notamment celui de Christine dans *L'Œuvre* : « Le haut était d'une grande bonté, d'une grande douceur, le front limpide, uni comme un clair miroir, le nez petit, aux fines ailes nerveuses; et l'on sentait le sourire des yeux sous les paupières, un sourire qui devait illuminé toute la face. Seulement, le bas gâtait ce rayonnement de tendresse, la mâchoire avançait, les lèvres trop fortes saignaient, montrant des dents solides et blanches²⁸ ».

De ses premières à ses dernières années d'écriture, Émile Zola décrit dans ses nouvelles et dans ses romans, sous de nombreuses formes, la constante cohabitation, étrange et paradoxale, des contraires de tous ordres²⁹. Cette tentative esthétique, hautement dynamique, car elle ne supporte aucun relâchement au risque de tomber d'un côté ou de l'autre — dans la morale ou le licencieux —, étudie l'adoles-

26. *Le Vœu d'une morte*, O.C., t. I, pp. 167 et 170.

27. O.C., t. I, p. 692.

28. Pl., t. IV, p. 20.

29. Voir la préface d'Armand Lanoux aux *Rougon-Macquart*, Pl., t. I, p. XXIII.

cence comme un espace privilégié qui capte volontiers une telle dialectique. Étape intermédiaire que révèle un corps en mutation, l'adolescence est un carrefour d'influences contradictoires.

Émile Zola n'hésite pas, dans la construction de ses personnages, à tenir fortement compte des mues adolescentes, il comprend que le travail de transformation physiologique qu'elles élaborent entraîne un rapport nouveau au monde. Dans *La Fortune des Rougon*, roman inaugural que Zola nommait d'ailleurs *les Origines*³⁰, les portraits de Silvère et Miette prouvent à quel point ce moment est crucial dans la formation et le développement des personnages. Le portrait de famille des Rougon-Macquart débute par la peinture des deux adolescents. Ce choix force notre attention, il a valeur de symbole car il signale l'intérêt que le romancier porte à cet âge de la vie :

« C'était [Miette] une enfant, mais une enfant qui devenait femme. Elle se trouvait à cette heure indécise et adorable où la grande fille naît dans la gamine. Il y a alors, chez toute adolescente, une délicatesse de bouton naissant, une hésitation de formes d'un charme exquis; les lignes pleines et voluptueuses de la puberté s'indiquent dans les innocentes maigreurs de l'enfance; la femme se dégage avec ses premiers embarras pudiques, gardant encore à demi son corps de petite fille, et mettant, à son insu, dans chacun de ses traits, l'aveu de son sexe. Pour certaines filles, cette heure est mauvaise; celles-là croissent brusquement, enlaidissent, deviennent jaunes et frêles comme des plantes hâtives. Pour Miette, pour toutes celles qui sont riches de sang et qui vivent en plein air, c'est une heure de grâce pénétrante qu'elles ne retrouvent jamais. Miette avait treize ans. Bien qu'elle fût forte déjà, on ne lui en eût pas donné davantage, tant sa physionomie riait encore, par moments, d'un rire clair et naïf. D'ailleurs, elle devait être nubile, la femme s'épanouissait rapidement en elle, grâce au climat et à la vie rude qu'elle menait. [...] Elle était presque aussi grande que Silvère, grasse et toute frémissante de vie. Comme son ami, elle n'avait pas la beauté de tout le monde. On ne l'eût pas trouvée laide; mais elle eût paru au moins étrange à beaucoup de jolis jeunes gens. Elle avait des cheveux superbes; plantés rudes et droits sur le front, ils se rejetaient puissamment en arrière, ainsi qu'une vague jaillissante, puis coulaient le long de son crâne et de sa nuque, pareils à une mer crépue, pleine de bouillonnements et de caprices, d'un noir d'encre.

30. « Cette œuvre, qui formera plusieurs épisodes, est donc, dans ma pensée, l'Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire. Et le premier épisode : *La Fortune des Rougon*, doit s'appeler de son titre scientifique : *les Origines* », préface à *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 4.

Ils étaient si épais qu'elle ne savait qu'en faire. Ils la gênaient. Elle les tordait en plusieurs brins, de la grosseur d'un poignet d'enfant, le plus fortement qu'elle pouvait, pour qu'ils tinsent moins de place, puis elle les massait derrière sa tête. Elle n'avait guère le temps de songer à sa coiffure, et il arrivait toujours que ce chignon énorme, fait sans glace et à la hâte, prenait sous ses doigts une grâce puissante. A la voir coiffée de ce casque vivant, de ce tas de cheveux frisés qui débordaient sur ses tempes et sur son cou comme une peau de bête, on comprenait pourquoi elle allait tête nue, sans jamais se soucier des pluies ni des gelées. Sous la ligne sombre des cheveux, le front très bas, avait la forme et la couleur dorée d'un mince croissant de lune. Les yeux gros, à fleur de tête; le nez court, large aux narines et relevé au bout; les lèvres, trop fortes et trop rouges, eussent paru autant de laideurs, si on les eût examinés à part. Mais, pris dans la rondeur charmante de la face, vus dans le jeu ardent de la vie, ces détails du visage formaient un ensemble d'une étrange et saisissante beauté. Quand Miette riait, renversant la tête en arrière et la penchant mollement sur son épaule droite, elle ressemblait à la Bacchante antique, avec sa gorge gonflée de gaieté sonore, ses joues arrondies comme celle d'un enfant, ses larges dents blanches, ses torsades de cheveux crépus que les éclats de sa joie agitaient sur sa nuque, ainsi qu'une couronne de pampres. Et, pour retrouver en elle la vierge, la petite fille de treize ans, il fallait voir combien il y avait d'innocence dans ses rires gras et souples de femme faite, il fallait surtout remarquer la délicatesse encore enfantine du menton et la pureté molle des tempes. Le visage de Miette, hâlé par le soleil, prenait, sous certains jours, des reflets d'ambre jaune. Un fin duvet noir mettait déjà au-dessus de sa lèvre supérieure une ombre légère. Le travail commençait à déformer ses petites mains courtes, qui auraient pu devenir, en restant paresseuses, d'adorables mains potelées de bourgeoise³¹ ».

Dans ce tableau d'une éclosion, le trait de l'écrivain oscille entre l'enfant et la femme faite. La chevelure, élément essentiel dans l'agencement de nombreux portraits de jeunes filles dans l'œuvre de Zola³², ici copieuse et indomptable — toison sauvage qui rapproche la femme de la bête et signe d'une grande sensualité — déploie l'embaras que crée la transformation de l'enfant en femme et demeure un moyen chaste de parler des pulsions qui animeront bientôt la très jeune fille. Par proximité et effet

31. *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 15-16.

32. Par exemple pour les portraits de Renée, dans *La Curée*, Pl., t. I, pp. 320, 1340; de Nana, dans *L'Assommoir*, t. II, pp. 710; de Nana, dans *Nana*, t. II, pp. 1107, 1116, 1117, 1118, 1271, 1405, 1476; de Geneviève, dans *Au Bonheur des dames*, t. III, pp. 396, 593, 737; de Denise, dans *Au Bonheur des dames*, t. III, pp. 473, 498, de Pauline dans *La Joie de vivre*, p. 824; de Irma Bécot, dans *L'Œuvre*, t. IV, pp. 304; de Angélique, dans *Le Rêve*, t. IV, p. 895; de Flore, dans *La Bête humaine*, t. IV, pp. 1026, 1133, 1184, 1249; de Séverine, dans *La Bête humaine*, t. IV, pp. 1070, 1152, 1193, 1207, 1282; de Silvine, dans *La Débâcle*, t. V, pp. 534, 733; de Henriette, dans *La Débâcle*, pp. 561, 794.

de miroir, la rondeur des joues laisse deviner celle de la gorge. L'évocation de la Bacchante antique permet à l'écrivain d'être pudiquement audacieux. La puissance esthétique du référent qui rappelle l'idéal érotique et la force virile de la déesse donne à imaginer un corps que la peinture esquisse de manière allusive. Le mythe n'étudie cependant pas le caractère social du tableau, car les mains abîmées de la jeune fille, qui l'opposent sans la défigurer à la prêtresse mythique, transportent (ou ramènent) Miette dans l'univers du travail. Le portrait se construit de « manière composite³³ ». Dans cette logique descriptive, où chaque partie trouve sa correspondance et sa cohérence dans celle qui lui est opposée, l'opposition traduit, tout en l'accentuant, le caractère indécidable de l'adolescence. D'ailleurs, dès les premiers balbutiements de l'œuvre, dans le dossier préparatoire de *La Fortune des Rougon*, Zola insiste sur cette ambivalence physiologique : « Elle n'a que treize ans. L'ardeur du midi l'a presque formée. Elle est entre la jeune fille et la femme (moment charmant et délicat à peindre. Les ardeurs et les virginités³⁴ »). Cette technique portrographique qui travaille deux plans à la fois traduit l'ambiguïté métamorphique de l'adolescence et de la jeunesse.

Les exemples sont nombreux : dans *Le Ventre de Paris*, Cadine trouble par « des maladresses de vierge et des ardeurs sensuelles de fille, toute la fantaisie exquise d'une gamine de douze ans, dans laquelle la femme s'éveillait³⁵ »; dans *La Terre*, Jean reste surpris : Françoise « que le grand air et les durs travaux n'avaient pas eu le temps d'enlaidir, gardait son joli visage long, au petit front têtue, aux yeux noirs et muets, à la bouche épaisse, ombrée d'un duvet précoce; et, toute gamine

33. Le portrait « composite » selon la définition de Philippe Hamon est construit sur des oppositions : « Le positif est neutralisé par le négatif; le négatif est neutralisé par le positif; le rétrospectif par le prospectif; l'héréditaire par l'acquis; l'être par le paraître et "l'air", le dessous par le dessus; le haut du visage s'oppose au bas du visage ou le visage au corps, ou les yeux au visage, ou une première "impression" à une "seconde", etc. » (Philippe Hamon, *Introduction à l'analyse du descriptif*, Hachette, « Langue Linguistique Communication », 1981, p. 115).

34. Dossier préparatoire de *La Fortune des Rougon*, « Plan de *La Fortune des Rougon* », B.N., N.a.fr. 10.303, f° 5.

35. *Le Ventre de Paris*, Pl., t. I, p. 769.

qu'on la croyait, elle était femme aussi³⁶ ». L'ambiguïté ne s'arrête toutefois pas à la mixité des âges, ni à celle des tempéraments que dominant les lois héréditaires. Les résultats des équations peuvent être diamétralement opposés : il y a des jeunes filles ignorantes du monde qui laissent présager un esprit innocent, mais dont le corps épouse les courbes de la femme faite, comme Désirée (« une enfant de quatorze ans, forte pour son âge, et qui avait un rire de petite fille de cinq ans³⁷ »); chez d'autres, l'innocence n'est qu'un fard, comme la jeune Fifi, dont l'oncle Bachelard, son protecteur, ne cessait de louer les qualités de pureté et de vertu (« une petite sans malice, innocente comme l'enfant qui vient de naître³⁸ », « une jeune fille, [...] une vraie, [...] quelque chose de bêtement chaste³⁹ »), qui, découverte par lui avec un homme, conserve malgré tout « ses yeux ingénus, son odeur de chasteté, la naïveté d'une petite fille incapable encore de distinguer un monsieur d'une dame⁴⁰ ». Chez d'autres encore, la maladie, l'éducation ou le milieu réfrènent la transformation pubertaire et maintiennent les formes de l'enfance : « La fille si chétive a dix-huit ans, qu'elle avait encore la pauvreté grêle de la première enfance⁴¹ ». D'autres jeunes femmes enfin, comme Irma Bécot ont très tôt perdu toute innocence; leur corps reste cependant prisonnier de l'enfance et de sa désinvolture : « C'était presque une enfant, une de ces galopines de Paris qui gardent à dix-huit ans la maigreur du fruit vert. On aurait dit un chien coiffé, une pluie de petits cheveux blonds sur un nez délicat, une grande bouche rieuse dans un museau rose⁴² ». Quand le corps indexe la candeur, il arrive parfois que le regard marque le vice : « une grande demoiselle de quatorze ans, maigre et hardie, qui jetait déjà sur les marchandises des regards cou-

36. *La Terre*, Pl., t. IV, p. 466.

37. *La Conquête de Plassans*, Pl., t. I, p. 899.

38. *Pot-Bouille*, Pl., t. III, p. 196.

39. *Ibid.*, pp. 190-191.

40. *Ibid.*, p. 301.

41. Régine Margailan, dans *L'Œuvre*, Pl., t. IV, p. 123.

42. *L'Œuvre*, Pl., t. IV, p. 76.

pables de femme⁴³ ». Clarisse Bocquet appartient à cette catégorie de jeunes filles qui éprouvent précocement le besoin de théâtraliser leur sexe, déplaçant la passivité qu'on lui reconnaît vers un instinct fort de séduction (« Une vraie fille du pavé. Maigre et provocante. [...] le piquant, le ragoût, le bagout d'un gamin du ruisseau fantasque. *Jouant très bien la dame* »). Nana, qui « sent [...] bon la jeunesse, le nu de l'enfant et de la femme⁴⁴ » demeure évidemment la plus emblématique de celles-ci : « Cette merdeuse de dix ans marchait comme une dame devant lui, se balançait, le regardait de côté, les yeux déjà pleins de vice⁴⁵ »; « elle avait de grands yeux d'enfant vicieuse, allumée d'une curiosité sensuelle⁴⁶ ».

L'entrelacs des âges revêt l'étoffe du monstrueux, et la sortie de l'enfance, force les jeunes filles à de multiples contorsions. Sous des dehors séduisants et innocents, ces nouveaux corps hypnotisent parfois dangereusement ceux qui les aperçoivent ou les contemplent⁴⁷. L'équilibre entre la femme et l'enfant trouve son harmonie dans l'équivoque, il trouble autant qu'il fascine, il réveille aussi, chez ceux qui s'étonnent, des besoins d'ivresse : « montrant plus de chair sous son fichu, à peine mûre et toute fraîche de printemps, [Sarriette] tentait la bouche, elle inspirait des envies de maraude⁴⁸ ».

L'édification du personnage adolescent, qui passe par l'indétermination des âges et des corps, structure autant le corps et la personnalité des jeunes hommes. Ainsi, tout comme celui de Miette, le portrait de Silvère obéit à la loi de l'opposition :

43. Valentine Marty, dans *Au bonheur des dames*, Pl., t. III, p. 486.

44. *L'Assommoir*, Pl., t. II, p. 710.

45. *Ibid.*, p. 610.

46. *Ibid.*, p. 633.

47. La description par Flaubert de la jeune Salomé dansant devant Hérode est hautement représentative de cette séduction ambiguë (*Hérodiade*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1952, t. II, pp. 675-676).

48. Sarriette, dans *Le Ventre de Paris*, Pl., t. I, p. 823-824.

C'était un garçon à l'air vigoureux, dont la bouche fine et la peau encore délicate annonçaient la jeunesse. Il devait avoir dix-sept ans. Il était beau, d'une beauté caractéristique.

Sa face maigre et allongée semblait creusée par le coup de pouce d'un sculpteur puissant; le front montueux, les arcades sourcilières proéminentes, le nez en bec d'aigle, le menton fait d'un large méplat, les joues accusant les pommettes et coupées de plans fuyants, donnaient à la tête un relief d'une vigueur singulière. Avec l'âge, cette tête devait prendre un caractère osseux trop prononcé, une maigreur de chevalier errant. Mais, à cette heure de puberté, à peine couverte aux joues et au menton de poils follets, elle était corrigée dans sa rudesse par certaines mollesse charmantes, par certains coins de la physionomie restés vagues et enfantins. Les yeux, d'un noir tendre, encore noyés d'adolescence, mettaient aussi de la douceur dans ce masque énergique. Toutes les femmes n'auraient point aimé cet enfant car il était loin d'être ce qu'on nomme un joli garçon, mais l'ensemble de ses traits avait une vie si ardente et si sympathique, une telle beauté d'enthousiasme et de force, que les filles de sa province, ces filles brûlées du Midi, devaient rêver de lui, lorsqu'il venait à passer devant leur porte, par les chaudes soirées de juillet. [...] Il était de taille moyenne, légèrement trapu. Au bout de ses bras trop développés, des mains d'ouvrier, que le travail avait déjà durcies, s'emmanchaient solidement; ses pieds, chaussés de gros souliers lacés, paraissaient forts, carrés du bout. Par les attaches et les extrémités, par l'attitude alourdie des membres, il était peuple; mais il y avait en lui, dans le redressement du cou et dans les lueurs peussantes des yeux, comme une révolte sourde contre l'abrutissement du métier manuel qui commençait à le courber vers la terre. Ce devait être une nature intelligente noyée au fond de la pesanteur de sa race et de sa classe, un de ces esprits tendres et exquis logés en pleine chair, et qui souffrent de ne pouvoir sortir rayonnants de leur épaisse enveloppe. Aussi, dans sa force, paraissait-il timide et inquiet, ayant honte à son insu de se sentir incomplet et de ne savoir se compléter. Brave enfant, dont les ignorances étaient devenues des enthousiasmes, cœur d'homme servi par une raison de petit garçon, capable d'abandons comme une femme et de courage comme un héros. Ce soir-là, il était vêtu d'un pantalon et d'une veste de velours de coton verdâtre à petites côtes. Un chapeau de feutre mou, posé légèrement en arrière, lui jetait au front une raie d'ombre⁴⁹ ».

Ici, chaque partie du visage est dessinée pour elle-même, aucun morceaux ne contraste directement avec aucun autre. L'opposition s'établit à l'intérieur de chacun d'eux, elle joue entre la rudesse et la sécheresse des traits de l'homme fait et la mollesse et la rondeur du visage de l'enfant. La réunion inattendue des qualificatifs « noir tendre » pour décrire la couleur des yeux de Silvère maintient l'opposition constitutive du portrait. Mais l'étrange harmonie qui se dégage du tableau provient

49. *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, pp. 11-12.

surtout du constant jeu de forces entre deux directions opposées qui travaillent et divisent le corps du jeune homme : l'une, verticale, s'élançait vers le haut; l'autre courbe, vers le bas; la gamme des verticales exprime les aspirations du jeune homme vers les hautes sphères de la pensée et de l'intellection, la gamme des courbes figure le poids du travail manuel et l'avilissement de l'état d'ouvrier. L'élan vertical, qui prend naissance dans un redressement de la nuque qui isole métaphoriquement la tête, représente le refus farouche de l'esprit d'être emporté par les forces telluriques qui l'obligent à se plier et à se soumettre. Car la courbe, ici, ne tient pas de l'arabesque, elle est dure et froide comme des fers qui attachent l'homme à la terre. Cette coexistence de deux forces contradictoires, la cassure du corps et la volonté de se tenir droit, déterminent l'ambivalence de l'adolescence et de la jeunesse.

Dans *Les Mystères de Marseille*, un semblable élançement du corps mû par une volonté spirituelle se rencontre dans le portrait de Marius Carol, fils de commerçant, commis chez un armateur : « Il était petit, maigre, d'allure chétive. Son visage jaune clair, percés d'yeux noirs, longs et minces, s'éclairaient par moments d'un bon sourire de dévouement et de résignation. Il marchait un peu courbé, avec des hésitations et des timidités d'enfant. Et, lorsque la haine du mal, l'amour du juste le redressaient, il devenait presque beau⁵⁰ ». Devant une trop grande pulsion de l'esprit, le corps s'atrophie parfois et se ramasse au lieu de se déployer vers le haut. Sorte de cousin littéraire, par le moral et le physique, de Louis Lambert de Balzac, Daniel Raimbault, dans *Le Vœu d'une morte*, est un exemple probant :

« Au lycée, les attitudes gauches de Daniel, sa timidité d'orphelin, lui attirèrent les plaisanteries de ses camarades. Il fut profondément blessé de ce rôle de paria. Ses allures en devinrent plus maladroitement. [...] Il se replia sur lui-même. Sa nature et les circonstances le conduisirent à une vie contemplative. Il était à l'aise dans la science, car il n'y trouvait pas les hommes, il n'y trouvait pas ses camarades, qui riaient de ses cheveux jaunes⁵¹ ».

50. *Les Mystères de Marseille*, O.C., t. I, p. 232.

51. *Le Vœu d'une morte*, O.C., t. I, p. 141.

Tout comme Silvère, Daniel Raimbault et Marius Carol sont victimes d'un identique décalage entre le corps et l'esprit.

Dans l'œuvre zolienne, la figure du jeune homme exalté ne se limite pas au jeune révolutionnaire Silvère (*La Fortune des Rougon*). Florent (*Le Ventre de Paris*), Étienne (*Germinal*), Maurice Levasseur (*La Débâcle*), nous le verrons, sont d'autres individualisations d'un type qui trouve son origine dans les œuvres romantiques. Cependant, à la différence d'un Werther ou d'un René, pour lesquels l'enveloppe charnelle, part maudite que l'homme porte en lui, freine les envolées d'un esprit en désaccord avec le monde terrestre, chez Silvère, Florent, Étienne ou Maurice, il n'existe dans l'exaltation du sentiment et de l'esprit, que génère leur enthousiasme juvénile, aucun projet de se désincarner. Ils rêvent, au contraire, d'œuvrer au sein de la communauté des hommes; leur idéal souffre de la discordance entre un esprit habité par les plus hautes aspirations sociales et un corps trop lourd ou trop chétif. Zola éprouve le besoin de réunifier le corps et l'esprit et, comme l'indique Henri Mitterand, de réhabiliter « l'unité du vivant⁵² ». En juin 1879, dans une page consacrée à la préface de *Cromwell*⁵³, Zola s'exprime clairement sur cette vision duelle de l'être humain qu'entretenait le mouvement romantique : « Notre réel à nous, la nature telle que la science nous la fait connaître, n'est point ainsi coupée en deux tranches, l'une blanche, l'autre noire. Elle est la création entière, elle est la vie, et toute notre besogne est de la chercher à ses sources, de la saisir dans sa vérité, de la peindre dans ses détails. Nous ne disons point qu'il y a une âme et un corps; nous disons qu'il y a des êtres vivants et nous les regardons agir⁵⁴ ». Il ne faut donc pas

52. Henri Mitterand, *Zola. L'histoire et la fiction*, Presses Universitaires de France, « Écrivains », 1990, p. 92.

53. *Le Voltaire*, 3 juin 1879; recueilli dans *Nos Auteurs dramatiques*, Charpentier, 1881; O.C., t. XI, pp. 604-607.

54. *Ibid.*, p. 605.

s'y tromper, l'enthousiasme du jeune homme dans l'œuvre zolienne est un « enthousiasme physiologique⁵⁵ ».

Le portrait de Silvère montre la souffrance d'un esprit ambitieux ne sachant comment s'extraire de la trop lourde matérialité de son corps plié au travail et déjà vieilli. Il métaphorise la volonté extrême d'un jeune homme désirant s'évader d'un esclavage héréditaire et du milieu qui l'a physiquement et socialement forgé (« Ce devait être une nature intelligente noyée au fond de la pesanteur de sa race et de sa classe, un de ces esprits tendres et exquis logés en pleine chair, et qui souffrent de ne pouvoir sortir rayonnants de leur épaisse enveloppe ») : les forces héréditaires sont toujours, chez Zola, des forces qui tirent vers le bas; la malignité héréditaire plie les corps⁵⁶.

L'autre monde n'est pas forcément un ailleurs céleste, il peut être à portée de main, le temps d'une révolution. Cette quête d'idéal éclaire la métaphore du « chevalier errant », au début du portrait, qui prend tout son sens en fin de parcours (« Avec l'âge, cette tête devait prendre un caractère osseux trop prononcé, une maigreur de chevalier errant »). La référence à Don Quichotte s'impose. Cependant, il y a une différence notoire entre Silvère et Don Quichotte : si le visage du premier rappelle effectivement le chercheur d'idéal qu'est le second, le jeune homme porte en lui, dans son corps trapu et plein, l'homme du peuple et de bon sens que le chevalier traînait à ses côtés : Silvère est tout autant Don Quichotte que Sancho Pança⁵⁷, tout comme Miette, nous l'avons vu, est à la fois déesse et paysanne.

55. Dossier préparatoire de *La Fortune des Rougon*, « Plans initiaux », B.N., N.a.fr. 10.303, f° 2 (classé 65). À ce sujet, voir aussi les notes prises par Zola sur la *Physiologie des passions* de Letourneau, Pl., t. V, p. 1688.

56. Deux exemples suffiront. Dans le dossier préparatoire de *La Faute de l'abbé Mouret*, lorsque Serge choisit, après son idylle avec Blanche [Albine dans la version définitive], de retourner à son éducation première de séminariste, Zola note : « Serge se courbe davantage; demande grâce, finit dans le sens catholique » (« Ébauche », B.N., N.a.fr. 10.294, f° 4). Zola reste fidèle à ce principe, dans *Vérité* : le jeune Zéphirin « se courb[e], dev[ient] bossu, sous quelque tare héréditaire », O.C., t. VIII, p. 1012.

57. « Demi ignorance de l'ouvrier menant à l'enthousiasme politique », dossier préparatoire de *La Fortune des Rougon*, « Plan de la Fortune des Rougon », B.N., N.a.fr. 10.303, f° 7.

Qu'il s'agisse de Miette ou de Silvère, la beauté des adolescents, « étrange et saisissante⁵⁸ », résulte d'un cumul de détails qui prennent sens dans leur agencement; chaque détail exaltant celui qui s'oppose à lui. Ce travail des différences dynamise le portrait; cette technique rapproche le romancier de Manet. En effet, Zola, dans son article sur le peintre, avait bien saisi que l'impression de réel ressentie devant les tableaux de ce dernier tenait à la multiplication des tons, au rapport juste qu'ils entretiennent les uns à côté des autres⁵⁹, ainsi qu'au groupement des figures organisé en fonction des « vives oppositions qu'elles font en se détachant les unes des autres⁶⁰ ». De l'opposition naît le contraste, du contraste le relief, et du relief la vie. Ce principe d'organisation que remarque le critique d'art, l'écrivain le défend en pratique. Le va-et-vient descriptif d'une opposition à l'autre s'avère un excellent moyen pour mettre en scène le mouvement laborieux et difficile de l'adolescence.

Les portraits de Miette et de Silvère montrent en effet avec force que l'adolescence est une limite indistincte. En Miette, la femme se dépouille pudiquement de la petite fille; en Silvère, se combinent le spectre de l'enfance et une vieillesse prématurée, et se profile en lui une sorte de *puer senex* inversé. Suspension du temps, embranchement des âges qui s'entrecroisent, l'adolescence doit son statut hautement ambigu et critique à un brouillage, parfois à un effacement des distinctions (sociales ou biologiques) qui passe par leur exacerbation commune. Entre l'élan vers un avenir autre, élan de jeunesse et d'illusion, et l'inclinaison d'une vieillesse entamée, au creux de cet étirement et de cette tension, l'adolescence trouve sa place et sa nature. Ainsi, pour dire celle de Silvère et de Miette, Zola mobilise une rhétorique de la différence qui puise son énergie dans la puissance du paradoxe que génère la simulta-

58. *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 15.

59. *Édouard Manet. Étude biographique et critique* (parue dans *La Revue du XIXe siècle*, 1er janvier 1867), É. Dentu éditeur, 1867, 48 p.; *O.C.*, t. XII, p. 832. Colette Becker rapporte, dans sa préface à *La Faute de l'abbé Mouret*, une confidence de Zola à E. Hertz : « Dans tous mes livres, comme vous voyez, j'ai été en contact et échange avec les peintres [...]. Les peintres m'ont aidé à peindre d'une manière neuve, "littérairement" », Laffont, « Bouquins », t. I, 1991, p. 15.

60. *Édouard Manet. Étude biographique et critique*; *O.C.*, t. XII, p. 833.

néité des oppositions. Cependant, leur réunion par la trame des indices biologiques, des métaphores mythiques et des images sociales, ne noie pas les portraits dans l'informe; l'extension des images et du sens est au contraire représentative de la forme s'incarnant. Et cette mise en œuvre du corps adolescent passe, comme toute chose se faisant, par de multiples métamorphoses. L'image semble impossible à fixer. Détails et métaphores scandent l'élaboration descriptive qui trouve sa justesse dans l'accumulation. Ce mélange met en place un système de figuration qui ne vise pas des contours nets et précis, mais une figuration en gésine, pourrait-on dire, en travail, en mouvement, en voie perpétuelle d'achèvement. D'ailleurs, le texte s'active à donner des signes qui confirment l'état de devenir (« Elle se trouvait à cette heure indécise et adorable où la grande fille naît dans la gamine »), ou d'inachèvement du personnage (« Aussi, dans sa force, paraissait-il timide et inquiet, ayant honte à son insu de se sentir incomplet et de ne savoir se compléter »)⁶¹. Miette et Silvère se rejoignent dans leur incomplétude. Le caractère inachevé de l'adolescent semble d'abord social et idéologique, et donc plus improbable, tandis que celui de l'adolescente est essentiellement physiologique; cette différence fondamentale préside à leur destinée, nous y reviendrons.

Cet inachèvement que maintient le romancier dans la facture de ses personnages adolescents révèle sa tentative de cerner cette époque de la vie dans ce que les « discours de relais »⁶² — dictionnaires, thèses médicales, traités d'éducation, etc. — tentent de résorber. Refusant le caractère intermédiaire de l'adolescence, ces discours sortent le jeune homme et la jeune fille de ce stade, alors que l'entre-deux

61. Philippe Hamon, à propos de la description de Miette, insiste sur cet effet : « Le lexique qui prend en charge le personnage (devenir, indécise, hésitation, à demi...) souligne bien cette ambiguïté du personnage, en même temps que le dynamisme du passage (s'indiquer, se dégager, naissant) d'un état à un autre » (*Le Personnel du roman. Le système des personnages dans "Les Rougon-Macquart" d'Émile Zola*, Genève, Droz, 1983, p. 196).

62. Expression qui désigne l'ensemble des sources à partir desquelles l'auteur travaille et que nous empruntons à Pierre Abraham (*Créatures chez Balzac*, Gallimard, 1931), mise en valeur et soulignée par Lucienne Frappier-Mazur dans *L'Expression métaphorique dans "La Comédie humaine"*, Klincksieck, 1976, p. 69.

(qu'il soit physiologique ou social) de l'adolescence, et le trouble (moral et sexuel) qu'il génère, fascinent le romancier. Maupassant l'avait senti lorsque dans son article sur la « jeune fille », il écrit :

« Comment découvrir les délicates sensations que la jeune fille elle-même méconnaît encore, qu'elle ne peut ni expliquer, ni comprendre, ni analyser, et qu'elle oubliera presque entièrement lorsqu'elle sera devenue femme? Comment deviner ces ombres d'idées, ces commencements de passions, ces germes de sentiments, tout ce confus travail d'un caractère qui se forme?

Comment noter les étapes, les phases subtiles de cette transition? Comment savoir, en voyant la graine, ce que sera la plante?

C'est encore là ce qui, sans doute, a retenu jusqu'ici les romanciers précis devant cette difficile tentative. Ecrire la vie d'une jeune fille jusqu'au mariage, c'est raconter l'histoire d'un être jusqu'au jour où il existe réellement. C'est vouloir préciser ce qui est indéfini, rendre clair ce qui est obscur, entreprendre une œuvre de déblaiement pour l'interrompre quand elle va devenir aisée⁶³ ».

Les médecins révèlent que l'adolescence engendre un désordre qu'il s'agit de réordonner au plus vite, et au mieux; moins alarmiste, l'écrivain retient le pouvoir hautement génératif — du point de vue romanesque — de cet âge et de sa confusion. Les interprétations médicales, chargées d'images affolantes, que corrobore une lexicologie terrifiante (affections de la voix, des poumons, du cœur, du système génital, hémoptysie, phtisie pulmonaire, manie, hystérie, folie, nymphomanie, perte de mémoire, paralysie générale, névralgie faciale ou crânienne, chlorose, chorée, catalepsie, léthargie), deviennent pour Zola un véritable « ferment » narratif. De ce fait, les prédicats purement physiologique, biologique ou pathologique (hérédité, puberté, chlorose, etc.) se situent dans le texte zolien à mi-chemin entre l'ornemental et le topique. Ils possèdent, en effet, autant d'éloquence qu'une métaphore. Dans les « Notes générales sur la marche de l'œuvre », la chlorose de Jeanne, la jeune fille d'*Une page d'amour*, dessine le personnage :

63. Guy de Maupassant, « La jeune fille » [compte rendu des romans *Chérie* de Goncourt et de *La Joie de vivre* de Zola], *Le Gaulois*, 18e année, 3e série, n° 650, dimanche 27 avril 1884, p.1 col. II-IV.

« Chloro anémie générale — Au moment de la puberté, lorsque Jeanne se règle. Appétit perverti. Dégoût de la viande. Goût pour la salade et les crudités — Le caractère changé, très aimable et très boudeuse — Aspect maladif : Les forces s'en vont. Le visage très pâle. Maigreur. Des crampes d'estomac, des douleurs partout, dans le dos et dans les jambes. [...] Pesanteur dans le bas ventre. Très triste. Des migraines terribles, très rapprochées, tous les soirs (sulfate de quinine, café noir) Elle ne peut pas rester debout, tant les jambes sont faibles⁶⁴ ».

et détermine également le « programme » du roman : « Une névrose chloro-anémique. Voici, je crois la marche à suivre. Une première crise. Des convulsions. Ordonner les détails. La maladie qui dure plusieurs semaines — Chloro-anémique, au moment de la puberté. Tous les détails. Enfin une rechute avec complication d'une phtisie, ou d'une fluxion de poitrine⁶⁵ »; de même la puberté de Pauline dans *La Joie de vivre* doit être, selon Zola, le « pivot de tout le livre⁶⁶ ». C'est que les théories sur la puberté et l'adolescence puisent elles-mêmes dans un lexique métaphorique. Nous l'avons vu dans le chapitre II, empruntant à la sphère de la machine et au domaine animal. En effet, il semble que le caractère profondément mutant du jeune homme ou de la jeune fille en cours de transformation a imposé à l'imaginaire médical une « mythologie » de l'adolescence où héros, criminel, créature, brute et machine rivalisent. Rien d'étonnant à cela, puisque tout phénomène de croissance — comme tout phénomène de dégénérescence du reste — se caractérise par une succession de métamorphoses. Sortes de double chaotique, l'adolescence et la jeunesse, à cet égard, sont problématiques, puisqu'à ces époques de la vie, génération et dégénérescence coexistent dangereusement. Déclencheurs de pathologies diverses, de symptômes délétères, de crise morale et sociale, l'adolescence et la jeunesse fonctionnent dans le texte zolien comme des embrayeurs narratifs qui nourrissent le personnage, consti-

64. B.N., N.a.fr. 10.345, f° 119. Les notes sont tirées du *Traité pratique des affections nerveuses et chloro-anémiques*, Delahay, 1861.

65. *Ibid.*, f° 118.

66. « Rappeler sa puberté (Pivot de tout le livre), la joie d'être femme, le flot rouge qui crève, gorge, le poil, l'odeur », « Plan » de *La Joie de vivre* », B.N., N.a.fr. 10.311, f° 105.

tuent certains de ses traits et lui donnent un début de stature. Zola ne sera ni médecin ni homme de loi, ce n'est pas son ambition : « Si mon roman doit avoir un résultat, il aura celui-ci : dire la *vérité* humaine, démonter notre machine, en montrer les secrets ressorts par l'hérédité, et faire voir le jeu des milieux. Libre ensuite aux législateurs et aux moralistes de prendre mon œuvre, d'en tirer les conséquences et de songer à panser les plaies que je montrerai⁶⁷ ». En 1924, Henri Massis, comprend que la fascination des romanciers pour l'adolescence provient justement de l'ambivalence physiologique et psychologique de cet âge : « D'où vient cette faveur presque exclusive qui porte les jeunes écrivains d'aujourd'hui à romancer leur "inquiète" puberté — car c'est bien plutôt cet état physiologique, cette crise où le masculin et le féminin se confondent, où les instincts prennent le dessus, où le raisonnement lui-même est tout affectif, c'est bien plutôt de cet état informe où le médecin, plus encore que le psychologue, aurait son mot à dire, qui suscite leur activité littéraire⁶⁸ ». Émile Zola a pressenti que l'analyse de ce moment trouble et critique, de ce « à demi », de ce « presque », est plus riche que les moyens de sa cure. Par un travail constant de contamination des savoirs et des mythes, le roman naturaliste ne cherche pas à consoler l'être humain, mais constitue plutôt le lieu d'une catharsis. Le pinceau l'emporterait sur le scalpel, et l'atelier sur le laboratoire.

Zola et Zola

En 1878, dans « La jeunesse française contemporaine » paru dans *Le Messager de l'Europe*, Zola propose à ses lecteurs russes un catalogue des principaux jeunes gens de France : « Maintenant, je voudrais prendre le jeune homme au sortir

67. « Notes générales sur la marche de l'œuvre », Pl., t. V, p. 1740.

68. Henri Massis, *Jugements II* (André Gide, Romain Rolland, Georges Duhamel, Julien Benda — les chapelles littéraires), Plon, 1924, pp. 114-115.

du collègue et étudier son attitude pendant cette période de sa vie. Il n'est plus en-fermé entre quatre murs, on l'a lâché à tous les vents. Occupons-nous donc de cette heure particulière qui, presque toujours, décide de son avenir⁶⁹ ». C'est sous la forme d'une typologie sociale que le critique élabore le tableau qu'il divise en cinq parties. La première est moins sociale que géographique, le critique s'intéresse tout d'abord aux « étudiants de province » qu'il présente comme des jeunes gens généralement calmes, peu enclins aux divertissements. Quand ils ne sont pas sur les bancs de l'université, ils traînent, pour se distraire, sur les banquettes des cafés et jouent aux cartes : « Il va de soi que ce n'est pas à eux qu'appartient l'avenir. Un grand esprit peut, bien entendu, naître même dans un pareil milieu. Mais, bientôt il prendra la fuite, il ira à Paris afin de se sauver de ce lent abêtissement qui s'empare de vous dans les cafés et sur les boulevards, où les gens bâillent⁷⁰ ». Délaissant, sur cette note peu réjouissante, la province pour la capitale, Zola présente « les étudiants parisiens », nettement plus colorés que leurs congénères provinciaux et davantage pré-occupés par les femmes que par leurs études (« Les femmes, les grisettes aux mœurs libres, apportent quelque chose de particulier dans la vie des étudiants pari-

69. *Le Messager de l'Europe*, avril 1878; *O.C.*, t. XIV, pp. 308-332 (ici, p. 308).

70. *Ibid.*, p. 313. En 1860, dans une lettre de jeunesse à Jean-Baptistin Baille, Zola était déjà convaincu que Paris était le seul endroit où le talent pouvait se déployer et s'incarner : « Quel mal cela fait-il, je le demande, que Paris soit le foyer intellectuel; il n'y a qu'un soleil pour toutes les contrées de la terre, et il les éclaire et les réchauffe toutes. Paris est l'astre de l'intelligence, il envoie ses rayons jusque dans les provinces les plus reculées. Paris est la tête de la France; plus la tête s'élève, plus le corps grandit; plus elle pense, plus tout s'améliore. La décentralisation politique a été rejetée, pourquoi la décentralisation littéraire ne le serait-elle pas de même? On a redouté, avec raison, la naissance des tribunes secondaires, où de secondaires journalistes viendraient faire les grands bras. Mais ne doit-on pas redouter aussi d'éparpiller les hommes de talent, de créer dans chaque bourg une académie où les sots ne peuvent manquer d'être en majorité? Ne vaut-il pas mieux que chaque ville envoie à Paris son grand homme, et que toutes ses lueurs éparses se réunissent pour former un splendide flambeau? » (*Corr.*, t. I, p. 210, lettre n° 27, 25 juillet 1860). En 1898, la gloire de Paris, dans le roman qui porte ce titre, nourrit encore l'imaginaire zolien : « Et c'était l'exaltation de Paris, tout le futur qui s'élaborait dans son énormité, et qui s'envolerait, en une clarté d'aurore. Si le monde antique avait eu Rome, maintenant agonisante, Paris régnait souverainement sur les temps modernes, le centre aujourd'hui des peuples, en ce perpétuel mouvement qui les emporte de civilisation en civilisation, avec le soleil, de l'est à l'ouest. Il était le cerveau, tout un passé de grandeur l'avait préparé à être, parmi les villes, l'initiatrice, la libératrice » (*Paris, O.C.*, t. VII, p. 1566). Cet anthropomorphisme n'est pas une idée neuve; Balzac dans *La Fille aux yeux d'or* nomme la capitale « tête du globe » (*La Fille aux yeux d'or*, dans *La Comédie humaine*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1976-1981, 12 vol.; t. V, p. 1051).

siens, qui ne ressemble pas, et de loin, à la vie sans éclat des étudiants de province. [...] Ici la femme est partout, elle remplit la vie de l'étudiant⁷¹ ». C'est que, dans cette atmosphère enivrante, un moment crucial survient, « le premier baiser *métamorphose* l'enfant en homme. C'est de cette façon que presque tous les jeunes adolescents font vraiment connaissance avec la vie⁷² ». Le passage de l'adolescence à l'âge adulte s'opère ainsi magiquement par un baiser aux vertus d'élixir. Mais ces étudiants ne sont pas toute la jeunesse, Zola distingue encore trois catégories : « la jeunesse riche », « celle qui donne le ton, qui tient son rôle dans le grand monde parisien⁷³ », mais qui n'est qu'une infime partie de la jeunesse, une quatrième, la principale par le nombre, « la jeunesse des travailleurs, des fonctionnaires, des commerçants et des ouvriers », une dernière, dans laquelle Zola lui-même se reconnaît pour l'avoir connue, « la jeunesse du monde artistique » : « J'ai réservé pour la fin la jeunesse du monde artistique : sculpteurs, peintres, poètes, romanciers de l'avenir qui encombrant la chaussée de Paris en croyant fermement au bonheur et à la gloire. J'avoue que mon cœur leur appartient entièrement : ce sont mes enfants, mes chers frères⁷⁴ ». Une telle typologie n'existe pas pour les jeunes filles. Zola s'y intéresse, mais autrement. En effet dans un article également paru dans *Le Messager de l'Europe*, Zola propose une galerie de portraits intitulée « Types de femmes en France⁷⁵ ». D'emblée, le journaliste distingue la paysanne de la citadine, puis le second type se subdivise en trois classes, l'ouvrière, la bourgeoise et l'aristocrate; point d'universitaires et point d'artistes. Par ailleurs, de nombreux articles de journaux et de très courtes nouvelles traitent de l'éducation des jeunes filles, celle-ci est

71. *Ibid.*, p. 315.

72. *Ibid.* (nous soulignons).

73. *Ibid.*, p. 318.

74. *Ibid.*, p. 327.

75. *Le Messager de l'Europe*, novembre 1878; *O.C.*, t. XIV, pp. 355-377.

constamment liée à leur milieu⁷⁶. Le ton de Zola dans ces différents textes est celui d'un homme qui ne craint ni la polémique ni les idées neuves, même si parfois, il ne le cache pas, il n'hésite pas à associer le moraliste à l'observateur : ce que Zola « a aimé dans le journalisme, c'est l'occasion et le moyen de développer ses idées, de polémiquer sur l'art, la littérature, la politique. Même les textes qu'il envoie entre 1875 et 1880 au *Messenger de l'Europe*, revue de Saint-Pétersbourg, sur la société française contemporaine, sont écrits dans le style du moraliste ou du sociologue, plutôt que dans celui du chroniqueur⁷⁷ ».

La question de la jeunesse est, pour le journaliste qui étudie les mœurs, d'envergure, car, véritable espace transitaire, elle convoque tous les sujets qu'ils soient d'ordre politique, moral ou social (l'Empire ou la République, l'éducation laïque ou religieuse, le mariage ou le célibat, l'adultère ou la prostitution, etc.). Penser la jeunesse, c'est penser la société, et deviner son avenir. Dès 1868, Zola soutient l'idée, que nous retrouverons dans *Germinal* (1885) et dans *La Débâcle*, (1892) d'un ressaisissement (il n'est pas encore question d'une régénérescence) « social » par le peuple, sauvegarde de la société, espoir d'un renouveau, antidote contre la déliquescence sociale qu'incarne la jeunesse dorée de l'Empire :

« Une sorte d'éréthisme nerveux secoue notre jeunesse dorée. Nos gentilshommes, nos fils de famille vivent dans un rire idiot. Ils applaudissent les turlutaines de MM. Offenbach et Hervé, ils font reines de misérables danseuses de cordes qui gambadent sur les planches des théâtres comme des artistes de foire. Leurs maîtresses sont des filles de portière qui les rabaissent à leur langage et à leurs sentiments. Quand ils ont perdu cent mille francs en quelques heures, sans se brûler la cervelle, ils se jugent hommes de courage. Ce serait à désespérer de la gé-

76. Par exemple, « Comment elles poussent » (*O.C.*, t. XIV, pp. 525-530); « L'adultère dans la bourgeoisie » et « Femmes honnêtes » (*O.C.*, t. XIV, pp. 531-542); « Femmes du monde » (*O.C.*, t. XIV, pp. 681-685).

77. Henri Mitterand, *Le Regard et le signe*, Presses Universitaires de France, « Écriture », 1987, p. 58.

nération qui vient, si la grande voix du peuple ne montait, grave et sévère, prononçant des paroles de justice et de vérité⁷⁸ ».

En 1872, alors que l'Histoire a tourné, Zola n'hésite pas à fustiger cette jeunesse « impérialiste » :

« Là est le cloaque bonapartiste qui pourrit encore une grande partie de notre administration. Sous l'Empire, les coureurs de boudoirs gagnaient des préfectures dans l'alcôve de certaines dames, et c'était Mabilille qui fournissait les bureaux d'expéditionnaires. On était beau, bien mis, la chair blanche, la rose aux lèvres; on avait dans sa poche son diplôme de bachelier ès vices, avant de solliciter le moindre emploi. Les plus compromis obtenaient le plus beau département. / Lorsqu'une nation a mis les pieds dans cette fange, elle se pourrit lentement. Le mal ronge sans relâche, monte sans cesse, va jusqu'au cœur. Il est grand temps que la République balaie ces puanteurs si l'on ne veut pas que la gangrène se déclare. Ces vieillards de trente ans sont bons pour le charnier⁷⁹ ».

La pensée du chroniqueur rejaillit bien évidemment dans l'œuvre du romancier, l'un travaillant toujours avec l'autre, mais l'appel à l'ordre moral et à la salubrité sociale par la République que réclame Zola dans nombre d'articles d'idées est véhiculé d'une toute autre manière dans le roman. Dans les « Notes générales sur la marche de l'œuvre », l'écrivain « bâtit » *Les Rougon-Macquart* sur le socle de la désorganisation : « L'Empire a déchaîné les appétits et les ambitions. Orgies d'appétits et d'ambition⁸⁰ »; « Le moment est trouble. C'est le trouble du moment que je peins⁸¹ ». La déstructuration sociale et morale donne à l'œuvre romanesque son mouvement, puisque le roman s'alimente de ce qu'il condamne. À propos de la *Curée*, Zola souligne : « Il y a là un monde à peindre et à narrer d'un fer rouge⁸² ». Le romancier n'épargne aucune classe; le dossier préparatoire de *Pot-Bouille*, qui s'ouvre sur une note toute aussi incisive, en témoigne : « Parler de la bourgeoisie :

78. *La Tribune*, 6 décembre 1868; *O.C.*, t. XIII, p. 207.

79. [Le monde galant], *La Cloche*, le 14 juillet 1872; *O.C.*, t. XIV, p. 120.

80. « Notes générales sur la marche de l'œuvre », Pl., t. V, p. 1740.

81. *Ibid.*, p. 1739.

82. « Ier plan remis à Lacroix », Pl., t. V, p. 1772.

c'est faire l'acte d'accusation le plus violent qu'on puisse lancer contre la société française. [...] Montrer la bourgeoisie à nu, après avoir montré le peuple, et la montrer plus abominable, elle qui se dit l'ordre et l'humanité⁸³ ». Ce faisant une étonnante dynamique, entre la volonté éthique du texte romanesque et son esthétique, s'articule à l'intérieur d'une sorte de théâtralisation de la perversion, du dépravé, du scandaleux, de la folie, de la dégénérescence. Tous ces phénomènes servent, en effet, à l'imaginaire zolien, à ses métaphores, et les lois de l'hérédité et le « jeu » des milieux permettent éthiquement leur mise en spectacle. L'œuvre des *Rougon-Macquart*, dont le programme est l'étude des lieux de la « décomposition » sociale, désarticule, fragmente la société en multipliant les points de vue. La « gangrène » féconde ainsi la fiction :

« Un roman sur les prêtres (Province) / Un roman militaire (Italie) / Un roman sur l'art (Paris) / Un roman sur les grandes démolitions de Paris / Un roman judiciaire (Province) / Un roman ouvrier (Paris) / Un roman dans le grand monde (Paris) / Un roman sur la femme d'intrigue dans le commerce (Dégou) Paris / Un roman sur la famille d'un parvenu (effet de l'influence de la brusque fortune d'un père sur ses filles et garçons) Paris / roman initial, province⁸⁴ ».

De la même façon, et tout aussi paradoxalement, le personnage zolien accède à son humanité par ce qui peut l'anéantir. La tare et la fêlure le font, dans l'œuvre, exister. Soulignons qu'elles s'activent au moment de la puberté. Chantal Bertrand-Jennings a déjà remarqué qu'à cette époque « apparaissent les premiers troubles symptomatiques de la névrose⁸⁵ ». La faille héréditaire — la fêlure — profite presque systématiquement du passage de l'enfant à l'adolescent(e), de cette période d'hésitation, de fragilité, de mutation, pour se déployer : « De nouveau, elle était dévorée de scrofules, des désordres nerveux avaient reparu, à l'heure critique de la puberté. L'ivro-

83. Dossier préparatoire de *Pot-Bouille*, B.N., N.a fr., 10.321 f° 1.

84. « Détermination générale », Pl., t. V, p. 1735.

85. Chantal Bertrand-Jennings, *L'Éros et la femme chez Zola*, Klincksieck, 1977, p. 51.

gnerie redoublait son mal, car elle s'était mise à boire avec ses parents⁸⁶ ». Si Zola, à l'instar d'Émile Mathieu, envisage la puberté comme une naissance⁸⁷ (« Elle avait une naïveté sensuelle, elle semblait être née à quinze ans, en pleine puberté⁸⁸ »), c'est que la représentation de la puberté comme moment originaire est plus complexe qu'un simple éveil à la vie sociale et sexuelle.

Avant Freud qui, dans *Totem et Tabou*, soutient que le complexe d'Œdipe est une réactivation du parricide originel dans le développement de l'individu⁸⁹, Zola a l'intuition de la survivance d'une scène originelle, et celle de sa réapparition dans le développement de l'être humain. Ainsi, la volonté de tuer de Jacques Lantier, dans *La Bête humaine*, annonce un besoin atavique qui trouve sa satisfaction dans la mort d'une femme. S'il ne s'agit pas de réitérer le parricide des origines, la figure du père reste proche et concomitante à l'action de tuer, puisqu'il est question de venger les pères ancestraux : « Chaque fois, c'était comme une soudaine crise de rage aveugle, une soif toujours renaissante de venger des offenses très anciennes, dont il aurait perdu l'exacte mémoire. Cela venait-il donc de si loin, du mal que les femmes avaient fait à sa race, de la rancune amassée de mâle en mâle, depuis la première tromperie au fond des cavernes?⁹⁰ » En élaborant le récit d'une tromperie première par une femme, qui installe ontologiquement toutes les femmes dans le péché, en enchâssant adultère et faute originelle, le romancier se change en mythographe. Il fait se rejoindre le mythe, la pathologie et la physiologie, car la réactivation archaïque par le meurtre débute au moment de la puberté. En effet, les accès meurtriers de Jacques Lantier apparaissent pour la première fois à l'époque pubertaire : « Mon

86. Fille Prouane, dans *La Joie de vivre*, Pl., t. III, p. 1005.

87. « C'est là, à proprement parler, que commence l'histoire de la femme », Émile Mathieu, *Études cliniques sur les maladies des femmes appliquées aux affections nerveuses et utérines, et précédées d'essais philosophiques et anthropologiques sur la physiologie et la pathologie*, Moquet, 1847, p. 368. Voir aussi notre chapitre II, pp. 99 et 112.

88. Louise, dans *La Curée*, Pl., t. I, p. 434.

89. Sigmund Freud, *Totem et tabou* (chapitre IV : « Le retour infantile du totémisme »), traduit par S. Jankélévitch, Payot, « Petite Bibliothèque Payot », 1972 [1913], pp. 153-241.

90. *La Bête humaine*, Pl., t. IV, p. 1044.

Dieu! il était donc revenu, ce mal abominable dont il se croyait guéri? Voilà qu'il avait voulu la tuer, cette fille! Tuer une femme, tuer une femme! cela sonnait à ses oreilles, *du fond de sa jeunesse*, avec la fièvre grandissante, affolante du désir. Comme les autres, *sous l'éveil de la puberté*, rêvent d'en posséder une, lui s'était enragé à l'idée d'en tuer une⁹¹ ». « Il entendait en lui le labour décuplé du cerveau, un grondement de toute la machine. Cela venait de très loin, de *sa jeunesse*⁹² ». Zola affirme explicitement que le moment de l'adolescence n'est pas simplement un pont entre l'enfance et l'âge adulte, mais bien une période clé, qui ouvre ou rejoue une origine⁹³. D'ailleurs, il ne se prive pas d'intégrer le moment pubertaire aux prémisses de son œuvre. Ne souligne-t-il pas qu'Adélaïde Fouque est publiquement reconnue comme folle par les gens du faubourg de Plassans dès son adolescence :

« Les Fouque étaient les plus riches maraîchers du pays; ils fournissaient de légumes tout un quartier de Plassans. Le nom de cette famille s'éteignit quelques années avant la révolution. Une fille seule resta, Adélaïde, née en 1768, et qui se trouva orpheline à l'âge de dix-huit ans. Cette enfant, dont le père mourut fou, était une grande créature, mince, pâle, aux regards effarés, d'une singularité d'allures qu'on put prendre pour de la sauvagerie tant qu'elle resta petite fille. Mais en grandissant, elle devint plus bizarre encore; elle commit certaines actions que les plus fortes têtes du faubourg ne purent raisonnablement expliquer, et dès lors, le bruit courut qu'elle avait le cerveau fêlé comme son père⁹⁴ ».

La fêlure guette la puberté d'Adélaïde pour s'installer et s'enraciner. Au moment où la jeune fille perd son nom (« Le nom de cette famille s'éteignit quelques années avant la révolution. Une fille seule resta, Adélaïde »), dans ce corps symboliquement et physiologiquement vierge, la fêlure, comme une âme mauvaise et vagabonde, attend la mise en chair de l'enfant en femme pour s'incarner, et rejouer

91. *Ibid.*, p. 1042 (nous soulignons).

92. *Ibid.*, p. 1206 (nous soulignons).

93. L'intuition est d'autant plus remarquable, qu'il faut attendre le vingtième siècle et les années 1960 pour que Pierre Mâle, considéré comme le « père » de l'école française de psychanalyse de l'adolescent, définisse clairement l'adolescence non plus comme la fin de l'infantile, mais essentiellement comme une origine (Pierre Mâle, *Psychothérapie de l'adolescent*, « Psychothérapie de la puberté », Presses Universitaires de France, 1969 [1964], pp. 77-78).

94. *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 41.

l'origine. Le corps en friche de la jeune fille (« elle obéissait avec une grande naïveté aux seules poussées de son tempérament ») trouvera rapidement un jardinier (Rougon). Puis viendront les secondes épousailles en manière d'adultère avec Macquart. Le canevas mythique est accompli, l'histoire peut commencer.

La fiction naturaliste sait lier les corps, les mythes et les pathologies à la puberté, à l'adolescence et à la jeunesse. Ainsi, la recherche de « combinaisons » héréditaire et pathologique, sur laquelle repose en partie la structure de l'œuvre (« Il me faut encore : Distribuer les combinaisons, mélanges et élections / Faire mourir quelques personnages d'une maladie héréditaire / Décider du sexe, des causes de la prépondérances des facteurs / Trouver des cas curieux et dramatiques d'hérédité⁹⁵ »), trouve dans l'étude de l'adolescence et de la jeunesse un terrain fructueux, puisque la jeunesse assemble en son lieu ce qui biologiquement se meurt (l'enfance) et se recompose (l'âge mûr). La jeunesse dans ses diverses incarnations dit ce qu'une société n'est plus, mais aussi ce qu'elle sera. Espace de ralliement de l'ancien et du nouveau, elle est le masque emblématique de la société.

Le moment révolutionnaire

Dès *La Fortune des Rougon*, l'écrivain décalque habilement l'histoire intime de Miette et Silvère sur la grande histoire, faisant de ce qui devait être une « idylle exquise, un conte grec, l'amour de deux enfants⁹⁶ », une transposition amoureuse des développements insurrectionnels. Cette transposition de l'histoire publique en événement privé n'est pas la seule dans le roman puisque, comme l'explique Naomi

95. « Détermination générale », Pl., t. V, p. 1731.

96. « L'auteur au milieu de ces horreurs a mis une idylle exquise, un conte grec, l'amour de deux enfants » texte tiré d'une réclame rédigée par Zola lui-même en vue de la promotion du roman, « Réclames sur *La Fortune des Rougon* », dossier préparatoire de *La Fortune des Rougon*, B.N., N.a.fr. 10.303, f° 82 (cité par Gina Gourdin-Serrenière dans *La Fortune des Rougon*, Genève, Strategic communication, 1990, p. 555).

Schor, le choix que fait Adélaïde d'un amoureux braconnier, reste une sorte de « contrecoup de la Révolution⁹⁷ » de 89 : la jeune fille bien née jetant son dévolu sur l'homme du peuple. À cet égard, lors de la troisième édition de *La Fortune des Rougon*, Zola « rajeunit » Adélaïde Fouque de trois ans⁹⁸. Ce rajeunissement inscrit donc l'amour de la jeune femme pour Macquart en pleine révolution blanche, celle qui charriait encore les utopies et les idéaux d'égalité. En 1793, ces idéaux sont sérieusement entachés, pour ne pas dire détruits, par la Terreur, véritable révolution noire. Le grand amour de Tante Dide ne devait-il pas, pour garder toute sa symbolique révolutionnaire, appartenir à une époque de réelles transformations? Car Zola sait que les révolutions véhiculent l'illusion d'une nouvelle origine (« l'effroyable secousse donnée par la Révolution à l'ancienne société française, [a] été nécessaire pour retourner le champ où allait pousser la société nouvelle. [...] Toute notre histoire est là, depuis quatre-vingt ans⁹⁹ »); d'ailleurs, l'effet *tabula rasa* de la Révolution française lui permet de laisser planer le mythe d'une création *ex nihilo* qui oblitère les incertitudes : « Mon roman eût été impossible avant 89¹⁰⁰ ». Mais l'auteur, qui ne sépare jamais l'Histoire du physiologique, campe dans ce roman des origines une autre révolution, moins historique et moins sociale. L'histoire d'amour de Miette et Silvère présente deux adolescents se débattant dans les filets d'une révolution privée, celle de la puberté. Contemporaine de leur engagement amoureux et politique, elle les « révolutionne » physiologiquement et psychologiquement¹⁰¹, les

97. Naomi Schor, « Mythe des origines, origine des mythes : *La Fortune des Rougon* », *Les Cahiers Naturalistes*, vol. 24, n° 52, 1978, p. 127.

98. Henri Mitterand détaille les modifications qui apparaissent entre la première (1871) et la troisième édition (1872); Pl, t. I, pp. 1537-1539.

99. *Le Roman expérimental*, O.C., t. X, p. 1384. « La République et la Littérature » a paru dans *Le Messager de l'Europe* en avril 1879, puis dans le supplément littéraire du *Figaro* et dans *La Revue bleue* le 25 avril 1879. L'article sera recueilli dans *Le Roman expérimental* (voir « Notice » au *Roman expérimental*, *ibid.*, p. 1407).

100. « Notes sur la marche générale de l'œuvre », Pl., t. V, p. 1738. Henri Mitterand date ces « Notes » de fin 1868-début 1869 (*ibid.*, p. 1672-1673).

101. « À aucune autre période de la vie ne se produit un accroissement aussi rapide du volume du corps. [...] Ce fait nous explique en partie pourquoi à aucune partie de la vie, [...] le péril pour l'intégrité physique et morale de l'individu n'est plus grand » (Antoine Marro, *La Puberté chez*

métamorphosant tour à tour en guerriers et en victimes de leur amour. Car le travail de « la chair [qui] est au fond des tendresses les plus tendres¹⁰² » agit fortement sur les deux amoureux, les tourmente tout autant qu'il les grise, les plonge dans un « état de bien-être douloureux¹⁰³ ». La révolution pubertaire qui signe la capacité à procréer, charrie le mythe d'un renouveau ou d'un engendrement, la foi dans le recommencement sans fin de la procréation. Néanmoins, la force de cette régénérescence connaît par ailleurs des dénouements tragiques. Si elle annonce le principe de ce qui rend possible une nouvelle existence humaine, elle possède également, comme nombre de révolutions, les vertus de sa ruine.

Avec beaucoup de finesse et de psychologie, Zola réussit, par l'écriture de l'amour naissant de Miette et Silvère, à montrer les contradictions et les drames que rencontrent les adolescents au moment de leur entrée dans la vie. L'engagement social, c'est-à-dire ici politique et révolutionnaire, et privé des deux jeunes gens implique dans un cas comme dans l'autre une mise en scène et une mise en jeu du corps. Et la scénographie imposée à la jeune fille sera bien différente de celle imposée au jeune homme.

Libérée de la honte paternelle qui pesait sur elle depuis son enfance au moment où les insurgés reconnaissent publiquement la vérité sur son père, Miette peut réintégrer l'ordre symbolique du père et de la loi, et prendre socialement corps en devenant une image vivante de la République :

« Jamais Miette n'avait entendu dire du bien de son père. On le traitait ordinairement devant elle de gueux, de scélérat, et voilà qu'elle rencontrait de braves cœurs qui avaient pour lui des paroles de pardon et qui le déclaraient un honnête homme. Alors elle fondit en larmes, elle retrouva l'émotion que *La Marseillaise* avait fait monter à sa gorge, elle chercha comment elle pourrait remercier ces hommes doux aux malheureux. Un

l'homme et chez la femme. Étudiée dans ses rapports avec l'anthropologie, la psychiatrie, la pédagogie et la sociologie, traduit sur la deuxième édition italienne par le docteur J.-P. Medici. Préface du docteur Magnan, Paris, Alfred Costes éditeur, 1922 [1re édition, 1898], p. 38).

102. « Cet amour rentre dans ma théorie que la chair est au fond des tendresses les plus tendres », dossier préparatoire de *La Fortune des Rougon*, B.N., N.a.fr. 10.303, f° 6.

103. *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 166.

moment, il lui vint l'idée de leur serrer la main à tous, comme un garçon. Mais son cœur trouva mieux. À côté d'elle se tenait debout l'insurgé qui portait le drapeau. Elle toucha la hampe du drapeau et, pour tout remerciement, elle dit d'une voix suppliante : « Donnez-le-moi, je le porterai¹⁰⁴ ».

Cependant, le devenir femme de la jeune fille chez Zola, comme chez Michelet dont il est un fervent lecteur¹⁰⁵, et dont il partage les préceptes pédagogiques¹⁰⁶, n'est complet que dans son rapport à l'homme¹⁰⁷. Ainsi, le combat de Miette sera de soumettre le désir du jeune homme au sien. Sa révolte se joue donc à l'intérieur d'un espace privé et amoureux, dans lequel s'effectue une construction identificatoire. Poussée par les pulsions génésiques qui l'habitent et qui rendent insatisfaisante la relation fraternelle propre à l'enfance qu'entretenaient jusque-là les deux jeunes gens, la jeune fille, « secouée par une sourde révolte intérieure¹⁰⁸ », entame une véritable révolution dans son vouloir devenir-femme. Cependant, la découverte des puissances génésique et sexuelle abat sur Miette le voile d'une honte plus archaïque. Pressentant l'impureté dévolue depuis toujours à son sexe, Miette, à la suite de son premier baiser d'amour avec Silvère, « fut prise de douleur¹⁰⁹ » : « Maintenant qu'elle devenait femme, elle se disait, avec ses innocences dernières, que le baiser, dont elle sentait encore la brûlure en elle, suffisait peut-être pour l'emplir de cette

104. *Ibid.*, pp. 34-35.

105. À vingt ans, il confie à Paul Cézanne le projet ambitieux de compléter l'œuvre de l'historien : « Tu ne sais pas ce qui me roule par la tête depuis quelque temps. Toi qui ne riras pas de moi, je vais te le confier. Tu dois savoir que Michelet, dans *L'Amour*, ne commence son livre que lorsque le mariage est conclu, ne parlant ainsi que des époux et non des amants. Eh bien, moi, le chétif, j'ai le projet de décrire l'amour naissant, et de le conduire jusqu'au mariage », *Corr.*, t. I, p. 119, lettre n° 8, 30 décembre 1859.

106. Voir « Catherine », *O.C.*, t. XIII, p. 275.

107. « La femme ne vit pas sans l'homme », Michelet, *La Femme*, Flammarion, « Champs », 1981 [1859], p. 84; « La femme, cultivée incessamment de l'homme, fécondée de sa pensée, croît bientôt, et un matin se trouve au-dessus de lui », *ibid.*, p. 259. Théorie que Zola reprend à son compte : « Dans toute femme, il y a l'étoffe d'une bonne épouse, c'est au mari à disposer de cette étoffe le mieux possible. Tel maître, tel valet; tel mari, telle épouse », *Corr.*, t. I, p. 143, lettre n° 15, à Paul Cézanne, 16 avril 1860.

108. *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 169.

109. *Ibid.*, p. 167.

nombreux sont ceux qui, comme Silvère, Florent ou Étienne, deviennent la proie d'« emportements d'homme révolté¹³⁵ ». C'est que pour la jeune fille, le surgissement de la différenciation sexuelle, le passage de l'enfant-fille en femme, s'avère malgré de lisibles transformations physiques, plus complexe que pour le petit garçon. En effet, dans l'œuvre zolienne, la neutralité sexuelle traditionnellement reconnue de l'enfant se caractérise par des critères physiologiques et psychiques essentiellement masculins, transformant de ce fait la métamorphose de la jeune fille en véritable anamorphose.

L'ÂGE MÉTAMORPHIQUE

Les « garçonnières »

« Garçonnière : *s.f.* Terme familier qui n'est pas sans quelque blâme. Jeune fille qui aime à jouer, à courir avec les garçons. »

Littre, *Dictionnaire de la langue française*

« Dans la première période de la vie, les petites *filles* diffèrent peu des petits garçons, et l'on ne peut guère les distinguer les uns des autres que par l'observation

135. « Ces crises de terreur puérides, ces emportements d'homme révolté, aboutissaient toujours à de grandes douceurs, à des besoins d'aimer, qu'il cachait avec une honte d'enfant. Le soir surtout, le cerveau de Florent s'embarassait de fumées mauvaises », (*Le Ventre de Paris*, Pl., t. I, p. 812-813); « À cette époque [qui est aussi celle de son adolescence, Silvère] s'était déjà jeté avidement dans la lecture de tous les bouquins dépareillés qu'il trouvait chez les brocanteurs du faubourg, et qui devaient le mener à une étrange religion sociale. Cette instruction mal digérée, sans base solide, lui ouvrait sur le monde, sur les femmes surtout, des échappées de vanité, de volupté ardente, qui auraient singulièrement troublé son esprit, si son cœur était resté inassouvi » (*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 185); « Étienne s'enflammait. Toute une prédisposition de révolte le jetait à la lutte du travail contre le capital, dans les illusions premières de son ignorance » (*Germinal*, Pl., t. III, p. 1254).

des parties génitales¹³⁶ » : c'est ainsi que Pierre Larousse définit très succinctement les caractéristiques physiologiques de la petite fille. Selon lui, les différences entre la petite fille et le petit garçon sont une question de tempérament plus que de constitution physique. En cela, le point de vue de l'encyclopédiste ne diffère guère de celui des médecins, nous avons eu l'occasion de le voir. De la même façon, « le pantalon recouvert d'une robe que garçons et filles portent indistinctement pendant l'enfance¹³⁷ » reconduit socialement l'ambiguïté sexuelle de l'enfant. Cependant, cette « ambiguïté » apparaît moins problématique chez le garçon. En effet, sa masculinité n'est jamais mise en doute et la virilité la confirme en s'y ajoutant au moment de la puberté. À l'époque pubertaire, le jeune homme ne découvre pas, à proprement parler la nature de son sexe, il en subit les élans, il en expérimente les capacités et les vertus. Le vêtement mixte qu'il porte durant l'enfance, tient donc pour lui, tel un jeu social, plutôt de l'uniforme et du travestissement. Chez la petite fille, l'ambivalence vestimentaire semble corroborer une véritable ambiguïté sexuelle. La petite fille, en effet, est en droit d'entretenir des doutes sur sa féminité puisque, aux yeux de tous, sa nature et sa physiologie se confondent presque complètement avec celle du garçon. Son corps est une étrange fusion du masculin et du féminin dans laquelle le premier, jusqu'à la puberté, l'emporte sur le second. À nos yeux, cette androgynie qu'on lui reconnaît inaugure, dès l'enfance, le caractère inquiétant qui lui sera attribuée, plus tard, à l'adolescence, et réhabilite physiologiquement la logique du mythe biblique qui veut que la femme naisse du corps de l'homme, qu'elle soit, comme le

136. Article « Fille », *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle* de Pierre Larousse, 1865-1876, t. VIII, p. 369 col. 4. En 1928, on peut encore lire sous la plume de Pierre Mendousse : « Avant l'âge de dix ou douze ans les garçons et les fillettes ne se distinguent guère par des traits essentiels. Plus semblables encore d'esprit que de corps, ils ont les uns et les autres un caractère complet dans son genre et où les tendances prédominantes, presque aussi stables que celles de l'adulte, contrastent singulièrement avec les fluctuations des années qui vont venir » (*L'Âme de l'adolescente*, Presses Universitaires de France, 1963 [1928], p. 13).

137. Gabrièle Houbre, *La Discipline de l'amour. L'éducation sentimentale des filles et des garçons à l'âge du romantisme*, Plon, « Civilisations et mentalités », 1997, p. 21.

suppose Sören Kierkegaard, « un être dérivé » : « Ève est un être dérivé. Il est vrai qu'elle est créée comme Adam, mais elle l'a été d'une créature précédente¹³⁸ ».

Dans *Les Rougon-Macquart*, l'androgynie de la petite fille ne disparaît pas subitement avec l'apparition de la puberté; elle reste visible dans le corps ou le tempérament de la jeune fille. Il semble, en effet, que les transformations physiques seules ne viennent pas à bout de cette part masculine, même si certaines jeune filles, Jean Borie l'a bien souligné¹³⁹, connaissent à l'instar d'Albine, de Clotilde ou de Pauline une puberté en quelque sorte radicale :

« [Albine] n'était plus la gamine aux bouquets sauvages, jetant au vent ses rires de bohémienne, ni l'amoureuse vêtue de jupes blanches, pliant sa taille mince, ralentissant sa marche attendrie derrière les haies. Maintenant, un duvet de fruit blondissait sa lèvre, ses hanches roulaient librement, sa poitrine avait un épanouissement de fleur grasse. Elle était femme¹⁴⁰ ».

« Longtemps, à l'âge ingrat, elle avait paru trop grande, dégingandée, montant aux arbres comme un garçon. Puis, du galopin sans sexe, s'était dégagee cette fine créature de charme et d'amour¹⁴¹. »

« En moins d'une année, l'enfant de forme hésitante était devenue une jeune fille déjà robuste, les hanches solides, la poitrine large. Et les troubles de cette éclosion s'en allaient, le malaise de son corps gonflé de sève, la confusion inquiète de sa gorge plus lourde, du fin duvet plus noir sur sa peau satinée de brune¹⁴² ».

138. *Le Concept de l'angoisse*, Gallimard, « Tel », 1990 [1844], p. 208. Sören Kierkegaard ajoute : « Cette dérivation de la femme explique en outre en quel sens elle est plus faible que l'homme, chose admise de tout temps, d'un pacha comme d'un chevalier romantique » (*ibid.*, p. 227).

139. « L'importance accordée à l'apparition des règles chez l'adolescente révèle l'existence d'une sorte de mythe de la puberté qui permet à Zola, dans certains cas, de nier la castration féminine par l'escamotage pur et simple de la femme : on passe directement en effet de l'"adorable camarade", du "garçon manqué" à la mère en puissance » (Jean Borie, *Zola et les mythes*, *op. cit.*, p. 210-211).

140. *La Faute de l'abbé Mouret*, Pl., t. I, p. 1465.

141. *Le Docteur Pascal*, Pl., t. V, p. 937; « À côté de la têtue, de la garçonnière qu'elle restait parfois, elle était devenue une soumise, une tendre, aimant à être aimée » (*ibid.*, p. 938); « Depuis que son cœur avait battu, le garçon intelligent qu'elle était, avec sa tête ronde, aux courts cheveux bouclés, avait fait place à une femme adorable » (*ibid.*, p. 1067).

142. *La Joie de vivre*, Pl., t. III, p. 856-857.

Nombreuses sont les raisons qui expliquent la persistance du « petit garçon » dans la jeune fille. Une puberté tardive peut justifier, pendant un temps, que la masculinité ne disparaisse pas — tel est le cas de Catherine Maheu qui, à quinze ans, « atten[d] encore la crise¹⁴³ » pubertaire. C'est la raison pour laquelle Étienne, qui a déjà une première fois hésité sur le sexe de la jeune fille¹⁴⁴, ne peut deviner son âge : « Il lui donnait douze ans, tellement elle lui semblait frêle. Pourtant, il la sentait plus vieille, d'une liberté de garçon, d'une effronterie naïve, qui le gênait un peu¹⁴⁵ ». Même si Catherine, d'une autre manière que Miette qui meurt inachevée de n'avoir pas connu l'amour charnel, subit une défloration précoce, sa puberté tardive enracine son corps dans l'enfance¹⁴⁶. Catherine perçoit son « retard » et son « inachèvement » comme une malédiction : « Si tu savais quelle patraque je suis, guère plus grosse que deux sous de beurre, si mal fichue que je ne deviendrai jamais une femme, bien sûr ! Et elle continua librement, elle s'accusait comme d'une faute de ce long retard de sa puberté¹⁴⁷ ». La maladie, la malformation peuvent rendre caduque la féminité naissante de la jeune fille ou l'estomper, jusqu'à faire de cette féminité un véritable déguisement : « en vérité, dans sa robe de foulard blanc à pois rouges, avec son corsage montant, sa poitrine plate, sa petite tête laide et futée de gamin, [Louise] ressemblait à un garçon déguisé en fille. Mais, par instants, ses bras grêles, sa taille déviée, avaient des poses abandonnées, et des ardeurs passaient au fond de ses yeux plein encore de puérilité, sans qu'elle rougît le moins du monde des jeux de

143. *Germinal*, Pl., t. III, p. 1242.

144. « Cela l'amusait qu'il la prît pour un garçon, fluette encore, son chignon caché sous béguin », *ibid.*, p. 1157.

145. *Ibid.*, p. 1166-1167.

146. « Cela malgré l'homme qu'elle avait eu, la diminuait, la reléguait parmi les gamines » (*ibid.*, p. 1489); « Elle était comme une morte, enterrée déjà au fond de la terre, avec son corps fluet de fille tardive, où les formes de la puberté hésitaient encore. Puis un frémissement courut sur sa gorge d'enfant, sur son ventre et ses cuisses de petite misérable, déflorée avant l'âge » (*ibid.*, p. 1401).

147. *Ibid.*, p. 1489.

Maxime¹⁴⁸ ». La chlorose, qui frappe sans distinction les jeunes filles riches ou pauvres, est une des plus courantes raisons d'un retard de puberté¹⁴⁹.

Une éducation trop relâchée ne permet pas à la petite fille d'intégrer les différences et les qualités propres à son sexe — ce qu'apprend docilement Pauline Quenu qui « dut se remettre au piano, sans compter le maintien, dont sa tante lui démontra sévèrement les principes, pour corriger ses allures garçonnières¹⁵⁰ ». À l'opposé, La Trouille, la fille de Jésus-Christ dans *La Terre*, qui tient son apprentissage social des bêtes plus que des hommes, reste mi-fille mi-garçon : « Elle avait dix-huit ans à cette heure, et elle n'était guère plus grande qu'à douze, toujours souple et mince comme un scion de peuplier, avec sa tête de chèvre, aux yeux verts, fendus de biais, à la bouche large, tordue à gauche. Sous les vieilles blouses de son père, sa petite gorge d'enfant s'était durcie sans grossir. Un vrai garçon, qui n'aimait que ses bêtes, qui se moquait bien des hommes¹⁵¹ » ; « nerveuse et bondissante, androgyne presque. Sans cesse se livrant dans un jeu de gamin, un garçon qui se débauche, sans frein, ni religion, ni morale, ni peur d'aucune sorte¹⁵² ».

Jamais la jeune fille ne reste absolument garçon, mais rares sont celles qui ne demeurent pas quelque peu « garçonnières ». Et même lorsque tout, « physiquement », concorde à faire de la petite fille une jeune fille à part entière, même lorsque

148. *La Curée*, Pl., t. I, p. 353.

149. « *Chlorose*. — Ce qui frappe surtout les chlorotiques, c'est que, comme on le dit vulgairement, elles ont de la peine à se former, c'est-à-dire qu'elles sont relativement en retard pour l'époque de la première éruption des règles », Adam Raciborski, *Du Rôle de la menstruation dans la pathologie et la thérapeutique*, Paris, J.-B. Baillière, 1856, p. 2.

150. *La Joie de vivre*, Pl., t. III, p. 847. À cet égard, Albine, libérée de son éducation de jeune fille bien née, est une sorte de double inversé de Pauline : « La petite ne tape plus sur les pianos, à présent. Je crois même qu'elle ne sait plus lire. Imagine-toi une demoiselle retournée à l'état de vaurienne libre, lâchée en récréation dans une île abandonnée » (*La Faute de l'abbé Mouret*, Pl., t. I, p. 1256).

151. *La Terre*, Pl., t. IV, p. 639.

152. Dossier préparatoire de *La Terre*, B.N., N.a.fr. 10.329 f° 22. Louise, dans *Pot-Bouille*, possède la même sauvagerie : « un avorton de quinze ans, un paquet sale ramassé sous une porte » qui n'a jamais pu compter que sur elle-même et dont madame Juzeur fera, finalement, sa domestique (Pl., t. III, p. 263). Dans le dossier préparatoire, Zola la définit ainsi : « Une petite fille de quatorze ans [cet âge ne correspond pas à celui de Louise dans le roman; Zola lui avait d'abord donné treize ans] que Me Juzeur a prise aux Enfants assistés. Figure jaune, teint jaune, nez épaté, grosses lèvres. Ignorante et curieuse. Éveil de tous les mauvais appétits » (B.N., N.a.fr. 10.321 f° 289).

la féminité s'est totalement déployée, la part masculine se redispense, souvent du côté du tempérament :

« [Renée] portait, sur une robe de soie mauve, à tablier et à tunique, garnie de larges volants plissés, un petit paletot de drap blanc, aux revers de velours mauve, qui lui donnait un air de crânerie. Ses étranges cheveux fauve pâle, dont la couleur rappelait celle du beurre fin, étaient à peine cachés par un mince chapeau orné d'une touffe de roses du Bengale. Elle continuait à cligner des yeux, avec sa mine de garçon impertinent, son front pur traversé d'une grande ride, sa bouche dont la lèvre supérieure avançait, ainsi que celle des enfants boudeurs¹⁵³ ».

Plus psychologue ou meilleur observateur que bien des médecins contemporains, Zola pressent, ou devine, que l'androgynie de la jeune fille ne s'évanouit pas nécessairement à l'âge ingrat, mais qu'elle se métamorphose. Sa double nature s'enroule alors autrement. Les allures de garçon ne sont plus l'apanage d'un corps maigre, sec et osseux¹⁵⁴, mais d'une stature athlétique : « Un soir, après un de ces premiers bains qui les laissent si rieurs, ils s'étaient empoignés par la taille, sur une bande de sable, et pendant de longues minutes, ils avaient lutté, sans que Silvère parvint à renverser Miette; [...]. Son amoureux la traitait en garçon¹⁵⁵ ». Mais, plus encore, une liberté d'esprit, un aplomb, qui ne cadrent pas avec ce que la société attend d'une jeune fille laisse entrevoir la persistance de l'élément masculin. Il en va ainsi de Clorinde, qui « portait très crânement, sur ses cheveux roulés, son chapeau d'homme autour duquel une gaze mettait un nuage bleuâtre, tout poudré de la pous-

153. *La Curée*, Pl., t. I, p. 320.

154. Pauline Quenu, « un instant, tenait à sa bouche la coulisse de sa chemise, puis apparaissait serrée aux hanches, ainsi qu'un garçon, par une ceinture de laine » (*La Joie de vivre*, Pl., t. III, p. 842); « Maria Blond, une fillette de quinze ans, d'une maigreur et d'un vice de gamin, que lançait son début aux Folies » (*Nana*, Pl., t. II, p. 1168).

155. *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 204. Ou encore, « Elle acquit bientôt une telle habileté à franchir cet obstacle, qu'elle était presque toujours sur l'ancienne pierre tombale avant que Silvère lui eût tendu les bras. Et elle riait de son tour de force, elle restait là un instant, essoufflée, décoiffée, donnant de petites tapes sur sa jupe pour la faire retomber. Son amoureux l'appelait en riant "méchant galopin" » (*ibid.*, p. 193). La stature masculine de Flore rappelle celle de Miette : « Dans le jardin du garde-barrière, une fille tirait de l'eau au puits, une grande fille de dix-huit ans, blonde, forte, à la bouche épaisse, aux grands yeux verdâtres, au front bas, sous de lourds cheveux. Elle n'était point jolie, elle avait les hanches solides et les bras durs d'un garçon », *La Bête humaine*, Pl., t. IV, p. 1032.

sière d'or du soleil [...]. D'ailleurs, les deux premières fois, elle était aussi en amazone, costume qui lui donnait une liberté de garçon, et dont la longue jupe devait sembler une protection suffisante¹⁵⁶ ». Son impertinence, son effronterie, son désir farouche « d'être une force¹⁵⁷ » sur la scène du pouvoir impérial et contre Eugène Rougon, la transforment tour à tour en homme d'affaires, en intrigante, en maîtresse, en conseillère¹⁵⁸. Sa force justement, Clorinde la tient de sa nature double. Grande de sa vengeance accomplie sur Rougon, elle ne se prive pas de lui faire la leçon et de lui dévoiler son secret :

« Vous êtes très fort, mon cher. Mais dites-vous une chose : une femme vous roulera toujours, quand elle voudra en prendre la peine. / Rougon, un peu pâle souriait. / — Oui, vous avez raison peut-être, dit-il d'une voix lente, évoquant toute cette histoire. J'avais ma seule force. Vous aviez... / — J'avais autre chose, parbleu! acheva-t-elle avec une carrure qui arrivait à de la grandeur, tant elle se mettait haut dans le dédain des convenances. / Il n'eut pas une plainte. Elle lui avait pris de sa puissance pour le vaincre; elle retournait aujourd'hui contre lui les leçons épelées à son côté, en disciple docile, pendant leurs bonnes après-midi de la rue Marbeuf¹⁵⁹ ».

Vaincu par la soumission de son élève, aveuglé par sa troublante jeunesse, Eugène Rougon, dans son salon comme Adam dans son jardin, n'a pas remarqué qu'« à son côté » une femme qu'il avait rêvée homme¹⁶⁰ et qu'il appelait encore, peu de temps avant sa défaite, « son enfant¹⁶¹ », s'éveillait, et s'éveillait à la politique et au monde des hommes.

156. *Son Excellence Eugène Rougon*, Pl., t. II, p. 109.

157. *Ibid.*, p. 296.

158. « Ce fut pour la jeune femme une époque de domination. Elle centralisait chez elle, dans son cabinet de toilette, où traînaient des cuvettes mal essuyées, toute la politique des cours de l'Europe. Avant les ambassades, sans qu'on devinât par quelle voie, elle recevait les nouvelles, des rapports détaillés, dans lesquels se trouvaient annoncées les moindres pulsations de la vie des gouvernements. [...] Les banquiers surtout se montraient très courtisans. Elle avait, d'un coup, fait gagner à un d'eux une centaine de millions, par la simple confiance d'un changement de ministère, dans un État voisin », *ibid.*, p. 297.

159. *Ibid.*, p. 342.

160. « Ah! si elle était un homme! Comme elle saurait faire son chemin », *ibid.*, p. 73.

161. *Ibid.*, p. 124.

Une grande curiosité pour le monde et les choses de la vie détermine également, chez les jeunes filles zoliennes, un tempérament masculin. L'intérêt que Pauline manifeste pour les sciences naturelles et la biologie, « [s]a curiosité sans cesse éveillée par les expériences¹⁶² », aveugle Lazare qui, devant le savoir, même lacunaire, de sa cousine, finit par oublier le sexe de la jeune personne :

« Peu à peu, de nouveau, la femme disparaissait, il vivait près d'elle comme en compagnie d'un garçon, d'un frère cadet dont les qualités le touchaient chaque jour davantage. Elle était si raisonnable, d'un si beau courage, d'une bonté si riante, qu'elle finissait par lui inspirer une estime inavouée¹⁶³ ».

Il est remarquable en effet, que certains traits physiques, ou de caractère, considérés comme nobles (la hardiesse, l'enthousiasme, la liberté, le courage) sont presque systématiquement synonymes de masculinité. Les idées révolutionnaires de Miette et son désir de se battre aux côtés de Silvère la transforment en garçon : « Elle avait pâli à l'approche de la bande, elle avait pleuré ses tendresses envolées; mais elle était une enfant de courage, une nature ardente que l'enthousiasme exaltait aisément. Aussi, l'émotion qui l'avait peu à peu gagnée, la secouait-elle maintenant tout entière. Elle devenait un garçon. Volontiers elle eût pris une arme et suivi les insurgés¹⁶⁴ »; quant à Denise Baudu, son inexpérience en matière de mode et de séduction la rapproche plus du garçon que de la femme : « [Mouret] ne lui adressait de loin en loin une parole que pour la conseiller sur sa toilette et la plaisanter, en fille manquée, en sauvage qui tenait du garçon et dont il ne tirerait jamais une coquette¹⁶⁵ ». La neutralité du sexe de l'enfant en qui se confond le masculin et le féminin apparaît en définitive, profondément sexuée dans l'œuvre zolienne. Le sexe de l'enfant est avant tout masculin; la part du féminin chez les jeunes filles s'y greffe à partir de la

162. *La Joie de vivre*, Pl., t. III, p. 904.

163. *Ibid.*, p. 866-867.

164. *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 32.

165. *Au bonheur des dames*, Pl., t. III, p. 517.

puberté; plus ou moins rapidement selon le milieu et l'hérédité¹⁶⁶. Loin d'en faire, comme Schopenhauer, « une sorte d'intermédiaire entre l'enfant et l'homme¹⁶⁷ », Zola n'hésite pas à laisser chez la jeune fille des signes de masculinité, physiologie palimpseste qui la renvoie sans cesse à son origine.

En soulignant physiologiquement et psychologiquement la permanence du masculin dans la jeune fille, le romancier dévoile que la disparition de « la virilité infantile de la femme¹⁶⁸ », comme la nommera Freud, s'effectue essentiellement sur le plan social. Miette qui veut tenir un fusil, ne peut que brandir un drapeau; Clorinde n'a d'autre moyen que les voies souillées de la prostitution pour arriver à ses fins, et le poste à l'Intérieur qu'offre l'empereur au mari de celle-ci symbolise la seule part masculine que lui reconnaît une société hautement patriarcale; l'autorité de Denise en matière de commerce n'est admise publiquement qu'au moment où Octave pense à faire d'elle madame Mouret; l'intelligence d'Albine, parce qu'elle appartient à une jeune fille, est considérée comme diabolique et dangereuse par le prêtre Archangias qui est à lui seul un dictionnaire des idées reçues sur la femme au XIXe siècle : « Et intelligente, avec cela, comme toutes ces filles de l'enfer! [...] Elle doit avoir seize ans¹⁶⁹ ». Rien de véritablement décadent ou de dégénéré dans l'androgynie de la jeune fille, *a contrario*, la description de certains jeunes hommes profondément mar-

166. À partir de 1905, Freud élabore la théorie selon laquelle « la sexualité des petites filles a un caractère foncièrement mâle. Bien plus, en attachant aux conceptions de mâle et femelle des notions plus précises, on peut affirmer que la libido est, de façon constante et régulière, d'essence mâle » (« Les transformations de la puberté », dans *Trois Essais sur la théorie de la sexualité*, Gallimard, « Idées », 1962 [1905], p. 129). Selon les traductions, « mâle » et « femelle » sont remplacés par « masculin », « féminin ». Ph. Koepfel traduit le même passage ainsi : « La sexualité des petites filles a un caractère entièrement masculin. Bien plus, si l'on était capable de donner un contenu plus précis aux concepts de "masculin" et "féminin", il serait même possible de soutenir que la libido est, de façon régulière et conforme à des lois, de nature masculine » (*Trois Essais sur la théorie sexuelle*, Gallimard, 1987).

167. Schopenhauer, *Essais sur les femmes*, traduction de Jean Bourdeau (1884), revue, augmentée et préfacée par Didier Raymond, Actes Sud, 1987, p. 20.

168. Freud, *Trois Essais sur la théorie de la sexualité*, *op. cit.*, p. 151.

169. *La Faute de l'abbé Mouret*, Pl., t. I, p. 1278.

qués dans leur masculinité et leur virilité par une prédominance de caractéristiques spécifiquement féminines révèle un état de dégénérescence physiologique ou morale.

« *Petit crevé* »

Dans les chroniques et les articles d'Émile Zola, la jeunesse dorée, qui symbolise à elle seule l'Empire et sa décadence, est la cible favorite du journaliste. À partir de février 1870, dernière année de l'Empire, le romancier trouve dans *La Cloche*, quotidien de gauche radicalement hostile au régime impérial, un espace public pour laisser libre cours à ses vitupérations contre l'Empire et ses jeunes représentants. Le 13 février, il dénonce « la génération que [l'Empire] a mise au monde¹⁷⁰ » en ces termes : « Voilà que nos hommes deviennent des femmes. Lorsque Rome pourrissait dans sa grandeur, elle n'a pas accompli d'autres miracles. Les belles nuits de l'orgie antique sont revenues, les nuits ardentes où les créatures n'avaient plus de sexe¹⁷¹ ». Le 13 mai suivant, dans *Le Rappel*, farouchement anti-impérial, il poursuit son réquisitoire : « Ces hommes femelles, grandis dans les jupons des dames, si doux et si polis qu'ils en sont terrifiants. [...] Ils aiment les arts, ils sont charmants; ils viennent on ne sait d'où, mais on sait qu'ils vont au plaisir; pourvu qu'on les laisse jouir en paix, ce sont d'excellents compagnons; seulement, si on barre le chemin à leurs appétits, ils tuent¹⁷² ». À la même époque, en pleine rédaction de *La Curée*, deuxième roman du cycle des *Rougon-Macquart*, Zola prolonge dans la fiction son procès contre la jeunesse dorée et l'Empire. En témoigne la

170. « La fin de l'orgie », *La Cloche*, 13 février 1870; *O.C.*, t. XIII, p. 261.

171. *Ibid.*

172. « Balzac. Édition complète et définitive », *Le Rappel*, 13 mai 1870; *O.C.*, t. X, p. 929 (reproduit par Stéphane Vachon dans *Balzac*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, « Mémoire de la critique », 1999, p. 305-311).

préface de ce roman : « J'ai voulu montrer l'épuisement prématuré d'une race qui a vécu trop vite et qui aboutit à l'homme-femme des sociétés pourris¹⁷³ »; Maxime Saccard, « le produit d'une société épuisée, [...] la chair inerte qui accepte les dernières infamies¹⁷⁴ », en serait le représentant « monstrueux »¹⁷⁵. En Maxime, Zola décrit le type de jeune fat que ses contemporains appelaient « petit crevé » en raison de sa dégénérescence physique et morale¹⁷⁶, ou, plus ironiquement, « cocodès »¹⁷⁷. Mais Zola ne se limite pas à cette mise en scène, il tente en psychologue d'élucider la métamorphose en « homme-femelle » du jeune garçon¹⁷⁸.

173. « Préface » à la première édition de *La Curée*, Pl., t. I, p. 1583.

174. Lettre d'Émile Zola à Louis Ulbach, *Corr.*, t. II, p. 304, lettre n° 143, 6 novembre 1871; publiée dans *La Cloche*, le 8 novembre 1871.

175. « Avec ces trois monstruosité sociales [Maxime, Saccard, Renée], j'ai essayé d'écrire une œuvre d'art et de science qui fût en même temps une des pages les plus étranges de nos mœurs » (« Préface » à la première édition » de *La Curée*, *ibid.*); « J'ai essayé, avec ces trois monstruosité sociales, de donner une idée de l'effroyable borbier dans lequel la France se noyait », lettre d'Émile Zola à Louis Ulbach, *ibid.*

176. Dans le premier arbre généalogique, Zola note : « Maxime Rougon, né en 1840 a 11 ans en 1851. Petit crevé », B.N., N.a.fr. 10.345, f° 130; cité par Colette Becker, *La Curée*, dans *Les Rougon-Macquart*, t. I, Laffont, « Bouquins », 1991, p. 393. Autre incarnation, « Gustave Duverdy — Galopin moderne. Très gâté déjà. Correct, bien peigné, jouant au petit crevé. Mûr avant l'âge. L'avenir de la bourgeoisie, blaguant, destiné à manger les pères », B.N., N.a.fr. 10.321, f° 261. Robert Lethbridge offre un choix de textes contemporains sur le type du « petit crevé » dans, « Zola : Decadence and Autobiography in the Genesis of a Fictional Character », *Nottingham French Studies*, vol. 17, n° 1, mai 1978, pp. 39-51.

177. Dans le *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle*, « petit crevé » renvoie à l'article « Cocodès », dans lequel nous retrouvons les traits principaux de Maxime : « Mot nouvellement inventé [1863] pour désigner une classe de jeunes veaux qui croquent gaillardamment la fortune qu'a acquise péniblement M. leur père, et qui s'imaginent qu'on les admire parce qu'ils affectent une mise et des manières excentriques. [...] *Petit crevé* est le sobriquet le plus juste que le peuple, en son langage expressif, ait jamais donné à ces bonhommes barbouillés de fard hortensia, dont le genre suprême est de zézayer en minaudant, et de montrer un gosier si faible qu'une lettre sonore le déchirerait au passage. [...] À voir ces fous sans gaité, ces vaniteux sans esprit, ces don Juan sans sexe, on se prend à désirer pour eux je ne sais quelle hygiène radicale et salutaire qui, dans un intérêt d'humanité, leur restitue au plus vite leurs organes moraux qu'ils ont perdu dans les mauvais lieux. / Ce personnage fatigué et fatigant, ce petit être ridicule, le *cocodès*, est un produit essentiellement parisien, et c'est au boulevard des Italiens notamment qu'il promène son teint délicat, son col carcan, ses souliers trop justes, ses gants trop étroits, son vêtement irréprochable et son désœuvrement maussade. [...] il est décolleté comme une femme, et son cou délicat tourne dans un nuage de poudre de riz et se détache sur un rabat d'une implacable blancheur, noué négligemment d'un ruban tout féminin. Le *cocodès* est un parasite qui a l'ivresse triste, l'indigestion morne, point d'estomac, point de cerveau, point de cœur, point de sexe. Jamais un mot sincère ne s'échappe de ses lèvres, et vous ne trouverez chez lui ni épanchement naïf, ni un sentiment vrai, ni une parole d'enthousiasme. Des cancons vulgaires, voilà ce qui l'occupe, et il n'a d'idées arrêtées que devant son miroir » (t. IV, p. 515, col. 1-3).

178. « Les treize ans de Maxime étaient terriblement savants. C'était une de ces natures frêles et hâtives, dans lesquelles les sens poussent de bonne heure. Le vice en lui parut même avant l'éveil des désirs. Renée, avec des yeux habitués aux grâces provinciales, aurait vu que, tout fagoté qu'il

À la différence de Miette dont la « puberté précoce »¹⁷⁹ et la masculinité incarnent les forces juvéniles d'une République en devenir, la précocité sexuelle et la féminité de Maxime renvoient aux outrances décadentes de l'Empire. À l'opposé de Charles Bovary qui reste à vie prisonnier d'une gaucherie native, mais avec lequel il partage l'accoutrement du collégien de province¹⁸⁰, Maxime, « frapp[é] à jamais dans sa virilité¹⁸¹ », qui « semblait né et grandi pour une perversion de la volupté¹⁸² », trouve dans le milieu de la haute bourgeoisie parisienne d'affaires un lieu idéal pour déployer son « tempérament neutre¹⁸³ » et pour raffiner les vices dont il a été héréditairement doté :

« Ce que Maxime adorait, c'était de vivre dans les jupes, dans les chiffons, dans la poudre de riz des femmes. Il restait toujours un peu fille, avec ses mains effilées, son visage imberbe, son cou blanc et potelé. [...] Cet étrange avorton, qui, pendant les classes d'anglais, lisait les prospectus que son parfumeur lui adressait tous les vendredis, aurait soutenu une thèse brillante sur le Tout-Paris mondain, clientèle et fournisseurs compris, à l'âge où les gamins de province n'osent pas encore regarder leur bonne en face¹⁸⁴ ».

était, le petit tondu, comme elle le nommait, souriait, tournait le cou, avançait les bras d'une façon gentille, de cet air féminin des demoiselles de collègue », Pl., t. I, p. 407.

179. « À cette époque, Miette devenait femme déjà. D'une puberté précoce, elle résista au martyre avec une énergie extraordinaire », *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 173.

180. « C'était déjà un grand galopin fluet, à figure de fille, l'air délicat et effronté d'un blond très doux. Mais comme il était fagoté, grand Dieu! Tondu jusqu'au oreilles, les cheveux si ras que la blancheur du crâne se trouvait à peine couverte d'une ombre légère, il avait un pantalon trop court, des souliers de charretier, une tunique affreusement râpée, trop large, et qui le rendait presque bossu. Dans cet accoutrement, surpris des choses nouvelles qu'il voyait, il regardait autour de lui, sans timidité, d'ailleurs, de l'air sauvage et rusé d'un enfant précoce, hésitant à se livrer du premier coup », Pl., t. I, pp. 403-404. Sur les influences flaubertiennes, et tout particulièrement de *L'Éducation sentimentale*, dans *La Curée*, voir Yves Chevrel, « *La Curée* : un roman d'étrange éducation? », dans *La Curée de Zola ou "la vie à outrance"*, colloque de la Société des Études romantiques, SEDES, 1987, pp. 63-76.

181. Pl., t. I, p. 408.

182. *Ibid.*, p. 486.

183. *Ibid.*, p. 408.

184. *Ibid.*, p. 411.

Dans ce « roman d'étrange éducation », pour reprendre la formule d'Yves Chevrel¹⁸⁵, l'éducation de l'adolescent est d'abord prise en charge par des femmes¹⁸⁶ et surtout par Renée, la seconde épouse d'Aristide Saccard. La jeune femme, de six ans l'aînée de Maxime, nourrit la féminisation de son protégé en valorisant ses coquettes prédispositions. Elle en fait sa chose, « jou[ant] avec lui comme avec une poupée¹⁸⁷ », alors qu'elle est elle-même une « poupée parisienne¹⁸⁸ ». Bien avant de commettre l'inceste avec Maxime, dans les premiers temps de leur amour inoffensives, elle façonne l'enfant à son image, et crée une autre forme de maternité et de filiation. Par un procédé ludique et fanstasmatique, Renée, qui a perdu un enfant dans de sombres conditions, vit l'illusion de la maternité¹⁸⁹, et Maxime, orphelin de sa mère, trouve dans cet investissement narcissique le moyen d'opérer un transfert de la mère biologique à la mère de substitution¹⁹⁰. La poupée peut jouer tous les rôles, subir tous les traitements, bons ou mauvais. Renée et Maxime ne se priveront pas de cette ressource. Transformant l'appartement de la rue de Rivoli en une immense maison de jeu, en un « hors monde » de chiffons¹⁹¹, les deux pantins s'illusionnent mutuellement sur leur condition et sur leur être. Ne s'occupant que de l'ornementation de leur corps, ils croient échapper à toute génitalité, et pensent trouver dans cette comédie, dans cette réification poupine, dans cette déssexualisation, une

185. Yves Chevrel, « *La Curée* : un roman d'étrange éducation? », *loc. cit.*

186. « C'était leur joujou, un petit homme d'un mécanisme ingénieux, [...] qui avait les plus aimables vices du monde, mais qui restait un joujou, un petit homme de carton », Pl., t. I, p. 409.

187. Pl., t. I, p. 407.

188. *Ibid.*, p. 537. Sur le motif de la poupée, voir l'étude de Maryse Adam-Maillet, « Renée, poupée dans *la Curée* », *Les Cahiers Naturalistes*, vol. 41, n° 69, 1995, pp. 49-68.

189. Enceinte à la suite d'un viol, Renée accepte d'épouser Aristide Saccard pour réhabiliter l'honneur des Béraud Du Châtel. Quelques mois après le mariage, Renée fit une fausse couche. « Elle rêva que Maxime serait sa consolation, elle se vieillit, s'ingénia pour être maternelle, et devint le mentor le plus original qu'on pût imaginer », Pl., t. I, p. 410.

190. « Il s'oubliait même volontiers [...] dans les caresses de Renée; elle était maternelle, elle payait pour lui », Pl., t. I, p. 514.

191. « [Saccard] déjeunait dehors, souvent même il y dînait. Alors la maison appartenait à Renée et à Maxime. Ils s'emparaient du cabinet du père; ils y déballaient les cartons des fournisseurs, et les chiffons traînaient sur les dossiers », Pl., t. I, pp. 414-415.

manière subtile de s'aimer sans danger¹⁹². La nature neutre de Maxime, de cet « hermaphrodite étrange¹⁹³ », s'épanouit à l'intérieur de cette troublante camaraderie, de cette amitié fraternelle à laquelle Saccard, qui ne voit qu'un jeu innocent d'enfants, se joint parfois. Homme avec son père — il partage avec lui de nombreuses maîtresses¹⁹⁴ —, femme avec Renée — il partage ses amies —, Maxime s'élève rapidement au-dessus de ses maîtres : « maintenant, il instruisait Renée¹⁹⁵ ». Il règne sur le vice et sur ses illusions : « Il se mettait à vingt ans, au-dessus de toutes les surprises et de tous les dégoûts¹⁹⁶ ».

S'imaginant toujours protégés par leur fraternité artificielle, Maxime et Renée raffinent leur jeu en déshabillant leurs secrets les plus intimes. Le regard et la voix prennent pour l'heure la place des caresses interdites :

« La camaraderie de Renée et Maxime alla si loin, qu'elle lui conta ses peines de cœur. Il la consolait, lui donnait des conseils. Son père ne semblait pas exister. [...] Cette joie que les enfants éprouvent à causer tout bas des choses défendues, cet attrait qu'il y a pour un jeune homme et une jeune femme à descendre ensemble dans le péché, en paroles seulement, les ramenaient sans cesse au sujet scabreux. Il y jouissaient profondément d'une volupté qu'ils ne se reprochaient pas, qu'ils goûtaient [...] comme des camarades qui se rappellent leurs premières escapades. Ils finirent par devenir des fanfarons de mauvaises mœurs. [...] La voiture roulait doucement, ils rentraient avec une fatigue délicieuse, plus lassés qu'au matin d'une nuit d'amour. Ils avaient fait le mal,

192. Indistinction sexuelle propre à l'adolescence. Hélène Deutsch insiste en effet sur cette étape de l'adolescence où les jeunes gens, faussement protégés par la conscience qu'ils ont encore de leur indifférence sexuelle, imaginent que leur jeux charnels sont sans portée et sans danger (Hélène Deutsch, *La Psychologie des femmes. Étude psychanalytique. I : Enfance et adolescence*, Presses Universitaires de France, 1953, p. 32).

193. *La Curée*, Pl., t. I, p. 425. Hermaphrodisme qui est bien avant tout une tare héréditaire, Zola retient l'expression pour Sidonie Rougon, la sœur d'Aristide : « Elle était bien du sang des Rougon. [Aristide] reconnut cet appétit de l'argent, ce besoin de l'intrigue qui caractérisait la famille; seulement, chez elle, grâce au milieu dans lequel elle avait vieilli, à ce Paris où elle avait dû chercher le matin son pain noir du soir, le tempérament commun s'était déjeté pour produire cet hermaphrodisme étrange de la femme devenue être neutre, homme d'affaires et entremetteuse à la fois » (*La Curée*, Pl., t. I, p. 373).

194. Dès la conception du roman, Zola écrit « Aristide et son fils vivent dans une sorte de promiscuité honteuse [...]. Ils vont ensemble chez les cocottes, bras dessus bras dessous. Ils ont même à un certain moment la même maîtresse », B.N., N.a.fr. 10.282, f° 299.

195. Pl., t. I, p. 426.

196. *Ibid.*, p. 425.

comme deux garçons courant les sentiers sans maîtresse, et qui se contentent avec leurs souvenirs mutuels¹⁹⁷ ».

La révélation du corps par le partage des secrets conduit ces deux « enfants » à produire d'abord par le langage l'inceste qu'ils consommeront plus tard¹⁹⁸. Zola, d'ailleurs, ne résume-t-il pas l'incestueuse première fois par un lapidaire « tout fut dit¹⁹⁹ »? L'adolescence est aussi cette époque, cet intervalle où le sexe de l'autre trouve sa consistance, dans un premier temps, dans le langage et dans l'imaginaire; et dans « cette fonction d'incarnation imaginaire de l'autre²⁰⁰ », la voix qui compte n'est plus celle du père²⁰¹, car Zola, par le récit de cette camaraderie particulière, confirme que l'adolescence et la jeunesse ne posent pas seulement la question de la différence sexuelle, mais aussi celle de la différence des générations. Comme le souligne Jean-Jacques Rassial, « la solidarité d'une génération trouve sa logique dans la fraternité ». En effet, très tôt, Maxime et René forment un clan face à Saccard. Auguste Dezalay a très finement démontré que la relation pédagogique qui lie Maxime à Renée « est donc bien conçue tout d'abord comme un processus d'assimilation, destiner à effacer, dans toute la mesure du possible, la rigueur des différences d'âge, de situation et de condition²⁰² ». Grâce à sa relation avec Maxime, Renée, tel un « adolescent vantard²⁰³ », échappe pour la première fois à la figure paternelle et à

197. *Ibid.*, pp. 428-429.

198. « L'étrange éducation que la jeune femme donnait à l'enfant; les familiarités qui firent d'eux des camarades; plus tard, l'audace rieuse de leurs confidences; toute cette promiscuité périlleuse finit par les attacher d'un singulier lien, où les joies de l'amitié devenaient presque des satisfactions charnelles. Ils s'étaient livrés l'un à l'autre depuis des années; l'acte brutal ne fut que la crise aiguë de cette inconsciente maladie d'amour », *Pl.*, t. I, p. 481.

199. *Pl.*, t. I, p. 456.

200. J.-J. Rassial, *op. cit.*, p. 190.

201. Saccard est un père pour Renée, comme il est celui de Maxime; le texte dit bien qu'il « ne s'inquiétait guère des deux enfants, comme il nommait son fils et sa seconde femme », *Pl.*, t. I, p. 414.

202. Auguste Dezalay, *L'Opéra des Rougon-Macquart. Essai de rythmologie romanesque*, *op. cit.*, p. 211.

203. *Ibid.*, p. 494.

ses substituts, qui sont autant d'agresseurs²⁰⁴. En se donnant un « objet », un « joujou » d'amour, Renée peut enfin, le temps de l'illicite idylle, devenir sujet. Son rôle actif en est le symptôme : « Sa volonté accepta l'inceste, l'exigea, entendit le goûter jusqu'au bout, jusqu'au remords, s'ils venaient jamais. Elle fut active, consciente²⁰⁵ ». Maxime, quant à lui, à l'intérieur de ce lien endogame fait l'expérience de la conjugalité avant d'entamer sa vie d'adulte, c'est-à-dire de se marier : « Il éprouvait l'irrésistible besoin de voir Renée [...] et de renouer leur camaraderie. Si elle était bien disposée, il comptait même lui annoncer son mariage, pour lui faire entendre que leur amours devaient rester mortes et enterrées²⁰⁶ ».

L'étrangeté de l'inceste tient essentiellement à ce glissement, à cette métamorphose du couple mère-fils, qui a, de fait, bien des caractéristiques d'un couple mère-fille, en un couple garçon-garçon. Car, même si le fait de se croire « frères » retarde la consommation de l'inceste, c'est l'impact de cette transmutation, de cette fraternité collégienne, homosexuelle, qui conduit Renée et Maxime à le commettre; selon Jean-Jacques Rassial, un des enjeux de l'adolescence est justement l'engagement dans une relation avec l'autre sexe, « avec un renoncement définitif à la bisexualité (les risques homosexuels et pervers de l'adolescence se jouent là)²⁰⁷ ». Il semble en effet que pour Maxime il y ait eu méprise :

« Maxime, dans son coin, rêvait aussi avec quelque ennui. Il était fâché de l'aventure. Il s'en prenait au domino de satin noir. Avait-on jamais vu une femme se fagoter de la sorte! On ne lui voyait même pas le cou. Il l'avait prise pour un garçon, il jouait avec elle, et ce n'était pas sa faute, si le jeu était devenu sérieux. Pour sûr, il ne l'aurait pas touchée du bout des doigts, si elle avait seulement montré un coin d'épaule. Il se serait souvenu qu'elle était la femme de son père²⁰⁸ ».

204. « La faute qui amena plus tard son mariage avec Saccard, ce viol qu'elle subit avec une sorte d'attente épouvantée », Pl., t. I, p. 421; « M. Simpson, attaché à l'ambassade américaine, qui vint ensuite, faillit la battre, et dut à cela de restait plus d'un an avec elle », *ibid.*, p. 422.

205. Pl., t. I, p. 483; « C'était surtout dans la serre que Renée était l'homme. La nuit ardente qu'ils y passèrent fut suivie de plusieurs autres », Pl., t. I, p. 486; « Elle guettait Maxime, cette proie renversée sous elle, qui s'abandonnait, qu'elle possédait tout entière », Pl., t. I, p. 489.

206. *Ibid.*, p. 530.

207. Jean-Jacques Rassial, *op. cit.*, p. 73.

208. *La Curée*, Pl., t. I, p. 459.

Dans les fiches du dossier préparatoire, une note jetée dans le coin supérieur droit d'un feuillet précise : « Leur camaraderie [...] met une pointe de vice de plus. Ils se croyaient frères ce qui les avait empêché de glisser plus tôt. Aussi sentent-ils l'inceste plus profondément. Le pédératisme presque autrement, c'eût été fade²⁰⁹ ». Zola complexifie donc la relation homosexuelle en travestissant une femme en homme. Ainsi le romancier fait-il de cette union un véritable bal masqué, dans lequel Maxime et Renée jouent constamment leur identité sexuelle, comme s'ils refusaient de choisir, « préférant [leurs] fantasmes et ne vou[lant] pas grandir²¹⁰ » — Maxime, à cet égard, s'inquiète des sautes d'humeur morale de Renée, dans lesquelles il voit le signe d'un vieillissement : « Ce qui l'ennuya davantage, ce fut la tournure morale que prenait parfois leur tête-à-tête d'amoureux. [...] Décidément, elle vieillit, pensait-il. C'est tout le plus si elle est drôle encore un an ou deux²¹¹ ».

Homme et femme à la fois, les deux protagonistes ne sont, en définitive, ni homme ni femme; il s'agit ici d'une indifférenciation sexuelle et non d'une bisexualité. Relisons Pierre Larousse : « Le *cocodès* est un parasite qui a l'ivresse triste, l'indigestion morne, point d'estomac, point de cerveau, point de cœur, point de sexe »; son envers, la cocodette, en est elle-même dépourvue²¹². Dans ces inhumains mélanges, les différences disparaissent. « Homme-femelle » de l'Empire, « être neutre²¹³ », en qui le « sexe », qui a « dû hésiter²¹⁴ », s'est finalement retiré

209. B.N., N.a.fr. 10.282, f° 337.

210. Jean Borie, *Zola et les mythes*, op. cit., p. 53.

211. Pl., t. I, p. 507.

212. C'est ainsi que Zola décrit, dans la première ébauche du roman, celle qui deviendra Renée : « La femme est une dépensière féroce. Son enfance, son goût du luxe, ses instincts de courtisane au couvent. Pourtant une fille honnête, une cocodette », B.N., N.a.fr. 10.282 f° 296. Dans « Les femmes d'Émile Zola », signé par « Jeanne » dans le *Gil Blas*, elle est présentée dans les mêmes termes : « C'est Renée, la luxurieuse cocodette, étendue, comme une grande chatte amoureuse, sur la peau d'ours noir » (*Gil Blas*, 4e année, n° 1124, col. 4-5, 16 décembre 1882).

213. Pl., t. I, p. 485.

214. *Ibid.*, p. 425. Vingt-quatre ans plus tard, Émile Zola revient, dans sa préface pour *Le Roman d'un inverti* publié par le docteur Laupits (docteur George Saint-Paul), sur la question de cette hésitation de la nature : « Dans le mystère de la conception, si obscur, pense-t-on à cela? Un enfant naît : pourquoi un garçon, pourquoi une fille? On l'ignore. Mais quelle complication d'obs-

pour laisser une béance, crevant de ce fait la créature par où elle va s'épuiser, Maxime est à tout point de vue un « petit crevé » qui « aime à vide »²¹⁵. Renée n'échappe pas à l'aspiration, elle se creuse et se vide aussi²¹⁶ : « Elle en était arrivée à cela, à être une grande poupée dont la poitrine déchirée ne laisse échapper qu'un filet de son²¹⁷ ». L'absence de sexe entraîne les deux jeunes gens dans un gouffre dément et une situation insoluble. Il semble en effet que leur vacuité les force à combler, par l'abus et par « la vie à outrance²¹⁸ », ce qui ne peut l'être dans une véritable débâcle des mœurs qui vide et emporte le cœur, l'esprit et le cerveau²¹⁹. En cela, nous rejoignons Sylvie Thorel-Cailleteau : « il est manifeste qu'en régime naturaliste, le corps, l'être, le sujet, est régi par le manque. L'intégrité ne lui est pas accessible²²⁰ ».

Avec le personnage de Maxime, avec cet « homme-femelle », Zola dénonce la menace qu'engendre une trop grande effémination. Le féminin s'avère une part

curité et de misère, si la nature a un moment d'incertitude, si le garçon naît à moitié fille, si la fille naît à moitié garçon! Les faits sont là, quotidiens. L'incertitude peut commencer au simple aspect physique, aux grandes lignes du caractère : l'homme efféminé, délicat, lâche; la femme masculine, violente, sans tendresse. Et elle va jusqu'à la monstruosité constatée, l'hermaphrodisme des organes, les sentiments et les passions contre nature » (*Tares et Poisons — Perversion et Perversités sexuelles. Une enquête médicale sur l'inversion. Notes et documents. Le roman d'un inverti-né. Le procès Wilde. La guérison et la prophylaxie de l'inversion*, Georges Carré éditeur, 1896, 372 p.; *O.C.*, t. XII, p. 701.

215. Selon Jean Piaget, cette manière d'aimer est le propre de l'adolescent (voir *Six Études de psychologie*, *op. cit.*, p. 84).

216. « Quand tu [Maxime] t'en iras, je serai vidée... Ne ris pas, je te dis ce que je sens », *Pl.*, t. I, p. 535.

217. *Ibid.*, p. 574.

218. « Préface » à la première édition, *Pl.*, t. I, p. 1583.

219. Il en est ainsi de Maxime, qui a « les yeux, deux trous bleus, clairs et souriants, des miroirs de coquettes, derrière lesquels on apercevait tout le vide du cerveau », *Pl.*, t. I, p. 426. Renée, déjà prédisposée, devient littéralement folle : « Elle était finie. Elle se vit morte. Toute sa face lui disait que le craquement cérébral s'achevait. Maxime, cette perversion dernière de ses sens, avait terminé son œuvre, épuisé sa chair, détraqué son intelligence. », *Pl.*, t. I, p. 576.

220. Sylvie Thorel-Cailleteau, *La Tentation du livre sur Rien. Naturalisme et décadence*, préface de Jean de Palacio, Mont-de-Marsan, éditions Interuniversitaires, 1994, p. 456.

définitivement maudite dans l'homme, un signe flagrant de dégénérescence²²¹. L'indistinction sexuelle de Maxime, due à un trop plein de féminin, imprègne l'ensemble de sa vie et de ses actions. L'esprit aliéné au corps, la dignité — et, par là, la jeunesse²²² — du jeune bourgeois se sont envolées avec sa virilité; et où qu'il aille, les frontières de la morale s'effacent. Ainsi dans *Les Rougon-Macquart*, le « risque de féminité²²³ » chez le jeune homme est essentiellement un risque de mort morale, dont Paris est l'éclatant mausolée. Ce Paris, que Zola qualifie de « dévorateur²²⁴ », féconde des hommes jeunes aux allures de jeunes filles²²⁵ et se nourrit de « petits crevés ». Lieu hautement féminin qui montre ses dessous au temps de Haussmann, pareille à une femme de mauvaise vie, Paris, « la grande prostituée » selon Dietrich²²⁶, génère un décadentisme plus moral que biologique; capitale de l'Empire,

221. C'est le cas de Charles Mégot, fils adultérin de Maxime, en qui se perpétue la dégénérescence morale du père, et à laquelle s'ajoute une dégénérescence physique : « Charles n'était pas chez sa mère, où il ne vivait presque plus, on le trouvait chez Félicité ou chez quelque autre parent, coquettement mis, comblé de joujoux, vivant en petit dauphin efféminé d'une antique race déchue », *Le Docteur Pascal*, Pl., t. V, p. 965.

222. « Nous devrions jeter au charnier ces vieillards de trente ans que la débauche nous envoie, ces retraités de la galanterie qui se prétendent sages, parce qu'ils n'ont plus de sang dans les veines. [...] À la place de ces ruines honteuses, qu'on appelle les hommes vraiment sérieux, ceux qui ont grandi dans l'étude et qui ont gardé toute la virilité de leur esprit et de leur sang, ceux-là ne bégayeront jamais, car ils demeureront éternellement jeunes! », *La Tribune*, 6 décembre 1868; *O.C.*, t. XIII, p. 206.

223. Nous empruntons l'expression à Sarah Kofman, *Le Respect des femmes*, Galilée, 1982, p. 40.

224. *La Débâcle*, Pl., t. V, p. 405.

225. « Le jeune homme, avec ses yeux clairs et ses frisures blondes de fille déguisée en garçon, saluait la comtesse sans embarras » (Georges Hugon, dans *Nana*, Pl., t. II, 1152); « son côté féminin, son sens de la femme s'affinait à cette minute de passion, au point de faire de lui la femme, dans leur approche » (Octave Mouret, dans *Pot-Bouille*, Pl., t. III, p. 245); « Tout ce luxe de la femme le rendait rose de plaisir. Il avait la beauté éclatante d'une fille, une beauté qu'il semblait avoir volée à sa sœur, la peau éclatante, les cheveux roux frisés, les lèvres et les yeux mouillés de tendresse » (Jean Baudu, dans *Au Bonheur des Dames*, Pl., t. III, p. 392-393); « un garçon mince et pâle, dont la figure de fille était éclairée par des yeux gris, d'une câlinerie moqueuse, où passaient des étincelles d'acier (Fagerolles, dans *L'Œuvre*, Pl., t. IV, p. 76); « Edmond Lagarde, grandi à Passy, dans la petite boutique de nouveautés de son père, [...] était blond, avec des yeux bleus, jolis comme une femme, d'ailleurs d'une timidité si délicate, qu'il rougissait au moindre mot » (*La Débâcle*, Pl., t. V, p. 839).

226. « Paris, la ville de l'Idée, était devenue la grande prostituée sur laquelle s'abattaient les nations en quête de jouissances », préface d'Auguste Dietrich au recueil de *Poésies de Jacques Richard* (1 vol. chez Charpentier); cité par Jules Lemaître, « La jeunesse sous le second Empire et la Troisième République », *Revue politique et littéraire [Revue bleue]*, 22e année, n° 24, 13 juin 1885, p. 740 col. 1.

capitale des arts et des plaisirs, Paris plonge l'individu dans l'enfer séduisant d'un ordre esthétique où il perd ses frontières éthiques :

« Par les soirées claires, de l'énorme cité en fête, attablée dans les restaurants exotiques, changée en foire colossale où le plaisir se vendait librement sous les étoiles, montait le suprême coup de démente, la folie joyeuse des grandes capitales menacées de destruction. Et Saccard, avec son flair de coupeur de bourses, avait bien senti chez tous cet accès, ce besoin de jeter au vent son argent, *de vider ses poches et son corps*²²⁷ ».

Si la société espère le passage adolescent radical, sans faute, non problématique et univoque, le moment de « création [...] en homme ou en femme²²⁸ » révèle dans *Les Rougon-Macquart* des identités travaillées, construites, structurées par l'équivoque, le double, le masculin *et* le féminin. Mais l'adolescence opère sur les jeunes hommes, et sur les jeunes filles surtout, encore bien d'autres métamorphoses, d'étonnantes mises en chair animales.

Un bestiaire d'adolescents

Comme le montre Philippe Bonnefis dans une très belle étude, les métaphores animales sont, dès *La Confession de Claude*, un moyen privilégié par Zola pour traiter de la nature humaine, mais la logique de leur utilisation n'obéit pas toujours à un système parfaitement logique et ordonné : « À l'exclusion des cas où les métaphores animales perdent leur qualité d'image au profit du symbole ou de l'allé-

227. *L'Argent*, Pl., t. V, p. 231 (nous soulignons). Ce passage est l'écho non affaibli de l'article paru le 13 février 1870 dans *La Cloche* : « Ah! quelle curée que le second Empire! Dès le lendemain du coup d'État, l'orchestre a battu les premières mesures de la valse, et vite le thème languoureux est devenu un galop diabolique [...] Ils se sont rués à la satisfaction de leurs appétits, avec un emportement de bête, et lorsqu'ils ont été gorgés, ils ont mangé encore. Ils mangent toujours [...] Jouir, jouir, par tous les moyens et tout de suite, a été le seul but » (« La fin de l'orgie »; *O.C.*, t. XIII, p. 260).

228. Vladimir Jankélévitch, *Le Pur et l'impur*, Flammarion, 1960, p. 56.

gorie, il n'apparaît pas qu'elles renvoient à des concepts clairs²²⁹ ». L'ambiguïté provient sûrement pour une part des ouvrages multiples qui ont nourri l'imaginaire du jeune Zola, et nous reconnaissons dans l'emploi des métaphores animales l'influence de premières lectures.

Dans la liste des ouvrages consultés qui ont servi à la préparation des *Rougon-Macquart*, nous rencontrons des ouvrages tels que *Structure et physiologie animales* par le naturaliste, spécialiste de Buffon et de Cuvier, Ach. Comte. Mais ce qui nous apparaît important de souligner, ce ne sont pas tant les sources elles-mêmes que l'usage qu'en fait le romancier et la disposition qu'il leur donne dans ses prises de notes. Zola, en effet, éprouve peu (ou pas) le besoin de marquer de différences entre les règnes humain, animal ou végétal. La loi héréditaire prime sur toute hiérarchie, car le vivant dans son ensemble lui obéit, et cette hégémonie nivelle les règnes. Ainsi, dans son résumé de l'ouvrage du docteur Prosper Lucas, Zola passe sans transition de la plante à l'animal puis à l'homme. Par exemple, à propos de la « *Formule d'élection* », nous lisons :

« Une des plus fréquentes expressions de la production. Dans les plantes presque toujours, — sur les feuilles, les fleurs, les fruits. — Dans les animaux : transport des caractères de la sexualité, la mère faisant une fille, le père un fils — Parties transmises chez les animaux d'une façon *élective*. Les plumes, les poils, les couleurs — L'organisation *extérieure* de l'homme subit la formule — transmission des anomalies — Transport de la *structure interne*. Systèmes sanguin, nerveux, lymphatique, osseux — L'autopsie de mulets a montré qu'il [*sic*] tenait le cœur etc du cheval, l'estomac etc de l'âne²³⁰ ».

229. Philippe Bonnefis, « Le bestiaire d'Émile Zola », *Europe*, 46e année, n° 468-469, avril-mai 1968, p. 98. Marteen van Buuren, lui, distingue trois constantes dans l'emploi zolien des métaphores animales : « *la bête humaine* naît du renversement du moi par le "ça" et est représentée sous forme d'une bête ou d'un cheval, *la chasse* oppose le fauve à sa proie et la *domestication* montre la soumission de l'animal domestique à un berger », "*Les Rougon-Macquart*" d'Émile Zola. *De la métaphore au mythe*, Corti, 1986, p. 99.

230. « Docteur Lucas. Hérité naturelle », Pl., t. V, p. 1711.

Les lois de l'hérédité soumettent donc les humains, les animaux et les plantes aux mêmes mutations, défaillances ou dégénérescences; ceci permet de mieux saisir l'étonnant va-et-vient, la prodigieuse circulation des métaphores animales et végétales dans le texte zolien. Ainsi, à la différence de Balzac, le romancier ne se satisfait pas simplement d'une comparaison entre humanité et animalité, il décide au contraire de les exposer à des lois identiques²³¹. Les animaux et les plantes ne servent pas seulement de repoussoirs, ils font partie d'un système unique qui englobe horizontalement, pourrait-on dire, les différents règnes. Suivant rigoureusement cet aplatissement, Zola peut écrire dans les notes programmatiques des *Rougon-Macquart* : « Donner une importance aux animaux dans les romans. Créer quelques bêtes, chiens, chats, oiseaux. Il y a des fous et des imbéciles parmi les chiens, comme il y a des génie chanteurs parmi les oiseaux²³² »; et plus loin : « On retrouve chez les blancs des traits mongols, nègres, etc. Un animal, un loup, peut naître dans une famille²³³ ». Fidèle à ses premières intentions, l'écrivain fait dire à tante Dide dès *La Fortune des Rougon* : « Malheureuse! je n'ai fait que des loups... toute une famille, toute une portée de loups...²³⁴ » L'homme et l'animal proviennent d'une même origine et si, « des hommes et des femmes », Zola « ne fai[t] qu'un²³⁵ », il est permis de penser qu'il n'en va pas autrement des êtres humains et des animaux. En réponse à Jules Lemaître qui définit *Les Rougon-Macquart* comme une « épopée pessimiste de l'animalité humaine²³⁶ », Zola explique :

231. Voir « Différences entre Balzac et moi », Pl., t. V, p. 1722; recueilli dans *Balzac*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, *op. cit.*, pp. 297-298.

232. *Ibid.*, p. 1723.

233. *Ibid.*

234. *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, pp. 300-301.

235. « Différences entre Balzac et moi », Pl., t. V, p. 1737.

236. « M. Émile Zola. À propos de *Germinal* », *Revue politique et littéraire [Revue bleue]*, 22^e année, n° 11, 14 mars 1885, pp. 321-330; recueilli dans *Les Contemporains. Études et portraits littéraires*. « Première série », 1884-1885, p. 284 (partiellement cité par Henri Mitterand, Pl., t. III, pp. 1866-1867; intégralement reproduit par Sylvie Thorel-Cailleteau, *Émile Zola*, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, « Mémoire de la critique », 1998, pp. 193-211).

« J'accepte très volontiers votre définition : « Une épopée pessimiste de l'animalité humaine », à condition pourtant de m'expliquer sur ce mot "animalité". Vous mettez l'homme dans le cerveau, je le mets dans tous ses organes. Vous isolez l'homme de la nature, je ne le vois pas sans la terre, d'où il sort et où il rentre. L'âme que vous enfermez dans un être, je la sens épanchue partout, dans l'être et hors de l'être, dans l'animal dont il est le frère²³⁷ ».

Dans l'œuvre zolienne, un principe de réversibilité unit ces deux catégories²³⁸. Et si à première vue, les caractéristiques animales semblent le propre des pauvres²³⁹, elles trouvent un écho dans la bestialité capitaliste de la bourgeoisie impériale, le corps économique prenant le pas sur le corps vivant²⁴⁰. L'emprunt de métaphores animales sert très généralement à illustrer les pulsions négatives, dévastatrices, de l'être humain. Ainsi l'indique Philippe Bonnefis :

« L'image animale est, deux fois sur trois au moins, affectée d'un signe négatif. [La plupart des métaphores animales] se veulent symptômes d'un déséquilibre quelconque par rapport à l'harmonie naturelle. Ou bien, les personnages sont des pantins qui empruntent à l'animal un comportement grotesque; ou bien ce sont des monstres qui incarnent le mythe redoutable de l'homme et de la bête — union dont l'expression de "bête humaine" n'est qu'une variante intellectualisée²⁴¹ ».

S'agissant de l'adolescence, les métaphores animales figurent l'entrée en sexualité et sont, très généralement, liées à l'éveil de la libido. La mâchoire carnassière de Christine marque nettement le lien entre puberté et animalité : « Le bas gâtait ce rayonnement de tendresse, la mâchoire avançait, les lèvres trop fortes saignaient,

237. *Corr.*, t. V, p. 244-245, lettre n° 189, à Jules Lemaître, 14 mars 1885.

238. « Les principes de récurrence et surtout d'identité auxquels les images animales obéissent d'un livre à l'autre, contribuent à l'établissement d'un répertoire de gestes et de comportements qui constituent un sommaire de toutes les intentions humaines », Philippe Bonnefis, « Le bestiaire d'Émile Zola », *loc. cit.*, p. 103.

239. Victor Fournel, à propos de *La Terre*, parle d'« obsession du bestial », *Le Correspondant*, 10 septembre 1887; cité par Henri Mitterand, *Pl.*, t. IV, p. 1532.

240. « De nos jours, on rencontre Nucingen au détour de chaque rue; le loup-cervier est devenu légion; il a vécu de l'Empire et il soutient l'Empire », « Balzac (Édition complète et définitive) », *Le Rappel*, 13 mai 1870; *O.C.*, t. X, p. 928 (partiellement cité par Henri Mitterand, *Pl.*, t. I, p. 1577; intégralement reproduit dans *Balzac*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, *op. cit.*, p. 305-311).

241. Philippe Bonnefis, « Le bestiaire d'Émile Zola », *loc. cit.*, p. 100.

montrant des dents solides et blanches. C'était comme un coup de passion, la puberté grondante et qui s'ignorait, dans ces traits noyés, d'une délicatesse enfantine²⁴² ». Le caractère animal de Désirée résulte d'une « pauvreté d'esprit²⁴³ » et s'incarne à l'époque pubertaire : « À seize ans, lorsque la puberté était venue, [...] elle prit une carrure de femme faite, se porta mieux, fit éclater ses robes sous l'épanouissement splendide de sa chair. Dès lors, elle eut cette taille ronde qui roulait librement, ces membres largement assis de statue antique, toute cette poussée d'animal vigoureux²⁴⁴ ». En conférant une souplesse innocente, mais langoureuse à la jeune Albine transformée en Ève serpentine, la puberté la prédispose à une faute prochaine : « Elle s'allongeait point trop grande, souple comme un serpent, avec des rondeurs molles, des élargissements de lignes voluptueux, toute une grâce de corps naissant, encore baigné d'enfance, déjà renflé de puberté²⁴⁵ ». Nous ne serons pas surpris que les premières métaphores animales qui décrivent Nana surgissent précisément lors de la description de son adolescence : « À quinze ans, elle avait poussé comme un veau, très blanche de chair, très grasse, si dodue même qu'on aurait dit une pelote, [...] On l'appelait “la petite poule”, parce qu'elle avait vraiment la chair tendre et l'air frais d'une poulette²⁴⁶ ».

Chez le jeune homme pubère, le développement pileux invite au rapprochement avec la bête. Ainsi en est-il, à propos de Victor, le fils adultérin de Saccard :

« Il était inquiétant, ce gamin, avec toute une moitié de la face plus grosse que l'autre, le nez tordu à droite, la tête comme écrasée sur la marche où sa mère, violente, l'avait conçu. En outre, il paraissait prodigieusement développé à douze ans, déjà poilu, ainsi qu'une bête précoce. Les yeux hardis, dévorants, la bouche sensuelle, étaient d'un homme. Et, dans cette grande enfance, au teint si pur encore, avec cer-

242. *L'Œuvre*, Pl., t. IV, p. 20.

243. « Sans doute, ce fut sa pauvreté d'esprit qui la rapprocha des animaux », *La Faute de l'abbé Mouret*, Pl., t. I, p. 1262.

244. *Ibid.*

245. *La Faute de l'abbé Mouret*, Pl., t. I, p. 1340.

246. *L'Assommoir*, Pl., t. II, pp. 708, 709-710.

tains coins délicats de fille, cette virilité, si brusquement épanouie, gênait et effrayait, ainsi qu'une monstruosité²⁴⁷ ».

Moins effrayant, mais tout aussi animal, Serge Mouret, qui revit stade par stade son adolescence, découvre qu'« il ne se connaissait pas ce poil long, ce poil soyeux qui lui donnait une beauté de bête. Il tordit sa barbe, il prit ses cheveux à deux mains, cherchant la nudité de la tonsure; mais ses cheveux avaient poussé puissamment, la tonsure était noyé sous un flot viril de grandes boucles rejetées du front jusqu'à la nuque. Toute sa chair, jadis rasée, avait un hérissément fauve²⁴⁸ ».

Le développement de la libido propre à l'adolescence rapproche aussi étroitement le jeune homme et l'animal : « [Charles] ce grand garçon de quinze ans ne paraissait pas en avoir dix [...]. Très attendrie, le cœur chagrin, Clotilde, qui l'avait gardé sur ses genoux, le remit sur la banquette, lorsqu'elle s'aperçut qu'il essayait de glisser la main par l'échancrure de son corsage, dans une poussée précoce et instinctive de petit animal vicieux²⁴⁹ ». Mobilisées au moment de l'adolescence, les métaphores animales opèrent analogiquement un déplacement de l'être demeuré en enfance vers la bête²⁵⁰, un glissement de l'éveil libidinal adolescent vers la pulsion génésique bestiale, la violence de la brute, la primitivité du sauvage. La sexualité, dans l'œuvre de Zola, menace l'être dans son humanité, mais il est vrai que l'expression d'une certaine animalité dans l'être n'attend pas toujours la venue de la puberté pour s'éveiller. Suivant le diagnostic de ses contemporains — Cesare Lombroso était convaincu que « la précocité [sexuelle] est un caractère atavique des ani-

247. *L'Argent*, Pl., t. V, p. 151.

248. *La Faute de l'abbé Mouret*, Pl., t. I, p. 1416.

249. *Le Docteur Pascal*, Pl., t. V, p. 1094.

250. Marjolin dans *Le Ventre de Paris*; chez le fils Cuche dans *La Joie de vivre* : « Bientôt, il ne resta que le fils Cuche, morne et alourdi dans l'attente du sermon de Mademoiselle. [...] et il s'en alla, avec son dandinement de bête mauvaise et têtue, ayant promis de travailler, mais bien décidé à n'en rien faire » (Pl., t. III, p. 1006); chez Charles Mégot dans *Le Docteur Pascal* : « C'était un enfant sans raison, qui parfois, galopait au moindre caprice, ainsi qu'un animal indompté » (Pl., t. V, p. 967). Nous avons vu (chapitre II) que dans la seconde moitié du siècle, les enfants, considérés comme des êtres sans raison et sans morale, sont assimilés au fou, au sauvage et à la bête.

maux et des sauvages²⁵¹ » —, la sexualité dépeinté par Zola dans *Les Rougon-Macquart*, à partir du point où elle s'élève au-dessus de la pure fonction biologique sans impliquer l'angoisse morale de la chute, est un stade qui appartient essentiellement à l'animalité, au primitif. Marjolin et Cadine, les très jeunes amants du *Ventre de Paris*, en sont des exemples probants. Cadine est présentée comme une « petite, futée et mince, avait un drôle de museau, sous la broussaille noire de ses cheveux crépus²⁵² », « ouvri[ant] son nez rose avec des sensualités de chatte²⁵³ ». Marjolin, d'une intelligence bornée qui ne suit ou ne répond qu'à ses instincts, demeuré simple d'esprit à la suite d'un coup donné sur la tête par Lisa Quenu qui se protégeait de la sauvagerie sensuelle du jeune homme, reste un

« animal superbe dont [Cadine] faisait ce qu'elle voulait; elle le couchait dans les paniers de plumes, l'emmenait galopiner, s'en servait à sa guise, le traitait en chien, en poupée, en amoureux. Il était à elle, comme une friandise, un coin engraisé des Halles, une chair blonde dont elle usait avec des raffinements de rouée [et] il gonflait un peu le cou, fermait les yeux de jouissance, comme une bête que l'on flatte²⁵⁴ ».

La Trouille est une autre jeune fille dont la sexualité purement instinctive rappelle celle des bêtes : « Quand elle jouait à se taper avec quelque galopin, [elle finissait] le jeu sur le dos, naturellement, parce que c'était fait pour ça et que ça ne tirait point à conséquence²⁵⁵ ». En dehors de la morale ou non, le besoin charnel de l'autre, dans *Les Rougon-Macquart* ouvre la voie à l'archaïque, à une animalité originelle commune, dans laquelle la raison risque de s'abîmer ou de se perdre : « on sent en soi une bête, animée d'une existence autonome, et qui répond à de confus appels que l'esprit ne comprend pas²⁵⁶ ». Le danger du corps-à-corps est d'autant plus grand

251. Cesare Lombroso et G. Ferrero, *La Femme criminelle et la prostituée*, Paris, F. Alcan, 1896, p. 365.

252. *Le Ventre de Paris*, Pl., t. I, p. 625.

253. *Ibid.*, p. 768.

254. *Ibid.*, pp. 852-853.

255. *La Terre*, Pl., t. IV, p. 553.

256. Philippe Bonnefis, « Le bestiaire d'Émile Zola », *loc. cit.*, p. 102.

que la bête tapie au plus profond de l'être n'est visible qu'au moment où elle dévore sa proie.

Philippe Hamon dans *Le Personnel du roman* a clairement formulé la constatation suivante :

« C'est la femme avant l'homme que le texte désigne comme siège des pulsions, comme instigatrice ou régulatrice de l'érotisme, comme instauratrice des permissions ou des blocages [...] la sexualité masculine, est moins représentée d'une part, [...], moins différencié d'autre part dans ses états [...], la sexualité masculine reste plus sommairement évoquée, et évoquée en termes beaucoup moins anatomiques que la sexualité féminine²⁵⁷ ».

C'est sans doute pourquoi le bestiaire des jeunes gens reste définitivement moins coloré que celui des jeunes filles. Le jeune homme est tour à tour « bête traquée », « bête enragée », « bête précoce », « bête mauvaise », « grosse bête » ou « brute »²⁵⁸. Si la métaphore animale se fait plus nuancée, le jeune homme se métamorphose en « loup », en « chien », en « taureau », plus rarement en « mouton » ou en « brebis »²⁵⁹. Ce que veut signaler Zola, ce qu'il peint, c'est qu'à l'époque de l'adolescence, chez le jeune homme, « la brute prévaut de beaucoup sur l'homme²⁶⁰ ».

257. Philippe Hamon, *Le Personnel du roman. Le système des personnages dans "Les Rougon-Macquart" d'Émile Zola*, op. cit., p. 192.

258. Par exemple, Cabuche : « un frémissement fauve de bête traquée » (*La Bête humaine*, Pl., t. IV, p. 1098); Fils Cuche : « avec son dandinement de bête mauvaise et têtue » (*La Joie de vivre*, Pl., t. III, p. 1006); Victor Chavaille (*L'Argent*, Pl., t. V, p. 151); Goujet : « Il tenait des grosses bêtes : dur d'intelligence, bon tout de même » (*L'Assommoir*, Pl., t. II, p. 474).

259. Par exemple : « On le [fils Cuche] rencontrait courant les routes, sautant les haies avec une agilité de loup » (*La Joie de vivre*, Pl., t. III, p. 1114); Cabuche « avait comme un besoin de soumission tendre, dans la bouche large et le nez carré de bon chien » (*La Bête humaine*, Pl., t. IV p. 1098); « Chaîne, un gros garçon, peignait en silence, copiant sur une petite toile le poêle éteint et rouillé. On reconnaissait un paysan à ses allures lentes, à son cou de taureau, halé, durci, en cuir » (*L'Œuvre*, Pl., t. IV, p. 67); Florent « se laissa prendre comme un mouton, et fut traité en loup » (*Le Ventre de Paris*, Pl., t. I, p. 645); Serge Mouret, « créature châtrée, déviée, marquée de la tonsure ainsi qu'une brebis du Seigneur » (*La Faute de l'abbé Mouret*, Pl., t. I, p. 1234).

260. Antoine Marro, *La Puberté chez l'homme et chez la femme*, traduit sur la 2e édition italienne par J.-P. Medici, préface du docteur Magnan, Costes, 1922, p. 38.

Les métaphores animales utilisées pour décrire les jeunes filles, au-delà des termes génériques « bête » ou « animal » ou des signes distinctifs qui y sont rattachés, comme par exemple :

— Désirée « se développant tout en chair, devenant une belle bête, fraîche, blanche, au sang rose, à la peau ferme » (*La Faute de l'abbé Mouret*, Pl., t. I, p. 1262);

— « Dès lors, [Désirée] eut cette taille ronde qui roulait librement, ces membres largement assis de statue antique, toute cette poussée d'animal vigoureux » (*ibid.*, p. 1263);

— « [Albine] doit avoir seize ans. Elle grandit comme une bête. Je l'ai vu courir à quatre pattes, dans un fourré, du côté de la Palude » (*ibid.*, p. 1278);

— « [Clorinde] rampait, elle entrait; et au milieu du cabinet, elle se tenait debout sur la queue vivante de sa robe, les hanches vibrantes, tandis que ses bras s'allongeaient jusqu'à lui, par un glissement sans fin d'anneaux souples » (*Son Excellence Eugène Rougon*, Pl., t. II, pp. 120-121);

— « Tout de suite, [Nana] s'était tournée, remontant, faisant voir sa nuque où des cheveux roux mettaient comme une toison de bête » (*Nana*, Pl., t. II, p. 1108);

— « Nana était toute velue, un duvet de rousse faisait de son corps un velours; tandis que, dans sa croupe et ses cuisses de cavale, dans les renflements charnus creusés de plis profonds, qui donnaient au sexe le voile troublant de leur ombre, il y avait de la bête. C'était la bête d'or, inconsciente comme une force, et dont l'odeur seule gâtait le monde » (*ibid.*, p. 1271);

— Satin « une petite bête qui se mourait à l'hôpital, tellement elle se gâchait » (*ibid.*, p. 1466);

— Catherine Maheu « semblait trotter à quatre pattes, ainsi qu'une de ces bêtes naines » (*Germinal*, Pl., t. III, p. 1168);

sont, même si elles demeurent conventionnelles et attendues²⁶¹; nettement plus variées :

— Albine est comparée à une chèvre, un serpent, une couleuvre (*La Faute de l'abbé Mouret*, Pl., t. I, pp. 1254, 1340, 1482);

— Cadine à une chatte, une colombe (*Le Ventre de Paris*, Pl., t. I, pp. 768, 774);

— Catherine Maheu à une chatte, une jument, un chien (*Germinal*, Pl., t. II, pp. 1171, 1400, 1507);

261. Comme le note Marteen Van Buuren, « les métaphores des *Rougon-Macquart* sont en majorité puisées dans un réservoir de métaphores institutionnalisées »; en cela, les métaphores animales ne font pas exception (« *Les Rougon-Macquart* » d'Émile Zola. *De la métaphore au mythe*, op. cit., p. 99).

- Chuchu à une sauterelle (*L'Argent*, Pl., t. V, pp. 85, 355);
- Clara Prunaire à un cheval (*Au Bonheur des dames*, Pl., t. III, p. 436);
- Clorinde à un serpent, une couleuvre, une chatte (*Son Excellence Eugène Rougon*, Pl., t. II, pp. 118, 119, 72);
- La Cognette à une chatte (*La Terre*, Pl., t. IV, p. 442);
- Désirée à une ânesse, une vache (*La Faute de l'abbé Mouret*, Pl., t. I, pp. 1262, 1461);
- Flore à un oiseau (*La Bête humaine*, Pl., t. IV, p. 1185);
- Irma Bécot à un chien (*L'Œuvre*, Pl., t. IV, p. 76);
- Jeanne à une chèvre (*La joie de vivre*, Pl., t. II, p. 808);
- La Trouille à une chèvre (*La Terre*, Pl., t. IV, pp. 553, 639);
- Louise Thibaudier à une chatte (*La Joie de vivre*, Pl., t. III, p. 942);
- Miette à un loup, à une chèvre (*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, pp. 32, 190);
- Nana à un veau, une poule, un caniche (*L'Assommoir*, Pl., t. II, pp. 708, 710, 740, 1277), une lionne, une oie, une mouche, une couleuvre, une chatte, une jument, une nuée de sauterelles, un ours (*Nana*, Pl., t. II, 1271, 1277, 1269, 1346, 1455, 1460);
- Nathalie Dejoie à une pie (*L'Argent*, Pl., t. V, p. 269);
- Régine Margaillan à un oiseau malade (*L'Œuvre*, Pl., t. IV, p. 151);
- Séverine à une pervenche (*La Bête humaine*, Pl., t. IV, p. 706).

Les plus courantes sont celles de la chatte ou du serpent (de la couleuvre)²⁶². Zola, qui n'opte pas plus pour les animaux domestiques que sauvages, joue plutôt de la superposition, de la métamorphose et de la combinaison, à la manière de Jérôme Bosch : le chat devient couleuvre, le chien possède des attributs d'oiseau²⁶³, Désirée montre la vigueur de l'ânesse et la tranquillité de la vache²⁶⁴, Catherine Maheu com-

262. Voici un échantillon : « Cadine ouvrait son nez rose avec des sensualités de chatte » (*Le Ventre de Paris*, Pl., t. I, p. 768); « Lorsqu'elle [Albine] le prenait dans ses bras nus, souples comme des couleuvres, il s'attendait à la voir, tant elle était mince, s'enrouler à son corps, s'endormir là, collée à sa peau » (*La Faute de l'abbé Mouret*, Pl., t. I, p. 1482); « [Clorinde] était belle ainsi, la jupe serrée aux jambes, les reins souples dans son corsage collant, pareille à un serpent agile » (*Son Excellence Eugène Rougon*, Pl., t. II, p. 118); « [Clorinde] reparut, plus nue, tendant la gorge, coulant ses épaules hors de la gaze, d'un mouvement si souple de chatte amoureuse, qu'elle sembla jaillir de son corsage » (*ibid.*, p. 72); « C'étaient des souplesses de couleuvre, un déshabillé savant, comme involontaire, exquis d'élégance, une distinction nerveuse de chatte de race, une aristocrate du vice » (*Nana*, Pl., t. II, 1346-1347); « [Louise] et ses grâces de chatte, son odeur de femme coquette, tout cet abandon amical et troublant achevait de le [Lazare] griser » (*La Joie de vivre*, Pl., t. III, p. 942); « les yeux [de Catherine] s'élargissaient, luisaient avec un reflet verdâtre, pareils à des yeux de chatte » (*Germinal*, Pl., t. III, p. 1171).

263. « N'importe, [Nana] restait joliment fraîche et friande, ébouriffée comme un caniche, et le bec rose sous un grand coquin de chapeau », *L'Assommoir*, Pl., t. II, p. 740.

264. « C'était comme une ânesse de race qui aurait le don du rire » (*La Faute de l'abbé Mouret*, Pl., t. I, p. 1262); « cet épanouissement purement animal, qui faisait de l'enfant grasse la tranquille sœur de la vache blanche et rousse » (*ibid.*, p. 1461).

bine la force de la jument à la soumission et la docilité du chien²⁶⁵. Nana, selon le mot de Marteen Van Buuren, « représente une ménagerie complète²⁶⁶ ». Il est vrai que le bestiaire des jeunes filles zoliennes transporte le lecteur dans un étrange univers de Griffons. Les multiples mutations qu'offre une mise en scène animale des corps transfigurent monstrueusement le personnage de la jeune fille qui perd, dans ces combinaisons, son aura angélique. La forte animalité qui transparaît ici « naturalise » le personnage de la jeune fille tout en l'humanisant. Si Philippe Bonnefis, souligne à raison que « cette excessive bestialisation porte en elle-même son remède parce qu'elle démontre la nécessité d'une humanisation²⁶⁷ », nous voyons que grâce au principe de réversibilité entre les règnes animal et humain, Zola en dévoilant les appétits instinctuels, « matérialise », « incarne » autrement le personnage de la jeune fille enfermée dans les ornières de l'idéal²⁶⁸. Edmond de Goncourt devant la réception critique faite à *Chérie* s'indigne : Cette chute de l'idéal, sert cependant parfois de tremplin publicitaire. Le 16 décembre 1882, dans *Gil Blas*, à la veille de la parution du premier épisode de *Au Bonheur des dames*, le critique qui se dissimule sous le pseudonyme « Jeanne », rappelle en souriant cette caractéristique du personnage féminin zolien :

« Ne cherchez point parmi ces amoureuses un coin bleu, un morceau d'idéal, elles ne savent pas ce que cela veut dire; les idylles chastes, les paroles tendres, les âmes qui s'entrelacent comme des doigts, les confidences où les cœurs palpitent d'une harmonie égale, le romancier ne nous en a jamais parlé; l'amour est pour lui la minute brutale, la femme

265. « Elle besognait, la croupe barbouillée de suie, avec de la crotte jusqu'au ventre, ainsi qu'une jument de fiacre »; elle « pataug[ea]it comme un chien perdu dans la boue des chemins », *Germinal*, Pl., t. III, pp. 1400 et 1507.

266. M. Van Buuren, « *Les Rougon-Macquart* » d'Émile Zola. *De la métaphore au mythe*, op. cit., p. 108.

267. Philippe Bonnefis, « Le bestiaire d'Émile Zola », *loc. cit.*, p. 105.

268. Edmond de Goncourt, devant la réception critique faite à *Chérie* s'indigne : « Au fond, c'est un *tolle* européen contre mes livres. On ne veut pas que la jeune fille des livres appartienne à l'humanité. Il la faut insexuelle » (*Journal*, 6 mai 1884, t. II, p. 1071); il reproche par contre au personnage de Pauline dans *La Joie de vivre* son excédent d'humanité : « Pauline, en sa perfection extra-humaine, [...] une héroïne de Feuillet dans de la merde, une héroïne de Feuillet qui, au lieu de n'avoir pas de règles, les a perpétuellement », *Journal* (11 février 1884), op. cit., t. II, p. 1047)

est femme alors qu'elle s'accouple, alors qu'elle cherche la sensation; les animaux connaissent aussi ces amours-là!²⁶⁹ »

Une sorte d'« humanité-limite » est ici présentée, puisque « la femme est femme alors qu'elle » laisse parler son animalité.

Un deuxième foyer d'expansion métaphorique, les métaphores végétales, double celui que nous venons d'examiner²⁷⁰, c'est que le lieu commun noté par Bescherelle et par plusieurs lexicographes, selon lequel l'adolescence est l'« époque de la vie si bien nommée la fleur de l'âge²⁷¹ », invite le romancier séduit par cette métaphore à investiguer l'« éclosion » pubertaire.

« La fleur de l'âge »

Au-delà du principe de réversibilité entre les règnes, un lien puissant unie le végétal et l'animal dans l'univers zolien, en des termes voisins qui sont la sève et le sang. Philippe Bonnefis signale que dans la sixième nouvelle des *Contes à Ninon*, intitulée *Sang*²⁷², Zola décrit mythologiquement la transmutation de la sève originelle en sang : « Au début, était la sève. Le sang fut un châtimeut imposé aux hommes [...]. Le paradis perdu prend l'image d'une végétation qui a banni la chair. L'idée de bonheur est intimement liée à l'état végétal²⁷³ ». S'inspirant du mythe biblique de

269. « Jeanne », « Les femmes d'Émile Zola », *Gil Blas*, 4e année, n° 1124, col. 4-5, 16 décembre 1882.

270. Très souvent remarque Philippe Bonnefis, « un système d'images végétales s'ajoute en contrepoint à celui des métaphores animales », « Le bestiaire d'Émile Zola », *loc. cit.*, p. 101. Voir aussi Marteen Van Buuren, *op. cit.*, ainsi que Marie Couillard, « La "fille-fleur" dans *Les Contes à Ninon* et *Les Rougon-Macquart* », *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 48, n° 4, octobre-décembre 1978, pp.398-406 (pour *Les Rougon-Macquart*, pp. 400-406).

271. Bescherelle, *Dictionnaire national ou dictionnaire universel de la langue française*, 11e édition, 1865, t. I, p. 519 col. 1-2.

272. *O.C.*, t. IX, pp. 66-75.

273. Philippe Bonnefis, « Le bestiaire d'Émile Zola », *loc. cit.*, p. 102.

Caïn et Abel²⁷⁴, Zola s'intéresse non pas tant au crime qu'à l'épanchement sanguin qui contamine la terre. Mais ce que nous remarquons plus spécifiquement à la lecture de la nouvelle, c'est que l'époque fatidique de la contamination est celle de l'adolescence du monde symbolisée par un jeune homme injustement assassiné :

« Deux hommes suivaient un étroit sentier perdu sous le feuillage. Le plus jeune marchait en avant. [...] Parfois, il se tournait pour sourire à son compagnon. Je ne sais à quelle douceur je reconnus que c'était là un sourire de frère. / Les lèvres et les yeux de l'autre homme restaient sombres et muets. Il couvrait la nuque de l'adolescent d'un regard de haine. [...] Il semblait poursuivre une victime qui ne fuyait pas. [...] Je le vis couper le tronc d'un arbre qu'il façonna grossièrement en massue. [...] Son jeune frère se tournait. Une joyeuse parole d'encouragement était sur ses lèvres. Le tronc d'arbre lui écrasa la face, et le sang jaillit. / Le brin d'herbe qui en reçut la première goutte, la secoua avec horreur sur la terre. La terre but cette goutte, frémissante, épouvantée; un long cri de répugnance s'échappa de son sein, et le sable du sentier rendit le hideux breuvage en mousse sanglante²⁷⁵ ».

Origine et adolescence coïncident une fois encore. Ici, en effet, en filigrane du mythe des origines s'écrit un mythe de l'adolescence qui révèle que le végétal symbolise cet âge de la vie; les dictionnaires l'ont fort bien enregistré :

« Nous trouvons dans la mythologie deux figures allégoriques pour représenter cet âge de la vie : *l'adolescence masculine*, sous les traits d'un jeune homme richement vêtu et couronné de fleurs, posé un pied sur une horloge de sable, symbole du peu de cas que *l'adolescence* fait du temps; *l'adolescence féminine*, sous les traits d'une jeune fille couronnée de fleurs, tient une guirlande fleurie, emblème de sa félicité éphémère²⁷⁶ »

La Faute de l'abbé Mouret, par exemple, soude notamment au mythe des origines une certaine représentation de l'adolescence — sur laquelle nous aurons à revenir — et le sacrifice du sang, celui de la jeune Albine : « Une dernière fois, elle reprit sa

274. « Sol fertile qui a ouvert la bouche pour recevoir de la main [de Caïn] le sang » d'Abel, *Genèse*, 4, 11-13.

275. *O.C.*, t. IX, pp. 69-70.

276. Article « Adolescence » du *Grand Dictionnaire général et grammatical des dictionnaires français* de Napoléon Landais, Didier et Cie, 14^e édition, 1862, t. I, p. 43 col. 3.

course à travers le jardin, en quête de la mort. Quelle plante odorante avait besoin de ses cheveux pour accroître le parfum de ses feuilles? Quelle fleur lui demandait le don de sa peau de satin, la blancheur pure de ses bras, la laque tendre de sa gorge. À quel arbuste malade devait-elle offrir son jeune sang?²⁷⁷ ». « La complexion propre à cet âge est ordinairement sanguine²⁷⁸ », par ailleurs, l'adolescence féminine n'est-elle pas de toute évidence connotée par le sang des menstruations? La description que Zola consacre à « la poussée vigoureuse de la puberté²⁷⁹ » de Pauline Quenu indique une fascination :

« En moins d'une année, l'enfant de forme hésitante était devenue une jeune fille déjà robuste, les hanches solides, la poitrine large. Et les troubles de cette éclosion s'en allaient, le malaise de son corps gonflé de sève, la confusion inquiète de sa gorge plus lourde, du fin duvet plus noir sur sa peau satinée de brune. Au contraire, à cette heure, elle avait la joie de son épanouissement, la sensation victorieuse de grandir et de mûrir au soleil. Le sang qui montait et qui crevait en pluie rouge la rendait fière. Du matin au soir, elle emplissait la maison des roulades de sa voix plus grave, qu'elle trouvait belle; et, à son coucher, quand ses regards glissait sur la rondeur fleurie de ses seins jusqu'à la tache d'encre qui ombrail son ventre vermeil, elle souriait, elle se respirait un instant comme un bouquet frais, heureuse de son odeur nouvelle de femme. C'était la vie acceptée, la vie aimée dans ses fonctions, sans dégoût ni peur et saluée par la chanson triomphante de la santé²⁸⁰ ».

L'« éclosion » pubertaire trouve ici dans le riche emploi des métaphores végétales de multiples échos : « la sensation victorieuse de grandir et de mûrir au soleil », « le sang qui montait et qui crevait en pluie rouge », « la rondeur fleurie de ses seins »,

277. *La Faute de l'abbé Mouret*, Pl., t. I, p. 1512.

278. Article « Jeunesse », du *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle* par Pierre Larousse, *op. cit.*, t. IX, p. 988, col.2.

279. *La Joie de vivre*, Pl., t. III, p. 884.

280. *Ibid.*, pp. 856-857. Ou encore « Son haleine s'était calmée encore, ses joues blanches et sa bouche rose avaient une douceur immobile de bouquet, dans la clarté de la lampe. Seuls, ses longs cheveux châtons, dépeignés par le vent, portaient une ombre sur son front délicat », *ibid.*, p. 824; « Elle était mûre pourtant, elle voyait la vie gonfler ses membres, fleurir aux plis secrets de sa chair en toison noire, elle respirait son odeur de femme, comme un bouquet épanoui dans l'attente de la fécondation », *ibid.*, p. 1043. Dans le dossier préparatoire, la description de la puberté de Pauline est encore plus radicalement biologique : « Douleurs aux seins aux reins changement de voix. Plis du vagin se multiplient, le mont de Vénus se dessine, poils courts, puis longs et frisés, les hanches s'arrondissent, les seins grossissent et le mamelon s'endigue », B.N., N.a.fr. 10.311, f° 292.

« elle se respirait un instant comme un bouquet frais ». Le procédé permet au romancier de dévoiler pudiquement une secrète intimité.

C'est à partir de Baudelaire, selon Alain Corbin que, de plus en plus « la silhouette olfactive de la femme se transforme; elle ne se dessine plus dans la gaze vaporeuse; le parfum de la chair nue, exacerbé par la chaleur et la moiteur du lit, remplace [...] les senteurs voilées du corps pudique. [...] la femme se fait sachet parfumé, bouquet d'odeurs qui émanent [...] de la chevelure déployée, de la peau, de l'haleine, du sang²⁸¹ ». Chez Zola, le bouquet ne prévaut pas toujours sur la fleur : ainsi Albine est « comme un grand bouquet d'une odeur forte²⁸² », mais aussi « une grande fleur²⁸³ », « une grande rose²⁸⁴ ». Si, de l'échancrure de la robe de Clotilde, « mont[e] le bouquet vivant de la femme²⁸⁵ », « [ses] vingt-cinq ans [...] s'épanouissaient en une fleur d'amour, exquise et pleine²⁸⁶ ».

Au XIXe siècle, Alain Corbin l'a dit, un discrédit pèse sur les parfums musqués « ressentis comme des substances putrides²⁸⁷ ». La bourgeoisie les associe aux vapeurs néfastes, voire contagieuses, des boudoirs et des maisons closes²⁸⁸, alors qu'elle considère les parfums floraux comme les représentants olfactifs de la jeunesse et de la fraîcheur. Mais « les végétaux contiennent aussi le principe musqué d'une manière très évidente²⁸⁹ » : Albine ne montre-t-elle pas « sa peau innocente, épanouie sans honte ainsi qu'une fleur, musquée d'une odeur propre²⁹⁰ »? Ajoutons toutefois que si les senteurs végétales protègent la réputation de la jeune fille, « l'harmonie qui s'établit entre la jeune fille et la flore se rompt avec l'âge²⁹¹ ». Dans

281. Alain Corbin, *Le Miasme et la jonquille*, Flammarion, « Champs », 1982, p. 240.

282. *La Faute de l'abbé Mouret*, Pl., t. I, p. 1254.

283. *Ibid.*, p. 1311.

284. *Ibid.*, p. 1341.

285. *Le Docteur Pascal*, Pl., t. V, p. 1050-1051.

286. *Ibid.*, p. 1067.

287. Alain Corbin, *op. cit.*, p. 216.

288. *Ibid.*, p. 213.

289. Article « Musc », Bescherelle, *Dictionnaire national ou dictionnaire universel de la langue française*, 11e édition, 1865, t. II, p. 595 col. 2.

290. *La Faute de l'abbé Mouret*, Pl., t. I, p. 1340.

291. Alain Corbin, *op. cit.*, p. 226.

Les Rougon-Macquart, la jeune fille zolienne incarne bien celle que Michelet nomma « la fleur humaine²⁹² »; les exemples sont nombreux :

— Cadine a « une haleine de jasmin. Elle [est] un bouquet tiède et vivant (*Le Ventre de Paris*, Pl., t. I, p. 234) »;

— La Sarriette « avait la bouche rouge, une bouche maquillée, fraîche du jus des groseilles, comme peinte et parfumée de quelque fard du sérail. Une odeur de prune montait de ses jupes. Son fichu mal noué sentait la fraise » (*Le Ventre de Paris*, Pl., t. I, p. 822);

— « À seize ans, lorsque la puberté était venue, Désirée n'avait point eu les vertiges ni les nausées des autres filles. Elle prit une carrure de femme faite, se porta mieux, fit éclater ses robes sous l'épanouissement splendide de sa chair. [...] On eût dit qu'elle tenait au terreau de sa basse-cour, qu'elle suçait la sève par ses fortes jambes, blanches et solides comme de jeunes arbres » (*La Faute de l'abbé Mouret*, Pl., t. I, p. 1263);

— Nana a « une fraîcheur de bouquet » (*L'Assommoir*, Pl., t. II, p. 710) »;

— Cécile Grégoire est « florissante » (*Germinal*, Pl., t. III, p. 1560);

— Fifi « a une peau de fleur, avec des épaules, des cuisses, pas maigres du tout, [...] rondes et fermes comme des pêches! » (*Pot-Bouille*, Pl., t. III, p. 191);

— Louise « ne sentait pas seulement le grand air, elle le grisait de son odeur tiède d'héliotrope » (*La Joie de vivre*, Pl., t. III, p. 907);

— « Albine, mon Dieu! je la revois, dans le coup de soleil du jardin, comme un grand bouquet d'une odeur vivante, la tête renversée, la gorge toute gonflée de gaieté, heureuse de ses fleurs, des fleurs sauvages tressées parmi ses cheveux blonds, nouées à son cou, à son corsage, à ses bras minces, nus et dorés » (*Le Docteur Pascal*, Pl., t. V, p. 960).

La jeune personne est un encensoir de vapeurs florales qui traduisent l'odeur du corps. Trop la respirer, c'est s'unir à elle : « [Albine] sentait si bon, elle était si sonore de vie, qu'il la respirait, qu'elle entraît en lui autant par l'ouïe que par la vue. Tous ses sens la buvaient. Et il se défendait désespérément contre cette lente possession de tout son être²⁹³ ». En effet, à la puberté, la jeune fille diffuse de troublants parfums, une « odeur pure de [...] jeunesse » (Clotilde)²⁹⁴, une « odeur mûre

292. Jules Michelet, *La Femme*, op. cit., p. 127.

293. *La Faute de l'abbé Mouret*, Pl., t. I, p. 1400.

294. *Le Docteur Pascal*, Pl., t. V, p. 1051. À l'article « Adolescence », le *Dictionnaire général et grammatical des dictionnaires français* par Napoléon Landais, invente une étymologie qui justifie cette croyance : « En latin *adolescētia*, formé d'*adolescere*, croître, dérivé lui-même de *ad*, augment., et de *olere*, avoir une odeur », 1834, t. I, p. 67, col. 1-2.

d'une femme faite » (Nana)²⁹⁵, une « odeur puissante qui mont[e] [des] chairs » (Pauline)²⁹⁶, une « odeur de chasteté » (Fifi)²⁹⁷.

Selon la linguistique florale zolienne, les jeunes filles qui ont grandi en pleine nature, celles qui sont comparées à des plantes ou des fleurs des champs, bénéficient d'une faveur particulière. Ce sont de jeunes personnes en santé nimbée d'innocence. Ainsi en est-il de Désirée : « elle allongeait les bras, qu'elle avait simplement trempés au fond d'un seau d'eau, des bras royaux, d'une rondeur superbe, poussés comme des roses blanches et grasses, dans ce fumier²⁹⁸ », et : « c'était la terre qui assouvissait Désirée, lorsqu'elle se vautrait sur le dos²⁹⁹ ». Françoise, elle, « ressembl[e] à une fleur de pissenlit, avec sa taille fine et son bonnet blanc³⁰⁰ », et Sophie Guiraud, d'une santé héréditairement fragile, avait néanmoins « grandi en santé et en beauté [...], poussée solidement comme un de ces arbres, les pieds dans l'herbe humide des sources, la tête nue au soleil³⁰¹ ». L'absolution que reçoit Angélique

« lav[e] [son odorat] de toute souillure, non seulement de la honte charnelle des parfums, de la séduction des fleurs aux haleines trop douces, des senteurs éparses de l'air qui endorment l'âme, mais encore des fautes de l'odorat intérieur, les mauvais exemples donnés à autrui, la peste contagieuse du scandale. Et, droite, pure, elle avait fini par être un lis parmi les lis, un grand lis dont le parfum fortifiait les faibles, égayait les forts. Et justement, elle était si candidement délicate, qu'elle n'avait jamais pu tolérer les œillets ardents, les lilas musqués, les jacinthes fiévreuses, seulement à l'aise parmi les floraisons calmes, les violettes et les primevères des bois³⁰² ».

Mais, on le sait, Zola n'est jamais univoque, le sol parisien, labouré comme un champ par Haussmann, nourrit, dans *Les Rougon-Macquart*, nombre de jeunes filles par la racine. Souvent, comme Angèle Campardon ou comme Estelle Muffat,

295. *L'Assommoir*, Pl., t. II, p. 709.

296. *La Joie de vivre*, Pl., t. III, p. 1103.

297. *Pot-Bouille*, Pl., t. III, p. 301.

298. *La Faute de l'abbé Mouret*, Pl., t. I, p. 1265.

299. *Ibid.*, p. 1461.

300. *La Terre*, Pl., t. IV, p. 377.

301. *Le Docteur Pascal*, Pl., t. V, p. 1082.

302. *Le Rêve*, Pl., t. IV, pp. 980-981.

elles se métamorphosent en tristes plantes³⁰³. Parfois cependant, Paris voit fleurir de beaux spécimens, et une fleur de pavé peut resplendir comme une fleur des champs : « Son tas de cheveux blonds, couleur d'avoine fraîche, semblait lui [Nana] avoir jeté de la poudre d'or sur les tempes, des taches de rousseur, qui lui mettaient là une couronne de soleil³⁰⁴ ». Notons encore que lorsque la nature est libre de toute norme, qu'elle est délaissée par les hommes, elle reçoit volontiers anomalies et monstruosité :

« Les échinopsis n'étaient qu'une brosse, une excroissance au poil roux, qui faisait songer à quelque insecte géant roulé en boule. Les opuntia dressaient en arbres leurs feuilles charnues, poudrées d'aiguilles rougies, pareilles à des essaims d'abeilles microscopiques, à des bourses pleines de vermine et dont les mailles crevaient. Les gasteria élargissaient des pattes de grands faucheux renversés, aux membres noirâtres, pointillés, striés, damassés. Les cereus plantaient des végétations honteuses, des polypiers énormes, maladies de cette terre trop chaude, débâches d'une sève empoisonnée³⁰⁵ ».

Le Paradou, paradis perdu, espace mythique et primitif, n'a rien à envier à la serre de Renée. En effet, l'animalité végétale de l'un rivalise d'étrangeté avec la décadence florale de l'autre, véritable réservoir odoriférant d'essences humaines dont les parfums troublent les sens de la jeune femme :

« Plus que l'étouffement chaud de l'air, plus que les clartés vives, plus que les feuilles larges, éclatantes, pareilles à des visages riant ou grimaçant entre les feuilles, c'étaient surtout les odeurs qui la brisaient. Un parfum indéfinissable, fort, excitant, traînant, fait de mille parfums : sueurs humaines, haleines de femmes, senteurs de chevelures et des souffles doux et fades jusqu'à l'évanouissement, étaient coupés par des souffles pestilentiels, rudes, chargés de poisons³⁰⁶ ».

303. Estelle Muffat « restait raide, immobile, avec son cou maigre de fille poussée trop vite, où pas un petit cheveu n'avait bougé », Pl., t. II, p. 1163.

304. *L'Assommoir*, Pl., t. II, p. 709. Dans *L'Argent*, Nathalie Dejoie est une « fleur blonde du pavé parisien, avec sa grâce chétive, ses larges yeux sous les petits frisons de ses cheveux pâles », Pl., t. V, p. 128.

305. *La Faute de l'abbé Mouret*, Pl., t. I, p. 1389.

306. *La Curée*, Pl., t. I, p. 357.

Plus capiteuse, la fleur exotique ou fleur de serre, libère en effet de dangereux effluves qui suscitent le désir. Michelet avait déjà mis en garde les jeunes filles contre la suavité des bouquets trop savants :

« Mauvaise et dangereuse ivresse pour la petite demoiselle, tenue assise, privée du grand air et du mouvement, que d'aspirer dans un salon l'émanation concentrée d'un amoureux bouquet de fleurs. Et ce n'est pas la tête seule qui chancelle. Un de nos romanciers s'est plu à montrer la vertu incertaine d'une jeune femme qui cède à ses influences. Elles ne seraient pas moins puissantes pour troubler la petite fille, pour hâter en elle la crise des sens, précipiter la floraison, qu'il vaut bien mieux retarder³⁰⁷ ».

Des combinatoires parfumées trop élaborées, des pièces mal aérées, voilà bien ce que doit éviter la jeune fille. L'air confiné, celui des arrières-boutiques parisiennes, augmente dangereusement les risques de chlorose, « la petite pousse chétivement. [...] Souvent, toute gamine, elle est déjà une détraquée, qu'il faut soigner pour la sauver de la crise de ses quatorze ans. Elle a des convulsions, des langueurs, des étourdissements qui se terminent par des saignements de nez³⁰⁸ ». Ainsi, Geneviève Baudu, qui n'a jamais connu que « cette cave du vieux commerce parisien³⁰⁹, « avait la débilité et la décoloration d'une plante grandie à l'ombre³¹⁰ ». Le confort claustral d'un appartement bourgeois n'est guère plus recommandable; la « croissance molle et tiède de serre chaude³¹¹ » de Marie Pichon donne à sa peau « une finesse et une transparence de chlorose³¹² ». Berthe Josserand « poussée dans la serre chaude du faux luxe parisien, [...] saccag[e] l'existence afin d'en jouir toute seule, en enfant

307. Jules Michelet, *La Femme*, op. cit., p. 128.

308. *L'adultère dans la bourgeoisie*, *Le Figaro*, 28 février 1881; *O.C.*, t. XIV, p. 532. On retrouve presque mot pour mot cette description lorsque Zola trace le portrait de Valérie Vabre dans le dossier préparatoire de *Pot-Bouille* : « A poussé dans une arrière boutique sans air, en serre chaude, abêtissement de la race, bêtise du père et chlorose de la mère. Gamine, déjà une détraquée, à la crise de puberté. Convulsions, langueur, des étourdissements qui se terminent par des saignements de nez », B.N., N.a.fr. 10.321, f° 266.

309. *Au bonheur des dames*, Pl., t. III, p. 737.

310. *Ibid.*, p. 396.

311. *Pot-Bouille*, Pl., t. III, p. 66.

312. *Ibid.*, p. 69.

égoïste et gâcheur³¹³ ». À force de trop fouler le luxe (« la douceur grise de la chambre à coucher, l'or tendre du petit salon, le vert cru de la serre, toutes ces richesses complices³¹⁴ »), les pieds de Renée en « [ont] pris la sève mauvaise³¹⁵ ». Ainsi comme le remarque Yves Chevrel, « la serre est aussi pour Zola, [...] le symbole d'une éducation³¹⁶ ». Dans le dossier préparatoire de *Pot-Bouille*, Angèle Campardon, qui représente le type même de la jeune fille bourgeoise, est décrite en ces termes : « *Angèle* — La jeune fille / bourgeoise dans l'âge ingrat, maigre, longue et laide. Bête par éducation. On la soigne comme une plante de serre, on lui expurge tout, on la surveille étroitement³¹⁷ ».

Pour libérer les jeunes filles de leur « captivité atmosphérique³¹⁸ » et de leur inutile raffinement (« ces jolies plantes de serre chaude dont les fleurs nous reviennent si cher [et qui] poussent tout naturellement avec des diamants et des dentelles aux épaules. Elles n'ont pas une idée, pas une énergie, elles vivent pour être regardées³¹⁹ »), Zola ne craint pas, nous le verrons, d'élaborer des stratégies éducatives, car il faut « cultiver » la jeune fille, on en conviendra certes, mais judicieusement, « en plantes utiles, et non plus en plantes de serre chaude n'ayant pour elle que l'éclat d'une matinée³²⁰ ».

313. *Ibid.*, p. 225.

314. *La Curée*, Pl., t. I, p. 576.

315. *Ibid.* Un peu plus tôt, nous pouvons lire : « C'était comme une sève mauvaise; elle lui avait lassé les membres, mis au cœur des excroissances de honteuses tendresses, fait pousser au cerveau des caprices de malade et de bête. Cette sève, la plante de ses pieds l'avait prise sur le tapis de sa calèche, sur d'autres tapis encore, sur toute cette soie et tout ce velours [...]. Les pas des autres devaient avoir laissé là ces germes de poison, éclos à cette heure dans son sang, et que ses veines charriaient », *ibid.*, p. 574. Dans cette contamination par les pieds, dans cet imaginaire de la surface, on peut aussi lire une réminiscence de la vulnérabilité des pieds (le talon d'Achille).

316. Yves Chevrel, « Un roman d'étrange éducation? », *loc. cit.*, p. 71.

317. Dossier préparatoire de *Pot-Bouille*, B.N., N.a.fr. 10.321, f° 252.

318. Alain Corbin, *op. cit.*, p. 191.

319. *L'Événement illustré*, 13 mai 1868; *O.C.*, t. XIII, p. 84.

320. *La Tribune*, 27 septembre 1868; *O.C.*, t. XIII, p. 188.

Chapitre IV

PARCOURS DE JEUNESSE

« L'innocence est l'ignorance. Elle n'est nullement l'être pur de l'immédiat, mais elle est ignorance ».

Kierkegaard, *Le Concept de l'angoisse*

« Le drame de l'adolescence n'est pas celui de l'ignorance. Au contraire, c'est du savoir en trop ».

J.-J. Rassial, *Le Passage adolescent*

Dans ce chapitre, nous nous attacherons à l'étude de quelques parcours adolescents significatifs qui conduisent de l'éducation au savoir. Plusieurs d'entre eux se développent sur le mode de l'errance. Le vagabondage sentimental ou social apparaît, en effet, souvent comme l'un des chemins détournés de la construction identificatoire du Moi adolescent. En contrepoint de l'examen préalable du bagage acquis au cours de l'éducation dans les institutions ou au sein des familles bourgeoises, nous retracerons l'itinéraire social d'autodidactes comme Silvère, Étienne et Florent, ainsi que le trajet métaphysique et affectif qu'accomplissent Lazare Chanteau, Serge Mouret et Pauline Quenu. Dans un double mouvement de balancier, chacune de ces voies entrecroise invariablement la question du savoir et celle de l'expérience.

ÉDUCATION ET PERVERSION

Les institutions

« Le roman initial pourrait résumer les symptômes de la fièvre d'appétit. Éducation des enfants au collège. L'éducation serait antérieure au coup d'État, l'ac-

tion ne commencerait que là¹ » : c'est ainsi que, fin 1868, Émile Zola envisageait de commencer *Les Rougon-Macquart*. Mais alors que ce roman sur l'éducation devait ouvrir le cycle, il faudra ironiquement attendre *Vérité*, dernière œuvre de l'écrivain, publiée après sa mort, pour que ce projet voit le jour. Cependant, la question de l'éducation n'est pas étrangère à la série des *Rougon-Macquart*, l'œuvre entière est parsemée de constats, de lamentations, d'idées et de propositions amélioratives. Car le romancier est très peu enthousiaste face au régime éducatif offert aux jeunes gens et aux jeunes filles; au cœur de ses nombreux griefs, il rend surtout « les milieux clos des cloîtres responsables entre beaucoup d'autres facteurs, du vice précoce du premier âge² ».

Comme le montre la correspondance qu'il entretient avec Jean-Baptistin Baille et Paul Cézanne, Zola aborde tôt, sous l'influence de Michelet, le problème de l'éducation des filles :

« L'éducation de la jeune fille est si différente de celle du jeune homme, qu'à la sortie des écoles, même entre frère et sœur, il n'y a plus aucun lien, aucune parenté d'idée. Ce sera bien pire entre deux étrangers, entre deux époux. Le mari a donc une grande tâche, celle de la nouvelle éducation de la femme; ce n'est pas tout de coucher ensemble pour être mariés, il faut encore penser de même : sinon les époux ne peuvent manquer tôt ou tard de faire mauvais ménage. Voilà pourquoi l'éducation des filles me paraît si imparfaite. Elles arrivent dans le monde ignorantes, bien plus, ne sachant que des choses qu'il leur faut oublier³ ».

En 1866, dans *Le Vœu d'une morte*, l'écrivain insiste sur l'éducation futile que reçoit la jeune fille au couvent, et la contagion morale à laquelle elle s'expose en vivant au milieu d'insipides babillages :

« Maintenu au couvent jusqu'à l'âge de dix-huit ans, Jeanne y avait conservé toute la puérité de la première enfance. Son cœur et son intelligence s'étaient oubliés dans les bavardages de ses petites amies, et elle

1. « Détermination générale », Pl., t. V, p. 1735.

2. Samia Chalhoub, « L'enfant à travers les déterminismes du milieu dans *Les Rougon-Macquart* », *The French Review*, vol. 66, n° 4, March 1993, p. 597.

3. *Corr.*, t. I, pp. 143-144, lettre n° 15, à Paul Cézanne, 16 avril 1860.

voyait de loin la vie comme une féerie éblouissante, où elle devait entrer plus tard. Ses journées avaient été remplies pas les milles niaiseries de l'éducation que nous donnons à nos filles. Elle était ainsi devenue une enfant nerveuse, une poupée que l'on dressait à l'élégance et à la distinction⁴ ».

Dans *Madeleine Férat*, Zola continue la description des fâcheuses conséquences de ce genre d'éducation. Le pensionnat est une nouvelle fois présenté comme un endroit où la jeune fille, loin de se développer intellectuellement, apprend uniquement le savoir-vivre :

« Les dames qui le tenaient prenaient peu de pensionnaires; elles avaient mis la pension à un prix élevé pour n'avoir que des filles de familles riches. Elles enseignaient à leur élèves d'excellentes façons; elles leur apprenaient moins le catéchisme et l'orthographe que les révérences et les sourires du monde. Quand une demoiselle sortait de chez elles, elle était parfaitement ignorante, mais elle pouvait entrer dans un salon en coquette habile, armée de toutes les grâces parisiennes. Ces dames avaient compris leur métier, elles étaient parvenues à donner ainsi à leur établissement une réputation de haute élégance⁵ ».

Mais surtout, plus dangereux que l'apprentissage des bonnes manières, Zola dénonce encore, dans ce roman de jeunesse, les méfaits du babil des pensionnaires entre elles⁶. Nourrie des théories de Michelet, des lectures d'Émile Mathieu qui constate que « l'éducation religieuse, lorsqu'elle dépasse les limites posées par la raison, est très puissante à faire des hystériques⁷ », de Charles Letourneau qui affirme

4. *Le Vœu d'une morte*, O.C., t. I, p. 170.

5. *Madeleine Férat*, O.C., t. I, p. 708.

6. « Madeleine apprit de ces délicieuses poupées une foule de choses qu'elles ignorait complètement. Dans les coins, derrière le feuillage de quelque haie, elle surprit des groupes qui parlaient d'hommes; elle se mêla à la conversation de la femme qui s'éveille dans l'enfant, et reçut ainsi l'éducation précoce de la vie. Le pis était que ces gamines, toutes savantes qu'elles se croyaient, bavardaient en plein rêve; elles souhaitaient carrément des amants; elles confiaient leurs tendresses pour les jeunes gens qu'elles avaient rencontrés le jour de leur dernière sortie; elles se lisaient des longues lettres d'amour qu'elles écrivaient pendant les classes d'anglais et ne cachaient pas leur espérance d'être enlevées une nuit ou l'autre. De pareilles causeries étaient sans danger pour de petits êtres souples et rusés. Madeleine, au contraire, en subit à jamais l'influence », *ibid.*, p. 709.

7. Émile Mathieu, *Études cliniques sur les maladies des femmes appliquées aux affections nerveuses et utérines, et précédées d'essais philosophiques et anthropologiques sur la physiologie et la pathologie*, Moquet, 1847, p. 481.

qu'« à la puberté il y a épanouissement de la période morale⁸ » et s'interroge sur les caractéristiques de « l'impressionnabilité morale⁹ », de Raciborski qui s'inquiète — comme nous l'avons vu — des effets de « la vue journalière des pratiques religieuses¹⁰ » sur l'imagination et la santé mentale des jeunes filles, la question de l'éducation des filles au couvent se double, chez Zola, d'un combat contre l'enseignement religieux; « croisade » qui connaît son apothéose dans *Vérité*¹¹. Zola, en effet, ne manque jamais une occasion de clamer son désaccord, et de vilipender ce choix éducatif et idéologique. Le 2 février 1870, dans *La Cloche*, il conclut une nouvelle intitulée *Au couvent* en avouant : « Si je n'aimais d'amour la liberté, je pétitionnerais pour qu'on fermât tous les couvents¹² ». Les romans, nouvelles et articles de Zola appartiennent à un débat d'actualité. Comme le note Roger Ripoll, « le romancier s'engageait ainsi dans les polémiques que se livraient [...] partisans et adversaires de l'enseignement secondaire féminin institué par Duruy. On sait que les cléricaux, dont le principal porte-parole était Dupanloup, prônaient l'éducation dans les couvents; la presse républicaine qui sur ce point appuyait Duruy, contre-attaquait en dénonçant le régime des couvents¹³ ». Taine, dans *Les Origines de la France contemporaine*, en a décrit les premiers enjeux politiques :

« Vers 1859 et après la guerre d'Italie, à propos du pape et du pouvoir temporel, les deux mains jointes se desserrent, puis se séparent; leur as-

8. Notes tirées de Charles Letourneau, *Physiologie des Passions*, Pl., t. V, p. 1683 (B.N. N.a.fr. 10.345, f° 43)

9. « Dès l'enfance ou la première jeunesse, l'homme destiné à être le jouet de fortes passions morales se distingue des autres par une impressionnabilité morale vive, une ardente imagination qui va parfois jusqu'à l'hallucination », Charles Letourneau, *Physiologie des passions*, Paris, Germer Baillière, 1868, pp. 110-111.

10. Adam Raciborski, *Traité de la menstruation, ses rapports avec l'ovulation, la fécondation, l'hygiène de la puberté et de l'âge critique, son rôle dans les différentes maladies, ses troubles et leur traitement*, Paris, J.-B. Baillière et Fils, 1868, p. 321.

11. Sur ce sujet précis, voir Béatrice Laville, *L'Éducation et ses enjeux à la fin du XIXe siècle : la Vérité d'Émile Zola*, thèse de doctorat, Université de Paris VIII, 1991.

12. *Au couvent*, *La Cloche*, 2 février 1870 (republié sous le titre *Le Couvent* dans *La Libre Pensée* le 5 février 1870); *O.C.*, t. IX, p. 931.

13. *Contes et Nouvelles*, texte établi et annoté par Roger Ripoll, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1989, p. 1342, note 1 de la p. 367. Sur ce sujet, voir Robert Bessède, *La Crise de la conscience catholique dans la littérature et la pensée française à la fin du XIXe siècle*, Klincksieck, 1975, p. 256.

sociation se défait, les deux intérêts ne sont plus d'accord et deux mots naissent, l'un et l'autre prédestinés à une grande fortune; d'un côté apparaît l'intérêt « laïque », de l'autre côté l'intérêt « clérical »; désormais le gouvernement ne subordonne plus le premier au second, et sous le ministère de Duruy la direction de l'Université redevient franchement laïque¹⁴ ».

En 1872, dans *La Cloche*, Émile Zola fait la promotion d'un établissement laïque : « L'avenir est là, dans ces humbles salles, dans cette instruction populaire, dégagée de toutes les fables. Un jour, cette école de la rue Jean-Lantier couvrira la France entière, moralisera et grandira la République¹⁵ ». Mais, au-delà du combat idéologique, Zola reste profondément inquiet de l'enfermement imposé dans les couvents ou les pensionnats, car

« toute association cloîtrée de personnes d'un même sexe est mauvaise pour la morale [...] les conséquences sont navrantes. [...] La jeune fille n'est point élevée pour ces luttes de la vie. Elle doit être ignorante au bras du mari, tenir de lui toute éducation, ne pas laisser en arrière des souvenirs de chair et de cœur. / Si elle a vécu au couvent, à coup sûr elle n'est plus innocente. Ce n'est pas une vierge qu'on épouse¹⁶ ».

Ainsi, Estelle Baudeuil, dans *La Terre*, après plusieurs années chez les sœurs de la Visitation, « pour raffiner son innocence¹⁷ », gère avec une facilité déconcertante la maison publique qui appartenait à ses parents; après elle, sa fille Élodie, qui grandit comme sa mère chez les Sœurs, « comprimée d'ailleurs par son éducation de vierge innocente, qu'elle en était imbécile¹⁸ » hérite, de manière identique, du flambeau familial.

14. Hippolyte Taine, *Les Origines de la France contemporaine. Le régime moderne*, t. XI, Hachette, 1912 (1893), 26e éd., p. 310.

15. *La Cloche*, 20 septembre 1872, *O.C.*, t. XIV, p. 169.

16. *Ibid.*, p. 929. Un peu plus loin, on peut lire « Jeanne, une niaise! Eh! voyez donc le sourire imperceptible qui amincit le coin de sa bouche! Elle peut ignorer le monde, n'en avoir ni leçon ni langage; mais elle a ses vices à elle, des vices sérieux je vous assure. Les amies du dortoir l'ont mise au courant de bien des choses » (*ibid.*, p. 930).

17. *La Terre*, Pl., t. IV, p. 402.

18. *Ibid.*, p. 403.

Dans *De la moralité dans la littérature*, Zola reprend le thème des dangers de la littérature romanesque à l'usage des jeunes filles et celui des confessions audacieuses et moralement préjudiciables qu'elles partagent entre elles : « Notre jeune fille française, dont l'instruction et l'éducation sont déplorables, et qui flotte de l'ange à la bête, est un produit direct de cette littérature imbécile, où une jeune vierge est d'autant plus noble qu'elle se rapproche davantage d'une poupée mécanique bien montée¹⁹ ». Le problème de l'imagination débridée et des confidences intimes, seules évasions qu'offre la vie au couvent, avaient déjà, on le sait, inspiré Flaubert pour *Madame Bovary*²⁰. Balzac, auparavant, avait largement traité la question dans la *Physiologie du mariage*; ouvrage dans lequel, sans ménagement, il affirmait : « Une fille sortira peut-être vierge de sa pension; chaste, non. Elle aura plus d'une fois discuté en de secrets conventicules la question importante des amants, et la corruption aura nécessairement entamé le cœur ou l'esprit²¹ ». Régulièrement, dans les œuvres de Zola, des personnages reprennent à leur compte cette critique devenue courante, des risques d'un enseignement dispensé en lieu clos, où les demoiselles ne perçoivent du monde qu'une image biaisée et immorale. Ainsi madame Campardon « clignait les yeux, pour faire entendre que les demoiselles apprennent de vilaines choses dans les pensionnats²² »; madame Chanteau préfère se charger elle-même de l'instruction de Pauline, car « en pension, les petites filles entendent de vilaines choses, elle voulait pouvoir répondre de la parfaite innocence de son élève²³ »;

19. *De la moralité dans la littérature*, dans *Documents littéraires, études et portraits*, G. Charpentier, 1881, O.C., t. XII, p. 510.

20. « Loin de s'ennuyer au couvent les premiers temps, [Emma] se plut dans la société des bonnes sœurs, [...]. Vivant donc sans jamais sortir de la tiède atmosphère des classes et parmi ces femmes au teint blanc portant des chapelets à croix de cuivre, elle s'assoupit doucement à la langue mystique [...]. Les comparaisons de fiancé, d'époux, d'amant céleste et de mariage éternel qui reviennent dans les sermons lui soulevaient au fond de l'âme des douceurs inattendues », Flaubert, *Madame Bovary*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1951, p. 323.

21. Balzac, *Physiologie du mariage ou Méditations de philosophie éclectique sur le bonheur et le malheur conjugal, publiées par un jeune célibataire*, « Méditation VI. Des pensionnats », dans *La Comédie humaine*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1976-1981, 12 vol.; t. XI, 1980, pp. 967-968.

22. *Pot-Bouille*, Pl., t. III, p. 18.

23. *La Joie de vivre*, Pl., t. III, p. 847.

Claude Lantier, sceptique, se demande ce que connaît Christine de la vie : « Que savait-elle donc, cette grande demoiselle? Sans doute ce que les filles savent en pension, tout et rien²⁴ ». Renée, dans *La Curée*, apparaît certainement comme le produit extrême et perversi de ce genre d'éducation :

« Renée fut oubliée en pension. Aux vacances, elle emplissait l'hôtel d'un tel tapage, que sa tante poussait un grand soupir de soulagement quand elle la reconduisait enfin chez les Dames de la Visitation, où elle était pensionnaire depuis l'âge de huit ans. Elle ne sortit du couvent qu'à dix-neuf ans [...]. Renée, depuis qu'on négociait son mariage, avait retrouvée son allure d'écervelée, sa tête folle. C'était une grande fille d'une beauté exquise et turbulente, qui avait poussé librement dans ses caprices de pensionnaire. [...] Parfois Renée, lasse de cet horizon sans bornes, grande déjà et rapportant du pensionnat des curiosités charnelles, jetait un regard dans l'école de natation des baignoires Petit, dont le bateau se trouve amarré à la pointe de l'île. Elle cherchait à voir, entre les linges flottants pendus à des ficelles en guise de plafond, les hommes en caleçon dont on apercevait les ventres nus²⁵ ».

Bien que « le problème de l'éducation des filles hante *Les Rougon-Macquart* », comme le remarquent Patricia Carles et Béatrice Desgranges²⁶, l'éducation des jeunes garçons ne laisse pas insensible le romancier. Fidèle à Michelet, lui-même en accord avec la pédagogie de Jean-Henri Pestalozzi qui veut que l'école se substitue à la famille, Zola pense que « rien ne saurait remplacer cette éducation en commun qui fait un homme d'un enfant. Que l'enfant batte et soit battu, qu'il souffre et qu'il fasse souffrir, qu'il se débrouille de façon à avoir déjà le pied et le cœur solides, lorsqu'il entrera dans la société, dans la vraie et la grande! Tous les garçons qu'on élève au logis, dans les jupes de leurs mère, restent des filles²⁷ ». Entre les murs du collège pourtant « l'apprentissage du vice, des facilités de paresse, une pente fatale

24. *L'Œuvre*, Pl., t. IV, p. 30.

25. *La Curée*, Pl., t. I, respectivement pp. 380, 385 et 403. Dans le dossier préparatoire, Zola note : « Son enfance, son goût du luxe, ses instincts de courtisane au couvent », B.N., N.a.fr. 10.282, f° 296.

26. Patricia Carles et Béatrice Desgranges, « Le cauchemar de l'éducation des filles. Notes sur *Le Rêve* de Zola », *Romantisme*, n° 63, 1989-1, p. 24.

27. « L'école et la vie scolaire en France », *Le Messager de l'Europe*, mars 1877, O.C., t. XIV, p. 242.

au mensonge²⁸ » sont chez eux : « Mais il faut se dire virilement que les enfants qui tournent mal au collège sont ceux qui auraient mal tourné partout ailleurs. Ils deviennent là de francs chenapans, tandis qu'à la maison ils seraient devenus des chenapans hypocrites²⁹ ». L'univers collégial qui transparaît dans les romans de Zola s'avère moins dynamique, à mille lieux de l'enthousiasme spartiate qui traverse l'article « L'école et la vie scolaire en France » paru dans *Le Messager de l'Europe*. Dans la plupart des cas, le vice prédomine sur l'amitié virile. Ce n'est que par goût pour la solitude que Daniel Raimbault, dans *Le Vœu d'une morte*, échappe « à ces premières leçons du vice que les petits hommes de quinze ans se donnent entre eux³⁰ ». Zola, dans *La Curée*, fait du collège de Plassans un « repaire de petits bandits comme la plupart des collèges de province³¹ », « un milieu de souillure, dans lequel se développa singulièrement [l]e tempérament neutre³² » de Maxime Saccard.

À propos des collèges, de ces « prisons de jeunesse » ainsi que les qualifie Pierre Larousse³³, Zola partage les convictions, déjà perceptibles chez Chateaubriand³⁴, de plusieurs contemporains. En 1867, « Victor Laprade dénonce *L'Éducation homicide* dispensée par ces collèges ou ces lycées, qu'il compare à des couvents, des casernes ou des prisons³⁵ ». Taine, muet sur l'apprentissage du vice,

28. *Ibid.*

29. *Ibid.* Dans *Au couvent*, Zola écrit : « Souvenez-vous du collège. Les vices y poussent grassement, on y vit en pleine pourriture romaine », *O.C.*, t. IX, p. 929.

30. *Le Vœu d'une morte*, *O.C.*, t. I, p. 141.

31. *La Curée*, Pl., t. I, p. 408.

32. *Ibid.*

33. « Collège », *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle* de Pierre Larousse, t. IV, p. 603 col. 2.

34. À propos de Chateaubriand, Jean Salesse écrit : « Le contact direct avec les choses, voilà le grand maître. Et si le discours théorique du narrateur à propos de l'éducation est frappé au coin du scepticisme le plus complet, c'est que l'éducation n'est pas affaire de système. Il s'agit avant tout d'amener l'enfant à développer par lui-même, au contact de la réalité, le tempérament qui lui est propre » (« Chateaubriand : le récit d'enfance dans les trois premiers livres des *Mémoires d'Outre-tombe* », *Revue des sciences humaines*, n° 222, avril-juin 1991, p. 16). Zola a lu les *Mémoires*, et notamment le chapitre où Chateaubriand rappelle ses souvenirs d'adolescent; voir *Corr.*, t. IV, pp. 240-241, note 10, lettre n° 175.

35. Jean-Claude Caron, « Les jeunes à l'école. Collégiens et lycéens en France et en Europe (fin XVIIIe-XIXe siècle) », dans *Histoire des jeunes en Occident. L'époque contemporaine*, sous la direction de Giovanni Levi et Jean-Claude Schmitt, Seuil, t. II, 1996, p. 153.

trouve néanmoins dommageable un enseignement qui laisse l'adolescent, « au moment d'entrer dans le monde, [ignorant des] deux personnages principaux, l'homme et la femme, tels qu'ils sont quand il va les rencontrer dans le monde. Il n'en a point l'idée, ou plutôt il n'en a qu'une idée préconçue, arbitraire et fautive³⁶ ». Il est plutôt d'avis que les idées originales propres à l'adolescence, « pour qu'elles poussent, pour qu'elles soient viables, [nécessitent], dès ce moment, l'influence excitante ou répressive de l'air ambiant dans lequel elles vivront plus tard³⁷ ». En cela, il est proche de Zola qui pense que

« l'instruction devrait être plus pratique. Il est criminel de prendre un enfant à dix ans, de l'enfermer dans un collège jusqu'à dix-huit ans, pour le relâcher ensuite, effaré, les paupières battantes devant le grand jour, ignorant absolument le monde dans lequel il va entrer. [...] Nos collèges et nos lycées, actuellement, sont comme des jardins où l'on ne cultive que des roses. On développe l'intelligence des enfants, pour le plaisir de la développer. Ils apprennent à apprendre, rien de plus³⁸ ».

Cette préoccupation n'est pas neuve. En 1860, dans une lettre à Jean-Baptistin Baille, Zola se plaint de l'esprit sclérosé et tourné vers le passé des lycéens³⁹. Celui du lycéen parisien l'est cependant moins que celui du provincial,

« et cela se comprend aisément. Les lycées, à Paris, sont bien encore des prisons, mais des prisons placées au milieu de la plus tapageuse des co-hues. [...] À toute heure, Paris gronde, les lycées ressemblent à des cloîtres battus de tous côtés par les rudes secousses de l'activité moderne. Et l'air du dehors pénètre quand même au-dedans; [...] ce sont les fièvres de la science et de l'art qu'on respire, et dont on se grise⁴⁰ ».

36. Hippolyte Taine, *op. cit.*, p. 327.

37. *Ibid.*, p. 345.

38. « L'école et la vie scolaire en France », *Le Messager de l'Europe*, mars 1877, *O.C.*, t. XIV, pp. 256-257.

39. « Vous autres, lycéens, vous avez ce grand défaut, c'est que vous n'êtes pas de votre temps. Vous ne vivez que dans le passé [...] — Je ne dis pas cela pour toi, au moins, et tu ne serais pas mon ami si tu ressemblais à certains quadrupèdes savants que j'ai connus », *Corr.*, t. I, p. 170, lettre n° 20, 2 juin 1860.

40. « L'école et la vie scolaire en France », *loc. cit.*, *O.C.*, t. XIV, p. 253.

Plusieurs exemples dans *Les Rougon-Macquart* signalent l'impasse à laquelle l'instruction collégiale mène les jeunes gens. Maurice Levasseur, dans *La Débâcle*, « certes d'une instruction brillante [est] d'une ignorance crasse en tout ce qu'il aurait fallu savoir⁴¹ »; autre victime, Paul de Vallagnosc, bien que « toujours premier, donné en continuel exemple par le professeur, qui lui prédisait le plus bel avenir⁴² » avoue, à voix basse à son ami Octave Mouret sa triste situation : « [Octave] finit par obtenir l'histoire de Paul, l'histoire commune des garçons pauvres, qui croient devoir à leur naissance de rester dans les professions libérales, et qui s'enterrent au fond d'une médiocrité vaniteuse, heureux quand ils ne crèvent pas la faim, avec des diplômes plein leurs tiroirs⁴³ »; Octave Mouret, lui-même, dans la même classe « pourrissait parmi les cancre, heureux et gras, se dépensant au-dehors en plaisirs violents⁴⁴ »; un autre encore, Isidore Pichon, le « fils d'une fruitière qui a voulu en faire un monsieur parce qu'il était intelligent [...]. Il a été reçu bachelier puis après deux ans de misère, a dû entrer au ministère de l'instruction publique où il gagne peu [...]. Sans passion, bon élève dans la vie, comme il l'a été au lycée⁴⁵ ». C'est aussi par manque d'argent, que Florent cessa ses cours de droit et « remit à plus tard toute ambition⁴⁶ », lui qui au collège « travaillait avec ardeur [et] remportait les premiers prix⁴⁷ ». Car si, au collège, « les différences sociales s'effacent », et si « on ne reconnaît guère que la supériorité des gros bras⁴⁸ », dès l'entrée dans le monde, les privilèges reprennent leurs droits.

Plus que le collège, plus que le lycée, le séminaire, où l'enfermement est conjoint à une pratique religieuse intense, est à proscrire. L'éducation qu'il dispense

41. *La Débâcle*, Pl., t. V, p. 715.

42. *Au Bonheur des dames*, Pl., t. III, pp. 448-449.

43. *Ibid.*

44. *Ibid.*, p. 449.

45. Dossier préparatoire de *Pot-Bouille*, B.N., N.a.fr. 10.321, f° 267 (souligné par Zola).

46. *Le Ventre de Paris*, Pl., t. I, p. 641.

47. *Ibid.*, p. 639.

48. « L'école et la vie scolaire en France », *loc. cit.*, O.C., t. XIV, p. 241.

dénature au plus haut point les jeunes gens qu'il protège; elle termine tragiquement le travail entamé par l'hérédité chez ceux qui sont dotés d'un organisme déjà affaibli. Serge Mouret, « prédestiné à la prêtrise, à être eunuque, par le sang, par la race et l'éducation », devient ainsi un « être neutre⁴⁹ ». Dans l'« Ébauche » de *La Faute de l'abbé Mouret*, Zola, incisif, trace le portrait du jeune homme de cette manière : « Il n'est plus un homme. Il a poussé dans la bêtise et dans l'ignorance. La serpe cléricalle en a fait un tronc séché sans branches et sans feuilles⁵⁰ ». Le ton est moins virulent dans le roman, mais tout aussi explicite :

« Il se sentait féminisé, rapproché de l'ange, lavé de son sexe, de son odeur d'homme. Cela le rendait presque fier, de ne plus tenir à l'espèce, d'avoir été élevé pour Dieu, soigneusement purgé des ordures humaines par une éducation jalouse. Il lui semblait encore être demeuré pendant des années dans une huile sainte, préparé selon les rites qui lui avait pénétré les chairs d'un commencement de béatification. Certains de ses organes avaient disparu dissous peu à peu; ses membres, son cerveau, s'étaient appauvris de matière pour s'emplier d'âme, d'un air subtil qui le grisait parfois d'un vertige, comme si la terre lui eût manqué brusquement. Il montrait des peurs, des ignorances, des candeurs de fille cloîtrée⁵¹ ».

Entre Serge, l'ange féminisé aux « candeurs de fille cloîtrée », « purgé des ordures humaines », et Maxime, l'« homme-femelle » à l'« air féminin des demoiselles de collègue⁵² », qui « rêv[e] les ordures les moins usitées⁵³ », la frontière est mince. En effet, tous deux, le premier que nourrit la religion de Dieu, et le second qui ne garde « de sa jeunesse qu'une véritable religion pour sa toilette⁵⁴ », restent à jamais affaiblis et dévirilisés par leur éducation respective, dont, ils ont, l'un et l'autre, reçu un statut ambigu. Devenus des « êtres neutres », le premier vivant hors du monde, le second dans le monde, ils conservent en eux-mêmes une sorte de séquestration inté-

49. « L'histoire d'un homme frappé dans sa virilité par une éducation première, devenu être neutre », « Ébauche » de *La Faute de l'abbé Mouret*, B.N., N.a fr. 10.294, f° 2.

50. *Ibid.*

51. *La Faute de l'abbé Mouret*, Pl., t. I, p. 1306.

52. *La Curée*, Pl., t. I, p. 407.

53. *Ibid.*, p. 425.

54. *Ibid.*, p. 409.

rieure qui les installe définitivement dans l'écart en les empêchant paradoxalement de se saisir de l'extérieur⁵⁵.

Si pour Maxime, le collège fut un premier lieu d'exhibition du corps⁵⁶, pour Serge, au contraire, le séminaire à des allures de gynécée. Le jeune homme s'y sent enfermé, préparé, oint comme une jeune vierge pour son futur époux⁵⁷. Néanmoins ici, les ablutions ne préparent pas le corps à l'amour, elles le dissolvent, pour qu'il exhale les parfums de l'âme. Le texte confirme cette absence de corporéité, puisque cette première description physique et succincte de Serge n'apparaît pas avant la fin du premier tiers du livre. « Lavé de son sexe et de son odeur d'homme » par un « embaumement⁵⁸ » fantasmé des chairs, Serge dégage presque une odeur de sainteté. Séparé du monde et de ses acteurs, « être à part⁵⁹ », le jeune homme se crée un monde, dont il est l'unique ordonnateur, plongé dans une relation privilégiée, d'abord infantile, incestueuse ensuite, avec l'être divin — la Vierge Marie — tour à tour mère, amie et amante :

« La dévotion de l'abbé Mouret pour la Vierge datait de sa jeunesse. [...] Souvent, la nuit, ayant senti un léger souffle lui passer sur les cheveux,

55. « La marque de ses abandons d'enfant, cette effémination de tout son être, cette heure où il [Maxime] s'était cru fille, devait rester en lui, le frapper à jamais dans sa virilité » (*La Curée*, Pl., t. I, p. 408); Serge « gardait toute l'ombre morte du séminaire » (*La Faute de l'abbé Mouret*, *ibid.*, p. 1232)

56. « Il se soignait beaucoup les mains, qu'il avait minces et longues; si ses cheveux restaient courts, par ordre du proviseur, ancien colonel de génie, il possédait un petit miroir qu'il tirait de sa poche, pendant les classes, qu'il posait entre les pages de son livre, et dans lequel il se regardait des heures entières, s'examinant les yeux, les gencives, se faisant des mines, s'apprenant des coquetteries. Ses camarades se pendaient à sa blouse, comme à une jupe, et il se serrait tellement, qu'il avait la taille mince, le balancement des hanches d'une femme faite » (Pl., t. I, p. 407).

57. Après la lecture imposée de l'ouvrage *De rebus venereis ad usum confessoriorum*, Serge se sent comme « une épousée initiée d'une heure à l'autre aux violences de l'amour » (Pl., t. I, p. 1307).

58. Serge dit à Albine, alors qui tente de restaurer leur amour : « Et moi je suis comme un de ces saints. J'ai de l'encens jusque dans le dernier pli de mes organes. C'est cet embaumement qui fait ma sérénité, la mort tranquille de ma chair, la paix que je goûte à ne pas vivre... Ah! que rien ne me dérange de mon immobilité! Je resterai froid, rigide, avec le sourire sans fin de mes lèvres de granit, impuissant à descendre parmi les hommes. Tel est mon seul désir » (Pl., t. I, p. 1506).

59. « On avait tué l'homme en lui, il le sentait, il était heureux de se savoir à part » (Pl., t. I, p. 1234). En 1860, Zola écrivait déjà à Jean-Baptistin Baille : « Les prêtres, surtout les catholiques, mensonges nouveaux, êtres à part dans la société », *Corr.*, t. I, p. 226, lettre n° 30, 10 août 1860. On le sait, Zola divise la société en quatre mondes, plus un monde à part auquel appartiennent le prêtre, la prostituée, le meurtrier et l'artiste (voir « Détermination générale », Pl., t. V, p. 1735).

il racontait que la Vierge était venue l'embrasser. Il avait grandi sous cette caresse de femme, dans cet air plein d'un frôlement de jupe divine. [...] Il garda, en grandissant, le secret de son religieux amour, pris des pudeurs exquis de l'adolescence. [...] Puis, à quelques années de là, lorsqu'il fut au séminaire [...] Marie n'était plus l'adolescente voilée de blanc, les bras croisés, debout à quelques pas de son chevet; elle arrivait au milieu d'une splendeur [...]. Il se jetait devant elle, se criait son esclave, [...], buva[it] le lait d'amour infini qui tombait goutte à goutte de ce sein virginal⁶⁰ ».

L'échauffement spirituel « puérilise » le jeune homme, l'épuisement mystique le dévirilise, Serge est « un esclave ». L'isolement du séminaire favorise l'état d'immaturation⁶¹ et de débauche, fut-ce spirituelle.

Les familles

Le problème de l'éducation pour Zola ne s'arrête pas aux institutions. Le romancier s'attaque également à l'éducation que reçoivent les jeunes filles au sein des familles bourgeoises. Et cette instruction, selon lui, ne vaut guère mieux que celle des couvents et des pensionnats. Ce sera l'un des sujets principaux de *Pot-Bouille*, dont le canevas apparaît déjà, en 1881, dans un article que Zola consacre à « L'adultère dans la bourgeoisie⁶² ». Respectant le programme fixé par son dossier préparatoire, le roman présente trois jeunes filles illustrant chacune le résultat de trois éducations : « Berthe [Josserand] aurait la perversion par le pensionnat, Marie [Pichon] par la vie cloîtrée de famille, et Angèle [Campardon] par la domesticité⁶³ ». L'utilisation de l'adjectif « cloîtrée » montre bien que, pour Zola, le problème de l'éducation par la famille s'apparente à celui rencontré au couvent. La jeune fille, dans l'un

60. Pl., t. I, pp. 1287-1289.

61. « Il disait parfois en souriant qu'il continuait son enfance, s'imaginant être resté tout petit, avec les mêmes sensations, les mêmes jugements » (Pl., t. I, p. 1306).

62. Paru dans *Le Figaro* le 28 février 1881; O.C., t. XIV, pp. 531-537.

63. Dossier préparatoire de *Pot-Bouille*, B.N., N.a.fr. 10.321, f° 253.

et l'autre cas, reste tenue continuellement à l'écart du monde et de ses réalités : « Je soutiens que certaines éducations cloîtrées sont dangereuses, en supprimant la personnalité de la femme », écrit Zola dans une lettre à Élie de Cyon, à propos du personnage de Marie Pichon⁶⁴, « cloîtrée » par sa « famille ».

En effet, Marie Pichon, née Vuillaume, représente le « produit de l'éducation bourgeoise de deux petits rentiers [...]. Insignifiante et effarée. Pas de personnalité à elle ni au physique ni au moral⁶⁵ ». Elle incarne la demoiselle physiquement et moralement prisonnière du milieu imperméable de la famille :

« Par phrases brèves, [Mme Vuillaume] dit son plan d'éducation. L'honnêteté d'abord. Pas de jeux dans l'escalier, la petite toujours chez elle, et gardée de près, car les gamines ne pensent qu'au mal. Les portes fermées, les fenêtres closes, jamais de courants d'air, qui apportent de vilaines choses de la rue. Dehors, ne point lâcher la main de l'enfant, l'habituer à tenir les yeux baissés, pour éviter les mauvais spectacles. En fait de religion, pas d'abus, ce qu'il en faut comme frein moral. Puis, quand elle a grandi, prendre des maîtresses, ne pas la mettre dans les pensionnats, où les innocentes se corrompent; et encore assister aux leçons, veiller à ce qu'elle doit ignorer, cacher les journaux bien entendu, et fermer la bibliothèque⁶⁶ ».

Ni le mariage ni la maternité, ni même l'adultère, ne réussiront à sortir la jeune femme de l'engourdissement dans lequel l'a jetée son éducation aseptisée :

« Marie avait l'air de ne point oser toucher aux membres nus de sa fille. Elle la regardait toujours, avec l'ébahissement d'une vierge, stupéfaite d'avoir pu faire ça. Et, outre la peur de la casser, il entraînait dans sa maladresse une vague répugnance de cette chair vivante. [...] Sous cette complaisance, qui se subordonnait aux ordres de sa mère, perçait une indifférence de femme dont la maternité ne s'était pas éveillée. Lilitte l'occupait comme son ménage, qu'elle tenait par devoir. Quand elle avait lavé la vaisselle et promené la petite, elle continuait son ancienne vie de jeune fille, d'un vide somnolent, bercé dans l'attente d'une joie qui ne venait point⁶⁷ ».

64. *Corr.*, t. IV, p. 275, lettre n° 199, 9 février 1882.

65. B.N., N.a.fr. 10.321, f° 271.

66. *Pot-Bouille*, Pl., t. III, p. 66.

67. *Ibid.*, p. 69.

Maintenue en-dehors de la scène du monde, car « une jeune fille est une responsabilité si lourde, [qu'il faut] écarter d'elle jusqu'aux souffles de la rue⁶⁸ », la petite fille peut être pervertie par des jeux apparemment innocents. Les poupées aux allures de femme faite, comme la très belle « Catherine » dont parle Zola dans un court article, possèdent ce pouvoir de perversion. Le chroniqueur est clair, il enverrait ce genre de divertissement au bûcher :

« Je brûlerais Catherine. Je la brûlerais comme sorcière, comme fée aux enchantements funestes. / Ça, une poupée? Mais c'est une fille, simplement. Elle a des hanches, de la gorge. Que voulez-vous donc que pense ma jeune amie, la petite Rose, en face de cette femme, grande comme elle, et qui a d'étranges formes qu'elle n'a pas elle-même? Moi, je tremble, quand elle la retourne toute nue sur ses genoux, d'un petit air songeur. / Et quelle leçons lui donne cette fille? [...] Cette grande marionnette, avec sa tête en cire, son rire froid, ses articulations complaisantes, toute sa personne inerte et jolie, est l'enseignement de la frivolité lâche, du vice mondain, sans passion, honteusement facile⁶⁹ ».

Dans les coulisses de la bourgeoisie, la très jeune fille a également l'occasion de surprendre la réalité des adultes : « On vient d'en avoir un exemple terrible, dans le procès de Bordeaux; les petites bourgeoises vicieuses se perdent à la cuisine, comme les petites filles du peuple se corrompent dans la rue⁷⁰ ». Véritables traits d'union entre l'intérieur et l'extérieur, les domestiques — n'est-ce pas le cas dans *Pot-Bouille*? —, se transforment en éducateurs peu ordinaires, qui initient précocement les enfants aux plaisirs de la chair. En 1824, Marc-Antoine Courtin, dans *L'Encyclopédie moderne*, souligne les dangers de cette promiscuité des classes. Il écrit que l'esprit des adolescents

« semble être occupé d'un objet nouveau, qui ne s'offre à lui que d'une manière vague et indéterminée, et de la nature duquel il ne peut se former que les plus confuses idées; mais moins il offre de prise à l'intelligence, plus elle fait d'efforts pour s'en rendre raison. De là cette attention furtive mais profonde pour toutes les circonstances de l'union sexuelle des

68. *Ibid.*, p. 19.

69. « Catherine », *La Cloche*, 18 avril 1870; *O.C.*, t. XIII, p. 276.

70. « L'adultère dans la bourgeoisie », *Le Figaro*, 28 février 1881; *O.C.*, t. XIV, p. 532.

animaux, et de la multiplication qui en est le résultat; de là cette exactitude à recueillir les propos indiscrets ou téméraires qui échappent à l'inadvertance, ou que profère à dessein l'imprudence envie de procurer de hâtifs et dangereux éclaircissements; de là aussi cette propension à vivre dans la société des domestiques, pour entendre d'eux les équivoques impertinentes et les refrains saugrenus, de l'assemblage desquels l'enfant se compose une espèce de logogriphe dont son inquiète rêverie devine d'abord quelques syllabes, et dont ses sens ne tardent pas à lui apprendre le mot⁷¹ ».

Colette Becker résume le scandale qui remua la France entière, et « dont le récit occupa toute la presse à partir du 14 février 1881 : deux enfants avaient été corrompus par leur domestique [Marianne Laborde] qui les conduisait, chaque nuit à des débauches [avec cinq notables bordelais], après avoir drogué leurs parents⁷² ». L'affaire inspira Zola pour bâtir les relations que Lisa, la domestique des Campardon, entretient avec leur fille Angèle : « Voir à faire pervertir Angèle par la domestique de sa parente. [...] La bonne pourrait l'exciter avec Gustave, ou la pervertir comme lesbienne⁷³ ». Le romancier opte pour la seconde perversion : chaque soir Angèle attend Lisa qui trouve, en effet, « une jouissance basse, dans cette corruption d'Angèle, dont elle satisfaisait les curiosités de fille malade, troublée par la crise de ses treize ans⁷⁴ ». Dans *La Terre*, le romancier reprend le thème de cette éducation d'antichambre, lorsqu'Élodie décrète sans ambages qu'il ne peut être question d'abandonner la gestion de la maison publique : « Je sais... Il y a beau temps que Victorine m'a tout dit, Victorine, la bonne qu'on a renvoyée, à cause des hommes... je sais, j'y ai réfléchi, je vous jure qu'on ne peut pas lâcher ça. / Une stupeur avait

71. M. Courtin, « Adolescence », *Encyclopédie moderne ou Dictionnaire abrégé des sciences, des lettres et des arts, avec l'indication des ouvrages ou les divers sujets sont développés et approfondis*, Au Bureau de l'Encyclopédie, t. I, 1824, pp. 273-274.

72. Colette Becker, préface à *Pot-Bouille*, Laffont, « Bouquins », 1992, p. 351.

73. B.N., N.a.fr. 10.321, f° 253.

74. *Pot-Bouille*, Pl., t. I, p. 277. À Élie de Cyon, Zola, indigné des accusations d'immoralité à l'encontre de *Pot-Bouille* rappelle l'affaire de Bordeaux : « Comment! personne ne se souvient du procès abominable de Bordeaux, de cette bonne souillant les deux enfants confiés à sa garde? À ce moment-là, les journaux étaient pleins du terrible problème de la domesticité. Dans ces derniers temps encore, on étudiait la question, on cherchait la façon de moraliser la cuisine et l'antichambre » (*Corr.*, t. IV, p. 275, lettre n° 199, 9 février 1882).

cloué les Charles. [...] Ah! l'innocence, elle touche à tout sans rougir⁷⁵ ». Articles de journaux et correspondance prouvent que Zola partageait les mêmes inquiétudes que le journaliste Albert Wolff qui, Colette Becker le signale, se plaint dans son « Courrier de Paris », le 18 février 1881, qu'« on ne se méfie pas assez des réflexions qu'une conversation de cuisine peut faire naître dans le cerveau d'un enfant⁷⁶ ». Colette Becker rappelle en effet que, « la question de l'éducation des filles était alors officiellement discutée. La loi sur la création des lycées et collèges pour jeunes filles fut votée le 21 décembre 1880, non sans susciter de grands remous. Deux points faisaient l'objet de controverses : Fallait-il créer des internats? Ne valait-il pas mieux éduquer les filles à la maison?⁷⁷ ».

Le couvent ou la maison. Pour Zola il n'y a donc aucune controverse, puisque ces éducations mènent toutes directement à l'adultère. Le 28 février 1881, il clôt, son réquisitoire contre l'éducation bourgeoise en affirmant : « Dans la bourgeoisie, la jeune fille est gardée pure jusqu'au mariage; seulement, après le mariage, l'effet du milieu gâté et de l'éducation mauvaise se produit et la jette aux bras d'un amant : ce n'est plus la prostitution, c'est l'adultère, il n'y a que le mot de changé⁷⁸ ». En effet, les trois premiers étages de l'immeuble de la rue de Choiseul tiennent lieu, dans *Pot-Bouille*, de foire aux jeunes filles. Zola montre la confusion qui y règne, puisque que celles-ci même « mariées », gardent invariablement leur statut « d'objet à prendre ». L'idée première du roman consistait à montrer, non pas trois éducations, mais « 3 adultères : sans passion sexuelle : par éducation, par détournement physiologique, et par bêtise⁷⁹ ». Zola dénonce les contradictions et les paradoxes entre le désir de haute moralité de la bourgeoisie et les moyens bas qu'elle emploie pour y parvenir; ce faisant, il déterre les ruines morales sur lesquelles cette

75. *La Terre*, Pl., t. IV, p. 787.

76. Cité par Colette Becker, préface à *Pot-Bouille*, *op. cit.*, p. 351.

77. Colette Becker, préface à *Pot-Bouille*, *ibid.*, pp. 350-351.

78. *L'adultère dans la bourgeoisie*, *op. cit.*, pp. 536-537.

79. « Plan » de *Pot-Bouille*, B.N., N.a.fr. 10.321, f° 1.

classe bâtit sa gloire et montre que la morale bourgeoise reconduit l'immoralité sur le terrain d'une morale subjective. La jurisprudence naturaliste exhibe les défaillances, les détraquements, les incapacités de la « machine sociale⁸⁰ ». Loin d'être immoral, le roman zolien excède donc la morale sans jamais l'abolir.

L'époque de l'adolescence crée, il est vrai, un remous dans les familles, elle dérange, car derrière la puberté des jeunes personnes et des jeunes gens se cache une promesse future : celle de la jouissance du corps. Selon Zola, l'éducation des jeunes filles doit s'employer à dépouiller leur quotidien des moments propices à l'éveil de la sensualité que sont la rêverie, la confiance et l'oisiveté, pour orienter cette préoccupation des sens vers des activités moins instinctives et plus pratiques. Dans un article en manière de dialogue, Zola converse avec Manon, une jeune fille de la campagne, et insiste sur les conséquences de l'oisiveté des jeunes Parisiennes :

« Je me rappelle de ton cri l'autre jour : “Vraiment, la femme est bien oisive”. J'ai songé jusqu'au soir à cet aveu involontaire. Il m'a paru contenir l'explication de certains problèmes autour desquels les moralistes et les législateurs tournent depuis le commencement du monde. L'homme a pris tout le travail, et ne vous a laissé que la rêverie, la rêverie dangereuse. Quand vous choisissez un amant, n'est-ce pas? c'est que vous vous ennuyez, et vous seriez moins mauvaises, si vous n'aviez pas le temps d'inventer des méchancetés⁸¹ ».

Le Docteur Pascal, dernier roman du cycle, vient en contrepoint final à toutes les éducations insatisfaisantes que reçoivent les jeunes filles. Curieusement, l'éducation que propose ce roman, dont le modèle semble une fois encore emprunté à Michelet, possède de nombreuses similitudes avec celles que *Les Rougon-Macquart* décrivent tant. Il convient, pour le voir, de débarrasser l'éducation que reçoit la jeune Clotilde de la tutélaire et fantasmagorique, parce que totale, figure de Pascal, tout à la fois, père, savant, amant, détenant par son âge ce qui manquera toujours à un jeune prétendant : l'expérience. Cette éducation ne gagne pas — ou peu — du point de vue

80. *La Tribune*, 29 novembre 1868; *O.C.*, t. X, p. 771.

81. *La Tribune*, 27 septembre 1868; *O.C.*, t. XIII, pp. 186-187.

de l'innovation. Si Clotilde a « grandi librement, n'ayant jamais appris qu'à lire et à écrire, s'étant faite ensuite d'elle-même une instruction assez vaste, en aidant son oncle. [...] Se passion[nant] pour l'histoire naturelle, ce qui lui avait tout révélé de l'homme et de la femme⁸² », elle a été élevée dans un lieu clos, « à l'écart⁸³ », dans le « royaume étroit⁸⁴ » qu'est la Souleiade; elle « aime passionnément cette solitude⁸⁵ ». Comme les jeunes filles élevées dans l'espace fermé du pensionnat, la jeune fille sera d'abord moralement déflorée :

« Une heure encore venait de passer, la nuit entière s'était écoulée à cette terrible leçon de vie, [...] Mais, sous l'effroyable choc moral qu'elle avait reçu, elle frémissait elle-même sans pouvoir se reprendre. C'était en elle une telle débâcle des croyances anciennes, une évolution vers un tel monde nouveau, qu'elle n'osait s'interroger et conclure. Elle se sentait désormais saisie, emportée dans la toute puissance de la vérité. [...] Elle, qui, jusque-là, ne s'était pas aperçue, eut conscience qu'elle était en simple jupon, les bras nus, les épaules nues, à peine couverte par les mèches folles de ses cheveux dénoués; et là, près de l'aisselle gauche, quand elle abaissa les regards, elle retrouva les quelques gouttes de sang, la meurtrissure qu'il [Pascal] lui avait faite en luttant, pour la dompter, dans une étreinte brutale. Ce fut alors, en elle, une confusion extraordinaire, une certitude qu'elle allait être vaincue, comme si, par cette étreinte, il était devenu son maître, en tout et à jamais. La sensation s'en prolongeait, elle était envahie, entraînée au-delà de son vouloir, prise de l'irrésistible besoin de se donner⁸⁶ ».

L'union future de Clotilde et Pascal sera le pendant charnel de cette communion dans la révélation. La différence entre celle-ci et les confidences juvéniles chuchotées au couvent tient à ce que la première se fait sur le terrain de la vérité et non pas de l'illusion. Livrée à la toute-puissance du maître et amant, la jeune Clotilde, qui ne rêve plus, trouve une satisfaction entière dans son complet abandon. Soulignons qu'entre l'abandon mystique d'Angélique, dans *Le Rêve*, et celui de Clotilde pour Pascal, la

82. *Le Docteur Pascal*, Pl., t. V, p. 938.

83. « Pascal, résolu à quitter sa maison de la ville neuve, avait acheté la Souleiade, une vingtaine de mille francs. Son désir était de se mettre à l'écart », *ibid.*

84. *Ibid.*

85. *Ibid.*, p. 940.

86. *Ibid.*, pp. 1024-1025.

frontière est mince. Toutes deux y voient un moyen d'élévation, l'une vers l'éternité, l'autre vers la vérité. Chantal Bertrand-Jennings a bien expliqué que le couple idéal que forme Clotilde et Pascal cache un fantasme de substitution, « un rêve de démiurge⁸⁷ » : prendre la place du Messie dans le cœur de la femme⁸⁸, la créer à son image.

« L'ÂGE MÉTAPHYSIQUE »

« Il semblait que la demi-instruction acquise sans méthode, sans base scientifique sérieuse, n'aboutissait qu'à un empoisonnement de l'intelligence, à un état de corruption plus inquiétant encore ».

Zola, *Vérité*⁸⁹

« L'adolescence est un âge d'écriture, mais c'est aussi un âge de lecture ».

J.-J. Rassial, *Le Passage adolescent*⁹⁰

Si Zola s'est intéressé aux rêveries des jeunes filles, il s'est également penché sur les rêves des jeunes garçons. Chez les seconds toutefois, le songe paraît se déplacer du terrain physiologique vers celui de l'utopie sociale. À première vue, nous pourrions reprocher à Zola, comme à l'ensemble de son siècle, d'avoir confiné la jeune fille à sa puberté et le jeune garçon à son adolescence, en ce que celle-ci promet la jouissance des biens. Mais, il semblerait qu'il a plutôt tenté de démontrer

87. Chantal Bertrand-Jennings, *L'Éros et la femme chez Zola*, Klincksieck, 1977, p. 124.

88. « Elle était la compagne et l'élève, il la voyait telle qu'il l'avait faite, avec son grand cœur, sa franchise passionnée, sa raison victorieuse », *Le Docteur Pascal*, Pl., t. V, p. 1052.

89. *Vérité*, O.C., t. VIII, p. 1054.

90. Jean-Jacques Rassial, *Le Passage adolescent*, op. cit., p. 97.

que même les jeunes gens, malgré leur désir d'insertion sociale, ne peuvent échapper aux injonctions du corps.

Dans *Les Rougon-Macquart*, Zola « consacre fort peu de pages à l'éducation des garçons⁹¹ ». On ne peut cependant omettre que l'écrivain au moyen de divers personnages — Silvère (*La Fortune des Rougon*), Florent (*Le Ventre de Paris*), Serge (*La Faute de l'abbé Mouret*), Lazare (*La Joie de vivre*), Étienne (*Germinal*) et Maurice (*La Débâcle*) — a interrogé un aspect particulier de l'adolescence. Sans jamais théoriser — était-ce son but? —, mais remarquable d'intuition, Zola a bien senti que l'entrée dans le monde coïncide chez l'adolescent avec un processus d'individuation, et que ce phénomène engage le jeune homme dans une double conquête : celle de sa personnalité et celle de son insertion dans la société. Zola décrit comment, pour chacun des personnages que nous venons de mentionner, la conquête du monde est d'abord l'écho de la conquête de soi. Evelyne Kestemberg le dit, d'une manière générale, pour l'adolescent : « Il s'agit toujours de se conquérir soi-même⁹² ». C'est avec une acuité surprenante — plusieurs cas illustrés par le romancier ne trouveront leur principe théorique qu'au siècle suivant — que Zola décortique les paradoxes et les troubles liés à cette double contrainte. En effet, l'équilibre entre le Moi de ces jeunes garçons et le monde extérieur s'avère particulièrement conflictuel.

Chez la jeune fille, les choses sont relativement nettes, dans toutes les sociétés, la première menstruation détermine clairement le passage d'un avant à un après, elle fait office « de rite de passage sans rite⁹³ » : « La jeune vierge subit avec effroi l'établissement de la fonction menstruelle; il faut que les explications et les caresses de la mère dissipent la frayeur que lui imprime la nouveauté de cet inquiétant phé-

91. Patricia Carles et Béatrice Desgranges, « Le cauchemar de l'éducation des filles. Notes sur *Le Rêve* de Zola », *loc. cit.*, p. 24.

92. Evelyne Kestemberg, « Notule sur la crise d'adolescence; de la déception à la conquête », dans *Adolescence et psychanalyse : une histoire*, sous la direction de Maja Perret-Catipovic et François Ladame, Delachaux et Niestlé, « Textes de base en psychanalyse », Lausanne, 1997, p. 158.

93. Bruno Bettelheim, *Les Blessures symboliques*, Gallimard, « Tel », 1971 [1954], p. 28.

nomène⁹⁴ »; phénomène qui correspond souvent dans l'Occident chrétien, à l'âge de la communion. Dans *Les Rougon-Macquart*, par exemple, Pauline Quenu

« fit sa première communion au mois de juin, à l'âge de douze ans et demi.[...] Mais l'enfant, si appliquée l'année précédente, semblait maintenant avoir la tête lourde : elle s'endormait parfois en faisant ses devoirs, des chaleurs brusques lui empourpraient la face. [...] Puis, c'était en elle des changements qui la troublaient, un lent développement de tout son corps, des rondeurs naissantes, comme engorgées et douloureuses, des ombres noires, d'une légèreté de duvet, au plus caché et au plus délicat de sa peau⁹⁵ ».

À cet âge s'exacerbe le caractère passionné et charnel d'Angélique, signe de sa puberté :

« La passion surtout inquiétait, chez cette enfant, l'élan et la violence de ses caresses. Plusieurs fois, elle[Hubertine] l'avait surprise à se baiser les mains. [...] Et, dès lors, elle la tint sévèrement, ne toléra plus ses abandons, l'accablant de travail, faisant le silence et le froid autour d'elle, dès qu'elle la sentait s'énerver, les yeux fous, les joues brûlantes. [...] Ce fut ainsi qu'Angélique atteignit ses douze ans, l'âge de la première communion⁹⁶ ».

Pour le jeune garçon, la transformation du corps ne réussit pas à tracer une frontière aussi nette. « En dépit du changement progressif de la voix, de la pousse des poils et, éventuellement de l'éjaculation, il ne semble pas exister de moment précis où le garçon pourrait dire : "Maintenant, je suis un homme"⁹⁷ ». C'est pourquoi, dans les populations primitives, selon Bruno Bettelheim notamment, les rites de puberté pour les garçons sont plus répandus et plus divers que pour les filles. Dans nos sociétés, la première expérience sexuelle et (ou) l'acquisition d'un statut social délimitent généralement chez le garçon le passage de l'enfance à l'âge adulte.

94. M. Courtin, *Encyclopédie moderne [...]*, op. cit., t. I, 1824, p. 273.

95. *La Joie de vivre*, Pl., t. II, pp. 849 et 852.

96. *Le Rêve*, Pl., t. IV, p. 829.

97. Bruno Bettelheim, *Les Blessures symboliques*, op. cit., pp. 163-164.

Cependant, la non-contemporanéité de ces expériences génère souvent un sentiment de déséquilibre chez le jeune homme.

Hormis quelques exceptions⁹⁸, la plupart des adolescents des *Rougon-Macquart* sont lâchés et laissés à eux-mêmes. En effet, bien que l'œuvre repose sur une structure généalogique et familiale, les rapports entre les générations sont rares — on pourrait d'ailleurs s'étonner que Zola s'attarde si peu aux liens que parents et enfants tissent entre eux —, et l'ensemble des *Rougon-Macquart* ressemble, à certains égards, plus à un roman d'orphelins qu'au roman d'une famille⁹⁹. La fonction parentale n'est-elle pas sapée dès l'origine? Adélaïde, peut-on lire dans *La Fortune des Rougon*, « laissa croître ses enfants comme des pruniers qui poussent le long des routes, au bon plaisir de la pluie et du soleil. Ils portèrent leurs fruits en sauvageons que la serpe n'a point greffés ni taillés. Jamais la nature ne fut moins contrariée, jamais petits êtres malfaisants ne grandirent plus franchement dans le sens de leur instinct¹⁰⁰ ». Très peu entouré, le jeune homme zolien se trouve plongé dans l'obligation de s'initier à la vie sans recommandations préalables.

Lectures

Peu de parents, peu de collègues, mais des livres. Pour Silvère et Étienne notamment, le livre prend la place de l'éducateur et devient l'objet sur lequel ces adolescents prennent appui pour tracer les lignes de leur construction identificatoire :

98. Eugène, Aristide et Pascal Rougon. Zola consacre plusieurs pages à leur éducation dans le chapitre II de *La Fortune des Rougon*.

99. Silvère et Miette (*La Fortune des Rougon*); Florent, Quenu, Marjolin, Cadine (*Le Ventre de Paris*); Serge, Désirée (*La Faute de l'abbé Mouret*); Denise, Jean, Pépé (*Au Bonheur des dames*); Pauline (*La Joie de vivre*); Lisé, Françoise (*La Terre*); Angélique (*Le Rêve*); Séverine (*La Bête humaine*); Victor (*L'Argent*); Clotilde, Charles (*Le Docteur Pascal*).

100. *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I., p. 46.

« Cet air grave et mélancolique qu'il respira dès son enfance donna à Silvère une âme forte, où s'amassèrent tous les enthousiasmes. Ce fut de bonne heure un petit homme sérieux, réfléchi, qui rechercha l'instruction avec une sorte d'entêtement. Il n'apprit qu'un peu d'orthographe et d'arithmétique à l'école des frères, que les nécessités de son apprentissage lui firent quitter à douze ans. Les premiers éléments lui manquèrent toujours. Mais il lut tous les volumes dépareillés qui lui tombèrent sous la main, et se composa ainsi un étrange bagage; il avait des données sur une foule de choses, données incomplètes, mal digérées, qu'il ne réussissait jamais à classer nettement dans sa tête. [...] Et il s'enfonça dans l'étude, sans guide, passant des semaines à se creuser la tête pour comprendre les choses les plus simples du monde. Il devint ainsi un de ces ouvriers savants qui savent à peine signer leur nom et qui parlent de l'algèbre comme d'une personne de leur connaissance¹⁰¹ ».

« Une honte secrète, un chagrin caché le [Étienne] rongèrent dès lors; il ne savait rien, il n'osait causer de ces choses qui le passionnaient, l'égalité de tous les hommes, l'équité qui voulait un partage entre eux des biens de la terre. Aussi se prit-il pour l'étude du goût sans méthode des ignorants affolés de science. [...] Il se fit envoyer des livres, dont la lecture mal digérée acheva de l'exalter¹⁰² ».

Les dérives de cette éducation livresque, qui permet d'appréhender et de comprendre le monde en raccourci, ont été soulevées par Goethe avec Wilhem Meister :

« Wilhelm se voyait libre dans un moment où il ne pouvait encore être d'accord avec lui-même. Ses sentiments étaient nobles, ses intentions étaient pures, et ses projets ne semblaient point condamnables : il se rendait cette justice, et cela lui donnait un peu de confiance en soi; mais il avait eu assez d'occasions de remarquer qu'il manquait d'expérience; et il attachait, par conséquent, une valeur exagérée à l'expérience des autres, aux leçons qu'ils en tiraient avec conviction, et, par là, il s'égarait de plus en plus. Il crut que le moyen le plus prompt d'acquérir ce qui lui manquait était de s'attacher à retenir et à rassembler tout ce qui pouvait s'offrir à lui de remarquable dans les livres et dans la conversation. Il entreprit donc de consigner par écrit les opinions et idées d'autrui comme les siennes propres, et même les conversations tout entières, qu'il jugeait intéressantes; malheureusement par cette méthode, il tenait le faux aussi bien que le vrai, il s'attachait beaucoup trop longtemps à une seule idée, on pourrait dire à une seule sentence, et, par là, renonçait souvent à sa manière naturelle de penser et d'agir, pour suivre, comme autant d'étoiles polaires, des clartés étrangères¹⁰³ ».

101. *Ibid.*, pp. 137-138.

102. *Germinal*, Pl., t. III, p. 1274.

103. Goethe, *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, Bordas, « Les Grands Maîtres », 1949, livre V, chapitre I, p. 225.

Tout comme Wilhem, et plus encore, Silvère se gava sans aucun discernement de toutes sortes de lectures; en autodidacte, le jeune homme vit davantage cette expérience livresque sur le mode de la révélation que sur le mode de la compréhension. Et ce qui avait, au départ, pour but d'éclairer son esprit, le plonge dans le domaine plus obscur de la foi :

« Rien ne détraque autant un esprit qu'une pareille instruction, faite à bâtons rompus, ne reposant sur aucune base solide. Le plus souvent ces miettes de science donnent une idée absolument fausse des hautes vérités, et rendent les pauvres d'esprit insupportables de carrure de bête. Chez Silvère, les bribes de savoir volé ne firent qu'accroître les exaltations généreuses. Il eut conscience des horizons qui lui restaient fermés. Il se fit une idée sainte de ces choses qu'ils n'arrivait pas à toucher de la main, et il vécut dans une profonde et innocente religion des grandes pensées et des grands mots vers lesquels il se haussait, sans toujours les comprendre. Ce fut un naïf, un naïf sublime, resté sur le seuil du temple, à genoux devant les cierges qu'ils prenait de loin pour des étoiles¹⁰⁴ »

Florent « prêche la révolution¹⁰⁵ », sa foi en la République lui permet de s'extraire de la réalité, pour mieux la supporter : « Voulant échapper aux tentations de méchanceté, il se jeta en pleine bonté idéale, il se créa un refuge de justice et de vérités absolues. Ce fut alors qu'il devint républicain; il entra dans la république comme les filles désespérées entrent au couvent. Et ne trouvant pas une république assez tiède, assez silencieuse, pour endormir ses maux, il s'en créa une¹⁰⁶ ».

Pour Silvère, le livre se transforme en un espace virtuel, un écran sur lequel le jeune homme projette ses rêves humanitaires et ses désirs de transformation du monde :

« Dans un pareil esprit, ardent et contenu, les idées républicaines s'exaltèrent naturellement. Silvère, la nuit, au fond de son taudis, lisait et relisait un volume de Rousseau qu'il avait découvert chez le fripier

104. *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 138.

105. *Le Ventre de Paris*, Pl., t. I, p. 645.

106. *Ibid.*, p. 644.

voisin, au milieu des serrures. Cette lecture le tenait éveillé jusqu'au matin. Dans le rêve cher aux malheureux du bonheur universel, les mots de liberté, d'égalité, de fraternité, sonnaient à ses oreilles avec ce bruit sonore et sacré des cloches qui fait tomber les fidèles à genoux. Aussi, quand il apprit que la république venait d'être proclamée en France, crut-il que tout le monde allait vivre dans une béatitude céleste. Sa demi-instruction lui faisait voir plus loin que les autres ouvriers, ses aspirations ne s'arrêtaient pas au pain de chaque jour; mais ses naïvetés profondes, son ignorance complète des hommes, le maintenait en plein rêve théorique, au milieu d'un éden où régnait l'éternelle justice. Son paradis fut longtemps un lieu de délices dans lequel il s'oublia¹⁰⁷ ».

S'inspirant de ses lectures, Étienne développe de la même façon des rêves de « reconstruction » sociale :

« La honte de son ignorance s'en allait, il lui venait un orgueil, depuis qu'il se sentait penser. Durant ces premiers mois, Étienne en resta au ravissement des néophytes, le cœur débordant d'indignation généreuse contre les oppresseurs, se jetant à l'espérance du prochain triomphe des opprimés. Il n'en était point encore à se fabriquer un système, dans le vague de ses lectures. [...] Il marchait dans un rêve, il assistait à la régénération radicale des peuples, sans que cela dût lui coûter une vitre de cassée ni une goutte de sang. D'ailleurs, les moyens d'exécution demeuraient obscurs, il préférait croire que les choses iraient très bien, car sa tête se perdait, dès qu'il voulait formuler un programme de reconstruction. Il se montrait même plein de modération et d'inconséquence, il répétait parfois qu'il fallait bannir la politique de la question sociale, une phrase qu'il avait lue et qui lui semblait bonne à dire, dans le milieu de houilleurs flegmatiques où il vivait¹⁰⁸ ».

Parlant de Silvère comme d'un « ouvrier savant », soulignant qu'Étienne « n'en était point encore à se fabriquer un système », Zola énonce précisément le passage de la pensée concrète à la pensée formelle propre à l'adolescence.

Cet itinéraire de la pensée s'avère l'une des grandes révolutions de cet âge de la vie. Pionnier de l'étude du développement mental chez l'enfant et l'adolescent, Jean Piaget affirme que « comparé à un enfant, un adolescent est un individu qui construit des systèmes et des théories¹⁰⁹ », il parle ensuite de l'adolescence comme

107. *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 139.

108. *Germinal*, Pl., t. III, p. 1275.

109. Jean Piaget, *Six Études de psychologie*, Denoël / Gonthier, « Médiations », 1964, p. 76.

de « l'âge métaphysique par excellence¹¹⁰ ». En effet : « Ce qui étonne surtout, c'est [I]a facilité [de l'adolescent] à élaborer des théories abstraites. [...] Tous ont des systèmes et des théories qui transforment le monde sur un point ou un autre¹¹¹ ». Jean Piaget ajoute que cet « envol de la pensée » procure un vif plaisir chez l'adolescent : « les opérations formelles fournissent, en effet, à la pensée un pouvoir tout nouveau, qui revient à la détacher et à la libérer du réel pour lui permettre d'échafauder à sa guise réflexions et théories¹¹² ». Selon Jean-Jacques Rassial, l'adolescent « est saisi par une exigence de généralisation, d'universalisation des préceptes comme du savoir¹¹³ », tandis que le surgissement, à l'adolescence, « des incarnations provisoires et totalitaires (Dieu, la Société, la Nature, etc.)¹¹⁴ », offre à ses incertitudes des réponses qui l'autorisent à contrer les idéaux des adultes, lui procurant ainsi un sentiment d'égalité¹¹⁵. Ces édifications abstraites l'aident notamment à surmonter les angoisses liées à l'entrée dans la vie et celles liées au processus de la maturation pulsionnelle. Pour ce faire, l'adolescent n'hésite pas à travestir la réalité, et « va se conduire en fonction [...] de ce qu'imaginativement et inconsciemment il attendait¹¹⁶ ». Il s'agit bien d'une telle opération psychologique, de cette puissance nouvelle de la pensée lorsque Zola décrit la jouissance profonde que ressentent Silvère, Florent et Étienne à échafauder, fut-ce de manière imprécise, des révolutions sociales. Le romancier montre aussi finement comment le processus d'individuation passe tout d'abord par un travail narcissique d'intégration de l'extérieur, par une incorporation égocentrique du monde¹¹⁷. Florent ne s'imagine-t-il pas le bâtisseur de la cité future :

110. *Ibid.*, p. 80.

111. *Ibid.*, p. 76.

112. *Ibid.*, p. 79.

113. Jean-Jacques Rassial, *op. cit.*, p. 66.

114. *Ibid.*

115. *Ibid.*, p. 73.

116. Evelyne Kestemberg, *loc. cit.*, p. 153.

117. À l'adolescence, rappelle Jean Piaget, « le moi est assez fort pour reconstruire l'univers et assez grand pour se l'incorporer », *op. cit.*, p. 80.

« Puis, les livres ne lui parlaient que de révolte, le poussaient à l'orgueil, et c'était d'oubli et de paix dont il se sentait l'impérieux besoin. Se bercer, s'endormir, rêver qu'il était parfaitement heureux, que le monde allait le devenir, bâtir la cité républicaine où il aurait voulu vivre : telle fut sa récréation, l'œuvre éternellement reprise de ses heures libres. [...] Il arrangeait des mesures morales, des projets de lois humanitaires, qui auraient changé cette ville souffrante en une ville de béatitude. [...] Il devint un de ces orateurs illuminés qui prêchèrent la révolution comme une religion nouvelle, toute de douceur et de rédemption¹¹⁸ ».

De son côté, Étienne, vagabond par nécessité¹¹⁹, plein des forces nouvelles qui s'agitent en lui, repu de son savoir nouveau, travaille à se faire une place dans le monde, s'y rêve au « centre », s'y inscrit tout en le refaisant :

« Tenir une correspondance étendue, discuter du sort des travailleurs aux quatre coins de la province, donner des consultations aux mineurs du Voreux, surtout devenir un centre, sentir le monde rouler autour de soi, c'était un continuel gonflement de vanité, pour lui, l'ancien mécanicien, le haveur aux mains grasses et noires. Il montait d'un échelon, il entrait dans cette bourgeoisie exécrée, avec des satisfactions d'intelligence et de bien-être, qu'il ne s'avouait pas¹²⁰ ».

Silvère n'échappe pas non plus à cet engouement narcissique, seulement le déploiement fougueux de son Moi ne supporte aucune entrave, n'admet aucune frustration. Devant une réalité décevante, le bâtisseur d'égalité et de projets altruistes, se transforme consciemment en dictateur du bonheur :

« Quand il crut s'apercevoir que tout n'allait pas pour le mieux dans la meilleure des républiques, il éprouva une douleur immense; il fit un autre rêve, celui de contraindre les hommes à être heureux, même par la force. [...] D'une douceur d'enfant, il eut des haines politiques farouches. Lui qui n'aurait pas écrasé une mouche, il parlait à toute heure de prendre les armes. La liberté fut sa passion, une passion irraisonnée, absolue, dans laquelle il mit toutes les fièvres de son sang. Aveuglé

118. *Le Ventre de Paris*, Pl., t. I, p. 645.

119. « Il songeait à lui, à son existence de vagabond, depuis huit jours qu'il cherchait une place; il se revoyait dans son atelier du chemin de fer, giflant son chef, chassé de Lille, chassé de partout », *Germinal*, Pl., t. III, p. 1135.

120. *Germinal*, *ibid.*, p. 1328.

d'enthousiasme, à la fois trop ignorant et trop instruit pour être tolérant, il ne voulut pas compter avec les hommes¹²¹ ».

À relire les blâmes que Zola formule, en 1879, aux « républicains romantiques¹²² » de quarante-huit, nous pouvons dire que, d'une certaine façon, le romancier regrette, entre autres, leur caractère adolescent, puisqu'il leur reproche de rêver la révolution et de s'en tenir à de pures spéculations théoriques :

« Les romantiques sont partis à cheval sur des rêves humanitaires, la fraternité universelle des nations, la fin prochaine des conflits et des guerres, l'égalité et la liberté brillant sur le monde ainsi que des soleils. [...] Rappelez-vous cette période de la République de 48. Tous les essais tentés par elle échouaient, parce que pas un ne posait sur le sol; elle était dévorée par l'humanitarisme, par un socialisme purement spéculatif, la rhétorique romantique et la religiosité des poètes déistes. Jamais elle n'a eu une idée nette de la France qu'elle voulait gouverner. Elle prétendait expérimenter sur elle comme sur un corps mort. Certes, les mots étaient superbes : la liberté, l'égalité, la fraternité, la vertu, l'honneur, le patriotisme. Mais ce n'était que des mots, et il faut des actes pour les administrer. Imaginez des hommes, les mieux intentionnés du monde, très dignes et très bons, qui tombent dans un pays dont ils ignorent tout, dont ils veulent tout ignorer, et qui ont l'étrange idée d'y appliquer un régime gouvernemental, purement théorique. [...] La dictature est au bout¹²³ ».

À la différence de ceux-ci, malgré des songes aveuglants, malgré une vision du monde profondément affective et de ce fait brouillée, Silvère et Étienne se rappellent parfois que leur éducation livresque est un enseignement en lambeaux, dont ils ne retireront jamais que des scories de savoir :

« Nuits de lectures fiévreuses, pendant lesquelles son esprit tendu ne pouvait se détacher du volume qu'il quittait et reprenait vingt fois [...]. Le matin, dès qu'il [Silvère] avait rafraîchi sa tête dans un seau d'eau, il

121. Pl., t. I, p. 140. Sous le coup de la défaite, Maurice, dans *La Débâcle*, envisage les mêmes tyrannies : « Déjà même, il n'en était plus à la république théorique et sage, il versait dans les violences révolutionnaires, croyait à la nécessité de la terreur, pour balayer les incapables et les traîtres, en train d'égorger la patrie » (Pl., t. V, p. 860).

122. « La République et la littérature », *Le Messager de l'Europe* (avril 1879), repris dans le supplément littéraire du *Figaro* (20 avril 1879), puis dans *La Revue bleue* (25 avril 1879) et, encore une fois la même année, dans *Le Roman expérimental*; O.C., t. X, p. 1386.

123. *Ibid.*, pp. 1386 et 1393-1394.

ne se souvenait plus que confusément des fantômes de sa veille : il gardait seulement de ses rêves une sauvagerie pleine de foi et d'ineffables tendresses¹²⁴ »;

« Un seul malaise lui [Étienne] restait, la conscience de son manque d'instruction, qui le rendait embarrassé et timide, dès qu'il se retrouvait devant un monsieur en redingote. S'il continuait à s'instruire, dévorant tout, le manque de méthode rendait l'assimilation très lente, une telle confusion se produisait, qu'il finissait par savoir des choses qu'il n'avait pas comprises. Aussi, à certaines heures de bon sens, éprouvait-il une inquiétude sur sa mission, la peur de n'être point l'homme attendu¹²⁵ ».

Les deux jeunes gens rêvent de plier le monde à leur volonté, leurs fantasmes se heurtent douloureusement à la réalité qui les met en conflit avec l'image idéalisée qu'ils ont d'eux-mêmes. Chacun d'eux reste conscient de son inexpérience. Selon Jeanne Lampl-de Groot, la fonction essentielle des idéaux est justement « de compenser l'impuissance fondamentale de l'être humain¹²⁶ ». La conscience que Silvère et Étienne ont de leur déficit d'instruction et du poids de leur bagage héréditaire entravent, chez eux, le travail de compensation.

Revenons, pour mieux voir ce phénomène, à la métaphore du « chevalier errant » que suggère Zola pour décrire Silvère. Si l'errance du jeune ouvrier est moins livresque que celle de Don Quichotte, le jeune homme entrevoit pareillement la réalité à travers le filtre de ses rêves de papier. Le livre n'explique pas la réalité, il lui donne sa consistance. Don Quichotte et Silvère modèlent l'extérieur selon des stéréotypes, des schémas littéraires dans lesquels ils se sont eux-mêmes projetés. L'hidalgo métamorphose par le baptême du nom Aldonza Lorenzo (« une jeune paysanne de bonne mine, qui demeurerait dans un village voisin du sien et dont il avait été quelque temps amoureux¹²⁷ ») en « grande dame », en « princesse » : « Il vint à l'appeler

124. *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 186.

125. *Germinal*, Pl., t. III, p. 1328.

126. Jeanne Lampl-de Groot, « De l'adolescence », dans *Adolescence et psychanalyse : une histoire*, sous la direction de Maja Perret-Catipovic et François Ladame, *op. cit.*, p. 110.

127. Cervantès, *Don Quichotte de la Manche*, Garnier, 1961, p. 15.

Dulcinée du Toboso, [...] nom harmonieux à son avis, rare et distingué¹²⁸ ». Silvère convertit, en songe, son objet d'amour en figure mythique :

« Le soir, retiré dans le réduit où il couchait, après avoir accroché sa lampe au chevet de son lit de sangle, il retrouvait Miette à chaque page du vieux volume poudreux qu'il avait pris au hasard sur une planche, au-dessus de sa tête, et qu'il lisait dévotement. Il ne pouvait être question, dans ses lectures, d'une jeune fille, d'une créature belle et bonne, sans qu'il la remplaçât immédiatement par son amoureuse. [...] Il se plut surtout à s'enfermer avec elle dans les utopies humanitaires [...]. Miette, dans son esprit, devenait nécessaire à l'abolissement du paupérisme et au triomphe définitif de la révolution. [...] Se livrant à plaisir aux brûlures de l'insomnie et bâtissant des projets de société nouvelle, absurde de générosité, [...] la femme, toujours sous les traits de Miette, était adorée par les nations à genoux¹²⁹ ».

« L'adolescent aime [...] toujours au travers d'un roman¹³⁰ » remarque Jean Piaget. Le roman de Silvère est une accumulation d'images et d'idées glanées fortuitement selon le hasard des lectures. Et le diminutif de Miette, loin d'être inopiné, traduit la logique de rapiècement que le jeune homme utilise pour forger les allégories (la Révolution, la République) qu'incarne la paysanne. Silvère, d'ailleurs, construit son Moi idéal à l'identique, sur le mode du collage et de l'amalgame :

« Et, lui-même, il se mettait en scène. S'il lisait une histoire romanesque, il épousait Miette au dénouement ou mourait avec elle. S'il lisait, au contraire, quelque pamphlet politique, quelque grave dissertation sur l'économie sociale, livres qu'il préférait aux romans, par ce singulier amour que les demi-savants ont pour les lectures difficiles, [...] il croyait apprendre la façon d'être bon et aimant pour elle, quand ils seraient mariés¹³¹ ».

Le travail d'émancipation qu'il effectue à l'intérieur de ses rêves d'amour et de gloire en tant qu'amoureux et en tant que sauveur des opprimés se rapproche à certains égards de « la folie du Chevalier » dont parle Blanchot au sujet de Don Quichotte :

128. *Ibid.*

129. *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 185.

130. Jean Piaget, *Six Études de psychologie*, op. cit., p. 84.

131. *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 185.

« Quelle est la folie du Chevalier? [...] Il a beaucoup lu et il croit à ce qu'il a lu. Il décide, par un esprit de juste cohérence, fidèle à ses convictions (c'est de toute évidence un homme engagé), abandonnant sa bibliothèque, de vivre rigoureusement à la manière des livres, pour apprendre si le monde correspond à l'enchantement littéraire¹³² ». Il existe cependant une différence fondamentale entre Don Quichotte et Silvère, c'est que la folie du premier résulte d'« une intoxication de lecture »¹³³, alors que celle du second provient d'abord d'une prédisposition héréditaire qui trouve son développement dans la lecture : « Il se trouvait prédisposé à l'amour de l'utopie par certaines influences héréditaires : chez lui les troubles nerveux de sa grand-mère tournaient à l'enthousiasme chronique, à des élans vers tout ce qui était grandiose et impossible¹³⁴ ». Cet apprentissage du monde par le livre transforme le monde en « monde de mots ». Cette nouvelle forme de compréhension marque nettement le passage de la pensée concrète à la pensée formelle; dans ce mouvement, la réalité change de consistance, elle n'est plus immédiatement soutenue par la présence, mais plutôt par le sens, même confus. Chez Silvère, Étienne, mais aussi chez Florent et Serge, ce déplacement et cette métamorphose de la pensée se traduisent par un rejet du corps au profit de l'intellect. Les besoins de la pensée, les idéalizations prennent la place des besoins du premier.

« Devant les attitudes d'isolement, d'annulation paradoxale de la vie amoureuse ou passionnelle, d'extension des intérêts, d'émancipation de la pensée, du goût de l'abstraction et de la rationalisation¹³⁵ », Pierre Mâle trouve plus juste de parler de « crise juvénile » que de « crise pubertaire¹³⁶ ». André Maurois écrit, non sans une pointe d'ironie qui fixe peut-être le lieu commun, dans *Les Silences du*

132. Maurice Blanchot, *L'Entretien infini*, Gallimard, 1969, pp. 568-569.

133. Philippe Hamon décrit Don Quichotte comme un « intoxiqué de lectures », *Texte et idéologie*, Presses Universitaires de France, « Écriture », 1984, p. 94.

134. *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 186.

135. Pierre Mâle, *Psychothérapie de l'adolescent*, Presses Universitaires de France, « SUP », 1969, p. 103.

136. *Ibid.*

colonel Bramble, que « l'amour de l'humanité est un état pathologique d'origine sexuelle qui se produit fréquemment à l'époque de la puberté chez les intellectuels timides¹³⁷ ». Pour Silvère, Étienne ou Florent, la révolution de l'adolescence se joue sur le plan théorique et social davantage que sur le plan de la génitalité. Silvère n'aimera jamais charnellement Miette; Florent, enfermé « deux soirs par semaine afin d'écrire un grand ouvrage sur Cayenne¹³⁸ », « ne songeait guère à ces belles filles. Il traitait d'ordinaire les femmes en homme qui n'a point de succès auprès d'elle. Puis, il dépensait en rêve trop de sa virilité¹³⁹ »; Étienne aime Catherine en silence.

Crime et éducation : Étienne Lantier

« D'un côté se place le moi, c'est-à-dire la liberté humaine, de l'autre le non-moi, c'est-à-dire la fatalité physique ».

Michelet¹⁴⁰

Pour Étienne, l'obsession héréditaire (celle du besoin de tuer¹⁴¹), en tant que refoulé du corps, rappelle sans cesse au jeune homme sa corporéité. Besoin qui apparaît de manière récurrente, par exemple :

« Ses poings se fermaient, ses yeux s'allumaient d'une fureur homicide, l'ivresse se tournait chez lui en un besoin de tuer » (Pl., t. III, p. 1426);

« Une autre honte l'accablait, le remords de cette ivresse sauvage, du genièvre bu dans le grand froid, l'estomac vide, et qui l'avait jeté sur Chaval, armé d'un couteau. Cela remuait en lui tout un inconnu d'épou-

137. André Maurois, *Les Silences du colonel Bramble*, suivi des *Discours et Nouveaux discours du Docteur O'Grady*, Grasset, 1921, p. 21.

138. *Le Ventre de Paris*, Pl., t. I, p. 732.

139. *Ibid.* p. 738.

140. « Notes prises à son cours de 1829-1830 à l'École Normale », dans Paul Viallaneix, *La Voie Royale : essai sur l'idée de peuple dans l'œuvre de Michelet*, Flammarion, 1971, p. 275.

141. Henri Mitterand a montré qu'avant d'envisager Étienne comme un leader social, Zola le conçut comme « un maniaque de l'assassinat », B.N., N.a.fr. 10.305, f° 417; voir aussi Pl., t. III, p. 1830 et la préface à *Germinal* de Colette Becker (Laffont, « Bouquins », 1992, t. IV, p. 21).

vante, le mal héréditaire, la longue hérédité de soûlerie, ne tolérant plus une goutte d'alcool sans tomber à la fureur homicide » (*ibid.*, p. 1459);

« Une voix abominable, en lui, l'assourdissait. Cela montait de ses entrailles, battait dans sa tête à coups de marteau, une brusque folie du meurtre, un besoin de goûter au sang. Jamais la crise ne l'avait secoué ainsi. Pourtant, il n'était pas ivre. Et il luttait contre le mal héréditaire, avec le frisson désespéré d'un furieux d'amour qui se débat au bord du viol » (*ibid.*, p. 1487).

Les stigmates héréditaires interfèrent farouchement avec son idéologie de la fraternité des classes. Mêlant sa conquête propre à la conquête sociale, il pressent intimement que la révolution dont il rêve ne peut s'incarner que dans l'accomplissement d'un meurtre ou dans sa mort prochaine : « Mourir crânement, mourir pour la révolution, cela déterminait tout, réglerait son compte bon ou mauvais, l'empêcherait de penser davantage¹⁴² ». Tuer ou mourir, Freud a bien montré que dans certains cas, la différence, minime, sert le même but : « Les impulsions au suicide, [...] se révèlent régulièrement comme étant la recherche d'un châtement pour [les] désirs homicides contre autrui¹⁴³ ». Étienne ne tue ni ne meurt pour la révolution, de manière plus archaïque, il tue pour une femme, et pour lui avant tout. Chargé d'une faute héréditaire, il doit paradoxalement la réitérer, l'accomplir pour s'en délivrer. C'est pourquoi, prisonniers au fond de la mine transformée en caveau, Chaval et Étienne ne lutteront pas ensemble pour leur survie, mais l'un contre l'autre pour Catherine — elle-même détenue avec eux —, par « orgueil ». Et dans le cas d'Étienne, par hérédité :

« C'était donc fait, il avait tué. Confusément, toutes ses luttes lui revenaient à la mémoire, cet inutile combat contre le poison qui dormait dans ses muscles, l'alcool lentement accumulé de sa race. Pourtant, il n'était ivre que de faim, l'ivresse lointaine de ses parents avait suffi. Ses cheveux se dressaient devant l'horreur de ce meurtre, et malgré la révolte de son éducation, une allégresse faisait battre son cœur, la joie animale

142. *Germinal*, Pl., t. III, p. 1496.

143. Freud, *Totem et tabou. Interprétation par la psychanalyse de la vie sociale des peuples primitifs*, traduit par Serge Jankélévitch, Payot, « Petite bibliothèque Payot », 1965 [1912-1913], p. 230, note 2.

d'un appétit enfin satisfait. Il eut ensuite un orgueil, l'orgueil du plus fort¹⁴⁴ ».

Le crime d'Étienne complète son éducation, puisque son union amoureuse avec Catherine prend corps dans la mort de l'autre : « Il veut Catherine, elle lui échappe, sa colère rentrée [...]. Il faut absolument qu'il l'ait. La satisfaction là-bas, au fond. [...] Pourquoi n'a-t-il pas osé le premier? Ce sera là tout le livre¹⁴⁵ ». Buvant, bien qu'à contre cœur, pour survivre, l'eau mêlée au sang de Chaval¹⁴⁶, les amoureux, après cette fusion avec la mort, communient physiquement l'un avec l'autre. Étienne, qui a symboliquement vampirisé son rival, s'autorise pour la première fois à aimer Catherine :

« Dans un élan, elle s'était pendu à lui, elle chercha sa bouche et y colla passionnément la sienne. Les ténèbres s'éclairèrent, elle revit le soleil, elle retrouva un rire calmé d'amoureuse. Lui, frémissant de la sentir ainsi contre sa chair, demi-nue sous la veste et la culotte en lambeaux, l'empoigna, dans un réveil de sa virilité¹⁴⁷ ».

Loi des amours adolescentes zoliennes, comme celui de Miette et de Silvère, l'amour d'Étienne et Catherine a partie liée avec la mort. « La sexualité implique la mort¹⁴⁸ » puisque la sexualité est « appropriation de la vie jusque dans la mort¹⁴⁹ ». Les deux jeunes amants en font la troublante expérience :

144. *Germinal*, Pl., t. III, pp. 1571-1572.

145. B.N., N.a.fr. 10.308, f° 9-10; cité par Colette Becker, *op. cit.*, p. 1282. Voir aussi *La Fabrique de Germinal*, dossier préparatoire de l'œuvre, texte établi, présenté et annoté par Colette Becker, SEDES, 1986.

146. « Prise d'une nausée abominable, Catherine avait craché l'eau qui lui restait à la bouche. Elle croyait qu'elle venait de boire du sang, que toute cette eau profonde, devant elle, était maintenant le sang de cet homme. [...] Pendant toute cette journée, ils ne burent pas, luttant, aimant mieux mourir; et, le lendemain seulement, la souffrance les décida; ils écartaient le corps à chaque gorgée, ils buvaient quand même » (*Germinal*, Pl., t. III, p. 1576).

147. Pl., t. III., p. 1579.

148. Georges Bataille, *La Littérature et le mal*, Gallimard, « Folio-essais », 1972 [1957], p. 12.

149. *Ibid.*

« Et ce fut enfin leur nuit de noces, au fond de cette tombe, sur ce lit de boue, le besoin de ne pas mourir avant d'avoir eu le bonheur, l'obstiné besoin de vivre, de faire de la vie une dernière fois. Ils s'aimèrent dans le désespoir de tout, dans la mort¹⁵⁰ ».

Étienne avait lu Darwin : « Il en avait lu des fragments, résumés et vulgarisés dans un volume à cinq sous; et de cette lecture mal comprise, il se faisait une idée révolutionnaire du combat pour l'existence, les maigres mangeant les gras, le peuple fort dévorant la blême bourgeoisie¹⁵¹ ». Chaval, « le traître qui exaspér[ait]¹⁵² » Étienne, celui qui possédait la femme, n'était pas un bourgeois, mais il travaillait pour eux. « Manger ou se faire manger », voilà ce qu'Étienne a retenu de la leçon darwinienne¹⁵³, et lorsque Chaval le menace (« Méfie-toi, gronda Chaval. Cette fois, je te mange¹⁵⁴ ») le jeune homme n'hésite pas, il le tue : « Étienne, à ce moment devint fou. Ses yeux se noyèrent d'une vapeur rouge, sa gorge s'était congestionnée d'un flot de sang. Le besoin de tuer le prenait, irrésistible, un besoin physique, l'excitation sanguine d'une muqueuse qui détermine un violent accès de toux. Cela monta, éclata en dehors de sa volonté, sous la poussée de la lésion héréditaire¹⁵⁵ ». Avec ce crime, Zola reconduit, une fois encore, le mythe des Origines — le crâne fendu d'un homme, la terre souillée par son sang —, tel qu'il est décrit dans *Sang*, à ceci près que le jeune homme n'est plus celui qui meurt, mais celui qui tue¹⁵⁶.

Des profondeurs matricielles de la terre ensanglantée, un homme est né; sa vieillesse signe la fin de l'initiation : il « apparut décharné, les cheveux tout blancs;

150. Pl., t. III., p. 1579.

151. *Ibid.*, p. 1524.

152. B.N., N.a.fr. 10.308, f° 12; cité par Henri Mitterand, Pl., t. III, p. 1852 et par Colette Becker, Laffont, « Bouquins », 1992, t. IV, p. 1282.

153. Sur le thème de la dévoration dans *Germinal*, voir Claude Seassau, *Émile Zola. Le réalisme symbolique*, Corti, 1989, pp. 199-203.

154. *Ibid.*, p. 1571.

155. *Ibid.*

156. Sur les correspondances entre la théorie darwinienne et le mythe de Caïn et Abel, voir Naomi Schor, *Zola's Crowds*, Baltimore and London, The Johns Hopkins University Press, 1978, p. 27.

et on s'écartait, on frémissait devant ce vicillard¹⁵⁷ ». Après six semaines de convalescence, bien que seul (Catherine meurt d'épuisement dans la mine), « il se sentait fort, mûri par sa dure expérience au fond de la mine. Son éducation était finie, il s'en allait armé, en soldat raisonneur de la révolution, ayant déclaré la guerre à la société, telle qu'il la voyait et telle qu'il la condamnait¹⁵⁸ ». Ainsi que l'affirme Colette Becker, « l'initiation d'Étienne annonce celle du peuple¹⁵⁹ ». Aux yeux d'Émile Zola, le jeune homme ne devient un héros que lorsque son drame privé — devenir un homme par la possession de la femme — rencontre un drame social :

« Étienne devient l'un des chefs de la grève. Plus intelligent, révolté par les abus, son caractère aide à le soulever. Il veut réformer, collectiviste, autoritaire, ses études, sa demi-science, son affinement; ses luttes terribles contre ce qu'il sent qu'il faudrait savoir; son ambition et son naïf orgueil aussi; [...]. Tout un personnage central maintenant, beaucoup plus mouvementé. Un héros enfin. Et le contrecoup de son goût pour Catherine, sa lutte contre Chaval le traître qui l'exaspère, son examen de conscience et ses aveux secrets¹⁶⁰ ».

Il est donc bien question de la conquête de soi par la conquête des autres; pour Étienne, le corps privé est interdépendant du corps social. Regardant une dernière fois Montsou, avant de prendre le train pour une autre vie, lui, qui n'a désormais plus rien d'un vagabond, ni d'un « novice¹⁶¹ », des idées plein la tête¹⁶², « se voyait à la tribune, triomphant avec le peuple, si le peuple ne le dévorait pas. [...] Darwin avait-il donc raison, le monde ne serait-il qu'une bataille, les forts mangeant les faibles, pour la beauté et la continuité de l'espèce?¹⁶³ ».

157. *Germinal*, Pl., t. III, p. 1580.

158. *Ibid.*, p. 1588.

159. Colette Becker, préface à *Germinal*, *op. cit.*, p. 22.

160. B.N., N.a.fr. 10.308, f° 12; cité par Henri Mitterand, Pl., t. III, p. 1852.

161. Nous empruntons le terme à Claude Duchet, qui montre de manière éclairante comment l'incipit de *Germinal* met en place, entre autres, le *topos du novice*, par l'entremise de la description d'Étienne (« Idéologie de la mise en texte », *La Pensée*, n° 215, octobre 1980, p. 96).

162. Par opposition à « sa tête vide d'ouvrier » du début (Pl., t. III, p. 1133).

163. *Ibid.*, p. 1589.

Libido sentiendi et libido dominandi : Florent

« La fraternité, la fraternité de la République, elle est en train de ramener l'humanité aux mangements sans miséricorde de l'animalité ».

Goncourt, *Journal*¹⁶⁴

« L'acte de manger dans un texte, quelque littéral qu'il soit, est en fait *toujours* symbolique ».

B. Johnson,
*Défiguration du langage poétique*¹⁶⁵

Depuis *La Genèse*, l'acte de manger noue le corps à la connaissance, le savoir à la chair. Toute la problématique du *Ventre de Paris* pose en termes de rivalité entre les « Gras » et les « Maigres » ces deux aspects fondamentaux du devenir de l'homme dans lesquels le peintre Claude Lantier voit « tout le drame humain¹⁶⁶ ». Exposant à Florent, sa théorie des « Gras » et des « Maigres », le peintre, qui se transforme pour l'occasion en naturaliste des mœurs, met en place un véritable système qui s'appuie sur une taxinomie sociale : « Il finit par classer les hommes en Maigres et en Gras, en deux groupes hostiles dont l'un dévore l'autre, s'arrondit le ventre et jouit. [...] "Je vais vous classer toutes nos connaissances. Il y a longtemps que j'ai leur tête dans un carton, à mon atelier, avec l'indication de l'ordre auquel elles appartiennent. C'est tout un chapitre d'histoire naturelle..."¹⁶⁷ ». Florent,

164. Goncourt, *Journal* (10 mars 1884), t. II, *ibid.*, p. 1052.

165. Barbara Johnson, *Défiguration du langage poétique*, Flammarion, « Sciences humaines », 1979, p. 106.

166. Pl., t. I, pp. 804-805.

167. *Ibid.*, pp. 805-806. Ce tableau rappelle bien évidemment deux gravures complémentaires de Brueghel (*Les Gras* et *Les Maigres*). Sur ce sujet précis voir l'article de Evaghélia Stead, « *Musa Medicinalis* : variations sur la médecine et les lettres au tournant du siècle dernier », *Romantisme*, n° 94, 1996-4, pp. 111-124, et notamment, pp. 115-116.

considéré par Claude comme « le roi des Maigres¹⁶⁸ », apparaît visiblement dans le roman comme l'enjeu — et la victime — de cette ripaille sociale.

Au milieu de ces Halles opulentes, florissantes, au cœur du « ventre de Paris », le jeune homme peut effectivement être qualifié de « roi des Maigres » en raison de sa considérable différence avec le milieu environnant. Homme de savoir — il était instituteur avant d'être fait prisonnier, par hasard (il s'est endormi sur une barricade) le lendemain du 4 décembre —, de faible constitution, ancien détenu à Cayenne, démuné financièrement, il est présenté, comme Étienne au début de *Germinal*, tel un étranger¹⁶⁹, un vagabond. Ce vagabondage apparaît comme métaphore de la jeunesse, puisque celle-ci est un temps d'itinérance et de quête d'identité. Cependant, le vagabondage est aussi « une sorte de proclamation d'indépendance, c'est un premier défi porté à l'ordre social¹⁷⁰ ». N'est-ce pas le propre de la jeunesse d'Étienne et Florent?

Florent est un homme sans biens dans un monde de biens qui cautionne l'honnêteté par la propriété. La disproportion de son état avec celui des habitants des Halles sera vécue et ressentie par ceux-ci comme une intrusion. David Baguley résume en quoi le caractère du personnage le rend indésirable : « Florent, le Maigre, y est un intrus, avec son corps décharné, dépouillé de ses attaches matérielles par la longue ascèse de son exil. Son esprit, sa conscience, ses rêves de bonheur universel le dissocient de ce monde qui est par essence réfractaire aux idées de l'esprit. / La lutte désespérée de la dureté mâle de l'esprit de Florent contre la mollesse envahissante de la matière donne au *Ventre de Paris* son mouvement¹⁷¹ ». Il est intéressant de noter que David Baguley décline ici la rivalité « Maigre » / « Gras », en opposi-

168. *Ibid.*, p. 805.

169. « As in so many of Zola's novels, the first chapter recounts the arrival of a stranger in a community [...]. Florent is an outsider who suddenly appears in the midst of a tightly knit community », Naomi Schor, *op. cit.*, p. 24.

170. Édouard Ducpétiaux, *De la condition physique et morale des jeunes ouvriers et des moyens de l'améliorer*, Bruxelles, Méline, Lang & Cie, 1843; cité par Philippe Meyer, *L'Enfant et la raison d'État*, Seuil, « Points », 1977, p. 29.

171. David Baguley, « Le supplice de Florent », *Europe*, n° 468-469, avril-mai 1968, p. 94.

tion « esprit » / « matière » et plus encore en différence des sexes « mâle » / « femelle ». L'esprit est masculin, la matière et le corps sont féminins. En effet, sans cesse, le texte renvoie la puissance de la chair, tout comme son abjection, au corps féminin et à la nourriture : « Les Halles géantes, les nourritures débordantes et fortes [...] mettaient autour de lui des gorges énormes, des reins monstrueux, des faces rondes, comme de continuels arguments contre sa maigreur de martyr, son visage jaune de mécontent¹⁷² »; la Normande « lui [Florent] semblait colossale, très lourde, presque inquiétante, avec sa gorge de géante; il reculait ses coudes aigus, ses épaules sèches, pris de la peur vague d'enfoncer dans cette chair. Ses os de maigre avaient une angoisse, au contact des poitrines grasses. Il baissait la tête, s'amincissait encore, incommodé par le souffle fort qui montait d'elle¹⁷³ »; « il se souvenait des Lisa, des Normandes, des belles filles des Halles, comme des chairs suspectes, parées à l'étalage¹⁷⁴ ». Si l'atmosphère qui entoure la géante zolienne est tout aussi corrompue que celle de « La Géante » baudelairienne¹⁷⁵, la première n'invite plus comme la seconde à l'endormissement et au rêve. La beauté divine de la Normande, que le texte ramène à sa trivialité par le destin commun qu'elle partage avec les sardines (« elle était, son grand corps de déesse, sa pureté et sa pâleur admirables, comme un beau marbre ancien roulé par la mer et ramené à la côte dans le coup de filet d'un pêcheur de sardines¹⁷⁶ ») ne subjugué en rien le jeune homme; au contraire, elle n'éveille chez lui que malaise et dégoût : « Florent souffrait; il ne la désirait point, les sens révoltés par les après-midi de la poissonnerie; il la trouvait

172. Pl., t. I, p. 733.

173. *Ibid.*, p. 738.

174. *Ibid.*, p. 804.

175. « ... / Parcourir à loisir ses magnifiques formes; / Ramper sur le versant de ses genoux énormes, / Et parfois en été, quand les soleils malsains, / Lasse, la font s'étendre à travers la campagne, / Dormir nonchalamment à l'ombre de ses seins, / Comme un hameau paisible au pied d'une montagne », Baudelaire, « La Géante », *Les Fleurs du mal*, poème XIX (dans *Œuvres complètes*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1975, t. I, p. 22-23).

176. *Le Ventre de Paris*, Pl., t. I, p. 739.

irritante, trop salée, trop amère, d'une beauté trop large et d'un relent trop fort¹⁷⁷ ». Florent se sait menacé — Claude Lantier l'a prévenu¹⁷⁸ — par la puissance de ce corps, non pas nourricier, mais dévorant. La Normande, tout comme la charcutière Lisa, appartient à un type féminin bien particulier dans l'œuvre de Zola. Elles représentent le fantasme angoissant d'une Nature non plus bonne pour l'homme, mais dangereuse par son débordement, oppressante par sa profusion; elles incarnent, comme le remarque Chantal Bertrand-Jennings, « le pullulement de la vie; et tout contact avec elle est appréhendé comme un sordide enlèvement dans la matière, provoquant chez l'homme une réaction de répulsion, d'effroi, d'angoisse ou de fuite¹⁷⁹ ». L'écœurement et l'aversion que génère le corps des femmes chez Florent trouve son parallèle dans la répulsion alimentaire¹⁸⁰.

Quand Zola s'attaque au *Ventre de Paris*, sa volonté première est bien d'éta-
ler l'outrageante dévoration bestiale de la bourgeoisie du Second Empire repue phy-
siquement et moralement, de peindre une bourgeoisie opulente, béate et satisfaite :

« L'idée générale est : le ventre, le ventre de Paris, les Halles où la nourriture afflue, s'entasse, pour rayonner sur les quartiers divers — le ventre de l'humanité, et par extension, la bourgeoisie digérant, ruminant, cuvant en paix ses joies et ses honnêtetés moyennes; — enfin le ventre, dans l'Empire, [...] le contentement large et solide de la faim, la bête broyant le foin au râtelier, la bourgeoisie appuyant sourdement l'Empire¹⁸¹ ».

177. *Ibid.*

178. « En principe, vous entendez, un Gras a l'horreur d'un Maigre, si bien qu'il éprouve le besoin de l'ôter de sa vue, à coups de dents, ou à coups de pieds. C'est pourquoi, à votre place, je prendrais mes précautions », Pl., t. I, p. 805.

179. Chantal Bertrand-Jennings, *L'Éros et la femme chez Zola*, op. cit., p. 46.

180. Sur le parallélisme entre l'abomination alimentaire et celle que suscite le corps féminin, voir Julia Kristeva, *Pouvoirs de l'horreur*, Seuil, « Points », 1980, pp. 118-119.

181. Dossier préparatoire de *Le Ventre de Paris*, B.N., N.a.fr. 10.338, f° 47; cité par Henri Mitterand, Pl., t. I, p. 1611; par Colette Becker, préface au *Ventre de Paris*, Laffont, « Bouquins », t. I, 1991, p. 544. La phrase est reprise presque à l'identique dans le roman : « Elles [les Halles] lui semblaient la bête satisfaite et digérant, Paris entripaillé, cuvant sa graisse, appuyant sourdement l'Empire », Pl., t. I, p. 733.

Durant quelques mois, Florent, qui se prétend socialiste¹⁸², ne résiste cependant pas à la séduction de ce « ventre », il se laisse corrompre par les plaisirs immédiats de confort, de chaleur, de satisfactions primaires qu'offrent le foyer des Quenu et l'emploi d'inspecteur des Halles. Au-delà du besoin de cautériser les plaies et d'oublier les douleurs dues à son incarcération, cet engouement pour ainsi dire utérin correspond à une incapacité chez Florent à se dégager du monde de l'enfance. Refus qui installe le jeune homme dans un mouvement paradoxal de fusion et de répulsion. En effet, Florent rêve tout à la fois d'un lieu protecteur, maternel — ce qui le pousse à se laisser bercer par le calme de la demeure des Quenu et à s'oublier dans l'humidité des Halles :

« Le soir, en rentrant, il ne se couchait pas tout de suite. Il aimait son grenier, cette chambre de jeune fille, où Augustine avait laissé des bouts de chiffon, des choses tendres et niaisées de femme, qui traînaient. [...] Florent eût souffert dans une alcôve de femme; mais, de toute la pièce, de l'étroit lit de fer, des deux chaises de paille, jusque du papier peint, d'un gris effacé, ne montait qu'une odeur de grosse fille puérile. Et il était heureux de cette pureté des rideaux, de cet enfantillage des boîtes dorées et de la *Clef des songes*, de cette coquetterie maladroite qui tachait les murs¹⁸³ »;

« Florent vécut près de huit mois dans les Halles, comme pris d'un continuel besoin de sommeil. Au sortir de ses sept années de souffrances, il tombait dans un tel calme, dans une vie si bien réglée, qu'il se sentait à peine exister. Il s'abandonnait, la tête un peu vide, continuellement surpris de se retrouver chaque matin sur le même fauteuil, dans l'étroit bureau. Cette pièce lui plaisait, avec sa nudité, sa petitesse de cabine. Il s'y réfugiait, loin du monde, au milieu du grondement continu des Halles, qui le faisait rêver à quelque grande mer, dont la nappe l'aurait entouré et isolé de toute part¹⁸⁴ »;

mais en même temps, cet attachement à l'enfance l'oblige à se préserver de la sexualité des adultes qu'il ressent comme une menace :

182. Pl., t. I., p. 747.

183. Pl., t. I., pp. 712-713.

184. *Ibid.*, pp. 727-728.

« Souvent, lorsqu'il ôtait son faux col devant la cheminée, la photographie d'Auguste et d'Augustine l'inquiétait; ils le regardaient se déshabiller, de leur sourire blême, la main dans la main¹⁸⁵ »;

« Florent souffrit alors de cet entassement de nourriture, au milieu duquel il vivait. Les dégoûts de la charcuterie lui revinrent, plus intolérables. Il avait supporté des puanteurs aussi terribles; mais elles ne venaient pas du ventre. [...] Il souffrait encore de ce milieu grossier, dont les paroles et les gestes semblaient avoir pris de l'odeur. Il était bon enfant pourtant, ne s'effarouchait guère. Les femmes seules le gênaient. [...] Lisa, la Normande, les autres, l'inquiétaient avec leurs rires¹⁸⁶ ».

Profondément clivé, Florent est confronté à sa propre ambivalence : nostalgique de l'amour maternel (fils d'un premier mariage, il était le préféré de sa mère), incapable d'investir un autre corps féminin et d'entrer « génitalement » en relation avec une femme¹⁸⁷, il reste physiquement amarré à l'enfance. Cependant, il n'accepte pas pour autant de renoncer à sa place dans le monde, et il transfère l'impuissance de son corps — que signe une excessive maigreur, une littérale absence de chair (ses os valent pour son corps) —, à une toute puissance de la pensée. Ainsi, Florent ne se rêve pas moins que réformateur social. Pour donner vie à ses utopies socialistes, il rejoint et s'intègre au groupe de révolutionnaires qui se réunissent chaque soir dans le cabinet particulier de l'établissement de M. Lebigre et qui transforment le monde à coups de paroles et de grogs. Ainsi, à défaut d'entrer en communication avec une femme, avec l'Autre privé, Florent tente une rencontre avec l'Autre public, au point de les amalgamer :

« L'odeur de cabinet, cette odeur liquoreuse, chaude de la fumée du tabac, le grisait, lui donnait une béatitude particulière, un abandon de lui-même, dont le bercement lui faisait accepter sans difficulté des choses très grosses. Il en vint à aimer les figures qui étaient là, [...] Robine, [...] Clémence, [...] Charvet, [...] Logre, et Gavard, et Alexandre, et Lacaille, entraient dans sa vie, y prenaient une place de plus en plus grande. C'était pour lui comme une jouissance toute sensuelle. Lorsqu'il

185. *Ibid.*, p. 713.

186. *Ibid.*, pp. 730 et 731.

187. « Florent a toujours été coupé du réel. Il n'est jamais sorti de l'enfance », Colette Becker, préface au *Ventre de Paris*, *op. cit.*, p. 556.

posait la main sur le bouton de cuivre du cabinet, il lui semblait sentir ce bouton vivre, lui chauffer les doigts, tourner de lui-même; il n'eût pas éprouvé une sensation plus vive, en prenant le poignet souple d'une femme¹⁸⁸ ».

C'est, en effet, à l'intérieur de ce groupe, que Florent tente de résorber la non-cohé- sion de son Moi que traduit une absence d'individualité : « Le désintéressement, chez lui, était poussé jusqu'à l'oubli de ses besoins; ce n'était plus une vertu, mais une indifférence suprême, un manque absolu de personnalité¹⁸⁹ ». Très tôt orphelin de son père, état que double l'absence du patronyme, orphelin de sa mère quand il était encore aux études, subitement expulsé du lien social par sa détention, et finale- ment exclu, malgré ses efforts d'intégration, du milieu des Halles, Florent adhère au groupe révolutionnaire de l'établissement Lebigre, dans le cadre d'un projet identifi- catoire et d'insertion sociale typiquement adolescent¹⁹⁰ : « À cette époque, Florent fut parfaitement heureux. Il ne marchait plus à terre, comme soulevé par cette idée intense de se faire le justicier des maux qu'il avait vu souffrir. Il était d'une crédulité d'enfant et d'une confiance de héros. [...] Chez M. Lebigre, le soir, il avait des ef- fusions, il parlait de la prochaine bataille comme d'une fête à laquelle tous les braves gens seraient conviés¹⁹¹ ». C'est que, très souvent chez l'adolescent, la constitution du Moi passe par la constitution d'un Moi collectif, l'adhésion au groupe lui donnant l'impression d'une « précipitation dans le réel¹⁹² ». Transporté par son en- thousiasme, sa jubilation, « son bel aveuglement de fanatique¹⁹³ », Florent imagine, s'il ne l'exige pas, une totale adhésion du groupe, plus encore de « tous les braves gens » à ses rêves de révolution. Emporté par eux, il va jusqu'à « catéchiser¹⁹⁴ » le

188. Pl., t. I, , pp. 745-746.

189. *Ibid.*, p. 787.

190. Selon Philippe Gutton, « Le pubertaire, ses sources, son devenir », *Adolescence et psychanalyse : une histoire*, *op. cit.*, p. 209.

191. Pl., t. I, p. 845.

192. Voir Jean-Jacques Rassial, *op. cit.*, p. 136.

193. Pl., t. I, p. 850.

194. *Ibid.*, p. 849.

peintre Claude Lantier (« il rêva un instant d'en faire un disciple qui l'eût aidé dans sa tâche révolutionnaire¹⁹⁵ »), car seule une approbation extérieure peut garantir son identité. Mais cette approbation, effective au sein du groupe, prend des allures de désapprobation générale dans le quartier des Halles. Jalousies chez certains, craintes chez d'autres, Florent est dénoncé, puis jugé. Autour de son jugement et de son « image » se développe un véritable battage médiatique¹⁹⁶. L'identité espérée se solde par une néantisation de son moi, puisque le révolutionnaire que l'on juge n'existe pas. Seul, le peintre Claude — celui qui voit et classe — avait saisi la vraie nature de Florent quand il lui avait dit : « Vous êtes un artiste dans votre genre, vous rêvez politique; je parie que vous passez des soirées ici, à regarder les étoiles, en les prenant pour les bulletins de vote de l'infini...¹⁹⁷ ». La quête d'identité de Florent s'apparente à une véritable errance, à un égarement dans le rêve, une aliénation dans l'idéal. Son arrestation s'avère un réveil brutal, mais aussi, pour la première fois, une vraie rencontre avec le réel : « Ce dénoûment ne semblait pas le surprendre; il était un soulagement pour lui, sans qu'il voulût se le confesser nettement¹⁹⁸ ».

Pour Florent comme pour Étienne — nous avons eu l'occasion de le voir — l'expulsion dont ils sont tout d'abord les victimes, et qu'ils finissent par admettre et revendiquer, leur permet de se forger une identité. L'expulsion du groupe devient dès lors, ce que Jean-Jacques Rassial nomme une « expulsion constitutive¹⁹⁹ ».

Zola montre, en définitive, très peu de compassion à l'égard de Florent. C'est que, malgré ses rêves humanitaires, ses désirs d'égalité et de révolution sociale, son détachement par rapport aux biens, à l'argent, à toute forme de matérialité, n'est pas le fruit d'une idéologie mais le signe d'un manque. « Prisonnier des fan-

195. *Ibid.*, p. 848.

196. Voir *ibid.*, p. 892.

197. *Ibid.*, p. 849.

198. *Ibid.*, p. 888.

199. Jean-Jacques Rassial, *op. cit.*, p. 57.

geuses Halles²⁰⁰ », pour reprendre l'expression de Jean Borie, la séquestration dans l'abondance génère chez Florent un vide intellectuel. Il ressent le besoin de se remplir l'esprit comme d'autres ont besoin de se remplir le ventre : « Peu à peu, une inquiétude sourde le désespéra; il était mécontent, s'accusait de fautes qu'il ne précisait pas, se révoltait contre ces vides qui lui semblaient se creuser de plus en plus dans sa tête et dans sa poitrine²⁰¹ ». La satisfaction de la chair passe indéniablement chez Florent par la satisfaction de l'esprit. La relation pédagogique qu'il avait établie, avant d'être arrêté, avec Quenu, lui permettait d'atteindre un équilibre entre le corps et l'esprit dans l'action de nourrir physiquement et intellectuellement son jeune frère. Ce parallèle entre savoir et nourriture a déjà été relevé par Auguste Dezalay : « L'ordre pédagogique se confond symboliquement avec l'ordre biologique lorsque l'élevage et l'éducation se trouvent étroitement associés; en Florent, le précepteur et le grand frère conjuguent leur efforts pour servir de maître d'étude et de père nourricier²⁰² ». Le texte ne dissimule pas l'investissement paternel de Florent à l'endroit de son frère et la rétribution sensuelle qui en résulte : « Dès lors, il eut un enfant. Sa paternité le charmait. [...] Il l'adorait, était ravi de ses rires, goûtait des douceurs infinies à le sentir autour de lui, bien portant, ignorant de tout souci²⁰³ ». Sa première arrestation mettra fin à ces « tendresses²⁰⁴ » que lui procurait l'éducation de Quenu. Désormais, les rares satisfactions charnelles qu'il connaîtra seront celles de son imagination. D'ailleurs, la seule amante qu'il convoitera jamais ne sera qu'un fantôme, celui de la jeune femme morte devant ses yeux au cours de la nuit du 4 décembre :

« Il était rentré en France avec la songerie folle de la retrouver sur un trottoir, par un beau soleil, bien qu'il sentît toujours sa lourdeur morte en travers de ses jambes. [...] Quand il fermait les yeux, il la voyait

200. Jean Borie, *Zola et les mythes ou De la nausée au salut*, Seuil, « Pierres vives », 1971, p. 162.

201. Pl., t. I, p. 728.

202. Auguste Dezalay, *L'Opéra des Rougon-Macquart. Essai de rythmologie romanesque*, Klincksieck, 1983, p. 212.

203. Pl., t. I, p. 641.

204. *Ibid.*, p. 644.

marcher, venir à lui; mais elle laissait glisser son châle, elle montrait les deux taches rouges de sa guimpe, elle lui apparaissait d'une blancheur de cire, avec des yeux vides, des lèvres douloureuses. Sa grande souffrance fut longtemps de ne pas savoir son nom, de n'avoir d'elle qu'une ombre, qu'il nommait d'un regret. Lorsque l'idée de femme se levait en lui, c'était elle qui se dressait, qui s'offrait comme la seule bonne, comme la seule pure. [...] Et il ne voulait plus d'autre femme, il n'en existait plus pour lui²⁰⁵ ».

Florent reste définitivement un homme d'esprit, et ce que Zola lui reproche, ce n'est certes pas sa maigreur, mais sa non-corporéité et le rapport fantasmatique, purement spirituel qu'il entretient avec la réalité. « Poète humanitaire²⁰⁶ », il ressemble beaucoup au « républicain romantique²⁰⁷ » qui, selon Zola, « s'épuis[e] à construire en l'air un monument qui n'a pas de fondations²⁰⁸ ».

« À quoi bon » : Lazare Chanteau

« La naissance, la vie, la mort, ces trois accidents de l'être sont des opérations chimiques. Le mouvement animal du monde est une décomposition et recombinaison du fumier. C'est l'homme qui a mis sur toute cette misère de la matière, le voile, l'image, le symbole, la spiritualité ennoblissante. »

Goncourt, *Journal*²⁰⁹

Lazare Chanteau, dans *La Joie de vivre*, partage avec Florent, mais plus encore avec Frédéric Moreau²¹⁰, cette incapacité à faire se rejoindre rêves et réalité : « Il

205. *Ibid.*, pp. 837-838.

206. *Ibid.*, p. 845.

207. « La République et la littérature », *Le Roman expérimental, O.C.*, t. X, p. 1386.

208. *Ibid.*, p. 1387.

209. Goncourt, *Journal* (4 février 1861), t. I, op. cit., p. 668.

210. « Passionné, mais passif; trop romantique encore, [...] Frédéric Moreau est à l'image exacte de ce milieu du siècle qui va voir naître et échouer les Révolutions : il tourne en rond dans le cercle étroit de son exaltation et, confondant, l'action avec cette illusion de bouger, ruine un à un ses espoirs démesurés », Marthe Robert, *Roman des origines et origines du roman*, Gallimard, « Tel », 1987 [1972], pp. 343-344.

faut que Lazare soit allé au collège et ait eu une éducation libérale [...]. Il doit manquer sa vie, ne rien faire, avec des commencements de tout. *Cela est très bon*, c'est le caractère moderne du pessimisme [...]. Un malade de nos sciences commençantes. Un raté très intelligent. *L'avortement de l'É[ducation] S[entimentale]* repris dans des faits plus serrés²¹¹ ». Ainsi avec *La Joie de vivre*, Zola, qui n'est plus un apprenti, s'attaque à la réécriture de l'œuvre de Flaubert qu'il chérit le plus, et dans laquelle il n'hésite pas à se reconnaître :

« Cela est insondable, chaque mot répond dans ma chair et dans mon esprit, je suis pris par toute mon humanité! [...] Il y a l'écho de tout ce qui est humain, les espoirs et les tristesses, l'éternel recommencement de nos désirs qui se brise contre l'impassible nature. Je me reconnais, c'est moi-même; j'ai voulu cela tel jour, puis je ne l'ai plus voulu le lendemain. Voilà ce que j'ai éprouvé, voilà la blessure dont je saigne encore, voilà ma misère que, jusqu'à cette heure, je n'avais pas osé me confesser. [...] Est-ce que toute notre infirmité n'est pas là? De grandes espérances, de grands amours, de grands désirs, puis un effondrement dans la bêtise et dans le vide. Voyez ce lamentable Frédéric [...]. Un imbécile? non pas; un incompris? pas davantage; un pauvre être, vous ou moi, et rien de plus. Mais cela me secoue plus que tous les mannequins grandioses de notre littérature, parce que la plainte d'impuissance de cet homme crie dans chacun de mes os²¹² ».

Réécriture? En miroir de la citation, le terme nous apparaît subitement impropre, ne faudrait-il pas plutôt parler d'appropriation? En écrivant *La Joie de vivre*, Zola reprend à Flaubert, ce qu'il y avait de lui dans l'œuvre du maître : sa jeunesse et l'« infirmité » qu'elle cache. Étonnamment, comme pour mieux taire l'analyse de son propre moi, Zola ne cesse d'insister dans ses notes préparatoires sur le fait que le personnage de Lazare doit incarner sous toutes ses formes « le malade du siècle, un malade de nos sciences commençantes²¹³ ». Le romancier donc multiplie les descriptions d'échecs, d'angoisses morales et mortifères de son personnage :

211. Dossier préparatoire de *La Joie de vivre*, B.N., N.a.fr. 10.311, f° 149-151.

212. *Le Voltaire*, 9 décembre 1879; *O.C.*, t. XII, pp. 608-609.

213. B.N., N.a.fr. 10.311, f° 235, cité par Colette Becker, Laffont, « Bouquins », t. III, p. 1619. Henri Mitterand et Colette Becker, dans leur édition respective, donnent l'un et l'autre de nombreux extraits (Pl. t. III, p. pp. 1754-1762; Laffont, « Bouquins », t. III, pp. 1618-1620).

« Voilà qui est curieux à étudier : l'avortement continu dans une nature, et dans une nature intelligente, qui a connaissance des temps nouveaux, qui va avec la science, qui a touché la méthode expérimentale, qui a lu toute notre littérature, mais qui nie tout par une sorte d'éblouissement, un peu d'étroitesse de vue et surtout beaucoup d'impuissance personnelle. Montrer en un mot un garçon très intelligent, en plein dans le mouvement actuel, et niant ce mouvement, se jetant dans le Schopenhauer²¹⁴ ».

La perception qu'a Zola du jeune homme moderne n'a, en soi, rien d'original, après Frédéric Moreau : les « avortements » incessants de Lazare semblent bien être le lot de la jeunesse du Second Empire. De ce point de vue — mais de ce point de vue seulement —, le personnage est déjà un lieu commun. En 1894, la critique que Charles Simond fait de la jeunesse dans le roman contemporain est attendue :

« On lui [le jeune homme] a parlé tant de fois de fatalisme, de petitesse humaine, du poids écrasant des faits et de la tradition. Il songe cependant à des entreprises, il commence des travaux, mais comme le docteur Faustin, il les laisse sans conclusion, il les abandonne au premier effort. Les difficultés lui ôtent tout ressort. Il n'est pas naïvement tenace comme Bouvard et Pécuchet, qui essaient toujours. Il manque de persévérance²¹⁵ ».

Au-delà d'un constat sur la nouvelle génération (« Je dis [...] que Lazare a “mal digéré” la doctrine, qu'il est un produit des idées pessimistes qui circulent chez nous²¹⁶ »), et sous couvert de généralisation, de l'étude d'un type — « Je tiendrai

214. *Ibid.*, f° 172 à 174; cité par Henri Mitterand, *Pl.*, t. III, p. 1761.

215. Charles Simond, « La Jeunesse dans le Roman contemporain », *La Revue des revues*, 1er août 1894 (3e trimestre), p. 244.

216. *Corr.*, t. V, pp. 82-83, lettre n° 24, 16 mars 1884, à Edouard Rod. Voir aussi la lettre adressée le même jour à Louis Desprez : « Que vous êtes heureux, par exemple, d'être si jeune et de croire encore qu'on ne peut rater son existence au point où Lazare manque la sienne! Vous verrez plus tard autour de vous d'autres ratés que celui-là. Mes alentours, depuis ma jeunesse, en sont jonchés, et j'ai pris le moins lamentable d'entre eux » (*Corr.*, t. V, p. 81, lettre n° 23, 16 mars 1884). En 1896, Zola réaffirme : « Je ne voudrais pas, dans le cas actuel, donner à la philosophie et à la littérature de ces derniers cinquante ans une influence néfaste exagérée. Mais, en vérité, examinez le dossier, jugez le procès. / C'est d'abord, pour ne pas remonter davantage, Schopenhauer avec sa théorie de la douleur de vivre, sa haine de la vie qu'il poursuit dans la femme et dans l'amour. Et toute sa descendance va renchérir, les pessimistes, les désabusés, les amoureux du néant. [...] Et, si l'on descend à nos petits Schopenhauer, à nos petits Wagner, à toute la littérature née chez nous sous leur influence, on trouve les essoufflés, les dégénérés, les impuissants qui nous encombrant depuis des années », « Dépopulation », *Le Figaro*, 23 mai 1896; *O.C.*, t. XIV, pp. 787-788. Sur

beaucoup à garder, pour avoir un type général, mon type de l'homme du monde moderne, et hanté par la mort; et ravagé par cette obsession secrète qu'il cache comme son pudendum²¹⁷ » — Zola s'autorise encore une fois, souvenons-nous de *La Confession de Claude*, à se mettre en scène. Une vingtaine d'années plus tard, en 1901, il avouera dans une entrevue accordée à la revue américaine *The Bookman* : « Vous trouverez quelques-unes de mes inquiétudes, attribuées à Lazare Chanteau, dans *La Joie de vivre*²¹⁸ ». En 1884, dès la parution du roman, Edmond de Goncourt ne s'y trompe pas : « Rien de vraiment intéressant dans ce livre pour nous, que l'analyse que Zola a fait de lui-même, de sa peur de la mort, de son extraordinaire *coyonnade* morale sous le nom de Lazare²¹⁹ », mais il est vrai qu'il avait été informé par le romancier l'année précédente : « Le plan de *La Joie de vivre* a été arrêté avant celui de *Au Bonheur des dames*. Je l'ai laissé de côté, parce que je voulais mettre dans l'œuvre beaucoup de moi et des miens, et que, sous le coup récent de la perte de ma mère, je n'avais pas le courage de l'écrire²²⁰ ».

Jules Lemaître, dans son article sur « La Jeunesse sous le Second Empire et sous La Troisième République », se montre profondément intrigué par la place que la littérature fait à la mort :

« Il est possible aussi que le bien-être croissant, l'excitation de la vie parisienne, l'extrême facilité des plaisirs aient amené tantôt la satiété et tantôt, par la lâcheté qu'engendre la vie purement sensuelle, la crainte de la mort. Ce dernier sentiment est peut-être ce qu'il y a de plus sincère chez les jeunes pessimistes. Il envahit les romans des maîtres et les vers alambiqués des adolescents. Jamais depuis le moyen âge la mort n'avait hanté à ce point les imaginations²²¹ ».

Zola et la philosophie de Schopenhauer, voir René-Pierre Colin, *Tranches de vie, Zola et le coup de force naturaliste*, Tusson, Du Lérot, 1991, 220 p. (sur Lazare Chanteau, p. 185).

217. B.N., N.a.fr. 10.311, f° 179; cité par Henri Mitterand, Pl., t. III, p. 1755.

218. Émile Zola, « Aux jours de ma jeunesse », traduction de « In the Days of My Youth », *The Bookman*, 1901; cité par Henri Mitterand, *O.C.*, t. IX, p. 859.

219. *Journal* (11 février 1884), *op. cit.*, t. II, p. 1047.

220. *Corr.*, t. IV, pp. 442-443, lettre n° 376, 15 décembre 1883, à Edmond de Goncourt.

221. Jules Lemaître, « La jeunesse sous le Second Empire et sous la Troisième République », *Revue politique et littéraire (Revue bleue)*, 22e année, n° 24, 13 juin 1885, p. 743 col. 2.

Chez Zola, cette question ne doit rien aux modes; son angoisse de la mort est réelle; Goncourt en fait état de nombreuses fois dans son journal. Le 6 mars 1882 notamment, celui-ci rapporte une confidence que le romancier aurait lâchée lors d'un dîner réunissant autour d'eux Tourgueniev et Daudet :

« Oui, la mort depuis ce jour [la disparition de sa mère], elle est toujours au fond de notre pensée et bien souvent [...], la nuit, regardant ma femme qui ne dort pas, je sens qu'elle pense comme moi à cela; et nous restons ainsi sans jamais faire allusion à quoi nous pensons, tous les deux... par pudeur, oui, par une certaine pudeur... Oh! c'est terrible, cette pensée²²² ».

Zola n'a cependant pas attendu la mort de sa mère pour commenter ce douloureux état. En effet, dès 1879, dans une très courte nouvelle, *La Mort d'Olivier Bécaille*, Zola décrit une scène en tous points analogue :

« Tout d'un coup, l'idée de mon néant avait traversé ma joie. Le terrible : "A quoi bon?" sonnait comme un glas à mes oreilles. Mais le pis de ce tourment, c'est qu'on l'endure comme une honte secrète. On n'ose dire son mal à personne. Souvent le mari et la femme, couchés côte à côte, doivent frissonner du même frisson, quand la lumière est éteinte; et ni l'un ni l'autre ne parle, car on ne parle pas de la mort, pas plus qu'on ne prononce certains mots obscènes. On a peur d'elle jusqu'à ne point la nommer, on la cache comme on cache son sexe²²³ ».

Dans *La Joie de vivre*, nous rencontrons un passage similaire :

« Une nuit, [Lazare] la trouva, comme il l'avait redouté si longtemps, les yeux grands ouverts. Elle ne disait rien, elle le regardait grelotter et blêmir. Sans doute, elle aussi venait de sentir passer la mort, car elle parut comprendre, elle se jeta contre lui, dans un abandon de femme qui demande du secours. [...] Désormais, ils furent hantés tous les deux. Aucun aveu ne leur avait échappait, c'était un secret de honte dont il ne fallait point parler; [...] ils devaient se donner mutuellement ce mal, comme il arrive que deux amants sont emportés par la même fièvre²²⁴ ».

222. *Journal* (6 mars 1882), *op. cit.*, t. II, p. 928.

223. *La Mort d'Olivier Bécaille*, *Le Messager de l'Europe*, mars 1879; *O.C.*, t. IX, p. 742.

224. *La Joie de vivre*, Pl., t. III, p. 1054.

L'insistante corrélation entre l'idée de la mort et la pudeur dont il faut, visiblement, l'entourer frappe dans chacun de ces trois fragments d'époque et de circonstances diverses. Non moins nette est l'analogie que Georges Bataille a longuement traitée dans *L'Érotisme*. Pour le philosophe, l'union entre sexualité, mort et obscénité vient de ce que le transport amoureux des amants possède la faculté de gommer la personnalité des êtres et leur distinction (au sens de différenciation et de raffinement), de les faire, en quelque sorte, disparaître; c'est alors que « la jouissance profite de cette absence, de l'absence du mort²²⁵ » : « Il y a, nécessairement lié au moment de la volupté, une rupture mineure évocatrice de la mort ; en contrepartie, l'évocation de la mort peut entrer dans la mise en branle des spasmes voluptueux²²⁶ ». Dès lors, il y aurait obscénité à parler de la mort, en ce que celle-ci verbalise ou annonce la rupture, en ce qu'elle promet la jouissance dans une division, une dissolution du Moi. La philosophie de Schopenhauer, que Lazare a lue, insiste sur l'épreuve d'anéantissement du Moi inhérente au rapport amoureux, de pitié ou de charité²²⁷. Dans le dossier préparatoire de *La Joie de vivre*, Zola note : « la disparition du moi, là est le terrible. [...] La préoccupation où il [Lazare] mourra [...]. Cacher son pudendum, de plus en plus²²⁸ ». L'influence certaine de la philosophie de Schopenhauer sur l'esprit de Lazare n'explique cependant pas la persistance du sentiment de honte qui accompagne l'angoisse du jeune homme. Celle-ci ne provient-elle pas d'un fantasme inavoué de dissolution et de total abandon de soi?

Ces deux manifestations — l'angoisse de la mort associée à un fantasme de dissolution — apparaissent très souvent à l'adolescence. Dessaisi de son corps d'enfant par les nombreuses transformations pubertaires, n'ayant pas encore totalement

225. Georges Bataille, *L'Érotisme*, U.G.É., « 10 / 18 », 1972 [1957] p. 116.

226. *Ibid.*, p. 117.

227. Schopenhauer, *Le Fondement de la morale*, Livre de poche, « Classiques de la philosophie », 1991 [1841; 1re traduction française, 1879], pp. 141-149.

228. B.N., N.a.fr. 10.311, f° 268.

adopté sa nouvelle apparence, ni intégré le monde, l'adolescent ressent, devant toutes ces nouveautés et les instances de tous ordres qu'elles supposent, une sorte de frayeur. En effet, la puberté impose à l'adolescent un double mouvement de bascule, elle le pousse à se lier à l'autre et parallèlement elle l'en éloigne, puisqu'il ne peut prendre conscience de son individualité que dans un rapport différentiel avec l'autre. Entrer dans la vie, c'est non seulement accepter un corps sexué, c'est encore admettre « l'infini des filiations²²⁹ », consentir à mourir un jour, décider de s'engager (ou non) dans la chaîne des générations : « ou [l'adolescent] accepte d'être le maillon suivant, [...] ou bien il refuse de transmettre²³⁰ ». Dans *La Faute de l'abbé Mouret*, à l'idée de devenir père, Serge Mouret s'interroge sur cet infini biologique aussi puissant que l'éternité : « Cette pensée inattendue le fit tressaillir. Il éprouva une répugnance étrange. Il croyait qu'il ne les aimerait pas. [...] Mais non, il n'aurait point d'enfant, il s'éviterait cette horreur qu'il éprouvait, à l'idée de voir ses membres repousser et revivre éternellement. Alors l'espoir d'être impuissant lui fut très doux. Sans doute toute sa virilité s'en était allée pendant sa longue adolescence²³¹ ». L'adolescent peut alors choisir une autre forme de dispersion en s'impliquant dans de nombreuses entreprises, sans les finir jamais²³². Pour expliquer ce phénomène, Pierre Mâle parle d'une forme de « détemporalisation²³³ ». La répétition constante des essais offre, en effet, à l'adolescent le moyen de piétiner indéfiniment entre l'enfance et l'âge adulte.

Ainsi que le souligne Zola dans l'« Ébauche » de *La Joie de vivre*, c'est à l'aube de son entrée dans la vie, que surgissent chez Lazare les premiers signes

229. Jean-Jacques Rassial, *op. cit.*, p. 124.

230. *Ibid.*

231. *La Faute de l'abbé Mouret*, Pl., t. I, p. 1497.

232. Ce sera aussi le cas de Maurice Levasseur : « Maurice se croyait bien corrigé, dans sa nervosité prompt à l'espoir du bien comme au découragement du mal, généreux, enthousiaste, mais sans fixité aucune, soumis à toutes les sautes du vent qui passe. Blond, petit, avec un front très développé, un nez et un menton menus, le visage fin, il avait des yeux gris et caressants, un peu fous parfois », *La Débâcle*, Pl., t. V, p. 405.

233. Pierre Mâle, *op. cit.*, p. 143.

d'angoisse mortifère : « La peur de la mort qui s'éveille un jour à 19 ans [...]. Mais surtout l'avortement de sa vie. Au Collège de Caen, un échec au baccalauréat (un ou deux), il vient d'être reçu à 19 ans²³⁴ ». L'angoisse atteint son expression maximale à la naissance de son fils²³⁵. Comme Silvère, Étienne ou Florent, Lazare est habité par de grandes idées, il s'imagine tout d'abord musicien de talent²³⁶, mais, « tourmenté par sa mère, il choisit la médecine²³⁷ », et se rêve « médecin de génie²³⁸ ». Ses échecs successifs l'amènent à se transformer, pour un temps, en exploitant d'algues marines²³⁹, avant de le conduire finalement au refus de toute activité sociale. Remarquons, parallèlement à cet imaginaire social, chez Lazare, une incapacité à se détacher du joug maternel. Même morte, l'image de la mère reste prépondérante, présente, omniprésente :

« La crainte de ne pas avoir aimé sa mère le torturait, l'étranglait parfois d'une crise de sanglots. Il l'évoquait sans cesse, il était hanté par son image. [...] Et la plaie, au lieu de se fermer, allait en s'élargissant toujours, c'était au moindre souvenir une secousse nerveuse, une apparition réelle et rapide, qui s'évanouissait aussitôt, en lui laissant l'angoisse du jamais plus. [...] Cela tournait à l'obsession, et il n'en parlait point, il mettait une sorte de pudeur inquiète à cacher ce tourment de toutes les heures, ce continuel entretien avec la mort²⁴⁰ ».

Si l'adolescence annonce l'entrée dans la vie, elle est par déduction le moment de « l'affranchissement de l'autorité parentale²⁴¹ », mais, explique Jeanne

234. B.N., N.a.fr. 10.311, f° 235.

235. « Sa peur et son dégoût de la vie éclataient, malgré l'effort qu'il faisait pour se taire, depuis l'affreuse délivrance de Louise. Quand il eut posé la bouche sur le front ridé de l'enfant, il se recula, car il avait cru sentir le crâne s'enfoncer sous ses lèvres » (Pl., t. III, p. 1104); « L'idée que ce petit être le continuerait, lui fermerait les yeux sans doute, venait de le traverser de ce frisson qui l'étranglait d'angoisse » (Pl., t. III, p. 1128).

236. Pl., t. III, p. 839.

237. B.N., N.a.fr. 10.311, f° 236.

238. Pl., t. III, p. 848.

239. *Ibid.*, p. 857.

240. *Ibid.*, pp. 988-989.

241. « Un travail psychologique propre à la puberté [s'accomplit], qui compte parmi les plus importants, mais aussi les plus douloureux, à savoir l'effort que fait l'enfant pour se soustraire à l'autorité des parents, effort qui seul produit l'opposition, si importante pour le progrès, entre la nouvelle et l'ancienne génération », Freud, *Trois Essais sur la théorie de la sexualité*, Gallimard, « Idées », 1962 [1923], p. 137.

Lampl-de Groot, « l'adolescent désire ardemment grandir, [...] d'un autre côté il veut rester enfant afin de ne pas renoncer à son attachement infantile aux objets parentaux », car cet affranchissement « implique que l'adolescent » qui s'était constitué en fonction des normes parentales « doit abandonner une partie de lui-même²⁴² ». Anna Freud, la première, s'est véritablement penchée sur cette survivance du moi infantile chez l'adolescent : « La puberté, période où la distribution des forces à l'intérieur de l'individu est bouleversée par des changements quantitatifs et qualitatifs des pulsions. Exposé à l'anxiété par le développement des pulsions, le Moi, tel qu'il a été formé pendant l'enfance, part en bataille pour sa survie, met en jeu toutes les méthodes de défense disponibles et les exploite au maximum²⁴³ ». On sait que la prépondérance de l'image de la mère chez certains adolescents est symptomatique d'une incapacité à renoncer à l'image parentale archaïque idéalisée. Peut-être est-ce parce que la vie n'offre à ses yeux aucun réconfort, que Lazare semble incapable d'un tel affranchissement et d'un tel deuil. Cumulant dès sa sortie du collège, les ratages professionnels, faisant l'expérience de l'opacité du monde, luttant pour échapper à l'angoisse de la mort et de la finitude, Lazare constate que rien ne permet d'échapper à l'étroitesse du réel et aux formes définitives des lois. Il cesse dès lors de s'ouvrir au monde et se replie petit à petit sur lui-même. Tandis que le savoir philosophique, politique ou scientifique offrait à Silvère, Étienne ou Florent, un moyen d'ouverture sur le monde, sciences et philosophie vont rapidement révéler à Lazare leur incomplétude.

« Il avait l'ennui sceptique de toute sa génération, non plus cet ennui romantique des Werther et des René, pleurant le regret des anciennes croyances, mais l'ennui des nouveaux héros de doute, des jeunes chimistes qui se fâchent et déclarent le monde impossible, parce qu'ils n'ont pas trouvé la vie au fond de leurs cornues.

Et, chez Lazare, par une contradiction logique, l'épouvante inavouée du jamais plus allait avec une fanfaronnade, sans cesse étalée du néant.

242. Jeanne Lampl-de Groot, « De l'adolescence », *loc. cit.*, p. 107.

243. Anna Freud, « L'adolescence », dans *Adolescence et psychanalyse : une histoire*, *op. cit.*, p. 73.

C'était son frisson lui-même, le déséquilibre de sa nature d'hypochondre, qui le jetait aux idées pessimistes, à la haine furieuse de l'existence²⁴⁴ ».

Pour échapper aux théories impuissantes à calmer le vertige de la mort, Lazare aspire constamment à redevenir enfant : « Pourquoi donc ne redeviendrait-il pas enfant, comme ce vieillard? Et il y avait, au fond de lui, l'espoir secret de la foi disparue, dans ces conversations avec un simple d'esprit, dont la tranquille ignorance le ravissait²⁴⁵ »; « le jeune homme, la tête bourdonnante de paroles inutiles, se croyant parfois près de rentrer dans l'heureux âge d'ignorance, où l'on n'a plus peur²⁴⁶ ». S'il se soustrait un moment à son angoisse dans les bras de Louise, c'est parce qu'« au milieu de sa fièvre d'amour [...] brisé ensuite de lassitude, [il] s'endormait d'un sommeil d'enfant²⁴⁷ ». L'amour d'une mère est infini et l'enfant se laisse bercer par ce sentiment d'éternité. L'expérience de la génitalité, par contre, lui apprend douloureusement que le désir est discontinu. Être adulte. C'est aussi faire l'expérience de la limite, de la fin, de la mort : « Était-ce donc si court, cette joie de la chair? ne pouvait-on y descendre sans cesse, y découvrir sans cesse des sensations nouvelles, dont l'inconnu fût assez puissant pour suffire à l'illusion du bonheur? Une nuit Lazare fut réveillé en sursaut [...] et il bégaya son cri d'angoisse : "Mon Dieu! mon Dieu! il faut mourir!" Louise dormait à côté de lui. C'était la mort qu'il retrouvait au bout de leurs baisers²⁴⁸ ».

244. Pl., t. II, p. 1057. Discutant avec Lazare, le docteur Cazenove dit reconnaître en lui toute une génération : « Ah! je reconnais là nos jeunes gens d'aujourd'hui, qui ont mordu aux sciences, et qui en sont malades, parce qu'ils n'ont pu satisfaire les vieilles idées d'absolu, sucées avec le lait de leurs nourrices. Vous voudriez trouver dans les sciences, d'un bloc, toutes les vérités, lorsque nous les déchiffrons à peine, lorsqu'elles ne seront sans doute jamais qu'une éternelle enquête. Alors, vous les niez, vous vous rejetez dans la foi qui ne veut plus de vous, et vous tombez au pessimisme... Oui, c'est la maladie de la fin du siècle, vous êtes des Werther retournés » (Pl., t. III, p. 993).

245. *La Joie de vivre*, Pl., t. II, p. 992.

246. *Ibid.*

247. *Ibid.*, p. 1053.

248. *Ibid.*

Rester enfant et mourir symboliquement au monde *ou* devenir homme et avancer invariablement vers la mort. En face de cette alternative, Lazare qui sait qu'il ne peut arrêter le temps, opte pour « l'indifférence » : « Depuis qu'il avait résolu de végéter à Bonneville, une seule préoccupation lui restait, celle qu'il mourrait dans la chambre où sa mère était morte²⁴⁹ ». En réponse aux avortement de la vie, Lazare décide d'avorter de tout désir, à défaut d'avorter de la mort : « Cette préoccupation constante de la mort lui enlevait chaque jour davantage le goût et la force de vivre. Il retombait dans son ancien "à quoi bon?" Puisque le saut final était là, demain, aujourd'hui, dans une heure peut-être, à quoi bon se remuer, se passionner, tenir à cette chose plutôt qu'à cette autre? Tout avortait²⁵⁰ ».

Ce fantasme d'un retour à l'enfance habite d'une tout autre manière, mais pour des raisons identiques, nous le verrons, Maurice Levasseur. Rappelons tout d'abord que son engagement dans l'armée lui sert d'expédient pour racheter ses erreurs de jeune homme :

« Et, il se trouvait là, engagé volontaire, c'était à la suite de grandes fautes, toute une dissipation de tempérament faible et exalté, de l'argent qu'il avait jeté au feu, aux femmes, aux sottises de Paris dévorateur, lorsqu'il y était venu terminer son droit et que la famille s'était saignée pour faire de lui un monsieur. [...] Maurice se croyait bien corrigé, dans sa nervosité prompte à l'espoir du bien comme au découragement du mal, généreux, enthousiaste, mais sans fixité aucune, soumis à toutes les sautes du vent qui passe²⁵¹ ».

Son engagement est d'ailleurs largement influencé par les théories évolutionnistes :

« Maurice était pour la guerre, la croyait inévitable, nécessaire à l'existence même des nations. Cela s'imposait à lui, depuis qu'il se donnait aux idées évolutives, à toute cette théorie de l'évolution qui passionnait dès lors la jeunesse lettrée. Est-ce que la vie n'est pas une guerre de chaque seconde? est-ce que la condition même de la nature n'est pas le

249. *Ibid.*, p. 1128.

250. *Ibid.*, p. 1055. Cet acharnement à taire toute forme de désir rapproche le personnage de Lazare Chanteau de Raphaël de Valentin dans *La Peau de chagrin* de Balzac; le premier attend la mort, le second la diffère.

251. *Ibid.*, p. 405.

combat continu, la victoire du plus digne, la force entretenue et renouvelée par l'action, la vie renaissant toujours jeune de la mort? Et il se rappelait le grand élan qui l'avait soulevé, lorsque, pour racheter ses fautes, cette pensée d'être soldat, d'aller se battre à la frontière, lui était venue²⁵² ».

Mais les théories ne tiennent pas leur promesse et Maurice, avec la défaite, dont il se croit responsable, voit, nous le savons, s'évanouir tous ses espoirs de rédemption :

« Il souffrit affreusement de la défaite, dont le retentissement descendait aux racines de son être, comme s'il s'en était senti le coupable. [...] Dans la victoire, il se serait senti si brave et triomphant! Dans la défaite, d'une faiblesse nerveuse de femme, il cédait à un de ces désespoirs immenses, où le monde entier sombrait. Il n'y avait plus rien, la France était morte. Des sanglots l'étouffèrent, il pleura, il joignit les mains, retrouvant les bégaiements de prière de son enfance²⁵³ ».

Désespéré, à nouveau dévoré par la honte, le jeune homme se laisse emporter par ses instincts et retourne en enfance²⁵⁴. La régression reconforte Maurice, comme elle reconfortait Lazare, un Maurice brisé devant le sentiment d'impuissance que génère en lui le spectacle du monde.

Considérant que « les livres ne lui parlaient que de révolte, le poussaient à l'orgueil²⁵⁵ », Florent, qui préfère « se bercer, s'endormir, rêver qu'il était parfaitement heureux, que le monde allait le devenir [...] ne li[t] plus²⁵⁶ ». Écrasé par une philosophie du pessimisme, Lazare, lui, capitule face à la vie, souhaitant retrouvé un « état d'ignorance ». Maurice, enfin, trompé par ses rêves théoriques qui ne rachètent pas ses fautes, trouve dans ses prières d'enfant son dernier espoir d'absolution. Depuis *La Genèse*, connaissance et opprobre sont intimement liés. Le savoir, en

252. *La Débâcle*, Pl., t. V, p. 408.

253. *Ibid.*, p. 715.

254. « L'idée que tant de souffrances aboutiraient à une catastrophe nouvelle, irrémédiable, l'affolait, faisait de ce lettré un être d'instinct, retourné à l'enfance, sans cesse emporté par l'émotion du moment », Pl., t. V, p. 860.

255. *Le Ventre de Paris*, Pl., t. I, p. 644.

256. *Ibid.*, pp. 644-645.

effet, a donné à ces trois jeunes gens la mesure de leur insuffisance : ils s'avèrent incapables de faire face à une réalité trop puissante. Si, à travers Florent et Maurice, Zola critique les dangers d'une pensée politique mal assurée, nourrie d'idéalisme et coupée du réel, et, à travers Lazare les risques d'une philosophie et de sciences « mal digérées », le romancier met en relief le paradoxe de l'homme de savoir pris très souvent entre sa connaissance du monde et l'inaction dans laquelle celle-ci le plonge. Dans *Les Rougon-Macquart*, l'engagement des « lettrés » est un complet ratage, un total avortement. La résolution ne viendra pas dans la fiction : il faudra attendre novembre 1897 et l'affaire Dreyfus, pour que l'engagement d'un *intellectuel* fasse « l'épreuve du réel »²⁵⁷. En attendant, pour Florent, Lazare et Maurice, prisonniers de leur impuissance, la régression vers l'enfance leur apparaît comme l'unique solution, le seul échappatoire. Car l'enfance est le temps d'avant la connaissance, et donc d'avant la honte. Qu'importe, dès lors, que cette époque en soit une d'impuissance? L'enfant n'est-il pas le protégé de sa mère? Nous ne nous étonnerons plus que Maurice, épuisé par la fatigue et par la faim, ressente le même réconfort qu'un enfant dans les bras maternels lorsque Jean le soutient dans sa marche; Jean, symbolise, en effet — (la fin de *La Débâcle* en témoigne), la force régénérante et la puissance fécondante de la nature. Plein de ce bien-être inattendu, Maurice, définitivement conscient de son impuissance, entrevoit, dans ce secours imprévu, l'origine du monde, quand régnait encore une « fraternité » sans défaillance, une « amitié avant toute culture » :

« Maurice s'abandonna à son bras, se laissa emporter comme un enfant. Jamais bras de femme ne lui avait tenu aussi chaud au cœur. Dans l'écroulement de tout, au milieu de cette misère extrême, avec la mort en face, cela était pour lui d'un réconfort délicieux, de sentir un être l'aimer et le soigner; et peut-être l'idée que ce cœur tout à lui était celui d'un simple, d'un paysan resté près de la terre, dont il avait eu d'abord la répugnance, ajoutait-elle maintenant à sa gratitude une douceur infinie. N'était-ce point la fraternité des premiers jours du monde, l'amitié avant

257. La formule est d'Alain Pagès, *Émile Zola, un intellectuel dans l'affaire Dreyfus*, Librairie Séguier, 1991, p. 55.

toute culture et toutes classes, cette amitié de deux hommes unis et confondus, dans leur commun besoin d'assistance, devant la menace de la nature ennemie? Il entendait battre son humanité dans la poitrine de Jean, et il était fier pour lui-même de le sentir plus fort, le secourant, se dévouant²⁵⁸ ».

La jeunesse, « l'âge compris entre l'enfance et l'état adulte », est bien ce moment particulier où survient la honte²⁵⁹, et où s'impose l'impuissance. Ravagés par l'une et par l'autre, Florent, Lazare et Maurice n'ont d'autres moyens que d'envisager un retour vers un stade antérieur. L'état vers lequel ils régressent correspond donc à leur identité, tout en constituant leur sauvegarde. Et derrière ce désir de régression, de dissolution se cache, non pas un fantasme de jouissance au sens où Georges Bataille l'a théorisé, mais bien plutôt un fantasme de béatitude.

LE CORPS SAVANT

L'adolescence au zénith : Serge Mouret

Ô la mystique, Ô la sanglante, Ô l'amoureuse
Folle d'odeurs de cierges et d'encens, qui ne sus
Quel Démon te tordait le soir où, douloureuse,
Tu léchas un tableau du saint-cœur de Jésus,
Mallarmé, *L'Enfant prodigue*²⁶⁰

258. Pl., t. V, p. 521.

259. Vladimir Jankélévitch, *L'Innocence et la méchanceté. Traité des vertus*, Flammarion, 1986, t. III, p. 451.

260. Mallarmé, *Œuvres complètes*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », texte établi et annoté par Henri Mondor et G. Jean-Aubry, 1945, p. 14.

Dans *La Faute de l'abbé Mouret* — ce roman qui transforme Zola en « poète de l'adolescence²⁶¹ » —, le romancier met en scène, comme dans une fable mystique²⁶², au moyen de la représentation du combat « religion / naturalisme²⁶³ », un des enjeux de l'adolescence : la difficile union de l'esprit (l'âme) et du corps. « Si l'on observe exceptionnellement une vie mystique active vers la fin de l'enfance, écrit Jean Piaget, c'est en général au cours de l'adolescence qu'elle prend une valeur réelle²⁶⁴ ». Selon Pierre Mâle, les crises mystiques, les diverses tentatives d'ascétisme répandues chez les adolescents, « condam[nent] l'entourage dans sa sensualité dénoncée, et l'intellectualisation pseudo-métaphysique, [sont] des défenses contre le danger de l'intrusion génitale²⁶⁵ ». Intrusion, à laquelle, l'adolescent le sait, il doit pourtant céder. Partant de l'état de béatitude auquel aspiraient Lazare et Maurice, Serge Mouret fera le travail inverse : d'une dissolution du moi dans l'union mystique, il ira vers une restauration de son moi dans son union charnelle avec Albine. En effet, la religion catholique, l'éducation du séminaire, la claustration, nous l'avons vu, offrent au jeune séminariste le moyen de vivre une incestueuse relation mystique avec la Vierge Marie :

« Elle l'aimait activement, jusqu'à le vouloir dans l'éternité auprès d'elle, toujours à elle. Elle l'aimait efficacement, sans cesse occupée de lui, le suivant partout, lui évitant les moindres infidélités. Elle l'aimait tendrement, plus que toutes les femmes ensemble, d'un amour bleu, profond, infini comme le ciel. Où aurait-il jamais trouvé une maîtresse si désirable? Quelle caresse de la terre était comparable à ce souffle de Marie dans lequel il marchait? Quelle union misérable, quelle jouissance

261. « Zola se révèle un de nos grands poètes de l'adolescence, des amours naissantes, de l'éveil de la sensualité », Colette Becker, préface à *La Faute de l'abbé Mouret*, Laffont, « Bouquins », 1991, t. II, p. 4.

262. « Voici l'affabulation. Je désire mon roman en trois parties. 1° Serge est prêtre dans un village [...]. Par les faits, j'explique son éducation de séminaire. [...] 2° [...] Eve et Adam s'éveillant *au printemps* dans le paradis terrestre. Longue idylle, longue étude d'un homme qui naît à vingt-cinq ans. [...] Je calque le drame de la Bible et à la fin je montre sans doute le Frère Archange apparaissant comme le dieu de la Bible et chasse du paradis les deux amoureux », « Ébauche » de *La Faute de l'abbé Mouret*, B.N., N.a.fr. 10.294, f° 2-3.

263. « Ce sera l'opposition; Serge catholique jusqu'à la fin, tandis que Blanche [premier nom donné à Albine] est le naturalisme, et va dans le sens libre de l'instinct et de la passion », B.N., N.a.fr. 10.294, f° 4.

264. Jean Piaget, *op. cit.*, p. 83.

265. Pierre Mâle, *op. cit.*, p. 84.

ordurière pouvaient être mises en balance avec cette éternelle fleur du désir montant toujours sans s'épanouir jamais²⁶⁶ ».

Le jeune homme projette la totalité de son moi dans l'objet mystique, et le texte montre bien que cette dissolution du moi dans une pure image laisse planer l'illusion qu'il peut s'entretenir, par un fantasme de régression, avec son désir sans l'épreuve et l'« abaissement » de la contrainte charnelle :

« Faites que je redevienne enfant, Vierge bonne, Vierge puissante. Faites que j'aie cinq ans. Prenez mes sens, prenez ma virilité. Qu'un miracle emporte tout l'homme qui a grandi en moi. Vous régnez au ciel, rien ne vous est plus facile que de me foudroyer, que de sécher mes organes, de me laisser sans sexe, incapable du mal, si dépouillé de toute force. [...] Je veux être une chose, une pierre blanche à vos pieds, [...] une pierre [...] satisfaite d'être sous votre talon. Oh! la mort, la mort, Vierge vénérable, donnez-moi la mort de tout! Je vous aimerai dans la mort de mon corps, dans la mort de ce qui vit et de ce qui se multiplie. [...] J'irai plus haut, toujours plus haut, jusqu'à ce que j'aie atteint le brasier où vous resplendissez. [...] Alors, je monterai à vos lèvres, ainsi qu'une flamme subtile; j'entrerai en vous, par votre bouche entrouverte, et les noces s'accompliront [...] Perfection, rêve sur-humain, désir dont les os craquent, délices qui me mettent au ciel! O Marie, Vase d'élection, châtez en moi l'humanité, faites-moi eunuque parmi les hommes, afin de me livrer sans peur dans le trésor de votre virginité²⁶⁷ ».

Véritable scène de « délectation morose », Serge implore la Vierge de le sauver du joug de la chair, de tuer en lui tout désir, pour lui permettre d'accéder à une réalité supérieure, et dans un pur élan spirituel d'atteindre à l'union mystique. Son « rêve de pierre » métaphorise néanmoins, tout autant la mort de la chair que l'expression extrême du désir. La « minéralisation²⁶⁸ » du corps suivie d'une élévation de l'âme qui, enfin débarrassée de la contingence matérielle, peut s'approprier le corps mystique, rend compte de ce double mouvement. En effet, l'intense volupté qui se dégage du passage insiste sur le paradoxe du mariage mystique qui ne peut faire fi,

266. *La Faute de l'abbé Mouret*, Pl., t. I, p. 1293.

267. *Ibid.*, p. 1315.

268. Jean Borie, *Zola et les mythes ou De la nausée au salut*, op. cit., p. 232.

pour s'exprimer, des images « biologiques » de l'union sexuelle. C'est pourquoi, pour remédier à ce paradoxe, Serge n'a d'autre moyen que de relancer, en plein fantasme de consommation, son désir de castration, car la force du désir charnel du prêtre envers la Vierge s'oppose aux rêves de virginité absolue. « Sa dévotion à Marie », remarque justement Colette Becker, « est une manière de tromper ses sens, son mysticisme n'est que l'expression d'une sensualité qui s'ignore²⁶⁹ ». Point dupe de l'acharnement mystique du jeune abbé envers la Vierge Marie, le frère Archangias prévient : « Méfiez-vous de votre dévotion à la Vierge²⁷⁰ ». En effet, sous couvert d'échapper dans l'union mystique à toute génitalité, Serge s'en approche dangereusement.

Ce que dénonce Zola dans *La Faute de l'abbé Mouret* ainsi que dans *Le Rêve*, c'est la vie contemplative qui n'existe pas, quoiqu'elle suppose, en-dehors du désir du corps. Les extases de Serge et celles d'Angélique révèlent que l'entreprise d'ascétisme se condamne elle-même, en ce que son discours contre la vie charnelle se déploie à l'ombre même de ce désir de la chair tant décrié. Au sujet de l'abandon amoureux d'Angélique pour Dieu, Henri Mitterand affirme que « l'espace même de la grâce, loin de s'opposer, *angéliquement*, aux démons de l'éros, leur offre leur expression et une expansion déguisées²⁷¹ ». Et le rêve d'une chair souffrante est l'exutoire pauvre de la position de martyr que réclament tout autant Serge qu'Angélique : plus la répression est grande, plus la douleur est intense et plus l'espoir d'une félicité, d'une jouissance, est assuré²⁷². En 1872, à propos d'un scandale de cou-

269. Colette Becker, préface à *La Faute de l'abbé Mouret*, *op. cit.*, p. 12.

270. *La Faute de l'abbé Mouret*, Pl., t. I, p. 1280.

271. Henri Mitterand, Zola. *L'histoire et la fiction*, Presses Universitaires de France, « Écrivains », 1990, p. 172.

272. « Il jeûnait, il se mortifiait, pour lui faire l'offrande de sa chair meurtrie. [...] Il jetait son cœur à ses pieds, pour qu'elle marchât dessus, dans la douceur. Cette salutation, il la multipliait, il la répétait de cent façons, s'ingéniant à la rendre plus efficace » (Pl., t. I, p. 1290); « Élisabeth, la fille du roi de Hongrie, lui [Angélique] devenait un continuel enseignement. À chacune des révoltes de son orgueil, lorsque la violence l'emportait, elle songeait à ce modèle de douceur et de simplicité, [...] se couchant par terre pour rendre hommage à Dieu, plus tard épouse obéissante et mortifiée du landgrave de Thuringe [...]. De sorte qu'Angélique, raidie de colère autrefois, lorsqu'on lui faisait laver la cuisine, s'ingéniait maintenant à des besognes basses » (Pl, t. IV, p. 839).

vent, Zola avait longuement décrit ce phénomène d'exaltation dans l'interdit et la douleur que provoque l'éducation religieuse :

« La femme, aux mains des prêtres, reçoit toute une éducation nerveuse. Cette machine délicate, cet organisme souple et ardent, au lieu d'être sagement équilibré, est ébranlé à toute heure par les secousses de la religion. On met en elle les épouvantes les plus farouches, on la traîne dans les histoires de sang et dans les extases de la volupté. Après lui avoir défendu l'amour, on la donne à Jésus, on la fiance à un amant divin. Qu'elle baise la croix, qu'elle sente dans sa chair toutes les pointes d'un désir qu'elle ne pourra jamais contenter. [...] Il y a des nuits brûlantes où Jésus ne suffit plus. Alors, c'est le diable qui vient, le diable avec des moustaches. Et si la nonne avoue les méfaits du diable, le confesseur se fâche. Jésus seul est permis. La pauvre enfant pleure, et n'ose dire que ce n'est pas sa faute, qu'il ne fallait pas la pousser à toutes ces idées de fiançailles et de volupté²⁷³ ».

Lorsque, dans le dossier préparatoire du *Rêve*, Zola se confessait à lui-même : « Je voudrais faire un livre qu'on n'attende pas de moi. Il faudrait, pour première condition qu'il pût être mis entre toutes les mains, même les mains des jeunes filles. Donc pas de passion violente, rien qu'une idylle. On a dit que le succès, le livre attendu veux-je dire, serait "Paul et Virginie" refait. Refaisons donc Paul et Virginie²⁷⁴ », il comptait sans les abandons mystiques de la jeune Angélique qui masquent bien faiblement l'éveil charnel lié à sa puberté²⁷⁵. *Le Rêve*, analyse Jean Borie, est « pour nous l'adieu de Zola à une rêverie adolescente, et le titre en fait foi²⁷⁶ ».

Submergé par un désir qui l'effraie, Serge, victime de sa propre contradiction, recherche dans sa relation à la Vierge ce qui le met aussi le plus en danger. Conscient qu'il ne peut contourner, pour la satisfaction de son propre désir, le contact avec l'autre, le jeune prêtre transfère sa terreur du contact et son désir charnel dans une fusion avec l'être divin, maternel et immatériel. La relation mystique appa-

273. *La Cloche*, 8 mai 1872; *O.C.*, t. XIV, pp. 24-25.

274. B.N., N.a.fr. 10.323, f° 217.

275. Sur l'émergence du désir dans *Le Rêve*, voir Jean Bellemin-Noël, « *Le Rêve de Zola* », *Interlignes*, Presses Universitaires de Lille, 1988, pp. 139-164; cité par Henri Mitterand, *Zola. L'histoire et la fiction*, *op. cit.*, p. 174.

276. Jean Borie, *op. cit.*, p. 231.

raît en effet comme une issue parfaite, puisque dans sa relation avec la Vierge, Serge peut exercer un contrôle et une emprise sur les désirs de l'objet investi. Mais en définitive, ce que montre Zola, au-delà d'une critique de la religion catholique fondée sur la condamnation du désir et de la jouissance, sur un mépris de la chair — qui aux yeux de l'écrivain reflète un mépris de l'humanité —, c'est que le refus de la vie charnelle a paradoxalement pour effet de renforcer les pulsions sexuelles. Il montre également, que l'être humain ne peut faire l'économie de l'expérience du corps physique, au risque de rester à jamais incomplet.

Si la luxuriance végétale du Paradou semble s'opposer à la sévérité du séminaire et à l'austérité de l'église des Artaud où officie Serge, il n'y a guère de distance du point de vue de l'isolement, entre ces hors mondes et le jardin : « Je mettrai même le jardin sur un plateau pour que pas un regard ne puisse y pénétrer²⁷⁷ ». D'un enfermement à un autre, d'une extase à une autre, le personnage de Serge restera étonnamment cohérent avec lui-même. Malgré sa maladie et la perte de mémoire qui l'accompagne — subterfuge employé par Zola pour réaliser son étude : « l'éveil d'un homme à vingt-cinq ans²⁷⁸ » —, Serge est à nouveau placé dans un milieu qui le protège d'un contact direct avec l'extérieur. Albine, dont il tombe amoureux, est l'incarnation vivante des gravures de la Vierge qu'il contemplait auparavant dans sa chambre²⁷⁹. Le Paradou devient le lieu où les rêves mystiques du jeune abbé prennent forme. Après avoir été si longtemps, en rêve, l'esclave d'une image, il se soumet à une femme de chair : « Depuis que je me suis éveillé au milieu de ce jardin, j'ai marché à toi, j'ai grandi pour toi. [...] Tu étais une promesse m'annonçant que tu me ferais connaître, un jour, la nécessité de cette création, de cette terre, de ces

277. B.N., N.a.fr. 10.294, f° 5.

278. B.N., N.a.fr. 10.294, f° 43. « Il ne se rappelait rien, il était réellement dans une heureuse enfance. Il croyait être né la veille » (Pl., t. I, p. 1319).

279. « Vous ressemblez à une image que Serge avait dans sa chambre. Elle était toute blanche comme vous; elle avait de grandes boucles qui lui flottaient sur le cou; et elle montrait son cœur rouge, là, à la place où je sens battre le vôtre... » (Pl., t. I, pp. 1456-1457).

arbres, de ces eaux, de ce ciel, dont le mot suprême m'échappe encore... Je t'appartiens, je suis esclave, je t'écouterai, les lèvres sur tes pieds²⁸⁰ ».

Loin du village des Artaud et du regard inquisiteur du frère Archangias, délivré, le temps de la convalescence, de son éducation spirituelle, Serge peut se livrer sans entraves à l'éducation de son corps. Ainsi, ce temps d'initiation, cette entrée dans la vie, passe par un retrait rituel du monde. Dans un premier temps, Zola décrit par étapes, les évolutions corporelles et successives que connaît Serge²⁸¹. Dans un deuxième temps, le déploiement du corps laisse place à celui du désir des futurs amants; il scande la narration et lui donne sa logique : « Je n'ai maintenant qu'à indiquer les promenades, parallèlement avec le développement de l'amour, de l'éducation du couple par la nature. / influence directe du jardin. / Je les lâche dans le jardin; et à chaque promenade, je les montre plus charnellement amoureux, s'avancant peu à peu vers la faute. La vie à l'aurore²⁸² ». Zola condense le récit de cette chute sur une journée, chaque promenade correspond à une heure précise qui concorde elle-même avec un stade de l'évolution du désir des jeunes amoureux. Dans cette chronologie, il est intéressant de noter qu'à l'encontre des iconographies habituelles des différents âges de la vie, Zola inscrit l'adolescence au zénith, place accordée

280. Pl., t. I, p. 1407.

281. « Ses joues avaient des lueurs roses, ses mains perdaient leur transparence de cire. Mais, dans cette convalescence, il fut pris d'une stupeur des sens qui le ramena à la vie végétative d'un pauvre être né de la veille. Il n'était qu'une plante, ayant la seule impression de l'air où il baignait. Il restait replié sur lui-même, encore trop pauvre de sang pour se dépenser au-dehors, tenant au sol, laissant boire toute la sève à son corps. C'était une seconde conception, une lente éclosion, dans l'œuf chaud du printemps. [...] Il ne riait pas encore. Quand elle [Albine] lui passait la main devant les yeux, il ne voyait pas, il ne suivait pas cette ombre. À peine, lorsqu'elle lui parlait, tournait-il légèrement la tête du côté du bruit. Elle n'avait qu'une consolation : il poussait superbement, il était un bel enfant » (Pl., t. I, pp. 1330-1331); « Ses membres avaient repris la santé de l'adolescence, sans que des sensations plus conscientes se fussent éveillées en lui. Il restait des après-midi entiers en face du Paradou, avec sa moue d'enfant qui ne voit que du blanc, qui n'entend que le frisson des bruits. Il gardait ses ignorances de gamin, son toucher, si innocent encore qu'il ne lui permettait pas de distinguer la robe d'Albine de l'étoffe des vieux fauteuils. Et c'était toujours un émerveillement d'yeux grands ouverts qui ne comprennent pas, une hésitation de gestes ne sachant point aller où ils veulent, un commencement d'existence purement instinctif, en dehors de la connaissance du milieu. L'homme n'était pas né » (Pl., t. I, p. 1332); « Il naissait dans le soleil, dans ce bain de pur lumière qui l'inondait. Il naissait à vingt-cinq ans, les sens brusquement ouverts, ravi du grand ciel, de la terre heureuse, du prodige de l'horizon étalait autour de lui » (Pl., t. I, p. 1334).

282. B.N., N.a.fr. 10.294, f° 45.

généralement à l'âge adulte. Dans le dossier préparatoire, il écrit : « 10 heures / Les prairies. Des amoureux de douze ans, empressés, jouant à l'amourette. / Le temps, pas de notion. / *Le vague amour avant le sexe* [...]. 12 heures / La forêt. Le premier amour, l'adolescence encore discrète, les rougeurs. Ils ne s'assoient pas. L'allure lente d'Albine au travers de la forêt. Posée, déjà grande personne / la pudeur²⁸³ ». Dans le jardin, une alliance intime entre les amants et la flore se noue. Le Paradou s'avère alors un espace de déchiffrement, à travers lequel les amoureux peuvent lire et entendre l'écho de leur désir. L'antropomorphisme du jardin s'accroît à mesure que les deux jeunes gens se rapprochent de l'acte charnel :

« C'était le jardin qui avait voulu la faute. Pendant des semaines, il s'était prêté au lent apprentissage de leur tendresse. Puis, au dernier jour, il venait de les conduire dans l'alcôve verte²⁸⁴. Maintenant, il était le tentateur, dont toutes les voix enseignaient l'amour. Du parterre, arrivaient des odeurs de fleurs pâchées, un long chuchotement, qui contait les noces des roses, les voluptés des violettes. [...] Du verger, c'étaient des bouffées de fruits mûrs que le vent apportait, une senteur grasse de fécondité, la vanille des abricots, le musc des oranges. [...] Et, dans cet accouplement du parc entier, les étreintes les plus rudes s'entendaient au loin, sur les roches, là où la chaleur faisait éclater les pierres gonflées de passion, où les plantes épineuses aimaient d'une façon tragique [...] — Que disent-ils ? murmura Serge, éperdu. Que veulent-ils de nous, à nous supplier ainsi?²⁸⁵ »

Ainsi, la nature inspire les amants et dévoile leurs ébats à venir. Dans ce hors temps et ce hors monde, la nature se présente comme l'unique centre de perspective, et le jardin se transforme en observatoire à partir duquel ils peuvent l'un et l'autre prendre la mesure de leur désir.

L'adolescence chez Zola appartient assurément à un temps mythique; la faute, qui y met fin, fait entrer l'individu dans l'Histoire. En effet, l'acte charnel révèle une mise au monde de Serge dans le monde des hommes. Le corps, désormais

283. *Ibid.*

284. Dans ses extases mystiques, c'est au fond d'une « niche verte » qu'il voyait apparaître la Vierge : « Il la voyait venir à lui, du fond de sa niche verte, dans une splendeur croissante » (Pl., t. I, p. 1286).

285. Pl., t. I, pp. 1407-1408.

savant, a fini son éducation; Serge est un homme « complet » : « Serge venait, dans la possession d'Albine, de trouver enfin son sexe d'homme, l'énergie de ses muscles, le courage de son cœur, la santé dernière qui avait jusque-là manqué à sa longue adolescence. Maintenant, il se sentait complet²⁸⁶ ». Derrière le mur du Paradou, le frère Archangias, en médecin des âmes qui purifie celles dont la nature vient d'accoucher, attend le jeune homme pour l'absoudre de sa chute : « Heureusement que je vous ai trouvé, continua Frère Archangias, J'avais découvert ce trou... Vous avez désobéi à Dieu, vous avez tué votre paix. Toujours la tentation vous mordra de sa dent de flamme, et désormais vous n'aurez plus votre ignorance pour la combattre. [...] Au nom de Dieu, sortez de ce jardin!²⁸⁷ ».

Mais alors que, pour Serge, son histoire avec Albine se brouille, se transformant très rapidement en une sorte de souvenir *re uterum*²⁸⁸, pour Albine, l'entrée de Serge dans le monde équivaut à une extinction du sens de sa vie, puisque celui-ci s'organisait autour de son amour pour le jeune homme²⁸⁹. Lui disparu, elle se trouve en effet dessaisie de tout ce qu'elle avait engagée d'elle-même : « Maintenant, elle pouvait [...] mourir²⁹⁰ ». Albine, la jeune fille au « visage un peu long, une de ces vierges de la Renaissance²⁹¹ », aura été, un moyen de transfert pour Serge. La Vierge Marie lui volera son corps, le temps d'une incarnation, le temps d'une initiation. Le corps de la jeune fille a servi d'autel sacrificiel au devenir homme du jeune abbé. En elle, Serge a enseveli son adolescence et sa jeunesse. L'inhumation d'Albine met fin à l'initiation. Serge quitte à jamais le paradis comme Étienne quitte l'enfer du Voreux, en laissant derrière lui, un corps mort, la dépouille de la faute consommée.

286. *Ibid.*, p. 1410.

287. *Ibid.*, p. 1417.

288. « J'ignore pourquoi. J'aurais cru retrouver ici cette bonne chaleur dont le souvenir seul était une caresse » dit Serge à Albine, s'excusant de son incapacité à renouer avec ce passé édénique (Pl., t. I, p. 1503).

289. « Que veux-tu que je fasse, si tu emportes toute ma vie », Pl., t. I, p. 1467.

290. *Ibid.*, p. 1515.

291. B.N., N.a.fr. 10.294, f° 7.

De ce passage par la chair, la Vierge Marie, elle-même, ne sortira pas exempte aux yeux du jeune abbé : « Il avait quitté Marie pour Jésus, sacrifiant son cœur, afin de vaincre sa chair, rêvant de mettre de la virilité dans sa foi²⁹² ». Serge quitte l'adolescence, et la loi de la Mère pour la loi du Père. L'expression « virilité dans la foi » n'est cependant pas dénuée d'ironie de la part de Zola, car maintenant sexué, maintenant fait homme, le jeune prêtre peut entamer véritablement le travail de castration qu'il visait, avant son entrée au Paradou, comme un absolu. Dans ce rejet de la vie charnelle, Zola montre toute l'agressivité de la religion qui réduit la vie à un pur dialogue intérieur avec l'être divin et rejette la réalité du monde extérieur. Mais, passé la condamnation de l'éducation religieuse qui oblige l'individu à mener un combat perpétuel contre lui-même (la mortification en est la preuve ultime) et contre les autres, et qui enferme l'individu dans une prison d'illusions qui ne tient pas les fantasmes à distance, la morale que livre cette fable mystique est que l'acte sexuel s'avère le lieu d'intersection entre une tension intérieure et la réalité extérieure, et que la connaissance de soi et de l'autre — des autres — s'établit à partir de ce point nodal.

Savoir de jeunesse : Pauline Quenu

Les différents exemples d'« entrée dans la vie » que nous venons d'étudier montrent que dans *Les Rougon-Macquart*, la connaissance doit, pour trouver son sens et son amplitude, s'enraciner dans le corps, et plus précisément dans l'expérience sexuelle. Ce n'est qu'après avoir donné son premier baiser à Félicien²⁹³ qu'Angélique « meurt, satisfaite, ravie, emportée dans la réalisation de son rêve au

292. Pl., t. I, p. 1479.

293. Que Zola décrit dans le dossier préparatoire comme ayant « toutes les qualités nobles de la jeunesse, croyant, loyal, délicat, etc. », « viril quoique blond » (B.N., N.a.fr. 10.323, f° 200).

moment où elle entrait dans la réalité²⁹⁴ »; réalité amoureuse et charnelle qu'elle avait entr'aperçue dans sa lecture de *La Légende Dorée*. La sexualité dans *Les Rougon-Macquart*, permet de faire l'épreuve de la réalité, tout en offrant les moyens de la décoder. Philippe Hamon, le dit bien : la « fonctionnalité [de la sexualité] est surdéterminée par celle du savoir; c'est d'abord un trait herméneutique²⁹⁵ ». Ainsi, la puberté, forcément biologique, promet à l'individu une inscription prochaine dans un espace cognitif.

Le drame de Pauline Quenu vient justement de cette promesse non tenue. Trouvant dans la chambre de Lazare l'*Anatomie descriptive* de Cruveilhier, le *Traité de physiologie* de Longuet ainsi qu'un *Manuel de pathologie et de clinique médicale*, la jeune fille de quatorze ans se plonge assidûment dans ces lectures savantes, et apprend « comme dans un devoir, ce que l'on cache aux vierges jusqu'à la nuit des noces. [...] La découverte lente de cette machine humaine l'emplissait d'admiration. Elle lisait cela passionnément, jamais les contes de fées, ni Robinson, autrefois, ne lui avaient ainsi élargi l'intelligence²⁹⁶ ». En même temps que Pauline comprend la raison de l'apparition du « flot sanglant de sa puberté²⁹⁷ », « sa passion purement cérébrale éclat[e]²⁹⁸ ». Zola, qui souligne ici la contemporanéité des phénomènes caractéristiques de l'adolescence — les transformations pubertaires et l'apparition de la pensée formelle —, s'était auparavant demandé, lorsqu'il établissait le « Plan » du roman, si l'un avait préséance sur l'autre : « Alors Pauline restée lit ses livres, son goût pour la science du corps, l'art de guérir. Elle apprend tout. La puberté, sa tante qui l'avertit, savoir si elle le sait déjà, l'éveil de l'amour qui s'accroîtra au [chapitre] III ou si c'est cela qui la jette dans l'étude²⁹⁹ ». Tout comme les filles des

294. *Ibid.*, f° 187.

295. Philippe Hamon, *Le Personnel du roman. Le système des personnages dans "Les Rougon-Macquart" d'Émile Zola*, Genève, Droz, 1983, p. 205.

296. *La Joie de vivre*, Pl., t. III, p. 854.

297. *Ibid.*, p. 855.

298. *Ibid.*

299. « Plan » de *La Joie de vivre*, B.N., N.a.fr. 10.311, f° 20.

champs, telle Françoise Fouan « instruite par les bêtes³⁰⁰ », Pauline découvre les choses de la vie « par elle-même³⁰¹ ». L'immense avantage d'une éducation autodidacte est d'évacuer chez la jeune fille tout sentiment de honte face à ces transformations corporelles : « Elle acceptait sans fièvre la floraison de la vie, ce lent épanouissement de son corps, cette poussée rouge de son sang, qui l'avaient un instant tourmentée le jour et violente la nuit. [...] si simple, si droite dans sa tranquillité de fille savante et vierge, qu'elle était comme protégée par une double armure³⁰² ». Pauline n'échappe cependant pas à la honte quand elle découvre que les capacités fécondantes dont elle a hérité resteront au stade de la manifestation et ne feront pas l'épreuve de leur effectuation. Lazare, en effet, lui a préféré Louise :

« Ah! misère! la pluie rouge de la puberté tombait là, aujourd'hui, pareille aux larmes vaines que sa virginité pleurait en elle. Désormais, chaque mois ramènerait ce jaillissement de grappe mûre, écrasée aux vendanges, et jamais elle ne serait femme, et elle vieillirait dans la stérilité! [...] Elle était plus belle que cette maigre fille blonde, elle était plus forte, et lui ne l'avait pas choisie cependant. Jamais elle ne le connaîtrait, rien en elle ne devait plus l'attendre, ni les bras, ni les hanches, ni les lèvres. Tout pouvait être jeté à la borne, comme un haillon vide. [...] Son corps grelottant se faisait tout petit. Quand la bougie fut éteinte, elle ne bougea plus, anéantie par la honte de cette crise³⁰³ ».

Au « à quoi bon » métaphysique de Lazare répond l'« à quoi bon » biologique de Pauline : « À quoi bon sa puberté vigoureuse, ses organes et ses muscles engorgés de sève, l'odeur puissante qui montait de ses chairs, dont la force poussait en flori-

300. *La Terre*, Pl., t. IV, p. 533. Dans le dossier préparatoire, Zola écrit : « Françoise Fouan : Léger duvet aux lèvres dès la puberté. Femme de bonne heure, halée, dorée déjà. Passionnante, grisante comme la terre. [...] je la voudrais très nette, très simple. D'abord jeune, sachant tout comme les filles des champs, mais sans perversité, humaine, instinctive », B.N., N.a.fr. 10.309, f° 49 et f° 52.

301. « Donc elle saura tout, le corps de l'homme et de la femme, les plaies, la douleur, la maternité. En faire une jeune fille honnête sachant tout, élevée *par elle-même* et par hasard, à l'école de la vérité, en opposition de Louise, qui aura reçu une éducation bourgeoise de province, dans un pensionnat », B.N., N.a.fr. 10.311, f° 170.

302. *La Joie de vivre*, Pl., t. III, p. 875. L'absence de honte fonde la différence entre elle et Louise Thibaudier. Dans le dossier préparatoire, Zola note : « [Louise Thibaudier] la jeune fille élevée en pension, sachant tout et le cachant, opposée à la jeune fille élevée en liberté; sachant tout et en tirant une santé un honneur », B.N., N.a.fr. 10.311, f° 243.

303. *La Joie de vivre*, Pl., t. III, p. 1043-1044.

sons brunes? Elle resterait comme un champ inculte, qui se dessèche à l'écart³⁰⁴ ». La stérilité de la jeune fille fait écho à « l'avortement de [l]a vie³⁰⁵ » du jeune homme. Et l'abnégation de Pauline semble une bien piètre réponse au désespoir de Lazare (« Il faut que Pauline soit la réponse aux malades de nos sciences commençantes par son abnégation, sa gaieté, etc.³⁰⁶ »). Le drame de l'une vaut presque celui l'autre, si ce n'est que la jeune fille trouvera une fonction, un statut, une maternité par procuration, en se chargeant entièrement de l'éducation du petit Paul, le fils de Lazare. Ce dernier, enfermé dans la maison familiale erre en pensée, sans but, en attendant la fin. Entre errance et itinéraire, se loge la question de la réussite personnelle et sociale.

Détermination et volonté dessinent en effet le parcours de la réussite. C'est pourquoi, Pauline incarne, aux yeux de Zola, « le pendant contraire³⁰⁷ » de Nana, en ce que « si Nana s'est donnée à tous, elle [Pauline] se donnera à un seul, et encore³⁰⁸ ». Celle-ci oppose, en digne double inversé, au drame de dissipation de Nana, un drame de rétention, et l'emporte, hors de l'opposition vice / vertu — sur la courtisane. Nana, dans l'assomption de son corps nouveau de femme, trop rapide selon Mallarmé (« Nana passe peut-être sans transition visible de la gamine vicieuse et chétive à la belle fille qu'elle devient³⁰⁹ »), a saisi avec audace le but de la pulsion pubertaire, mais cette pulsion restera définitivement, s'agissant d'elle, sans objet. Confondant mouvement et destination, elle tue « le temps à des plaisirs bêtes, dans son unique attente de l'homme, qu'elle subissait d'un air de lassitude complaisante³¹⁰ »; Pauline, elle, qui a très tôt trouvé son objet en Lazare, voit sa puberté rester à jamais sans but et sans fonction. Cependant, Pauline possède une aptitude

304. *Ibid.*, p. 1103.

305. B.N., N.a.fr. 10.311, f° 235.

306. *Ibid.*, f° 151.

307. *Ibid.*, f° 367.

308. *Ibid.*

309. Le 3 février 1877; cité par Henri Mitterand, *Pl.*, t. II, p. 1568.

310. *Nana*, *Pl.*, t. II, p. 1358.

constante à « all[er] droit devant elle³¹¹ » qui manque à la fille de Gervaise. C'est d'ailleurs la même obstination qui préserve Denise Baudu, dans *Au Bonheur des dames*, des séductions et des difficultés qu'elle rencontre : « Sous les crises de sa sensibilité, il y avait une raison sans cesse agissante, toute une bravoure d'être faible et seul, s'obstinant gaiement au devoir qu'elle s'imposait. Elle faisait peu de bruit, elle allait devant elle, droit à son but, par-dessus les obstacles; et cela simplement, naturellement, car sa nature même était dans cette douceur invincible³¹² ».

Concluons, de ce point de vue, en opposant les deux « Éductions sentimentales³¹³ » des *Rougon-Macquart*, en comparant le personnage de Lazare dans *La Joie de vivre* à celui d'Octave Mouret dans *Pot-Bouille*. Nous avons vu que Zola faisait du premier le type même du « jeune pessimiste scientifique contemporain³¹⁴ », alors qu'il fait d'Octave le symbole de la réussite : « Très malin, faisant son chemin par les femmes. Ayant compris les temps modernes. [...] Le type même du jeune bourgeois intelligent... jouissant et ne voulant pas que rien change. [...] Il est venu à Paris pour faire fortune; c'est lui qui doit conduire le roman : fouillant, flairant, tâchant de faire son affaire, se promenant ainsi parmi la bourgeoisie³¹⁵ ». En rapprochant les échecs de Lazare des réussites d'Octave, nous nous apercevons rapidement que le chemin de la pensée est moins fiable que celui de l'action et du corps. Le nomadisme intellectuel de Lazare³¹⁶ le suspend dans un état d'indétermination qui ne peut que faiblement rivaliser avec l'intelligence, toute physique sans doute, mais bien déterminée d'Octave : « Il revit ses amours, toute sa campagne de Paris : les complaisances de cette bonne petite Pichon, son échec auprès de Valérie [...], sa liaison im-

311. B.N., N.a.fr. 10.311, f° 228.

312. *Au Bonheur des dames*, Pl., t. III, p. 504.

313. C'est ainsi que Zola définit *Pot-Bouille* : « Je le répète, je suis très satisfait de *Pot-Bouille*, que j'appelle mon *Éducation sentimentale* » (*Corr.*, t. IV, p. 217, lettre n° 153, à Henry Céard, 24 août 1881).

314. B.N., N.a.fr. 10.311, f° 174.

315. B.N., N.a.fr. 10.320, f° 383-384; cité par Henri Mitterand, Pl., t. III, p. 1610.

316. Lazare, « le produit de plusieurs siècle de doute et de recherche », B.N., N.a.fr. 10.311, f° 238.

bécile avec Berthe [...] Maintenant, il avait fait son affaire, Paris était conquis; et, galamment, il suivait celle qu'il nommait encore au fond de lui Mme Hédouin³¹⁷ ».

Le savoir ne peut se substituer à l'expérience, puisqu'elle lui donne sa valeur de réel, mais l'expérience ne peut rien sans la raison. L'auteur du *Roman expérimental* s'est longuement attardé sur cette question : « Le sentiment est le point de départ de la méthode expérimentale, [...] la raison intervient ensuite pour aboutir à l'expérience, et pour être contrôlée par elle³¹⁸ ». En ce qui concerne leur éducation, les jeunes hommes dans *Les Rougon-Macquart*, orphelins d'une figure tutélaire, n'ont d'autre choix que d'apprendre le monde sur le mode de l'empirisme. C'est sûrement pourquoi Zola, d'un point de vue romanesque et naturaliste, a donné la préférence à l'apprenti (ouvrier ou séducteur) plutôt qu'au collégien. Le premier a l'impérative obligation de faire l'expérience du monde et de sa réalité.

317. *Pot-Bouille*, Pl., t. III, p. 383.

318. *Le Roman expérimental*, Charpentier, 1880; O.C., t. X, p. 1193.

CONCLUSION

« La jeunesse c'est l'être qui nie le changement. L'idée de la jeunesse est absolue. Pour ne pas mourir il faut simplement demeurer dans l'idée de la jeunesse accomplie. L'instant est éternel, l'instant! »

Pierre-Jean Jouve, *Hécate*

Dans ce travail, nous nous en sommes tenue à l'examen de quelques personnages-phares et à quelques romans qui accomplissent, à chaque fois différemment, comme autant de variations ou d'exercices de style, « l'entrée dans la vie ». Dans *Les Rougon-Macquart*, l'entrée dans la vie — qu'elle soit sociale ou sexuelle, l'une n'excluant pas l'autre —, est liée à l'avènement d'une conscience de soi, « la première conscience de soi¹ », concomitante d'une construction identificatoire. Dans une tentative d'ajustement au réel, l'adolescence et la jeunesse interviennent chez le jeune homme et la jeune fille de manière à la fois positive et déstabilisante. En effet, la crise du sujet, contemporaine d'un corps nouveau, enclenche chez l'adolescent un sentiment de perte des limites. L'accession à une identité sexuée déplace nombre de repères et ne se fait pas sans heurts. La révolution pubertaire, parfois vécue sur le mode de la révélation, plonge souvent l'individu dans un malaise biologique, affectif ou social. Car, si la puberté connaît son but, les voies de l'adolescence sont indéterminées, nous avons eu l'occasion de le remarquer. Au moment où le corps dévoile pour la première fois ses atouts et prend conscience de ses désirs, lorsque, narcissiquement, le jeune individu se découvre seul devant la psyché ou dans le regard des autres, l'expérience de soi et de l'altérité s'articulent à l'intérieur d'une dia-

1. « Adolescence », *Encyclopédie moderne. Dictionnaire abrégé des sciences, des lettres, des arts, [...]*, nouvelle édition publiée sous la direction de M. Léon Renier, par MM. Firmin Didot Frères, t. I, 1846, p. 374 col. 1.

lectique contradictoire et critique. L'adolescent veut créer son propre monde; les lieux clos qui reçoivent les amours adolescentes — l'aire Saint-Mittre pour Silvère et Miette, la serre pour Maxime et Renée, le Paradou pour Albine et Serge, le Voreux pour Étienne et Catherine — sont autant d'espaces qui laissent planer l'illusion d'un entre-deux monde. En même temps, la jeune personne désire ardemment se mêler au monde environnant — les rêves de gloire de Silvère, Étienne ou Florent, de réussite de Lazare et d'Octave, résultent de cette volonté de création et d'intégration.

L'adolescence, dans *Les Rougon-Macquart*, est d'autant plus un espace de crise, que la tare héréditaire attend cette déstabilisation, cette fragilisation de l'individu pour agir. La fêlure, en effet, vient doubler le sentiment de scission que ressent l'adolescent face au corps sexué qui s'impose. Elle donne à la puberté son expression la plus extrême, en la théâtralisant, dans de troublants passages à l'acte, qui vont, nous l'avons vu avec Étienne et Jacques Lantier, jusqu'au meurtre de l'autre pour que s'accomplisse le travail d'appropriation de soi. La construction du Moi adolescent passe par la division, qui révèle au jeune individu son incomplétude et son besoin de l'autre. Telle une complice, la fêlure prolonge cette expérience de l'altérité, en dévoilant l'autre en soi. Autre, qui, nous le savons, prend, très souvent dans l'œuvre zolienne, la forme archaïque de la bête. Doit-on rappeler que la puberté se caractérise, en tout premier lieu, par un développement de la pilosité auquel elle doit son étymologie?

L'adolescence installe, pendant un temps — si ce n'est définitivement quand elle est soutenue par l'hérédité et l'éducation —, l'individu dans un espace d'indétermination sexuelle que Zola traduit parfois en terme de neutralité (Maxime Saccard, Serge Mouret). Autrement ou parallèlement, cette neutralité trouve son expression dans un retour vers l'enfance. Le mouvement régressif est alors le signe d'une angoisse devant le monde de la génitalité. Avec Florent, Silvère et Serge, Zola prévient les dangers d'un tel repli qui empêche de grandir et de devenir adulte. Mais en même

temps qu'il opère cette mise en garde, il livre toutes les séductions de ce que Georges Lapassade nomme une « immaturité permanente² ». La sexualité qui se greffe à la puberté, l'œuvre de Zola le montre bien, contraint le jeune individu à faire l'expérience de la « chute ». La place tout à fait étonnante que Zola accorde aux descriptions des extases mystiques d'Angélique, mais surtout à celles, incestueuses, de Serge face à la Vierge Marie, n'est pas seulement le fruit d'une documentation précise et complète. En effet, la mise en scène, qui se déploie tout autant à l'intérieur d'un souhait d'élévation de l'esprit par la dissolution du corps, qu'à l'intérieur du désir de n'être plus soi dans un rêve de réification complète, révèle une fascination, chez le romancier, pour l'expérience « spirituelle » de la chair. Le fantasme permet de succomber à la sexualité de l'adulte tout en prolongeant l'état d'enfance; cet imaginaire don de soi que protège « l'armure » virginale donne sa consistance à un certain idéal adolescent que l'on rencontre dans *Les Rougon-Macquart*. L'extase mystique, « espace du corps fantasmé³ », apparaît comme le symptôme d'une adolescence « pure » qui trouve une manière de résolution sans la contrainte du réel : elle permet la défaillance sans la chute, l'abjection sans la souillure, la jouissance sans l'angoisse de l'impuissance. Un fantasme d'adolescence, un « mouvement à rebours⁴ » habite ainsi Serge, mais aussi Séverine, dans *La Bête humaine*, qui rêve d'un amour d'avant la faute⁵. Il y a en effet, chez Zola, un désir de sauvegarder la jeunesse de toute impureté, une volonté paradoxale de garder vierge ce que l'on espère donner ou posséder et salir.

2. Georges Lapassade, *L'Entrée dans la vie*, U.G.É., « 10 / 18 », 1972 [1963], p. 79.

3. Nous empruntons l'expression à Alain Braconnier et Daniel Marcelli, *L'Adolescence aux mille visages*, Odile Jacob, 1998, p. 65.

4. Philippe Hamon, *Le Personnel du roman, Le système des personnages dans "Les Rougon-Macquart" d'Émile Zola*, Genève, Droz, 1983, p. 200.

5. Serge « dépendait plus de lui-même, aveugle, sourd, chair morte. Il était la chose de Dieu. Alors de cette abjection où il s'enfonçait, un hosanna l'emportait au-dessus des heureux et des puissants, dans le resplendissement d'un bonheur sans fin. [...] Il contentait là tout son être, ses prédispositions de race, ses rêves d'adolescents, ses premiers désirs d'homme » (*La Faute de l'abbé Mouret*, Pl., t. I, pp. 1233-1234); « Son désir inconscient était de prolonger à jamais cette sensation si délicate, de redevenir toute jeune, avant la souillure, d'avoir un bon ami, ainsi qu'on en a à quinze ans » (*La Bête humaine*, Pl., t. V, pp. 1145-1146).

L'exemple de Serge, de Séverine, ou encore de Clotilde dans *Le Docteur Pascal*, souligne le besoin chez l'être humain d'« une nécessité de l'aliénation⁶ » qui le pousse à la dépossession totale de soi dans l'autre. Les amours adolescentes permettent particulièrement de penser cette question de l'aliénation et de l'inachèvement de l'être, inachèvement qui trouve sa correspondance dans la description des corps adolescents. Silvère a en effet le pouvoir de rendre à « Miette » sont unité en faisant d'elle une femme par la chair; Serge dans son étreinte avec Albine devient un homme complet; Pauline, à jamais spectatrice de sa puberté, reste dans « l'écart » — amoureuxment liée à Lazare, elle n'a pu attacher son corps au sien; Maxime, prisonnier de sa propre image, use du miroir comme d'un moyen de reconnaissance spéculaire d'un Moi creux; et le caractère dévorateur de Nana, jeune femme au « sourire aigu de mangeuse d'hommes⁷ », ne revêt-il pas une forme anthropophagique de l'identité, une paradoxale réappropriation de soi dans une dissolution répétée avec d'autres? Et puisque la rencontre charnelle prend parfois cette forme terrifiante, il arrive qu'à défaut d'une aliénation au corps de l'autre, l'adolescent préfère se perdre dans un corps de savoir. Nous pourrions dire que la jeunesse est travaillée par un désir d'aliénation positive qui serait le contrepoint d'une aliénation imposée et négative (de classe ou d'éducation). En effet, la trajectoire éthique des personnages ne coïncide pas fatalement avec leur trajectoire sociale : Albine, par exemple, subit l'exclusion sociale jusqu'à la mort, mais elle atteint, dans son amour pour Serge, une manière d'évidence intérieure; Serge, socialement rescapé, apparaît moralement mort au monde dans son refus d'aimer. D'ailleurs, nous l'avons plusieurs fois rappelé, Zola, dans une certaine taxinomie sociale⁸, classe le prêtre dans un monde à part, qu'il partage avec la prostituée, l'artiste et le meurtrier. Tous ont en commun d'entretenir un rapport particulier avec la vie : le meurtrier assassine; l'artiste met

6. Georges Lapassade, *ibid.*, p. 49.

7. *Nana*, Pl., t. II, p. 1118.

8. « Détermination générale », Pl., t. V, p. 1735.

tous ses efforts de création dans l'art; le prêtre et la prostituée sont tous deux frappés de stérilité, échappant (comme les précédents) à l'impératif bourgeois et chrétien, le premier avec bénédiction et la seconde par anathème.

La liberté que l'on accorde généralement à l'adolescence et à la jeunesse viendrait de cette possibilité qu'il y a à choisir son aliénation; néanmoins cette liberté est hypothéquée dans *Les Rougon-Macquart* par une autre aliénation qu'ordonnent la ressemblance héréditaire et le milieu. Le « ou bien... ou bien... » métaphysique de Kierkegaard : « Il y a quelque chose de beau dans le fait d'être jeune, mais quelque chose de très grave aussi, c'est-à-dire l'usage que l'on fait de sa jeunesse n'est pas une affaire indifférente, qu'on se trouve devant un choix, une vraie alternative, un vrai "ou bien — ou bien" »⁹ se transforme en alternative évolutionniste (« manger ou être mangé », « tuer ou mourir ») qu'influence un « il faut » héréditaire. Ne cherchant pas à poser à nouveaux frais la question de la fatalité dans l'œuvre zolienne, nous avons préféré nous tenir au seuil, à l'entre-deux, au « pas tout à fait », dans ces espaces d'effervescence et de gésine, où se distribuent toutes les virtualités du choix. Ces espaces appartiennent à la géographie de l'adolescence et de la jeunesse. Les amours et les rêves adolescents dans *Les Rougon-Macquart* ne témoignent-ils pas d'une lutte permanente contre le fatum héréditaire et social? La place que leur octroie Zola, en soi, plaide en faveur du combat. La jeunesse est une guerrière, et Miette est son effigie : « Elle prit le drapeau, en serra la hampe contre sa poitrine, et se tint droite, dans les plis de cette bannière sanglante qui flottait derrière elle. Sa tête d'enfant exaltée, avec ses cheveux crépus, ses grands yeux humides, ses lèvres entrouvertes par un sourire, eut un élan d'énergique fierté, en se levant à demi vers le ciel. A ce moment, elle fut la vierge Liberté¹⁰ ».

9. Søren Kierkegaard, *Ou bien... ou bien...*, traduction de F. et O. Prior et M. H. Guignot, Gallimard, « Tel » , 1995 [1843], p. 468.

10. *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 35.

La jeunesse et l'adolescence, nous l'avons vu, sont des notions réfléchies et nourries par une réflexion biologique (l'apparition de la sexualité) et par une pensée mythique (la faute originelle). S'y superposent, en quelque sorte, trois ordres — scientifique (hérédité), biblique (la Chute) et narratif (déploiement et résolution du destin du personnage) —, mais elles sont aussi, en définitive, travaillées par un projet d'ordre éthique. La jeunesse, dans *Les Rougon-Macquart*, apparaît comme l'hypocentre de l'identité. Le mouvement de l'adolescence et de la jeunesse, qu'il se décompose en un retour régressif vers l'enfance, en une appropriation de la féminité ou de la virilité, transporte invariablement la jeune fille ou le jeune homme dans « la lignée généalogique¹¹ ». Ce que Zola met admirablement en scène dans *Le Docteur Pascal*, lorsque le médecin dévoile à Clotilde l'arbre généalogique des Rougon-Macquart : « J'aime mieux que la réalité, si exécrable qu'elle soit, s'étale devant nous. Peut-être le coup qu'elle va te porter fera-t-il de toi la femme que tu dois être... Nous allons reclasser ensemble ces dossiers, et les feuilleter, et les lire, une terrible leçon de vie¹² ».

Savoir d'où l'on vient permet de devenir qui l'on est. Prisonnier entre son origine et son devenir, l'adolescent se découvre la possibilité — le pouvoir —, par l'acte sexuel, de mettre fin (ou non) au processus généalogique, en même temps qu'il se découvre mortel. Au moment où il prend conscience de sa capacité à faire la vie, il rencontre la question de la finitude. Devant cette responsabilité et cette certitude, certains comme Serge et Lazare, effrayés, s'arrêtent. Lazare comprend que la perpétuation de la vie n'est pas un gage d'éternité, et se réfugie dans un « à quoi bon »; à la multiplication infinie des corps, Serge préfère croire à l'unicité éternelle de l'âme. Pascal Rougon, au contraire, dans un sursaut de jeunesse et de virilité, ressent une impérieuse urgence de donner la vie, avant de quitter le monde des

11. Jean-Jacques Rassial, *Le Passage adolescent*, Érès, « Actualité de la psychanalyse », 1998, p. 15.

12. *Le Docteur Pascal*, Pl., t. V, p. 1004.

hommes¹³. Véritable fontaine de jouvence, Clotilde, par le don d'elle-même, lui permet d'atteindre sa pleine unité¹⁴. L'exemple de Pascal révèle que la jeunesse est le moment obligé d'un choix, souvent difficile et parfois même douloureux, du corps ou de la raison. Autrement dit la sexualité ou le savoir (Pascal), la sexualité ou la morale (Serge), la sexualité ou l'idéologie (Silvère, Florent), la sexualité ou la politique (Étienne).

Le comte Muffat, à cet égard, apparaît comme un double inversé du docteur Pascal. Comme celui-ci, Muffat est passé à côté de sa jeunesse : « Il passait pour un très honnête homme, d'un esprit droit. Avec ça, des opinions de l'autre monde, et une si haute idée de sa charge à la cour, de ses dignités et de ses vertus, qu'il portait la tête comme un saint sacrement. C'était la maman Muffat qui lui avait donné cette belle éducation : tous les jours à confesse, pas d'escapades, pas de jeunesse d'aucune sorte¹⁵ ». Plusieurs fois comparée à Vénus, Nana figure aussi bien la Salomé devant laquelle les hommes à genoux courbent l'échine. Ainsi, lorsqu'il la contemple nue face à son miroir, le comte Muffat voit sa propre dépravation. Son regard sur elle l'oblige à une véritable introspection. Dans le spectacle du corps de Nana, c'est le sien propre qu'il rencontre, abîmé et déchu. À la fois saint Jean et Faust, il perd la tête et son âme — tel est parfois le prix d'« une entrée en adolescence ». Nana devient le symbole de sa jeunesse perdue et enfin retrouvée : « Il

13. « Était-ce donc la vieillesse commençante qui le faisait grelotter ainsi? [...] Et, alors, le regret de la femme, le regret de l'enfant l'emplissait de révolte, lui tordait le cœur d'une intolérable angoisse. / Ah? que n'avait-il pas vécu! Certaines nuits, il arrivait à maudire la science, qu'il accusait de lui avoir pris le meilleur de sa virilité ». Ce regret, Zola se le confesse à lui-même en 1888, dans le premier canevas du *Rêve*. Le romancier qui décrit les souffrances d'un quadragénaire épris d'une jeune fille, écrit, comme pour lui-même, entre parenthèses : « Moi, le travail, la littérature qui a mangé ma vie et le bouleversement, la crise, le besoin d'être aimé, tout cela à étudier psychologiquement », B.N., N.a.fr. 10.323, f° 221-222; cité par Henri Mitterand, Pl., t. IV, pp. 1626-1627.

14. « Elle, éblouie et délicieuse, n'eut que le doux cri de sa virginité perdue; et lui, dans un sanglot de ravissement, l'étreignait toute, la remerciait, sans qu'elle pût comprendre, d'avoir refait de lui un homme », Pl., t. V, p. 1061. Albine fit de même pour Serge; est-ce la raison pour laquelle, dans *Le Docteur Pascal*, Zola assimile ses deux héroïnes : « Elle [Clotilde] était Albine, l'éternelle amoureuse », *ibid.*, p. 1081?

15. *Nana*, Pl., t. II, p. 1149.

sentait qu'elle le possédait, il aurait tout renié, tout vendu, pour l'avoir une heure, le soir même. C'était sa jeunesse qui s'éveillait enfin, une puberté goulue d'adolescent, brûlant tout à coup dans sa froideur de catholique et dans sa dignité d'homme mûr¹⁶ ». Cet éveil de la jeunesse brûlera tout sur son passage. Dans ses notes préparatoires, Zola, incisif, écrit à propos du comte : « Quand la jeunesse s'éveillera ce sera un incendie¹⁷ ». Littéralement possédé par la courtisane, et par la jeunesse, comme il l'était enfant par les démons de ses lectures pieuses¹⁸, Muffat retrouve en Nana, comme Serge avec Albine, les délices incarnées de ses extases mystiques : « Il était repris, il se sentait fondre à la tiédeur de la pièce, la chair pénétrée d'un parfum, envahie d'un désir voluptueux d'anéantissement. Lui, dévot, habitué aux extases des chapelles riches, retrouvaient exactement ces sensations de croyant, lorsque, agenouillé sous un vitrail, il succombait à l'ivresse des orgues et des encensoirs. La femme le possédait avec le despotisme d'un Dieu jaloux de colère¹⁹ ». Toute l'ambivalence, tout le paradoxe de la jeunesse dans *Les Rougon-Macquart* se joue à l'intérieur d'une dialectique paradoxale entre le donner et le recevoir. La jeunesse promet ce dont elle va opérer le retrait.

En effet, si le fantasme de la jeunesse dans *Les Rougon-Macquart* est lié à un fantasme de complétude, il est avant tout lié à un fantasme de virilité. Une des principales critiques que fait Zola à la jeunesse dorée de l'Empire rencontre celle qu'il adresse à la nouvelle génération d'écrivains (qui fonde en partie, selon lui, la différence entre le naturalisme et le symbolisme), celle du « manque de virilité » : « Mon Dieu! oui, votre irrespect, c'est encore ce que vous avez de mieux. Au moins vous y montrez quelque virilité. C'est là seulement que vous avez du sang dans les veines, que votre colère rend vivante votre littérature d'embaumement [...]. Vos revues, il

16. *Ibid.*, p. 1227.

17. B.N., N.a.fr. 10.313, f° 180.

18. « La lente possession dont Nana l'envahissait depuis quelques temps l'effrayait, en lui rappelant ses lectures de piété, les possessions diaboliques qui avaient bercé son enfance », *Nana*, Pl., t. IV, p. 1213.

19. *Ibid.*, p. 1459.

s'en échappe je ne sais qu'elle odeur de dogmatisme, de doctrine étroite et intolérante. Vous êtes des doctrinaires, vous avez cent ans²⁰ ».

Sous une rhétorique de la jeunesse et de la virilité, largement présente dans *Le Docteur Pascal*, se profile, comme derrière un paravent, l'ombre d'une véritable angoisse de castration et d'impuissance : le mouvement de l'adolescence et de la jeunesse est celui d'un « aller vers », dans une conquête de l'autre vers une conquête de soi. Mais l'enjeu de cette conquête entraîne un risque de dépossession ou d'anéantissement. Faire la preuve de sa virilité afin de se l'approprier implique nécessairement le danger d'une castration. L'ultime issue serait peut-être de rester indéfiniment dans le mouvement de la jeunesse, celui d'une conquête infinie de l'inconnu. N'est-ce pas l'espace du roman naturaliste : « La marge entre les sciences fixées et l'inconnu, cette marge des sciences en enfance, celle où les vérités ne sont qu'entrevues où l'on tâtonne : c'est là notre terrain à nous romanciers²¹ »? Tâtonner, avancer sans comprendre mais deviner suffisamment pour désirer continuer. Tâtonner dans la « marge », là où le désir d'objectivité, de scientificité, n'interdit pas le rêve. La marge est aussi l'espace de la jeunesse et de l'adolescence. La jeunesse et le naturalisme ont en commun de chercher une cohérence dans la théorie; celle-ci ne leur donne pas une forme, mais seulement leur envol, une asymptote vers la vérité.

Au cœur de l'adolescence et la jeunesse se loge cette force du désir qui est besoin d'inconnu et quête de sens qui donne sens à la vie. L'hymne à la jeunesse qui traverse *Le Docteur Pascal*, dernière œuvre du cycle, a été étouffé par l'apologie de la fécondité. C'est pourtant un roman sur la jeunesse, sur toutes les jeunesses : jeunesse parfaite et divine de Clotilde, jeunesse retrouvée de Pascal, jeunesse dégénérée de Charles Mégot, jeunesse infinie de tante Dide, dont la figure traverse fantomatiquement la série des *Rougon-Macquart*, par la vigueur de la fêlure qu'elle a léguée,

20. « À la jeunesse », *Le Figaro*, 7 février 1896; *O. C.*, t. XIV, p. 727.

21. Dossiers préparatoires du *Docteur Pascal*, « Les Personnages », B.N., N.a.fr. 10.290, f° 57.

comme seul héritage, à tous et chacun. Finalement, en creux de l'histoire d'amour presque trop parfaite de Clotilde et Pascal, se loge une autre histoire, d'amour peut-être, plus humaine certainement, et plus grave sans doute, une sorte d'épilogue sur la jeunesse. Tante Dide, à l'âge très honorable de cent cinq ans, est enfermée depuis de très nombreuses années à l'asile des Tulettes; voilà vingt ans qu'elle ne parle plus. Charles Mégot, fils adultérin de Maxime Saccard, qui, « à quinze ans, en paraissait à peine douze, [...] en était resté à l'intelligence balbutiante d'un enfant de cinq ans²² »; lui, dont personne ne veut, passe de longues journées dans la chambre de la vieille femme à découper des images. Il partage avec elle une « extraordinaire ressemblance²³ ». Un jour d'été cependant, alors que Charles, accablé de chaleur, s'endort, tante Dide s'aperçoit que du sang coule de la narine gauche de l'enfant. Devant cette agonie, devant ce visage d'enfant encadré par son sang, l'ancêtre « porta ses mains de squelette à ses tempes, comme si elle avait senti son crâne éclater. Sa bouche s'était ouverte toute grande, et il n'en sortit aucun son²⁴ ». Spectacle troublant : une vieille folle devant un enfant mort qui est son pauvre duplicata et qui réaffirme, par sa ressemblance, que la vie est une suite ininterrompue de répétitions orchestrées par la fêlure. La mort prématurée de Charles, « la tête couchée dans le sang, au milieu de sa royale chevelure blonde épandue, pareil à un de ces petits dauphins exsangues, qui n'ont pu porter l'exécrable héritage de leur race, et qui s'endorment de vieillesse et d'imbécillité dès leurs quinze ans²⁵ », annonce celle, imminente, de la vieille femme (« L'enfant imbécile, d'une beauté de mort, était comme la fin de l'ancêtre, l'oubliée²⁶ »), mais aussi celle d'un cycle et d'une époque. En effet, que révèle l'image? Que le sang est un miroir, et qu'une mort,

22. *Le Docteur Pascal*, Pl., t. V, p. 965.

23. *Ibid.*

24. *Ibid.*, p. 1104. Cette description de tante Dide n'est pas sans rappeler le célèbre tableau de Munch, *Le Cri* (Oslo, Nasjonalgalleriet), qui a d'ailleurs été peint (effet de hasard?) la même année que *Le Docteur Pascal*, en 1893.

25. *Ibid.*

26. *Ibid.*, p. 975.

dans son reflet, en contient toujours une autre. L'horreur et l'absurdité de celle-ci sont d'autant plus flagrantes que la mort de l'enfant est le palimpseste de la vie de l'aïeule : la fin de Charles ne fait qu'écrire, et ceci pour la troisième fois, un drame déjà bien connu de tante Dide :

« C'était toute l'histoire violente de la vieille mère, de leur mère à tous, qui s'évoquait, la passion exaspérée de sa jeunesse, la longue souffrance de son âge mûr. Déjà deux chocs moraux l'avaient terriblement ébranlée : le premier en pleine vie ardente, lorsqu'un gendarme avait abattu d'un coup de feu, comme un chien son amant, le contrebandier Macquart; le second, à bien des années de distance, lorsqu'un gendarme encore, d'un coup de pistolet, avait cassé la tête de son petit-fils Silvère, l'insurgé, la victime des haines et des luttes sanglantes de la famille. Du sang, toujours, l'avait éclaboussé. Et un troisième choc moral l'achevait, du sang l'éclaboussait, ce sang appauvri de sa race qu'elle venait de voir couler si longuement, et qui était par terre, tandis que le royal enfant blanc, les veines et le cœur vides, dormait.

À trois reprises, revoyant toute sa vie, sa vie rouge de passion et de torture que dominait l'image de la loi expiatrice, elle bégaya :

“Le gendarme! le gendarme! le gendarme!”²⁷ ».

Ce qui la frappe et qui va la tuer, nous le voyons, ce n'est pas tant la mort du jeune garçon que la vision réitérée d'une catastrophe antérieure, la tragédie de sa jeunesse : l'assassinat de Macquart. Depuis ce jour, en effet, les années ont passé, mais à l'intérieur de tante Dide rien n'a changé. La douleur souterraine et immuable l'a installée dans une temporalité sans mesure à laquelle elle doit sa longévité. L'effroyable choc de la mort de son amant a fixé le temps, immobilisant son âme et son cœur dans la torpeur, dans un moment cruel et infini de jeunesse. Dès lors, « dans [cette] lente mort physique et morale²⁸ », comme tétanisée par le mal, Adélaïde se réfugie dans le silence, et son corps trouve dans les crises nerveuses une manière de langage. Ainsi, « elle demeurait sur son lit et elle se débattait; elle avait la force effrayante de ces folles hystériques [...]. Ce retour à ces anciennes ardeurs, ces brusques attaques,

27. *Ibid.*, p. 1105.

28. *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 134-135.

secouaient d'une façon navrante son pauvre corps²⁹ » dans lequel la folie enclôt la jeunesse pour qu'elle ne se tarisse pas. Si elles sont le résultat d'un détraquement biologique ou les réclamations violentes et intenses d'un corps condamné à « une impérieuse et involontaire chasteté³⁰ », ces crises apparaissent également comme des soubresauts fulgurants de jeunesse, comme la réactivation physique d'un passé toujours vivace, comme un effort désespéré de retour, une tentative de renouer physiquement avec l'amant défunt par la mémoire du corps. L'hystérie dans l'œuvre zolienne a déjà fait l'objet d'études qui ont montré qu'elle était, pour Zola, « le résultat de la “conversion” de pulsions sexuelles refoulées³¹ ». Il faut, au-delà, souligner à quel point, dans la description des crises de tante Dide, Zola encore une fois fait preuve d'une intuition théorique remarquable. Dans *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Freud, qui n'hésite pas à donner à l'hystérie un caractère plus psychologique que physiologique, écrit : « Les hystériques [...] se souviennent d'événements douloureux passés depuis longtemps, mais ils y sont encore affectivement attachés; ils ne se libèrent pas du passé et négligent pour lui la réalité et le présent³² ». La sensibilité du romancier a pressenti le déplacement du physiologique au psychologique en ne négligeant pas la dimension affective. Dans le cas de tante Dide, la douleur proviendrait d'une incapacité à échapper à la jeunesse : « C'était comme toute sa jeunesse de passion chaude qui éclatait honteusement dans ses froideurs de sexagénaires³³ ». L'amour que tante Dide porte à Silvère est lui aussi à la mesure des ardeurs et des tendresses juvéniles que le jeune garçon réveille chez elle : « Elle adorait l'orphelin secrètement, avec des pudeurs de jeune fille, sans pouvoir trouver des caresses. Parfois, elle le prenait sur ses genoux, elle le regardait longuement de ses yeux pâles. [...] Peut-être lui trouvait-elle une lointaine ressemblance avec le bra-

29. *Ibid.*, p. 135.

30. *Ibid.*

31. Jean Borie, *Zola et les mythes*, Seuil, « Pierres vives », 1971, p. 210, n. 1.

32. Sigmund Freud, *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Payot, « Petite Bibliothèque Payot », 1982, p. 16.

33. *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 135.

connier Macquart³⁴ ». La mort du jeune homme qui réécrit à l'identique celle de l'amant disparu, — dans *Les Rougon-Macquart*, tout est aussi affaire de reprise et de répétition — enferme définitivement l'esprit d'Adélaïde dans les limbes de sa jeunesse que clôturent les aires de la mémoire et de la démence. Seule l'enveloppe charnelle témoigne, par son vieillissement, de la présence et de l'inscription de la vieille femme dans la vie : « Depuis lors, depuis vingt et un ans, c'était chez elle un arrêt de l'intelligence, un affaiblissement brusque, rendant toute réparation impossible. Aujourd'hui, à cent quatre ans, elle vivait toujours, ainsi qu'une oubliée, une démente calme au cerveau ossifié, chez qui la folie pouvait rester indéfiniment stationnaire, sans amener la mort³⁵ ».

Bien que la fêlure envahisse et l'esprit et le corps, elle établit une frontière hermétique entre ces deux instances de l'être, dispensant ainsi Adélaïde du combat ontologique entre les dogmes de la raison et les besoins de la chair. L'histoire tragique de tante Dide est représentative d'une personnalité au tempérament incontrôlable qui reste imperméable à toute forme de norme et que ne commande aucune loi, si ce n'est celle de la répétition, celle du traumatisme et celle de la jeunesse. La jeunesse est hors normes. La « loi expiatrice³⁶ » comme la nomme Zola, et dont le gendarme et l'asile ne sont que des avatars, tentera désespérément de rattraper tante Dide, n'hésitant pas à emprunter les chemins de traverses de la filiation (Silvère et Charles) pour l'atteindre. L'image « chiasmatisque », « raccourci saisissant³⁷ » — un enfant mort de vieillesse prématurée aux pieds d'une très vieille femme toujours vivante —, révèle qu'Adélaïde, à cent cinq ans passés, meurt de la vision d'un « instant » de jeunesse qui, d'infini, devient définitif.

34. *Ibid.*, p. 136.

35. *Le Docteur Pascal*, Pl., t. V, p. 973.

36. *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 1105.

37. Patricia Carles et Béatrice Desgranges, « Émile Zola ou le cauchemar de l'hystérie et les rêveries de l'utérus », *Les Cahiers Naturalistes*, 41^e année, n° 69, 1995, p. 17.

Le cri muet de la « folle innocente³⁸ » devant l'enfant qui agonise résulte aussi de l'essoufflement d'une femme qui assiste, une fois de trop, à la mort de la jeunesse. À cet égard, la fin de *Charles* stigmatise un phénomène plus général, celui d'une jeunesse dépourvue des forces de l'avenir, et qui n'est plus que le corps-rejeton spéculaire des générations passées³⁹. Durant cette agonie, pendant laquelle l'ancien monde tente de toutes ses pauvres forces de crier pour sauver le nouveau, Zola écrit silencieusement toute l'angoisse d'une époque. Le cri muet de tante Dide, écho infini des *Rougon-Macquart*, donne aussi par sa nature antagoniste de force et d'impuissance, la mesure d'une œuvre qui reste constamment tendue entre le cri pour la vie et le cri de l'individu seul devant la mort. À l'intérieur de cette tension, dans l'exploration de corps politique, sociaux et spirituel en crise, l'œuvre d'Émile Zola trouve sa résonance dans le corps, combien paradoxal, de sa jeunesse.

38. Émile Zola, « Documents et plans préparatoires », Pl., t. V, p. 1746.

39. À propos des maîtres que se choisit la jeunesse littéraire, Zola, étonné, écrit : « Chaque fois que notre jeunesse littéraire contemporaine éprouve le besoin de se donner un maître, elle le choisit à l'écart du succès et de la célébrité, parmi les foudroyés de la destinée du livre, ceux qui ont manqué leur vie, qui sont morts dans l'amertume finale de ne pas occuper la place qu'ils avaient l'ambition de prendre. Pour employer le vilain mot, il lui faut des ratés à cette jeunesse, des avortés et des incomplets, des malchanceux », « Verlaine », *Le Figaro*, 18 janvier 1896; *O.C.*, t. XIV, p. 719. Sur le rapport de Zola avec la jeunesse littéraire contemporaine, avec les symbolistes et les décadents, voir Philippe Oriol, « "J'accuse...!" ou la rédemption : Émile Zola et les "Jeunes" », *Les Cahiers Naturalistes*, 44^e année, n° 72, 1998, pp.93-104.

A N N E X E

« Enquête lexicographique. 1680-1935 »

Table alphabétique des auteurs et des titres

[Académie française] : *Dictionnaire de l'Académie française*, 1694 [2e éd., 1718; 3e éd., 1740; 4e éd., 1762; 5e éd., 1798; éd. revue par Jean-Charles Laveaux, 1802; 6e éd., 1835; 7e éd., 1879; 8e éd., 1932-1935].

[Barbou frères, imprimeurs-libraires] : *Nouveau Vocabulaire français rédigé sur le plan du vocabulaire de Wailly, nouvelle édition appropriée aux progrès des Lumières, et rédigé sur le plan du vocabulaire de Wailly, précédée [...]*, Limoges, chez Barbou frères, imprimeurs-libraires, 1847, 1 vol. in-8 [14e éd., 1867].

L'exemplaire de Bibliothèque Nationale de France de la 14e édition est daté « 1867 » par le timbre du Dépôt légal.

Barré, Louis : *Complément au Dictionnaire de l'Académie*, 1862, 1 vol. in-4.

Beaujean, Amédée : *Dictionnaire de la langue française, abrégé du Dictionnaire de É. Littré de l'Académie française avec un supplément d'histoire et de géographie*, [...] ouvrage adopté par les commissions d'examen instituées près le ministère de l'Instruction publique, Librairie Hachette, 7e éd., 1883, 1 vol. in-8.

Bescherelle, Louis-Nicolas : *Dictionnaire national ou Dictionnaire universel de la langue française, plus exact et plus complet que tous les dictionnaires qui existent [...]*, Garnier Frères, 11e éd., 1865 [1843], 2 vol. in-4.

Boissière, Prudence : *Dictionnaire analogique de la langue française. Répertoire complet des mots par les idées et des idées par les mots*, Larousse et Boyer, 1862, 1 vol. in-8.

Boiste, Pierre-Claude-Victoire : *Dictionnaire universel de la langue française ou Manuel d'orthographe et de néologie*, An IX [1800], 1 vol. in-8 oblong [8e éd. revue, corrigée et considérablement augmentée par Charles Nodier, 1834; 13e éd. revue, corrigée, considérablement augmentée par Charles Nodier et Louis Barré, 1855].

Bransiet, Frère Philippe : *Dictionnaire de la langue française à l'usage des écoles chrétiennes*, Tours, Mame / Paris, Poussielgue-Rusand, 1852, 1 vol. in-8 [2e éd., 1861].

D'Hautel : *Dictionnaire du bas-langage ou Des Manières de parler usitées parmi le peuple*, Léopold Colin, Libraire, 1808, 2 vol. in-8.

Dictionnaire de la conversation et de la lecture, inventaire raisonné des notions les plus indispensables à tous, par une société de gens de lettres sous la direction de M. W[illiam] Duckett, 1832-1839, Librairie Belin-Mandar, 52 vol. in-8.

Dictionnaire des gens du monde, historique, littéraire, critique, moral, physique, militaire, politique, caractéristique et social, où l'on traite [...], A Paris, chez J. P. Costard, libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais, la porte cochère au-deffus du Collège, 1770, 5 vol.

D'après Alexandre Barbier (*Dictionnaire des anonymes et pseudonymes*, 2e éd., 1822-1827), Antoine-Fabio Sticotti serait l'auteur de cet ouvrage. Le *Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque Nationale*, partie Auteurs, mentionne cette attribution.

Dictionnaire des sciences médicales, par une société de médecins et de chirurgiens, Panckoucke, 1812-1822, 60 vol. in-8¹.

Dochez, Louis : *Nouveau Dictionnaire de la langue française*, Libr. ecclésiastique Ch. Fouraut, 1860, 1 vol. in-4.

Dupiney de Vorepierre, Jean-François-Marie Bertet : *Dictionnaire français illustré et Encyclopédie universelle [...] dirigé par B. Dupiney de Vorepierre et rédigé par une société de savants et de gens de lettres*, Aux bureaux de la publication / Michel Lévy frères, 1860-1864, 2 vol.

Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, mis en ordre et publié par M. Diderot, et quant à la Partie Mathématique, par M. D'Alembert, 1751-1772, 17 vol. de texte, 11 vol. de planches.

Encyclopédie catholique, répertoire universel et raisonné des sciences, des lettres, des arts et des métiers, formant une bibliothèque universelle, publiée par la Société de l'Encyclopédie catholique, sous la direction de M. l'abbé Glaire, professeur d'hébreu à la Sorbonne, de M. le vicomte Walsh, et d'un comité d'orthodoxie, Parent-Desbarres, 1839-1848, 18 vol. in-4.

Encyclopédie moderne ou Dictionnaire abrégé des sciences, des lettres et des arts, avec l'indication des ouvrages ou les divers sujets sont développés et approfondis, par M[arc-Antoine] Courtin, ancien magistrat et par une société de gens de lettres, Au Bureau de l'Encyclopédie, 1824-1832, 24 vol. in-8 et 2 de planches [2e éd. en 27 vol. in-8, 3 vol. de planches et 12 de *Complément*, 1846-1863].

Furetière, Antoine : *Dictionnaire universel*, Arnout et Reinier Leers, 1690, 3 vol. in-4.

Gattel, abbé Claude-Marie : *Dictionnaire universel portatif de la langue française*, Lyon, chez Veuve Buynand née Bruyset, libraire, 2e édition, 1813 [1re édition, 1797], 2 vol. in-8 [8e éd., 1854].

La Grande Encyclopédie. Inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts par une société de savants et de gens de lettres, sous la direction de M. Berthelot [...], H. Lamirault et Cie, s.d. [après 1885], 31 vol. in-4.

Hatzfeld, Adolphe et Arsène Darmesteter, avec le concours de M. Antoine Thomas : *Dictionnaire général de la langue française du commencement du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours précédé d'un traité sur la formation de la langue et contenant [...]*, Delagrave, 1890-1900, 2 vol. in-4.

[Imprimerie de F. Dumoulin] : *Dictionnaire de la langue française, avec la prononciation figurée; contenant tous les mots du Dictionnaire de l'Académie, [...] nouvelle édition classique d'où l'on a écarté tous les mots qui peuvent blesser les mœurs ou les convenances, [...]*, Lyon, Imprimerie de F. Dumoulin, libraire, 1 vol. in-8.

Larédais, Napoléon : *Dictionnaire général et grammatical des dictionnaires français, Extrait et Complément de tous les Dictionnaires les plus célèbres*, Bureau central, 1834, 2 vol. in-4 [14e éd. revue sous la direction de M. D. Chésurolles et Louis Barré, 1862].

Larchey, Lorédan : *Les Excentricités de la langue française*, aux bureaux de la *Revue anecdotique*, 2e éd., 1861, 1 vol. in-12 de XVI-268 p. [7e éd. sous le titre *Dictionnaire historique d'argot*, 1878, 1 vol. in-8].

1. Nous avons relevé la notice « Adolescence » au tome I (1812, p. 159-160); mais nous n'avons pu consulter le tome XXVI (contenant le terme « Jeunesse »); ni le tome XLVI (contenant les termes « Pubère » et « Puberté »).

La première édition, parue en 1860 en un volume in-16 paginé 357-660 et 73-118, se compose de tirés à part des tomes VIII et IX de la *Revue anecdotique*.

- Larousse, Pierre : *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle*, Librairie Larousse, 1865-1876, 15 vol. in-4 (2 vol. de Suppléments en 1878 et 1890).
- Laveaux, Jean-Charles : *Nouveau Dictionnaire de la langue française, où l'on trouve tous les mots de la langue usuelle, les étymologies, l'explication détaillée des synonymes [...]*, 1820, 2 vol. in-4 [2e éd., 1828].
- Laveaux, Jean-Charles : *Dictionnaire raisonné des difficultés grammaticales et littéraires de la langue française*, 2e édition, revue, corrigée, et considérablement augmentée, 1822, Ledentu, 2 vol. in-8 [4e éd. revue par Charles Marty-Laveaux, 1873].
- Laveaux, Jean-Charles : *Nouveau Dictionnaire portatif de la langue française, [...] Ouvrage extrait des meilleurs traités qui ont paru en ce genre, et particulièrement, du grand Dictionnaire de la langue française du même auteur, publié en 1820*, Ledentu, 1825, 1 vol. in-16.
- Le Goarant de Tromelin, M.-B.-O. : *Nouveau Dictionnaire critique de la langue française*, Librairie de V[eu]ve Berger-Levrault et fils, Paris / Strasbourg, 1858, 1 vol. in-4.
- Levée, Jérôme-Balthasar : *Dictionnaire des épithètes françaises*, nouvelle édition, revue et considérablement augmentée; précédé d'un traité sur l'emploi des épithètes, L'Huillier, libraire, 1817, 1 vol. in-8.
- Littre, Émile : *Dictionnaire de la langue française*, Hachette, 1863-1873, 4 vol. in-4 (un vol de Supplément en 1877).
- Noël, François et Charles-Pierre Chapsal : *Nouveau Dictionnaire de la langue française, rédigé sur le plan du dictionnaire anglais de Johnson, enrichi d'exemples tirés des meilleurs écrivains des deux derniers siècles, et dans lequel on trouve [...]*, Toul, chez J. Carez, imprimeur-libraire, Paris, 1826, 1 vol. in-8 [17e édition revue avec le plus grand soin, 1860].
- Nysten, Pierre-Hubert : *Dictionnaire de médecine, et des sciences accessoires à la médecine, avec l'étymologie de chaque terme; suivi de deux vocabulaires, l'un latin, l'autre grec*; J.-A. Brosson, Libraire, 1814, 1 vol. in-8 [7e éd., 1839; 10e éd. entièrement refondue par Émile Littré et Charles Robin, 1855, 2 vol. in-8].
- Philipon La Madelaine, Louis : *Dictionnaire portatif de la langue française, d'après le système orthographique de l'Académie*, dans *Petite Encyclopédie portative*, tome XVI, chez Capelle et Renard, libraires-Commissionnaires, 1810, 2 vol. in-12 [4e éd. publiée par J.-A. Boiste].
- Planche, Joseph : *Dictionnaire françois de la langue oratoire et poétique, suivi d'un vocabulaire de tous les mots qui appartiennent au langage vulgaire*, Librairie de Gide Fils, 1819-1822, 3 vol. in-8.
- Poitevin, Prosper : *Dictionnaire de la langue française. Glossaire raisonné de la langue écrite et parlée [...]*, 2e éd., Librairie de F. Chamerot, J. Lecoffre libraire, Firmin Didot, libraire, 1851, 1 vol. in-8.
- Raymond, François : *Dictionnaire général de la langue française et Vocabulaire universel des sciences, des arts et des métiers*, 2e éd., 1835, chez Aimé André, libraire, 2 vol. in-4.
- Richelet, Pierre : *Dictionnaire françois*, Genève, Jean Hemran Widerhold, 1680, 2 vol. in-4.
- [Trévoux] : *Dictionnaire universel françois et latin*, 1704, 3 vol. in-folio [6e éd., 1771].

- Vanier, Victor-Augustin : *Dictionnaire grammatical, critique et philosophique de la langue française*, chez l'auteur, chez Brunot-Labre, chez Delalain, chez Dupont, chez Janet et Cotel, 1836, 1 vol. in-8.
- Verger, Pierre-Victor : *Dictionnaire universel de la langue française rédigé d'après le Dictionnaire de l'Académie et ceux de Laveaux, Gattel, Boiste, Mayeux, Wailly, Cormon, etc.; contenant [...]*, Librairie classique-élémentaire, 1823, 2 vol. in-8 [7e éd. par Charles Nodier et Pierre-Victor Verger, 1835].
- Wailly, François de et Étienne-Augustin de Wailly : *Nouveau Vocabulaire françois où l'on a suivi l'orthographe du Dictionnaire de l'Académie, dans lequel on trouve de plus [...]*, Seconde édition, considérablement augmentée par l'auteur, et revue, quant aux termes de Médecine, d'Anatomie, et d'histoire naturelle, par M. Bosquillon, médecin de Paris et professeur de langue Grecque au collège de France, A Paris, chez Rémont, Libraire, An XII. — 1803, 1 vol. in-8 [13e éd. revue et corrigée par Alfred de Wailly, 1826; 21e éd. revue et corrigée par Alfred de Wailly, 1844].

Table chronologique des éditions

- 1680 *Dictionnaire françois*, par Pierre Richelet, Genève, Jean Hemran Widerhold, 2 vol. in-4.
- 1690 *Dictionnaire universel*, par Antoine Furetière, Arnout et Reinier Leers, 3 vol. in-4.
- 1694 [Académie française] : *Dictionnaire de l'Académie française*.
- 1704 [Trévoux] : *Dictionnaire universel françois et latin*, 3 vol. in-folio.
- 1718 [Académie française] : *Nouveau Dictionnaire de l'Académie française*, 2e éd., 2 vol.
- 1740 [Académie française] : *Nouveau Dictionnaire de l'Académie française*, 3e éd., 2 vol.
- 1751-1772 *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, mis en ordre et publié par M. Diderot, et quant à la Partie Mathématique, par M. D'Alembert, 17 vol. de texte, 11 vol. de planches.
- 1762 [Académie française] : *Dictionnaire de l'Académie française*, 4e éd., 2 vol.
- 1770 *Dictionnaire des gens du monde, historique, littéraire, critique, moral, physique, militaire, politique, caractéristique et social, où l'on traite [...]*, A Paris, chez J. P. Costard, libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais, la porte cochère au-deffus du Collège, 5 vol.
- 1771 [Trévoux] : *Dictionnaire universel françois et latin vulgairement appelé Dictionnaire de Trévoux [...]*, nouvelle édition corrigée et considérablement augmentée en 8 vol. in-folio, 6e éd.
- 1798 [Académie française] : *Dictionnaire de l'Académie française*, revu, corrigé et augmenté par l'Académie elle-même, 5e édition, 2 vol.
- 1800 *Dictionnaire universel de la langue française ou Manuel d'orthographe et de néologie*, par Pierre-Claude-Victoire Boiste, 1 vol. in-8 oblong.
- 1802 *Dictionnaire de l'Académie française, nouvelle édition augmentée de plus de vingt mille articles [...]* par Jean-Charles Thibault de Laveaux, Paris, Moutardier, Germinal, An X [1802], 2 vol. in-4.
- 1803 *Nouveau Vocabulaire françois où l'on a suivi l'orthographe du Dictionnaire de l'Académie, dans lequel on trouve de plus [...]* par MM. [François] de Wailly, membre de l'Institut National, et [Étienne-Augustin] de Wailly, chef de l'enseignement au Prytanée de Paris, Seconde édition, considérablement augmentée par l'auteur, et revue, quant aux termes de Médecine, d'Anatomie, et d'histoire naturelle, par M. Bosquillon, médecin de Paris et professeur de langue Grecque au collège de France, chez Rémont, Libraire, An XII. — 1803, 1 vol. in-8.
- 1808 *Dictionnaire du bas-langage ou Des Manières de parler usitées parmi le peuple*, par D'Hautel, Léopold Colin, Libraire, 2 vol. in-8.
- 1810 *Dictionnaire portatif de la langue française, d'après le système orthographique de l'Académie*, par M. L[ouis] Ph[ilipon] de Lamadelaine, de l'Académie de Lyon, *Petite Ency-*

- clopédie portative*, tome XVI, chez Capelle et Renard, libraires-Commissionnaires, 2 vol. in-12.
- 1812-1822 *Dictionnaire des sciences médicales, par une société de médecins et de chirurgiens*, Panckoucke, 60 vol. in-8².
- 1813 *Dictionnaire universel portatif de la langue française*, par Cl[au]de-M[arie] Gattel, Lyon, chez Veuve Buynand née Bruyset, libraire, 2e édition [1re édition, 1797], 2 vol. in-8.
- 1814 *Dictionnaire de médecine, et des sciences accessoires à la médecine, avec l'étymologie de chaque terme; suivi de deux vocabulaires, l'un latin, l'autre grec*; par P[ierre]-H[ubert] Nysten, Docteur en Médecine, professeur de Matière médicale [...], chez J.-A. Brosson, Libraire, 1 vol. in-8.
- 1817 *Dictionnaire des épithètes françaises*, nouvelle édition, revue et considérablement augmentée; précédé d'un traité sur l'emploi des épithètes par J[érôme]-B[althasar] Levée, docteur ès-lettres, ancien professeur de rhétorique et de la littérature latine, L'Huillier, libraire, 1 vol. in-8.
- 1819-1822 *Dictionnaire françois de la langue oratoire et poétique, suivi d'un vocabulaire de tous les mots qui appartiennent au langage vulgaire*, par J[oseph] Planche, professeur de rhétorique au Collège Royal de Bourbon, Librairie de Gide Fils, 3 vol. in-8.
- 1820 *Nouveau Dictionnaire de la langue française, où l'on trouve tous les mots de la langue usuelle, les étymologies, l'explication détaillée des synonymes [...]*, par Jean-Charles Laveaux, 2 vol. in-4.
- 1822 *Dictionnaire raisonné des difficultés grammaticales et littéraires de la langue française*, par J[ean]-Ch[arles] Laveaux, 2e édition, revue, corrigée, et considérablement augmentée, Ledentu, 2 vol. in-8.
- 1823 *Dictionnaire de la langue française, abrégé du Dictionnaire de l'Académie*, par [Louis] Philipon La Madelaine, 4e éd., publiée par J.-A. Boiste, chez Boiste fils aîné, 1 vol. in-8.
- 1823 *Dictionnaire universel de la langue française rédigé d'après le Dictionnaire de l'Académie et ceux de Laveaux, Gattel, Boiste, Mayeux, Wailly, Cormon, etc.; contenant [...]*, par [Pierre]-J[ictor] Verger, Librairie classique-élémentaire, 2 vol. in-8.
- 1824-1832 *Encyclopédie moderne ou Dictionnaire abrégé des sciences, des lettres et des arts, avec l'indication des ouvrages ou les divers sujets sont développés et approfondis*, par M[arc-Antoine] Courtin, ancien magistrat et par une société de gens de lettres, Au Bureau de l'Encyclopédie, 24 vol. in-8 et 2 de planches.
- 1825 *Nouveau Dictionnaire portatif de la langue française*, par J[ean]-Ch[arles] Laveaux; [...] *Ouvrage extrait des meilleurs traités qui ont paru en ce genre, et particulièrement, du grand Dictionnaire de la langue française du même auteur, publié en 1820*, Ledentu, 1 vol. in-16.
- 1826 *Nouveau Dictionnaire de la langue française, rédigé sur le plan du dictionnaire anglais de Johnson, enrichi d'exemples tirés des meilleurs écrivains des deux derniers siècles, et dans lequel on trouve [...]*, par M. [François] Noël, inspecteur-général de l'Université, chevalier de la Légion-d'Honneur, et M. [Charles-Pierre] Chapsal, professeur de grammaire générale; auteurs de la nouvelle *Grammaire française* adopté par le Conseil royal

2. Nous avons relevé la notice « Adolescence » au tome I (1812, p. 159-160); mais nous n'avons pu consulter le tome XXVI (contenant le terme « Jeunesse »); ni le tome XLVI (contenant les termes « Pubère » et « Puberté »).

- de l'Instruction publique, etc., etc., Toul, chez J. Carez, imprimeur-libraire, Paris, 1 vol. in-8.
- 1826 *Nouveau Vocabulaire français où l'on a suivi l'orthographe adoptée pour la prochaine édition du Dictionnaire de l'Académie, dans lequel on trouve de plus [...]* par MM. [François] de Wailly, membre de l'Institut, et [Étienne-Augustin] de Wailly, proviseur du collège royal de Henri IV, 13e édition, revue et corrigée par Alfred de Wailly, professeur au collège royal de Henri IV, chez Rémond, Libraire, 1 vol. in-8.
- 1828 *Nouveau Dictionnaire de la langue française, où l'on trouve tous les mots de la langue usuelle, les étymologies, l'explication détaillée des synonymes [...]*, par Jean-Charles Laveaux, 2e éd. [publiée par sa fille Rose-Dorothée Thibault-Laveaux, Mme Jean-Baptiste Marty], Deterville, 2 vol. in-4.
- 1832-1839 *Dictionnaire de la conversation et de la lecture, inventaire raisonné des notions les plus indispensables à tous, par une société de gens de lettres sous la direction de M. W[illiam] Duckett*, Librairie Belin-Mandar, 52 vol. in-8.
- 1834 *Dictionnaire universel de la langue française avec le latin et les étymologies, extrait comparatif, concordance et critique de tous les dictionnaires; Manuel encyclopédique de grammaire, d'orthographe, de vieux langage, de néologie*, par P[ierre]-C[laude]-V[ictoire] Boiste, 8e éd. revue, corrigée et considérablement augmentée par Charles Nodier, Firmin Didot frères, Rey et Belhatte, libraires, 1 vol. in-4.
- 1834 *Dictionnaire général et grammatical des dictionnaires français, Extrait et Complément de tous les Dictionnaires les plus célèbres*, par Napoléon Landais, Bureau central, 2 vol. in-4.
- 1835 [Académie française] : *Dictionnaire de l'Académie française*, 6e éd., 2 vol. in-4.
- 1835 *Dictionnaire universel de la langue française rédigé d'après le Dictionnaire de l'Académie et ceux de Wailly, Laveaux, Gattel, Boiste, Mayeux, Cormon, etc., contenant [...]*, par Ch[arles] Nodier et par [Pierre]-V[ictor] Verger, 7e éd., Librairie classique-élémentaire de Belin-Mandar, 2 vol. in-8.
- 1835 *Dictionnaire général de la langue française et Vocabulaire universel des sciences, des arts et des métiers*, par François Raymond, 2e éd., chez Aimé André, libraire, 2 vol. in-4.
- 1836 *Dictionnaire grammatical, critique et philosophique de la langue française*, par Victor-Augustin Vanier, membre de plusieurs sociétés savantes, auteur de plusieurs ouvrages approuvés par l'Université de France, chez l'auteur, chez Brunot-Labre, chez Delalain, chez Dupont, chez Janet et Cotel, 1 vol. in-8.
- 1839 *Dictionnaire de médecine, de chirurgie, de pharmacie, des sciences accessoires et de l'art vétérinaire*, par P[ierre]-H[ubert] Nysten, 7e édition, augmentée de plus d'un quart [...], J. S. Chaudé, 1 vol. in-8.
- 1839-1848 *Encyclopédie catholique, répertoire universel et raisonné des sciences, des lettres, des arts et des métiers, formant une bibliothèque universelle, publiée par la Société de l'Encyclopédie catholique, sous la direction de M. l'abbé Glaire, professeur d'hébreu à la Sorbonne, de M. le v[icomte] Walsh, et d'un comité d'orthodoxie*, Parent-Desbarres, 18 vol. in-4.
- 1844 *Nouveau Vocabulaire français de De Wailly où l'on a suivi l'orthographe du Dictionnaire de l'Académie, dans lequel on trouve de plus [...]* par François de Wailly, membre de l'Institut, et Étienne-Augustin de Wailly, proviseur du Lycée Napoléon et du collège royal de Henri IV, 21e édition, revue et corrigée par Alfred de Wailly, officier de la Légion d'Honneur, proviseur du collège royal de Henri IV, ouvrage adopté par l'Université, Paris / Lyon, Librairie classique de Périsse frères, 1 vol. in-8.

- 1846-1863 *Encyclopédie moderne ou Dictionnaire abrégé des sciences, des lettres et des arts, de l'industrie, de l'agriculture et du commerce*, nouvelle édition entièrement refondue et augmentée de près du double, publiée par MM. Firmin Didot Frères, sous la direction de M. Léon Renier [puis de MM. Noël des Verges et Édouard Carteron], 27 vol. in-8, 3 vol. de planches et 12 de *Complément*.
- 1847 *Nouveau Vocabulaire français rédigé sur le plan du vocabulaire de Wailly, nouvelle édition appropriée aux progrès des Lumières, et rédigé sur le plan du vocabulaire de Wailly, précédée [...]*, Limoges, chez Barbou frères, imprimeurs-libraires, 1 vol. in-8.
- 1851 *Dictionnaire de la langue française. Glossaire raisonné de la langue écrite et parlée [...]*, par P[rosper] Poitevin, 2e éd., Librairie de F. Chamerot, J. Lecoffre libraire, Firmin Didot, libraire, 1 vol. in-8.
- 1852 *Dictionnaire de la langue française à l'usage des écoles chrétiennes*, par F[rère] P[hilippe] B[ransiet], Tours, Mame / Paris, Poussielgue-Rusand, 1 vol. in-8.
- 1853 *Dictionnaire de la langue française, avec la prononciation figurée; contenant tous les mots du Dictionnaire de l'Académie, [...] nouvelle édition classique d'où l'on a écarté tous les mots qui peuvent blesser les mœurs ou les convenances, [...]*, Lyon, Imprimerie de F. Dumoulin, libraire, 1 vol. in-8.
- 1854 *Dictionnaire universel de la langue française*, par Cl[aude]-M[arie] Gattel, chez Comon,, 8e édition, 2 vol. in-8.
- 1855 *Dictionnaire universel de la langue française avec le latin et l'étymologie, extrait comparatif, concordance, critique et supplément de tous les dictionnaires français; Manuel encyclopédique de grammaire, d'orthographe, de vieux langage, de néologie*, par P[ierre]-C[laude]-V[ictoire] Boiste, 13e éd. revue, corrigée, considérablement augmentée par Charles Nodier et Louis Barré, Firmin Didot frères, Rey et Belhatte, libraires, 1 vol. in-4.
- 1855 *Dictionnaire de médecine, de chirurgie, de pharmacie, des sciences accessoires et de l'art vétérinaire*, de P[ierre]-H[ubert] Nysten, 10e éd. entièrement refondue par É[mile] Littré et Ch[arles] Robin, J.-B. Baillière, 1855, 2 vol. in-8.
- 1858 *Nouveau Dictionnaire critique de la langue française*, par B. Le Goarant, Librairie de V[eu]ve Berger-Levrault et fils, Paris / Strasbourg, 1 vol. in-4.
- 1860 *Nouveau Dictionnaire de la langue française*, par Louis Dochez, Libr. ecclésiastique Ch. Fouraut, 1 vol. in-4.
- 1860 *Nouveau Dictionnaire de la langue française enrichi d'exemples tirés des meilleurs écrivains des deux derniers siècles, et dans lequel on trouve [...]*, par M. [François] Noël, inspecteur-général de l'Université, chevalier de la Légion-d'Honneur, et M. [Charles-Pierre] Chapsal, professeur de grammaire générale, chevalier de la Légion-d'Honneur, 17e édition, revue avec le plus grand soin. Ouvrage adopté pour les Lycées et pour les Écoles primaires supérieures par le Conseil de l'Université, et dont l'usage est autorisé pour les Écoles militaires et pour la Maison impériale de St-Denis, Maire-Nyon, libraire, Roret, Hachette, Delalain, 1 vol. in-8.
- 1860-1864 *Dictionnaire français illustré et Encyclopédie universelle [...]* dirigé par B[ertet] Dupiney de Vorepierre et rédigé par une société de savants et de gens de lettres, Aux bureaux de la publication / Michel Lévy frères, 2 vol.
- 1861 *Dictionnaire de la langue française à l'usage des écoles chrétiennes*, par F[rère] P[hilippe] B[ransiet], Tours, Mame / Paris, Poussielgue-Rusand, 2e éd., 1 vol. in-8.

- 1861 *Les Excentricités de la langue française*, par Lorédan Larchey, aux bureaux de la *Revue anecdotique*, 2e éd., 1 vol. in-12.
- 1862 *Complément au Dictionnaire de l'Académie*, par Louis Barré, 1 vol. in-4.
- 1862 *Dictionnaire analogique de la langue française. Répertoire complet des mots par les idées et des idées par les mots*, par P[rudence] Boissière, Larousse et Boyer, 1 vol. in-8.
- 1862 *Grand Dictionnaire général et grammatical des dictionnaires français, offrant le résumé le plus exact et le plus complet de la Lexicographie française et de tous les Dictionnaires spéciaux*, par Napoléon Landais, 14 éd. revue sous la direction de M. D. Chésurolles et L[ouis] Barré, Didier et Cie, 2 vol. in-4.
- 1863-1873 *Dictionnaire de la langue française*, par Émile Littré, Hachette, 1863-1873, 4 vol. in-4 (un vol. de Supplément en 1877).
- 1865 *Dictionnaire national ou Dictionnaire universel de la langue française, plus exact et plus complet que tous les dictionnaires qui existent [...]*, par M. [Louis-Nicolas] Besche-relle aîné, Garnier Frères, 11e éd., 2 vol. in-4.
- 1865-1876 *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle*, par Pierre Larousse, Librairie Larousse, 15 vol. in-4 (2 vol. de Suppléments en 1878 et 1890).
- 1867 *Nouveau Vocabulaire français rédigé sur le plan du vocabulaire de Wailly, nouvelle édition appropriée aux progrès des Lumières, et rédigé sur le plan du vocabulaire de Wailly, précédée [...]*, Limoges, chez Barbou frères, imprimeurs-libraires, 14e éd., 1 vol. in-8.
- 1873 *Dictionnaire raisonné des difficultés grammaticales et littéraires de la langue française*, par J[ean]-Ch[arles] Laveaux, revue [...] par Ch[arles] Marty-Laveaux, 4e édition [1re éd. corrigée : 1846], Hachette, 1 vol. in-8.
- 1878 *Dictionnaire historique d'argot*, septième édition des *Excentricités du langage*, considérablement augmentée et mise à la hauteur des révolutions du jour, par Lorédan Larchey, Dentu, 1 vol. in-8.
- 1879 [Académie française] : *Dictionnaire de l'Académie française*, 7e éd., 2 vol. in-4.
- 1883 *Dictionnaire de la langue française, abrégé du Dictionnaire de É. Littré de l'Académie française avec un supplément d'histoire et de géographie*, par A[médée] Beaujean, ancien professeur au Lycée Louis-Le-Grand, inspecteur de l'Académie de Paris, ouvrage adopté par les commissions d'examen instituées près le ministère de l'Instruction publique, Librairie Hachette, 7e éd., 1 vol. in-8.
- [après 1885] *La Grande Encyclopédie. Inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts* par une société de savants et de gens de lettres, sous la direction de M. Berthelot [...], H. Lamirault et Cie, s.d., 31 vol. in-4.
- 1890-1900 *Dictionnaire général de la langue française du commencement du XVIIe siècle jusqu'à nos jours précédé d'un traité sur la formation de la langue et contenant [...]*, par MM. Adolphe Hatzfeld et Arsène Darmesteter, avec le concours de M. Antoine Thomas, Delagrave, 2 vol. in-4.
- 1932-1935 [Académie française] : *Dictionnaire de l'Académie française*, 8e éd., 2 vol. in-4.

« Adolescence. — Adolescent (te) »

Table alphabétique des auteurs et des titres

- [Académie française] : *Dictionnaire de l'Académie française*, 1694 [2e éd., 1718; 3e éd., 1740; 4e éd., 1762; 5e éd., 1798; éd. revue par Jean-Charles Laveaux, 1802; 6e éd., 1835; 7e éd., 1879; 8e éd., 1932-1935].
- [Barbou frères, imprimeurs-libraires] : *Nouveau Vocabulaire français rédigé sur le plan du vocabulaire de Wailly, nouvelle édition appropriée aux progrès des Lumières, et rédigé sur le plan du vocabulaire de Wailly, précédée [...]*, Limoges, chez Barbou frères, imprimeurs-libraires, 1847, 1 vol. in-8 [14e éd., 1867].
L'exemplaire de Bibliothèque Nationale de France de la 14e édition est daté « 1867 » par le timbre du Dépôt légal.
- Beaujean, Amédée : *Dictionnaire de la langue française, abrégé du Dictionnaire de É. Littré de l'Académie française avec un supplément d'histoire et de géographie*, [...] ouvrage adopté par les commissions d'examen instituées près le ministère de l'Instruction publique, Librairie Hachette, 7e éd., 1883, 1 vol. in-8.
- Bescherelle, Louis-Nicolas : *Dictionnaire national ou Dictionnaire universel de la langue française, plus exact et plus complet que tous les dictionnaires qui existent [...]*, Garnier Frères, 11e éd., 1865 [1843], 2 vol. in-4.
- Boissière, Prudence : *Dictionnaire analogique de la langue française. Répertoire complet des mots par les idées et des idées par les mots*, Larousse et Boyer, 1862, 1 vol. in-8.
- Boiste, Pierre-Claude-Victoire : *Dictionnaire universel de la langue française ou Manuel d'ortographe et de néologie*, An IX [1800], 1 vol. in-8 oblong [8e éd. revue, corrigée et considérablement augmentée par Charles Nodier, 1834; 13e éd. revue, corrigée, considérablement augmentée par Charles Nodier et Louis Barré, 1855].
- Bransiet, Frère Philippe : *Dictionnaire de la langue française à l'usage des écoles chrétiennes*, Tours, Mame / Paris, Poussielgue-Rusand, 1852, 1 vol. in-8 [2e éd., 1861].
- Dictionnaire des sciences médicales, par une société de médecins et de chirurgiens*, Panckoucke, 1812-1822, 60 vol. in-8.
- Dochez, Louis : *Nouveau Dictionnaire de la langue française*, Libr. ecclésiastique Ch. Fouraut, 1860, 1 vol. in-4.
- Dupiney de Vorepierre, Jean-François-Marie Bertet : *Dictionnaire français illustré et Encyclopédie universelle [...]* dirigé par B. Dupiney de Vorepierre et rédigé par une société de savants et de gens de lettres, Aux bureaux de la publication / Michel Lévy frères, 1860-1864, 2 vol.
- Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, mis en ordre et publié par M. Diderot, et quant à la Partie Mathématique, par M. D'Alembert, 1751-1772, 17 vol. de texte, 11 vol. de planches.
- Encyclopédie catholique, répertoire universel et raisonné des sciences, des lettres, des arts et des métiers, formant une bibliothèque universelle, publiée par la Société de l'Encyclopédie catholique, sous la direction de M. l'abbé Glaire, professeur d'hébreu à la Sorbonne, de M. le v[icomte] Walsh, et d'un comité d'orthodoxie*, Parent-Desbarres, 1839-1848, 18 vol. in-4.

- Encyclopédie moderne ou Dictionnaire abrégé des sciences, des lettres et des arts, avec l'indication des ouvrages ou les divers sujets sont développés et approfondis*, par M[arc-Antoine] Courtin, ancien magistrat et par une société de gens de lettres, Au Bureau de l'Encyclopédie, 1824-1832, 24 vol. in-8 et 2 de planches [2e éd. en 27 vol. in-8, 3 vol. de planches et 12 de *Complément*, 1846-1863].
- Furetière, Antoine : *Dictionnaire universel*, Arnout et Reinier Leers, 1690, 3 vol. in-4.
- Gattel, abbé Claude-Marie : *Dictionnaire universel portatif de la langue française*, Lyon, chez Veuve Buynand née Bruyset, libraire, 2e édition, 1813 [1re édition, 1797], 2 vol. in-8 [8e éd., 1854].
- La Grande Encyclopédie. Inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts* par une société de savants et de gens de lettres, sous la direction de M. Berthelot [...], H. Lamirault et Cie, s.d. [après 1885], 31 vol. in-4.
- Hatzfeld, Adolphe et Arsène Darmesteter, avec le concours de M. Antoine Thomas : *Dictionnaire général de la langue française du commencement du XVIIe siècle jusqu'à nos jours précédé d'un traité sur la formation de la langue et contenant [...]*, Delagrave, 1890-1900, 2 vol. in-4.
- [Imprimerie de F. Dumoulin] : *Dictionnaire de la langue française, avec la prononciation figurée; contenant tous les mots du Dictionnaire de l'Académie, [...] nouvelle édition classique d'où l'on a écarté tous les mots qui peuvent blesser les mœurs ou les convenances, [...]*, Lyon, Imprimerie de F. Dumoulin, libraire, 1 vol. in-8.
- Landais, Napoléon : *Dictionnaire général et grammatical des dictionnaires français, Extrait et Complément de tous les Dictionnaires les plus célèbres*, Bureau central, 1834, 2 vol. in-4 [14e éd. revue sous la direction de M. D. Chésurolles et Louis Barré, 1862].
- Larousse, Pierre : *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle*, Librairie Larousse, 1865-1876, 15 vol. in-4 (2 vol. de Suppléments en 1878 et 1890).
- Laveaux, Jean-Charles : *Nouveau Dictionnaire de la langue française, où l'on trouve tous les mots de la langue usuelle, les étymologies, l'explication détaillée des synonymes [...]*, 1820, 2 vol. in-4 [2e éd., 1828].
- Laveaux, Jean-Charles : *Nouveau Dictionnaire portatif de la langue française, [...] Ouvrage extrait des meilleurs traités qui ont paru en ce genre, et particulièrement, du grand Dictionnaire de la langue française du même auteur, publié en 1820*, Ledentu, 1825, 1 vol. in-16.
- Le Goarant de Tromelin, M.-B.-O. : *Nouveau Dictionnaire critique de la langue française*, Librairie de V[eu]ve Berger-Levrault et fils, Paris / Strasbourg, 1858, 1 vol. in-4.
- Levée, Jérôme-Balthasar : *Dictionnaire des épithètes françaises*, nouvelle édition, revue et considérablement augmentée; précédé d'un traité sur l'emploi des épithètes, L'Huillier, libraire, 1817, 1 vol. in-8.
- Littré, Émile : *Dictionnaire de la langue française*, Hachette, 1863-1873, 4 vol. in-4 (un vol de Supplément en 1877).
- Noël, François et Charles-Pierre Chapsal : *Nouveau Dictionnaire de la langue française, rédigé sur le plan du dictionnaire anglais de Johnson, enrichi d'exemples tirés des meilleurs écrivains des deux derniers siècles, et dans lequel on trouve [...]*, Toul, chez J. Carez, imprimeur-libraire, Paris, 1826, 1 vol. in-8 [17e édition revue avec le plus grand soin, 1860].

- Nysten, Pierre-Hubert : *Dictionnaire de médecine, et des sciences accessoires à la médecine, avec l'étymologie de chaque terme; suivi de deux vocabulaires, l'un latin, l'autre grec*; J.-A. Brosson, Libraire, 1814, 1 vol. in-8 [7e éd., 1839; 10e éd. entièrement refondue par Émile Littré et Charles Robin, 1855, 2 vol. in-8].
- Philipon La Madelaine, Louis : *Dictionnaire portatif de la langue française, d'après le système orthographique de l'Académie, dans Petite Encyclopédie portative, tome XVI, chez Cappellet et Renard, libraires-Commissionnaires, 1810, 2 vol. in-12 [4e éd. publiée par J.-A. Boiste].*
- Planche, Joseph : *Dictionnaire françois de la langue oratoire et poétique, suivi d'un vocabulaire de tous les mots qui appartiennent au langage vulgaire*, Librairie de Gide Fils, 1819-1822, 3 vol. in-8.
- Poitevin, Prosper : *Dictionnaire de la langue française. Glossaire raisonné de la langue écrite et parlée [...]*, 2e éd., Librairie de F. Chamerot, J. Lecoffre libraire, Firmin Didot, libraire, 1851, 1 vol. in-8.
- Raymond, François : *Dictionnaire général de la langue française et Vocabulaire universel des sciences, des arts et des métiers*, 2e éd., 1835, chez Aimé André, libraire, 2 vol. in-4.
- Richelet, Pierre : *Dictionnaire françois*, Genève, Jean Hemran Widerhold, 1680, 2 vol. in-4.
- [Trévoux] : *Dictionnaire universel françois et latin*, 1704, 3 vol. in-folio [6e éd., 1771].
- Verger, Pierre-Victor : *Dictionnaire universel de la langue française rédigé d'après le Dictionnaire de l'Académie et ceux de Laveaux, Gattel, Boiste, Mayeux, Wailly, Cormon, etc.; contenant [...]*, Librairie classique-élémentaire, 1823, 2 vol. in-8 [7e éd. par Charles Nodier et Pierre-Victor Verger, 1835].
- Wailly, François de et Étienne-Augustin de Wailly : *Nouveau Vocabulaire françois où l'on a suivi l'orthographe du Dictionnaire de l'Académie, dans lequel on trouve de plus [...]*, Seconde édition, considérablement augmentée par l'auteur, et revue, quant aux termes de Médecine, d'Anatomie, et d'histoire naturelle, par M. Bosquillon, médecin de Paris et professeur de langue Grecque au collège de France, chez Rémond, Libraire, An XII. — 1803, 1 vol. in-8 [13e éd. revue et corrigée par Alfred de Wailly, 1826; 21e éd. revue et corrigée par Alfred de Wailly, 1844].

Table chronologique des éditions

- 1680 *Dictionnaire françois*, par Pierre Richelet, Genève, Jean Hemran Widerhold, 2 vol. in-4.
- 1690 *Dictionnaire universel*, par Antoine Furetière, Arnout et Reinier Leers, 3 vol. in-4.
- 1694 [Académie française] : *Dictionnaire de l'Académie française*, 1694.
- 1704 [Trévoux] : *Dictionnaire universel françois et latin*, 3 vol. in-folio.
- 1718 [Académie française] : *Nouveau Dictionnaire de l'Académie française*, 2e éd., 2 vol.
- 1740 [Académie française] : *Nouveau Dictionnaire de l'Académie française*, 3e éd., 2 vol.
- 1751-1772 *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, mis en ordre et publié par M. Diderot, et quant à la Partie Mathématique, par M. D'Alembert, 17 vol. de texte, 11 vol. de planches.
- 1762 [Académie française] : *Dictionnaire de l'Académie française*, 4e éd., 2 vol.
- 1771 [Trévoux] : *Dictionnaire universel françois et latin vulgairement appelé Dictionnaire de Trévoux [...]*, nouvelle édition corrigée et considérablement augmentée en 8 vol. in-folio, 6e éd.
- 1798 [Académie française] : *Dictionnaire de l'Académie française*, revu, corrigé et augmenté par l'Académie elle-même, 5e édition, 2 vol.
- 1800 *Dictionnaire universel de la langue française ou Manuel d'orthographe et de néologie*, par Pierre-Claude-Victoire Boiste, 1 vol. in-8 oblong.
- 1802 *Dictionnaire de l'Académie française, nouvelle édition augmentée de plus de vingt mille articles [...]* par Jean-Charles Thibault de Laveaux, Paris, Moutardier, Germinal, An X [1802], 2 vol. in-4.
- 1803 *Nouveau Vocabulaire françois où l'on a suivi l'orthographe du Dictionnaire de l'Académie, dans lequel on trouve de plus [...]* par MM. [François] de Wailly, membre de l'Institut National, et [Étienne-Augustin] de Wailly, chef de l'enseignement au Prytanée de Paris, Seconde édition, considérablement augmentée par l'auteur, et revue, quant aux termes de Médecine, d'Anatomie, et d'histoire naturelle, par M. Bosquillon, médecin de Paris et professeur de langue Grecque au collège de France, chez Rémond, Libraire, An XII. — 1803, 1 vol. in-8.
- 1810 *Dictionnaire portatif de la langue française, d'après le système orthographique de l'Académie*, par M. L[ouis] Ph[ilipon] de Lamadelaine, de l'Académie de Lyon, *Petite Encyclopédie portative*, tome XVI, chez Capelle et Renard, libraires-Commissionnaires, 2 vol. in-12.
- 1812-1822 *Dictionnaire des sciences médicales, par une société de médecins et de chirurgiens*, Panckoucke, 60 vol. in-8.
- 1813 *Dictionnaire universel portatif de la langue française*, par Cl[au]de-M[arie] Gattel, Lyon, chez Veuve Buynand née Bruyset, libraire, 2e édition [1re édition, 1797], 2 vol. in-8.

- 1814 *Dictionnaire de médecine, et des sciences accessoires à la médecine, avec l'étymologie de chaque terme; suivi de deux vocabulaires, l'un latin, l'autre grec*; par P[ierre]-H[ubert] Nysten, Docteur en Médecine, professeur de Matière médicale [...], chez J.-A. Brosson, Libraire, 1 vol. in-8.
- 1817 *Dictionnaire des épithètes françaises*, nouvelle édition, revue et considérablement augmentée; précédé d'un traité sur l'emploi des épithètes par J[érôme]-B[althasar] Levée, docteur ès-lettres, ancien professeur de rhétorique et de la littérature latine, L'Huillier, libraire, 1 vol. in-8.
- 1819-1822 *Dictionnaire françois de la langue oratoire et poétique, suivi d'un vocabulaire de tous les mots qui appartiennent au langage vulgaire*, par J[oseph] Planche, professeur de rhétorique au Collège Royal de Bourbon, Librairie de Gide Fils, 3 vol. in-8.
- 1820 *Nouveau Dictionnaire de la langue française, où l'on trouve tous les mots de la langue usuelle, les étymologies, l'explication détaillée des synonymes [...]*, par Jean-Charles Laveaux, 2 vol. in-4.
- 1823 *Dictionnaire de la langue française, abrégé du Dictionnaire de l'Académie*, par [Louis] Philipon La Madelaine, 4e éd., publiée par J.-A. Boiste, chez Boiste fils aîné, 1 vol. in-8.
- 1823 *Dictionnaire universel de la langue française rédigé d'après le Dictionnaire de l'Académie et ceux de Laveaux, Gattel, Boiste, Mayeux, Wailly, Cormon, etc.; contenant [...]*, par [Pierre-]V[ictor] Verger, Librairie classique-élémentaire, 2 vol. in-8.
- 1824-1832 *Encyclopédie moderne ou Dictionnaire abrégé des sciences, des lettres et des arts, avec l'indication des ouvrages ou les divers sujets sont développés et approfondis*, par M[arc-Antoine] Courtin, ancien magistrat et par une société de gens de lettres, Au Bureau de l'Encyclopédie, 24 vol. in-8 et 2 de planches.
- 1825 *Nouveau Dictionnaire portatif de la langue française*, par J[ean]-Ch[arles] Laveaux; [...] *Ouvrage extrait des meilleurs traités qui ont paru en ce genre, et particulièrement, du grand Dictionnaire de la langue française du même auteur, publié en 1820*, Ledentu, 1 vol. in-16.
- 1826 *Nouveau Dictionnaire de la langue française, rédigé sur le plan du dictionnaire anglais de Johnson, enrichi d'exemples tirés des meilleurs écrivains des deux derniers siècles, et dans lequel on trouve [...]*, par M. [François] Noël, inspecteur-général de l'Université, chevalier de la Légion-d'Honneur, et M. [Charles-Pierre] Chapsal, professeur de grammaire générale; auteurs de la nouvelle *Grammaire française* adopté par le Conseil royal de l'Instruction publique, etc., etc., Toul, chez J. Carez, imprimeur-libraire, Paris, 1 vol. in-8.
- 1826 *Nouveau Vocabulaire français où l'on a suivi l'orthographe adoptée pour la prochaine édition du Dictionnaire de l'Académie, dans lequel on trouve de plus [...]* par MM. [François] de Wailly, membre de l'Institut, et [Étienne-Augustin] de Wailly, proviseur du collège royal de Henri IV, 13e édition, revue et corrigée par Alfred de Wailly, professeur au collège royal de Henri IV, chez Rémont, Libraire, 1 vol. in-8.
- 1828 *Nouveau Dictionnaire de la langue française, où l'on trouve tous les mots de la langue usuelle, les étymologies, l'explication détaillée des synonymes [...]*, par Jean-Charles Laveaux, 2e éd. [publiée par sa fille Rose-Dorothée Thibault-Laveaux, Mme Jean-Baptiste Marty], Deterville, 2 vol. in-4.
- 1834 *Dictionnaire universel de la langue française avec le latin et les étymologies, extrait comparatif, concordance et critique de tous les dictionnaires; Manuel encyclopédique de grammaire, d'orthographe, de vieux langage, de néologie*, par P[ierre]-C[laude]-

- V[ictoire] Boiste, 8e éd. revue, corrigée et considérablement augmentée par Charles Nodier, Firmin Didot frères, Rey et Belhatte, libraires, 1 vol. in-4.
- 1834 *Dictionnaire général et grammatical des dictionnaires français, Extrait et Complément de tous les Dictionnaires les plus célèbres*, par Napoléon Landais, Bureau central, 2 vol. in-4.
- 1835 [Académie française] : *Dictionnaire de l'Académie française*, 6e éd., 2 vol. in-4.
- 1835 *Dictionnaire universel de la langue française rédigé d'après le Dictionnaire de l'Académie et ceux de Wailly, Laveaux, Gattel, Boiste, Mayeux, Cormon, etc., contenant [...]*, par Ch[arles] Nodier et par [Pierre-]V[ictor] Verger, 7e éd., Librairie classique-élémentaire de Belin-Mandar, 2 vol. in-8.
- 1835 *Dictionnaire général de la langue française et Vocabulaire universel des sciences, des arts et des métiers*, par François Raymond, 2e éd., chez Aimé André, libraire, 2 vol. in-4.
- 1839 *Dictionnaire de médecine, de chirurgie, de pharmacie, des sciences accessoires et de l'art vétérinaire*, par P[ierre]-H[ubert] Nysten, 7e édition, augmentée de plus d'un quart [...], J. S. Chaudé, 1 vol. in-8.
- 1839-1848 *Encyclopédie catholique, répertoire universel et raisonné des sciences, des lettres, des arts et des métiers, formant une bibliothèque universelle, publiée par la Société de l'Encyclopédie catholique, sous la direction de M. l'abbé Glaire, professeur d'hébreu à la Sorbonne, de M. le v[icomte] Walsh, et d'un comité d'orthodoxie*, Parent-Desbarres, 18 vol. in-4.
- 1844 *Nouveau Vocabulaire français de De Wailly où l'on a suivi l'orthographe du Dictionnaire de l'Académie, dans lequel on trouve de plus [...]* par François de Wailly, membre de l'Institut, et Étienne-Augustin de Wailly, proviseur du Lycée Napoléon et du collège royal de Henri IV, 21e édition, revue et corrigée par Alfred de Wailly, officier de la Légion-d'Honneur, proviseur du collège royal de Henri IV, ouvrage adopté par l'Université, Paris / Lyon, Librairie classique de Périsse frères, 1 vol. in-8.
- 1846-1863 *Encyclopédie moderne ou Dictionnaire abrégé des sciences, des lettres et des arts, de l'industrie, de l'agriculture et du commerce*, nouvelle édition entièrement refondue et augmentée de près du double, publiée par MM. Firmin Didot Frères, sous la direction de M. Léon Renier [puis de MM. Noël des Verges et Édouard Carteron], 27 vol. in-8, 3 vol. de planches et 12 de *Complément*.
- 1847 *Nouveau Vocabulaire français rédigé sur le plan du vocabulaire de Wailly, nouvelle édition appropriée aux progrès des Lumières, et rédigé sur le plan du vocabulaire de Wailly, précédée [...]*, Limoges, chez Barbou frères, imprimeurs-libraires, 1 vol. in-8.
- 1851 *Dictionnaire de la langue française. Glossaire raisonné de la langue écrite et parlée [...]*, par P[rospér] Poitevin, 2e éd., Librairie de F. Chamerot, J. Lecoffre libraire, Firmin Didot, libraire, 1 vol. in-8.
- 1852 *Dictionnaire de la langue française à l'usage des écoles chrétiennes*, par F[rère] P[hilippe] B[ransiet], Tours, Mame / Paris, Poussielgue-Rusand, 1 vol. in-8.
- 1853 *Dictionnaire de la langue française, avec la prononciation figurée; contenant tous les mots du Dictionnaire de l'Académie, [...] nouvelle édition classique d'où l'on a écarté tous les mots qui peuvent blesser les mœurs ou les convenances, [...]*, Lyon, Imprimerie de F. Dumoulin, libraire, 1 vol. in-8.
- 1854 *Dictionnaire universel de la langue française*, par Cl[aude]-M[arie] Gattel, chez Comon,, 8e édition, 2 vol. in-8.

- 1855 *Dictionnaire universel de la langue française avec le latin et l'étymologie, extrait comparatif, concordance, critique et supplément de tous les dictionnaires français; Manuel encyclopédique de grammaire, d'orthographe, de vieux langage, de néologie*, par P[ierre]-C[laude]-V[ictoire] Boiste, 13e éd. revue, corrigée, considérablement augmentée par Charles Nodier et Louis Barré, Firmin Didot frères, Rey et Belhatte, libraires, 1 vol. in-4.
- 1855 *Dictionnaire de médecine, de chirurgie, de pharmacie, des sciences accessoires et de l'art vétérinaire*, de P[ierre]-H[ubert] Nysten, 10e éd. entièrement refondue par É[mile] Littré et Ch[arles] Robin, J.-B. Baillière, 1855, 2 vol. in-8.
- 1858 *Nouveau Dictionnaire critique de la langue française*, par B. Le Goarant, Librairie de V[eu]ve Berger-Levrault et fils, Paris / Strasbourg, 1 vol. in-4.
- 1860 *Nouveau Dictionnaire de la langue française*, par Louis Dochez, Libr. ecclésiastique Ch. Fouraut, 1 vol. in-4.
- 1860 *Nouveau Dictionnaire de la langue française enrichi d'exemples tirés des meilleurs écrivains des deux derniers siècles, et dans lequel on trouve [...]*, par M. [François] Noël, inspecteur-général de l'Université, chevalier de la Légion-d'Honneur, et M. [Charles-Pierre] Chapsal, professeur de grammaire générale, chevalier de la Légion-d'Honneur, 17e édition, revue avec le plus grand soin. Ouvrage adopté pour les Lycées et pour les Écoles primaires supérieures par le Conseil de l'Université, et dont l'usage est autorisé pour les Écoles militaires et pour la Maison impériale de St-Denis, Maire-Nyon, libraire, Roret, Hachette, Delalain, 1 vol. in-8.
- 1860-1864 *Dictionnaire français illustré et Encyclopédie universelle [...]* dirigé par B[ertet] Dupiney de Vorepierre et rédigé par une société de savants et de gens de lettres, Aux bureaux de la publication / Michel Lévy frères, 2 vol.
- 1861 *Dictionnaire de la langue française à l'usage des écoles chrétiennes*, par F[rère] P[hilippe] B[ransiet], Tours, Mame / Paris, Poussielgue-Rusand, 2e éd., 1 vol. in-8.
- 1862 *Dictionnaire analogique de la langue française. Répertoire complet des mots par les idées et des idées par les mots*, par P[rudence] Boissière, Larousse et Boyer, 1 vol. in-8.
- 1862 *Grand Dictionnaire général et grammatical des dictionnaires français, offrant le résumé le plus exact et le plus complet de la Lexicographie française et de tous les Dictionnaires spéciaux*, par Napoléon Landais, 14 éd. revue sous la direction de M. D. Chésurolles et L[ouis] Barré, Didier et Cie, 2 vol. in-4.
- 1863-1873 *Dictionnaire de la langue française*, par Émile Littré, Hachette, 1863-1873, 4 vol. in-4 (un vol. de Supplément en 1877).
- 1865 *Dictionnaire national ou Dictionnaire universel de la langue française, plus exact et plus complet que tous les dictionnaires qui existent [...]*, par M. [Louis-Nicolas] Bescherelle aîné, Garnier Frères, 11e éd., 2 vol. in-4.
- 1865-1876 *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle*, par Pierre Larousse, Librairie Larousse, 15 vol. in-4 (2 vol. de Suppléments en 1878 et 1890).
- 1867 *Nouveau Vocabulaire français rédigé sur le plan du vocabulaire de Wailly, nouvelle édition appropriée aux progrès des Lumières, et rédigé sur le plan du vocabulaire de Wailly, précédée [...]*, Limoges, chez Barbou frères, imprimeurs-libraires, 14e éd., 1 vol. in-8.
- 1879 [Académie française] : *Dictionnaire de l'Académie française*, 7e éd., 2 vol. in-4.

- 1883 *Dictionnaire de la langue française, abrégé du Dictionnaire de É. Littré de l'Académie française avec un supplément d'histoire et de géographie*, par A[médée] Beaujean, ancien professeur au Lycée Louis-Le-Grand, inspecteur de l'Académie de Paris, ouvrage adopté par les commissions d'examen instituées près le ministère de l'Instruction publique, Librairie Hachette, 7^e éd., 1 vol. in-8.
- [après 1885] *La Grande Encyclopédie. Inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts* par une société de savants et de gens de lettres, sous la direction de M. Berthelot [...], H. Lamirault et Cie, s.d., 31 vol. in-4.
- 1890-1900 *Dictionnaire général de la langue française du commencement du XVII^e siècle jusqu'à nos jours précédé d'un traité sur la formation de la langue et contenant [...]*, par MM. Adolphe Hatzfeld et Arsène Darmesteter, avec le concours de M. Antoine Thomas, Delagrave, 2 vol. in-4.
- 1932-1935 [Académie française] : *Dictionnaire de l'Académie française*, 8^e éd., 2 vol. in-4 [t. I en 1932; t. II en 1935].

ADOLÉCENCE, *f. f.* Le premier âge après l'enfance. [Etre dans l'adolécence. † L'adolécence du monde.]

† Adolécent, *f. m.* Jeune, mais il ne se dit que par raillerie, d'un homme déjà vieux. [Pourquoi ne feroit-il pas l'amour, ce n'est encore qu'un jeune adolécent?]

Richelet,
Dictionnaire françois, 1680
(t. I, p. 13 col. 2)¹

ADOLESCENCE. *fubft. fem.* La fleur de la jeuneffe, l'âge depuis 14. ans jufqu'à 20. ou 25. Clement Marot a fait un recueil des vers faits en fa jeuneffe, qu'il appelle l'*Adolefcence* Clementine. l'*adolefcence* de Fouilloux.

ADOLESCENT. *fubft. mafc.* Jeune homme depuis 14. ans, jufqu'à 20. ou 25. ans. En plusieurs pays, tous les *adolefcens* font obligés par honneur de faire quelque campagne devant que s'appliquer à l'estude. Il ne se dit gueres qu'en raillerie. C'est un jeune *adolefcent*, pour dire, C'est un jeune homme eftourdi, ou fans experience. Ce mot vient d'*adolefco*, mot Latin qui signifie Croître. Le temps de l'*adolefcence* dure tout autant que le corps croît en hauteur.

Furetière,
Dictionnaire universel, 1690
(t. I, n. p.)

ADOLESCENCE. *F. F.* L'âge qui est entre la puberté & la majorité, c'est à dire, depuis quatorze ans jufqu'à vingt-cinq. *Dans fon adolefcence*. Il ne se dit que des garçons.

ADOLESCENT. *F. m.* Jeune garçon. Il ne se dit guere qu'en raillerie. *Un jeune adolefcent*.

[Académie], 1694
(t. I, p. 11 col. 2)²

ADOLESCENCE. *f. f.* La fleur de la jeuneffe, l'âge qui fuit l'enfance depuis 14. ans jufqu'à 25. *Adolefcencia, Adulta atas*. Cet homme dès fon *adolefcence* s'est mis dans les voyes de la fortune. LA BRUY. Clement Marot a fait un recueil des vers faits en fa jeuneffe, qu'il appelle l'*Adolefcence* Clementine. Il ne se dit que des garçons.

ADOLESCENCE, se dit figurément du premier âge du monde. On ne l'employe que dans le ftile élevé. L'innocence & la vertu regnoient parmi les hommes, lorsque le monde étoit encore dans fon *adolefcence*.

ADOLESCENT. *f. m.* Jeune homme depuis 14. ans, jufqu'à 20. ou 25. ans. *Adolefcens*. Il ne se dit gueres qu'en raillerie. C'est un jeune *adolefcent* pour dire c'est un jeune homme etourdi, un peu niais, & fans experience.

Ce mot vient d'*adolefco*, mot Latin qui signifie Croître; parceque le temps de l'*adolefcence* dure tout autant que le corps croît & se fortifie, & que le jugement se forme. Après l'âge de l'*adolefcence*, le corps ne reçoit plus gueres d'accroiffement.

[Trévoux], 1704
(t. I, n. p.)

1. « La croix † qui est vis à vis du mot, ou de la façon de parler veut dire que le mot ou la façon de parler n'ont proprement leur usage que dans le ftile fimple, dans le comique, le burlesque, ou le fatirique. » [Richelet : « Explication des marques qu'on a mises aux Mots, & des accens dont on les a marquez »].

2. « La croix † qui est vis à vis du mot, ou de la façon de parler veut dire que le mot ou la façon de parler n'ont proprement leur usage que dans le ftile fimple, dans le comique, le burlesque, ou le fatirique. » [Richelet : « Explication des marques qu'on a mises aux Mots, & des accens dont on les a marquez »].

ADOLESCENCE. f. f. L'âge qui est depuis la puberté jusqu'à la majorité, c'est-à-dire, depuis quatorze ans jusqu'à vingt-cinq. Il a peu d'usage dans le style ordinaire, & il ne se dit guère que des garçons. *Au commencement de l'adolescence. il est encore dans l'adolescence.*

ADOLESCENT. f. m. Jeune garçon. Il ne se dit guère qu'en raillerie. *Un jeune adolescent.*

[Académie], 2e éd., 1718

(t. I, p. 24 col. 2-p. 25 col. 1)

ADOLESCENCE. f. f. L'âge qui est depuis la puberté jusqu'à la majorité, c'est-à-dire, depuis quatorze ans jusqu'à vingt-cinq. Il a peu d'usage dans le style ordinaire, & il ne se dit guères que des garçons. *Au commencement de l'adolescence. il est encore dans l'adolescence.*

ADOLESCENT. f. m. Jeune garçon. Il ne se dit guères qu'en raillerie. *Un jeune adolescent.*

[Académie], 3e éd., 1740

(t. I, p. 24 col. 2)

ADOLESCENCE. f. f. *Physiolog.*, est le temps de l'accroissement dans la jeunesse, ou l'âge qui suit l'enfance, & qui se termine à celui où un homme est formé. *Voyez ACCROISSEMENT & AGE.* Ce mot vient du latin *adolescere*, croître.

L'état d'*adolescence* dure tant que les fibres continuent de croître & d'acquies de la confiance. *Voyez FIBRE.*

Ce temps se compte ordinairement depuis quatorze ou quinze ans jusqu'à vingt-cinq, quoique, selon les différentes constitutions, il puisse durer plus ou moins.

Les Romains l'appliquaient indistinctement aux garçons & aux filles, & le comptoient depuis douze ans jusqu'à vingt-cinq pour les uns, & depuis douze jusqu'à vingt & un pour les autres. *Voyez PUBERTÉ*, etc.

Souvent même leurs écrivains employoient indifféremment les termes *juvenis & adolescens* pour toutes sortes de personnes en deçà de quarante-cinq ans.

Lorsque les fibres sont arrivées à un degré de confiance & de tension suffisant pour soutenir les parties, la matière de la nutrition devient incapable de les étendre davantage; & par conséquent elles ne sauraient plus croître. *Voyez MORT.* (H)³

Encyclopédie [d'Alembert et Diderot], 1751-1772

(t. I, 1751, p. 519 col. 1-2)

ADOLESCENCE. f. f. L'âge qui est depuis la puberté jusqu'à la majorité, c'est-à-dire, depuis quatorze ans jusqu'à vingt-cinq. Il ne se dit guère que des garçons. *Au commencement de l'adolescence. Il est encore dans l'adolescence.*

ADOLESCENT. f. m. Jeune garçon. Il ne se dit guère qu'en plaisantant. *Un jeune adolescent.*

[Académie], 4e éd., 1762

(t. I, p. 27 col. 1)

3. Signature conventionnelle de François-Vincent Toussaint (1715-1772), qui « fournit les articles de jurisprudence dans les deux premiers volumes de l'*Encyclopédie* » (Pierre Larousse : *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle*, tome XV, p. 377 col. 1); « Avocat au Parlement, membre de l'Académie de Berlin. Toussaint fut surtout homme de lettres. Il se réfugia à Bruxelles après la condamnation des *Mœurs* et fut professeur de logique et de rhétorique à Berlin » (Jacques Proust : « Les collaborateurs de l'*Encyclopédie* », Diderot et l'*Encyclopédie*, Armand Colin, 1962, p. 527).

ADOLESCENCE. f. f. La fleur de la jeuneffe, l'âge qui fuit l'enfance, depuis 14 ans jufqu'à 25. *Adolefcentia, Adulta atas.* Cet homme dès fon *adolefcence* s'eft mis dans les voies de la fortune. LA BRUY. Clément Marot a fait un recueil des vers faits en fa jeuneffe, qu'il appelle l'*Adolefcence Clémentine*. Il ne fe dit que des garçons.

Les Romains l'appliquoient indiftinctement aux garçons & aux filles, aux uns depuis 12 ans jufqu'à 25, aux autres depuis 12 jufqu'à 21.

ADOLESCENCE, fe dit figurément du premier âge du monde. On ne l'emploie que dans le ftile élevé. On feroit encore mieux de ne l'employer nulle part. L'innocence & la vertu regnoient parmi les hommes, lorsque le monde étoit encore dans fon *adolefcence*.

ADOLESCENT. f. m. Jeune homme depuis 14 ans jufqu'à 25 ans. *Adolefcens.* Il ne fe dit guère qu'en plaifantant. C'eft un jeune *adolefcant*; pour dire, c'eft un jeune homme étourdi, fans expérience.

Ce mot vient d'*adolefco*, mot latin qui fignifie croître; parce que le temps de l'*adolefcence* dure tout autant que le corps croît & fe fortifie, tant que les fibres continuent de croître & d'acquérir de la confiftance. Après l'âge de l'*adolefcence*, le corps ne reçoit plus guère d'accroiffement.

C'eft par abus des termes, que quelques écrivains emploient indifféremment ceux de *juvenis* & d'*adolefcens*, pour toutes fortes de perfonnes en deçà de 45 ans.

[Trévoux], 6e éd., 1771

(t. I, p. 116 col. 2)

ADOLESCENCE. sub. f. L'âge qui fuit la puberté jufqu'à l'âge viril, c'est-à-dire, depuis quatorze ans jufqu'à vingt-cinq. Il ne se dit guère que des garçons. *Au commencement de l'adolefcence. Il est encore dans l'adolefcence.*

ADOLESCENT, ENTE. s. Jeune perfonne de l'un ou de l'autre sexe. Il ne se dit guère qu'en plaifantant. *Un jeune adolefcant.* Il s'emploie quelquefois adjectivement. *Un jeune homme encore adolefcant. L'amour adolefcant.* On dit auffi figurément. *Une vigne adolefcante.*

[Académie], 5e éd., 1798

(t. I, p. 92 col. 3)

ADOLESCENCE, s. f. depuis 14 ans jufqu'à 25 ans. A[adémie]. G[attel].

ADOLESCENT, TE, s. Jeune garçon.

Pierre-Claude Boiste,

Dictionnaire universel de la langue françoise, 1800

(p. 6 col. 2-3)

ADOLESCENCE. s. f. Le premier âge après l'enfance, qui est depuis quatorze ans jufqu'à vingt-cinq. Il ne se dit guère que des garçons. *Au commencement de l'adolefcence. Il est encore dans l'adolefcence.*

ADOLESCENT. s. m. Jeune garçon. Il ne se dit guère qu'en plaifantant. *Un jeune adolefcant.* Il s'emploie quelque fois adjectivement. *Un jeune homme encore adolefcant.*

[Académie], 1802

(t. I, p. 27 col. 1)

ADOLESCENCE, s. f. l'âge entre l'enfance et l'âge viril; ne se dit guère que des garçons.

ADOLESCENT, E, S. et adj. jeune homme, jeune fille.

F. de Wailly et É.-A. de Wailly,

Nouveau Vocabulaire françois, 2e éd. 1803

(p. 12 col. 2)

ADOLESCENCE, s. f. L'âge entre l'enfance et l'âge viril.
ADOLESCENT, ENTE, s. et adj. Jeune homme, jeune fille.

Louis Philipon La Madelaine
Dictionnaire portatif de la langue française, 1810

(t. I, p. 35 col. 1)

ADOLESCENCE, s. f. *adolescentia*, jeune âge, jeunesse, du verbe *adolescere*, croître, grandir, se fortifier. L'adolescence est cette partie de la vie humaine, qui est comprise entre les premiers signes de la puberté et le terme où le corps cesse de croître et a acquis toute sa perfection physique. Ainsi cet âge commence à onze ou douze ans pour les femmes, à quatorze ou quinze pour les hommes, et se termine chez les premières à vingt et un ans, et chez les derniers à vingt-cinq, ou environ.

Les changemens que subit l'organisation à cette époque de la vie sont extrêmement remarquables dans les deux sexes. Chez l'homme, les organes de la génération, jusqu'alors nuls, se développent, s'accroissent et se préparent à remplir une des fonctions les plus importantes de l'espèce humaine, la reproduction; la capacité de la poitrine s'agrandit; la voix devient plus grave et plus sonore; on aperçoit les rapports qui lient entre eux les organes pulmonaires et les génitaux; la barbe commence à végéter; les muscles se prononcent davantage et acquièrent plus de force; le système osseux arrive à un degré de consistance parfaite, et la taille à une hauteur décidée : tous les sens se perfectionnent. De cette exubérance de vie, qui n'est pas toujours exempte d'orages; de cet accroissement d'énergie dans tous les organes, naissent ces mouvemens impétueux, ces passions fougueuses, ces élans de générosité, qui caractérisent le jeune homme : bientôt il ne rêve plus qu'amour, dévoûment, combats, désir de la gloire, et ne tarde pas à se montrer l'amant le plus ardent, le guerrier le plus intrépide, l'ami le plus généreux.

Chez la femme, les changemens physiques et moraux ne sont pas moins remarquables. L'organe qui, en elle, va jouer le plus grand rôle pendant la plus belle partie de sa vie, et qui n'avait pas encore donné le moindre signe d'existence, l'utérus, commence à sortir de cet état d'inertie; les menstrues paraissent, pour revenir périodiquement chaque mois, excepté pendant le tems de la gestation; les mamelles, dont les fonctions sont si intimement liées avec celles de la matrice, commencent à se développer; tout se prépare à l'acte essentiel de la conception; le corps conserve une partie de cette délicatesse, de cette souplesse, de cette mobilité, qui font le partage de l'enfance, et qui forment un contraste si frappant avec la vigueur, l'activité, l'impétuosité, qui accompagnent l'adolescence de l'homme.

C'est à cette époque, si bien nommée la fleur de l'âge, que les deux sexes éprouvent l'un vers l'autre cette impulsion irrésistible, ce besoin impérieux de se rapprocher, qui est sans contredit la source des plus douces jouissances, mais qui souvent entraîne dans des écarts que la nature réproûve, ou dans des excès funestes à la santé, indépendamment des orages, qui par fois troublent cette époque de la vie, et deviennent fréquemment le germe des maladies les plus graves. *Voyez* Âge, Masturbation.

« (Renauldin) »

Dictionnaire des sciences médicales, 1812-1822

(t. I, 1812, p. 159-160)

ADOLESCENCE, s. fém. (*A-do-lé-san-ce*). Le premier âge après l'enfance, depuis 14 ans jusqu'à 25. Il ne se dit guère que des garçons. (Du latin *adolescere*, formé de *ad* augmentatif, et de *crescere*, croître.)

ADOLESCENT, s. m. (*A-do-lé-san*). Jeune garçon. Il n'est que du style badin; dans le style sérieux, on dit *Jeune homme*.

Claude-Marie Gattel
Dictionnaire universel portatif de la langue française, 2e éd., 1813

(t. I, p. 26 col. 1)

ADOLESCENCE, s. f. *adolescencia*, de *adolescere*, croître, grandir; âge qui succède à l'enfance, et qui s'étend depuis les premiers signes de la puberté jusqu'à l'époque où le corps a acquis toute sa perfection physique. Cet âge est compris en général entre la onzième et la vingt-unième année inclusivement pour les femmes, et entre la quatorzième et la vingt-cinquième année pour les hommes.

ADOLESCENT, adj. *adolescens*, qui est dans l'âge de l'adolescence. V. ce mot.

Pierre-Hubert Nysten,
Dictionnaire de médecine, 1814
(p. 23 col. 1)

ADOLESCENCE. Amoureuse, éventée, immodérée, impatiente, incrédule, indocile, lascive, légère, superbe, voluptueuse. Voy. ENFANCE⁴, JEUNESSE.

ADOLESCENT. Brusque, colère, curieux, dameret, étourdi, glorieux, hautain, indiscret, luxurieux, moqueur, modeste, mutin, prodigue, simple, timide. Voy. ENFANT, HOMME.

Jérôme-Balthasar Levée,
Dictionnaire des épithètes, 1817
(p. 6 col. 2)

ADOLESCENCE, s. f., l'âge qui suit la puberté jusqu'à l'âge viril, c'est-à-dire, depuis quatorze ans jusqu'à vingt-cinq. *Au commencement de l'adolescence. Il est encore dans l'adolescence. Entrer dans l'adolescence. Sortir de l'adolescence.* DICT. DE L'ACAD.

« Il a commencé de bonne heure et dès son *adolescence* à se mettre dans les voies de la fortune. » LA BRUY.

ADOLESCENT, ENTE, jeune personne de l'un ou de l'autre sexe. *Un jeune adolescent. Il s'emploie quelquefois adjectivement. Un jeune homme encore adolescent.*

DICT. DE L'ACAD.

« L'essai et l'apprentissage d'un jeune *adolescent* qui passe de la férule à la pourpre, et dont la consignation a fait un juge, est de décider souverainement des vices et des fortunes des hommes. » LA BRUY.

Ce mot ne se dit guère qu'en plaisantant.

Joseph Planche,
Dictionnaire françois de la langue oratoire et poétique, 1819-1822
(t. I, 1819, p. 69 col. 1)

ADOLESCENCE. s. f. L'âge qui suit l'enfance, et qui précède la jeunesse. Il s'étend depuis quatorze ans jusqu'à vingt; et ne se dit guère que des garçons. *Au commencement de l'adolescence. Il est encore dans l'adolescence.*

ADOLESCENT. s. m. Jeune garçon. Il ne se dit qu'en plaisantant. *Un jeune adolescent.*

Jean-Charles Laveaux,
Nouveau Dictionnaire de la langue française, 1820
(t. I, p. 29 col. 3)

4. « ENFANCE. Aimable, docile, éternelle, Rac. gracieuse, imbécile, innocente, naïve, tendre, volage. — ENFANT. **Abortif, adoptif, adultérin, aimable, avide, badin, **bâtard, bruyant, cher, conçu, crédule, criard, cruel, dangereux, dégoûté, délicat, dénaturé, déplaisant, douillet, doux, drôle, émancipé, emmailloté, enjoué, éveillé, exposé, faible, flatteur, fluet, fripon, gaillard, **galeux, gâté, gentil, ignorant, impétueux, Volt. impur, incestueux, incorrigible, indisciplinable, indiscret, informe, infortuné, ingénu, ingrat, innocent, intéressant, légitime, légitimé, libertin, malicieux, malin, méchant, mignon, mineur, modeste, monstrueux, mouvant, mutin, naturel, opiniâtre, paresseux, pesant, pétillant, posthume, potelé, putatif, remuant, riant, sémillant, sevré, simple, stupide, taciturne, tendre, timide, trompeur, trouvé, vif, volontaire. Voyez ENFANCE, HOMME » (p. 120 col. 1). « *Les épithètes désignées par deux * * sont peu usitées chez les poètes et dans le style soutenu* » [Note de l'auteur; note 2 de la page 1].

ADOLESCENCE, s. f. L'âge entre l'enfance et l'âge viril.
ADOLESCENT, ENTE, s. et adj. Jeune homme, jeune fille.

Louis Philipon La Madelaine
Dictionnaire de la langue française,
 4e éd. publiée par J.-A. Boiste, 1823
 (p. 9 col. 1-2)

ADOLESCENCE, s. f. (*adolescere*) l'âge qui suit l'enfance, et qui précède la jeunesse. Il s'étend depuis quatorze ans jusqu'à vingt; il ne se dit guère que des garçons.
ADOLESCENT, s. m. jeune garçon. Il ne se dit qu'en plaisantant.

Pierre-Victor Verger,
Dictionnaire universel de la langue française, 1823
 (t. I, p. 21 col. 1)

ADOLESCENCE. (*Médecine*) Phase de la vie de l'homme comprise entre l'enfance et la jeunesse. Ses époques de commencement et de terminaison ne se laissent point assigner d'une manière exacte : un de nos poètes a parlé d'un moment de l'existence des jeunes sujets,

Qui, n'étant plus l'enfance,

N'est pourtant pas encor l'adolescence.

La même incertitude règne sur le point précis qui doit séparer l'âge dont nous nous occupons de celui qui lui succède. En consultant les données étymologiques, l'on trouve que le verbe latin *adolescere* signifie *croître, pousser, grandir*; la fin de l'adolescence ne doit être marquée, dès lors, que par celle de l'accroissement. Mais il reste encore la première partie de la difficulté, savoir l'indication positive de l'instant auquel il convient d'en placer le début. Il est incontestable que le caractère distinctif de l'adolescence consiste dans l'évolution des organes de la faculté génératrice. Aussitôt donc que l'on voit cette évolution commencer ou devenir imminente, on peut dire que l'enfance n'est plus, que l'existence individuelle a fini, que la vie de l'espèce commence, que les rapports sexuels touchent au moment de devenir possibles, et l'on ne court aucun risque de se tromper en sautant du nom d'adolescence le sujet chez qui se manifestent les signes avant-coureurs de ces mystérieux et importants phénomènes. C'est donc faire l'histoire de l'adolescence que de décrire toutes les circonstances physiques et morales auxquelles se reconnaissent l'inauguration, les progrès et le perfectionnement de la puberté.

Dans l'un et l'autre sexe, l'approche de cette grande révolution a coutume de s'annoncer par une espèce d'éloignement et de dédain pour les amusements de la première enfance. Confondus jusqu'à ce moment par la similitude de leurs goûts, le petit garçon et la petite fille commencent à se distinguer l'un de l'autre par la différence de leurs inclinations. Il s'établit chez le premier une énergie de l'appareil circulatoire, une force de cohésion et de ressort de la fibre musculaire, d'où résulte dans ses mouvements une sorte d'emportement et de fougue; de là cette préférence qu'il manque rarement d'accorder aux jeux les plus fatiguants et aux plus rudes exercices. Chez la petite fille, au contraire, moins d'impétuosité dans le cours du sang, moins de contractilité dans les puissances motrices, comportent un maintien plus calme et plus posé, et font choisir des divertissements où ne se déploie ni la même vivacité ni la même turbulence. Jusqu'alors les traits de l'un et de l'autre avaient eu quelque chose de si parfaitement identique qu'un échange de leurs habits eût suffi pour déguiser leur sexe; mais on va voir bientôt celui des deux visages où doivent s'esquisser prochainement les premières indications du caractère viril perdre peu à peu l'expression de la timidité, tandis qu'elle deviendra sur l'autre plus prononcée et plus remarquable. Les rôles de ces deux jeunes êtres avaient été les mêmes pendant leurs premières années; ils commencent à devenir distincts, et dès lors il ne peut plus exister la même conformité entre leurs physionomies. Celle du jeune adolescent prend une apparence non équivoque de force et de hardiesse; celle de la jeune fille exprime déjà visiblement sa faiblesse relative, et la réserve qu'elle lui impose, et l'instinct des pudipondes appréhen-

sions. Du reste, les organes générateurs sortent chez tous deux de l'état d'inactivité et de sommeil dans lequel ils étaient restés comme ensevelis jusqu'à cette époque. Ils s'ombragent de villosités, rares d'abord et pubescentes, mais bientôt après touffues et d'une plus ferme végétation. La jeune vierge subit avec effroi l'établissement de la fonction menstruelle; il faut que les explications et les caresses de sa mère dissipent la frayeur que lui imprime la nouveauté de cet inquiétant phénomène. Sur la table inclinée de sa poitrine s'élèvent deux organes semi-globuleux, présentant au plus haut degré le double intérêt d'un charme ineffable et de la plus touchante utilité. Dans l'un et l'autre sexe, les rapports sympathiques des appareils reproducteurs avec les organes de la voix font éprouver à celle-ci de notables altérations. Des sons rauques et discordants forment une transition désagréable entre le fausset argentin de l'enfance, et le timbre harmonieux de l'âge qui vient après elle.

Telles sont les principales circonstances physiques au milieu desquelles s'établit la grande modification d'existence que désigne le mot de puberté. Si l'on examine les mutations qui surviennent en même temps dans l'état moral, on verra les sujets qui s'approchent de l'époque où doit s'opérer cette espèce de métamorphose renoncer, comme nous l'avons dit plus haut, aux jouets et aux passe-temps qui jusqu'alors avaient été en possession de leur plaisir par-dessus tout. Leur esprit semble être occupé d'un objet nouveau, qui ne s'offre à lui que d'une manière vague et indéterminée, et de la nature duquel il ne peut se former que les plus confuses idées; mais moins il offre de prise à leur intelligence, plus elle fait d'efforts pour s'en rendre raison. De la cette attention furtive mais profonde pour toutes les circonstances de l'union sexuelle des animaux, et de la multiplication qui en est le résultat; de là cette exactitude à recueillir les propos indiscrets ou téméraires qui échappent à l'inadvertance, ou que profère à dessein l'imprudente envie de procurer de hâtifs et dangereux éclaircissements; de là aussi cette propension à vivre dans la société des domestiques, pour entendre d'eux les équivoques impertinentes et les refrains saugrenus, de l'assemblage desquels l'enfant se compose une espèce de logogriphe dont son inquiète rêverie devine d'abord quelques syllabes, et dont ses sens ne tardent pas à lui apprendre le mot.

L'adolescence, observée à son terme moyen et vers la fin de sa durée, est l'âge des mouvements généreux, des dispositions aimantes et des affectueux sentiments : c'est l'époque la plus heureuse de l'existence de l'homme, le printemps, la fleur de sa vie, la saison des enchantements, des illusions, des vastes désirs et des espérances sans bornes; mais de funestes écarts peuvent en marquer le cours, et la rendre féconde en toutes sortes de maux. Souvent l'adolescent, enchanté de la découverte d'une faculté nouvelle, et s'imaginant que ce sens qui vient d'éclorre devra, comme les autres, se perfectionner par l'exercice, s'abandonne sans retenue à l'exigence factice de sens précocement titillés; trop heureux si ces profusions anticipées ont lieu du moins selon le vœu de la nature, et si l'acte qu'elle préparait n'est pas remplacé par un funeste équivalent. Le premier de ces excès, et le second bien plus encore, ont pour suite inévitable l'énervation du corps et de l'âme, dans un degré nécessairement relatif à celui de l'abus qui y donne lieu. Les détériorations imprimées par des désordres de ce genre à la vigueur native ne se réparent jamais entièrement; et si l'individu qui s'y est exposé parvient ensuite, à force de modération et de régime, à se retrouver dans un état satisfaisant d'énergie physique et d'aptitude intellectuelle, il ne devra pas moins se regarder comme un être déchu, et qui s'est déshérité lui-même d'une partie des dons que la nature s'était plus à lui assigner.

Quelquefois la métamorphose subie par les sujets pubères semble exercer moins d'influence sur les organes de la génération que sur la sensibilité morale; au lieu d'être agités par l'érotisme charnel, il éprouvent un besoin vague d'attachement, de culte et d'adoration, qui s'empare de leur âme, la subjugue, la charme et la tourmente. Ils sont rêveurs, silencieux, mélancoliques; il leur échappe souvent des pleurs sans motif, et des soupirs sans objet. La solitude a pour eux un attrait irrésistible; elle leur procure un état de bien-être porté quelquefois jusqu'au ravissement et à l'extase. Dans l'ignorance de la source première d'une semblable disposition, ces êtres intéressants l'ont souvent prise pour une vocation religieuse. Beaucoup de jeunes vierges ont été vouées au cloître par une impulsion qui, mieux comprise, les en aurait tenues éloignées.

Considérées sous le rapport purement médical, l'adolescence, ou, pour parler d'une manière plus exacte, la puberté, opère fréquemment la solution de certaines maladies de l'enfance, parmi lesquelles il faut surtout remarquer la diathèse scrofuleuse. « Dans le premier

âge, la tendance générale des humeurs les porte vers la tête; à mesure que l'adolescence approche ou se développe, cette première direction s'affaiblit, et la poitrine devient de plus en plus le terme principal des congestions. » Cabanis, à qui nous empruntons cette dernière remarque, dit aussi, plus loin dans le même paragraphe : « L'adolescence, en faisant refluer dans le sang un nouveau principe extrêmement actif, augmente beaucoup encore les qualités stimulantes de ce fluide. » Il en résulte que l'âge dont nous parlons dispose aux hémorragies nasales, aux angines du larynx et du pharynx, et aux phlegmasies de l'appareil respiratoire. Les femmes, indépendamment de ces affections, ont encore à redouter celles qui se rapportent à l'établissement du flux menstruel.

« J. »

Encyclopédie moderne,
publiée sous la dir. de Marc-Antoine Courtin, 1824-1832
(t. I, 1824, p. 271-275)

ADOLESCENCE. s. f. L'âge qui suit l'enfance.
ADOLESCENT, E. adj. et s. Qui est dans l'âge de l'adolescence.

Jean-Charles Laveaux,
Nouveau Dictionnaire portatif de la langue française, 1825
(p. 7 col. 2)

ADOLESCENCE, s. f. *adolesçance*, (adolescentia) l'âge qui suit l'enfance jusqu'à l'âge viril : *il a commencé dès son — à se mettre dans les voies de la fortune* (La Br.).
ADOLESCENT, TE, s. jeune garçon, jeune fille. = Adj qui est dans l'adolescence.

François Noël et Charles-Pierre Chapsal,
Nouveau Dictionnaire de la langue française, 1826
(p. 14 col. 2)

ADOLESCENCE, s. f. *adolèsçance* (adolescentia), l'âge entre l'enfance et l'âge viril; ne se dit guère que des garçons.
ADOLESCENT, E, s. et adj. *adolèsçant* (adolescens), jeune homme, jeune fille.

F. de Wailly et É.-A. de Wailly,
Nouveau Vocabulaire français,
13e éd. revue par A. de Wailly, 1826
(p. 38 col. 2)

ADOLESCENCE. s. f. L'âge qui suit l'enfance, et qui précède la jeunesse. Il s'étend depuis quatorze ans jusqu'à vingt, et ne se dit guère que des garçons. *Au commencement de l'adolescence. Il est encore dans l'adolescence.*

ADOLESCENT. s. m. Jeune garçon. Il ne se dit qu'en plaisantant. *Un jeune adolescent.*

Jean-Charles Laveaux,
Nouveau Dictionnaire de la langue française, 2e éd., 1828
(t. I, p. 29 col. 2)

ADOLESCENCE, *s. f.* — *centia*. époque de la vie qui s'étend de l'enfance à la jeunesse : la première partie de cet âge comprend la puberté; il commence donc vers 12 ou 14 ans, et ne se prolonge point au-delà de la vingtième année. (*adolescere*, croître. *lat.*) || —lessân—

ADOLESCENT, *s. m.* — *cens*. (*badin ou poét.*) jeune garçon. — *te, f.* jeune fille. *A. adj.* (vigne) jeune. *A. V. (fig.)* (philosophie —*te*). [Mad. de Gonzague.]

Pierre-Claude-Victoire Boiste,
Dictionnaire universel de la langue française,
8e éd. revue, corrigée et [...] augmentée par Charles Nodier, 1834
(p. 13 col. 2)

ADOLESCENCE, subst. fém. (*a-do-lès-çance*) (en latin *adolescencia*, formé d'*adolescere*, croître, dérivé lui-même de *ad* augment., et de *olere*, avoir une odeur), espace de temps qui se trouve entre l'âge de puberté et celui de la virilité; le premier âge après l'enfance, depuis quatorze ans jusqu'à vingt-cinq. Il ne se dit guère que des garçons.

ADOLESCENT, subst. mas. (*a-do-lès-çan*) (en latin *adolescens*), jeune garçon. Il n'est que du style badin; dans le style sérieux on dit *jeune homme*. Il est aussi adj., et signifie : qui est dans l'adolescence.

ADOLESCENTE, subst. fém., jeune fille qui est dans l'âge de l'*adolescence*. — Adjectivement on dit : *une vigne adolescente; philosophie adolescente*. Voy. **ADOLESCENT**.

Napoléon Landais,
Dictionnaire [...] des dictionnaires français, 1834
(t. I, p. 67 col. 1-2)

ADOLESCENCE. *s. f.* L'âge qui suit la puberté jusqu'à l'âge viril, c'est-à-dire, depuis quatorze ans jusqu'à vingt-cinq. Il ne se dit guère qu'en parlant Des garçons. *Au commencement de l'adolescence. Il est encore dans l'adolescence. La fleur de l'adolescence.*

ADOLESCENT, ENTE. *s.* Celui, celle qui est dans l'âge de l'adolescence. On ne le dit guère que d'Un jeune homme, et le plus ordinairement en plaisantant. *Un jeune adolescent.* Il s'emploie quelquefois adjectivement. *Un jeune homme encore adolescent.*

[Académie], 6e éd., 1835
(t. I, p. 29 col. 3)

ADOLESCENCE, *s. f.* (*adolescere*) l'âge qui suit l'enfance, et qui précède la jeunesse. Il s'étend depuis quatorze ans jusqu'à vingt; il ne se dit guère que des garçons.

ADOLESCENT, *s. m.* jeune garçon. Il ne se dit qu'en plaisantant.

Charles Nodier et Pierre-Victor Verger,
Dictionnaire universel de la langue française, 7e éd., 1835
(t. I, p. 21 col. 1)

ADOLESCENCE. *s. f.* L'âge qui suit l'enfance, et qui précède la jeunesse; ou bien l'âge qui suit la puberté jusqu'à l'âge viril (depuis 14 ans jusqu'à 25). Il ne se dit guère qu'en parlant des garçons. *Il est encore dans l'adolescence.* — † myth. *Adolescence masculine*, figure allégorique, sous les traits d'un jeune homme vêtu richement, couronné de fleurs, et posant un pied sur une horloge de sable, symbole du peu de cas que l'adolescence fait du temps. — † *Adolescence féminine*, figure allégorique, sous les traits d'une jeune fille dont le visage est riant, le coloris vif, couronnée de fleurs, et tenant une guirlande, emblème de

la félicité passagère de cet âge brillant. Son vêtement est de couleur changeante, marque de la volubilité des affections diverses qu'on éprouve de quinze à vingt ans.

François Raymond,
Dictionnaire général de la langue française, 2e éd., 1835
(t. I, p. 26 col. 1-2)

ADOLESCENCE, s. f. *adolescentia*; de *adolescere*, croître, grandir; âge qui succède à l'enfance, et qui s'étend depuis les premiers signes de la puberté jusqu'à l'époque où le corps a acquis toute sa perfection physique. V. Age.

Pierre-Hubert Nysten,
Dictionnaire de médecine, 7e éd., 1839
(p. 36 col. 2)

ADOLESCENCE (*adolescentia*) (du latin *adolescere*, croître, grandir, se fortifier, sentir fort [*ad olescere*]), s. f. (*physiologie et hygiène*); période de la vie humaine comprise entre la seconde enfance et l'âge adulte, c'est-à-dire commençant à l'époque où se manifestent les premiers signes de la puberté, et se terminant à celle où le corps a acquis son développement complet en hauteur. Elle arrive plus tôt ou plus tard, et dure aussi plus ou moins longtemps en raison d'une foule de causes, telles que le sexe, le climat, les influences d'habitation, d'exposition et d'alimentation, le genre d'occupation, etc.; en un mot, tout ce qui peut contribuer à modifier le régime de vie et le mode d'existence fait varier l'époque de l'adolescence, non-seulement dans les diverses contrées, mais encore dans un même pays, d'un canton à l'autre, de la ville à la campagne voisine, de la plaine aux lieux montagneux qui l'environnent. (V. PUBERTÉ.) Toutefois, on peut établir d'une manière générale que, dans nos climats tempérés, elle commence à onze ou douze ans chez les jeunes filles, à quatorze ou quinze chez les jeunes garçons, pour se terminer vers la vingt et unième année environ chez les premières, et vers la vingt-cinquième chez les seconds. La différence des sexes, qui, jusqu'à ce moment, n'est, à proprement parler, qu'une variété de formes, va désormais se montrer aussi dans l'ensemble des goûts et des affections. Parvenu à l'adolescence, l'homme, qui n'a encore vécu qu'individuellement, c'est-à-dire pour sa conservation et son accroissement, va commencer à vivre pour son espèce, car il va posséder, outre les organes nécessaires à sa propre existence, ceux dont il a besoin pour la donner à son tour. Ce nouvel état, que l'on peut considérer en quelque sorte comme une surabondance de vie, s'annonce par un grand nombre de signes dont les uns sont communs aux deux sexes, tandis que les autres se manifestent chez l'un ou l'autre seulement. — Les premiers indices de l'adolescence, chez le jeune garçon et chez la jeune fille, consistent dans une sorte d'engourdissement aux aines, dans un gonflement de la glande mammaire léger et accompagné d'un peu de douleur, et dans une sensation jusqu'alors inconnue aux parties génitales, qui, sortant tout à coup du sommeil dans lequel elles sont restées plongées pendant la durée de l'enfance, se développent et se préparent à remplir une des fonctions les plus importantes, celle de la reproduction. En même temps, tous les appareils agissent avec plus de force : les matériaux nutritifs, destinés à l'accroissement du corps et à l'évolution de ses nouveaux organes, sont employés avec plus d'activité; la digestion s'opère avec une énergie inaccoutumée; les parties solides acquièrent de la densité et les fluides perdent de leur ténuité; l'ossification s'achève; l'embonpoint augmente; la taille de l'individu s'allonge d'une manière notable; la tête ne semble plus d'une grosseur disproportionnée; les traits du visage se prononcent, la peau prend une couleur plus vive et se couvre, sur divers points, de petites protubérances dues aux germes des poils qui doivent bientôt la voiler; la transpiration exhale une odeur plus prononcée; le col prend un volume plus considérable; la capacité de la poitrine s'agrandit; le cerveau acquiert aussi un nouveau degré de vigueur; tous les sens, et avec eux le moral, se perfectionnent; l'imagination devient plus active; l'encéphale et les organes sexuels réagissent les uns sur les autres et s'influencent réciproquement : de là cette direction, ce but presque exclusif de toutes les passions de cet âge, l'amour. — Chez l'homme, les saillies osseuses se pro-

noncent; les muscles prennent plus de volume et acquièrent de la fermeté et de l'élasticité; la peau semble se coller sur eux. Le larynx se développe en même temps que la poitrine, et la proéminence du cartilage thyroïde (*pomme d'Adam*) devient plus marquée; la voix, grêle et claire jusqu'alors, prend de l'étendue et de l'intensité, après être demeurée quelque temps voilée ou rauque, et paraît plus assurée, plus pleine, plus sonore et plus grave. La barbe commence à végéter et la sécrétion du sperme à s'opérer. De toutes ces modifications organiques, comme le dit M. Renauldin (*Dictionnaire des Sciences médicales*, t. I, p. 159), de cette exubérance de vie, qui n'est pas toujours exempte d'orages, de cet accroissement d'énergie, naissent ces mouvements impétueux, ces passions fougueuses, ces élans de générosité qui caractérisent le jeune homme; bientôt il ne rêve plus qu'amour, dévouement, combats, désir de la gloire, et ne tarde pas à se montrer l'amant le plus ardent, le guerrier le plus intrépide, l'ami le plus généreux. — Chez la femme, les changements sont moins sensibles en apparence, sans être pour cela moins graves en réalité. En elle, tout se prépare à l'acte essentiel de la conception. L'utérus, cet organe, qui n'a pas encore fait soupçonner son existence, sort de son état d'inertie et acquiert aussitôt une importance telle que son influence se fait sentir sur tout le reste de l'économie. La menstruation commence; les mamelles, dont les onctions sont étroitement liées à celles de la matrice, se développent peu à peu et font éprouver à la jeune fille un sentiment de tension douloureuse. D'ailleurs, le corps conserve une partie de cette délicatesse, de cette souplesse, de cette mobilité qui sont son apanage dans l'enfance; la voix demeure grêle et claire, et devient seulement un peu plus moelleuse; la peau reste lisse, tendre et presque sans poils. — C'est ordinairement pendant le cours de cette période que la constitution de l'individu se perfectionne ou se détériore pour toujours; aussi doit-elle attirer toute l'attention du moraliste et du médecin. L'adolescence a pour effet immédiat la disparition de ces langueurs si fréquentes dans le premier âge, et en général des maladies qui ont persisté jusque-là; quelquefois aussi elle en détermine d'autres, ou elle ne fait que déplacer les anciennes en leur imprimant un caractère nouveau, non moins à redouter que celui qu'elles avaient d'abord : c'est ainsi qu'on voit trop souvent alors succéder au carreau et aux scrofules la phthisie pulmonaire, cette véritable peste des climats tempérés et froids, qui, dans certaines localités de l'Europe, enlève environ un quart de la population (V. PHTHISIE.) Dans tous les cas, le surcroît de vie qui résulte de cette révolution dans tout l'organisme, donne aux appareils circulatoire et respiratoire une prédominance plus ou moins grande sur les autres; de là l'accélération habituelle du pouls et la tendance aux hémorragies : de là aussi la plus grande susceptibilité des poumons et de leurs annexes, et leur disposition plus marquée à des lésions de divers genres (V. AGE.) Il convient donc de chercher à combattre ces tendances, ces dispositions, et c'est dans l'observance exacte de tous les préceptes de l'hygiène qu'on trouve le moyen d'y parvenir. Mais l'adolescence ne demandant pas de règles hygiéniques qui diffèrent essentiellement des règles générales, nous croyons devoir renvoyer, pour tout ce qui lui est relatif à cet égard, à ce que nous dirons dans les divers articles consacrés spécialement aux matières qui constituent le domaine de l'hygiène. Disons cependant que le grand air, les distractions fréquentes, les bains, l'abstinence ou l'usage très-modéré des boissons alcooliques, une nourriture tout à la fois substantielle et de facile digestion, constituent le régime le plus salubre aux adolescents.

Encyclopédie catholique, 1839-1848

(t. I, 1839, p. 378 col. 1-2)

ADOLESCENCE, s. f. *adolescance* (*adolescentia*), l'âge entre l'enfance et l'âge viril : se dit surtout des garçons.

ADOLESCENT, **E**, s. et adj. *adolèsçant* (*adolescens*), jeune homme, jeune fille.

F. de Wailly et É.-A. de Wailly,
Nouveau Vocabulaire français,
21e éd. revue par A. de Wailly, 1844

(p. 15 col. 1)

ADOLESCENCE. (*Physiologie*). *Adolescentia*, passage de l'enfance à l'âge adulte. Tel est en effet, le temps de la vie qu'on a désigné par ce mot. Au début de l'adolescence les phénomènes de la seconde dentition sont finis. Le cerveau prend de l'accroissement, le crâne s'élargit, notamment vers l'occiput, et les organes génitaux, jusqu'alors à l'état rudimentaire, prennent un développement rapide. Chez l'homme, le larynx augmente de volume et acquiert plus de force; il devient proéminent dans la partie moyenne et forme au-devant du cou cette saillie qu'on a nommée vulgairement la pomme d'Adam. La voix de l'adolescent se voile pendant quelque temps, puis au timbre féminin qu'elle avait dans l'enfance, succède le timbre viril. La poitrine s'élargit; le cœur grossit et augmente de force au point de se trouver souvent à la gêne dans le thorax dont le développement est plus lent; le sang devient plus riche et, sous l'influence d'une circulation plus active, les muscles prennent une teinte plus rouge, augmentent de volume et dessinent sous la peau leurs saillies franchement accusées. La même cause en amenant dans les poumons et vers les muqueuses une quantité de sang plus grande et lancée avec plus de force, détermine les hémorragies si fréquentes à cet âge. La taille s'accroît rapidement, toutes les fonctions vitales prennent une grande énergie, et le besoin de faire face à cette dépense de forces se traduit par un appétit presque insatiable. Les traits du visage prennent un caractère différent; les os propres du nez se développent ainsi que le maxillaire inférieur, dont les proportions augmentent. La barbe commence à croître, tandis que sur plusieurs points du corps la peau se couvre de poils.

Chez la jeune fille, les changements anatomiques sont moins marqués. La voix reste à peu près la même, la poitrine n'acquiert pas en proportion autant de capacités que chez l'homme, mais les glandes mammaires se développent, les muscles en augmentant de force ne se prononcent pas autant sous la peau, les traits du visage changent moins aussi, mais le bassin s'élargit dans des proportions toutes nouvelles; les organes génitaux sortent de leur sommeil embryonnaire, et une nouvelle fonction se prépare. Les ovaires grossissent, des vésicules s'y montrent et font à leur surface des saillies mamelonnées; le sang afflue vers l'utérus; enfin, après quelques crises plus ou moins orageuses, les règles s'établissent.

Dans les deux sexes, l'état moral ne change pas moins que l'état physique. Au besoin de mouvement, à la gaieté bruyante et insouciant de l'enfance succèdent une timidité gauche et une gêne qui semblent révéler la première conscience du moi. L'adolescent est triste, il recherche la solitude, une inquiétude vague le tourmente, il est agité de désirs qu'il ne peut préciser aux autres ni à lui-même.

C'est alors qu'il importe de venir en aide à la nature en développant le système musculaire par un exercice doublement utile, car il donne la force au corps et par la fatigue amène un sommeil réparateur, en même temps qu'il détourne l'attention de pensées dont les suites pourraient être funestes. Les exercices violents doivent donc figurer en première ligne, dans l'hygiène de l'adolescence; cependant on ne doit pas oublier que le cœur est toujours alors hypertrophié proportionnellement à la poitrine, et que l'abus ou l'usage peu judicieux d'un moyen, précieux du reste, pourrait avoir des conséquences fâcheuses de ce côté.

Deux points doivent encore fixer l'attention à cet âge. Souvent alors la maladie scrofuleuse qui s'est manifestée pendant l'enfance par de nombreux symptômes, s'efface après avoir porté un dernier coup, pour ne plus reparaitre ou ne se montrer que beaucoup plus tard. Souvent aussi, l'on voit la phthisie se dessiner et marcher rapidement vers une terminaison funeste, ou ne laisser la vie au malade que pour la lui ravir de vingt à trente ans. Les phénomènes d'évolution rapide qui se succèdent pendant l'adolescence sont nécessairement une cause de maladies nombreuses. Les congestions toutes normales de sang et de force vitale qui se font vers les organes principaux, dépassent souvent le but et sont la cause première de plusieurs affections morbides et surtout de phlegmasies. Toutefois l'homme, à cet âge comme aux autres, est soumis à l'influence des constitutions médicales du pays qu'il habite, et l'on ne peut établir de règles fixes pour le traitement ou la prophylaxie d'affections qui varient après des périodes de durée plus ou moins longues. C'est ainsi qu'après le règne presque sans partage des inflammations gastro-intestinales franches, on voit maintenant la fièvre typhoïde dominer surtout dans l'adolescence. Longtemps on a cru devoir répandre hardiment le sang à cette époque de la vie; la diète ou un régime alimentaire très-modique était de règle pour la moindre indisposition; sinon dans l'état de santé; les toniques étaient rejetés presque d'une manière absolue; et dans

tout cela on était parfaitement d'accord avec la constitution inflammatoire qui sévissait alors. Aujourd'hui c'est tout différent. Loin de nous la pensée de proscrire la diète, ce moyen qui, judicieusement employé, peut être l'arme la plus puissante contre la maladie; nous voulons seulement nous mettre en garde contre les conséquences déplorables d'un régime débilitant, prescrit sans mesure à l'époque où les organes ont le plus besoin d'être soutenus dans leurs efforts d'accroissement. C'est surtout chez les femmes que cette erreur est funeste : nous avons vu des résultats bien tristes de la diète, des bains tièdes, des sangsues, du régime lacté, chez des jeunes filles qui, maintenant adultes, traînent une vie languissante. Nous avons vu aussi les bains de mer ou de rivière, le bœuf rôti, le vin, la gentiane, réussir à merveille, soit pour prévenir le mal, soit pour ramener à la santé des constitutions qui fléchissaient sous un régime opposé. *Voy. AGES.*

Miller, *Dissertatio de pubertate*. Édimbourg, 1781, in-8.

Lugol, *De l'adolescence considérée comme cause de plusieurs maladies*. Thèse de Paris, 1812, n° 38.

« A. Le Pileur. »

Encyclopédie moderne,
2e éd. publiée sous la dir. de M. Léon Renier, 1846-1863
(t. I, 1846, col. 372-375)

ADOLESCENCE, s. f. *a-do-lè-cen-ce*. L'âge qui est depuis la puberté, jusqu'à la majorité, c'est-à-dire, depuis quatorze ans jusqu'à vingt-un. Il ne se dit guère que des garçons.

ADOLESCENT, s. m. *a-do-lè-san*. Jeune garçon. Il ne se dit guère qu'en plaisantant.

[Barbou frères, imprimeurs-libraires],
Nouveau Vocabulaire français rédigé sur le [...] Wailly, 1847
(p. 28 col. 1)

ADOLESCENCE, n. f. Époque de la vie qui s'étend de l'enfance à la jeunesse.

ADOLESCENT, ENTE, n. Qui est dans l'adolescence : *C'est l'ADOLESCENT pur qui fait l'homme sage et vigoureux.* (B. de St-P.) || Il s'emploie ironiq. : *Vous avez la pudeur d'un jeune ADOLESCENT.* (Dest.)

Prosper Poitevin,
Dictionnaire de la langue française, 2e éd., 1851
(p. 22 col. 2)

ADOLESCENCE, s. f. L'âge entre l'enfance et l'âge viril. Ne se dit guère que des garçons.

ADOLESCENTE, ENTE, s. Jeune homme, jeune fille. S'emploie quelquefois adject. surtout en poésie.

Frère Philippe Bransiet,
*Dictionnaire de la langue française
à l'usage des écoles chrétiennes, 1852*
(p. 14 col. 2)

ADOLESCENCE, s. f. *adoléçance*. Age qui est depuis la puberté jusqu'à la majorité, c'est-à-dire depuis 14 ans jusqu'à 25. Il ne se dit guère que des garçons.

ADOLESCENT, ENTE, s. *adoléçan*. Jeune homme, jeune fille.

[Imprimerie de F. Dumoulin],
Dictionnaire de la langue française, 1853
(p. 48 col. 1-2)

ADOLESCENCE, s. f. (*a-do-lé-san-ce*). Le premier âge après l'enfance, depuis quatorze ans jusqu'à vingt-cinq. Il ne se dit guère que des garçons. (Du latin *adolescere*, formé de *ad* augmentatif, et de *crescere*, croître.)

ADOLESCENT, ENTE, s. Celui, celle qui est dans l'âge de l'adolescence. On ne le dit guère que d'un jeune homme, et le plus ordinairement en plaisantant. — Il s'emploie aussi adjectivement. A. (*a-do-lé-san, sante*).

Claude-Marie Gattel,

Dictionnaire universel de la langue française, 8e éd., 1854

(t. I, p. 26 col. 3)

ADOLESCENCE, s. f. —*centia*. époque de la vie qui s'étend de l'enfance à la jeunesse : la première partie de cet âge comprend la puberté; il commence donc vers 12 ou 14 ans, et ne se prolonge point au-delà de la vingtième année. (*adolescere*, croître. *lat.*) || —*lessan*—

ADOLESCENT, s. m. —*cens*. (*badin ou poét.*) jeune garçon. —*te, f.* jeune fille. A. *adj.* (vigne) jeune. A. V. (*fig.*) (philosophie —*te*). [Mad. de Gonzague.]

Pierre-Claude-Victoire Boiste,

Dictionnaire universel de la langue française,

13e éd. revue, corrigée et [...] augmentée

par Charles Nodier et Louis Barré, 1855

(p. 13 col. 2)

ADOLESCENCE, s. f. [*adolescentia*, de *adolescere*, croître, grandir; all. *Jünglingsalter*, it. *adolescenza*]. Age qui succède à l'enfance et qui s'étend depuis les premiers signes de la puberté jusqu'à l'époque où le corps a acquis toute sa perfection physique.

Pierre-Hubert Nysten,

Dictionnaire de médecine,

10e éd. entièrement refondue par Émile Littré et Charles Robin, 1855

(t. I, p. 31 col. 1)

ADOLESCENCE. s. f. L'âge qui suit la puberté jusqu'à l'âge viril, c'est-à-dire depuis 14 ans jusqu'à 25 (Acad.).

Cet article est reproduit mot à mot dans la 5e édit., comme si, depuis l'époque où elle a été publiée, le Code civil n'avait pas porté à 18 ans l'âge de la puberté légale des garçons, lequel était auparavant fixé à 14 ans. Il est à observer qu'au mot *viril*, on ne parle nullement de l'époque où commence cet âge.

Pour bien distinguer l'enfance, l'adolescence et l'âge adulte, de la virilité, on pourrait mettre l'enfance jusqu'à 14 ans, l'adolescence de 14 à 18, l'âge adulte de 18 à 25. L'âge viril depuis 25 ans jusqu'à la vieillesse.

B. Le Goarant,

Nouveau Dictionnaire critique de la langue française, 1858

(p. 20 col. 2)

ADOLESCENCE. s. f. Age qui commence à la puberté et s'étend jusqu'à l'époque où le corps a pris tout son développement.

(Adolescence, du lat. *adolescentia*, *adolescere*, croître, avait une durée plus prolongée, une signification plus étendue. — *Après quatorze ans est adolescence, qui dure jusques à vingt-huit ans*. GERSON, XIVe, XVe.)

Des enfants qui naissent, la moitié tout au plus parvient à l'adolescence... L'adolescence est l'âge de la commisération, de la clémence et de la générosité. J.-J. ROUSSEAU. Depuis que l'adolescence, en troublant mes sens, avait inquiété, attendri et attristé mon imagination, une mélancolie un peu sauvage avait jeté comme un voile sur ma gaieté naturelle et donné un accent plus grave à mes pensées comme au son de ma voix. LAMARTINE. Je crois que la règle générale est de rester longtemps dans l'état végétatif de l'adolescence. H. de BALZAC.

ADOLESCENT, ENTE. s. Personne qui est dans l'âge de l'adolescence.

(*Un jeune adolescent... osa bien... mettre en son entendement la conquête de l'empire de tout le monde.* AMYOT, XVIe.)

« Age heureux où fleurit un bel adolescent!

De chastes voluptés le sentiment l'inonde. » BELMONTET.

« Déjà l'adolescent que mille vœux possède,

Tressaille, et de ses sœurs quittant les chastes jeux,

S'élance, impatient, vers un monde orageux. » R. DESCHANEL.

Il est certain que la chasteté est la source de la force et de la beauté physique et morale dans les deux sexes : c'est l'adolescent pur qui fait l'homme sage et vigoureux. B. de SAINT-PIERRE.

Louis Dochez,

Nouveau Dictionnaire de la langue française, 1860

(p. 20 col. 1)

ADOLESCENCE, s. f. *adolesçance* (du lat. *adolescencia*), l'âge qui suit l'enfance jusqu'à l'âge viril : *il a commencé dès son — à se mettre dans les voies de la fortune.* (La Br.) || Les adolescents.

ADOLESCENT, E, s. *adolesçan, adolesçante*, jeune garçon, jeune fille. = Adj. qui est dans l'adolescence.

François Noël et Charles-Pierre Chapsal,

Nouveau Dictionnaire de la langue française, 17e éd., 1860

(p. 40 col. 2)

ADOLESCENCE. s. f. (lat. *adolescere*, croître). L'âge qui s'étend depuis la puberté jusqu'à la fin de la croissance. *Il est encore dans l'ad. La fleur de l'ad.* || *Fig., *L'ad. d'un peuple. L'ad. du monde.* || Voy. AGE.

ADOLESCENT, ENTE. s. Celui ou celle qui est dans l'adolescence. Ne se dit guère qu'en plaisantant. *Un jeune ad.* || S'emploie quelquefois adject., *Un jeune homme encore ad.* || Fig., *Un amour ad. Une vigne adolescente.*

Bertet Dupiney de Vorepierre,

Dictionnaire français illustré, 1860-1864

(t. I, 1860, p. 36 col. 2)

ADOLESCENCE. s. f. L'âge entre l'enfance et l'âge viril. Ne se dit guère que des garçons.

ADOLESCENTE, ENTE. s. Jeune homme, jeune fille. S'emploie quelquefois adject. surtout en poésie.

Frère Philippe Bransiet,

Dictionnaire de la langue française

à l'usage des écoles chrétiennes, 2e éd., 1861

(p. 14 col. 2)

ADOLESCENCE, s. f. Adolescent, s. m. V. *jeune*.

Prudence Boissière,
Dictionnaire analogique de la langue française, 1862
(p. 17 col. 1)

ADOLESCENCE, subst. fém. (*adolèçance*) (en lat. *adolescencia*, formé de *adolescere*, croître, dérivé lui-même de *ad* augment., et *olescere*, croître), âge qui suit la puberté et précède la virilité. Cet âge commence pour les femmes à onze ou douze ans, et se termine à vingt ou vingt et un ans; pour les hommes, il commence à quatorze ou quinze ans, et se termine à vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Il ne se dit guère que relativement aux garçons. (*Dictionnaire de médecine usuelle*.) — Nous trouvons dans la mythologie deux figures allégoriques pour représenter cet âge de la vie : l'*adolescence masculine*, sous les traits d'un jeune homme richement vêtu et couronné de fleurs, posé un pied sur une horloge de sable, symbole du peu de cas que l'*adolescence* fait du temps; l'*adolescence féminine*, sous les traits d'une jeune fille couronnée de fleurs, tient une guirlande, emblème de sa félicité éphémère. Son vêtement, de couleur changeante, semble être la marque de l'instabilité des affections de cet âge.

ADOLESCENT, subst. mas. (*adolèçan*) (en latin *adolescens*), jeune garçon qui est dans l'âge de l'adolescence. Il ne se dit guère que dans le style badin; dans le style sérieux, on dit plus souvent *jeune homme*. — Il est aussi adj., et signifie : qui est dans l'*adolescence*.

ADOLESCENTE, subst. fém. (*adolèçante*), jeune fille qui est dans l'âge de l'adolescence. — Adj., *une vigne adolescente, philosophie adolescente*. Voy. **ADOLESCENT**.

Napoléon Landais,
Grand Dictionnaire [...] des dictionnaires français,
14e éd. revue sous la dir. de M. D. Chésurolles et L. Barré, 1862
(t. I, p. 43 col. 3)

ADOLESCENCE (a-do-lè-ssan-s'), s. f. L'âge qui succède à l'enfance et qui commence avec les premiers signes de la puberté.

— SYN. ADOLESCENCE, JEUNESSE. Dans le langage scientifique *adolescence* et *jeunesse* sont synonymes et expriment l'âge compris entre l'enfance et l'état adulte. Mais dans le langage ordinaire il y a une nuance, et *adolescence* désigne de préférence la première partie de la jeunesse.

— HIST. XIVe s. Et n'est que bien et onnesteté de ainsi passer l'aage de vostre adolescence feminine, *Menagier, Prologue*. || XVe s. Car jeunesse et adolescence (C'est son parler, ne moins ne mais) Ne sont qu'abus et ignorance, VILLON, *Grand Test*. || XVIe s. Considerez que par nous allaictez Avez esté en vostre adolescence, J. MAROT, V, 285. L'adolescence, qui commence depuis dix-huit ans jusques à vingt et cinq, est la temperée et moyenne entre tous excès, PARÉ, *Introduc.* 5. Sa beauté se maintint tousjours florissante en son enfance, en son adolescence, et encore après qu'il fut devenu homme parfait, AMYOT, *Alc.* 2.

— ÉTYM. Provenç. et espagn. *adolescencia*; ital. *adolescenza*; de *adolescencia*, de *adolescens*, adolescent.

ADOLESCENT, ENTE (a-do-lè-ssan, ssan-t'), s. m. et f. || 1° Celui, celle qui est dans l'âge de l'adolescence. || 2° Se dit surtout des garçons, et alors souvent en plaisantant. Un jeune adolescent. L'essai et l'apprentissage d'un jeune adolescent qui passe de la fêrûle à la pourpre et dont la consignation a fait un juge, est de décider souverainement des vies et des fortunes des hommes, LA BRUY. 14. || 3° Adj. Encore adolescent il avait quitté Rome, ARN. *Mar. à Mint.* I, 2. Mérovée est ardent, et la pitié naissante Bientôt mène à l'amour une âme adolescente, LEMERC. *Fréd. et Brun.* I, 2.

— HIST. XVe s. Quelle hardiesse te meut, o jeune adolescent royal, ne quelle fiance preumes tu de mettre la mayn aux nymphes, J. LEMAIRE, dans PALS. p. 351. || XVIe s.

L'ardeur du courroux que l'on sent Au premier age adolescent, Me fit trop nicement t'escrire, RONS. 454.

— ÉTYM. *Adolescens*, de *adolescere*, croître, de *ad*, à (voy. À), et *olescere*, *olere*, croître. Quelques-uns ont rattaché ce radical à *ολοζ*, entier (voy. SOLIDE pour ce mot); mais l'opinion préférable est celle de Benfey, I, 70, qui le rattache à *alere*, nourrir (voy. ALIMENT), de même racine qu'un radical grec, *ακω*, je fais croître, d'où *αλδχινειν*, faire croître; radical qui appartient aussi aux mots congénères : gothique, *alds*, qui a crû, âgé (voy. ALDERMAN); allem. *alt*, âgé; celt. *altruim*, nourrir, *alt*, nourriture.

Émile Littré,
Dictionnaire de la langue française, 1863-1873
(t. I, 1863, p. 56 col. 1)

ADOLESCENCE. s. f. (en lat. *adolescencia*; formé de *adolescere*, croître, grandir, se fortifier). Époque de la vie si bien nommée la fleur de l'âge, c'est celle qui succède à l'enfance, et qui, commençant à l'époque de la puberté, s'étend jusqu'à celle où le corps a pris toute sa perfection physique. Physiologiquement et légalement parlant, l'adolescence comprend en général, pour les femmes, l'espace qui existe entre 11 et 18 ans, et, pour les hommes, celui de 11 à 20 ans. Après avoir passé l'âge de l'*adolescence*, l'homme est adulte, c'est-à-dire formé. (Renauld.)

— Il se dit principalement en parlant des garçons. Nisus et Euryale parurent les premiers; Eutyale, recommandable par sa beauté et les grâces de son *adolescence*; Nisus, par l'amour qu'il portait à Euryale. (B. de St-P.)

— Fig. Se prend pour celui qui est dans l'âge de l'adolescence. L'*adolescence* méprise les jouets du passé et se contemple avec plaisir dans le miroir enchanteur de l'avenir. (S. Dub.)

— Se dit figurément du premier âge du monde. L'innocence et la vertu régnait parmi les hommes, lorsque le monde était encore en son *adolescence*. (Trév.)

ADOLESCENT, É. s. (en lat. *adolescens*; formé de *adolescere*, croître). Physiol. Celui, celle qui est dans l'âge de l'adolescence. C'est l'*adolescent* pur qui fait l'homme sage et vigoureux. (B. de St-P.)

— Il se dit plus ordinairement d'un jeune homme, et en plaisantant. *C'est un jeune adolescent*, c'est-à-dire, un jeune homme étourdi, sans expérience.

— Il se dit aussi des choses inanimées. Pour le marin, c'est un vaisseau neuf, un *adolescent* qui va grandir au milieu des périls. (Jal.)

— Il s'emploie quelquefois adjectivement, surtout en poésie. Un jeune homme encore *adolescent*. (Acad.)

— Il se dit des choses, et signifie. Qui est de fraîche date, qui n'est pas encore formé. Pourquoi cette nation française, si aimable et si brillante, a-t-elle changé de caractère? Que je regrette sa franchise, sa loyauté, sa gaieté et même sa frivolité qu'elle a abandonnée pour une philosophie *adolescente* qui ne va point au bonheur! (La princ. de Gonz.)

— Agric. Qui ne porte pas encore de fruit. Vigne *adolescente*, arbre *adolescent*.

Louis-Nicolas Bescherelle,
Dictionnaire national, 11e éd., 1865
(t. I, p. 69 col. 2)

ADOLESCENCE s. f. (a-do-lèss-san-se — lat. *adolescencia*, même sens; de *adolescere*, croître). Époque de la vie qui s'étend depuis l'enfance jusqu'au moment où l'on cesse de grandir, c'est-à-dire à peu près de quatorze à vingt ans : *Des enfants qui naissent, la moitié tout au plus parvient à l'ADOLESCENCE.* (J.-J. Rouss.) *Euryale était recommandable par sa beauté et par les grâces de son ADOLESCENCE.* (B. de St-P.) *Il était encore dans toute la fraîcheur de l'ADOLESCENCE.* (G. Sand) *Malgré sa barbe précoce, la rondeur des contours de son visage accusait encore l'ADOLESCENCE.* (G. Sand)

« ... Ce Brutus, qui, dès l'adolescence,
Cacha, sous une fausse et stupide apparence,
Le vengeur des Romains et l'effroi des tyrans. »

LEGOUVÉ.

— Par ext. et collectiv. Les adolescents : *L'ADOLESCENCE méprise les jouets du passé.* (S. Dubay.) *En vérité, ma chère, l'ADOLESCENCE ne respecte plus la vieillesse, même dans les femmes.* (E. Sue.) || Ne se dit guère qu'en parlant des garçons.

— Fig. Le commencement, les premiers temps : *L'innocence et la vertu régnaient parmi les hommes, lorsque le monde était encore dans son ADOLESCENCE.* (Trév.) *L'ADOLESCENCE de l'art est élégante, sa virilité pompeuse, et sa vieillesse riche.* (Joubert.)

— Encycl. Physiol. L'adolescence est une période de la vie humaine qui s'étend en général, pour l'homme, de quatorze à vingt-deux ans, et pour la femme, de onze à dix-neuf ans. « L'adolescence, dit Requin, est circonscrite entre deux limites précises, savoir d'une part, la puberté ou époque du complet développement des organes génitaux; d'autre part, l'arrêt définitif de l'accroissement en hauteur, qui continue huit à dix ans encore après la première manifestation des facultés génératrices. C'est même du progrès de la stature que l'adolescence a tiré son nom, dont l'étymologie signifie *croissance*. » L'évolution de l'appareil génital est le caractère principal de l'adolescence; les modifications qu'on observe dans l'habitude extérieure du corps et dans l'exercice des diverses fonctions, servent de caractères secondaires. Chez la femme, les mamelles se développent, les formes s'arrondissent, le bassin s'élargit, la voix s'adoucit. Chez l'homme, le tissu cellulaire se condense, les muscles se dessinent en relief à la surface du corps, l'accroissement du larynx produit la saillie vulgairement appelée *pomme d'Adam*, la voix devient plus grave et prend le timbre viril. Chez les deux sexes, la taille s'élance; les membres prennent plus de volume; la poitrine, les poumons, le cœur et les vaisseaux plus de capacité; les poils poussent dans les diverses régions qu'ils sont destinés à ombrager; la physionomie acquiert son cachet définitif, en même temps que, dans la sphère de l'intelligence et du sentiment, apparaissent des tendances et des puissances nouvelles. Le mouvement rapide d'accroissement qui se manifeste pendant l'adolescence peut, en amenant la rupture d'équilibre entre les principaux systèmes d'organes, prédisposer à un grand nombre de maladies. La naissance de passions nouvelles apporte en même un élément de trouble pour la moralité. Aussi l'adolescence est-elle l'âge où l'hygiène et l'éducation doivent préparer et fonder en quelque sorte la santé physique et morale de l'homme.

ADOLESCENT, ENTE s. (a-do-lèss-san, ante — lat. *adolescens*, même sens; de *adolescere*, croître). Celui, celle qui est dans l'âge de l'adolescence : *Un jeune ADOLESCENT.* (Acad.) *C'est l'ADOLESCENT pur qui fait l'homme sage et vigoureux.* (B. de St-P.)

« O jeune adolescent, tu rougis devant moi! »

A. CHÉNIER.

« Déjà l'adolescent, que mille vœux possèdent,
Tressaille, et de ses sœurs quittant les chastes jeux,
S'élance, impatient, vers un monde orageux. »

É. DESCHAMPS.

— Fam. et un peu ironiq. Se dit d'un jeune homme sans expérience, que l'on ne prend pas au sérieux : *Eh quoi! cet ADOLESCENT vous porterait ombrage! Aux yeux de la comtesse, Chérubin, n'était qu'un ADOLESCENT.*

— S'empl. adjectiv. : *Sophocle, encore ADOLESCENT, lut publiquement des poésies en l'honneur de la bataille de Salamine.* (Nisard) *En Amérique, la jeune fille est libre avant d'être ADOLESCENTE.* (G. de Beaum.) *Elle lui infligeait des châtiments réservés à l'enfance, et dont l'âme outrée de l'ADOLESCENTE Mattéa ressentait vivement les profondes atteintes.* (G. Sand) || Qui appartient, qui est propre à l'adolescent : *Arthur était encore à cet âge heureux de candeur ADOLESCENTE et de croyance spontanée, où toute chose révélée qui étourdit et qui épouvante, est adoptée, comme authentique, sans réflexion.* (Méry.)

« Mérové est ardent, et la pitié naissante,
Bientôt mène à l'amour une âme adolescente. »

LEMERCIER.

— Fig. Qui est de fraîche date, en parlant des choses : *Pourquoi cette nation française, si aimable et si brillante, a-t-elle changé de caractère? Que je regrette sa franchise, sa loyauté, sa gaieté et même sa frivolité, qu'elle a abandonnées pour une philosophie* ADOLESCENTE *qui ne va point au bonheur et qui empêche de rire!* (La princ. de Gonz.)

« Est-ce donc pour s'aimer qu'on s'épouse à présent?

Cela fut bon du temps du monde *adolescent.* »

REGNARD.

— Agric. Qui n'a pas encore porté de fruits : *Arbre* ADOLESCENT. *Vigne* ADOLESCENTE.

Pierre Larousse,

Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle, 1865-1876

(t. I, p. 96 col. 4-p. 97 col. 1)

ADOLESCENCE, s. f. *a-do-lè-cen-ce*. L'âge qui est depuis la puberté, jusqu'à la majorité, c'est-à-dire, depuis quatorze ans jusqu'à vingt-un. Il ne se dit guère que des garçons.

ADOLESCENT, s. m. *a-do-lè-san*. Jeune garçon. Il ne se dit guère qu'en plaisantant.

[Barbou frères, imprimeurs-libraires],

Nouveau Vocabulaire français rédigé sur le [...] Wailly, 14e éd., 1867

(p. 28 col. 1)

ADOLESCENCE. s. f. L'âge qui suit la puberté jusqu'à l'âge viril et qui forme la première période de la jeunesse. *Au commencement de l'adolescence. Il est encore dans l'adolescence. La fleur de l'adolescence.*

ADOLESCENT, ENTE. s. Celui, celle qui est dans l'âge de l'adolescence. On ne le dit guère que d'Un jeune homme. *Un adolescent.*

Il s'emploie quelquefois adjectivement. *Un jeune homme encore adolescent.*

[Académie], 7e éd., 1879

(t. I, p. 28 col. 1)

ADOLESCENCE. s. f. L'âge qui suit la puberté et qui forme la première période de la jeunesse. *Au commencement de l'adolescence. Il est encore dans l'adolescence. La fleur de l'adolescence.*

ADOLESCENT, ENTE. s. Celui, celle qui est dans l'âge de l'adolescence. On ne le dit guère que d'Un jeune homme. *Un adolescent.*

Il s'emploie quelquefois adjectivement. *Un jeune homme encore adolescent.*

[Académie], 7e éd., 1879

(t. I, p. 28 col. 1)

ADOLESCENCE (lat. *adolescens*), s. f. Age qui succède à l'enfance.

ADOLESCENT, ENTE (lat. *adolescens*), s. m. et f. Celui, celle qui est dans l'âge de l'adolescence. || *Adj.* Encore adolescent il avait quitté Rome, ARNAULT.

Amédée Beaujean,

Dictionnaire de la langue française, abrégé du Dictionnaire de É. Littré,

7e éd., 1883

(p. 13 col. 2)

ADOLESCENCE (Méd.). Période de la vie de l'homme qui commence vers l'âge de onze à quinze ans; chez les filles, c'est le moment où les menstrues s'établissent et chez les garçons l'époque où commence l'activité fonctionnelle; en un mot, c'est la période qui s'étend depuis la manifestation des premiers signes de la puberté jusqu'au moment où le corps cesse de s'accroître (vingt à vingt-cinq ans, selon les individus). Durant toute cette phase de la vie, l'accroissement continue, les divers appareils et organes se développent et se perfectionnent, le mouvement de composition l'emporte sur le mouvement de décomposition. La résistance aux agents extérieurs est devenue plus considérable que pendant l'enfance. En sortant de l'adolescence, l'homme entre dans la virilité. (V. AGE).

La Grande Encyclopédie,
publiée sous la dir. de M. Berthelot, [après 1885]
(t. I, p. 610 col. 2)

ADOLESCENCE [à-do-les'-sans'] *s. f.*

[ÉTYM. Emprunté du lat. *adolescencia*, m. s. || XIIIe s. *Tout le tans de s'adolescence*, Mir. de St-Éloi, 20.]

|| Age qui suit l'enfance et précède l'âge adulte. *Il est encore dans l'—*. *Au milieu des grâces de l'—*, B. de St-P. *Paul et Virg.* || Fig. *L'— du monde*.

ADOLESCENT, ENTE [à-do-les'-san, -sant'] *adj. et s.*

[ÉTYM. Emprunté du lat. *adolescens*, m. s. || XVe s. *Une belle et gracieuse adolescente*, G. TARDIF, *Fac. de Poge*, 270.]

|| Qui est dans l'adolescence. (Se dit surtout des garçons.) | Fig. *Du temps du monde —*, REGNARD, *Ménechmes*, V, 1. | S. m. *Un —*. (Ne s'emploie plus guère en prose qu'ironiquement.) *Ce terme* (d'adolescent) *ne se dit qu'en façon de parler ironique*, CHAPELAIN. *Lett.*, I, 108. *Pour un — qui se prépare à voir sa maîtresse*, LES. *Gil Blas*, XII, 14.

Adolphe Hatzfeld et Arsène Darmesteter,
Dictionnaire général de la langue française, 1890-1900
(t. I, p. 38 col. 1)

ADOLESCENCE. n. f. Age qui suit la puberté et qui forme la première période de la jeunesse. *Au commencement de l'adolescence. Il est encore dans l'adolescence. La fleur de l'adolescence.*

ADOLESCENT, ENTE. adj. Qui est dans l'âge de l'adolescence. *Un jeune homme encore adolescent.*

[Académie], 8e éd., 1932-1935
(t. I, 1932, p. 23 col. 3)

« Jeune. — Jeunesse »

Table alphabétique des auteurs et des titres

[Académie française] : *Dictionnaire de l'Académie française*, 1694 [2e éd., 1718; 3e éd., 1740; 4e éd., 1762; 5e éd., 1798; éd. revue par Jean-Charles Laveaux, 1802; 6e éd., 1835; 7e éd., 1879; 8e éd., 1932-1935].

[Barbou frères, imprimeurs-libraires] : *Nouveau Vocabulaire français rédigé sur le plan du vocabulaire de Wailly, nouvelle édition appropriée aux progrès des Lumières, et rédigé sur le plan du vocabulaire de Wailly, précédée [...]*, Limoges, chez Barbou frères, imprimeurs-libraires, 1847, 1 vol. in-8 [14e éd., 1867].

L'exemplaire de Bibliothèque Nationale de France de la 14e édition est daté « 1867 » par le timbre du Dépôt légal.

Barré, Louis : *Complément au Dictionnaire de l'Académie*, 1862, 1 vol. in-4.

Beaujean, Amédée : *Dictionnaire de la langue française, abrégé du Dictionnaire de É. Littré de l'Académie française avec un supplément d'histoire et de géographie, [...] ouvrage adopté par les commissions d'examen instituées près le ministère de l'Instruction publique*, Librairie Hachette, 7e éd., 1883, 1 vol. in-8.

Bescherelle, Louis-Nicolas : *Dictionnaire national ou Dictionnaire universel de la langue française, plus exact et plus complet que tous les dictionnaires qui existent [...]*, Garnier Frères, 11e éd., 1865 [1843], 2 vol. in-4.

Boissière, Prudence : *Dictionnaire analogique de la langue française. Répertoire complet des mots par les idées et des idées par les mots*, Larousse et Boyer, 1862, 1 vol. in-8.

Boiste, Pierre-Claude-Victoire : *Dictionnaire universel de la langue française ou Manuel d'orthographe et de néologie*, An IX [1800], 1 vol. in-8 oblong [8e éd. revue, corrigée et considérablement augmentée par Charles Nodier, 1834; 13e éd. revue, corrigée, considérablement augmentée par Charles Nodier et Louis Barré, 1855].

Bransiet, Frère Philippe : *Dictionnaire de la langue française à l'usage des écoles chrétiennes*, Tours, Mame / Paris, Poussielgue-Rusand, 1852, 1 vol. in-8 [2e éd., 1861].

D'Hautel : *Dictionnaire du bas-langage ou Des Manières de parler usitées parmi le peuple*, Léopold Colin, Libraire, 1808, 2 vol. in-8.

Dictionnaire de la conversation et de la lecture, inventaire rasionné des notions les plus indispensables à tous, par une société de gens de lettres sous la direction de M. W[illiam] Duckett, 1832-1839, Librairie Belin-Mandar, 52 vol. in-8.

Dictionnaire des gens du monde, historique, littéraire, critique, moral, physique, militaire, politique, caractéristique et social, où l'on traite [...], A Paris, chez J. P. Costard, libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais, la porte cochère au-deffus du Collège, 1770, 5 vol.

D'après Alexandre Barbier (*Dictionnaire des anonymes et pseudonymes*, 2e éd., 1822-1827), Antoine-Fabio Sticotti serait l'auteur de cet ouvrage. Le *Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque Nationale*, partie « Auteurs », mentionne cette attribution.

Dochez, Louis : *Nouveau Dictionnaire de la langue française*, Libr. ecclésiastique Ch. Fouraut, 1860, 1 vol. in-4.

- Dupiney de Vorepierre, Jean-François-Marie Bertet : *Dictionnaire français illustré et Encyclopédie universelle* [...] dirigé par B. Dupiney de Vorepierre et rédigé par une société de savants et de gens de lettres, Aux bureaux de la publication / Michel Lévy frères, 1860-1864, 2 vol.
- Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, mis en ordre et publié par M. Diderot, et quant à la Partie Mathématique, par M. D'Alembert, 1751-1772, 17 vol. de texte, 11 vol de planches.
- Encyclopédie catholique, répertoire universel et raisonné des sciences, des lettres, des arts et des métiers, formant une bibliothèque universelle, publiée par la Société de l'Encyclopédie catholique, sous la direction de M. l'abbé Glaire, professeur d'hébreu à la Sorbonne, de M. le v[icomte] Walsh, et d'un comité d'orthodoxie*, Parent-Desbarres, 1839-1848, 18 vol. in-4.
- Furetière, Antoine : *Dictionnaire universel*, Arnout et Reinier Leers, 1690, 3 vol. in-4.
- Gattel, abbé Claude-Marie : *Dictionnaire universel portatif de la langue française*, Lyon, chez Veuve Buynand née Bruyset, libraire, 2e édition, 1813 [1re édition, 1797], 2 vol. in-8 [8e éd., 1854].
- Hatzfeld, Adolphe et Arsène Darmesteter, avec le concours de M. Antoine Thomas : *Dictionnaire général de la langue française du commencement du XVIIe siècle jusqu'à nos jours précédé d'un traité sur la formation de la langue et contenant [...]*, Delagrave, 1890-1900, 2 vol. in-4.
- [Imprimerie de F. Dumoulin] : *Dictionnaire de la langue française, avec la prononciation figurée; contenant tous les mots du Dictionnaire de l'Académie, [...] nouvelle édition classique d'où l'on a écarté tous les mots qui peuvent blesser les mœurs ou les convenances, [...]*, Lyon, Imprimerie de F. Dumoulin, libraire, 1 vol. in-8.
- Landais, Napoléon : *Dictionnaire général et grammatical des dictionnaires français, Extrait et Complément de tous les Dictionnaires les plus célèbres*, Bureau central, 1834, 2 vol. in-4 [14e éd. revue sous la direction de M. D. Chésurolles et Louis Barré, 1862].
- Larchey, Lorédan : *Les Excentricités de la langue française, aux bureaux de la Revue anecdotique*, 2e éd., 1861, 1 vol. in-12 de XVI-268 p. [7e éd. sous le titre *Dictionnaire historique d'argot*, 1878, 1 vol. in-8].
La première édition, parue en 1860 en un volume in-16 paginé 357-660 et 73-118, se compose de tirés à part des tomes VIII et IX de la *Revue anecdotique*.
- Larousse, Pierre : *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle*, Librairie Larousse, 1865-1876, 15 vol. in-4 (2 vol. de Suppléments en 1878 et 1890).
- Laveaux, Jean-Charles : *Nouveau Dictionnaire de la langue française, où l'on trouve tous les mots de la langue usuelle, les étymologies, l'explication détaillée des synonymes [...]*, 1820, 2 vol. in-4 [2e éd., 1828].
- Laveaux, Jean-Charles : *Dictionnaire raisonné des difficultés grammaticales et littéraires de la langue française*, 2e édition, revue, corrigée, et considérablement augmentée, 1822, Ledentu, 2 vol. in-8 [4e éd. revue par Charles Marty-Laveaux, 1873].
- Laveaux, Jean-Charles : *Nouveau Dictionnaire portatif de la langue française, [...] Ouvrage extrait des meilleurs traités qui ont paru en ce genre, et particulièrement, du grand Dictionnaire de la langue française du même auteur, publié en 1820*, Ledentu, 1825, 1 vol. in-16.

- Levée, Jérôme-Balthasar : *Dictionnaire des épithètes françaises*, nouvelle édition, revue et considérablement augmentée; précédé d'un traité sur l'emploi des épithètes, L'Huillier, libraire, 1817, 1 vol. in-8.
- Noël, François et Charles-Pierre Chapsal : *Nouveau Dictionnaire de la langue française, rédigé sur le plan du dictionnaire anglais de Johnson, enrichi d'exemples tirés des meilleurs écrivains des deux derniers siècles, et dans lequel on trouve [...]*, Toul, chez J. Carez, imprimeur-libraire, Paris, 1826, 1 vol. in-8 [17e édition revue avec le plus grand soin, 1860].
- Nysten, Pierre-Hubert : *Dictionnaire de médecine, et des sciences accessoires à la médecine, avec l'étymologie de chaque terme; suivi de deux vocabulaires, l'un latin, l'autre grec*; J.-A. Brosson, Libraire, 1814, 1 vol. in-8 [7e éd., 1839; 10e éd. entièrement refondue par Émile Littré et Charles Robin, 1855, 2 vol. in-8].
- Philipon La Madelaine, Louis : *Dictionnaire portatif de la langue française, d'après le système orthographique de l'Académie*, dans *Petite Encyclopédie portative*, tome XVI, chez Cappellet et Renard, libraires-Commissionnaires, 1810, 2 vol. in-12 [4e éd. publiée par J.-A. Boiste].
- Planche, Joseph : *Dictionnaire françois de la langue oratoire et poétique, suivi d'un vocabulaire de tous les mots qui appartiennent au langage vulgaire*, Librairie de Gide Fils, 1819-1822, 3 vol. in-8.
- Poitevin, Prosper : *Dictionnaire de la langue française. Glossaire raisonné de la langue écrite et parlée [...]*, 2e éd., Librairie de F. Chamerot, J. Lecoffre libraire, Firmin Didot, libraire, 1851, 1 vol. in-8.
- Raymond, François : *Dictionnaire général de la langue française et Vocabulaire universel des sciences, des arts et des métiers*, 2e éd., 1835, chez Aimé André, libraire, 2 vol. in-4.
- Richelet, Pierre : *Dictionnaire françois*, Genève, Jean Hemran Widerhold, 1680, 2 vol. in-4.
- [Trévoux] : *Dictionnaire universel françois et latin*, 1704, 3 vol. in-folio [6e éd., 1771].
- Vanier, Victor-Augustin : *Dictionnaire grammatical, critique et philosophique de la langue française*, chez l'auteur, chez Brunot-Labre, chez Delalain, chez Dupont, chez Janet et Cotel, 1836, 1 vol. in-8.
- Verger, Pierre-Victor : *Dictionnaire universel de la langue française rédigé d'après le Dictionnaire de l'Académie et ceux de Laveaux, Gattel, Boiste, Mayeux, Wailly, Cormon, etc.; contenant [...]*, Librairie classique-élémentaire, 1823, 2 vol. in-8 [7e éd. par Charles Nodier et Pierre-Victor Verger, 1835].
- Wailly, François de et Étienne-Augustin de Wailly : *Nouveau Vocabulaire françois où l'on a suivi l'orthographe du Dictionnaire de l'Académie, dans lequel on trouve de plus [...]*, Seconde édition, considérablement augmentée par l'auteur, et revue, quant aux termes de Médecine, d'Anatomie, et d'histoire naturelle, par M. Bosquillon, médecin de Paris et professeur de langue Grecque au collège de France, chez Rémont, Libraire, An XII. — 1803, 1 vol. in-8 [13e éd. revue et corrigée par Alfred de Wailly, 1826; 21e éd. revue et corrigée par Alfred de Wailly, 1844].

Table chronologique des éditions

- 1680 *Dictionnaire françois*, par Pierre Richelet, Genève, Jean Hemran Widerhold, 2 vol. in-4.
- 1690 *Dictionnaire universel*, par Antoine Furetière, Arnout et Reinier Leers, 3 vol. in-4.
- 1694 [Académie française] : *Dictionnaire de l'Académie française*.
- 1704 [Trévoux] : *Dictionnaire universel françois et latin*, 3 vol. in-folio.
- 1718 [Académie française] : *Nouveau Dictionnaire de l'Académie française*, 2e éd., 2 vol.
- 1740 [Académie française] : *Nouveau Dictionnaire de l'Académie française*, 3e éd., 2 vol.
- 1751-1772 *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, mis en ordre et publié par M. Diderot, et quant à la Partie Mathématique, par M. D'Alembert, 17 vol. de texte, 11 vol. de planches.
- 1762 [Académie française] : *Dictionnaire de l'Académie française*, 4e éd., 2 vol.
- 1770 *Dictionnaire des gens du monde, historique, littéraire, critique, moral, physique, militaire, politique, caractéristique et social, où l'on traite [...]*, A Paris, chez J. P. Costard, libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais, la porte cochère au-deffus du Collège, 5 vol.
- 1771 [Trévoux] : *Dictionnaire universel françois et latin vulgairement appelé Dictionnaire de Trévoux [...]*, nouvelle édition corrigée et considérablement augmentée en 8 vol. in-folio, 6e éd.
- 1798 [Académie française] : *Dictionnaire de l'Académie française*, revu, corrigé et augmenté par l'Académie elle-même, 5e édition, 2 vol.
- 1800 *Dictionnaire universel de la langue française ou Manuel d'ortographe et de néologie*, par Pierre-Claude-Victoire Boiste, 1 vol. in-8 oblong.
- 1802 *Dictionnaire de l'Académie française, nouvelle édition augmentée de plus de vingt mille articles [...]* par Jean-Charles Thibault de Laveaux, Paris, Moutardier, Germinal, An X [1802], 2 vol. in-4.
- 1803 *Nouveau Vocabulaire françois où l'on a suivi l'orthographe du Dictionnaire de l'Académie, dans lequel on trouve de plus [...]* par MM. [François] de Wailly, membre de l'Institut National, et [Étienne-Augustin] de Wailly, chef de l'enseignement au Prytanée de Paris, Seconde édition, considérablement augmentée par l'auteur, et revue, quant aux termes de Médecine, d'Anatomie, et d'histoire naturelle, par M. Bosquillon, médecin de Paris et professeur de langue Grecque au collège de France, A Paris, chez Rémont, Libraire, An XII. — 1803, 1 vol. in-8.
- 1808 *Dictionnaire du bas-langage ou Des Manières de parler usitées parmi le peuple*, par D'Hautel, Léopold Colin, Libraire, 2 vol. in-8.
- 1810 *Dictionnaire portatif de la langue française, d'après le système orthographique de l'Académie*, par M. L[ouis] Ph[ilipon] de Lamadelaine, de l'Académie de Lyon, *Petite Ency-*

- clopédie portative*, tome XVI, chez Capelle et Renard, libraires-Commissionnaires, 2 vol. in-12.
- 1813 *Dictionnaire universel portatif de la langue française*, par Cl[au]de-M[arie] Gattel, Lyon, chez Veuve Buynand née Bruyset, libraire, 2e édition [1re édition, 1797], 2 vol. in-8.
- 1814 *Dictionnaire de médecine, et des sciences accessoires à la médecine, avec l'étymologie de chaque terme; suivi de deux vocabulaires, l'un latin, l'autre grec*; par P[ierre]-H[ubert] Nysten, Docteur en Médecine, professeur de Matière médicale [...], chez J.-A. Brosson, Libraire, 1 vol. in-8.
- 1817 *Dictionnaire des épithètes françaises*, nouvelle édition, revue et considérablement augmentée; précédé d'un traité sur l'emploi des épithètes par J[érôme]-B[althasar] Levée, docteur ès-lettres, ancien professeur de rhétorique et de la littérature latine, L'Huillier, libraire, 1 vol. in-8.
- 1819-1822 *Dictionnaire françois de la langue oratoire et poétique, suivi d'un vocabulaire de tous les mots qui appartiennent au langage vulgaire*, par J[oseph] Planche, professeur de rhétorique au Collège Royal de Bourbon, Librairie de Gide Fils, 3 vol. in-8.
- 1820 *Nouveau Dictionnaire de la langue française, où l'on trouve tous les mots de la langue usuelle, les étymologies, l'explication détaillée des synonymes [...]*, par Jean-Charles Laveaux, 2 vol. in-4.
- 1822 *Dictionnaire raisonné des difficultés grammaticales et littéraires de la langue française*, par J[ean]-Ch[arles] Laveaux, 2e édition, revue, corrigée, et considérablement augmentée, Ledentu, 2 vol. in-8.
- 1823 *Dictionnaire de la langue française, abrégé du Dictionnaire de l'Académie*, par [Louis] Philipon La Madelaine, 4e éd., publiée par J.-A. Boiste, chez Boiste fils aîné, 1 vol. in-8.
- 1823 *Dictionnaire universel de la langue française rédigé d'après le Dictionnaire de l'Académie et ceux de Laveaux, Gattel, Boiste, Mayeux, Wailly, Cormon, etc.; contenant [...]*, par [Pierre]-J[Victor] Verger, Librairie classique-élémentaire, 2 vol. in-8.
- 1825 *Nouveau Dictionnaire portatif de la langue française*, par J[ean]-Ch[arles] Laveaux; [...] *Ouvrage extrait des meilleurs traités qui ont paru en ce genre, et particulièrement, du grand Dictionnaire de la langue française du même auteur, publié en 1820*, Ledentu, 1 vol. in-16.
- 1826 *Nouveau Dictionnaire de la langue française, rédigé sur le plan du dictionnaire anglais de Johnson, enrichi d'exemples tirés des meilleurs écrivains des deux derniers siècles, et dans lequel on trouve [...]*, par M. [François] Noël, inspecteur-général de l'Université, chevalier de la Légion-d'Honneur, et M. [Charles-Pierre] Chapsal, professeur de grammaire générale; auteurs de la nouvelle *Grammaire française* adopté par le Conseil royal de l'Instruction publique, etc., etc., Toul, chez J. Carez, imprimeur-libraire, Paris, 1 vol. in-8.
- 1826 *Nouveau Vocabulaire français où l'on a suivi l'orthographe adoptée pour la prochaine édition du Dictionnaire de l'Académie, dans lequel on trouve de plus [...]* par MM. [François] de Wailly, membre de l'Institut, et [Étienne-Augustin] de Wailly, proviseur du collège royal de Henri IV, 13e édition, revue et corrigée par Alfred de Wailly, professeur au collège royal de Henri IV, chez Rémont, Libraire, 1 vol. in-8.
- 1828 *Nouveau Dictionnaire de la langue française, où l'on trouve tous les mots de la langue usuelle, les étymologies, l'explication détaillée des synonymes [...]*, par Jean-Charles Laveaux, 2e éd. [publiée par sa fille Rose-Dorothée Thibault-Laveaux, Mme Jean-Baptiste Marty], Deterville, 2 vol. in-4.

- 1832-1839 *Dictionnaire de la conversation et de la lecture, inventaire raisonné des notions les plus indispensables à tous, par une société de gens de lettres sous la direction de M. W[illiam] Duckett*, Librairie Belin-Mandar, 52 vol. in-8.
- 1834 *Dictionnaire universel de la langue française avec le latin et les étymologies, extrait comparatif, concordance et critique de tous les dictionnaires; Manuel encyclopédique de grammaire, d'orthographe, de vieux langage, de néologie*, par P[ierre]-C[laude]-V[ictoire] Boiste, 8e éd. revue, corrigée et considérablement augmentée par Charles Nodier, Firmin Didot frères, Rey et Belhatte, libraires, 1 vol. in-4.
- 1834 *Dictionnaire général et grammatical des dictionnaires français, Extrait et Complément de tous les Dictionnaires les plus célèbres*, par Napoléon Landais, Bureau central, 2 vol. in-4.
- 1835 [Académie française] : *Dictionnaire de l'Académie française*, 6e éd., 2 vol. in-4.
- 1835 *Dictionnaire universel de la langue française rédigé d'après le Dictionnaire de l'Académie et ceux de Wailly, Laveaux, Gattel, Boiste, Mayeux, Cormon, etc., contenant [...]*, par Ch[arles] Nodier et par [Pierre]-V[ictor] Verger, 7e éd., Librairie classique-élémentaire de Belin-Mandar, 2 vol. in-8.
- 1835 *Dictionnaire général de la langue française et Vocabulaire universel des sciences, des arts et des métiers*, par François Raymond, 2e éd., chez Aimé André, libraire, 2 vol. in-4.
- 1836 *Dictionnaire grammatical, critique et philosophique de la langue française*, par Victor-Augustin Vanier, membre de plusieurs sociétés savantes, auteur de plusieurs ouvrages approuvés par l'Université de France, chez l'auteur, chez Brunot-Labre, chez Delalain, chez Dupont, chez Janet et Cotel, 1 vol. in-8.
- 1839 *Dictionnaire de médecine, de chirurgie, de pharmacie, des sciences accessoires et de l'art vétérinaire*, par P[ierre]-H[ubert] Nysten, 7e édition, augmentée de plus d'un quart [...], J. S. Chaudé, 1 vol. in-8.
- 1839-1848 *Encyclopédie catholique, répertoire universel et raisonné des sciences, des lettres, des arts et des métiers, formant une bibliothèque universelle, publiée par la Société de l'Encyclopédie catholique, sous la direction de M. l'abbé Glaire, professeur d'hébreu à la Sorbonne, de M. le v[icomte] Walsh, et d'un comité d'orthodoxie*, Parent-Desbarres, 18 vol. in-4.
- 1844 *Nouveau Vocabulaire français de De Wailly où l'on a suivi l'orthographe du Dictionnaire de l'Académie, dans lequel on trouve de plus [...]* par François de Wailly, membre de l'Institut, et Étienne-Augustin de Wailly, proviseur du Lycée Napoléon et du collège royal de Henri IV, 21e édition, revue et corrigée par Alfred de Wailly, officier de la Légion-d'Honneur, proviseur du collège royal de Henri IV, ouvrage adopté par l'Université, Paris / Lyon, Librairie classique de Périsse frères, 1 vol. in-8.
- 1847 *Nouveau Vocabulaire français rédigé sur le plan du vocabulaire de Wailly, nouvelle édition appropriée aux progrès des Lumières, et rédigé sur le plan du vocabulaire de Wailly, précédée [...]*, Limoges, chez Barbou frères, imprimeurs-libraires, 1 vol. in-8.
- 1851 *Dictionnaire de la langue française. Glossaire raisonné de la langue écrite et parlée [...]*, par P[rosper] Poitevin, 2e éd., Librairie de F. Chamerot, J. Lecoffre libraire, Firmin Didot, libraire, 1 vol. in-8.
- 1852 *Dictionnaire de la langue française à l'usage des écoles chrétiennes*, par F[rère] P[hilippe] B[ransiet], Tours, Mame / Paris, Poussielgue-Rusand, 1 vol. in-8.

- 1853 *Dictionnaire de la langue française, avec la prononciation figurée; contenant tous les mots du Dictionnaire de l'Académie, [...] nouvelle édition classique d'où l'on a écarté tous les mots qui peuvent blesser les mœurs ou les convenances, [...]*, Lyon, Imprimerie de F. Dumoulin, libraire, 1 vol. in-8.
- 1854 *Dictionnaire universel de la langue française*, par Cl[au]de-M[arie] Gattel, chez Comon,, 8e édition, 2 vol. in-8.
- 1855 *Dictionnaire universel de la langue française avec le latin et l'étymologie, extrait comparatif, concordance, critique et supplément de tous les dictionnaires français; Manuel encyclopédique de grammaire, d'orthographe, de vieux langage, de néologie*, par P[ierre]-C[laude]-V[ictoire] Boiste, 13e éd. revue, corrigée, considérablement augmentée par Charles Nodier et Louis Barré, Firmin Didot frères, Rey et Belhatte, libraires, 1 vol. in-4.
- 1855 *Dictionnaire de médecine, de chirurgie, de pharmacie, des sciences accessoires et de l'art vétérinaire*, de P[ierre]-H[ubert] Nysten, 10e éd. entièrement refondue par É[mile] Littré et Ch[arles] Robin, J.-B. Baillière, 1855, 2 vol. in-8.
- 1860 *Nouveau Dictionnaire de la langue française*, par Louis Dochez, Libr. ecclésiastique Ch. Fouraut, 1 vol. in-4.
- 1860 *Nouveau Dictionnaire de la langue française enrichi d'exemples tirés des meilleurs écrivains des deux derniers siècles, et dans lequel on trouve [...]*, par M. [François] Noël, inspecteur-général de l'Université, chevalier de la Légion-d'Honneur, et M. [Charles-Pierre] Chapsal, professeur de grammaire générale, chevalier de la Légion-d'Honneur, 17e édition, revue avec le plus grand soin. Ouvrage adopté pour les Lycées et pour les Écoles primaires supérieures par le Conseil de l'Université, et dont l'usage est autorisé pour les Écoles militaires et pour la Maison impériale de St-Denis, Maire-Nyon, libraire, Roret, Hachette, Delalain, 1 vol. in-8.
- 1861 *Dictionnaire de la langue française à l'usage des écoles chrétiennes*, par F[rère] P[hilippe] B[ransiet], Tours, Mame / Paris, Poussielgue-Rusand, 2e éd., 1 vol. in-8.
- 1860-1864 *Dictionnaire français illustré et Encyclopédie universelle [...] dirigé par B[ertet] Dupiney de Vorepierre et rédigé par une société de savants et de gens de lettres, Aux bureaux de la publication / Michel Lévy frères*, 2 vol.
- 1861 *Les Excentricités de la langue française*, par Lorédan Larchey, aux bureaux de la *Revue anecdotique*, 2e éd., 1 vol. in-12.
- 1862 *Complément au Dictionnaire de l'Académie*, par Louis Barré, 1 vol. in-4.
- 1862 *Dictionnaire analogique de la langue française. Répertoire complet des mots par les idées et des idées par les mots*, par P[rudence] Boissière, Larousse et Boyer, 1 vol. in-8.
- 1862 *Grand Dictionnaire général et grammatical des dictionnaires français, offrant le résumé le plus exact et le plus complet de la Lexicographie française et de tous les Dictionnaires spéciaux*, par Napoléon Landais, 14 éd. revue sous la direction de M. D. Chésurolles et L[ouis] Barré, Didier et Cie, 2 vol. in-4.
- 1865 *Dictionnaire national ou Dictionnaire universel de la langue française, plus exact et plus complet que tous les dictionnaires qui existent [...]*, par M. [Louis-Nicolas] Bescherelle aîné, Garnier Frères, 11e éd., 2 vol. in-4.
- 1865-1876 *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle*, par Pierre Larousse, Librairie Larousse, 15 vol. in-4 (2 vol. de Suppléments en 1878 et 1890).

- 1867 *Nouveau Vocabulaire français rédigé sur le plan du vocabulaire de Wailly, nouvelle édition appropriée aux progrès des Lumières, et rédigé sur le plan du vocabulaire de Wailly, précédée [...]*, Limoges, chez Barbou frères, imprimeurs-libraires, 14e éd., 1 vol. in-8.
- 1873 *Dictionnaire raisonné des difficultés grammaticales et littéraires de la langue française*, par J[ean]-Ch[arles] Laveaux, revue [...] par Ch[arles] Marty-Laveaux, 4e édition [1re éd. corrigée : 1846], Hachette, 1 vol. in-8.
- 1878 *Dictionnaire historique d'argot*, septième édition des *Excentricités du langage*, considérablement augmentée et mise à la hauteur des révolutions du jour, par Lorédan Larchey, Dentu, 1 vol. in-8.
- 1879 [Académie française] : *Dictionnaire de l'Académie française*, 7e éd., 2 vol. in-4.
- 1883 *Dictionnaire de la langue française, abrégé du Dictionnaire de É. Littré de l'Académie française avec un supplément d'histoire et de géographie*, par A[médée] Beaujean, ancien professeur au Lycée Louis-Le-Grand, inspecteur de l'Académie de Paris, ouvrage adopté par les commissions d'examen instituées près le ministère de l'Instruction publique, Librairie Hachette, 7e éd., 1 vol. in-8.
- 1890-1900 *Dictionnaire général de la langue française du commencement du XVIIe siècle jusqu'à nos jours précédé d'un traité sur la formation de la langue et contenant [...]*, par MM. Adolphe Hatzfeld et Arsène Darmesteter, avec le concours de M. Antoine Thomas, Delagrave, 2 vol. in-4.
- 1932-1935 [Académie française] : *Dictionnaire de l'Académie française*, 8e éd., 2 vol. in-4.

Jeune, adj. Qui a peu d'âge, qui n'est pas vieux. Le mot de *jeune* en ce sens s'écrit sans accent & se prononce *bref* pour le distinguer de *jeûne*, ou *jeufne*, *abstinence*, duquel la première syllabe est longue. [Il est jeune, elle est jeune. Un jeune homme. Une jeune femme fort jolie.]

†* *Jeune.* Qui est folâtre, badin, qui n'a pas beaucoup de conduite. [Il y a des gens plus-lontems jeunes que d'autres. *Le Comte de Buffi.*]

Jeuneffe, f. f. L'âge qui fuit immédiatement l'adolescence. [Une belle jeuneffe, une florissante jeuneffe. La jeuneffe est aimable. La jeuneffe est charmante. Facheuse jeuneffe. C'est être malheureux que de passer sa jeuneffe sans aimer. Être à la fleur de sa jeuneffe. *Ablancourt.* La jeuneffe en sa fleur brille sur son visage. *Dépreaux, Lutrin. C.I.*]

†* *Il y a un peu de jeuneffe en cela.* C'est à dire, il y a un peu de légèreté, un peu de folie, un peu de foiblesse qui vient de la fougue de l'âge.

Richelet,
Dictionnaire françois, 1680
(t. I, p. 417 col. 1)¹

JEUNE. adj. m. & f. Qui est dans son premier âge. Ce terme est relatif, & s'étant à plus ou moins d'années, suivant la qualité des choses & des personnes. Un chevre est encore *jeune* à 50. ou 60. ans; un homme jusqu'à 20. ou 25. ans; un cheval jusqu'à 6. ou 7. ans. On appelle un *jeune* enfant jusqu'à 7. ans; un *jeune* adolescent jusqu'à 15. ou 16. un *jeune* homme jusqu'à sa majorité. une femme n'est plus *jeune* passé 30. 35. ans. Ce mot vient du Latin *juvenis*, qui se tire du verbe *juvar*, *aider*. La jeuneffe est l'âge où l'homme est devenu capable de fayder luy-même, & de fervir les autres. C'est en ce sens que parmy les Latins on appelle *juvenci*, les jeunes bœufs quand ils commencent à pouvoir fervir au labourage.

JEUNE, est encore relatif à l'égard d'un plus âgé. De deux enfans, l'un de dix, l'autre de 12. ans, on appelle le premier le *jeune*, le deuxième le vieux. On dit, Madame une telle la *jeune*, en parlant d'une fille à l'égard de sa mere qui porte un même nom.

JEUNE, se dit figurément en Morale, de ce qui est en sa force & vigueur. Durant la *jeune* faison. un *jeune* courage a de l'ambition, de *jeunes* desirs. un *jeune* cœur est enflammé d'amour.

JEUNE, se dit encore de l'esprit, quand il n'est pas meur, sage & posé. C'est un *jeune* estourdi, un *jeune* évaporé. cet homme fera *jeune* toute sa vie. il a fait là un tour de *jeune* homme.

JEUNE, se dit proverbialement en ces phrases. Aussi-tôt meurent *jeunes* que vieux. On dit, que le Diable estoit beau quand il estoit *jeune*. On dit, Faire la part au plus *jeune*, quand un plus puissant en partage un autre, & prend la meilleure part pour luy. On dit quand on a consommé la meilleure partie de quelque chose, que le reste en fera bien *jeune*. On dit aussi, *jeune* chair & vieux poisson. On dit encore d'un homme qui mange beaucoup, qu'il est affamé comme un *jeune* levron; & d'un qui est folâtre, qu'il est fou comme un *jeune* chien. On dit aussi à celui qui veut reprendre un plus vieux que luy, Vous avez la barbe trop *jeune*; & en parlant d'un ignorant, Il est encore *jeune*, il en apprendra. On dit au Palais, *jeune* Procureur, & vieil Advocat. un *jeune* Medecin vit moins qu'un vieil yvrogne, dit Regnier.

JEUNESSE. f. f. Bas âge. La *jeuneffe* a plusieurs degrez, comme il a été dit au mot de *jeune*. Dans sa première, dans sa plus tendre, dans sa plus verte *jeuneffe*. Il est dans la fleur de sa *jeuneffe*.

JEUNESSE, signifie encore, Manque d'expérience, emportement de l'âge. Il n'y a point de malice en ce garçon, il n'y a que de la *jeuneffe*. C'est un trait de *jeuneffe* qu'il luy faut pardonner.

1. « La croix † qui est vis à vis du mot, ou de la façon de parler veut dire que le mot ou la façon de parler n'ont proprement leur usage que dans le stile simple, dans le comique, le burlesque, ou le fatirique. Mais lors qu'on trouve à côté du mot, ou de la phrase une étoile & une croix, ou une croix & une étoile, *†, ou †*, cela signifie que le mot ou la façon de parler se prennent figurément, mais qu'ils n'ont cours que dans le stile le plus simple, comme dans les vaudevilles, les rondeaux, les épigrammes, & les ouvrages comiques. » [Richelet : « Explication des marques qu'on a mises aux Mots, & des accens dont on les a marquez »].

JEUNESSE, se prend auffi collectivement, pour dire, plusieurs jeunes gens. En ce College, en cette Academie, on instruit bien la *jeuneffe*. ce Precepteur fçait bien l'art de conduire la *jeuneffe*. toute la *jeuneffe* de la ville fut en armes à l'entrée de ce Prince.

JEUNESSE, se dit proverbialement en ces phrafes. *jeuneffe* est forte à passer, pour dire, Il est bien difficile qu'on ne fasse quelque folie quand on est jeune. On dit auffi, Si *jeuneffe* sçavoit & vieillesse pouvoit, pour dire, qu'on ne rencontre pas l'experience, la sageffe, avec la force & la vigueur.

Furetière,
Dictionnaire universel, 1690
(t. II, n. p.)

JEUNE. adj. de tout genre. Qui n'a pas beaucoup d'âge, qui n'est pas vieux. Il se dit de toutes les choses qui ont vie, soit fenfitive, soit vegetative. *Jeune enfant. jeune homme. jeune cheval. jeune poulain. jeune veau. jeune taureau. jeune oiseau. jeune chefne. jeune plante. jeune arbre. jeune bois, &c. jeune chair & vieux poiffon. ce garçon est bien jeune. il n'y a rien de si jeune. les jeunes & les vieux.*

Jeune, se dit auffi De celui qui est dans l'âge, qui suit après l'enfance; à sçavoir depuis treize à quatorze ans jusqu'à vingt-quatre ou vingt-cinq ans. *Jeune fille. jeune garçon. jeune homme. beau jeune homme. belle jeune fille. une jeune femme. ce font de jeunes gens. quoy qu'elle dise, elle n'est plus jeune.*

On dit fig. *Mes jeunes desirs. la jeune ardeur. dans ma jeune faison. son jeune courage. dans mon jeune âge. dans son jeune temps.*

Jeune, se prend auffi, pour celui qui a la vigueur, la fraischeur de la *jeuneffe*. *Il ne vieillit point, il est toujours jeune. il a le visage aussi jeune que s'il n'avoit que vingt-cinq ans. il a toujours l'esprit jeune, l'humeur jeune & gaillarde. il fait le jeune. il fait le jeune homme.*

Il se prend quelquefois comparativement, & pour dire, moins âgé qu'un autre. *C'est Monsieur tel le jeune que je demande. les jeunes Advocats. les jeunes Medecins.*

Il sign. auffi, Celui qui n'a pas encore le jugement meur, & l'esprit fait. *Mon Dieu qu'il est jeune! je croy qu'il fera long-temps jeune, qu'il fera toujours jeune. jeune homme on vous apprendra à estre sage. c'est une action de jeune homme. jeune fou. jeune estourdi. jeune veau.*

On appelle fig. *Jeune levron*, Un estourdi qui n'a encore nulle experience, qui n'a encore rien veu.

On appelle par mespris Un jeune homme, *Jeune barbe*; & quand il se vante de faire quelque chose dont il n'est pas capable on luy dit, qu'*Il a la barbe trop jeune.*

JEUNESSE. f. f. Aage de celui qui est jeune. Il ne se dit guere que des personnes. *Belle jeuneffe. verte jeuneffe. gaillarde jeuneffe. jeuneffe gaye, florissante. jeuneffe vigoureuse, bouillante. dès sa tendre, dès sa premiere jeuneffe. il a appris cela de jeuneffe, en sa jeuneffe. Trente-cinq ans, c'est encore jeuneffe. il fit cela en sa jeuneffe. il a usé sa jeuneffe à ... il a bien employé sa jeuneffe. il a perdu sa jeuneffe. les bouillons, les ardeurs, les feux de la jeuneffe. est-il raisonnable après que vous avez eu la jeuneffe de ce domestique que, &c. les plaifirs de la jeuneffe. les pechez de la jeuneffe.*

On dit fig. & prov. *Si jeuneffe sçavoit, & vieillesse pouvoit*, pour dire, Si la jeuneffe avoit l'experience, & que la vieillesse eust la force.

On dit figur. & prov. *Jeuneffe est forte à passer*, pour dire, que Cet âge a de la peine à moderer ses passions.

Jeunesse, signifie auffi, Les enfans & mesme les adolescents. *Enseigner la jeuneffe. corriger la jeuneffe. il ne faut pas donner tant de liberté à la jeuneffe.*

Il signifie auffi, Ceux qui sont dans l'âge depuis vingt ans jusqu'à trente-cinq ou environ. *Toute la jeuneffe de la ville s'exerçoit, &c. avez-vous jamais veu plus de jeuneffe ensemble, de plus belle jeuneffe, de la jeuneffe mieux faite, plus adroite, plus brave, plus leste.*

Jeunesse, signifie figur. Folie de jeune homme. Un trait de jeuneffe. il a bien fait des jeuneffes. que voulez-vous? c'est jeuneffe. excusez fa jeuneffe. il y a bien de la jeuneffe dans tout cela.

[Académie], 1694

(t. I, p. 587 col. 1-2)

JEUNE. adj. m. & f. Qui est dans son premier âge, qui n'est point vieux. *Juvenis*. Ce terme est relatif, & s'étend à plus, ou moins d'années, suivant la qualité des choses, & des personnes. Un chêne est encore *jeune* à 50. ou 60. ans; un homme jusqu'à 25. ou 30. ans; un cheval jusqu'à 6. ou 7. ans. On appelle un *jeune* enfant jusqu'à sept ans; un *jeune* adolescent jusqu'à 15. ou 16. Une femme n'est plus *jeune* après 30. 35. ans. Quant on a été *jeune* & belle, il est bien cruel d'être vieille, & laide. M. SCUD. *Jeune* fillette a toujours soin de plaire. LA FON. Quand on est plus ni belle ni *jeune*, il faut être prude par politique.

BELL.

*Un jeune homme toujours bouillant dans ses caprices,
Est prompt à recevoir l'impression des vices :
Est vain dans ses discours, volage en ses desirs;
Retif à la censure, & fou dans ses plaisirs.*

BOIL.

Ce mot vient du Latin *juvenis*, qui se tire du verbe *juvare*, *aider*. La jeuneffe est l'âge où l'homme est devenu capable de s'aider lui-même, & de fervir les autres. C'est en ce sens que parmi les Latins on appelle *juvenci*, les jeunes bœufs quand ils commencent à pouvoir servir au labourage.

JEUNE, est encore relatif à l'égard d'un plus âgé. De deux enfans, l'un de 10. l'autre de douze ans, on appelle le premier le *jeune*, le deuxième le vieux. On dit Madame une telle la *jeune*, en parlant d'une fille à l'égard de la belle mere qui porte un même nom. On le dit aussi du fils à l'égard de son pere.

JEUNE, se dit figurément en Morale, de ce qui est en sa force & en sa vigueur. Durant la *jeune* faison. Un *jeune* courage a de l'ambition. Un *jeune* cœur est enflammé d'amour. Les Poètes sur tout l'employent pour signifier violent, ardent. Malherbe a dit de *jeunes* desirs : & Bertaut, brûler d'une *jeune* envie. Madame Des-Houlières a dit, une *jeune* prairie, pour une naissante prairie.

Ni le naissant émail d'une jeune prairie.

Eude des Passés dit le *jeune*, pour le nouveau Corbeil, afin de le distinguer de Corbeil le vieux.

JEUNE, se dit encore de l'esprit, quand il n'est pas meur, sage & posé. C'est un *jeune* étourdi, un *jeune* évaporé. Cet homme fera *jeune* toute sa vie. Il a fait là un tour de *jeune* homme. Il y a des gens plus long temps *jeunes* que d'autres. B. RAB. Vous avez des manières *jeunes* qui ne vous conviennent pas. M. SCUD.

JEUNE. Epithète ou Surnom pour distinguer deux personnes. Plusieurs Rois de France font surnommés le *jeune*. La Chronique de S. Vandrille nomme Thierry le *jeune* en 723. & Dagobert le *jeune* en 713. Charles le Chauve est surnommé le *jeune* dans le Cartulaire de Perfy. Louis VII. a été surnommé le *jeune* pour le distinguer de son Pere. Le surnom lui a été donné de son vivant dans une charte de l'an 1143. & dans un monument du 25. Juillet 1155. qui se trouve dans Marlot. St. Louis est appelé le *Jeune* dans la Chronique de Rouen du P. Labbe, & dans l'Epitaphe du Prince Jean son fils qui mourut de son vivant l'an 1247. On dit, Plin le *jeune*, Corneille le *jeune*.

JEUNE, se dit proverbialement en ces phrases. Aussitôt meurent *jeunes* que vieux. On dit, que le Diable étoit beau quand il étoit *jeune*. On dit, Faire la part au plus *jeune*, quand un plus puissant en partage un autre, & prend la meilleure part pour lui. On dit quand on a consommé la meilleure partie de quelque chose que le reste en fera bien *jeune*. On dit aussi, *jeune* chair & vieux poisson. On dit encore d'un homme qui mange beaucoup qu'il est affamé comme un *jeune* levron, & d'un qui est folâtre, qu'il est fou comme un *jeune* chien. On dit aussi à celui qui veut reprendre un plus vieux que lui, Vous avez la barbe trop *jeune*; & en parlant d'un ignorant, Il est encore *jeune*, il en apprendra. On dit au Pa-

lais, *jeune* Procureur, & vieil Avocat. Un *jeune* Medecin vit moins qu'un vieil yvrogne, dit Regnier.

JEUNES. On appelloit autrefois les *jeunes* d'un Duc, ou d'un Comte. Les Officiers fubalternes qui dependoient de. Les Châtelains, Viguiers, Senteniers, Fôrêriers, & autres etoient les *jeunes* des Comtes. Dans l'Eglise ceux qui avoient les ordres mineurs etoient appellés *jeunes*. Cette expreffion s'étendoit jufque dans les plus viles profeffions. Les apprentifs etoient appellés les *jeunes* d'un tel ouvrier. On difoit les *jeunes* d'un moulin pour un garçon meufnier.

JEUNESSE. f. f. Bas âge; âge de celui qui eft jeune. *Juventus*. Il ne fe dit guere que des perfonnes. La *jeuneffe* dure depuis l'adolefcence jufqu'à la virilité, c'eft-à-dire, depuis 25. jufqu'à 33. ans. Les Jurifconfultes ne font qu'un feul âge de la *jeuneffe*, & de la virilité. La *jeuneffe* a plusieurs degrez, comme il a été dit au mot de *jeune*. On compare la *jeuneffe* à l'été parceque la chaleur de la *jeuneffe* eft vehemente. Le Prince etoit dans fa plus tendre, dans fa plus verte *jeuneffe*. Je foupçonne ceux qui condamnent tous les plaifirs dans la premiere *jeuneffe*, de n'être chagrins, que parcequ'ils n'en jouïffent plus. M. SCUD. Celles qui avoient paffé la premiere *jeuneffe* & qui faifoient profeffion d'une vertu plus auftere, etoient attachées à la Reine. P. DE CL. La grande *jeuneffe* eft incapable de reflexions. B. RAB.

Trop d'avis & d'égards fied mal à la jeuneffe.

DES-P.

Les hommes prennent plaifir à voir des chofes qui leur donnent des idées de *jeuneffe*, & de vie, au lieu qu'ils ne regardent pas volontiers celles dont la decadence leur remet devant les yeux la neceffité inevitable de mourir. BOUH. Il faut laiffer à la *jeuneffe* le merite de plaire : c'eft un privilege qu'on ne peut lui difputer impunément. BELL. La *jeuneffe* fe laiffe toujours prendre aux premieres apparences. LE P. LE B.

La jeuneffe en fa fleur brille fur fon fisage.

BOIL.

JEUNESSE, fignifie encore Manque d'experience, emportement de l'âge. Il n'y a point de malice en ce garçon, il n'y a que de la *jeuneffe*. C'eft un trait de *jeuneffe* qu'il lui faut pardonner. Le Favori etoit audacieux, indocile, & prefomptueux : defauts ordinaires de la *jeuneffe*, & de la fortune. J'ay été trompé par la vanité, par l'aveuglement de la *jeuneffe*.

JEUNESSE, fe prend auffi collectivement; pour dire, plufieurs jeunes gens. En ce College, en cette Academie, on inftruit bien la *jeuneffe*. Ce Precepteur fçait bien l'art de conduire la *jeuneffe*. Toute la *jeuneffe* de la ville fut en armes à l'entrée du Prince. Anciennement à Rome les jeunes gens faifoient des courfes de chevaux fous la conduite d'un chef, qu'on appelloit *Prince de la jeuneffe*. *Princeps juventutis*. Les Empereurs ont donné ce titre depuis à celui qu'ils deftinoient pour leur fucceder à l'Empire. Suétone rapporte que Caligula, après avoir adopté Tibère, fon frere, le fit appeller *le Prince de la jeuneffe*.

JEUNESSE. Ce mot fe dit auffi quelquefois des chofes, lorfqu'elles ont quelque rapport aux perfonnes. L'antiquité des fiecles eft la *jeuneffe* du monde, & à bien compter nous fommes proprement les Anciens. BOUH.

JEUNESSE, fe dit proverbiallement en ces phrafes. *Jeuneffe* eft forte à paffer; pour dire, il eft bien difficile qu'on ne faffe quelque folie quand on eft jeune. On dit auffi, Si *jeuneffe* fçavoit & vieilliffe pouvoit; pour dire, qu'on ne rencontre pas l'experience, la fageffe, avec la force & la vigueur.

[Trévoux], 1704

(t. II, n. p.)

JEUNE. adj. de tout genre. Qui fe dit des perfonnes, des beftes, & des plantes.

Lorfqu'il fe dit des perfonnes, il fignifie, qui n'eft guere avancé en âge. *Un jeune enfant. un jeune garçon. un jeune homme. une jeune fille. une jeune femme. il eft encore trop jeune pour entrer dans les Charges. je l'ay connu tout jeune. elle eft trop jeune pour pouvoir faire des vœux. ce garçon eft bien jeune. il n'y a rien de fi jeune. de jeunes gens nou-*

vement mariez. il fait le jeune homme. elle fait la jeune, mais elle ne l'est plus. un jeune fou. un jeune étourdi.

Jeune, Se dit quelquefois par rapport aux dignitez, aux emplois qu'on ne donne d'ordinaire qu'à des perfonnes desja avancées en âge. *Il a esté fait Chancelier bien jeune. il fut Marechal de France bien jeune. il est bien jeune pour un fi grand emploi.*

On dit, *dans mon jeune âge. dans son jeune temps*; & poëtiquement, *Dans ma jeune faifon*, pour dire, Lorfque j'estois jeune. Et on dit auffi poëtiquement, *Jeunes defirs. jeune ardeur, & jeune courage*, En parlant des defirs, de l'ardeur, & du courage d'une jeune perfonne.

Jeune, Se dit auffi de celuy qui a encore quelque chofe de la vigueur, & [de]² l'agrement de la jeunefse. *Quoiqu'il foit desja fort âgé, il ne vieillit point, il est tousjours jeune. il a le visage auffi jeune que s'il n'avoit que vingt ans. avoir la voix jeune. il a toujours l'esprit jeune, l'humeur jeune.*

On dit, d'Un homme qui est desja dans l'âge, qu'*Il a encore le gouft jeune*, pour dire, qu'Il aime les plaifirs, les divertiffemens de la jeunefse.

Il signifie auffi, Qui est eftourdi, evaporé, qui n'a point encore l'esprit meur. *Mon Dieu, qu'il est jeune! je croi qu'il fera long-temps jeune, qu'il fera tousjours jeune.*

On appelle par mefpris, Un jeune homme, *Jeune barbe*. *Ce n'est encore qu'une jeune barbe*, & quand un jeune homme veut faire des chofes qui demandent plus de maturité, plus de poids que n'en ont ordinairement ceux de fon âge, on luy dit, qu'*Il a encore la barbe trop jeune.*

Jeune, Se dit auffi pour Cadet. *Un tel le jeune*, pour le diftinguer de fon aîné.

Jeune, Se dit auffi Des Beftes, par rapport à l'âge qu'elles ont accouftumé de vivre, *Un jeune chien. un jeune chat. un jeune poulain. un jeune veau. une jeune taure. un jeune oiseau. un jeune coq.*

On dit, d'Un jeune garçon fort eftourdi, qu'*Il est fou comme un jeune chien*. Et on l'appelle fig. *Un jeune Levron.*

On dit prov. *Jeune chair, & vieux poiffon*, pour donner à entendre, que La viande des jeunes beftes est la plus delicieufe, & que les plus grands poiffons font d'ordinaire les meilleurs au gouft.

Jeune, Se dit auffi des Arbres & des Plantes. *Un jeune chefne. un jeune noyer. un jeune arbre. un jeune arbriffeau. un jeune bois. un jeune plant. une jeune vigne. une jeune plante.*

JEUNESSE. f. f. Cette partie de la vie de l'homme, qui est entre l'enfance, & l'âge viril. *Durant la jeunefse. la jeunefse paffe bien vifte. dans fa première jeunefse. dans fa verte jeunefse. dés fa plus tendre jeunefse. les bouillons, les feux, les ardeurs de la jeunefse. les plaifirs de la jeunefse. paffer fa jeunefse dans les plaifirs. du temperament dont il est, il faut qu'il ait eu une jeunefse bien vigoureuse, bien bouillante. estre accouftumé de jeunefse à quelque chofe. il a appris cela de jeunefse, en fa jeunefse. les fautes, les erreurs, les egarements de la jeunefse. il a eu une jeunefse folle & eftourdie. il paffe fa jeunefse dans les païs efrangers. il a employé fa jeunefse à voïager. il a bien employé fa jeunefse. il a perdu fa jeunefse. il a bien fait des traits de jeunefse.* On dit, *La verte jeunefse.*

On dit fig. & prov. *Jeunefse est forte à paffer*, pour dire que dans la Jeunefse on a bien de la peine à moderer fes paffions : Et on dit à peu près dans le mefme fens, *Il faut que jeunefse se paffe*, pour dire, que la Jeunefse est fujette à faire des fautes, & qu'il faut les excuser.

On dit fig. & prov. *Si jeunefse fçavoit & si vieilleffe pouvoit*, pour dire, Si la jeunefse avoit l'experience, & que la vieilleffe eust la force.

Jeunesse, signifie auffi, Ceux qui font dans l'âge de la jeunefse, & mefme il se dit pareillement des perfonnes qui font encore dans l'enfance. *Enfeigner la jeunefse. corriger la jeunefse. elever foigneufement la jeunefse. il ne faut pas donner tant de liberté à la jeunefse. avoir de l'indulgence pour la jeunefse. il faut pardonner bien des chofes à la jeunefse.*

Il signifie auffi, Ceux qui font de l'âge depuis vingt ans jufqu'à trente-cinq ou environ. *Toute la jeunefse de la ville s'exerçoit, &c. avez-vous jamais veu plus de jeunefse ensemble, de plus belle jeunefse, une jeunefse mieux faite, plus adroite, plus brave, plus leste.*

Jeunesse, Se dit quelquefois de l'Imprudence & des folies de la jeuneffe. *Il a bien fait des jeuneffes. c'est un jeuneffe qu'il lui faut pardonner.*

[Académie], 2e éd., 1718

(t. I, p. 802 col. 2-803 col. 2)

JEUNE. adj. de tout genre. Qui se dit des personnes, des bêtes, & des plantes.

Lorsqu'il se dit des personnes, il signifie, Qui n'est guère avancé en âge. *Un jeune enfant. Un jeune garçon. Un jeune homme. Une jeune fille. Une jeune femme. Il est encore trop jeune pour entrer dans les Charges. Je l'ai connu tout jeune. Elle est trop jeune pour pouvoir faire des vœux. Ce garçon est bien jeune. Il n'y a rien de si jeune. De jeunes gens nouvellement mariez. Il fait le jeune homme. Elle fait la jeune, mais elle ne l'est plus. Un jeune fou. Un jeune étourdi. Ce font de jeunes gens.*

Jeune, se dit quelquefois par rapport aux dignitez, aux emplois qu'on ne donne d'ordinaire qu'à des personnes déjà avancées en âge. *Il a été fait Chancelier bien jeune. Il fut Maréchal de France bien jeune. Il est bien jeune pour un si grand emploi.*

On dit, *Dans mon jeune âge. Dans son jeune temps* : & poëtiquement, *Dans ma jeune faison*, pour dire, Lorsque j'étois jeune. Et on dit aussi poëtiquement, *Jeunes desirs. jeune ardeur, & jeune courage*, en parlant des desirs, de l'ardeur, & du courage d'une jeune personne.

Jeune, se dit aussi De celui qui a encore quelque chose de la vigueur, & de l'agrément de la jeuneffe. *Quoiqu'il soit déjà fort âgé, il ne vieillit point, il est toujours jeune. Il a le visage aussi jeune que s'il n'avoit que vingt ans. Avoir la voix jeune. Il a toujours l'esprit jeune, l'humeur jeune.*

On dit, d'Un homme qui est déjà dans l'âge, qu'*Il a encore le goût jeune*, pour dire, qu'il aime les plaisirs, les divertissemens de la jeuneffe.

Il signifie aussi, Qui est étourdi, évaporé, qui n'a point encore l'esprit mûr. *Mon Dieu, qu'il est jeune! Je crois qu'il fera long-temps jeune, qu'il fera toujours jeune.*

On appelle par mépris, Un jeune homme, *Jeune barbe. Ce n'est encore qu'une jeune barbe.* Et quand un jeune homme veut faire des choses qui demandent plus de maturité, plus de poids que n'en ont ordinairement ceux de son âge, on lui dit, qu'*Il a encore la barbe trop jeune.*

Jeune, se dit aussi pour Cadet. *Un tel le jeune*, pour le distinguer de son aîné.

Jeune, se dit aussi Des bêtes, par rapport à l'âge qu'elles ont accoutumé de vivre. *Un jeune chien. Un jeune chat. Un jeune poulain. Un jeune veau. Une jeune taure. Un jeune oiseau. Un jeune cocq.*

On dit, d'Un jeune garçon fort étourdi, qu'*Il est fou comme un jeune chien.* Et on l'appelle figur. *Un jeune lévron.*

On dit prov. *Jeune chair, & vieux poisson*, pour donner à entendre, que La viande des jeunes bêtes est la plus délicieuse, & que les plus grands poissons font d'ordinaire les meilleurs au goût.

Jeune, se dit aussi, Des arbres & des plantes. *Un jeune chêne. Un jeune noyer. Un jeune arbre. Un jeune arbriffeau. Un jeune bois. Un jeune plant. Une jeune vigne. Une jeune plante.*

JEUNESSE. f. f. Cette partie de la vie de l'homme, qui est entre l'enfance & l'âge viril. *Durant la jeuneffe. La jeuneffe passe bien vite. Dans sa première jeuneffe. Dans sa verte jeuneffe. Dès sa plus tendre jeuneffe. Les bouillons, les feux, les ardeurs de la jeuneffe. Les plaisirs de la jeuneffe. Passer sa jeuneffe dans les plaisirs. Du tempérament dont il est, il faut qu'il ait eu une jeuneffe bien vigoureuse, bien bouillante. Les fautes, les erreurs, les égaremens de la jeuneffe. Il a eu une jeuneffe folle & étourdie. Il passe sa jeuneffe dans les pays étrangers. Il a employé sa jeuneffe à voyager. Il a bien employé sa jeuneffe. Il a perdu sa jeuneffe. Il a bien fait des traits de jeuneffe.* On dit, *La verte jeuneffe.*

On dit en certaines phrases, *De jeuneffe*, pour dire, Dès la jeuneffe. *Il est accoutumé à cela de jeuneffe. Je fais cela de jeuneffe.*

On dit figur. & prov. *Jeuneffe est forte à passer*, pour dire, que Dans la jeuneffe on a bien de la peine à modérer ses passions : Et on dit à peu près dans le même sens, *Il faut que jeuneffe se passe*, pour dire, que La jeuneffe est sujette à faire des fautes, & qu'il faut les excuser.

On dit figur. & prov. *Si jeuneffe favoit & si vieilleffe pouvoit*, pour dire, Si la jeuneffe avoit l'expérience, & que la vieilleffe eût la force.

Jeunesse, signifie auffi, Ceux qui font dans l'âge de la jeuneffe; & même il fe dit pareillement des perfonnes qui font encore dans l'enfance. *Enfeigner la jeuneffe. Corriger la jeuneffe. Elever foigneufement la jeuneffe. Il ne faut pas donner tant de liberté à la jeuneffe. Avoir de l'indulgence pour la jeuneffe. Il faut pardonner bien des chofes à la jeuneffe.*

Il signifie auffi, Ceux qui font de l'âge de vingt ans à trente-cinq ou environ. *Toute la jeuneffe de la ville s'exerçoit, &c. Avez-vous jamais vû plus de jeuneffe enfemble, de plus belle jeuneffe, de la jeuneffe mieux faite, plus adroite, plus brave, plus lefte.*

Jeunesse, fe dit quelquefois, De l'imprudance & des folies de la jeuneffe. *Il a bien fait des jeuneffes. C'est un jeuneffe qu'il lui faut pardonner.*

[Académie], 3e éd., 1740

(t. I, p. 836 col. 2-p. 837 col. 1 puis p. 837 col. 2-p. 838 col. 1)

JEUNE, voyez l'article JEUNESSE.

JEUNE, Jardinage, comme on compte l'âge d'un bois, on dit un *jeune*, un vieux bois, & de même un *jeune* arbre, un vieil arbre.

JEUNE, Vénerie, les *jeunes* cerfs font ceux qui font à leur deuxième, troisième, & quatrième tête; ils peuvent pouffer jufqu'à huit, dix, & douze andouillers, fuivant les pays.

JEUNESSE, *juventus*, f. f. *Littérat.*, c'eft cet âge qui touche & qui accompagne le dernier progrès de l'adolefcence, s'étend jufqu'à l'âge viril, & va rarement au-delà de trente ans. Les Grecs l'appelloient d'ordinaire l'autoune, *σπωραν* regardant la *jeuneffe* comme la faifon de l'année où les fruits parvenus au point de leur maturité, font excellens à cueillir. Pindare dit dans l'Ode II des Ifthmioniques,

« De tous les beaux garçons chez qui l'automne (c'eft-à-dire le printemps de la vie) reveille la paffion de l'amour. »

Les Latins fuivirent les mêmes idées, ou les emprunterent des Grecs; de-là vient qu'Horace compare un jeune homme à une grappe de raifin que l'*automne* va peindre de fes plus vives couleurs.

*Jam tibi vividos.
Diftinguet autumnus racemos.
Purpureo varius colore.*

Ode V, lib. II.

Dans notre langue nous avons attaché une idée toute différente au mot d'*automne*, par rapport à l'âge; & nous ne nous en fervons qu'au fujet des perfonnes qui commencent à vieillir. Nos poètes appellent la *jeuneffe* le printemps des beaux jours, & en d'autres termes,

*Cette agréable faifon
Où le cœur à fon empire
Affujettit la raifon.*

Le Guarini la nomme *verde étade*; elle porte par-tout avec elle les heureufes faillies de l'imagination, les attraits féduifans, & les graces enchantereffes.

Cet âge a fes défauts comme les autres, qui n'ont pas échappé au crayon des grands peintres.

*Un jeune homme toujours bouillant dans fes caprices,
Eft prompt à recevoir l'impreffion des vices,
Eft vain dans fes discours, volage en fes defirs,
Rétif à la cenfure, & fou dans les plaifirs.*

J'ajoute que la *jeuneffe* fans expérience fe livre volontiers à la critique qui la dégoûte des modeles qu'elle auroit befoin d'imiter. Trop préfontueufe elle fe promet tout d'elle-même quoique fragile, elle croit pouvoir tout, & n'avoir jamais rien à craindre; elle fe confie légèrement et fans précaution. Entreprenante & vive elle pouffe fes projets au-delà de fa portée, & plus loin que fes forces ne le permettent. Elle vole à fon but par des

moyens peu réfléchis, s'affole de ses chimères, tente au hasard, marche en aveugle, prend des partis extrêmes & s'y précipite; semblable à ces courriers indomptables qui ne veulent ni s'arrêter ni tourner.

Mais malgré les écarts de la *jeuneffe*, & la vérité de ce tableau qui les peint d'après nature, c'est toujours l'âge & le plus aimable & le plus brillant de la vie; n'allons donc pas ridiculement estimer, le mérite des faïsons par leur hiver, ni mettre la plus triste partie de notre être au niveau de la plus florissante. Si l'âge avancé veut des égards et des respects, la *jeuneffe*, la beauté, la vigueur, le génie qui marche à sa fuite, sont dignes de nos autels.

Ceux qui parlent en faveur de la vieilleffe, comme sage, mûre & modérée, pour faire rougir la *jeuneffe*, comme vicieuse, folle & débauchée, ne sont pas de justes appréciateurs de la valeur des choses; car les imperfections de la vieilleffe sont assurément en plus grand nombre & plus incurables que celles de la *jeuneffe*. L'hiver de nos années grave encore plus de rides sur l'esprit que sur le front. Il se voit peu d'armes, dit-on Montagne, qui en vieillissant ne sentent pas l'aigre & le moisi; & quand Montagne parloit ainsi, il avoit les cheveux blancs.

En effet l'invention & l'exécution qui sont deux grandes & belles prérogatives, appartiennent à la *jeuneffe*; & si ses écarts mènent trop loin, ceux de la vieilleffe froids & glacés retardent & arrêtent perpétuellement le cours des affaires.

Le sang qui fermente dans la *jeuneffe*, la rend sensible aux impressions de la morale, de la vertu, de l'amour, de l'amitié, & de tout ce qui attendrit l'âme. La circulation ralentie dans les vieillards, produit le refroidissement pour tous les objets capables d'ébranler le cœur, & porte en eux seuls le repli de l'humanité.

La *jeuneffe* est légère par bouillonnement; la vieilleffe constante par paresse. D'un côté la pétulance qui s'abuse dans ses projets; de l'autre une méfiance générale, & des soupçons continuels; défauts qui se peignent dans les yeux, dans les discours, & dans toute la conduite des gens âgés.

Le jeune homme est amoureux de la nouveauté, parce qu'il est curieux & qu'il aime à changer. Le vieillard est entêté de ses préjugés, parce qu'ils sont les siens, & qu'il n'a plus le temps de s'instruire, ni la force de se passionner.

En un mot, on ne peut donner raisonnablement la préférence au couchant des jours sur leur midi. Mais souvenons-nous que ce midi, ce bel âge si justement vanté, n'est qu'une fleur presque aussitôt flétrie qu'elle est éclosée. Les grâces riantes, les doux plaisirs qui l'accompagnent, la force, la santé, la joie s'évanouissent comme un fongé agréable; il n'en reste que des images fugitives : & si par malheur on a consumé dans une honteuse volupté cette brillante *jeuneffe*, il ne lui succède qu'un triste & cruel souvenir de ses plaisirs passés. On paye cher le soir les folies du matin. (D.J.)³

JEUNESSE, *prince de la, Antiq. Rom., Voyez PRINCE.*

JEUNESSE, *juventus, Econ. anim.*, comme le corps humain éprouve des changements dans tous les temps de la vie, la différence la plus marquée de ces changements est ce qui détermine celle des âges : ainsi comme on appelle l'adolescence ou puberté, les deux premières parties de son cours, qui renferment l'espace de temps qui s'écoule entre la naissance & le terme de l'accroissement, on donne le nom de *jeuneffe* au temps de la vie pendant lequel le corps, après avoir acquis les dimensions qui lui conviennent, achève de se perfectionner en acquérant toute la force & la solidité nécessaire à sa conservation : par conséquent la durée de la *jeuneffe* s'étend depuis environ 21 ans jusqu'à 35 que commence la virilité.

Il fuit donc de-là qu'en adoptant la distribution des temps de la vie, par septénaires d'années, comme l'ont fait la plupart des auteurs qui ont traité de la division des âges, la *jeuneffe* se trouve comprise dans le quatrième & le cinquième septenaire, après lesquels vient l'âge viril ou de confiance. *Voyez AGE, VIE, ÉCONOMIE ANIMALE.*

JEUNESSE, *maladie de la.* Les changements qui se font dans le corps humain, d'où résulte la différence des âges, établissent aussi des dispositions à différentes sortes de maladies : ainsi comme on a observé que les mouvements des humeurs sont plus déterminés vers les parties supérieures, pendant la première moitié de la vie; ce qui donne lieu, pendant le cours de l'enfance & de l'adolescence, aux flux de sang par le nez qui sont souvent habituels, (*voyez HÉMORRHAGIE*), & à plusieurs autres sortes d'affections de la tête, dont il a été fait mention en traitant des maladies de l'enfance. *Voyez ENFANCE & ENFANS, maladies des.*

3. Signature habituelle du chevalier de Jaucourt.

Les parties qui forment la tête ayant acquis les premières la confiance, la solidité qui conviennent à leurs fonctions; elles deviennent susceptibles de résister davantage aux efforts des fluides qui portent ensuite leurs effets sur celles qui étant les plus voisines de proche en proche, n'ont pas encore à proportion autant de ressort, de force systolique : conséquemment les viscères de la poitrine deviennent plus sujets à être affectés, comme l'a très-judicieusement remarqué Hippocrate (*Caphor. 29. Sect. 3.*) & à éprouver des engorgemens; d'où suivent des embarras inflammatoires, des dilatations forcées de vaisseaux, des solutions de continuité dans leurs parois; d'où se forment des angines, des pleurésies tant vraies que fausses, des fluxions de poitrine, des péripneumonies ou hémoptiques qui deviennent habituelles, & tous les effets qui peuvent s'en suivre, tels que des toux d'abord peu fatigantes, ensuite seches & opiniâtres; des tubercules, des ulcères dans la substance des poumons, la phthisie enfin avec tous les accidens & les dangers qui l'accompagnent. Sur ces différentes maladies, leur nature & leur traitement, voyez les articles de ce Dictionnaire qui leur sont propres, ainsi que ceux de NATURE, ÉCONOMIE ANIMALE, FLUXION. Consultez aussi la dissertation de Hoffman, *de ætatis mutatione, morborum causâ & remedio*, où on trouve admirablement bien établies la théorie & la pratique de la médecine, concernant les maladies propres à chaque âge, & la disposition à ce que certaines maladies puissent être guéries par les suites mêmes des changemens qui les caractérisent. Stahl ainsi que son disciple Neuter, ont aussi traité très-utilement de tout ce qui a rapport au changement d'âge & aux effets qui en résultent dans l'économie animale.

Encyclopédie [d'Alembert et Diderot], 1751-1772

(t. VIII, 1763, p. 314 col. 1-2, puis p. 317 col. 1-p. 319 col.1)

JEUNE. adj. de t. genre. Il se dit Des personnes, des bêtes & des plantes.

Lorsqu'il se dit des personnes, il signifie, Qui n'est guère avancé en âge. *Un jeune enfant. Un jeune garçon. Un jeune homme. Une jeune fille. Une jeune femme. Il est encore trop jeune pour entrer dans les Charges. Je l'ai connu tout jeune. Elle est trop jeune pour pouvoir faire des vœux. Ce garçon est bien jeune. Il n'y a rien de si jeune. Des jeunes gens nouvellement mariés. Il fait le jeune homme. Elle fait la jeune, mais elle ne l'est plus. Un jeune fou. Un jeune étourdi. Ce sont de jeunes gens.*

Jeune, se dit quelquefois par rapport aux dignitez, aux emplois qu'on ne donne d'ordinaire qu'à des personnes déjà avancées en âge. *Il a été fait Chancelier bien jeune. Il fut Maréchal de France bien jeune. Il est bien jeune pour un si grand emploi.*

On dit, *Dans mon jeune âge, dans son jeune temps; & poétiquement, Dans ma jeune saison*, pour dire, Lorsque j'étais jeune. Et on dit aussi poétiquement, *Jeunes desirs. jeune ardeur, & jeune courage*, en parlant des desirs, de l'ardeur & du courage d'une jeune personne.

Jeune, se dit aussi De celui qui a encore quelque chose de la vigueur & de l'agrément de la jeunesse. *Quoiqu'il soit déjà fort âgé, il ne vieillit point, il est toujours jeune. Il a le visage aussi jeune que s'il n'avoit que vingt ans. Avoir la voix jeune. Il a toujours l'esprit jeune, l'humeur jeune.*

On dit d'Un homme qui est déjà dans l'âge, qu'*Il a encore le goût jeune*, pour dire, qu'Il aime les plaisirs, les divertissemens de la jeunesse.

On dit, qu'*Une couleur est jeune*, pour dire, qu'Elle ne convient qu'à de jeunes gens.

Il signifie aussi, Qui est étourdi, évaporé, qui n'a point encore l'esprit mûr. *Mon Dieu, qu'il est jeune! Je crois qu'il fera long-temps jeune, qu'il fera toujours jeune.*

On appelle par mépris, Un jeune homme, *Jeune barbe. Ce n'est encore qu'une jeune barbe.* Et quand un jeune homme veut faire des choses [col. 2] qui demandent plus de maturité, plus de poids que n'en ont ordinairement ceux de son âge, on lui dit, qu'*Il a encore la barbe trop jeune.*

Jeune, se dit aussi pour Cadet. *Un tel le jeune*, pour le distinguer de son aîné.

Jeune, se dit aussi Des bêtes, par rapport à l'âge qu'elles ont accoutumé de vivre. *Un jeune chien. Un jeune chat. Un jeune oiseau. Un jeune coq.*

On dit d'Un jeune garçon fort étourdi, qu'*Il est fou comme un jeune chien.* Et on l'appelle figurément *Un jeune lévron.*

On dit proverbialement, *Jeune chair, & vieux poisson*, pour donner à entendre, que La viande des jeunes bêtes est la plus délicieuse, & que les plus grands poissons font d'ordinaire les meilleurs au goût.

Jeune, se dit aussi, Des arbres & des plantes. *Un jeune chêne. Un jeune noyer. Un jeune arbre. Un jeune arbriffeau. Un jeune bois. Un jeune plant. Une jeune vigne. Une jeune plante.*

JEUNESSE. f. f. Cette partie de la vie de l'homme, qui est entre l'enfance & l'âge viril. *Durant la jeunesse. La jeunesse passe bien vite. Dans sa première jeunesse. Dans sa verte jeunesse. Dès sa plus tendre jeunesse. Les bouillons, les feux, les ardeurs de la jeunesse. Les plaisirs de la jeunesse. Passer sa jeunesse dans les plaisirs. Du tempérament dont il est, il faut qu'il ait eu une jeunesse bien vigoureuse, bien bouillante. Les fautes, les erreurs, les égaremens de la jeunesse. Il a eu une jeunesse folle & étourdie. Il passe sa jeunesse dans les pays étrangers. Il a employé sa jeunesse à voyager. Il a bien employé sa jeunesse. Il a perdu sa jeunesse. Il a bien fait des traits de jeunesse.* On dit, *La verte jeunesse.*

On dit en certaines phrases, *De jeunesse*, pour dire, *Dès la jeunesse. Il est accoutumé à cela de jeunesse. Je fais cela de jeunesse.*

On dit proverbialement & figurément, *Jeunesse est forte à passer*, pour dire, que Dans la jeunesse on a bien de la peine à modérer ses passions. Et on dit à peu près dans le même sens, *Il faut que jeunesse se passe*, pour dire, que La jeunesse est sujette à faire des fautes, & qu'il faut les excuser.

On dit figurément & proverbialement, *Si jeunesse favoit & si vieillesse pouvoit*, pour dire, Si la jeunesse avoit l'expérience, & que la vieillesse eût la force.

Jeunesse, signifie aussi Ceux qui sont dans l'âge de la jeunesse; & même il se dit pareillement Des personnes qui sont encore dans l'enfance. *Enseigner la jeunesse. Corriger la jeunesse. Élever soigneusement la jeunesse. Il ne faut pas donner tant de liberté à la jeunesse. Avoir de l'indulgence pour la jeunesse. Il faut pardonner bien des choses à la jeunesse.*

Il signifie aussi Ceux qui sont de l'âge de vingt ans à trente-cinq ou environ. *Toute la jeunesse de la ville s'exerçoit. Avez-vous jamais vu plus de jeunesse ensemble, de plus belle jeunesse, de la jeunesse mieux faite, plus adroite, plus brave, plus lest.*

Jeunesse, se dit quelquefois De l'imprudence & des folies de la jeunesse. *Il a bien fait des jeunesse. C'est un jeunesse qu'il lui faut pardonner.*

[Académie], 4e éd., 1762

(t. I, p. 965 col. 1-2 puis p. 966 col. 1)

JEUNESSE.

1. La jeunesse est si aimable, qu'il faudroit l'adorer, si l'ame & l'esprit étoient aussi parfaits que le corps. (*Me de Sévigné.*)

Je ne crois pas les premiers engagements les plus forts : le cœur fait les mêmes progrès que l'esprit; l'habitude de sentir lui donne des délicatesses, & ce n'est même que dans un âge mûr, qu'on est capable d'une grande passion : dans les tems voisins de l'enfance, on est si occupé du spectacle nouveau du monde, qu'à peine trouve-t-on le tems d'aimer : l'amour est le pis-aller de la jeunesse, tout au plus son amusement. (*M. Crébillon.*)

Les jeunes gens feroient trop dangereux si dans leurs procédés ils ressembloient à un aimable vieillard. Que deviendrions-nous si leurs manières étoient aussi charmantes que leur jeunesse? En vérité, nous n'aurions pas assez de toute notre vertu contre eux; mais ils sont impertinens, cela nous dégoûte d'eux : & franchement nous nous favons mieux avec ce dégoût-là qu'avec de la vertu; il nous est plus aisé d'être fages quand nous ne sommes plus tentés d'être folles. (*Marivaux*)

Mon avis est donc que la jeunesse d'alexandre a quelque chose de plus héroïque que celle de Jules-César. Véritablement, si dans les premières années de celui-ci, tout ressembloit à cette hauteur avec laquelle il traita les corfaires qui l'avoient pris, je lui donnerois le premier rang. Cela n'étant pas, je me laisse emporter au naturel que l'on attribue à l'autre. (*La Fontaine.*)

Les jeunes personnes sont sujettes à s'ennuyer : comme elles ignorent tout, elles courent avec inquiétude vers les objets sensibles. L'ennui est pourtant le moindre des maux qu'elles aient à craindre. Les joies excessives ne sont point à la fuite des vertus. Tout ce qui s'appelle plaisir vif, est danger.

2. La jeuneffe domine fur tout ce qui l'approche, fans le vouloir, fans y penfer
3. On ne fçauroit s'empêcher de l'aimer, mais d'un amour timide, & comme effrayé du refpect qu'elle imprime. Elle eft jeune, non de cette jeuneffe étourdie, qui m'a toujours déplu, qui n'a que des agrémens imparfaits, & qui ne fçait encore qu'amuser les yeux fans mériter d'aller au cœur; elle eft dans cet âge vraiment aimable qui met les grâces dans toutes leurs forces, où l'on jouit de tout ce que l'on eft dans cet âge où l'âme, moins diffipée, ajoute à la beauté des traits un rayon de fineffe qu'elle a acquife.
4. J'aimois à fentir ce qu'il difoit; ma jeuneffe & ma vivacité, qui pouvoient me dégoûter de ce qui étoit férieux & raifonnable, comme pour l'ordinaire elles en dégoûtent les jeunes gens, ne contribuoiert avec lui qu'à me rendre plus attentif à tous fes difcours : j'en valois mieux entre fes mains d'être jeune & vif, parce que je n'en avois que plus d'ardeur pour le plaifir; & que, ce plaifir, il avoit fçu faire en forte que je le miffe à m'entretenir avec lui.
5. La jeuneffe paffe fes premières années à parler des chofes qu'elle ne fçait pas; elles le fent, mais elle croit honteux de paroître les ignorer. Lorfqu'elle commence à entamer la connoiffance des objets qui l'environnent, autre inconvéniert; elle place par-tout ce qu'elle effleure à peine : ainfi, qu'elle parle de ce qu'elle fçait, qu'elle parle de ce qu'elle ignore, elle eft toujours également éloignée de la fageffe.
6. Un jeune Capitaine ayant demandé la Croix de Saint-Louis, pour prix d'une action glorieufe dont il apportoit la nouvelle[,] « vous êtes bien jeune, lui dit le roi ». *Sire*, lui répliqua l'Officier, on ne vit pas long-tems dans votre régiment d'Orléans. (*Journal des fçavans*)
Voyez AMOUR.

Dictionnaire des gens du monde, 1770

(t. III, p. 217-220)

JEUNE. adj. de t. g. Qui n'eft pas avancé en âge. *Juvenis*. Ce terme eft relatif, & s'étend à plus, ou moins d'années, fuivant la qualité des perfonnes ou des chofes. Il fe dit des hommes, des animaux & des plantes. Un *jeune* enfant. Un *jeune* garçon. Une *jeune* fille. Un *jeune* homme. Un *jeune* fou. Un *jeune* étourdi.

*Un jeune homme toujours bouillant dans fes caprices,
Eft prompt à recevoir l'impreffion des vices,
Eft vain dans fes difcours, volage en fes defirs,
Rétif à la cenfure, & fou dans fes plaifirs.*

BOIL.

Ce mot vient du Latin *juvenis*, qui fe tire du verbe *juvare*, *aider*. La jeuneffe eft l'âge où l'homme eft devenu capable de s'aider lui-même, & de fervir les autres. C'eft en ce fens que parmi les Latins on appelle *juvenci*, les jeunes bœufs quand ils commencent à pouvoir fervir au labourage.

JEUNE, fe dit auffi de celui qui conferve encore la vigueur & l'agrément de la jeuneffe. Dans un âge avancé. Il a le vifage auffi *jeune* que s'il n'avoit que vingt ans. Il a la voix *jeune*, l'humeur *jeune*. *Juvenilis*.

JEUNE, dans la fignification de cadet. *Natu minor*. En parlant de deux frères, on dit, un tel le *jeune*, pour le diftinguer de fon aîné.

JEUNE, fe dit encore par rapport aux emplois, aux dignités, qu'on ne confie ordinairement qu'à des perfonnes avancées en âge. Il eft encore bien *jeune* pour pofféder un tel emploi. *Id atatis eft*. Il a été fait Maréchal de France bien *jeune*.

JEUNE, fe dit de l'efprit, quand il n'eft pas mûr, fage & pofé. C'eft un *jeune* étourdi, un *jeune* évaporé. Cet homme fera *jeune* toute fa vie. Il a fait là un tour de *jeune* homme. Il y a des gens plus longtems *jeunes* que d'autres. B. RAB. Vous avez des manières *jeunes* qui ne vous conviennent pas. M. SCUD.

JEUNE. On dit, dans mon *jeune* âge, dans fon *jeune* temps : & poétiquement, dans ma *jeune* faifon, pour dire lorfque j'étois *jeune*. Et on dit auffi poétiquement, *jeunes* défirs, *jeune* ardeur, *jeune* courage, en parlant des défirs, de l'ardeur, & du courage d'une *jeune* perfonne. On dit d'un homme qui eft déjà dans l'âge, qu'il a encore le goût *jeune*, pour dire, qu'il aime les plaifirs, les divertiffemens de la jeuneffe. AC. FR.

On le dit auffi de ce qui eft dans fa vigueur, dans fa force. Dans la *jeune* faifon. Les Poètes fur tout l'emploient pour fignifier violent; ardent. Malherbe a dit de *jeunes* défirs;

Bertaut, brûler d'une *jeune* envie; Mad. des Houlières a dit une *jeune* prairie, pour une prairie naissante.

Ni le naissant émail d'une jeune prairie.

Corneille a employé ce mot dans le Cid, en faisant dire à Elvire :

Entre tous ces amans dont la jeune ferveur

Adore votre fille, & brigue ma faveur.

L'Académie en réprochant le mot de *ferveur*, qui n'est admis que dans la langue de la dévotion, approuve l'épithète *jeune*.

M. de Voltaire observe que le mot de *jeune* convient très bien aux passions de la jeunesse. On dira bien leurs *jeunes amours*, mais non pas leur *jeune colère*, ma *jeune haine*. Pourquoi? Parce que la colère, la haine, appartiennent autant à l'âge mur; & que l'amour est plus le partage de la jeunesse.

JEUNE. Épithète ou Surnom pour distinguer deux personnes. Plusieurs Rois de France font surnommés le *Jeune*. La Chronique de S. Vandrille nomme Thierry le *jeune* en 723; & Dagobert le *Jeune* en 713. Charles le Chauve est surnommé le *Jeune* dans le Cartulaire de Perfy. Louis VII a été surnommé le *Jeune* pour le distinguer de son Père. Le surnom lui a été donné de son vivant dans une chartre de l'an 1143, & dans un monument du 25. Juillet 1155, qui se trouve dans Marlot. Saint Louis est appelé le *Jeune* dans la Chronique de Rouen du P. Labbe; & dans l'Épithète du Prince Jean son fils qui mourut de son vivant l'an 1247. On dit, Plin le *Jeune*, Corneille le *Jeune*.

JEUNE, se dit de même des animaux, par rapport à l'âge qu'ils ont accoutumé de vivre. Un *jeune* chien. Un *jeune* oiseau.

JEUNE, se dit aussi des plantes. *Novellus, recens*. Ces laitues sont encore trop *jeunes* pour être replantées. LIGER. Cet arbre, quoique *jeune*, a donné de beaux jets. IDEM.

JEUNE, se dit proverbialement en ces phrases. Aussitôt meurent *jeunes* que vieux. On dit, que le Diable étoit beau, quand il étoit *jeune*. On dit faire la part au plus *jeune*, quand un plus puissant en partage un autre, & prend la meilleure part pour lui. On dit quand on a consommé la meilleure partie de quelque chose, que le reste en fera bien *jeune*. On dit aussi, *jeune* chair & vieux poisson. On dit encore d'un homme qui mange beaucoup, qu'il est affamé comme un *jeune* levron, & de celui qui est folâtre, qu'il est fou comme un *jeune* chien. On dit aussi à celui qui veut reprendre un plus vieux que lui, vous avez la barbe trop *jeune*; & en parlant d'un ignorant, il est encore *jeune*, il en apprendra. On dit au Palais, *jeune* Procureur & vieux Avocat. Un *jeune* Médecin vit moins qu'un vieux ivrogne, dit Regnier.

JEUNES. On appeloit autrefois les *jeunes* d'un Duc ou d'un Comte, les Officiers subalternes qui dépendoient d'eux. Les Châtelains, Viguiers, Senteniers, Forestiers, & autres, étoient les *jeunes* des Comtes. Dans l'Église ceux qui avoient les Ordres mineurs étoient appelés *jeunes*. Cette expression s'étendoit jusque dans les plus viles professions. Les apprentifs étoient appelés les *jeunes* d'un tel ouvrier. On disoit les *jeunes* d'un moulin, pour un garçon meunier.

JEUNESSE. f. f. Partie de la vie de l'homme qui est entre l'enfance & l'âge viril. *Juventus*. Il ne se dit guère que des personnes. Elle s'étend jusqu'à 30 ou 35 ans.

Les Juriconsultes ne font qu'un seul âge de la *jeunesse*, & de la virilité. La *jeunesse* a plusieurs degrés, comme il a été dit au mot de *jeune*. On compare la *jeunesse* à l'été parce que la chaleur de la *jeunesse* est véhémence. Le Prince étoit dans sa plus tendre, dans sa plus verte *jeunesse*. Je soupçonne ceux qui condamnent tous les plaisirs dans la première *jeunesse*, de n'être chagrins, que parce qu'ils n'en jouissent plus. M. SCUD. Celles qui avoient passé la première *jeunesse*, & qui faisoient profession d'une vertu plus austère, étoient attachées à la Reine. P. DE CL. La grande *jeunesse* est incapable de réflexions. B. RAB.

Les hommes prennent plaisir à voir les choses qui leur donnent des idées de *jeunesse*, & de vie; au lieu qu'ils ne regardent pas volontiers celles dont la décadence leur remet devant les yeux la nécessité inévitable de mourir. BOUH. Il faut laisser à la *jeunesse* le mérite de plaire : c'est un privilège qu'on ne peut lui disputer impunément. BELL. La *jeunesse* se laisse toujours prendre aux premières apparences. LE P. LE B.

La jeunesse en sa fleur brille sur son visage. BOIL.

JEUNESSE, signifie encore manque d'expérience, emportement de l'âge, folies, imprudences de la *jeuneffe*. C'est un trait de *jeuneffe* qu'il lui faut pardonner. Le Favori étoit audacieux, indocile, & préfomptueux; défauts ordinaires de la *jeuneffe*, & de la fortune. J'ai été trompé par la vanité, & par l'aveuglement de la *jeuneffe*.

JEUNESSE, se prend aussi collectivement, de ceux qui sont dans la *jeuneffe*; & même de ceux qui sont dans l'enfance. En ce Collège, en cette Académie, on instruit bien la *jeuneffe*. Ce Précepteur fait bien l'art de conduire la *jeuneffe*. Toute la *jeuneffe* de la ville fut en armes à l'entrée du Prince. Anciennement à Rome les jeunes gens faisoient des courses de chevaux sous la conduite d'un chef, qu'on appeloit *Prince de la jeuneffe*. *Princeps juventutis*. Les Empereurs ont donné ce titre depuis à celui qu'ils destinoient pour leur succéder à l'Empire. Suétone rapporte que Caligula, après avoir adopté Tibère, son frere, le fit appeler le *Prince de la jeuneffe*.

JEUNESSE. Ce mot se dit aussi quelquefois des choses, lesquelles ont quelque rapport aux personnes. L'antiquité des siècles est la *jeuneffe* du monde, & à bien compter nous sommes proprement les Anciens. BOUH.

On appelle dans le style familier *jeuneffe*, une action, une chose telle qu'il n'y a que les jeunes gens qui la fassent ordinairement, comme certains excès de vivacité, de galanterie, de bonne chère. Il ne faut pas qu'il y ait de grands excès, ni de grands défords, pour que ces actions s'appellent du nom de *jeuneffe*. Peut-être pourroit-on agrandir les objets à qui ne fauroit pas aussi bien que moi la manière dont on vit à Rome, & l'indulgence qu'ont toujours eu les Papes pour les *jeuneffes* des Étrangers. M. DE LIONNE. Il a bien fait des *jeuneffes*.

JEUNESSE, se dit aussi des plantes. Il n'est rien tel que de bien conduire un arbre dans sa *jeuneffe*. LIGER. *Dum adhuc tener, ou recens est*.

JEUNESSE, se dit proverbialement en ces phrases. *Jeuneffe* est forte à passer; pour dire, il est bien difficile qu'on ne fasse quelque folie quand on est jeune. On dit aussi, si *jeuneffe* favoit & vieilleffe pouvoit; pour dire, qu'on ne rencontre pas l'expérience, la sageffe, avec la force & la vigueur. On dit encore il faut que *jeuneffe* se passe, cela signifie qu'on doit pardonner & permettre quelque chose aux jeunes gens.

On dit en certaines phrases, *de jeuneffe*, pour dire, dès la *jeuneffe*. Il est accoutumé à cela de *jeuneffe*. Je fais cela de *jeuneffe*. AC. FR.

[Trévoux], 6e éd., 1771

(t. V, p. 58 col. 1-59 col. 1 et p. 60 col. 1-2)

JEUNE. adj. des 2 g. Il se dit Des personnes, des bêtes et des plantes.

Lorsqu'il se dit Des personnes, il signifie, Qui n'est guère avancé en âge. *Un jeune enfant. Un jeune garçon. Un jeune homme. Une jeune fille. Une jeune femme. Il est encore trop jeune pour entrer dans les Charges. Je l'ai connu tout jeune. Elle est trop jeune pour pouvoir faire des vœux. Ce garçon est bien jeune. Il n'y a rien de si jeune. Des jeunes-gens nouvellement mariés. Il fait le jeune homme. Elle fait la jeune, mais elle ne l'est plus. Un jeune fou. Un jeune étourdi. Ce sont des jeunes-gens.*

JEUNE, se dit quelquefois par rapport aux dignités, aux emplois qu'on ne donne d'ordinaire qu'à des personnes déjà avancées en âge. *Il a été fait Chancelier bien jeune. Il fut Maréchal de France bien jeune. Il est bien jeune pour un si grand emploi.*

On dit, *Dans mon jeune âge, dans son jeune temps*; et poétiquement, *Dans ma jeune saison*, pour dire, Lorsque j'étois jeune. Et on dit aussi poétiquement, *Jeunes ardeurs*, et *jeune courage*, en parlant De l'amour et du courage d'une jeune personne.

JEUNE, se dit aussi De celui qui a encore quelque chose de la vigueur et de l'agrément de la jeunesse. *Il ne vieillit point, il est toujours jeune. Il a le visage aussi jeune que s'il n'avoit que vingt ans. Avoir la voix jeune. Il a toujours l'esprit jeune, l'humeur jeune.*

On dit d'Un homme qui est déjà avancé en âge, qu'*Il a encore le goût jeune*, pour dire, qu'Il aime les plaisirs, les divertissemens de la jeunesse.

On dit, qu'*Une couleur est jeune*, pour dire qu'Elle ne convient qu'à des jeunes-gens.

Il signifie aussi, Qui est étourdi, évaporé, qui n'a point encore l'esprit mûr. *Mon Dieu, qu'il est jeune! Je crois qu'il sera longtemps jeune, qu'il sera toujours jeune.*

On appelle familièrement et par mépris Un jeune homme, *Jeune barbe*. *Ce n'est encore qu'une jeune barbe*. Et quand un jeune homme veut faire des choses qui demandent plus de maturité, plus de poids que n'en ont ordinairement ceux de son âge, on dit qu'*Il a encore la barbe trop jeune*.

JEUNE, se dit aussi pour Cadet. *Un tel le jeune*, pour le distinguer de son aîné.

JEUNE, se dit aussi Des bêtes, par rapport à l'âge qu'elles ont accoutumé de vivre. *Un jeune chien*. *Un jeune chat*. *Un jeune oiseau*. *Un jeune coq*.

On dit d'Un jeune garçon fort étourdi, qu'*Il est fou comme un jeune chien*. Et on l'appelle figurément, *Un jeune levron*.

On dit proverbialement, *Jeune chair et vieux poisson*, pour donner à entendre, que La viande des jeunes bêtes est plus délicate, et que les plus grands poissons sont d'ordinaire les meilleurs au goût.

JEUNE, se dit aussi Des arbres et des plantes. *Un jeune chêne*. *Un jeune noyer*. *Un jeune arbre*. *Un jeune arbrisseau*. *Un jeune bois*. *Un jeune taillis*. *Un jeune plant*. *Une jeune vigne*. *Une jeune plante*.

JEUNESSE. s. f. Cette partie de la vie de l'homme, qui est entre l'enfance et l'âge viril. *Durant la jeunesse*. *La jeunesse passe bien vite*. *Dans sa première jeunesse*. *Dans sa verte jeunesse*. *Dès sa plus tendre jeunesse*. *Les bouillons, les feux, les ardeurs de la jeunesse*. *Les plaisirs de la jeunesse*. *Passer sa jeunesse dans les plaisirs*. *Du tempérament dont il est, il faut qu'il ait eu une jeunesse bien vigoureuse*. *Les fautes, les erreurs, les égaremens de la jeunesse*. *Il a eu une jeunesse folle et étourdie*. *Il a employé sa jeunesse à voyager*. *Il a bien employé sa jeunesse*. *Il a perdu sa jeunesse*. *Il a bien fait des traits de jeunesse*.

On dit en certaines phrases, *De jeunesse*, pour dire, *Dès la jeunesse*. *Il est accoutumé à cela de jeunesse*. *Je sais cela de jeunesse*.

On dit proverbialement et figurém. *Jeunesse est forte à passer, est difficile à passer*, pour dire, que Dans la jeunesse on a bien de la peine à modérer ses passions. Et on dit à peu près dans le même sens, *Il faut que jeunesse se passe*, pour dire, que La jeunesse est sujette à faire des fautes, et qu'il faut les excuser.

On dit figurément et proverbialement, *Si jeunesse savoit et si vieillesse pouvoit*, pour dire, Si la jeunesse avoit l'expérience, et que la vieillesse eût la force.

JEUNESSE, signifie aussi Ceux qui sont dans l'âge de la jeunesse; et même il se dit pareillement Des personnes qui sont encore dans l'enfance. *Enseigner la jeunesse*. *Corriger la jeunesse*. *Élever la jeunesse*. *Il ne faut pas donner tant de liberté à la jeunesse*. *Avoir de l'indulgence pour la jeunesse*. *Il faut pardonner bien des choses à la jeunesse*.

Il signifie aussi Ceux qui sont de l'âge de vingt ans à trente-cinq ans ou environ. *Toute la jeunesse de la Ville s'exerçoit...* *Avez-vous jamais vu plus de jeunesse ensemble, de plus belle jeunesse, une jeunesse mieux faite, plus adroite, plus brave, plus leste? Il y avoit à ce bal de la jeunesse*.

[Académie], 5e éd., 1798

(t. I, p. 756 col. 1-2 puis p. 756 col. 1, p. 757 col. 1)

JEUNE, *adj.* s. 2 g. qui n'est guère avancé en âge, cadet, moins âgé, étourdi.

JEUNESSE, *s. f.* entre l'enfance et l'adolescence, jeunes gens, folies de jeunes fens; jeune fille.

Pierre-Claude Boiste,
Dictionnaire universel de la langue française, 1800

(p. 249 col. 1)

JEUNE. *adj.* des deux g. Il se dit des personnes, des bêtes et des plantes.

Lorsqu'il se dit des personnes, il signifie, Qui n'est guère avancé en âge. *Un jeune enfant*. *Un jeune garçon*. *Un jeune homme*. *Une jeune fille*. *Une jeune femme*. *Ce garçon est bien jeune*. *Il n'y a rien de si jeune*. *Des jeunes gens nouvellement mariés*. *Il fait le jeune*

homme. Elle fait la jeune, mais elle ne l'est plus. Un jeune fou. Un jeune étourdi. Ce sont des jeunes gens.

JEUNE, se dit quelquefois par rapport aux dignités, aux emplois qu'on ne donne d'ordinaire qu'à des personnes déjà avancées en âge. *Il fut général de France bien jeune. Il est bien jeune pour un si grand emploi.*

On dit, *Dans mon jeune âge, dans son jeune temps*, et poétiquement, *Dans ma jeune saison*, pour dire, Lorsque j'étais jeune. Et on dit aussi poétiquement, *Jeune désirs* [sic], *jeune ardeur* et *jeune courage*, en parlant des désirs, de l'ardeur et du courage d'une jeune personne.

JEUNE, se dit aussi de celui qui a encore quelque chose de la vigueur et de l'agrément de la jeunesse. *Quoiqu'il soit déjà fort âgé, il ne vieillit point, il est toujours jeune. Il a le visage aussi jeune que s'il n'avait que vingt ans. Avoir la voix jeune. Il a toujours l'esprit jeune, l'humeur jeune.*

On dit d'un homme qui est déjà avancé en âge, qu'il a encore le goût jeune, pour dire qu'il aime les plaisirs, les divertissements de la jeunesse.

On dit, qu'une couleur est jeune, pour dire qu'elle ne convient qu'à des jeunes gens.

Il signifie aussi, qui est étourdi, évaporé, qui n'a point encore l'esprit mûr. *Mon Dieu, qu'il est jeune! Je crois qu'il sera long-temps jeune, qu'il sera toujours jeune.*

On appelle familièrement, par mépris, un jeune homme *Jeune barbe*. *Ce n'est encore qu'une jeune barbe.*

Et quand un jeune homme veut faire des choses qui demandent plus de maturité, plus de poids que n'en ont ordinairement ceux de son âge, on lui dit, qu'il a encore la barbe trop jeune.

JEUNE, se dit aussi pour Cadet. *Un tel le jeune* pour le distinguer de son aîné.

JEUNE, se dit aussi des bêtes, par rapport à l'âge qu'elles ont accoutumé de vivre. *Un jeune chien. Un jeune chat. Un jeune oiseau. Un jeune coq.*

On dit d'un jeune garçon fort étourdi, qu'il est fou comme un jeune chien. Et on l'appelle figurément, *Un jeune levron*.

On dit proverbialement, *Jeune chair et vieux poisson*, pour donner à entendre que la viande des jeunes bêtes est plus délicieuse, et que les plus grands poissons sont ordinairement les meilleurs au goût.

JEUNE, se dit aussi des arbres et des plantes. *Un jeune chêne, Un jeune noyer. Un jeune arbre. Un jeune arbrisseau. Un jeune bois. Un jeune plant. Une jeune vigne. Une jeune plante.*

JEUNESSE. s. f. Cette partie de la vie de l'homme, qui est entre l'enfance et l'âge viril. *Durant la jeunesse. La jeunesse passe bien vite. Dans sa première jeunesse. Dans sa verte jeunesse. Dès sa plus tendre jeunesse. Les bouillons, les feux, les ardeurs de la jeunesse. Les plaisirs de la jeunesse. Passer sa jeunesse dans les plaisirs. Du tempérament dont il est, il faut qu'il ait eu une jeunesse bien vigoureuse, bien bouillante. Les fautes, les erreurs, les égarements de la jeunesse. Il a eu une jeunesse folle et étourdie. Il passé sa jeunesse dans les pays étrangers. Il a employé sa jeunesse à voyager. Il a bien employé sa jeunesse. Il a perdu sa jeunesse. Il a bien fait des traits de jeunesse.*

On dit, en certaines phrases, *De jeunesse*, pour dire, Dès la jeunesse. *Il est accoutumé à cela de jeunesse.* Je sais cela de jeunesse.

On dit proverbialement et figurément, *Jeunesse est forte à passer*, pour dire que dans la jeunesse on a bien de la peine à modérer ses passions. Et on dit à peu près dans le même sens, *Il faut que jeunesse se passe*, pour dire que la jeunesse est sujette à faire des fautes, et qu'il faut les excuser.

On dit figurément et proverbialement, *Si jeunesse savoit et si vieillesse pouvoit*, pour dire, Si la jeunesse avoit l'expérience, et que la vieillesse eût la force.

JEUNESSE, signifie aussi Ceux qui sont dans l'âge de la jeunesse; et même il se dit pareillement Des personnes qui sont encore dans l'enfance. *Enseigner la jeunesse. Corriger la jeunesse. Élever soigneusement la jeunesse. Il ne faut pas donner tant de liberté à la jeunesse. Avoir de l'indulgence pour la jeunesse. Il faut pardonner bien des choses à la jeunesse.*

Il signifie aussi Ceux qui sont de l'âge de vingt ans à trente-cinq ans ou environ. *Toute la jeunesse de la ville s'exerçoit... Avez-vous jamais vu plus de jeunesse ensemble, de plus*

belle jeunesse, de la jeunesse mieux faite, plus adroite, plus brave, plus leste? Il y avoit à ce bal bien de la jeunesse.

JEUNESSE, se dit quelquefois de l'imprudence et des folies de la jeunesse. *Il a bien fait des jeunesse. C'est une jeunesse qu'il lui faut pardonner.*

[Académie], 1802

(t. I, p. 843 col. 2-3, puis p. 844 col. 1-2)

JEUNE, adj. peu avancé en âge; se dit des personnes, des bêtes et des plantes. — qui a encore la vigueur et la gaité de la jeunesse. — étourdi, évaporé : *il sera longtemps jeune.* — cadet : *un tel, le jeune.*

JEUNESSE, s. f. partie de la vie de l'homme, qui est entre l'enfance et l'âge viril. — les jeunes gens.

F. de Wailly et É.-A. de Wailly, 2e éd. 1803

(p. 500 col. 2)

JEUNE. *Il est fou comme un jeune chien.* Se dit d'un étourdi, d'un braque.

Vous avez la barbe encore trop jeune. Se dit par reproche à un jeune garçon qui veut en apprendre à plus expérimenté que lui.

JEUNESSE. *Si jeunesse savoit et vieillesse pouvoit.* Signifie que l'homme seroit accompli, s'il pouvoit joindre l'expérience et la sagesse à la force et la vigueur.

Dictionnaire du bas-langage, 1808

(t. II, p. 65)

JEUNE, adj. Peu avancé en âge. Qui a encore de la vigueur et de la gaieté. Étourdi, évaporé. On l'emploie aussi par opposit. à *Ainé, ée.*

JEUNESSE, s. f. Partie de la vie de l'homme qui est entre l'enfance et l'âge viril. Les jeunes gens.

Louis Philipon La Madelaine

Dictionnaire portatif de la langue française, 1810

(t. I, p. 453 col. 2)

JEUNE, adj. et s. m. et f. En parlant des personnes; qui n'est guère avancé en âge. On dit *jeune homme* au singulier, et *jeunes gens* au pluriel. (Du latin *juvenis*.) — Qui a encore quelque chose de la vigueur et de l'agrément de la jeunesse. — Étourdi; évaporé : *Il sera longtemps jeune.* — Cadet : *Un tel le jeune.* — Moins âgé, en parlant de deux personnes de la même profession et qui ont le même nom. — En parlant des animaux, il se dit par rapport à l'âge qu'ils ont accoutumé de vivre : *Un jeune chat, un jeune chien*, etc. — On le dit dans le même sens, des arbres et des plantes : *Un jeune chêne*, etc.

JEUNESSE, s. f. (*Jeu-nè-ce*). L'âge qui suit immédiatement l'adolescence. — Les jeunes gens : *Enseigner la jeunesse; toute la jeunesse de la ville*, etc. — Folie de jeune homme : *Il a fait bien des jeunesse.* — En quelques endroits et populairement, une jeune fille : *c'est une jeunesse.*

Claude-Marie Gattel,

Dictionnaire universel portatif de la langue française, 2e éd., 1813

(t. II, p. 55 col. 2, puis p. 56 col. 1)

JEUNESSE, s. f. synonyme d'*adolescence*, qui est plus usité en médecine.

Pierre-Hubert Nysten,
Dictionnaire de médecine, 1814
(p. 342 col. 2)

JEUNESSE. Abusée, aguerrie, amoureuse, animée, ardente, aveugle, audacieuse, belle, bouillante, brillante, brusque, chaude, débauchée, débile, déterminée, dissolue, douce, écervelée, effrontée, égarée, énervée, entreprenante, étourdie, évaporée, extrême, facile, fleurie, florissante, folâtre, folle, fougueuse, fragile, frivole, furieuse, gaillarde, galante, généreuse, hardie, impatiente, imprudente, inconstante, indévote, indocile, ingénieuse, intrépide, joyeuse, laborieuse, lascive, pétulante, présomptueuse, prompte, réglée, robuste, sage, sottise, téméraire, vagabonde, vaine, vigoureuse, voluptueuse. Voyez ENFANCE⁴, ENFANT.

Jérôme-Balthasar Levée,
Dictionnaire des épithètes, 1817
(p. 189 col. 2)

JEUNE, *adj. des deux genres*, il se dit des personnes, des bêtes et des plantes. Lorsqu'il se dit des personnes, il signifie, qui n'est guère avancé en âge. *Un jeune enfant. Un jeune garçon. Un jeune homme. Une jeune fille. Une jeune femme. Il est encore trop jeune pour entrer dans les charges. Je l'ai connu tout jeune. Elle est trop jeune pour pouvoir faire des vœux. Ce garçon est bien jeune. Il n'y a rien de si jeune. Des jeunes gens nouvellement mariés. Il fait le jeune homme. Elle fait la jeune, mais elle ne l'est plus. Un jeune fou. Un jeune étourdi. Ce sont des jeunes gens.* DICT. DE L'ACAD.

« Cet homme si nécessaire au *jeune* roi. — Un *jeune* prince. — Trois fois le *jeune* vainqueur s'efforça, etc. — La *jeune* princesse. — La plus *jeune* des trois sœurs. — Ces veuves *jeunes* et riantes. » BOSS.

« Y eut-il jamais de *jeune* prince plus aimable. — Certains désirs de plaire, que le monde pardonne aisément aux *jeunes* personnes. — Cette *jeune* infante apprit, etc. » FLÉCHIER

« Une cour *jeune* et florissante. » MASS.

« Pourquoi, trop *jeune* encor, ne pûtes-vous alors
Monter sur le vaisseau que, etc.
Ce *jeune* ambitieux.

Le *jeune* Achille enfin promis par tant d'oracles.
Une *jeune* princesse. » (Voyez *main*.) RAC.

« Ne faites point parler
Un vieillard en *jeune* homme, un *jeune* homme en vieillard.
Un *jeune* fou.

Jeune autrefois, par vous dans le monde conduit.
De *jeunes* séducteurs. » BOIL.

4. « ENFANCE. Aimable, docile, éternelle, Rac. gracieuse, imbécile, innocente, naïve, tendre, volage. — ENFANT. **Abortif, adoptif, adultérin, aimable, avide, badin, **bâtard, bruyant, cher, conçu, crédule, criard, cruel, dangereux, dégoûté, délicat, dénaturé, déplaisant, douillet, doux, drôle, émancipé, emmaillotté, enjoué, éveillé, exposé, faible, flatteur, fluet, fripon, gaillard, **galeux, gâté, gentil, ignorant, impétueux, Volt. impur, incestueux, incorrigible, indisciplinable, indiscret, informe, infortuné, ingénu, ingrat, innocent, intéressant, légitime, légitimé, libertin, malicieux, malin, méchant, mignon, mineur, modeste, monstrueux, mouvant, mutin, naturel, opiniâtre, paresseux, pesant, pétillant, posthume, potelé, putatif, remuant, riant, sémillant, sevré, simple, stupide, taciturne, tendre, timide, trompeur, trouvé, vif, volontaire. Voyez ENFANCE, HOMME » (p. 120 col. 1). « Les épithètes désignées par deux * * * sont peu usitées chez les poètes et dans le style soutenu » [Note de l'auteur; note 2 de la page 1].

Il est quelquefois substantif.

« Les grands, le peuple, les savans, les ignorans, les *jeunes*, les vieillards, se conduisent partout, etc. » MASS.

JEUNE, se dit quelquefois par rapport aux dignités, aux emplois qu'on ne donne d'ordinaire qu'à des personnes déjà avancées en âge. *Il fut maréchal de France bien jeune. Il a été fait chancelier bien jeune. Il est bien jeune pour un si grand emploi.*

On dit, *dans mon jeune âge, dans mon jeune temps*; et poétiquement, *dans ma jeune saison*, pour dire, lorsque j'étois jeune; et on dit aussi poétiquement, *jeunes ardeurs* et *jeune courage*, en parlant de l'amour et du courage d'une jeune personne.

« Il ne perdit pas ses *jeunes* années dans la mollesse, etc. » FLÉCH.

« Dès ses plus *jeunes* ans, il montra, etc. — Les plus *jeunes* années de votre bisaïeul ne le virent jamais s'écarter des règles de la religion. » MASS.

« J'ai perdu, dans la fleur de leur jeune saison,
Six frères, etc.

De ses *jeunes* erreurs désormais revenu. » RAC.

JEUNE, se dit aussi de celui qui a encore quelque chose de la vigueur et de l'agrément de la jeunesse. *Il ne vieillit point, il est toujours jeune. Il a le visage aussi jeune que s'il n'avoit que vingt ans. Avoir la voix jeune. Il a toujours l'esprit jeune, l'humeur jeune.*

On dit d'un homme déjà avancé en âge, *il a encore le goût jeune*, pour dire, qu'il aime les plaisirs et les divertissemens de la jeunesse.

« Sous des dehors différens, et que la bienséance seule a changés, vous voyez le même goût pour le monde, les mêmes penchans, la même vivacité pour les plaisirs, un cœur *jeune* encore dans un corps changé et effacé. » FLÉCHIER

Il signifie aussi, qui est étourdi, évaporé, qui n'a point encore l'esprit mûr. *Mon dieu, qu'il est jeune! Je crois qu'il sera long-temps jeune, qu'il sera toujours jeune.*

JEUNE, se dit aussi des bêtes, par rapport à l'âge qu'elles ont accoutumé de vivre. *Un jeune chien. Un jeune chat. Un jeune oiseau. Un jeune coq.*

JEUNE, se dit aussi des arbres et des plantes. *Un jeune chêne. Un jeune noyer. Un jeune arbre. Un jeune arbrisseau. Un jeune bois. Un jeune taillis. Un jeune plant. Une jeune vigne. Une jeune plante.* DICT. DE L'ACAD.

« Cette *jeune* plante ainsi arrosée. » (Voyez *plante*.) FLÉCH.

JEUNESSE, *s. f.*, cette partie de la vie de l'homme qui est entre l'enfance et l'âge viril. *Durant la jeunesse. La jeunesse passe bien vite. Dans sa première jeunesse. Dans sa verte jeunesse. Dès sa plus tendre jeunesse. Les feux, les ardeurs de la jeunesse. Les plaisirs de la jeunesse. Passer sa jeunesse dans les plaisirs. Les fautes, les erreurs, les égaremens de la jeunesse. Il a eu une jeunesse folle et étourdie. Il a employé sa jeunesse à voyager. Il a bien employé sa jeunesse. Il a perdu sa jeunesse. Il a bien fait des traits de jeunesse*

DICT. DE L'ACAD.

« Les malheurs de la maison de Madame n'ont pu l'accabler dans sa première *jeunesse*. — Sous cet air de *jeunesse*, qui sembloit ne promettre que des jeux, etc. — Qui eût pu seulement penser que les années eussent dû manquer à une *jeunesse* qui sembloit si vive. — La mort a plus de prise sur une princesse qui a tant à perdre; que d'années elle va ravir à cette *jeunesse*! — Dès sa première *jeunesse*, Marie-Thérèse fut, dans les mouvemens d'une cour alors assez turbulente, la consolation et le seul soutien de la vieillesse infirme du roi son père. — Elle vous dit que la grandeur est un songe, la joie une erreur, la *jeunesse* une fleur qui tombe. » BOSS.

« Montrant, dès cette tendre *jeunesse*, ce que, etc. (Voyez *montrer*.) — La chaleur de la *jeunesse*. — On vit dans une grande *jeunesse* ce qu'on trouve à peine dans un âge plus avancé, de la régularité et de la retenue. — La mère de M. de Montausier contenant sous les lois d'une austère vertu une grande beauté et une florissante *jeunesse*. — Il n'eut pas besoin de réparer sur ses vieux ans les torts qu'il avoit faits en sa *jeunesse*. — M. de Turenne a eu dans sa *jeunesse* toute la prudence d'un âge avancé, et dans un âge avancé toute la vigueur de la *jeunesse*. — Jamais vie fut-elle

plus pure, plus régulière, plus approuvée que celle de la reine? est-il échappé quelque indiscretion à sa *jeunesse*? » FL.

« Le jeune roi Roboam oublie les conseils d'un père, le plus sage des rois; une *jeunesse* inconsidérée est bientôt appelée aux premières places. — Les vieillards respecteront ma *jeunesse*. — Si tout dresse des pièges à la *jeunesse* des rois, etc. — Regardez, seigneurs, avec des yeux paternels cet enfant auguste que vous avez laissé, pour ainsi dire, seul sur la terre; environnez sa *jeunesse* des secours singuliers de votre protection. — Plus une tendre *jeunesse* délaissée à elle-même expose cet enfant auguste, plus il doit devenir l'objet de vos soins et de votre tendresse paternelle. — Les plaisirs et les dissipations inévitables à la *jeunesse* des rois. — La *jeunesse* est-elle un garant bien sûr contre la mort? — On regarde avec envie une *jeunesse* florissante et les amusemens qui la suivent. — Une femme mondaine ne veut-elle pas encore plaire au monde lorsqu'elle n'en est plus que la risée et le dégoût? Ne se donne-t-elle pas une *jeunesse* empruntée qui ne trompe que ses yeux seuls. — Quel soin que celui d'être chargé de former la *jeunesse* des souverains. — On publia que la *jeunesse* des rois devoit avoir de plus nobles amusemens que des pratiques journalières de piété. » MASS.

« Et dans un fol amour ma *jeunesse* embarquée.
Assez dans les forêts mon oisive *jeunesse*,
Sur de vils animaux a montré son adresse.
Vous m'avez de César confié la *jeunesse*. »

RAC.

« La *jeunesse* en sa fleur brille sur son visage. »

BOIL.

JEUNESSE, signifie aussi ceux qui sont dans l'âge de la jeunesse; et même il se dit pareillement des personnes qui sont encore dans l'enfance. *Enseigner la jeunesse. Corriger la jeunesse. Élever la jeunesse. Il ne faut pas donner tant de liberté à la jeunesse. Avoir de l'indulgence pour la jeunesse. Il faut pardonner bien des choses à la jeunesse.*

DICT. DE L'ACAD.

« Une téméraire *jeunesse* se jetoit, etc. (Voyez *jeter*.) — Les écueils où l'ardeur de l'âge et le mauvais exemple poussent une *jeunesse* inconsidérée. » FLÉCHIER

« Les plaisirs dont la *jeunesse* abuse. »

BOIL.

Il signifie aussi ceux qui sont de l'âge de vingt ans à trente-cinq ou environ. *Toute la jeunesse de la ville s'exerçoit. Avez-vous jamais vu plus de jeunesse ensemble, de plus belle jeunesse, une jeunesse mieux faite, plus adroite, plus brave, plus leste? Il y avoit à ce bal bien de la jeunesse.*

« Il y fait de sa cour inviter la *jeunesse*. »

RAC.

Joseph Planche,

Dictionnaire françois de la langue oratoire et poétique, 1819-1822

(t. II, 1822, p. 1180 col. 2-p. 1181 col. 1, puis p. 1181 col. 1-p. 1182 col. 2)

JEUNE. adj. des deux genr. Qui n'est pas avancé en âge. *Un jeune enfant. Un jeune garçon. Un jeune homme. Une jeune fille. Une jeune femme. Des jeunes gens nouvellement mariés. Cette explication peut faire connaître combien la lecture des romans est dangereuse pour les jeunes personnes du sexe, dont le cerveau est fort tendre. (Condill.) Il serait bien à souhaiter que les jeunes personnes des deux sexes fussent toujours éclairées, dans ces sortes de lectures, par des directeurs qui connaîtraient la trempe de leur imagination. (Idem.) Ce jeune homme d'une très-grande espérance fut tué à la tête de sa troupe. (Volt.) Je ne puis souffrir que les vieilles gens disent, je suis trop vieux pour me corriger; je pardonnerais plutôt aux jeunes gens de dire, je suis trop jeune. (Sévig.) C'est là qu'on trouve le courage des jeunes guerriers, toujours adouci par la sagesse consommée des vieillards. (Barth.) Jeune, on conserve pour sa jeunesse; vieux, on épargne pour la mort. (La Br.) Quoique je sois jeune, j'ai déjà vieilli dans l'habitude de ne dire jamais mon secret, et encore plus de ne trahir, sous aucun prétexte, le secret d'autrui. (Fénel.) Je ne saurais te dire avec quel étonnement j'appris, et le plaisir que prenait une femme si jeune*

et si dissipée à remplir ces aimables devoirs, et combien peu elle y mettait d'ostentation (J.-J. Rouss.) — *On dit, jeunes ans, jeunes années, etc., pour dire, le temps de la jeunesse. Combien dans nos jeunes ans, la raison, l'amitié, l'honneur, t'inspirèrent pour moi de craintes, que l'aveugle amour me fit mépriser!* (J.-J. Rouss.) *Comme il ne perdit pas ses jeunes années dans la mollesse et la volupté, il n'a pas été contraint de passer les dernières années dans l'oisiveté et dans la faiblesse* (Fléch.) *Dans mon jeune âge. Dans mon jeune temps. Comment un jeune cœur aussi généreux, aussi tendre, aussi désintéressé que celui de Laure, a-t-il pu seulement supporter ses premiers désordres?* (J.-J. Rouss.) *Votre jeune et brillante muse.* (Volt.)

JEUNE, qui a encore quelque chose de la vigueur de la jeunesse. *Ce vieillard a beaucoup de vivacité, il est toujours jeune. Je ne sais si ma tête est jeune, mais mon corps est bien vieux.* (Volt.) — *On dit d'un homme étourdi, évaporé, qu'il est bien jeune, même lorsqu'il n'est plus dans l'âge de la jeunesse. Que vous êtes jeune! Vous serez donc toujours jeune.* — *On dit familièrement, une jeune barbe, pour dire un jeune homme sans expérience. Ce n'est encore qu'une jeune barbe.*

JEUNE, se dit aussi pour cadet. *Un tel le jeune, pour le distinguer de son aîné.*

JEUNE, se dit aussi des bêtes, par rapport à l'âge qu'elles ont accoutumé de vivre. *Un jeune chien. Un jeune chat. Un jeune oiseau. Un jeune coq.*

JEUNE, se dit aussi des arbres et des plantes. *Un jeune chêne. Un jeune noyer. Un jeune arbre. Un jeune arbrisseau. Un jeune bois. Un jeune plant. Une jeune vigne. Une jeune plante.*

JEUNESSE. s. f. L'âge qui touche et qui accompagne le dernier progrès de l'adolescence. La jeunesse s'étend jusqu'à l'âge viril, et va rarement au-delà de trente ans. *A trente ans passés, son visage est celui d'un homme dans sa perfection, et joint au feu de sa jeunesse la majesté de l'âge mûr.* (J.-J. Rouss.) *La jeunesse est si aimable, qu'il faudrait l'adorer si l'âme et l'esprit étaient aussi parfaits que le corps...* (Sévig.) *Trois puissants princes, voulant se prévaloir de son extrême jeunesse, conspirèrent sa ruine presque en même temps.* (Volt.) *Ce touchant spectacle lui rappelait vivement les premiers temps de sa jeunesse.* (Rouss.) *Platon compare la poésie dépouillée du chant, à un visage qui perd sa beauté en perdant la fleur de la jeunesse.* (Barth.) *Toi-même qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive et si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussitôt séchée qu'écluse.* (Fénel.) *Quand des maîtres d'erreurs ont plié notre âme dans notre jeunesse, nous ne faisons pas même d'efforts pour la redresser; nous en faisons au contraire pour la courber encore.* (Volt.) *Il était encore dans toute la vigueur de la jeunesse.* (Fénel.) *Six ans d'une vie honnête et régulière n'effacent-ils rien des erreurs de la jeunesse?* (J.-J. Rouss.) *On en jugeait par quelques emportements de jeunesse sur lesquels il ne faut jamais juger les hommes.* (Volt.) *Le dernier rejeton de tant de rois et de tant d'infortunés consumait sa jeunesse auprès de son père retiré à Rome.* (Idem.) *Tandis qu'il comptait ainsi les années de sa jeunesse par des victoires...* (Idem) *Fuyez les dangers de votre jeunesse.* (Fénel.) *Nous y trouvâmes les filles de Délos, couronnées de fleurs, vêtues de robes éclatantes, et parées de tous les attraits de la jeunesse et de la beauté.* (Barth.) *Il a eu dans la jeunesse toute la prudence d'un âge avancé, et dans un âge avancé toute la vigueur de la jeunesse* (Fléch.) *Elle nous entretenait sans cesse des aventures de sa jeunesse.* (J.-J. Rouss.) *Ce qui perfectionnait le plus leur raison, c'était le calme de leur esprit délivré des folles passions et des caprices de la jeunesse.* (Fénel.) *Il est temps de renoncer aux erreurs de la jeunesse.* (J.-J. Rouss.) *S'il n'y avait point de retour aux fautes de la jeunesse...* (Idem.)

On dit proverbialement et figurément, *jeunesse est forte à passer*, pour dire que dans la jeunesse on a bien de la peine à modérer ses passions. Et on dit à peu près dans le même sens, *il faut que jeunesse se passe*, pour dire que la jeunesse est sujette à faire des fautes, et qu'il faut les excuser. On dit figurément et proverbialement, *si jeunesse savait et vieillesse pouvait*, pour dire si la jeunesse avait l'expérience, et que la vieillesse eut la force.

JEUNESSE, se dit de la vigueur qui se conserve dans les hommes après que le temps ordinaire de la jeunesse est passé. *Malgré les ans, la jeunesse fleurie s'était renouvelée sur son visage.* (Fénel.) *Une vie sobre, modérée, simple, exempte d'inquiétudes et de passions, réglée et laborieuse, retient dans les membres d'un homme sage, la vive jeunesse qui, sans cette précaution, est toujours prête à s'envoler sur les ailes du Temps.* (Fénel.)

JEUNESSE, prise simplement pour l'âge, se dit quelquefois de l'enfance même. *La jeunesse de cet enfant intéressait tous les spectateurs. Quand il me vit, il fut touché de ma jeunesse.* (Fénel.)

JEUNESSE, signifie aussi ceux qui sont dans l'âge de la jeunesse; et même il se dit pareillement de ceux qui sont encore dans l'enfance. *Enseigner la jeunesse. Corriger la jeunesse. Élever soigneusement la jeunesse. Avoir de l'indulgence pour la jeunesse. Il faut pardonner bien des choses à la jeunesse. Rome savait, par son cens, tout ce qu'elle avait de citoyens capables de porter les armes, et ce qu'elle pouvait espérer de la jeunesse qui s'élevait tous les jours.* (Boss.)

JEUNESSE, se dit aussi des jeunes gens qui sont dans l'âge de la jeunesse. *Toute la jeunesse de la ville assistait à ce bal. Il mêlait aussi dans ses chants les travaux des laboureurs et le repos de l'hiver pendant lequel la folâtre jeunesse danse auprès du feu.* (Fénel.) — Quelquefois il se prend seulement pour les jeunes gens du sexe masculin. *Ce combat fut un de ceux où l'on eut le plus à déplorer la perte prématurée d'une jeunesse florissante inutilement sacrifiée.* (Volt.) *Cette manière basse de plaisanter a passé du peuple à qui elle appartient, jusque dans une grande partie de la jeunesse de la cour, qu'elle a déjà infectée.* (La Br.)

Il signifie aussi ceux qui sont de l'âge de vingt ans à trente-cinq ou environ. *Toute la jeunesse de la ville s'exerçait... Avez-vous vu jamais plus de jeunesse ensemble, de plus belle jeunesse, de jeunesse mieux faite, plus adroite, plus brave, plus leste? Il y avait à ce bal bien de la jeunesse.*

JEUNESSE, se dit aussi de l'âge, de l'accroissement des animaux et des plantes.

Jean-Charles Laveaux,
Nouveau Dictionnaire de la langue française, 1820
(t. I, p. 1075 col. 3, puis p. 1076 col. 1-2)

JEUNE. Adjectif des deux genres. Quand *jeune* est précédé de l'article, il a des sens différens, suivant qu'il est placé avant ou après son substantif. *Le jeune Scipion*, signifierait que Scipion n'était pas âgé; *Scipion le jeune* se dit pour le distinguer de l'ancien. — Quand cet adjectif est sans modificatif, il se met toujours avant son substantif. *Un jeune médecin, un jeune garçon, une jeune fille.* Quand il est modifié par quelque adverbe de comparaison, comme, *très, fort, bien*, etc., il peut se mettre avant ou après. *C'est un très-jeune garçon. Un médecin fort jeune, un fort jeune médecin.*

On dit *jeune homme* au singulier, et *jeunes gens* au pluriel.

Jean-Charles Laveaux,
Dictionnaire raisonné des difficultés [...] de la langue française,
2^e éd., 1822
(p. 284 col. 1-2)

JEUNE, adj. Peu avancé en âge. Qui a encore de la vigueur et de la gaieté. Étourdi, évaporé. On l'emploie aussi par opposition à *Aîné, ée*.

JEUNESSE, s. f. Partie de la vie de l'homme qui est entre l'enfance et l'âge viril. Les jeunes gens.

Louis Philipon La Madelaine
Dictionnaire de la langue française,
4^e éd. publiée par J.-A. Boiste, 1823
(p. 324 col. 2)

JEUNE, adj. des d. g. (*juvenis*) qui n'est pas avancé en âge. — *Jeunes ans, jeunes années, etc.* le temps de la jeunesse. — Qui a encore quelque chose de la vigueur de la jeunesse. —

Étourdi, évaporé. — Cadet, par rapport à l'aîné. — JEUNE, se dit aussi des bêtes, par rapport à l'âge qu'elles ont accoutumé de vivre. — Il se dit pareillement des arbres et des plantes.

JEUNESSE, s. f. l'âge qui touche et qui accompagne le dernier progrès de l'adolescence, et qui s'étend jusqu'à l'âge viril. — Vigueur qui se conserve dans les hommes après que le temps ordinaire de la jeunesse est passé. — Les jeunes gens. — Il se dit aussi de l'âge, de l'accroissement des animaux et des plantes.

Pierre-Victor Verger,
Dictionnaire universel de la langue française, 1823
(t. I, p. 858 col. 2)

JEUNE, adj. des d. g. Qui n'est pas avancé en âge. — *Jeune*, se dit des animaux, par rapport à l'âge qu'ils ont coutume de vivre. *Un jeune chien*. — On le dit aussi des plantes. *Un jeune arbre*.

JEUNESSE, s. f. Partie de la vie de l'homme qui est entre l'enfance et l'âge viril. — *Jeunesse* se prend quelquefois pour l'enfance. *La jeunesse de cet enfant*. — *Jeunesse*, ceux qui ne sont pas encore parvenus à l'âge viril.

Jean-Charles Laveaux,
Nouveau Dictionnaire portatif de la langue française, 1825
(p. 284 col. 1-2)

JEUNE, adj. (juvenis.) peu avancé en âge : se dit des personnes, des bêtes et des plantes : — *ambitieux* (Rac.) || *Cour — et florissante*, (Mass.), — *saison*, st. poét. (Rac.) *Revenu de ses — erreurs*. (Id.) = Qui a encore la vigueur et l'agrément de la jeunesse : *un — chat*. *Cette — plante ainsi arrosée*. (Fléch.) = Étourdi, évaporé : *il sera longtemps —*. = Cadet : *un tel le —*.

JEUNESSE, s. f. — *nèce*, partie de la vie de l'homme entre l'enfance et l'âge viril : *dès sa tendre—*. (Fléch.) = Les jeunes gens : *la — de la cour* (Rac.).

François Noël et Charles-Pierre Chapsal,
Nouveau Dictionnaire de la langue française, 1826
(p. 454 col. 1)

JEUNE, adj. (juvenis), peu avancé en âge; se dit des personnes, des bêtes et des plantes. — qui a encore la vigueur, la gaieté de la jeunesse. — étourdi, évaporé : *il sera long-temps jeune*. — cadet : *un tel le jeune*.

JEUNESSE, s. f. *jeunèce*, partie de la vie de l'homme, qui est entre l'enfance et l'âge viril. — les jeunes gens.

F. de Wailly et É.-A. de Wailly,
Nouveau Vocabulaire français,
13e éd. revue par A. de Wailly, 1826
(p. 562 col. 1)

JEUNE, adj. des deux genr. Qui n'est pas avancé en âge. *Un jeune enfant*. *Un jeune garçon*. *Un jeune homme*. *Une jeune fille*. *Une jeune femme*. *Des jeunes gens nouvellement mariés*. *Cette explication peut faire connaître combien la lecture des romans est dangereuse*

pour les jeunes personnes du sexe, dont le cerveau est fort tendre. (Condill.) Il serait bien à souhaiter que les jeunes personnes des deux sexes fussent toujours éclairées, dans ces sortes de lectures, par des directeurs qui connaîtraient la trempe de leur imagination. (Idem.) Ce jeune homme d'une très-grande espérance fut tué à la tête de sa troupe. (Volt.) Je ne saurais te dire avec quel étonnement j'appris, et le plaisir que prenait une femme si jeune et si dissipée à remplir ses aimables devoirs, et combien peu elle y mettait d'ostentation. (J.-J. Rouss.) — On dit, jeunes ans, jeunes années, etc. pour dire le temps de la jeunesse. Combien dans nos jeunes ans, la raison, l'amitié, l'honneur, t'inspirèrent pour moi de craintes, que l'aveugle amour me fit mépriser! (Idem.) Comme il ne perdit pas ses jeunes années dans la mollesse et la volupté, il n'a pas été contraint de passer les dernières dans l'oisiveté et dans la faiblesse (Fléch.) Dans mon jeune âge. Dans mon jeune temps. Comment un jeune cœur aussi généreux, aussi tendre, aussi désintéressé que celui de Laure, a-t-il pu seulement supporter ses premiers désordres? (J.-J. Rouss.) Votre jeune et brillante muse. (Volt.)

JEUNE, qui a encore quelque chose de la vigueur de la jeunesse. *Ce vieillard a beaucoup de vivacité, il est toujours jeune. Je ne sais si ma tête est jeune, mais mon corps est bien vieux. (Volt.) — On dit d'un homme étourdi, évaporé, qu'il est bien jeune, même lorsqu'il n'est plus dans l'âge de la jeunesse. Que vous êtes jeune! Vous serez donc toujours jeune. — On dit familièrement, une jeune barbe, pour dire un jeune homme sans expérience. Ce n'est encore qu'une jeune barbe.*

JEUNE, se dit aussi pour cadet. *Un tel le jeune*, pour le distinguer de son aîné.

JEUNE, se dit aussi des bêtes, par rapport à l'âge qu'elles ont accoutumé de vivre. *Un jeune chien. Un jeune chat. Un jeune oiseau. Un jeune coq.*

JEUNE, se dit aussi des arbres et des plantes. *Un jeune chêne. Un jeune noyer. Un jeune arbre. Un jeune arbrisseau. Un jeune bois. Un jeune plant. Une jeune vigne. Une jeune plante.*

JEUNESSE. s. f. L'âge qui touche et qui accompagne le dernier progrès de l'adolescence. La jeunesse s'étend jusqu'à l'âge viril, et va rarement au-delà de trente ans. *A trente ans passés, son visage est celui d'un homme dans sa perfection, et joint au feu de sa jeunesse la majesté de l'âge mûr. (J.-J. Rouss.) Ce touchant spectacle lui rappelait vivement les premiers temps de sa jeunesse. (Rouss.) Platon compare la poésie dépouillée du chant, à un visage qui perd sa beauté en perdant la fleur de la jeunesse. (Barth.) Toi-même qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive et si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussitôt séchée qu'éclose. (Fénel.) Quand des maîtres d'erreurs ont plié notre âme dans notre jeunesse, nous ne faisons pas même d'efforts pour la redresser; nous en faisons au contraire pour la courber encore. (Volt.) Il était encore dans toute la vigueur de la jeunesse. (Fénel.) On en jugeait par quelques emportements de jeunesse sur lesquels il ne faut jamais juger les hommes. (Volt.) Le dernier rejeton de tant de rois et de tant d'infortunés consumait sa jeunesse auprès de son père retiré à Rome. (Idem.) Fuyez les dangers de votre jeunesse. (Fénel.) Nous y trouvâmes les filles de Délos, couronnées de fleurs, vêtues de robes éclatantes, et parées de tous les attraits de la jeunesse et de la beauté. (Barth.) Il a eu dans la jeunesse toute la prudence d'un âge avancé, et dans un âge avancé toute la vigueur de la jeunesse (Fléch.) Elle nous entretenait sans cesse des aventures de sa jeunesse. (J.-J. Rouss.) Ce qui perfectionnait le plus leur raison, c'était le calme de leur esprit délivré des folles passions et des caprices de la jeunesse. (Fénel.) Il est temps de renoncer aux erreurs de la jeunesse. (J.-J. Rouss.)*

On dit proverbialement et figurément, *jeunesse est forte à passer*, pour dire que dans la jeunesse on a bien de la peine à modérer ses passions. Et on dit à peu près dans le même sens, *il faut que jeunesse se passe*, pour dire que la jeunesse est sujette à faire des fautes, et qu'il faut les excuser. On dit figurément et proverbialement, *si jeunesse savait et vieillesse pouvait*, pour dire si la jeunesse avait l'expérience, et que la vieillesse eut la force.

JEUNESSE, se dit de la vigueur qui se conserve dans les hommes après que le temps ordinaire de la jeunesse est passé. *Malgré les ans, la jeunesse fleurie s'était renouvelée sur son visage. (Fénel.) Une vie sobre, modérée, simple, exempte d'inquiétudes et de passions, réglée et laborieuse, retient dans les membres d'un homme sage, la vive jeunesse qui, sans cette précaution, est toujours prête à s'envoler sur les ailes du Temps. (Fénel.)*

JEUNESSE, prise simplement pour l'âge, se dit quelquefois de l'enfance même. *La jeunesse de cet enfant intéressait tous les spectateurs. Quand il me vit, il fut touché de ma jeunesse.* (Fénel.)

JEUNESSE, signifie aussi ceux qui sont dans l'âge de la jeunesse; et même il se dit pareillement de ceux qui sont encore dans l'enfance. *Enseigner la jeunesse. Corriger la jeunesse. Élever soigneusement la jeunesse. Avoir de l'indulgence pour la jeunesse. Il faut pardonner bien des choses à la jeunesse. Rome savait, par son cens, tout ce qu'elle avait de citoyens capables de porter les armes, et ce qu'elle pouvait espérer de la jeunesse qui s'élevait tous les jours.* (Boss.)

JEUNESSE, se dit aussi des jeunes gens qui sont dans l'âge de la jeunesse. *Toute la jeunesse de la ville assistait à ce bal. Il mêlait aussi dans ses chants, les travaux des laboureurs et le repos de l'hiver pendant lequel la folâtre jeunesse danse auprès du feu.* (Fénel.) — Quelquefois il se prend seulement pour les jeunes gens du sexe masculin. *Ce combat fut un de ceux où l'on eut le plus à déplorer la perte prématurée d'une jeunesse florissante inutilement sacrifiée.* (Volt.) *Cette manière basse de plaisanter a passé du peuple à qui elle appartient, jusque dans une grande partie de la jeunesse de la cour, qu'elle a déjà infectée.* (La Br.)

Il signifie aussi ceux qui sont de l'âge de vingt ans à trente-cinq ou environ. *Toute la jeunesse de la ville s'exerçait... Avez-vous vu jamais plus de jeunesse ensemble, de plus belle jeunesse, de la jeunesse mieux faite, plus adroite, plus brave, plus leste? Il y avait à ce bal bien de la jeunesse.*

JEUNESSE, se dit aussi de l'âge, de l'accroissement des animaux et des plantes.

Jean-Charles Laveaux,
Nouveau Dictionnaire de la langue française, 2e éd., 1828
(t. I, p. 1101 col. 3, puis p. 11102 col. 1-2)

JEUNESSE, vient de *juventus* et dérive de *juvare* (aides), comme peut-être aussi la jovialité, la joie, si naturelles à cet âge heureux, qui fut, dit-on, l'apanage immortel de Jupiter et des dieux. — Le premier âge de tous les êtres animés, végétaux et animaux, consiste dans l'excitabilité encore neuve et toute expansive de la fibre vivante qui aspire de toutes parts à s'accroître, à multiplier ses forces et le sentiment de son existence. Dès la naissance, les tissus, encore tendres et mous, sont pénétrés d'une quantité quelconque d'excitabilité vitale, mais plus ou moins considérable, selon l'espèce et la constitution organique propre à chaque individu. — Cette force initiale dépend beaucoup aussi de l'énergie des parents qui la transmettent, puisque nous voyons des familles humaines, des races et variétés d'animaux et de plantes plus vivaces ou plus précoces les unes que les autres. Ainsi, l'expérience montre que des enfants héritent, soit de la longévité, soit de l'énergie, soit au contraire de la débilité de leurs parents. — Cette quantité primitive de puissance vitale se consomme plus ou moins rapidement, et sa distribution régulière constitue la marche successive des âges jusqu'à son épuisement total, qui est la mort naturelle. L'emploi de cette excitabilité peut être plus ou moins prodigué : ainsi, la vie, la course des âges, peuvent être accélérés ou retardés. La chaleur, l'abondante alimentation, les exercices excessifs des grandes peines et des ardents plaisirs, la génération surtout, sont des causes épuisantes de cette faculté initiale, et qui ruinent le plus promptement la jeunesse de toutes les créatures. — Il suit de là que, moins on consommera de cette puissance par des moyens négatifs, tel que le froid, et toute diminution des stimulants ordinaires, la modération, la tempérance, la continence et les autres ménagements des forces vitales, plus cette déperdition sera économisée, plus la jeunesse et l'existence entière pourront être prolongées. De là vient que les habitants des climats froids, étant pubères beaucoup plus tard que ceux des contrées brûlantes, se livrant aussi plus tard et moins profusément à l'acte reproductif, s'abandonnant moins à la fougue de leur sens, avec le calme qu'imposent des cieux glacés, leur jeunesse subsiste plus longtemps; l'époque de leur vieillesse et leur mort sont, en général, plus reculées. Le même résultat s'offre chez les autres animaux et les végétaux. — On observe encore qu'une respiration vaste et inflammatoire, comme dans les oiseaux et les individus prédisposés à la phthisie, accélèrent les fonctions vitales, rendent ces êtres promptement pubères et les excitent à la génération, tandis que les reptiles, les poissons, à

respiration lente et imparfaite, à sang froid, ne peuvent guère déployer d'énergie vitale, vivent assez longuement ou dépensent peu leur excitabilité à demi engourdie par le froid. Aussi, leur jeunesse et leur accroissement se prolongent beaucoup, tandis que l'énergie chaleureuse des animaux à respiration complète, chez les mammifères et les oiseaux surtout, hâte leur jeunesse, précipite la course impétueuse de leur existence. — Tant que les arbres sont dépouillés de leur feuillage ou de leurs organes respirateurs en hiver, ils restent comme engourdis; ils n'usent leur vie que pendant la saison chaude, époque de la feuillaison et de la floraison. — L'acte reproductif surtout étant la cause qui consume le plus la vie, puisqu'on la transmet à d'autres êtres, amène bientôt l'époque de la décroissance et la mort, surtout parmi les espèces annuelles des végétaux et des animaux (les insectes à métamorphoses principalement). C'est par-là que s'expliquent pourquoi les végétaux herbacés, ou à ceux à bois tendre (les malvacées, etc.), vivent moins que ceux d'une texture ligneuse plus dure. Ces derniers étant plus tardifs à s'accroître, à cause de la solidité ou de l'inertie de leurs fibres, s'épuisent moins vite, tandis que les végétaux plus mous, comme les animaux les plus délicats et les plus sensibles, projettent bientôt toute leur vigueur par leur précoce fécondité. De même, dans le règne animal, les espèces à texture naturellement sèche et coriace sont plus durables ou moins impressionnables que d'autres espèces de complexion molle, toutes choses égales d'ailleurs. Ce n'est donc point, comme on l'a prétendu, le dessèchement des organes qui hâte la vieillesse, mais bien l'épuisement de l'excitabilité vitale, par des prodigalités de plusieurs genres, qui détruit la jeunesse. — D'après ces prémisses, on comprend que la jeunesse est l'époque de la croissance, de l'épanouissement des facultés : elle succède, et à l'enfance (*pueritia*), qui s'étend chez l'homme à sept ou huit ans, et à l'adolescence, qui conduit jusqu'à la parfaite puberté vers 15 à 16 ans, ou jusqu'à ce que le corps ait obtenu son développement en hauteur. Ensuite, l'organisation se déploie dans toute sa fleur à cet âge brillant et heureux qu'on a justement comparé au printemps, au matin de la vie comme la floraison des végétaux. Toutefois, vers l'âge de 30 ans, l'homme passe à la virilité, époque de l'entière perfection, quoique le corps puisse encore ultérieurement obtenir un accroissement en grosseur, mais qui n'ajoute rien à ses forces. — Après l'adolescence, la stature, sans s'élever en hauteur, prend plus de vigueur dans les membres; ils se moulent dans leur beauté et leur forces originelles. Tous les actes de l'organisation s'exécutent dans leur plénitude avec une vivacité, une énergie merveilleuses. L'âpreté, la santé, la joie, éclatent dans les fonctions, rayonnent sur les visages. Voyez cette troupe guerrière de jeunes soldats français, peuple dont le caractère gai, le tempérament vif et sanguin, conservent si éminemment le type de la jeunesse entre toutes les nations. Brillant du feu du courage et de celui de l'amour, respirant l'audace et la victoire, avec quelle noble ardeur ils s'élancent au combat comme aux tournois et aux fêtes! Rien n'est au-dessus de leurs espérances et de leur valeur; ils portent au milieu des périls une gaieté folâtre; nous les avons vus bouillants et téméraires dans leurs entreprises, toujours confiants, ouverts, généreux de leur bourse, prodiges de leur sang dans l'amitié, dans les plaisirs; affables, sensibles à la gloire non moins qu'aux grâces de la parure, et même à l'éclat séducteur de la vanité. Trop souvent, ils se reposent sur leur bonne fortune et leur épée; inaccessibles à la crainte, pleins d'imagination et de sentiment, ils croient d'abord tout ce qu'on leur annonce, sont touchés jusqu'aux larmes du malheur d'autrui, mais faciles également à s'irriter de l'injure, et prompts comme Achille à venger le mépris par les armes, et inconstants dans leurs haines encore plus que dans leurs amours. — La jeunesse est ainsi l'ivresse de la vie; tout ce qui réchauffe, comme le vin, les substances diffusibles, rajeunit de même pour un moment. Toutes les facultés s'ouvrant avec expansion de sensibilité, c'est par cette dilatation vitale que la jeunesse se montre ambitieuse de tous les genres de conquête et de renommée, portée à l'émulation, d'autant plus présomptueuse que l'inexpérience et l'exaltation des forces pousse aux actes les plus hasardeux; les crimes audacieux lui appartiennent plus qu'à tout autre âge. En effet, le jeune homme, tout volontaire, ennemi de la dissimulation et du mensonge, est extrême dans le bien comme dans le mal; impatient du frein, il ne supporte pas le sacrifice d'humiliation de son amour-propre; toujours il préfère ses passions au vil calcul de l'intérêt et la gloire au lucre. Incapable dans sa grandeur noble des machinations de la fourberie, ignorant l'adversité, il marche dans sa simplicité; riche du long avenir qui dore toutes ses espérances, il prodigue sa fortune. Plein de lui-même, il croit aussi tout savoir, et, faute d'un jugement assez éprouvé, prend facilement le ton tranchant et affirmatif, d'un air insolemment avantageux, devant ses adversaires. S'il se porte avec élan et par impétuosité

à des violences, personne n'est plus accessible à la pitié ou ne s'intéresse plus ardemment à la justice. Aussi, ses amitiés sont chaleureuses et promptes; nées des simples rapports de l'âge, elles s'entretiennent par les mêmes goûts et les mêmes plaisirs, plutôt que d'un commerce d'utilité, toujours la dernière de ses réflexions. — Il suit de cette ardente sensibilité que la jeunesse se plonge avidement dans toutes les jouissances, et les trouve d'autant plus délicieuses qu'elles sont nouvelles. Mais bientôt cette fièvre dévorante s'épuise, car la violence des sensations s'oppose à leur durée; de là naît l'inconstance. — Pour la jeunesse, la fatigue, la guerre, la misère même, deviennent des auxiliaires, d'utiles distractions, que la nature inspire à cet âge d'insouciance, de folâtres plaisirs, aiguës de privations et de difficultés, piquants assaisonnements, vifs délices que n'ont jamais éprouvés ces êtres indolents toujours bercés dans les langueurs des voluptés. La jeunesse est aussi l'époque des beaux-arts, la plus sensible aux charmes de l'éloquence et de la poésie; heureuse si elle sait préparer à son âge mûr des jouissances solides et durables; si, économisant sa santé et sa vie, elle conserve son sang floride et chaud pour supporter avec vigueur les glaces de la vieillesse, pour maintenir une âme toujours ferme et magnanime dans les peines de l'existence.

« J.-J. Virey »

Dictionnaire de la conversation et de la lecture [...], 1832-1839
(t. XXXVIII, 1837, p. 440-443)

JEUNE, *adj. et s. 2 g. Juvenis.* qui n'est guère avancé en âge (personne, bête, plante —; être, mourir —); nouveau, qui a encore de la vigueur, de la gaîté, de la grâce, des goûts, de la folie, des opinions, etc. de la jeunesse; cadet; moins âgé; étourdi; évaporé. (*famil.*) *Une jeune femme ne peut, sans danger, avoir d'amis que son père ou ses frères et son mari.*

JEUNESSE, *s. f. Juventus.* âge entre l'enfance ou l'adolescence et l'âge viril (première, grande, extrême, longue, verte, tendre, belle, folle, vive —; — vigoureuse, languissante, débile); *fig.* manière dont on l'a passée (— agréable, triste, malheureuse, pénible, souffrante); jeunes gens (enseigner, élever la —; plaire à la —); folies de jeunes gens; jeune fille (épouser une —); fièvre de la raison [La Rochefoucauld]; (*fig.*) premier âge; temps de la jeunesse, *se dit* même des choses. *Ce proverbe : « Il faut que jeunesse se passe! » amène beaucoup de vieillesse pénibles ou anticipées. L'enfance aspire à la vie : l'adolescence la savoure; la jeunesse s'en enivre; l'âge mûr la goûte; la vieillesse la regrette; la caducité s'y accoutume. Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait [Prov.] L'antiquité était réellement la jeunesse du monde. [Lattin.]*

Pierre-Claude-Victoire Boiste,
Dictionnaire universel de la langue française,
8e éd. revue, corrigée et [...] augmentée par Charles Nodier, 1834
(p. 412 col. 2-3)

JEUNE, *subst. et adj. des deux genres (jeune)* (en lat. *juvenis*), en parlant des personnes, qui n'est guère avancé en âge. On dit *jeune homme* au sing. mas., et *jeunes gens* au pluriel. — Qui a encore quelque chose de la vigueur et de l'agrément de la jeunesse. — Étourdi; évaporé : *il sera long-temps jeune!* — On dit d'un homme étourdi, évaporé, qu'il est bien *jeune*, même lorsqu'il n'est plus dans l'âge de la jeunesse : *que vous êtes jeune! vous serez donc toujours jeune!* — On dit familièrement, *une jeune barbe*, pour dire un jeune homme sans expérience. — Cadet : *un tel, le jeune.* — Le moins âgé, en parlant de deux personnes de la même profession et qui ont le même nom. — En parlant des animaux, il se dit par rapport à l'âge qu'ils ont accoutumé de vivre : *un jeune chat, un jeune chien*, etc. On le dit dans le même sens, des arbres et des plantes : *un jeune chêne*, etc.

JEUNESSE, *subst. fém. (jeu-nèce)*, l'âge qui suit immédiatement l'adolescence. — Prov. et *fig.*, *jeunesse est forte à passer*, dans la jeunesse on a bien de la peine à modérer ses passions. Et, à peu près dans le même sens, *il faut que jeunesse se passe*, la jeunesse est sujette à

faire des fautes; il faut les excuser. Et encore, *si jeunesse savait et vieillesse pouvait*, si la jeunesse avait l'expérience, et que la vieillesse eût la force. — Les jeunes gens : *instruire la jeunesse; toute la jeunesse de la ville*, etc. — Folie de jeune homme, *il a fait bien des jeunesse*. — En quelques endroits et populairement, une jeune fille : *c'est une jeunesse*.

Napoléon Landais,
Dictionnaire [...] des dictionnaires français, 1834

(t. II, p. 272 col. 1 puis col. 2)

JEUNE, adj. des deux genres. Qui n'est guère avancé en âge. *Un jeune enfant. Un jeune garçon. Un jeune homme. Une jeune fille. Une jeune personne. Une jeune demoiselle. Une jeune femme. Je l'ai connu tout jeune. Elle est trop jeune pour pouvoir se marier. Il s'est marié très-jeune. Ce garçon est bien jeune. Un jeune avocat. Un jeune médecin. Des jeunes gens nouvellement mariés. Il fait le jeune homme. Elle fait la jeune, mais elle ne l'est plus. Il commence à n'être plus jeune. Un jeune cœur s'enflamme aisément. C'est un jeune fou, un jeune étourdi. Ce sont des jeunes-gens. Il est plus jeune, il est moins jeune que moi de deux ans. Quelle est la plus jeune des trois?*

Il se dit quelquefois par rapport Aux emplois, aux dignités qu'on ne donne ordinairement qu'à des hommes faits ou à des personnes déjà avancées en âge. *Ce précepteur me paraît bien jeune. Il est trop jeune pour un emploi si important. Il a été fait chancelier bien jeune. Il fut maréchal de France très-jeune.*

Jeunes de langue, Jeunes gens que quelques gouvernements entretiennent pour apprendre les langues orientales, et devenir capables de servir de drogmans. Dans cette dénomination, *Jeunes* est pris substantivement.

JEUNE, se dit aussi, surtout au sens moral et dans le style élevé, De ce qui appartient, de ce qui est propre à une personne jeune. *De jeunes désirs. De jeunes ardeurs. Cette pensée enflammait son jeune courage.*

Le jeune âge, L'âge, le temps où l'on est jeune. *Dès son plus jeune âge. Dans mon jeune âge.* On dit de même, surtout en poésie, *Jeunes ans, jeunes années, jeune saison. Dès ses plus jeunes ans. Dans ses jeunes années. Dans ma jeune saison.* On dit encore, familièrement, *Dans son jeune temps, dans mon jeune temps, etc.*

Fig. et fam., *Une jeune barbe*, Un jeune homme. *Il veut décider de tout, et ce n'est qu'une jeune barbe.*

Fig. et fam., *Il a la barbe trop jeune*, se dit D'un jeune homme, quand il veut faire des choses qui demandent plus de maturité, plus d'expérience qu'on en peut avoir à son âge.

Cette couleur est jeune, Elle ne convient qu'à des personnes jeunes. *Cette couleur est trop jeune pour moi.*

JEUNE, se dit particulièrement pour Cadet, par opposition à Aîné. *Un tel, le jeune. Dubois jeune, pharmacien.*

Il se dit aussi, par opposition à Ancien, pour distinguer certains personnages historiques. *Pline le jeune. Denys le jeune.*

JEUNE, se dit, par extension, de celui qui a encore quelque chose de l'ardeur, de la vivacité, et de l'agrément de la jeunesse. *Il ne vieillit point, il est toujours jeune.* On le dit, dans le même sens, De ce qui appartient aux personnes. *Il a le visage aussi jeune que s'il n'avait que vingt ans. Avoir la voix jeune. Il a toujours l'esprit jeune, l'humeur jeune, le cœur jeune. Avoir encore le goût jeune, les goûts jeunes*, se dit D'une personne avancée en âge qui conserve les inclinations de la jeunesse.

JEUNE, signifie quelquefois, Étourdi, évaporé, qui n'a point encore l'esprit mûr. *Mon Dieu, qu'il est jeune! Je crois qu'il sera longtemps jeune, qu'il sera toujours jeune.*

JEUNE, se dit également Des animaux, par rapport à l'âge qu'ils vivent ordinairement. *Un jeune chien. Un jeune chat. Un jeune oiseau. Un jeune coq.*

Prov., *Il est fou comme un jeune chien*, se dit D'un jeune garçon étourdi et folâtre.

Prov., *Jeune chair et vieux poisson*, La viande des jeunes bêtes est la plus délicate, et les plus grands poissons sont ordinairement les meilleurs.

JEUNE, se dit pareillement Des arbres et des plantes. *Un jeune chêne. Un jeune noyer. Un jeune arbre. Un jeune arbrisseau. Un jeune bois. Un jeune taillis. Un jeune plant. Une jeune vigne. Une jeune plante.*

Il se dit particulièrement, dans l'Administration forestière, Des baliveaux de l'âge du taillis, par opposition aux *baliveaux modernes*, qui ont deux ou trois âges, et aux *baliveaux anciens*, qui ont plus de trois âges.

JEUNESSE. s. f. Cette partie de la vie de l'homme, qui est entre l'enfance et l'âge viril; ou L'état d'une personne jeune. *Durant la jeunesse. La jeunesse passe bien vite. Dans sa première jeunesse. Dès sa plus tendre jeunesse. Dans sa verte jeunesse. La vigueur, le feu, les feux, l'ardeur, les ardeurs de la jeunesse. L'éclat, la fraîcheur de la jeunesse. Les premiers temps de la jeunesse. Les plaisirs de la jeunesse. Passer sa jeunesse dans les plaisirs. Du tempérament dont il est, il doit avoir eu une jeunesse bien vigoureuse. Les fautes, les erreurs, les égarements de la jeunesse. Il eut une jeunesse étourdie, une jeunesse folle. Il a employé sa jeunesse à voyager. Il a bien employé sa jeunesse. Il a perdu sa jeunesse. Il a bien fait des traits de jeunesse.*

Adverbial. et fam., *De jeunesse, Dès la jeunesse. Il est accoutumé à cela de jeunesse. Je sais cela de jeunesse.*

Prov. et fig., *Jeunesse est forte à passer, ou mieux, est difficile à passer, Dans la jeunesse on a bien de la peine à modérer ses passions. On dit à peu près dans le même sens, Il faut que jeunesse se passe, On doit avoir de l'indulgence pour les fautes que la vivacité et l'inexpérience de la jeunesse font commettre.*

Avoir un air de jeunesse, Paraître encore jeune, quoique l'on soit déjà d'un certain âge.

JEUNESSE, signifie, collectivement, Ceux qui sont dans l'âge de la jeunesse, et même Ceux qui sont encore dans l'enfance. *Enseigner la jeunesse. Corriger la jeunesse. Élever la jeunesse. L'instruction de la jeunesse. Il ne faut pas donner tant de liberté à la jeunesse. Avoir de l'indulgence pour la jeunesse. Il faut pardonner bien des choses à la jeunesse. La jeunesse est folâtre.*

Prov. et fig., *La jeunesse revient de loin, Les personnes jeunes réchappent souvent des maladies les plus dangereuses. Cela se dit aussi pour faire entendre que La jeunesse peut revenir de grandes erreurs, de grands égarements.*

Prov. et fig., *Si jeunesse savait et vieillesse pouvait, Si la jeunesse avait de l'expérience, et que la vieillesse eût de la force.*

JEUNESSE, signifie aussi, collectivement, Ceux qui sont de l'âge de vingt ans à trente-cinq ou environ. *Il y avait à ce bal bien de la jeunesse. Avez-vous jamais vu plus de jeunesse ensemble, de plus belle jeunesse, une jeunesse mieux faite, plus adroite, plus brave, plus leste?*

Il s'entend quelquefois, dans ce dernier sens, Du sexe masculin seulement. *Toute la jeunesse de la ville s'exerçait. On arma toute la jeunesse. La fleur de notre jeunesse a péri dans ce combat.*

Il se dit quelquefois, populairement, d'Une personne jeune, et surtout d'Une jeune fille. *C'est une jeunesse, une jolie jeunesse. Cette jeunesse-là fait la fière.*

JEUNESSE, se dit aussi, dans un sens analogue au premier, en parlant Des animaux et même des arbres. *Cet animal est très-folâtre dans sa jeunesse. On remarque, dans la jeunesse de l'arbre, que...*

[Académie], 6e éd., 1835

(t. II, p. 70 col. 2-3, p. 71 col. 1-2)

JEUNE, adj. des d. g. (*juvenis*) qui n'est pas avancé en âge. — *Jeunes ans, jeunes années, etc.* le temps de la jeunesse. — Qui a encore quelque chose de la vigueur de la jeunesse. — Étourdi, évaporé. — Cadet, par rapport à l'aîné. — JEUNE, se dit aussi des bêtes, par rapport à l'âge qu'elles ont accoutumé de vivre. — Il se dit pareillement des arbres et des plantes.

JEUNESSE, s. f. l'âge qui touche et qui accompagne le dernier progrès de l'adolescence, et qui s'étend jusqu'à l'âge viril. — Vigueur qui se conserve dans les hommes après que le temps ordinaire de la jeunesse est passé. — Les jeunes gens. — Il se dit aussi de l'âge, de l'accroissement des animaux et des plantes.

Charles Nodier et Pierre-Victor Verger,
Dictionnaire universel de la langue française, 7e éd., 1835

(t. I, p. 858 col. 2)

JEUNE, adj. des 2 g. Se dit des personnes, des animaux et des plantes. — Qui n'est guère avancé en âge. — On dit *Jeune homme* au singulier, et *Jeunes gens* au pluriel. — Qui a encore quelque chose de la vigueur et de l'agrément de la jeunesse. — *fam.* Étourdi, évaporé. *Il sera longtemps jeune.* — *Cadet. Un tel le jeune.* — Moins âgé, en parlant de deux personnes de la même profession, et qui ont le même nom. — En parlant des animaux, *Un jeune chat, un jeune chien*, etc. — En parlant des plantes, *Un jeune châtaignier.* — *Une couleur est jeune*, ne convient qu'à de jeunes gens.

JEUNESSE, s. f. Cette partie de la vie de l'homme, qui est entre l'enfance et l'âge viril. — L'âge qui suit immédiatement l'adolescence. — Se dit en parlant des personnes qui sont encore dans l'enfance. — Ceux qui sont de l'âge de vingt ans à trente-cinq ans environ. *Toute la jeunesse de la ville y était.* — Folie de jeune homme. *Il a fait bien des jeunessees.* — En quelques endroits et populairement on dit, en parlant d'une jeune fille, *C'est une jeunesse, une petite jeunesse.* — par ext. Les jeunes gens. — De jeunesse. adv. Dès la jeunesse. *Je sais cela de jeunesse.* — † myth. Figure allégorique, sous les traits d'une divinité qui présidait depuis l'enfance jusqu'à l'âge viril. Les Grecs lui donnaient le nom d'*Hébé.* — V. *Adolescence.*

François Raymond,
Dictionnaire général de la langue française, 2e éd., 1835

(t. I, p. 786 col. 3 puis p. 787 col. 1)

JEUNE, adj. Du latin *juvenalis*, jeune, et *junior*, plus jeune. Qui a de la jeunesse, qui est dans l'âge de la jeunesse.

Victor-Augustin Vanier,
*Dictionnaire grammatical, critique
et philosophique de la langue française, 1836*

(p. 364)

JEUNESSE, s. f. synonyme d'*adolescence*, qui est plus usité dans le langage médical. V. *Age.*

Pierre-Hubert Nysten,
Dictionnaire de médecine, 7e éd., 1839

(p. 545 col. 1)

JEUNE, adj. des deux genres, qui n'est guère avancé en âge. Il se dit quelquefois par rapport aux emplois, aux dignités qu'on ne donne ordinairement qu'à des hommes faits ou à des personnes déjà avancées en âge. — *Jeune*, se dit aussi, surtout au sens moral et dans le style élevé, de ce qui appartient, de ce qui est propre à une personne jeune. — *Jeune*, se dit particulièrement pour cadet, par opposition à aîné. Il se dit aussi par opposition à ancien, pour distinguer certains personnages historiques. — *Jeune*, se dit, par extension, de celui qui a encore quelque chose de l'ardeur, de la vivacité et de l'agrément de la jeunesse. — *Jeune* signifie quelquefois étourdi, évaporé, qui n'a point encore l'esprit mûr.

JEUNESSE, s. f., cette partie de la vie de l'homme qui est entre l'enfance et l'âge viril, ou l'état d'une personne jeune. *Jeunesse*, signifie, collectivement, ceux qui sont dans l'âge de la jeunesse, et même ceux qui sont encore dans l'enfance. *Jeunesse* signifie aussi, collectivement, ceux qui sont de l'âge de vingt ans à trente-cinq ans ou environ. Il s'entend quelquefois dans ce dernier sens du sexe masculin seulement. Il se dit quelquefois, populairement, d'une personne jeune, et surtout d'une jeune fille. *Jeunesse*, se dit aussi dans un sens analogue au premier, en parlant des animaux et même des arbres.

Encyclopédie catholique, 1839-1848

(t. XIII, 1847, p. 323 col. 2-p. 324 col. 1, puis 331 col. 2)

JEUNE, adj. (*juvenis*), peu avancé en âge; se dit des personnes, des bêtes et des plantes. — qui a encore la vigueur, la gaieté de la jeunesse. — étourdi, évaporé : *il sera longtemps jeune*. — cadet : *un tel, le jeune*.

JEUNESSE, s. f. *jeunèce*, partie de la vie de l'homme, qui est entre l'enfance et l'âge viril. — les jeunes gens.

F. de Wailly et É.-A. de Wailly,

Nouveau Vocabulaire français,

21^e éd. revue par A. de Wailly, 1844

(p. 548 col. 1 puis col. 2)

JEUNE, adj. de tout g. En parlant des personnes, qui n'est guère avancé en âge. Qui a encore quelque chose de la vigueur et de l'agrément de la jeunesse. Étourdi, évaporé. Cadet. *Un tel, le jeune*. Il se dit aussi des bêtes par rapport à l'âge qu'elles ont accoutumé de vivre. *Un jeune chien*. Il se dit encore des arbres et des plantes.

JEUNESSE, s. fém. Partie de la vie de l'homme qui est entre l'enfance et l'âge viril. Ceux qui sont dans l'âge de la jeunesse, et même ceux qui sont de l'âge de vingt ans à trente-cinq, ou environ. Imprudence et folie de la jeunesse. *C'est une jeunesse qu'il lui faut pardonner*.

[Barbou frères, imprimeurs-libraires],

Nouveau Vocabulaire français rédigé sur le [...] Wailly, 1847

(p. 388 col. 2, puis p. 389 col. 1)

JEUNE, adj. (*Juvenis*; lat.) Peu avancé en âge : *Un JEUNE enfant. Un JEUNE chien. Un JEUNE chêne. Un JEUNE bois. Charmant, JEUNE, traînant tous les cœurs après soi.* (Rac.) || Qui est propre à une personne jeune : *Cette pensée enflammait son JEUNE courage.* (Ac.) *Avoir les goûts JEUNES*, conserver dans un âge avancé les goûts de la jeunesse. || *Le JEUNE âge*, le temps où l'on est jeune. | Poétiq. *J'ai perdu, dans la fleur de leur JEUNE saison, deux frères.* (Rac.) || Qui a encore la vivacité, l'agrément de la jeunesse : *Il ne vieillit point, il est toujours JEUNE.* || Qui n'a pas l'esprit mûr; étourdi : *Mon Dieu, qu'il est JEUNE!* || Il se dit par oppos. à Cadet et à Aîné.

JEUNESSE, n. f. (*Juventus*; lat.) Partie de la vie humaine entre l'enfance et l'âge viril; état d'une personne jeune : *Turenne a eu dans sa JEUNESSE toute la prudence d'un âge avancé, et dans un âge avancé toute la vigueur de la JEUNESSE.* (Fléch.) || Il se dit aussi en parl. des animaux et des arbres. | *De JEUNESSE*, dès la jeunesse : *En Perse on exerce les loups, de JEUNESSE, à la danse.* (Buf.) || Prov. et fig. *Il faut que JEUNESSE se passe*, il faut être indulgent pour les fautes de la jeunesse. || Les jeunes gens : *On peut à la JEUNESSE par-*

donner une erreur, et non une bassesse. (La Ville) *La JEUNESSE imprudente aisément se trahit.* (Volt.) || Pop. Personne jeune, et surtout jeune fille : *C'est une JEUNESSE.*

Prosper Poitevin,
Dictionnaire de la langue française, 2e éd., 1851
(p. 593 col. 2)

JEUNE. adj. 2 g. Peu avancé en âge. Se dit des personnes, des bêtes et des plantes. *Un — garçon. Un — chien. Un — arbre.* || Qui a la vigueur de la jeunesse. || Étourdi, qui n'a point l'esprit mûr. *Qu'il est — !* || — *barbe.* Un jeune homme.

JEUNESSE. s. f. Partie de la vie de l'homme qui est entre l'enfance et l'âge viril. || Les jeunes gens. *Élever la —.*

Frère Philippe Bransiet,
Dictionnaire de la langue française
à l'usage des écoles chrétiennes, 1852
(p. 396 col. 2)

JEUNE, adj. En parlant des personnes, qui n'est guère avancé en âge. Qui a encore quelque chose de la vigueur et de l'agrément de la jeunesse. Étourdi, évaporé. Cadet. *Un tel le jeune.* Il se dit aussi des bêtes, par rapport à l'âge qu'elles ont accoutumé de vivre. *Un jeune chien.* Il se dit encore des arbres et des plantes.

JEUNESSE, s. f. Partie de la vie de l'homme, qui est entre l'enfance et l'âge viril. Ceux qui sont dans l'âge de la jeunesse, et même ceux qui sont de l'âge de vingt ans à trente-cinq, ou environ. Imprudence et folies de la jeunesse. *C'est une jeunesse qu'il lui faut pardonner.*

[Imprimerie de F. Dumoulin],
Dictionnaire de la langue française, 1853
(p. 473 col. 2)

JEUNE, adj. et s. m. et f. En parlant des personnes, qui n'est guère avancé en âge. On dit *jeune homme* au singulier masculin, et *jeunes gens* au pluriel. (Du lat. *juvenis.*) — Qui a encore quelques chose de la vigueur et de l'agrément de la jeunesse. — Étourdi; évaporé : *Il sera longtemps jeune.* — Cadet, par opposition à aîné : *Un tel le jeune.* — Il se dit aussi, par opposition à ancien, pour distinguer certains personnages historiques : *Pline le jeune. Denys le jeune.* A. — Moins âgé, en parlant de deux personnes de la même profession et qui ont le même nom. — En parlant des animaux; il se dit par rapport à l'âge qu'ils ont accoutumé de vivre : *Un jeune chat, un jeune chien, etc.* — On le dit dans le même sens, des arbres et des plantes : *Un jeune chêne, etc.* — Il se dit aussi, surtout au sens moral et dans le style élevé, de ce qui appartient, de ce qui est propre à une personne jeune : *De jeunes désirs. De jeunes ardeurs.* — *Jeunes de langue,* se dit substantiv. des jeunes gens que quelques gouvernements entretiennent pour apprendre les langues orientales, et devenir capables de servir de drogmans. A.

JEUNESSE, s. f. (*Jeu-nè-ce*). L'âge qui suit immédiatement l'adolescence, ou l'état d'une personne jeune. A. — Les jeunes gens, ceux qui sont dans l'âge de la jeunesse, et même ceux qui sont encore dans l'enfance : *Élever la Jeunesse. A. Instruire la Jeunesse; toute la Jeunesse de la ville, etc.* — Folie de jeune homme : *Il a fait bien des jeunesses.* — En quelques endroits et populairement, une jeune fille : *C'est une jeunesse.* — Il se dit aussi, dans un sens analogue au premier sens, en parlant des animaux et même des arbres. A.

Claude-Marie Gattel,
Dictionnaire universel de la langue française, 8e éd., 1854
(t. II, p. 59 col. 3, puis p. 60 col. 1)

JEUNE, *adj. et s. 2 g. Juvenis.* qui n'est guère avancé en âge (personne, bête, plante —; être, mourir —); nouveau, qui a encore de la vigueur, de la gaieté, de la grâce, des goûts, de la folie, des opinions, etc. de la jeunesse; cadet; moins âgé; étourdi; évaporé. (*famil.*) *Une jeune femme ne peut, sans danger, avoir d'amis que son père ou ses frères et son mari.*

JEUNESSE, *s. f. Juventus.* âge entre l'enfance ou l'adolescence et l'âge viril (première, grande, extrême, longue, verte, tendre, belle, folle, vive —; — vigoureuse, languissante, débile); *fig.* manière dont on l'a passée (— agréable, triste, malheureuse, pénible, souffrante); jeunes gens (enseigner, élever la —; plaire à la —); folies de jeunes gens; jeune fille (épouser une —); fièvre de la raison [La Rochefoucauld]; (*fig.*) premier âge; temps de la jeunesse, *se dit même des choses.* *Ce proverbe : « Il faut que jeunesse se passe! » amène beaucoup de vieillesse pénibles ou anticipées. L'enfance aspire à la vie : l'adolescence la savoure; la jeunesse s'en enivre; l'âge mûr la goûte; la vieillesse la regrette; la caducité s'y accoutume. Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait [Prov.] L'antiquité était réellement la jeunesse du monde.* [Lattin.]

Pierre-Claude-Victoire Boiste,
Dictionnaire universel de la langue française,
13^e éd. revue, corrigée et [...] augmentée
par Charles Nodier et Louis Barré, 1855
(p. 412 col. 2-3)

JEUNESSE, *s. f.* [*juventus*, νεότης, all. *Jugend*, angl. *youth*, it. *gioventù*, esp. *juventud*].
Synonyme d'*adolescence*.

Pierre-Hubert Nysten,
Dictionnaire de médecine,
10^e éd. entièrement refondue par Émile Littré et Charles Robin, 1855
(t. II, p. 707 col. 2)

JEUNE. *adj.* Qui est peu avancé en âge, absolument ou relativement. — Cadet. — Qui a encore la vivacité, l'agrément de la jeunesse. — Étourdi, évaporé, qui n'a point encore l'esprit mûr. — Qui appartient, qui est propre à une personne peu avancée en âge. — En termes d'administration forestière, *Jeune baliveau*, baliveau de l'âge du taillis.
(Du latin *juvenis*, même sens.)

Plutost muerent li joenes sovent que li vieux.

J. DE MEUNG, XIII^e, XIV^e.

Ils me tiennent bien pour jeune et ignorant, quand ainsi me veulent mener. FROISSART, XIV^e. *Je ne suis pas encore ni si jeune ni si fol, que je me doive incliner à tels traitez.* Id.

*De jeune médecin cimetièrre bossu,
De jeune advocat héritage perdu,
De jeune procureur proces mal entendu,
De jeune conseiller jugement morfondu.*

ROGER DE COLLERYE, XVI^e.

Il semble advis aux jeunes gens que je les presse trop; mais si la bride ne leur estoit tenue roidè, ce seroit pitié. Ainsi il faut procurer leur bien, malgré qu'ils en aient. CALVIN, XVI^e.

*Quoi, dit-elle, resveur, tu as plus de cent ans,
Et tu veux contrefaire encore le jeune homme!*

RONSARD, XVI^e, m.

Vous faites desjà bien l'entendu, encore que vous soyez si jeune que si l'on vous tordoit le nez il vous en sortiroit du lait. SULLY, XVI^e, XVII^e.)

Les premiers jours du printemps ont moins de grâce que la vertu naissante d'un jeune homme. VAUVENARGUES. Un jeune homme, élevé dans une heureuse simplicité, est

porté par les premiers mouvements de la nature vers les passions tendres et affectueuses.
J.-J. ROUSSEAU.

« Le jeune homme, toujours bouillant dans ses caprices,
Est prompt à recevoir l'impression du vice. » BOILEAU
« Par l'ardeur de ses sens le jeune homme emporté
Dévore le présent avec avidité. »

Il faudra avoir l'œil sur le jeune homme, de peur qu'il ne s'échappe : vous savez que l'occasion fait le larron. GUI PATIN.

« Il faut avec vigueur ranger les jeunes gens. » MOLIÈRE
« Jeunes cœurs sont bien empêchés
A tenir leurs secrets cachés. » LA FONTAINE

Oh! voilà bien les jeunes gens! PICARD. C'est pendant cet âge surtout [vers la vingtième année] que le jeune homme s'achève et que sa vocation se décide. DUPANLOUP.

« Tel entre sain et pur, ce jeune homme bien né,
Qui sort pâle d'envie et d'orgueil gangrené. » N. LEMERCIER

Blanchefort n'était point enivré de jeunesse, comme le sont tous les jeunes gens, qui semblent avoir le diable au corps. Mme DE SÉVIGNÉ. Tout était jeune en lui [Dumouriez], excepté la date de sa vie; ses années étaient dépensées, non sa force. LAMARTINE. Vous voyez le même goût pour le monde, les mêmes penchants, la même vivacité pour les plaisirs, un cœur jeune encore dans un corps changé et effacé. FLÉCHIER. Vous savez que je ne fais pas la jeune, je ne le suis nullement. Mme DE SÉVIGNÉ. Il sied bien à un homme qui n'est plus jeune d'oublier qu'il l'a été. SAINT-ÉVREMOND. Un jeune homme fleuri, vif, enjoué, spirituel, n'est pas souhaité plus ardemment ni mieux reçu : on se l'arrache des mains, on a à peine le loisir de sourire à qui se trouve avec lui dans une même visite. LA BRUYÈRE. Les jeunes gens qui racontent leur jeunesse risquent souvent de faire un chapitre d'histoire naturelle, car les sensations alors étouffent les sentiments; l'âge rend aux sentiments le rang qui leur appartient, et le cœur qui se souvient d'avoir senti inspire mieux que le cœur qui sent et qui jouit confusément. Il faut avoir des aventures quand on est jeune et les raconter quand on est vieux. SAINT-MARC GIRARDIN. Le passé se revêt naturellement de formes embellies ou adoucies dans le cerveau des jeunes gens, maîtres présomptueux de l'avenir. G. SAND. Vous êtes jeunes comme cet avenir que vous songez et qui vous piperà. CHATEAUBRIAND. Les jeunes gens, enivrés de leurs espérances, croient tenir tout ce qu'ils poursuivent. BOSSUET.

« Adieu, sentier charmant où passe ma jeunesse!
On n'est plus jeune alors que l'on est plus heureux,
Et que l'on reste seul, seul avec sa tristesse,
Une blessure au cœur et des larmes aux yeux. » A. BARTHET.
« Tu murmures, vieillard! vois ces jeunes mourir. » LA FONTAINE
« ... Ce n'est pas une raison pour vivre,
Que d'être jeune. Hélas! je vous le dis souvent,
Les vieillards sont tardifs, les jeunes vont devant!
Et leurs yeux brusquement referment leur paupière
Comme un sépulcre ouvert dont retombe la pierre. » V. HUGO.

JEUNESSE. s. f. Partie de la vie entre l'enfance et l'âge mûr. — État d'une personne jeune. — Collectiv., Ceux qui sont peu avancés en âge. — Part., Ceux qui sont âgés de vingt ans à trente-cinq environ. — État des animaux et des arbres peu avancés en âge.

*(Fai en ta juvente,
De bonne entente,
De bien dire et faire.* Dits de Caton, trad. XIIe.
*Mais cueur qui giet en la vieillesse
Ne pense pas à la jonesse.* HUON LE ROY, XIIIe.
*Ainsi qu'ils aient passé joesnesce
Et les vois entrer en vieillesce,
Et puis aler de vie à mort.* RUTEBEUF, XIIIe.
*Onques ne firent compagnie
Jonesse et sens ...* YSORET Ier, XIIIe, XIVe.

Ce qu'on apprend en sa jeunesse

Faut l'en continuer en vieillesse.

YSORET II, XIVe.

B. du Guesclin ... estoit de grosse et rude taille ... rude aussi en maintien et en paroles ... et avec ce ennuyeux ... pour les jeunesses qu'il faisoit, et continuellement avoit un baston. Hist. de B. du Guesclin, XIVe.

Jeunesse n'est qu'une rosée

De sang chaud ...

EUST. DES CHAMPS, XVe.

Jeunesse inexperte des ... variations de ce monde... est coutumièrement légère. G. CHASTELLAIN, XVe, m. Tu as accusé les jeunesses et les joyeusetés, mais tu as excusé et soutenu les trahisons et les conspirations détestables. AL. CHARTIER, XVe. Jeunesse avec vieillesse se tapit. PERCEFOREST, XVe.

Si jeunesse savoit

Et vieillesse pouvoit.

G. MEURIER, XVIe.

Le bon chevalier estoit pris, et par sa hardiesse : toutesfois il y avoit eu de la jeunesse meslée. Le Loyal Serviteur, XVIe, c. Le serviteur, qui parloit à la dame, lui dit : J'ai ouï mon maistre, qui parle en ce degré; je m'en vais à lui. La dame le retint et lui dit : Ne vous souciez, il viendra assez tost. Et peu après, oyant que son maistre disoit : Je me meurs, je recommande à Dieu mon esprit, il voulut aller le secourir; mais elle le retint, lui disant : Ne vous souciez! mon mari l'a chastié de ses jeunesses. LA REINE DE NAVARRE, XVIe, c. Le mesme juge me cuida, je ne sçais quand, prendre par le bec, lorsqu'on m'accusoit à tort et sans cause toutefois de quelque petite jeunesse. Quelle jeunesse! s'écria Lupolde, mais d'une bonne volerie! Contes d'Eutrapel, XVIe, m. La grandeur de ses gestes, sur laquelle il establit avec le progrès du temps sa fortune, pouvoit faire oublier toutes ces jeunesses et folastreries. PASQUIER, XVIe, f. Nous sommes sujets tous à faire des fautes et des jeunesses. HENRI IV, XVIe, f. Certes, cette jeunesse devient bien insolente. SULLY, XVIe, XVIIe.)

« La jeunesse en sa fleur brillait sur son visage. » BOILEAU.

La jeunesse palpait plus vivace et plus riante dans mon sein. G. SAND. Son humeur est égale, sa gaieté est douce et naturelle; elle a le naïf et la grâce de l'extrême jeunesse. Mlle DE LESPINASSE.

« Jeunesse vive et frêle,
Qui t'égarant de tous côtés,
Voles où ton instinct t'appelle,
Souvent tu déchires ton aile
Aux épines des voluptés. »

V. HUGO.

Son mal a été fort douloureux et fort périlleux : mais jeunesse revient de loin. DE COUNANGES. Mauvais garants d'une longue vie que la jeunesse et la santé! P. BRYDAINE. Qui eût pu seulement penser que les années eussent dû manquer à une jeunesse qui semblait si vive! BOSSUET.

« Sur les ailes du temps la jeunesse s'envole. » DELILLE.

A peine nous avons passé la jeunesse, que nous nous trouvons dans la vieillesse. Mme DE SÉVIGNÉ. Parmi ces êtres éphémères se doivent voir des jeunesses d'un matin et des décrépitudes d'un jour. B. DE SAINT-PIERRE.

« Comme un soleil d'été sèche les jeunes plantes,

Pour flétrir sa jeunesse Il a suffi d'un jour. »

A. GUIRAUD.

La grandeur est un songe, la joie une erreur, la jeunesse une fleur qui tombe. BOSSUET.

« Jeunesse qui poursuit une beauté frivole,
En froissant sa couronne, auréolée de fleurs,
Arc-en-ciel aux mille couleurs,

Tu sens sous les plaisirs ton bonheur qui s'envole! » LACHAMBEAUDIE.

Il n'a que vingt ans : il faut que jeunesse se passe. SCRIBE. Vous savez bien que ma morale n'est pas trop sévère : j'aime que Jeunesse s'amuse. EMPIS.

« Que de défauts elle a

Cette jeunesse! on l'aime avec ces défauts-là. »

DUFRESNY.

Nous dirons un jour le diable de la jeunesse; le lendemain nous trouverons qu'il n'y a qu'elle d'aimable. Mme DU DEFFAND. On regarde avec envie une jeunesse brillante : on en prend tout ce qui peut encore compatir avec le sérieux de son état. MASSILLON. Toute la cour m'est venue embrasser et me régaler sur ma bonne santé et sur ma jeunesse. BUSSY-RABUTIN. La jeunesse n'a que du vert, et nous autres, gens d'arrière-saison, nous sommes de cent mille couleurs. *Id.* Une vie sobre, modérée, simple, exempte d'inquiétude et de passions, réglée et laborieuse, retient dans les membres d'un homme sage la vive jeunesse qui, sans cette précaution, est toujours prête à s'envoler sur les ailes du temps. FÉNELON.

« La jeunesse se flatte et croit tout obtenir. » LA FONTAINE.

Dans la première jeunesse, on croit pouvoir donner autant qu'on reçoit; on ne s'inquiète pas du peu que l'on est et du peu que l'on vaut. G. SAND. La Jeunesse est une ivresse continuelle. LA ROCHEFOUCAULD. La tendre Jeunesse est le seul âge où l'homme peut encore tout sur lui-même pour se corriger. FÉNELON. On tire de l'extrême jeunesse des raisons d'atermoiements : quand on a beaucoup d'années à dépenser, on se persuade qu'on peut attendre. CHATEAUBRIAND. Comptez-vous parmi les devoirs et les bien-séances de la jeunesse cette fière indocilité qui ne reconnaît point de maître, cette audace effrénée qui ne respecte point de lois, cette impiété qui n'adore point de Dieu, ce sommeil d'indolence et d'oisiveté trop souvent troublé par le réveil des passions fougueuses, dont la licence et les scandales déshonorent vos premières années et préparent l'opprobre de vos derniers jours? P. NEUVILLE. Vous opérez une révolution dans ma jeunesse qui passe de la frivolité à la corruption, et de la corruption à la nullité. MIRABEAU.

« Ma fougueuse jeunesse, ardente pour les crimes,

Me fit courir d'abord d'abîmes en abîmes. » L. RACINE.

« Un nuage sinistre a passé sur ma vie;

Ma jeunesse s'en va de longs regrets suivie. » A. GUIRAUD.

Une avidité de savoir, une assiduité, et, si j'ose le dire, une intempérance de lecture, ont été les passions de sa jeunesse. FLÉCHIER. Comme elle se sent forte et vigoureuse, la jeunesse bannit la crainte et tend les voiles de toutes parts à l'espérance qui les enfle et qui la conduit. BOSSUET. Cette verte jeunesse ne durera pas toujours : l'heure fatale viendra qui tranchera toutes les espérances trompeuses. *Id.* Oh! croire en soi, sublime et imbécile fatuité de la jeunesse! G. SAND. Il s'accusait avec un repentir sincère, mais ferme, d'avoir abandonné la foi de sa jeunesse. LAMARTINE.

Louis Dochez,

Nouveau Dictionnaire de la langue française, 1860

(p. 800 col. 2, puis p. 800 col. 3-p. 801 col. 1)

JEUNE, adj. (du lat. *juvenis*), peu avancé en âge; se dit des personnes, des bêtes et des plantes : *charmant*, —, *traînant tous les cœurs après soi*. (Rac.) *Un — chat. Cette — plante*. (Fléch.) || *Cour — et florissante*. (Mass.) — *saison* (Rac.); st. poét. *Revenu de ses — erreurs*. (Id.) = Qui a encore la vigueur et l'agrément de la jeunesse : *quoique âgé, il était encore —*. (Fén.) = Étourdi, évaporé : *il sera longtemps —*. = Cadet : *un tel le —*.

JEUNESSE, s. f. *jeunèce* (R. *jeune*), partie de la vie de l'homme entre l'enfance et l'âge viril : *dès sa tendre—*. (Fléch.) = Les jeunes gens : *la — de la cour* (Rac.) = Se dit aussi de l'âge, de l'accroissement des animaux et des plantes.

François Noël et Charles-Pierre Chapsal,

Nouveau Dictionnaire de la langue française, 17e éd., 1860

(p. 606 col. 2)

JEUNE. adj. 2 g. (lat. *juvenis*). Qui n'est pas avancé en âge. *Un j. enfant. Un j. garçon. Un j. homme. Une j. fille. Une j. femme. Je l'ai connu tout j. Elle est trop j. pour se marier. Les jeunes gens sont présomptueux. Il fait le j. homme. Elle fait la j. Il commence à n'être plus j. Un j. cœur s'enflamme aisément. C'est un j. fou. Il est plus j., il est moins j. que moi de*

deux ans. || Se dit par rapport Aux emplois, aux dignités qu'on [ne] donne ordinairement qu'à des hommes d'un certain âge. *Il est bien j. pour un emploi si important. Il a été fait chancelier bien j. Il fut général très-j.* — Se dit aussi par opposit. à Aîné et à Ancien. *Un tel, le j. Raymond j., épicier. Denys le j. Pline le j.* || Au sens moral et dans le style élevé, se dit De ce qui appartient, de ce qui est propre à une personne jeune. *De jeunes ardeurs. De jeunes désirs. Un jeune cœur. Ces récits enflammaient son j. courage.* — *Le j. âge, L'âge, le temps où l'on est jeune. Dès son plus j. âge.* Poét., *Dans ses jeunes années. Dans ma j. saison.* Fam. *Dans son j. temps, etc. Cette couleur est j.,* Elle ne convient qu'à des personnes jeunes. — Figur. et famil., *Une j. barbe,* V. BARBE. || Par extens., Celui qui a encore quelque chose de la vigueur, de l'agrément, ou des inclinations de la jeunesse. *Il ne vieillit point, il est toujours j.* On dit, dans le même sens : *Il a le visage aussi j. que s'il n'avait que vingt ans. Avoir la voix j. Il a l'esprit j., l'humeur j., le cœur j. Avoir encore le goût j., les goûts jeunes.* || Se dit d'une personne étourdie, évaporée, qui n'a point encore l'esprit mûr. *Mon Dieu, qu'il est j. Je crois qu'il sera longtemps j., qu'il sera toujours j.* || En parlant des animaux, se dit surtout par rapport à l'âge qu'ils vivent ordinairement. *Un j. chien. Un j. chat. Un j. cheval. Un j. coq.* Proverbialement, *Il est fou comme un j. chien,* se dit D'un jeune garçon étourdi et folâtre. *J. chair et vieux poisson,* La viande des jeunes bêtes est la plus délicate, et les poissons sont ordinairement meilleurs quand ils sont devenus gros que lorsqu'ils sont petits. || Se dit aussi Des arbres et des plantes. *Un j. arbre. Un j. chêne. Un j. noyer. Un j. arbrisseau. Un j. taillis. Une j. vigne. Une j. plante.* — T. Admin. forest., V. SYLVICULTURE. = Substant., on appelle, *jeunes de langue,* des jeunes gens qui étudient les langues orientales pour entrer dans la carrière des consulats.

JEUNESSE, s. f. Cette partie de la vie de l'homme qui est entre l'enfance et l'âge viril. *La j. passe bien vite. Durant la j. Dans sa première j. Dans sa verte j. La vigueur, le feu, les feux, l'ardeur, les ardeurs de la j. L'éclat, la fraîcheur de la j. Les plaisirs de la j. Passer sa j. dans les plaisirs. Il a bien employé sa j. Il a perdu sa j. Il a passé sa j. à voyager.* V. AGE. — Fig., *Il a eu une j. orangeuse, une j. folle. Les fautes, les erreurs de la j.* — Prov., *J. est difficile à passer,* Dans la jeunesse on a bien de la peine à modérer ses passions. On dit à peu près dans le même sens, *Il faut que j. se passe,* On doit avoir de l'indulgence pour les fautes que la vivacité et l'inexpérience de la jeunesse font commettre. || *Par extens., se dit encore de l'enfance. *La j. de cet enfant m'intéressa. Dès sa plus tendre j.* || *Avoir un air de j.,* paraître encore jeune, quoique l'on soit déjà d'un certain âge. = Se dit collectiv. De ceux qui sont dans l'âge de la jeunesse, et même de ceux qui sont encore dans l'enfance. *Élever, corriger la j. L'instruction de la j. Il ne faut pas donner trop de liberté à la j.* Prov., *Si j. savait, si vieillesse pouvait.* — Fig. et prov., *La j. revient de loin,* Les personnes jeunes réchappent souvent des maladies les plus dangereuses; ou encore, La jeunesse peut revenir de grandes erreurs, de grands égarements. || Se dit encore collectiv., De ceux qui sont de l'âge de dix-huit à trente-cinq ans ou environ. *Toute la j. de la ville prit part à la fête. Il y avait bien de la j. à ce bal. Avez-vous jamais vu de plus belle j.?* — Dans ce dernier sens, se dit particul. Des individus de sexe masculin. *Toute la j. de la ville s'exerçait aux armes. On arma toute la j. La fleur de notre j. a péri dans ce combat.* || Popul., se dit quelquefois en parl. D'une personne jeune, surtout d'une jeune fille. *C'est une j. Cette j. fait la fière.* = Se dit aussi des animaux et même des arbres. *Dans sa j. ce singe est doux et docile; mais avec l'âge il devient farouche et méchant. Cet arbre dans sa j. est très-sensible au froid.*

Bertet Dupiney de Vorepierre,
Dictionnaire français illustré, 1860-1864
(t. II, 1864, p. 243 col. 1-2, puis p. 243 col. 3-p. 244 col. 1)

JEUNE, adj. 2 g. Peu avancé en âge. Se dit des personnes, des bêtes et des plantes. *Un — garçon. Un — chien. Un — arbre.* || Qui a la vigueur de la jeunesse. || Étourdi, qui n'a point l'esprit mûr. *Qu'il est — !* || — *barbe.* Un jeune homme.

JEUNESSE, s. f. Partie de la vie de l'homme qui est entre l'enfance et l'âge viril. || Les jeunes gens. *Élever la —.*

Frère Philippe Bransiet,

*Dictionnaire de la langue française
à l'usage des écoles chrétiennes, 2e éd., 1861*

(p. 396 col. 2)

JEUNE (Tu es trop) : C'est-à-dire tu n'a pas la force, l'intelligence ou l'expérience nécessaires à l'accomplissement de telle ou telle chose. — Cela peut se dire à un octogénaire. — Locution très usitée à Paris.

JEUNE HOMME (avoir son) : « Chaque fois qu'il rentrait avec son jeune homme (un peu gris) » P[rivat] D'Anglemont.

« Un individu en blouse qui semblait avoir son petit jeune homme » (Etre gris) — G. de Nerval.

M. Joachim Duflot nous a donné dans *Le Figaro* une étymologie fort amusante de cette expression. Selon lui, Lepeintre jeune, des Variétés, se serait pendant un certain laps de temps, livré avec si peu de modération à la bonne chère, en compagnie d'un jeune homme de province, grand admirateur de son talent, qu'on avait pris l'habitude de dire : *Il a son jeune homme*, quand il paraissait avoir bien dîné.

L'histoire est spécieuse; mais nous verrions plus volontiers dans cette expression une allusion à la forte mesure de liquide qui dans les brasseries a reçu le nom de *jeune homme*. Le jeune homme veut deux moos.

JEUNESSE : Jeune femme. — « Une jeunesse d'Orléans, une marchande de cols ». — Cormon.

Lorédan Larchey,

Les Excentricités de la langue française, 2e éd., 1861

(p. 159-160)

JEUNE adj. des 2 g. Prov., *Aussitôt meurent jeunes que vieux*. Personne ne peut compter sur une longue vie. || *Jeune procureur et vieil avocat*, se dit pour exprimer qu'un procureur doit être actif, et un avocat réfléchi. || *Le reste en sera bien jeune*, expr. prov., se dit, lorsque la meilleure partie d'une chose est ou doit être consommée. || *Jeune*, s'emploie poétiquement avec un régime. *Jeune de cœur et de pensée* (Lebrun). || *Jeune*. s. m. (hist. eccl.). Celui qui avait reçu les ordres mineurs. || *Jeune* (féod.), Officier subalterne. *Les jeunes d'un duc, d'un comte*. || Il se disait, par extension, de Tout apprenti. *Les jeunes d'un tailleur. Le jeune du moulin*. Le garçon meunier. Voy. GEINDRE. || *Jeune-France, Jeune-Allemagne*, se dit d'un courant d'opinion libérale qui se propose l'émancipation ou le progrès du pays.

JEUNESSE. s. f. (myth. lat.) Voy. JUVENTA. || *Prince de la jeunesse* (ant. rom.). Voy. PRINCE. || *Escompter sa jeunesse*, expr. prov. Voy. ESCOMPTEUR.

Louis Barré,

Complément au Dictionnaire de l'Académie, 1862

(p. 645 col. 1)

JEUNE(en latin, *juvenis* et *adolescens*; en grec, *neos* et *ephēbos*)

Adolescence, depuis la puberté jusqu'à l'âge viril; — Adolescent; — Adolescente; — Adulte, qui est parvenu à l'adolescence, qui a pris son principal accroissement.

Ans : quinze ans; vingt ans; ses jeunes années.

Aurore de la vie.

Bacelle, — Bachelotte; — Bachelette, jeune fille; — Bachelier, jeune homme.

Béjaune, jeune niais.

Bel âge, le plus Bel âge de la vie.

Blanc-bec, jeune homme sans barbe, sans expérience.

Cadet et *Cadette*, puîné et puînée.

Camilles, jeunes garçons et jeunes filles qui figuraient dans les cérémonies religieuses.

Coque : ne faire que sortir de la coque ou de l'œuf.
Damoiseau, — Damoisel, jeune galant.
Damoiselle, — Demoiselle. V. FILLE.
Dernier (le), le Dernier venu, le plus jeune.
Diabie : beauté du diable, de la jeunesse.
Discrétion (âge de), de raison.
Écarts de jeunesse, FOLIE.
Enfance : sortir à peine de l'enfance; ce n'est encore qu'un ENFANT.
Éphèbe, jeune adolescent chez les Grecs.
Éphébéon, partie du gymnase; — Éphébicon, place au théâtre pour les éphèbes.
Fleur de l'âge, il est dans sa fleur; — Florissant.
Force de l'âge.
Fraîcheur, éclat du teint; — Frais, plein de fraîcheur.
Godelureau, jeune homme qui fait le galant.
Gourme (jeter sa), faire des folies de jeunesse.
Grand : il est déjà grand.
Griset, jeune chardonneret encore gris.
Hébé, déesse de la jeunesse.
Imberbe, qui est sans barbe, axur *ou* anxur.
Immaturité, manque de maturité.
Impubère, qui n'est pas encore pubère; — Impuberté.
Inexpérience; — Inexpérimenté.
Irréfléchi. V. IRRÉFLEXION et 2. LÉGER.
Jeune âge; Jeune fille; Jeune homme; — Cerf de dix cors Jeunement. — Jeunes gens; — Jeunesse, état ou âge; tous les jeunes gens : la jeunesse dorée, riche; — Jeunet, très jeune.
Jouvence (fontaine de), dont l'eau avait la vertu de rajeunir; — Jouvenceau, Jouvencel, jeune homme; — Jouvencelle, jeune fille; — Jouvemment, en jeune étourdi (vx).
Juveigneur, cadet apanagé; — Juvénile, qui appartient à la jeunesse; — Juvénilement; — Juvénilité; — Juventa, déesse.
Matin de la vie.
Meschin, jeune garçon; — Meschine (vx).
Mineur, trop jeune pour être maître de ses actions; — Minor, se joint au nom du frère plus jeune; — Minorité. V. TUTEUR.
Naissant, qui vient de naître, qui grandit encore.
Néotérique, qui appartient à la jeunesse.
NOUVEAU; — Nouvellement; moderne; etc.
NOVICE; — Noviciat; etc.
Nubile, mariable; — Nubilité.
Page : être hors de page, commencer à pouvoir disposer de soi-même.
Printanier; — Printemps de la vie; — printemps, années : elle compte seize printemps.
Pubère, qui est à l'âge de — PUBERTÉ.
Puîné, qui est moins âgé.
Rajeunir, rendre ou redevenir jeune; — Rajeunissement; — Rejouvenir (vx); — Reverdir, redevenir vert.
Sève, vigueur : plein de sève.
Tendron, se dit d'une jeune fille.
Vélites, jeunes soldats sous l'Empire.
Verdeur; — Verdoyant; — Vert, qui a la vigueur et la beauté de la jeunesse : oies vertes, très-jeunes.
Vermeil, frais; — Vermillon, fraîcheur.
VIERGE; — Virginité; — pucelle; etc.

JEUNE, subst. et adj. des deux genres (*jeune*) (en lat. *juvenis*), en parlant des personnes, qui n'est guère avancé en âge. On dit *jeune homme* au sing. mas., et *jeunes gens* au pluriel. — Qui a encore quelque chose de la vigueur et de l'agrément de la jeunesse. — On dit d'un homme étourdi, évaporé, qu'il est bien jeune, même lorsqu'il n'est plus dans l'âge de la jeunesse : *que vous êtes jeune! vous serez toujours jeune!* — On dit familièrement : *une jeune barbe*, pour dire un jeune homme sans expérience. — Cadet : *un tel, le jeune*. — Le moins âgé, en parlant de deux personnes de la même profession et qui ont le même nom. — En parlant des animaux, il se dit par rapport à l'âge qu'ils ont accoutumé de vivre : *un jeune chat, un jeune chien*, etc. On le dit, dans le même sens, des arbres et des plantes : *un jeune chêne*, etc.

JEUNESSE, subst. fém. (*jeunèce*), l'âge qui suit immédiatement l'adolescence. — Prov. et fig., *jeunesse est forte à passer*, dans la jeunesse on a bien de la peine à modérer ses passions. Et, à peu près dans le même sens, *il faut que jeunesse se passe*, la jeunesse est sujette à faire des fautes; il faut les excuser. Et encore : *si jeunesse savait et vieillesse pouvait*, si la jeunesse avait l'expérience, et que la vieillesse eût la force. — Les jeunes gens : *instruire la jeunesse; toute la jeunesse de la ville*, etc. — Folie de jeune homme, *il a fait bien des jeunesse*. — En quelques endroits et populairement, une jeune fille : *c'est une jeunesse*. — Déesse que les Romains invoquaient quand ils faisaient quitter la robe prétexte à leurs enfants. Les Grecs honoraient la même divinité sous le nom d'Hébé. Voy. HÉBÉ, JUVENTA.

Napoléon Landais,

Grand Dictionnaire [...] des dictionnaires français,

14e éd. revue sous la dir. de M. D. Chésurolles et L. Barré, 1862

(t. II, p. 108 col. 3)

JEUNE (jeu-n'), adj. || 1° Qui n'est guère avancé en âge. Seize jeunes gentilshommes qui seront entretenus pour être instruits au fait de la marine et de la navigation, *Estat des pensions*, 1627, dans JAL. Ces veuves jeunes et riantes que le monde trouve si heureuses, BOSS. *Anne de Gonz.* La princesse Marie, pleine alors de l'esprit du monde, croyait, selon la coutume des grandes maisons, que ses jeunes sœurs devaient être sacrifiées à ses grands desseins, ID. *ib.* Un jeune prince du sang qui portait la victoire dans les yeux, ID. *Louis de Bourbon*. Quand on n'est plus jeune, la vie n'est bonne à rien, MAINTENON, *Lett. à Mme de Caylus*, 8 janv. 1717. Le jeune homme, toujours bouillant dans ses caprices, Est prompt à recevoir l'impression des vices, BOIL. *Art p.* III. Jeune autrefois par vous dans le monde conduit, ID. *Sat.* X. Si vous n'avez appris à vous laissez conduire, Vous êtes jeune encore, et l'on peut vous instruire, RAC. *Brit.* III, 8. De l'antique Jacob jeune postérité, ID. *Esth.* I, 1. Dans les mains des Persans, jeune enfant apporté, ID. *ib.* II, 1..... A rempli ce palais de filles de Sion, Jeunes et tendres fleurs par le sort agitées, ID. *ib.* I, 1. Jouissez, monseigneur, de votre belle santé; il n'y a de jeunes que ceux qui se portent bien, VOLT. *Lett. Richelieu*, 11 avr. 1773. Elle n'est plus jeune; elle a au moins vingt-sept ans, quoiqu'elle ne s'en donne que vingt-quatre, GENLIS, *Théât. d'éduc. les Dangers du monde*, I, 9. || Les jeunes gens, les personnes qui sont dans la jeunesse; se dit des jeunes hommes, et aussi d'un mélange de jeunes hommes et de jeunes filles. Qui ne voit pas la vanité du monde est bien vain lui-même; aussi qui ne la voit, excepté de jeunes gens qui sont tous dans le bruit, dans le divertissement, et dans la pensée de l'avenir? PASCAL, *Pens.* VI, 59 bis, édit. HAVET. Seulement il se mêlait d'encourager au travail et de conduire, quand il le fallait, de jeunes gens à qui il trouvait du talent pour les mathématiques, FONTEN. *Reyneau*. Vous êtes de jeunes gens en comparaison du vieillard des Alpes, VOLT. *Lett. Cideville*, 4 janv. 1761. || Une jeune personne, VOY. PERSONNE. || De jeunes mains, signifie, en poésie ou dans le style élevé, des jeunes gens. Il te sied bien d'avoir en de si jeunes mains, Chargé d'ans et d'honneur, confié tes desseins. RAC. *Baj.* IV, 7. Faites porter ce feu [la guerre] par de plus jeunes mains, ID. *Mithr.* III, 1. || Un jeune cœur, se dit ou d'un jeune homme ou d'une jeune fille. Et goûtez tout sanglant le plaisir et la gloire Que donne aux jeunes cœurs la première victoire, RAC. *Baj.* I, 1. || Jeune France, jeune Alle-

magne, etc. se dit de certains partis politiques, littéraires ou artistiques, qui se jettent avec ardeur dans les innovations. || Jeunes détenus, les mineurs de 16 ans qui sont envoyés par le juge dans une maison correction. Un jeune détenu. || Substantivement. Faire le jeune, la jeune, affecter des manières qui ne conviennent qu'à la jeunesse. || 2° Qui n'est pas assez avancé en âge pour remplir certains offices. Ce précepteur est bien jeune. || 3° Fig. et familièrement. Une jeune barbe, un jeune homme. Il veut décider de tout et ce n'est qu'une jeune barbe. || Vous avez la barbe trop jeune, se dit à celui qui veut reprendre un plus âgé que lui. || 4° Qui appartient à la jeunesse. Ce visage si jeune que les traits de l'enfance s'y faisaient remarquer encore, STAËL, *Corinne*, XVII, 9. || Par plaisanterie. Un jeune sermon, un sermon prononcé par un jeune homme. Nous entendîmes l'autre jour l'abbé de Montmor; je n'ai jamais ouï un si beau jeune sermon, SÉV. 1er avr. 1671. || Cette couleur est jeune, elle ne convient qu'à des personnes jeunes. Cette couleur est trop jeune pour une femme de son âge. Quand on lui montre quelque chiffon visiblement trop jeune pour elle, GENLIS, *Théâtre d'éduc. la March. de modes*, sc. 2. || Le jeune âge, l'âge, le temps où l'on est jeune. Le feu de son âge et de ses passions... Semblaient ouvrir son âme à mes séductions, VOLT. *Brut*. III, 2. || On dit de même dans le style relevé et en poésie : jeunes ans; jeune saison. O que, pour avoir part en si belle aventure, Je me souhaiterais la fortune d'Éson, Qui, vieil comme je suis, revint, contre nature, En sa jeune saison! MALH. II, 12. Vous daignâtes m'aimer dès mes plus jeunes ans. CORN. *Mort de Pomp.* IV, 3. J'ai perdu, dans la fleur de leur jeune saison, Six frères... RAC. *Phèdre*, II, 1. || Familièrement. Dans son jeune temps, alors qu'il était jeune. || 5° Fig. Jeune se dit de choses morales et intellectuelles. Il faudra que je change, et, malgré que j'en aie, Plus soigneux devenu, plus froid et plus rassis, Que mes jeunes pensers cèdent aux vieux soucis, RÉGNIER, *Sat.* V. Un jeune esprit facilement s'engage Par la douceur des yeux, du geste et du langage, MAIRET, *Sophon.* III, 2. Son style [du fils de Mme de Grignan] tout naturel, tout jeune, sans art, un peu répété par la grande envie d'obtenir [une permission], SÉV. 4 janv. 1690. De ses jeunes erreurs désormais revenu, RAC. *Phèd.* I, 1. D'abord ce jeune éclat qu'on remarque en ses traits... ID. *Alex.* III, 5. Abel, doux confident de mes jeunes mystères, Vois, mai nous a rendu nos courses solitaires, A. CHÉN. *Élégies*, I. || 6° Cadet, par opposition à aîné. Celui-ci est l'aîné; celui-là est le jeune frère. Sous les lois du plus jeune, on vit marcher son frère, CORN. *Nicom.* II, 3. || Substantivement. Et la raison d'État qui rompt votre hyménée regarde-t-elle plus la jeune que l'aînée? CORN. *Agés.* IV, 1. || Il se dit aussi par opposition à ancien, pour distinguer certains personnages historiques. Pline le jeune. Denys le jeune. || 7° Par extension, qui conserve quelque chose de la vivacité et de l'agrément de la jeunesse. Il ne vieillit point, il est toujours jeune. Vous n'avez de votre vie été si jeune que vous êtes, et je vois des gens de vingt-cinq ans qui sont plus vieux que vous. MOL. *Avare*, II, 6. || Dans le même sens, en parlant de choses qui appartiennent aux personnes. Avoir la voix jeune, le visage jeune. C'est un cœur toujours jeune. Un caractère très-sérieux, très-appliqué et qui n'avait rien de jeune que le pouvoir de soutenir beaucoup de travail, FONTEN. *Littre.* Hélas! quand un vieillard aime, il faut l'épargner; Le cœur est toujours jeune, et peut toujours saigner, V. HUGO, *Hernani*, III, 1. || Avoir encore le goût jeune, les goûts jeunes, conserver, dans un âge avancé, les inclinations de la jeunesse. || 8° Qui n'a point encore l'esprit mûri par l'expérience. Je crois qu'il sera toujours jeune. || Familièrement et par ironie. Naïf, simple, facile à tromper. Vous croyez cela, vous êtes jeune. || 9° Jeune se dit des animaux peu avancés, comme l'homme, dans le cours de leur vie. Un jeune chien. Un jeune chat. Un jeune coq. [Je] trottais comme un jeune rat, Qui cherche à se donner carrière, LA FONT. *Fabl.* VI, 5. || Il est fou comme un jeune chien, se dit d'une personne folâtre. || Jeune se dit également des arbres et des plantes. Un jeune chêne. Un jeune bois. Un jeune plant. || Terme de l'administration forestière. Jeunes baliveaux, par opposition aux baliveaux modernes, qui ont deux ou trois âges, et aux baliveaux anciens, qui ont plus de trois âges. || 10° *S. m.* Les jeunes, les hommes peu avancés en âge. Tu murmures, vieillard! vois ces jeunes mourir, Vois-les marcher, vois-les courir A des morts, il est vrai, glorieuses et belles, Mais sûres cependant et quelquefois cruelles, LA FONT. *Fabl.* VIII, 1. C'est donc à dire Que je ne suis qu'un vieux, dont les jeunes vont rire? V. HUGO, *Hernani*, II, 3. || En cet emploi, il ne se dit qu'au pluriel. || Jeune de langue, nom de jeunes gens entretenus pour apprendre les langues orientales et devenir drogmans. Un jeune de langue. Des jeunes de langue. ||

Terme de féodalité. Officier subalterne. Les jeunes d'un duc, d'un comte. || Terme de physiologie. Le jeune des mammifères, des oiseaux, etc. mammifère, oiseau peu avancé, dans la vie et n'ayant pas encore sa taille, son pelage, son plumage, etc. permanents. || Proverbes. Jeune procureur et vieil avocat, c'est-à-dire un procureur doit être actif et un avocat réfléchi. On dit aussi dans un sens analogue : Vieux médecin, jeune chirurgien. || Jeune chair, vieux poisson, c'est-à-dire il faut manger les animaux de boucherie, la volaille, le gibier jeune et les poissons vieux. || Aussitôt meurent jeunes que vieux. || Le diable était beau quand il était jeune.

— REM. 1. Quand jeune est précédé de l'article, il a des sens différents suivant qu'il est placé avant ou après son substantif. Le jeune Scipion signifierait que Scipion n'était pas âgé; Scipion le jeune se dit pour le distinguer de Scipion l'ancien. || 2. De jeunes gens ou des jeunes gens, VOY. GENS, remarque 11. || 3. On dit d'ordinaire de jeunes filles, jeunes filles faisant moins dans l'usage un mot unique que jeunes gens. Cependant on trouve aussi des jeunes filles : Enseigner la langue française à des jeunes filles de qualité, VOLT. *Lett. Gallitzin*, octobre, 1765.

— HIST. XIIe s. Et li viel home et li jone mesquin [les jeunes gens], *Ronciv.* p. 155. || XIIIe s. Ele estoit joene et tendre com rosée en herbiere, *Berte*, XL. Grant duel [deuil] font pour Bertain li joene et li chenu, *ib.* Cl. Ains li faisoit la genne dame [Héloïse], Bien entendant et bien letrée Et bien amant et bien amée, *Argumens à li chastier* Qu'il se gardast de marier, *la Rose*, 8804. || XIVe s. Et n'y a point de difference se aucun jeune de aage ou il est jeune de meurs et assez aagé, ORESME, *Eth.* IV. || XVe s. Il [Charles VI] est encore trop jeune d'un an, quand il nous cuide esbahir par ses assemblées, FROISS. II, II, 174. Ils me tiennent bien pour jeune et ignorant, quand ainsi me veulent mener, *id.* livre IV, p. 125, dans LACURNE. Appert bien que le dit amant est bien jeune, simple et mal conseillé de intenter procès, *Aresta amorum*, p. 114, dans LACURNE. || XVIe s. Les jeunes et les vieux laissent la vie de mesme condition, MONT. I, 73. Ce venerable maintien, sous un visage si jeune, *id.* III, 192. Nous autres courtisans, j'ay veu que nous appellions à la cour un jeune gentilhomme qui ne faisoit que venir, jeune espée, BRANT. *Cap. fr.* t. I, p. 338, dans LACURNE. De jeune theologien argument cornu, De jeune medecin cimetièrre bossu, De jeune advocat heritage perdu, De jeune procureur procez mal entendu, De jeune conseiller jugement morfondu, De jeune juge aussi le droit mal deffendu, De jeune riche enfant le bien tost despandu, De jeune marié mesnage malotru, ROGER DE COLLERYE, *Œuvres*, p. 188, dans LACURNE. Jeune en sa croissance a un loup en la panse, COTGRAVE. Amour se nourrit de jeune chair, *id.*

— ÉTYM. Berry, *jenne*; nivernais, *zeune*; wallon, *jône*; namur. et picard, *jone*; provenç. *jove*; espagn. *joven*; ital. *giovine*, *giovane*; du lat. *juvenis*; allem. *jung*; russe, *ioûni*; persan, *djuvan*; sanscr. *yuvan*. *Yuvan* paraît être pour *yavan*, par assimilation du *v* sur *a*; et on l'a rapproché des *yavanas* (VOY. IONIENS); de sorte que les *jeunes*, *juvenes*, seraient ceux qui combattent, repoussent, aident.

JEUNESSE (jeu-nè-s'), *s. f.* || 1° Temps de la vie entre l'enfance et l'âge adulte. En jeunesse j'aimai, ta mère fit de même, RÉGNIER, *Dial.* Les critiques du temps m'appellent débauché, Que je suis jour et nuit aux plaisirs attaché, Que j'y perds mon esprit, mon âme et ma jeunesse, *id.* *Sat.* V. Rodrigue a du courage. — Il a trop de jeunesse, CORN. *Cid.*, II, 3. Elle [Marie-Thérèse] vous dit... Que la grandeur est un songe, la joie une erreur, la jeunesse une fleur qui tombe, et la santé un nom trompeur, BOSS. *Mar. Thér.* Sous cet air de jeunesse qui semblait ne promettre que des jeux, *id.* *Duch. d'Orl.* M. de Turenne a eu dans sa jeunesse toute la prudence d'un âge avancé, et dans un âge avancé toute la vigueur de la jeunesse, FLÉCH. *Turenne*. Assez dans les forêts mon oisive jeunesse Sur de vils animaux a montré son adresse, RAC. *Phèdre*, III, 5. Les yeux devenaient humides de tendresse pour ce pauvre petit prince [Louis XV] échappé à tant de dangers en jeunesse, D'ARGENSON, *Mém.*, t. II, p. 87. Que reste-t-il à l'homme après une telle jeunesse? un corps énervé, une âme amollie, et l'impuissance de se servir de tous deux, BUFF. *Nature des anim.* La jeunesse est souvent la saison des douleurs, DUCIS, *Othello*, II, 5. Là sont nos rêves plein de charmes; ... Là reflouriront nos jeunesse, LAMART. *Méd.* II, 1. C'est une jeune fiancée Qui, le front ceint du bandeau, N'emporta qu'une pensée De sa jeunesse au

tombeau, ID. *Harm.* II, 1. || La première jeunesse, les premières années de la jeunesse. Dès sa première jeunesse, Marie-Thérèse fut, dans les mouvements d'une cour alors assez turbulente, la consolation et le seul soutien de la vieille infirme du roi son père, BOSS. *Mar.-Thé.* L'inconnue n'était pas de la première jeunesse, mais elle était d'une beauté parfaite, GENLIS. *Ad. et Théod.* t. II, p. 316. || État d'une personne jeune. J'admire ton courage et je plains ta jeunesse, CORN. *Cid.* II, 2. Le maître qui prit soin d'instruire ma jeunesse, Ne m'a jamais appris à faire une bassesse, ID. *Nicom.* II, 3. Ces âges [cinquante ans avec vingt] n'ont jamais grand rapport; Jeunesse avec jeunesse est chose fort plaisante, HAUTER. *Appar. tromp.* II, 5. J'aime Pauline; vous me la représentez avec une jolie jeunesse et un bon naturel; je la vois courir partout, et apprendre à tout le monde la prise de Philisbourg, SÉV. 17 nov. 1688. Qui eût pu seulement penser que les années eussent dû manquer à une jeunesse qui semblait si vive? BOSS. *Duch. d'Orl.* La mort a plus de prise sur une princesse qui a tant à perdre; que d'années elle va ravir à cette jeunesse! ID. *ib.* La mère de M. de Montausier, contenant sous les lois d'une austère vertu une grande beauté et une florissante jeunesse, FLÉCH. *Duc de Mont.* Le marquis de Mortemar, qui est sage comme on l'est à trente ans, quand on n'a pas une aussi longue jeunesse que vous. MAINTENON, *Lett. à d'Aubigné*, 5 fév. 1682. La bouillante jeunesse est facile à séduire, VOLT. *Brut.* I, 4. || Familièrement. De jeunesse, c'est-à-dire dès la jeunesse. Il est accoutumé à cela de jeunesse. Ce n'est pas qu'il ne sût l'analyse moderne plus expéditive, moins embarrassée, mais il avait pris de jeunesse l'autre pli, FONTEN. *Lahire.* || Avoir un air de jeunesse, paraître encore jeune, quoique l'on soit déjà d'un certain âge. || Fig. Jeunesse, air de jeunesse, La jeunesse en sa fleur brille sur son visage, BOIL. *Lutr.* I. || Fig. Il [le printemps] est d'une beauté, et d'une jeunesse, et d'une douceur que je vous souhaite à tout moment, SÉV. 2 mai 1689. || 2° Seconde jeunesse, néologisme; on désigne ainsi aujourd'hui l'âge mûr et même très-mûr, chez les personnes qui ont conservé les goûts et les passions de la jeunesse, et surtout les habitudes de galanterie et d'intrigues amoureuses. Par malheur, les conquêtes coûtent cher; j'y ai laissé une partie de ma fortune; mais il m'en reste encore, ainsi que quelques moyens de séduction, de la philosophie, une seconde jeunesse et de l'expérience, SCRIBE et DUVEYRIER, *Oscar*, I, 5. || 3° Jeunesse se dit des qualités intellectuelles qui se conservent même dans un âge avancé. La jeunesse d'esprit. Une vigueur spirituelle qui se renouvelle de jour en jour... c'est cette jeunesse intérieure qui soutenait ses membres lassés, dans sa vieillesse décrépite, et lui a fait continuer sa pénitence jusqu'à la fin de la vie, BOSS. *Panég. St. Franç. de Paule*, 1. Quelle délicatesse, et, pour un savant de ce rang-là et dans un âge si avancé, quelle fleur, et, si nous osions parler ainsi, quelle jeunesse d'imagination! OLIVET, *Hist. Acad.* t. II, p. 401, dans POUGENS. Une certaine jeunesse de cœur qui ne se lasse pas du passé ni de l'attendrissement qu'il cause, STAËL, *Corinne*, XV, 8. || Fig. Une des qualités de l'Église, qui est célébrée dans les Écritures, c'est sa perpétuelle jeunesse et sa nouveauté qui dure toujours, BOSS. *Sermons, jubilé*, 2. || 4° La jeunesse du monde, les temps voisins de l'origine des choses. Il se peut que le meilleur temps pour la poésie ait été celui d'ignorance, et que la jeunesse du genre humain soit passée pour toujours; cependant on croit voir dans les écrits des Allemands une jeunesse nouvelle, celle qui naît du noble choix qu'on peut faire après avoir tout connu, STAËL, *Allem.* III, 9. || 5° Collectivement, ceux qui sont dans l'âge de la jeunesse. On voit par ta rigueur [de toi, la Mort] tant de blondes jeunesses, Tant de riches grandeurs, tant d'heureuses vieillesse, En fuyant le trépas au trépas arriver, MALH. I, 4. Il [le vieillard] parle de son temps, difficile et sévère; Censurant la jeunesse, use des droits de père; Il corrige, il reprend... RÉGNIER, *Sat.* V. La jeunesse se flatte et croit tout obtenir, LA FONT. *Fabl.* XII, 5. Est-ce que vous voulez qu'un père ait la mollesse De ne savoir pas faire obéir la jeunesse? MOL. *Éc. des f.* V, 8... La jeunesse est sotte, et parfois la vieillesse, ID. *Éc. des mar.* I, 2. Il y fait de sa cour inviter la jeunesse, RAC. *Brit.* V, 1. || Les jeunes gens, à l'exclusion des jeunes filles. La jeunesse de la ville s'exerçait aux armes. Comme une autre Diane, elle hante les bois, N'aime rien que la chasse, et de toute la Grèce Fait soupirer en vain l'héroïque jeunesse, MOL. *Princ. d'Él.* I, 1. Une téméraire jeunesse se jetait sans étude et sans connaissance dans les charges de la robe, FLÉCH. *le Tellier.* || 6° Par extension. La jeunesse et l'enfance prises ensemble. Enseigner la jeunesse. Élever la jeunesse. Vous m'avez de César confié la jeunesse, RAC.

Brit. I, 2. || 7° Une personne jeune, et surtout une jeune fille. C'est une jolie jeunesse. Cette jeunesse-là fait la coquette. Je suis tout réjoui de voir cette jeunesse, RAC. *Plaid.* III, 4. Mme Dupré n'aime pas que des jeunes filles comme nous sortent souvent, GENLIS, *Théat. d'éduc. la March. de Modes*, sc. 2. || 8° Jeunesse, se dit des animaux. Cet animal est très-folâtre dans sa jeunesse. Si on les élève de jeunesse, elles s'apprivoisent très bien, BUFF. *Ois.* t. III, p. 262. || Il se dit aussi des arbres. Les arbres fruitiers dans leur jeunesse. || Il se dit enfin de certaines boissons, le vin, l'eau-de-vie, etc. L'excès de jeunesse dans les eaux-de-vie est nuisible. || 9° Acte de jeune homme, imprudence, légèreté. Que c'étaient [les Croisades] des jeunes gens de vos princes et des chaleurs de foie de leurs conseillers, BALZ. *De la cour, 5e disc.* Mais qui est-ce qui n'a ses taches et qui n'a eu ses jeunes gens? ID. *Lett. à Chapelain*, 16 fév. 1640. Si mon fils vous a écrit qu'il envoyé 10 000 livres pour tous les achats qu'il ordonnait de faire, qui montaient à beaucoup davantage, il a eu tort; c'est une jeunesse, et une faute qu'il a faite, *Corresp. de Colbert*, III, 495. Argenson avait obligé les gens de qualité en cachant au feu roi les aventures de leurs enfants et parents qui n'étaient guère que des jeunes gens, ST-SIM. 480, 210. Le fils du maréchal de Boufflers retourna au collège des Jésuites; je ne sais quelle jeunesse il y fit avec les deux fils d'Argenson; les jésuites fouettèrent le petit garçon, ID. 289, 196. || Proverbes. La jeunesse revient de loin, c'est-à-dire les personnes jeunes reviennent de maladies dangereuses ou de longues erreurs, de grands égarements. || Si jeunesse savait et vieillesse pouvait, les choses en iraient mieux, c'est-à-dire si la jeunesse avait de l'expérience et que la vieillesse eût de la force. || Jeunesse est forte à passer, ou est difficile à passer, c'est-à-dire dans la jeunesse on a bien de la peine à modérer ses passions. || Il faut que jeunesse se passe, se dit pour excuser les fautes que les jeunes gens commettent par inexpérience ou par vivacité de tempérament.

— HIST. XIIIe s. Et fu baus [bailli] pour la jouneche de lui, tant come il vesqui, *Chr. de Rains*, 223. || XIVe s. Donques ne a il pas petite difference de soy accoustumer en jonesce et au commencement à faire en une maniere ou en une autre, ORESME *Eth.* 34. || XVe s. Frere Ancel commença à blasmer son neveu d'aucunes jeunes gens qu'il disoit qu'il avoit faites, DU CANGE, *juventudo*. Et pour ce, seigneurs, les assis entre mes douze niepces, pour ce que je me pensay que jeunesse avecques vieillesse se tapist et faint que ce ne soit elle pas; et, quant elle est à son pareil, adonc elle monstre quelle elle est, *Perceforest*, t. I, f° 133. || XVIe s. Ainsi comme Antonius prenoit ses esbats en telles folies et telles jeunes gens, il luy vint de mauvaises nouvelles de deux costez, AMYOT, *Anton.* 37. Cette genereuse jeunesse desdaignant tout aultre joug que de la vertu..., MONT. I, 151. Le bon chevalier estoit pris, et par sa hardiesse; toutes fois il y avoit eu de la jeunesse meslée parmy, *Hist. du chev. Bayard*, p. 76, dans LACURNE. Jeunesse qui veille et vieillesse qui dort, c'est signe de mort, OUDIN, *Curios. franç.* Ce que aprent poullain en jeunesse, Tout ce veut il maintenir en vieillesse, *Médecine des chevaux*, p. 17, dans LACURNE. Jeunesse oiseuse, vieillesse disetteuse, COTGRAVE. Un tas de jeunes gens folles, DU BELL. III, 76, *recto*. Donne que les esprits de ceux que je soupire N'esprouvent point, Seigneur, ta justice et ton ire; Rens les purifiez par ton sang precieux, Cancellé leurs pechez et leurs folles jeunes gens, DESPORTES, *Œuvres chrétiennes, plainte*.

— ÉTYM. *Jeune*, et la finale substantive *esse*, comme *sagesse*, de *sage*, etc.

Émile Littré,

Dictionnaire de la langue française, 1863-1873

(t. III, 1863, p. 186 col. 3-p. 187 col. 3, puis p. 188 col. 1-3)

JEUNE. adj. des 2 g. (du lat. *juvenis*, même signif. de *juvare*, aider). Peu avancé en âge. Un jeune enfant. Un jeune garçon. Une jeune fille. Un jeune homme. Une jeune femme. Un tout jeune avocat. Un jeune médecin. Il s'est marié fort jeune. Cet homme commence à n'être plus jeune. Il fait le jeune homme. C'est un jeune fou. Il est plus jeune, moins jeune que moi de deux ans. Quel est le plus jeune des deux? Ces veuves *jeunes* et riantes. (Boss.) Y eut-il jamais de *jeune* prince plus aimable? (Fléch.) Cette explication peut faire connaître combien la lecture des romans est dangereuse aux *jeunes* personnes du sexe, dont le cerveau est fort tendre. (Condill.) Ce *jeune* homme, d'une très-grande espérance,

fut tué à la tête de sa troupe. (Volt.) C'est là qu'on trouve le courage des *jeunes* guerriers toujours adouci par la sagesse consommée des vieillards. (Barth.) Certains désirs de plaire que le monde pardonne aisément aux *jeunes* personnes. (Fléch.) On fixait les yeux chez le *jeune* et bel officier. (Defauconpret.) Elle est plus souvent une vertu surtout dans les *jeunes* gens. (J.-J. Rouss.) Un vieillard en *jeune* homme, un *jeune* homme en vieillard. (Boil.)

« Un *jeune* homme toujours bouillant dans ses caprices,
Est prompt à recevoir l'impression des vices,
Est vain dans ses discours, volage en ses désirs,
Rétif à la censure et fou dans ses plaisirs. »

(BOILEAU.)

— Se dit des animaux par rapport à l'âge qu'ils ont accoutumé de vivre. Un jeune chien. Un jeune cheval. Un jeune loup. Une jeune chèvre. Une jeune vache. Un jeune oiseau.

« S'éveillant avec la nature,
Le *jeune* oiseau chantait sous l'aubépine en fleurs,
Sa mère lui portait la douce nourriture,

Mes yeux se sont mouillés de pleurs. »

(SOMET.)

— Se dit aussi des plantes. Une jeune plante. Un jeune arbre. Un jeune chêne. Une jeune vigne. Un jeune rosier. Cet arbre est trop jeune pour être replanté. Cet arbre quoique jeune a donné de beaux fruits.

— Enfin il se dit de tout ce qui vient de naître, de pousser, de prendre existence, qui est peu avancé dans le cours de sa durée. La nature était toute *jeune* encore à l'avènement de l'homme (Ch. Nod.) Ni le naissant émail d'une *jeune* prairie. (Mme Deshoul.)

— Qui a la fraîcheur, la vigueur, les qualités de la jeunesse. Vous êtes encore jeune. Dans un âge avancé, il a le visage aussi jeune que s'il n'avait que vingt ans. Il a la voix jeune, l'humeur jeune.

— Se dit par rapport aux emplois, aux dignités qu'on ne donne ordinairement qu'à des hommes faits ou à des personnes déjà avancées en âge. Ce précepteur est bien jeune. Il est bien jeune pour un emploi si important. Il a été fait chancelier bien jeune. Un jeune maréchal de France. Un jeune pape.

« Je suis *jeune*, il est vrai, mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années. »

(CORNEILLE.)

— Qui a l'inexpérience de la jeunesse. C'est un homme bien jeune malgré son âge.

— Étourdi, évaporé, qui n'a point l'esprit mûr. Qu'il est jeune! Je crois qu'il sera toujours jeune. C'est un jeune étourdi. Un jeune évaporé. Cet homme sera jeune toute sa vie. Il a fait là un tour de jeune homme. Il y a des gens plus longtemps jeunes que d'autres.

— Qui appartient, qui est propre à la jeunesse. De jeunes désirs. De jeunes ardeurs. Cette pensée enflammait son jeune courage.

« Entre tous ces amants dont la *jeune* ferveur,
Adore votre fille et brigue ma faveur. »

(CORNEILLE.)

L'Académie en réprochant le mot de *ferveur*, qui n'est admis que dans la langue de la dévotion, approuve, dans cet exemple, l'épithète *jeune*. Voltaire observe que le mot *jeune* convient très-bien aux passions de la jeunesse. On dira bien mes *jeunes amours*, mais non pas ma *jeune colère*, ma *jeune haine*. Pourquoi? parce que la *colère*, la *haine* conviennent aussi à l'âge mûr et que l'amour est plus le partage de la jeunesse. Cette opinion de Voltaire trouverait dans notre école romantique plus d'un contradicteur.

— Avoir le *goût jeune*, les *goûts jeunes*. Conserver, quoique avancé en âge, les inclinations de la jeunesse. Sous des dehors différents, et que la bienséance seule a changés, vous voyez le même goût pour le monde, les mêmes penchants, la même vivacité pour les plaisirs, un cœur *jeune* encore ans un corps changé et effacé. (Fléch.)

— Se dit aussi de l'âge. Dans mon jeune âge. Dans mes jeunes ans. Dans mes jeunes années. La jeune saison. Dès ses plus jeunes ans. Dans sa jeune saison. Combien dans nos *jeunes* ans la raison, l'amitié, l'honneur, t'inspirèrent pour moi de craintes que l'aveugle amour me fit mépriser. (J.-J. Rouss.) Comme il ne perdit pas ses *jeunes* années dans la mollesse et la volupté, il n'a pas été contraint de passer ses dernières dans l'oisiveté et dans la faiblesse. (Fléchier.) La vie *jeune* laissée à elle-même sous les premiers effets de la campagne, du printemps, se ranimait; tout m'indiquait depuis quelques jours que j'allais recouvrer la vue. (J. Norwich.)

« J'ai perdu dans la fleur de leur *jeune* saison

- Dix frères... quel espoir d'une illustre maison! » (RACINE.)
- *Jeune personne*. Jeune homme ou jeune fille. Particulièrement jeune fille. Le serin fait l'amusement de toutes les *jeunes* personnes (Buff.)
- Fig. et fam. *Une jeune barbe*. Un jeune homme. Il veut décider de tout, et ce n'est qu'une jeune barbe. || *Il a la barbe trop jeune*. Se dit d'un jeune homme qui veut faire des choses qui demandent plus d'expérience, plus de maturité qu'on en peut avoir à son âge.
- *Cette couleur est jeune*. Elle ne convient qu'à des personnes jeunes. Cette couleur est trop jeune pour moi.
- Prov. *Il est fou comme un jeune chien*. Il est étourdi, folâtre. || *Jeune chair et vieux poisson*. La viande des jeunes bêtes est la plus délicate, et les plus grands poissons sont ordinairement les meilleurs. || *Aussitôt meurent jeunes que vieux*. Personne ne peut compter sur une longue vie. || *Jeune procureur et vieil avocat*. Un procureur doit être actif et un avocat réfléchi. || *Le reste en sera bien jeune*. Il en restera bien peu.
- Épithète ou surnom pour distinguer deux personnes. Plusieurs rois de France sont surnommés le jeune. Thierry le Jeune. Dagobert le Jeune. Louis le Jeune.
- Cadet, par opposition à Aîné. Un tel, le jeune. Richard jeune, médecin. || Par opposition à Ancien, pour distinguer quelques personnages historiques. Pline le Jeune. Denys le Jeune.
- *Jeune Europe*. Société formée par les républicains de tous les pays après 1830, et dirigée par un comité central composé des députés de toutes les nations. Cette société, qui d'ailleurs ne s'est montrée que peu, n'a plus donné signe de vie depuis 1836. || D'autres sociétés analogues et composant ensemble la *Jeune Europe* s'étaient formées dans chaque nation sous le nom de Jeune France, Jeune Italie, Jeune Suisse, Jeune Allemagne, Jeune Pologne, Jeune Espagne. Elles se sont dissipées partout, traquées qu'elles étaient par les pouvoirs et trahies par leurs propres membres. || *Jeune France, Jeune Allemagne*. Parti social et littéraire qui veut reconstituer sur de nouvelles bases la société, la littérature, tout en un mot, jusqu'à la religion. Ce parti-là ne conspire pas dans l'ombre; il agit au grand jour, mais il n'en est pas moins redouté, surtout en Allemagne.
- Substantiv. *Jeunes de langues*. Jeunes gens que quelques gouvernements entretiennent pour apprendre les langues orientales et devenir par la suite drogman.
- Forêts. Les baliveaux de l'âge du taillis, par opposition aux baliveaux modernes qui ont deux ou trois âges, et aux baliveaux anciens qui ont plus de trois âges.
- Hist. ecclés. Se disait de celui qui avait reçu les ordres mineurs. || Féod. Les jeunes d'un duc, d'un comte. || Se disait, par extension, de tout Apprenti. Les jeunes du tailleur. || *Le jeune du moulin*. Le garçon meunier.

JEUNESSE. s. f. (du lat. *juventa*, même signif.) Période de la vie qui se caractérise par une vigueur et un développement continu, et qui, commence après l'adolescence, en général à la vingtième année, chez l'homme, et se continue jusqu'à la trentième. Chez la femme, elle commence de meilleure heure et finit plus tôt aussi. L'accroissement en hauteur est terminé, le sujet se complète et se polit, pour ainsi dire, et les facultés génératrices commencent alors à se manifester, lorsqu'une éducation fâcheuse ne les a pas éveillées avant le temps. Si les changements physiques de la jeunesse sont moins tranchés que ceux des périodes précédentes, les phénomènes vitaux s'exécutent néanmoins avec une activité remarquable, qui devient souvent cause de maladie, sans parler des désordres auxquels peut donner lieu l'exagération des actes intellectuels et moraux qui se montrent fréquemment alors. Chez les sujets sains et bien constitués, les caractères de la jeunesse, sauf les différences de tempérament, sont : une grande expansion du système sanguin, d'où résultent la rondeur des formes, la vivacité du coloris, la résistance au froid, une activité et une énergie notables des organes digestifs, qui rendent la réparation rapide et les fluides circulants abondants et riches; enfin les poumons aussi jouent avec aisance et puisent dans l'air atmosphérique des flots d'élément vital. Première jeunesse. Tendre jeunesse. Vive jeunesse. Fraîche jeunesse. Verte jeunesse. Belle jeunesse. Jeunesse fragile, florissante, frivole, légère, vive, folâtre, effrénée, bruyante, active, étourdie, ardente, pétulante, fouguese, impatiente, inquiète, bouillante, riante, joyeuse, facile, indocile, téméraire, courte, fugitive, imprudente. La jeunesse passe bien vite. Dans sa première jeunesse il était toujours malade. Il a toute l'ardeur de la jeunesse. La vigueur, le feu, les feux, les ardeurs de la jeunesse. La fraîcheur, l'éclat de la jeunesse. Les plaisirs de la jeunesse. Cet homme dut avoir

une jeunesse bien vigoureuse. Les fautes, les égarements de la jeunesse. Les erreurs, les folies de la jeunesse. Il eut une jeunesse bien folle, bien étourdie. Il a voyagé pendant toute sa jeunesse. Il a fait bien des traits de jeunesse.

— Périph. poét. Le jeune âge. La belle saison. La jeune saison. L'aurore de la vie. Le matin de la vie. Le printemps de la vie. Le printemps de l'âge. Le printemps de nos jours. La fleur de la jeunesse. Les roses de la jeunesse. Les roses du jeune âge. La saison des ris, des grâces, des amours. Les premiers ans. A trente ans passés, son visage est celui d'un homme dans sa perfection, et joint au feu de la *jeunesse* la majesté de l'âge mûr. (J.-J. Rouss.) Ce touchant spectacle lui rappelait vivement les premiers temps de sa *jeunesse*. (Id.) Trois puissants princes voulant se prévaloir de son extrême *jeunesse*, conspirèrent sa ruine presque en même temps. (Volt.) Le dernier rejeton de tant de rois et de tant d'infortunes consumait sa *jeunesse* auprès de son père retiré à Rome. (Id.) Fuyez les dangers de votre *jeunesse*. (Fén.) On publia que la *jeunesse* des rois devait avoir de plus nobles amusements que des pratiques de piété. (Mass.) M. de Turenne a eu dans sa *jeunesse* toute la prudence d'un âge avancé, et dans un âge avancé, toute la vigueur de la jeunesse. (Fléch.) Les malheurs de la maison de Madame n'ont pu l'accabler dans sa première *jeunesse*. (Boss.) Les torts de la *jeunesse* laissent des impressions qu'on retrouve longtemps après s'être corrigé. (Mme de Flahaut). Solon employa une partie de sa *jeunesse* à voyager en Égypte. (Fén.) Le père et la mère, avec un sourire d'attendrissement, regardaient ces scènes naïves et l'intéressant contraste de la gracieuse *jeunesse* de leurs enfants et de la vieillesse chenue de leurs hôtes. (Chateaub.) Dans la *jeunesse*, les hommes se livrent au plaisir et à la dissipation. (Duclos.) L'amour est une passion qui accompagne et qui enflamme la *jeunesse*. (A. Libes.)

« Assez dans les forêts mon oisive *jeunesse*,
Sur de vils animaux a montré son adresse. »

(BOIL.)

« Il a choisi cet âge où brille l'innocence,

Où la *jeunesse* en fleurs s'échappe de l'enfance. » (BAOUR-LORMIAN)

— Se dit des animaux. Ce chien était très folâtre dans sa jeunesse. Les chats sont très amusants dans leur jeunesse. Parmi ces êtres éphémères (les insectes), se doivent voir des *jeunesses* d'un matin et des décrépitudes d'un jour. (B. de St-P.)

— Se dit aussi des arbres. L'arbre le plus caduc porte à la fois la vieillesse dans son cœur et la *jeunesse* sur sa tête. (B. de St-P.) La puissance végétale s'y montre à la fois dans une *jeunesse* toujours verdoyante, et dans la sombre majesté de l'âge avancé. (Id.) Et ces jolis châtaigniers rians de *jeunesse*, et ces aunes que la nature a paré d'un brillant vernis! (Roques.)

— Collectiv. Ceux qui sont dans l'âge de la jeunesse, et même ceux qui sont encore dans l'enfance. Enseigner, corriger, élever la jeunesse. Il ne faut pas tant de liberté à la jeunesse. Donner de l'instruction à la jeunesse. Il faut pardonner bien des choses à la jeunesse. Les écueils où l'ardeur de l'âge et les mauvais exemples poussent une *jeunesse* inconsidérée. (Fléch.) Les plaisirs dont la *jeunesse* abuse. (Boil.)

— Ceux qui sont de l'âge de vingt à trente-cinq ans, ou environ. Jamais on n'a vu de plus belle jeunesse. Aviez-vous beaucoup de jeunesse à votre bal? La jeunesse est adroite, brave, leste, etc. De plaisir la *jeunesse* est toujours idolâtre. (Haum.)

« Que de défauts elle a

Cette *jeunesse*! On l'aime avec ces défauts-là. »

(DUFR.)

— Quelquefois, dans ce dernier sens, le sexe masculin seulement. Toute la jeunesse de la ville s'exerçait au maniement des armes. La fleur de la jeunesse périt dans ce combat. La fleur de la *jeunesse* en tous temps l'accompagne. (Volt.) Ce combat fut un de ceux où l'on eut le plus à déplorer la perte prématurée d'une *jeunesse* florissante inutilement sacrifiée. (Id.) Cette manière basse de plaisanter a passé du peuple à qui elle appartient, jusque dans une grande partie de la *jeunesse* de la cour, qu'elle a déjà infectée. (La Bruy.)

— Vigueur qui se conserve dans les hommes après que le temps ordinaire de la jeunesse est passé. Malgré les ans, la *jeunesse* fleurie s'était renouvelée sur son visage. (Fén.) Une vie sobre, modérée, simple, exempte d'inquiétude et de passions, réglée et laborieuse, retient dans les membres d'un homme sage la vive *jeunesse*, qui, sans cette précaution, est toujours prête à s'envoler sur les ailes du temps. (Id.)

— Avoir un air de *jeunesse*. Paraître encore jeune, quoique l'on soit déjà d'un certain âge.

— Adv. et fam. *De jeunesse*. Dès la jeunesse. Il est accoutumé à cela de jeunesse. Il sait cela de jeunesse.

— Prov. et fig. *Jeunesse est forte à passer*, ou mieux, *est difficile à passer*. Quand on est jeune, on a bien de la peine à modérer ses passions. || *Il faut que jeunesse se passe*. On doit avoir de l'indulgence pour les fautes que l'inexpérience et la vivacité de la jeunesse font commettre. || *Escompter sa jeunesse*. Mener une vie dissolue de manière à ruiner son tempérament et à être vieux avant l'âge. || *La jeunesse revient de loin*. Les personnes jeunes réchappent souvent des maladies les plus dangereuses. Signifie aussi que la jeunesse peut revenir de grandes erreurs. || *Si jeunesse savait et vieillesse pouvait*. Si la jeunesse avait l'expérience et que la vieillesse eût la force.

— Pop. Une personne jeune et surtout une jeune fille. J'ai rencontré une jeunesse fort jolie. Cette jeunesse-là fait la fière. Cette acception pouvant donner lieu à des équivoques, il vaut mieux s'abstenir d'employer le mot *jeunesse* dans ce sens détourné.

— Myth. Déesse que les romains invoquaient quand ils faisaient quitter la robe prétexte à leurs enfants. Les Grecs l'honoraient sous le nom d'Hébé.

Louis-Nicolas Bescherelle,
Dictionnaire national, 11e éd., 1865

(t. II, p. 292 col. 2-3, puis p. 293 col. 1-2)

JEUNE adj. (jeu-ne — lat. *juvenis*, le même que l'allemand *jung*, russe *iouni*, persan *adjuvan*, sanscrit *yavan*. Selon Pictet, c'est à la racine *yu*, aider, protéger, défendre, qu'il faut rapporter le sanscrit *uyvan* pour *yavan*, ainsi que le prouve le comparatif *yaviyas* et le zend *yava* au nominatif. Ce mot a dû désigner, dans l'origine, le jeune homme, en tant que défenseur naturel de la famille ou du pays. C'est exactement le sens que les Romains donnaient au mot *juvenes*, et Tite-Live appelle ainsi les citoyens propres au service militaire, depuis vingt ans jusqu'à quarante. Le latin *juvenis* trouve également sa racine indigène dans *juvare*, aider, secourir, qui correspond au sanscrit *yu*, *yavay* et au grec *iaomai*; et ainsi se justifie l'étymologie de Varnon, qui fait dériver *juvenis* de *juvando*, *scilicet qui ad eam ætatem pervenit ut juvare possit*). Qui est peu avancé en âge : Un JEUNE enfant. Une JEUNE fille. Un JEUNE professeur. Un JEUNE poulain. Si je suis JEUNE, considère moins les années que les raisons. (Sophocle.) JEUNES ou vieilles, les femmes font bien de se cacher. (Mme Necker)

« Jeunes cœurs sont bien empêchés
A tenir leurs secrets cachés. »

LA FONTAINE.

— Qui est né après un autre, cadet : *Martin JEUNE, marchand de vin*. || Qui est moins ancien qu'un autre de même nom : *Pline le JEUNE Denys le JEUNE*.

— Qui ne date pas de loin, en parlant des choses : *La médecine, si ancienne comme art, est très-JEUNE comme science positive*. (F. Pillon.) *Bien des choses, et des choses excellentes dans l'ordre de l'esprit, sont JEUNES dans le monde*. (Renan.)

« Du despotisme, naît la jeune liberté! »

A. BARBIER.

— Qui appartient à quelqu'un de jeune : *Les premiers livres accordés à l'enfance ne devraient tendre qu'à fortifier sa JEUNE raison*. (L. Figuié.)

« Frère, ta langue est jeune et facile à mentir. »

A. DE MUSSET.

|| Qui convient à la jeunesse : Cette couleur est trop jeune pour moi. || *Qui a les caractères, la vigueur, l'entrain de la jeunesse : On peut être JEUNE à quarante ans, et déjà vieux à vingt-cinq*. (Laténa.) *Il n'y a de bon, dans l'homme, que ses JEUNES sentiments et ses vieilles pensées*. (J. Joubert.) *On ne naît pas JEUNE en France, mais on le devient*. (Michelet.)

« Le cœur est toujours jeune, et peut toujours saigner. »

V. HUGO.

|| Simple, naïf, crédule : *Vous croyez cela? Que vous êtes JEUNE!* || *Jeune âge, Jeune ans, Jeune saison*, Enfance et jeunesse : *La simplicité sied à la pudeur du JEUNE ÂGE* (G. Sand.).

— *Jeune homme*, Homme de dix-huit à vingt-cinq ans environ : *Les premiers jours du printemps ont moins de grâce que la vertu naissante d'un JEUNE HOMME.* (Vauven.)

« *Le jeune homme*, toujours bouillant dans son caprice,
Est prompt à recevoir l'impression du vice. »

BOILEAU.

« *Un jeune homme* est souvent indiscret, vain, léger;
Mais, quand le cœur est bon, tout peut se corriger. »

GRESSET.

|| Pop. *Avoir son petit jeune homme*, Etre un peu gris : *Un individu en blouse, qui semblait AVOIR SON PETIT JEUNE HOMME, fut expulsé avec force, parce qu'il avait fait du bruit.* (Gér. de Nerval.)

— *Jeune fille*, Jeune personne, Fille nubile, mais peu avancée en âge.

— *Jeunes gens*, Jeunes hommes et jeunes filles; pluriel de *jeune homme*, plus usité que *jeunes hommes* : *Les temps calmes veulent des vieillards, les révolutions veulent des JEUNES GENS.* (Lamart.)

« Il faut avec vigueur rangés les *jeunes gens*. »

MOLIÈRE.

— *Jeune-France*, Jeunes gens ardemment épris des idées libérales ou d'idées nouvelles dans un genre quelconque : *Il fallait être, en effet, de biens grands bohémiens et d'incorrigibles libéraux, et des JEUNE-FRANCE bien indomptés, pour ne pas être vaincus par tant de belles et bonnes grâces.* (J. Janin.)

— *La Jeune Italie*, Célèbre association fondée par Mazzini.

— *Dans le jeune temps de*, Au temps de la jeunesse de : *DANS NOTRE JEUNE TEMPS, les choses se passaient tout autrement.*

— Fam. *Avoir la barbe trop jeune*, Etre trop jeune pour se permettre certaines choses : *TU AS LA BARBE TROP JEUNE pour t'attaquer à moi.*

— Prov. *Jeune procureur et vieil avocat*, Un procureur doit être jeune et actif, un avocat vieux et expérimenté. || *Jeune chair, vieux poisson*, Les animaux de boucherie, le gibier, la volaille doivent être mangés jeunes; mais le poisson doit être mangé gros, et partant vieux.

— Législ. *Jeunes détenus*, Jeunes gens mineurs, mais âgés d'au moins seize ans, qui ont subi une condamnation et sont détenus dans des maisons spéciales.

— Théâtre. *Jeune premier, jeune première*, Acteur, actrice qui joue les rôles d'amoureux, de jeunes filles distinguées.

— Eaux et for. Se dit des baliveaux de l'âge du taillis.

— Substantiv. Personne jeune : *Les JEUNES poussent les vieux.*

« Tu murmures, vieillard! vois ces jeunes mourir,

Voit les marcher, vois les courir

A des morts, il est vrai, glorieuses et belles,

Mais sûres, cependant, et quelquefois cruelles. »

LA FONTAINE.

— Féod. Officier subalterne d'un seigneur : *Les JEUNES d'un comte.*

— Administr. *Jeunes de langues*, Jeunes gens entretenus aux frais du gouvernement, pour étudier les langues orientales, afin de pouvoir un jour servir d'interprètes.

— Zool. Animal non encore adulte : *Le soin des JEUNES occupe longtemps les femelles.*

— Encycl. Théâtre. *Jeunes premiers, jeunes premières.* V. AMOUREUX.

— HIST. *Jeune-France.* V. FRANCE (Jeune-).

— *Jeune Italie.* V. ITALIE.

— Administr. *Jeunes de langues.* Les *jeunes de langues* sont nommés par le ministre des affaires étrangères. Ils ne peuvent être admis que de huit à douze ans, et on les choisit de préférence parmi les fils, petit-fils ou neveux des secrétaires interprètes.

L'institution des *jeunes de langues* est de date fort ancienne. « Réglementée, dit M. de Vallat, par les arrêts du conseil des 18 novembre 1669 et 31 octobre 1670, elle fut modifiée par celui du 7 juin 1718. À cette époque, l'État faisait simultanément les frais de

l'éducation de dix *jeunes* Orientaux au Collège des jésuites à Paris, et de douze enfants français aux couvents de Constantinople et de Smyrne. Ce système, qui pouvait avoir pour résultat d'engager l'État dans des dépenses faites pour des enfants qui ne deviendraient jamais capables de le servir utilement dans les emplois qui leur étaient destinés, dut être bientôt abandonné. L'arrêt du conseil du 20 juillet 1721 statua qu'à l'avenir on élèverait dans le Collège des jésuites de Paris, au lieu de douze *jeunes* Orientaux, dix *jeunes* enfants français, de l'âge de huit ans pris dans les familles françaises établies au Levant ou faisant en France le commerce des Échelles, et que ces enfants, après avoir reçu à Paris une première éducation et suivi un cours d'arabe et de turc, seraient ensuite envoyés au Collège des capucins à Constantinople, pour se perfectionner dans l'étude des langues orientales, de manière à devenir aptes à l'emploi de drogman. » Le collège spécial de Constantinople a disparu, par suite des modifications nombreuses apportées à notre système consulaire au Levant. Aujourd'hui, les *jeunes* de langues, en sortant de l'école du drogmanat, attachée au lycée Louis-le-Grand à Paris sont ordinairement envoyés à Constantinople ou dans les consulats généraux d'Orient pour y terminer leur éducation. Ils portent le titre d'élèves drogman.

— Allus. littér. « Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées, La valeur n'attend pas le nombre des années, » vers de Corneille, dans le *Cid*. V. ÂME.⁵

JEUNESSE s. f. (jeu-nè-se — rad. *jeune*). Âge des jeunes gens, époque de la vie intermédiaire entre l'enfance et l'âge mûr : *Première JEUNESSE. Tendre JEUNESSE. La fleur de la JEUNESSE. Le feu, les passions, les égarements de la JEUNESSE. Une folle JEUNESSE. L'esprit de l'homme n'est malléable que dans sa JEUNESSE.* (Pythagore.) *À peine avon-nous passé la JEUNESSE, que nous nous trouvons dans la vieillesse.* (Mme de Sév.) *On aime dans la JEUNESSE le courage improvisé et la prudence acquise.* (La Rochef-Doud.) *La vieillesse chagrine est le résultat d'une JEUNESSE mal cultivée.* (De Ségur.)

« Sur les ailes du temps la jeunesse s'envole. »

DELILLE.

|| État d'une personne jeune, avantages dont elle jouit : *Peut-être n'y a-t-il rien de plus grand sur la terre que le sacrifice que fait un sexe délicat de la beauté et de la jeunesse, pour soulager, dans les hôpitaux, ce ramas de toutes les misères humaines.* (Volt.) *La plus triste des morts, c'est la mort de la JEUNESSE.* (J. Janin.)

« La jeunesse en sa fleur brillait sur son visage. »

BOILEAU.

« Ta jeunesse sera flétrie
Avant l'herbe de la prairie,
Avant le pampre du coteau. »

MILLEVOYE.

|| Vie, conduite d'une personne jeune : *Avoir une JEUNESSE orageuse. Pour une mère, la plus douce récompense de sa vertu est de pouvoir proposer pour modèle sa JEUNESSE à sa fille.* (Mme de Genlis.)

— Jeunes gens, personnes qui n'ont pas atteint l'âge mûr : *La JEUNESSE des écoles. Se consacrer à l'éducation de la JEUNESSE. La JEUNESSE vit d'espérance, la vieillesse de souvenir.* (Montaigne.) *La JEUNESSE est présomptueuse et la vieillesse est timide; l'une veut vivre, l'autre a vécu.* (Mme Roland.) *On doit encore plus de respect à la JEUNESSE qu'à la vieillesse.* (V. Hugo.)

5. Nous ne reproduisons pas les rubriques qui suivent, consacrées à diverses institutions théâtrales : « Jeunes-Artistes (théâtre des) » ; « Jeunes-Comédiens (Théâtre des) » ; « Jeunes-Élèves (Théâtre des) » ; ni celles consacrées aux œuvres : *La Jeune Sibérienne* (nouvelle de X. de Maistre, 1815); *Le Jeune Imposteur* (roman de F. Reynolds, 1834); *Le Jeune Menuisier* (roman de L. Tieck, 1836); *Le Jeune Vieillard* (comédie en trois actes de Le Sage, 1722); *Le Jeune Savant* (comédie de Lessing, 1750); *La Jeune Femme colère* (comédie en un acte et en prose de C-G. Étienne, 1804); *La Jeune Femme colère* (opéra-comique en un acte, de Boieldieu, 1805); *Le Jeune Homme en loterio* (comédie en un acte et en prose d'Al. Duval, 1821); *La Jeune Indienne* (comédie de Chamfort), *Le Jeune Henri* (opéra comique en deux actes, paroles de Bouilly et musique de Méhul, 1797); *La Jeune Fille aux yeux noirs* (paroles de Bétourné, musique de Labarre, 1834); *La Jeune Fille qui pleure son oiseau mort* (tableau de Greuze, 1765).

« La jeunesse se flatte et croit tout obtenir. »

LA FONTAINE.

« La jeunesse imprudente aisément se trahit. »

VOLTAIRE.

— Pop. Jeune homme, jeune fille : *Voyez comme c'est gai, cette JEUNESSE-là! Les robes trop riches ont des inconvénients sérieux pour une JEUNESSE.* (J. Janin.)

— Par anal. Jeune âge d'un animal : *L'âne ne manque pas de grâce dans sa JEUNESSE. Parmi ces êtres éphémères se doivent voir des JEUNESSES d'un matin et des décrépitudes d'un jour.* (B. de St-P.) || Jeune âge des végétaux : *La JEUNESSE des plants d'une vigne.* || Premier temps des choses, temps qui en précède d'autres : *L'automne, c'est la JEUNESSE de l'hiver avec des restes de l'été.* (A. Fée.) *L'antiquité est la JEUNESSE du monde.* (H. Taine.)

— Fig. Vigueur, activité, éclat; énergie et fraîcheur des sentiments : *La sensibilité et l'imagination entretiennent la JEUNESSE immortelle de l'âme.* (Mme de Staël.) *Les fortunes ont leur JEUNESSE, leur décrépitude et leur mort.* (Thiers.)

« Combien peuvent sur nous, pour guérir toute peine,
Ces deux signes jumeaux de paix et de bonheur,
Jeunesse de visage et jeunesse de cœur! »

A. DE MUSSET.

— Air de jeunesse, Apparence extérieure qui fait croire jeune une personne qui ne l'est plus : *La petitesse de la taille contribue à donner un AIR DE JEUNESSE aux personnes d'un âge mûr.*

— *Seconde jeunesse*, Renouveau de vigueur et de santé qui se produit dans un âge avancé.

— Prov. *Il faut que jeunesse se passe*, Les fautes de la jeunesse doivent être excusées, parce qu'elles appartiennent plutôt à la légèreté de l'âge qu'à la malice de la volonté : *Il n'a que vingt ans; IL FAUT QUE JEUNESSE SE PASSE.* (Scribe.) || *Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait*, Les jeunes gens manquent d'expérience et les vieillards de force. || *La jeunesse revient de loin*, Proprement, Les jeunes gens se tirent, par la vigueur de l'âge, de maladies qui semblaient mortelles. Se dit aussi pour marquer que les jeunes gens sont capables de revenir au bien après de grands écarts.

— Antiq. rom. *Prince de la jeunesse.* V. PRINCE.

— Hist. *Jeunesse dorée*, Jeunes élégants qui se formèrent en faction réactionnaire après le 9 thermidor, sous l'influence de Fréron, et parmi lesquels on comprenait les incroyables, les merveilleuses, etc. || Jeunesse élégante d'une époque quelconque.

— Loc. adv. *De jeunesse*, Dès la jeunesse, dès un âge peu avancé : Etre accoutumé DE JEUNESSE à supporter la fatigue. En Perse, on exerce les loups DE JEUNESSE à la danse. (Buff.)

— Encycl. Physiol. *La jeunesse!* quels rêves poétiques n'éveillent pas ce simple mot! Échappé à la faiblesse de l'enfance, riche de souvenirs sans remords, d'espérances exemptes de craintes, initié aux ardeurs de la passion sans en connaître ou en soupçonner les illusions ou les déboires, le jeune homme se sent enfin vivre tout entier. Chaque idée nouvelle est une découverte, chaque gorgée d'air est une nourriture enivrante qui dilate la poitrine, exalte les sens, fait battre le cœur, amène une larme dans l'œil de l'adolescent fier de se sentir fort, heureux de se sentir vivre, brûlant de communiquer sa vie et de l'épancher au-dehors. Aussi, comme dit Walter Scott : « Il existe entre les jeunes gens une sorte de franc-maçonnerie qui leur apprend à s'apprécier mutuellement, sans qu'ils aient besoin de bien longs entretiens, et qui leur fait faire connaissance et les met à l'aise les uns avec les autres en très-peu de temps. Ce n'est que lorsque nous avons puisé la dissimulation dans le commerce du monde, que nous apprenons à cacher notre caractère, à le dérober aux observations et à déguiser nos véritables sentiments à ceux avec qui nous sommes en relation. » Tel est, en effet, la naïve et confiante jeunesse. Aussi, comme nous comprenons les malédictions d'Alfred de Vigny contre « celui qui attriste la jeunesse d'un peuple! Quand les rides sillonnent le front de l'adolescent, on peut dire hardiment que le doigt d'un tyran les a creusées. Les autres peines du jeune âge lui donne le désespoir, et non la consternation. Voyez passer en silence, chaque matin, ces étudiants, tristes et mornes, dont

le front est jauni, dont la démarche est lente et la voix basse; on croirait qu'ils craignent de vivre et de faire un pas vers l'avenir. Qu'y a-t-il donc en France? Un homme de trop. »

Pour le médecin, le mot *jeunesse*, presque synonyme d'adolescence, n'en diffère que par des limites assez incertaines. Hippocrate et Aristote, qui fixaient à soixante-dix ans la durée moyenne de la vie, donnaient pour dernière limite de la *jeunesse* l'âge de trente-cinq ans. Ils admettaient que le corps ne se développe que jusqu'à cette époque de la vie, après laquelle commençait le dépérissement. L'opinion d'Hippocrate et d'Aristote peut être exacte si l'on considère en général l'espèce humaine dépourvue de tout état morbide acquis ou originaire; mais que de jeunes gens déjà vieux à trente-cinq ans! Que de vieillesses prématurées engendrées par le vice, sans compter les cas nombreux de dépérissement dus à un germe transmis par l'hérédité!

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'après l'âge de trente-cinq ans le corps peut augmenter beaucoup en embonpoint, surtout chez les femmes après la ménopause; mais il n'augmente pas en vigueur. Il s'opère en nous une véritable révolution; les passions et les habitudes changent par suite des modifications physiologiques subies par l'économie.

Le corps humain, en arrivant à l'âge de l'adolescence, est doué, dans tous ses tissus, d'une certaine force ou excitabilité vitale qui doit durer jusqu'à un terme plus ou moins éloigné, mais, pour ainsi dire, déterminé d'avance par la quantité plus ou moins grande de cette force vitale. Celle-ci dépend en grande partie des parents et des races; car la vigueur et la faiblesse sont également transmissibles par l'hérédité. Or, selon que l'excitabilité initiale des tissus sera épuisée plus ou moins rapidement, la vieillesse et la décrépitude seront plus précoces. Il résulte de là que la vie et la succession des âges qui la composent peuvent être accélérées ou retardées; et les causes les plus destructives de la force vitale agissent principalement pendant la *jeunesse* : tels sont les excès dans l'alimentation, les abus de la faculté génératrice, etc. On conçoit donc qu'on pourra ménager cette excitabilité vitale en menant une vie régulière, en observant un régime alimentaire sain, la continence et le repos. De cette façon, la déperdition des forces sera lente, la vie sera prolongée.

Il ne faudrait pas croire qu'il existe une certaine somme limitée de forces vitales de l'économie, et que la mort arrive après que celles-ci sont épuisées; il n'en est pas ainsi, car nous avons deux fonctions destinées à entretenir et à renouveler ces forces, la nutrition et la respiration; et les forces vitales sont d'autant plus énergiques que celles-ci sont plus actives. Or, cette activité s'observe principalement pendant la *jeunesse*. La complexion propre à cet âge est ordinairement sanguine, le visage est d'un teint vif et animé; la peau est souple, lisse, moite et bien tendue; les chairs sont à la fois fermes et élastiques; elles ont un brillant embonpoint, sont très-perméables ou spongieuses, à cause de la multitude de vaisseaux qui les traversent. Aussi, la circulation s'opère avec une vivacité et une aisance toute particulière. Le pouls est vif et plein; un sang brillant et riche porte la chaleur et l'énergie jusqu'aux extrémités les plus éloignées; de là naissent cette liberté heureuse, cette promptitude alacrité de tous les actes de l'organisme. Un appétit très-ouvert exige beaucoup de nourriture pour fournir, d'ailleurs, à l'accroissement en densité de toutes les parties, et à la réparation des pertes, suite du mouvement impétueux de la vie. La digestion s'exécute sans peine, et un sommeil doux, profond, vient favoriser encore le jeu de l'organisme, toutes choses qui manquent aux vieillards (Virey). Cette surabondance de vie qui règne dans tout l'organisme se porte principalement aux organes génitaux, qui étaient jusque-là restés comme endormis; de là ce désir effréné et presque insurmontable des plaisirs de l'amour, désir sans cesse entretenu par une sécrétion continuelle des humeurs prolifiques. L'état physique est caractérisé par un développement considérable des parois thoraciques; les épaules s'élargissent, les poumons augmentent de volume et la respiration devient plus active et plus complète. Avec ce développement du système respiratoire coïncide celui du système artériel. Le sang devient plus riche, plus abondant, et, de là, une prédisposition à la phthisie, aux inflammations, et, en général, à toutes les affections pulmonaires. Les hémorragies du nez, des vaisseaux bronchiques et pulmonaires, les érysipèles, les phlegmasies cutanées sont encore la conséquence de cette circulation active et abondante qui caractérise l'époque de la *jeunesse*. Le moyen de combattre ces affections est la saignée générale et l'usage des débilitants. Enfin, un dernier vice inhérent à la *jeunesse*, et peut-être

le plus fâcheux de tous, c'est de contracter, lorsque ses passions sont comprimées, la terrible habitude de la masturbation.⁶

Pierre Larousse,
Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle, 1865-1876
(t. IX, p. 985 col. 2-4, puis p. 987 col. 4-p. 988 col. 2)

JEUNE, adj. de tout g. En parlant des personnes, qui n'est guère avancé en âge. Qui a encore quelque chose de la vigueur et de l'agrément de la jeunesse. Étourdi, évaporé. Cadet. *Un tel, le jeune*. Il se dit aussi des bêtes par rapport à l'âge qu'elles ont accoutumé de vivre. *Un jeune chien*. Il se dit encore des arbres et des plantes.

JEUNESSE, s. fém. Partie de la vie de l'homme qui est entre l'enfance et l'âge viril. Ceux qui sont dans l'âge de la jeunesse, et même ceux qui sont de l'âge de vingt ans à trente-cinq, ou environ. Imprudence et folie de la jeunesse. *C'est une jeunesse qu'il lui faut pardonner*.

[Barbou frères, imprimeurs-libraires],
Nouveau Vocabulaire français rédigé sur le [...] Wailly, 14e éd., 1867
(p. 388 col. 2, puis p. 389 col. 1)

JEUNE. Adjectif des deux genres. Quand *jeune* est précédé de l'article, il a des sens différents, suivant qu'il est placé avant ou après son substantif. *Le jeune Scipion*, signifierait que Scipion n'était pas âgé; *Scipion le jeune* se dit pour le distinguer de l'ancien. — Quand cet adjectif est sans modificatif, il se met toujours avant son subst. : *Un jeune médecin, un jeune garçon, une jeune fille*. Quand il est modifié par quelque adverbe de comparaison, comme, *très, fort, bien*, etc., il peut se mettre avant ou après : *C'est un garçon très-jeune, c'est un très-jeune garçon. Un médecin fort jeune, un fort jeune médecin*.

Jean-Charles Laveaux,
Dictionnaire raisonné des difficultés [...] de la langue française,
4e éd. revue par Charles Marty-Laveaux, 1873
(p. 415 col. 2)

JEUNE (trop) : Dépourvu d'expérience. — Cela peut se dire à un octogénaire.

JEUNE HOMME (Avoir son) : Etre gris. Mot à mot : avoir bu le broc de quatre litres que les marchands de vin appellent *Petit homme noir*. V. ce mot. — « Chaque fois qu'il rentrait avec son jeune homme. » (Privat d'Anglemont.) — « Un individu en blouse qui semblait avoir son petit jeune homme. » (G. de Nerval.)

JEUNESSE : Fillette. — « Une jeunesse, une marchande de cols. » (Cormon.)

Lorédan Larchey,
Dictionnaire historique d'argot, 7e éd., 1878
(p. 212 col. 1-2)

6. Nous ne reproduisons pas les rubriques qui suivent, consacrées aux œuvres : *La Jeunesse de Madame de Longueville* (V. Cousin); *La Jeunesse de Mazarin* (V. Cousin); *La Jeunesse de Voltaire* (G. Desnoiresterres); *La Jeunesse de Henri V* (comédie en cinq actes et en vers d'Al. Duval, 1806); *La Jeunesse de Goethe* (comédie en un acte et en vers de Louise Colet, 1839); *La Jeunesse* (comédie d'Émile Augier, 1858); *La Seconde Jeunesse* (comédie de Mario Uchard, 1859); *Jeunesse de Bernardo del Carpio* (drame de Lope de Vega); *Les Jeunesses du Cid* (pièce de Guillen de Castro); *La Jeunesse de Richelieu* (drame d'Al. Duval); *La Jeunesse de Mirabeau* (pièce de Aylic Langlé); *La Jeunesse de Louis XI* (drame de Jules Lacroix); *La Jeunesse de Charles-Quint* (opéra comique en deux actes, paroles de Mélesville et Duveyrier. musique Montfort, 1841).

JEUNE. adj. des deux genres. Qui n'est guère avancé en âge. *Un jeune enfant. Un jeune garçon. Un jeune homme. Une jeune fille. Une jeune personne. Une jeune demoiselle. Une jeune femme. Je l'ai connu tout jeune. Elle est trop jeune pour pouvoir se marier. Il s'est marié très jeune. Ce garçon est bien jeune. Un jeune avocat. Un jeune médecin. Des jeunes gens nouvellement mariés. Il fait le jeune homme. Elle fait la jeune, mais elle ne l'est plus. Il commence à n'être plus jeune. Il est jeune d'âge et vieux d'expérience. Un jeune cœur s'enflamme aisément. C'est un jeune fou, un jeune étourdi. Ce sont des jeunes-gens. Il est plus jeune, il est moins jeune que moi de deux ans. Quelle est la plus jeune des trois?*

Il se dit quelquefois par rapport Aux emplois, aux dignités qu'on ne donne ordinairement qu'à des hommes faits ou à des personnes déjà avancées en âge. *Ce précepteur me paraît bien jeune. Il est trop jeune pour un emploi si important. Il a été fait chancelier bien jeune. Il fut maréchal de France très jeune.*

Jeunes de langue, Jeunes gens que quelques gouvernements entretiennent pour apprendre les langues orientales, et devenir capables de servir de drogmans. Dans cette dénomination, *Jeunes* est pris substantivement.

JEUNE, se dit aussi, surtout au sens moral et dans le style élevé, De ce qui appartient, de ce qui est propre à une personne jeune. *De jeunes désirs. De jeunes ardeurs. Cette pensée enflammait son jeune courage.*

Le jeune âge, L'âge, le temps où l'on est jeune. *Dès son plus jeune âge. Dans mon jeune âge.* On dit de même, surtout en poésie, *Jeunes ans, jeunes années, jeune saison. Dès ses plus jeunes ans. Dans ses jeunes années. Dans ma jeune saison.* On dit encore, familièrement, *Dans son jeune temps, dans mon jeune temps, etc.*

Fig. et fam., *Une jeune barbe*, Un jeune homme. *Il veut décider de tout, et ce n'est qu'une jeune barbe.*

Fig. et fam., *Il a la barbe trop jeune*, se dit D'un jeune homme, quand il veut faire des choses qui demandent plus de maturité, plus d'expérience qu'on en peut avoir à son âge.

Cette couleur est jeune, Elle ne convient qu'à des personnes jeunes. *Cette couleur est trop jeune pour moi.*

JEUNE, se dit particulièrement pour Cadet, par opposition à Aîné. *Un tel, le jeune. Dubois jeune, pharmacien.*

Il se dit aussi, par opposition à Ancien, pour distinguer certains personnages historiques. *Pline le jeune. Denys le jeune.*

JEUNE, se dit, par extension, de celui qui a encore quelque chose de l'ardeur, de la vivacité, et de l'agrément de la jeunesse. *Il ne vieillit point, il est toujours jeune.* On le dit, dans le même sens, De ce qui appartient aux personnes. *Il a le visage aussi jeune que s'il n'avait que vingt ans. Avoir la voix jeune. Il a toujours l'esprit jeune, l'humeur jeune, le cœur jeune. Avoir encore le goût jeune, les goûts jeunes*, se dit D'une personne avancée en âge qui conserve les inclinations de la jeunesse.

JEUNE, signifie quelquefois, Étourdi, évaporé, qui n'a point encore l'esprit mûr. *Mon Dieu, qu'il est jeune! Je crois qu'il sera longtemps jeune, qu'il sera toujours jeune.*

JEUNE, se dit également Des animaux, par rapport à l'âge qu'ils vivent ordinairement. *Un jeune chien. Un jeune chat. Un jeune oiseau. Un jeune coq.*

Prov., *Il est fou comme un jeune chien*, se dit D'un jeune garçon étourdi et folâtre.

Prov., *Jeune chair et vieux poisson*, La viande des jeunes bêtes est la plus délicate, et les plus grands poissons sont ordinairement les meilleurs.

JEUNE, se dit pareillement Des arbres et des plantes. *Un jeune chêne. Un jeune noyer. Un jeune arbre. Un jeune arbrisseau. Un jeune bois. Un jeune taillis. Un jeune plant. Une jeune vigne. Une jeune plante.*

Il se dit particulièrement, dans l'Administration forestière, Des baliveaux de l'âge du taillis, par opposition aux *baliveaux modernes*, qui ont deux ou trois âges, et aux *baliveaux anciens*, qui ont plus de trois âges.

JEUNESSE. s. f. Cette partie de la vie de l'homme qui est entre l'enfance et l'âge viril; ou L'état d'une personne jeune. *Durant la jeunesse. La jeunesse passe bien vite. Dans sa première jeunesse. Dès sa plus tendre jeunesse. Dans sa verte jeunesse. La vigueur, le feu, les feux, l'ardeur, les ardeurs de la jeunesse. L'éclat, la fraîcheur de la jeunesse. Les premiers*

temps de la jeunesse. Les plaisirs de la jeunesse. Passer sa jeunesse dans les plaisirs. Du tempérament dont il est, il doit avoir eu une jeunesse bien vigoureuse. Les fautes, les erreurs, les égarements de la jeunesse. Il eut une jeunesse étourdie, une jeunesse folle. Il a employé sa jeunesse à voyager. Il a bien employé sa jeunesse. Il a perdu sa jeunesse. Il a bien fait des traits de jeunesse.

Adverbial. et fam., *De jeunesse, Dès la jeunesse. Il est accoutumé à cela de jeunesse. Je sais cela de jeunesse.*

Prov. et fig., *Jeunesse est forte à passer, ou mieux, est difficile à passer, Dans la jeunesse on a bien de la peine à modérer ses passions. On dit à peu près dans le même sens, Il faut que jeunesse se passe, On doit avoir de l'indulgence pour les fautes que la vivacité et l'inexpérience de la jeunesse font commettre.*

Avoir un air de jeunesse, Paraître encore jeune, quoique l'on soit déjà d'un certain âge.

JEUNESSE, se dit quelquefois Des facultés intellectuelles, des sentiments qui se conservent jeunes même dans un âge avancé. *Il gardait une jeunesse d'esprit, une jeunesse d'imagination rare chez un vieillard. On remarquait chez lui une certaine jeunesse de cœur.*

JEUNESSE, signifie, collectivement, Ceux qui sont dans l'âge de la jeunesse, et même Ceux qui sont encore dans l'enfance. *Enseigner la jeunesse. Corriger la jeunesse. Élever la jeunesse. L'instruction de la jeunesse. Il ne faut pas donner tant de liberté à la jeunesse. Avoir de l'indulgence pour la jeunesse. Il faut pardonner bien des choses à la jeunesse. La jeunesse est folâtre.*

Prov. et fig., *La jeunesse revient de loin, Les personnes jeunes réchappent souvent des maladies les plus dangereuses. Cela se dit aussi pour faire entendre que La jeunesse peut revenir de grandes erreurs, de grands égarements.*

Prov. et fig., *Si jeunesse savait et vieillesse pouvait, Si la jeunesse avait de l'expérience, et que la vieillesse eût de la force.*

JEUNESSE, signifie aussi, collectivement, Ceux qui sont de l'âge de vingt ans à trente-cinq ou environ. *Il y avait à ce bal bien de la jeunesse. Avez-vous jamais vu plus de jeunesse ensemble, de plus belle jeunesse, une jeunesse mieux faite, plus adroite, plus brave, plus leste?*

Il s'entend quelquefois, dans ce dernier sens, Du sexe masculin seulement. *Toute la jeunesse de la ville s'exerçait. On arma toute la jeunesse. La fleur de notre jeunesse a péri dans ce combat.*

Il se dit, quelquefois, populairement, d'Une personne jeune, et surtout d'Une jeune fille. *C'est une jeunesse, une jolie jeunesse. Cette jeunesse-là fait la fière.*

JEUNESSE, se dit aussi, dans un sens analogue au premier, en parlant Des animaux et même des arbres. *Cet animal est très folâtre dans sa jeunesse. On remarque, dans la jeunesse de l'arbre, que...*

[Académie], 7e éd., 1879

(t. II, p. 72 col. 1-2, puis p. 72 col. 3-p. 73 col. 1)

JEUNE (lat. *juvenis*), *adj.* Qui n'est guère avancé en âge. Un homme, un chien, un chêne jeune.

|| Jeunes gens, les personnes qui sont dans la jeunesse. || *Subst.* Faire le jeune, la jeune, affecter des manières qui ne conviennent qu'à la jeunesse. || Qui n'est pas assez avancé en âge pour remplir certains offices. || Qui appartient à la jeunesse. Un visage jeune. || Le jeune âge, l'âge où l'on est jeune. || Fig. Jeune se dit de choses morales et intellectuelles. De ses jeunes erreurs désormais revenu, RAC. || Cadet, par opposition à aîné, à ancien. Pline le jeune. || Par extens. Qui conserve quelque chose de la vivacité et de l'agrément de la jeunesse. Cet homme est toujours jeune. Avoir la voix, le visage jeune. || Avoir les goûts jeunes, conserver, dans un âge avancé, des inclinations de la jeunesse. || Qui n'a point encore l'esprit mûri par l'expérience. || Famil. et par ironie, naïf, simple. || *S. m.* Les jeunes, les hommes peu avancés en âge. || Jeunes de langue, jeunes gens entretenus en France par l'État pour apprendre les langues orientales et devenir drogmans. || Prov. Jeune procureur et vieil avocat, un procureur doit être actif et un avocat réfléchi. On dit de même : Vieux médecin, jeune chirurgien. || Jeune chair, vieux poisson, il faut manger les animaux de boucherie, la volaille, le gibier jeune et les poissons vieux.

JEUNESSE (jeune), *s. f.* Temps de la vie entre l'enfance et l'âge adulte. || État d'une personne jeune. J'admire ton courage et je plains ta jeunesse, CORN. || Famil. De jeunesse, dès la jeunesse. || Avoir un air de jeunesse, paraître encore jeune, quoique l'on soit déjà d'un certain âge. || Fig. Air de jeunesse. La jeunesse en sa fleur brille sur son visage, BOIL. || Seconde jeunesse, l'âge mûr chez les personnes qui ont conservé les goûts et les passions de la jeunesse. || Fig. Jeunesse se dit des qualités intellectuelles qui se conservent même dans un âge avancé. La jeunesse d'esprit, d'imagination, de cœur. || La jeunesse du monde, le temps voisin de l'origine des choses. || Collectivement, ceux qui sont dans l'âge de la jeunesse. || Une personne jeune, et surtout une jeune fille. Une jeunesse. || Jeunesse se dit aussi des animaux, des arbres, du vin, de l'eau-de-vie, etc. || Acte de jeune homme, imprudence, légèreté. Mais qui n'a eu ses jeunesse? BALZAC. || Prov. La jeunesse revient de loin, les personnes jeunes reviennent de maladies dangereuses ou de grands égarements. || Si jeunesse savait et vieillesse pouvait, c'est-à-dire si la jeunesse avait de l'expérience, et que la vieillesse eût de la force. || Il faut que jeunesse se passe, se dit pour excuser les fautes des jeunes gens.

Amédée Beaujean,

Dictionnaire de la langue française, abrégé du Dictionnaire de É. Littré,
7^e éd., 1883

(p. 618 col. 2)

JEUNE [jeun'] *adj.*

[ÉTYM. Du lat. *juvenem*, m. s. Altéré de bonne heure en **jovenem*, §§ 325 et 360, *juevne*, §§ 320, 299 et 291, *juene*, *jeune*, § 369. (Cf. Gindre.)]

|| Qui n'est pas avancé en âge. *Un — enfant. Une — femme. Des jeunes gens. Des jeunes gens nouvellement mariés. Une — fille. Une — personne*, jeune fille ou jeune femme. Loc. prov. *Le diable était beau quand il était —. De jeunes soldats. Jeunes détenus*, mineurs de seize ans détenus par autorité de justice dans une maison de correction. *Un — officier. Quel — étourdi! Il est trop — pour un emploi si important.* | Spécialt. Par opposition à *aîné*. *Celui-ci est l'aîné, celui-là le plus —. Elle est plus — que moi de deux ans.* P. ext. Appellation qu'on donne à certains personnages historiques pour les distinguer d'autres plus anciens portant les mêmes noms. *Pline le Jeune était le neveu de Pline l'Ancien. Louis le Jeune, roi de France* (Louis VII, par opposition à son père Louis VI). || Substantivt. *Il fait le —; elle fait la —. Les jeunes*, les hommes jeunes. *Tu murmures, vieillard : vois ces jeunes mourir*, LA F. Fab. VIII, 1. *Les jeunes de langues*, jeunes gens entretenus par l'État pour apprendre les langues orientales et devenir interprètes. || P. ext. Qui appartient à un jeune homme, une jeune fille. *Le — âge. Les jeunes ans, la — saison*, la jeunesse. *Dès mes plus jeunes ans*, CORN. Pomp. IV, 3. *J'ai perdu, dans la fleur de leur — saison, Six frères*, RAC. Phèd. II, 1. *Dans son — temps*, du temps qu'il était jeune. *Confier en de jeunes mains le sort de l'État. Le plaisir et la gloire Que donnent aux jeunes cœurs la première victoire*, RAC. Baj. I, 1. *Un — cœur s'enflamme aisément. Famil. Une — barbe*, un jeune homme. *Un — visage. De jeunes courages. De ses jeunes erreurs désormais revenu*, RAC. Phèd. I, 1. *Ce costume est trop — pour une personne de son âge.* | *Avoir la voix, le visage —*, la voix, le visage d'un jeune homme. Fig. *C'est un cœur, un esprit resté —*, qui a conservé la vivacité, le charme de la jeunesse. *Ces amants dont la — ferveur Adore votre fille*. CORN. Cid I, 1, var. 3. || P. anal. | 1. En parlant des animaux. *Un — chat. Fou comme un — chien*. Loc. prov. — *chair et vieux poisson*, il faut manger jeunes les animaux de boucherie, la volaille, le gibier, et vieux, les poissons. Substantivt. *Le — d'un animal*, son petit. | 2. En parlant des végétaux. — *plante, — bois, — chêne*. Spécialt. *Jeunes baliveaux*, réservés lors de la dernière coupe, par opposition aux *modernes* et aux *anciens*, qui datent de coupes antérieures.

JEUNESSE [jeu-nes'] *s. f.*

[ÉTYM. Dérivé de *jeune*, § 124. || XII^e s. *Joefnesce*, BENEET, *Ducs de Norm.* dans GODEF. Compl.]

|| 1° Temps de la vie entre l'enfance et l'âge mûr. *La — passe bien vite. Pendant la — Dans sa première —*, dans les premières années de sa jeunesse, au sortir de l'enfance. *Dès la plus tendre — Il s'y est accoutumé de —*, dès la jeunesse. CHIM. : *Rodrigue a du courage.* — L'INF. : *Il a trop de —*, CORN. *Cid* II, 3. *Cette personne n'est plus de la première — Avoir un air de —*, paraître encore jeune. *La — en sa fleur brille sur son visage*, BOIL. *Lutr.* I. *Il faut que — se passe*, on doit excuser les fautes des jeunes gens. *Ce sont péchés de —*. || P. ext. | 1. L'ensemble de ceux qui sont dans cette période de la vie. *La — se flatte et croit tout obtenir*, LA F. *Fab.* XII, 5. *Est-ce que vous voulez qu'un père ait la mollesse De ne savoir pas faire obéir la —?* MOL. *Éc. des f.* V, 7. Loc. prov. *Si — savait, si vieillesse pouvait*, si les jeunes gens avaient l'expérience de la vie, et les vieillards la vigueur pour mettre à profit cette expérience. | 2. Spécialt. Les jeunes gens, à l'exclusion des jeunes filles. *La — de la ville s'exerçait aux armes. Une fille qui voit et que voit la —*, CORN. *Mélite*, IV, 1. | 3. Les jeunes gens et les enfants. | 4. Famil. *Une —*, une jeune fille. *Je suis tout réjoui de voir cette —*, RAC. *Plaid.* III, 4.

|| 2° Fig. Période d'existence d'une chose capable de durée et de développement, où elle grandit en force, en vigueur. *La — du monde. L'humanité en sa —*.

Adolphe Hatzfeld et Arsène Darmesteter,
Dictionnaire général de la langue française, 1890-1900
(t. II, p. 1350 col. 1, puis col. 2)

JEUNE. adj. des deux genres. Qui n'est guère avancé en âge. *Un jeune enfant. Un jeune homme. Une jeune fille. Une jeune personne. Une jeune femme. Je l'ai connu tout jeune. Il s'est marié très jeune. Un jeune ménage. Il fait le jeune homme. Elle fait la jeune, mais elle ne l'est plus. Il commence à n'être plus jeune. Il est jeune d'âge et vieux d'expérience. Un jeune cœur s'enflamme aisément. Ce sont des jeunes-gens. C'est un jeune fou, un jeune étourdi. Il est plus jeune, il est moins jeune que moi de deux ans. Un homme jeune n'est pas un jeune homme.*

Il se dit quelquefois par rapport aux Emplois, aux dignités qu'on ne donne ordinairement qu'à des hommes faits ou à des personnes déjà avancées en âge. *Il est trop jeune pour un emploi si important. Il a été élu académicien bien jeune. Il fut maréchal de France très jeune. Il a été célèbre très jeune.*

JEUNE se dit aussi De ce qui appartient, de ce qui est propre à une personne jeune. *De jeunes désirs. De jeunes ardeurs. Cette pensée enflammait son jeune courage.*

Le jeune âge, L'âge, le temps où l'on est jeune. *Dès son plus jeune âge. Dans mon jeune âge.* On dit de même, surtout en poésie, *Jeunes ans, jeunes années, jeune saison.* On dit encore *Cette couleur est jeune*, Elle ne convient qu'à des personnes jeunes. *Cette couleur est trop jeune pour moi.* Fam., *Cela fait jeune.*

JEUNE se dit particulièrement pour Cadet, par opposition à Aîné. *Un tel, le jeune. Dubois jeune, pharmacien.*

Il se dit aussi, par opposition à Ancien, pour distinguer certains personnages historiques. *Pline le Jeune. Denys le Jeune. La Jeune France*, Les nouvelles générations de la France.

JEUNE se dit, par extension, de Celui qui a encore quelque chose de l'ardeur, de la vivacité, et de l'agrément de la jeunesse. *Il ne vieillit point, il est toujours jeune.* On le dit, dans le même sens, de l'Air, du caractère des personnes. *Il a le visage aussi jeune que s'il n'avait que vingt ans. Avoir la voix jeune. Il a toujours l'esprit jeune, l'humeur jeune, le cœur jeune.*

Avoir encore le goût jeune, les goûts jeunes, se dit d'une Personne avancée en âge qui conserve les inclinations de la jeunesse.

Il signifie quelquefois Qui est étourdi, évaporé, qui n'a point encore l'esprit mûr. *Mon Dieu, qu'il est jeune!*

JEUNE se dit également en parlant des Animaux, des plantes, des arbres, par rapport à l'âge qu'ils vivent ordinairement. *Un jeune chien. Un jeune chat. Un jeune oiseau. Un jeune coq. Un jeune chêne. Un jeune bois. Une jeune plante.*

Il se dit particulièrement, dans l'Administration forestière, des Baliveaux de l'âge du taillis, par opposition aux *baliveaux modernes*, qui ont deux ou trois âges, et aux *baliveaux anciens*, qui ont plus de trois âges.

JEUNESSE. n. f. Partie de la vie de l'homme qui est entre l'enfance et l'âge viril; ou État d'une personne jeune. *Durant la jeunesse. La jeunesse passe bien vite. Dans sa première jeunesse. Dès sa plus tendre jeunesse. Dans sa verte jeunesse. La vigueur, l'ardeur de la jeunesse. L'éclat, la fraîcheur de la jeunesse. Les plaisirs de la jeunesse. Une jeunesse vigoureuse. Les fautes, les erreurs, les égarements de la jeunesse. Il eut une jeunesse étourdie, une jeunesse folle. Il a passé sa jeunesse à voyager. Il a bien employé sa jeunesse. Il a perdu sa jeunesse.*

Prov. et fig., *Il faut que jeunesse se passe,* On doit avoir de l'indulgence pour les fautes que la vivacité et l'inexpérience de la jeunesse font commettre.

Avoir un air de jeunesse, Paraître encore jeune, quoique l'on soit déjà d'un certain âge.

JEUNESSE se dit aussi des Facultés intellectuelles, des sentiments qui se conservent jeunes même dans un âge avancé. *Il gardait une jeunesse d'esprit, une jeunesse d'imagination rare chez un vieillard. On remarquait chez lui une étonnante jeunesse de cœur.*

JEUNESSE signifie, collectivement, Ceux qui sont dans l'âge de la jeunesse, et même Ceux qui sont encore dans l'enfance. *Enseigner la jeunesse. Corriger la jeunesse. Élever la jeunesse. L'instruction de la jeunesse. Il ne faut pas tant donner de liberté à la jeunesse. Avoir de l'indulgence pour la jeunesse. Il faut pardonner bien des choses à la jeunesse.*

Prov. et fig., *Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait,* Si la jeunesse avait de l'expérience, et que la vieillesse eût de la force.

JEUNESSE signifie encore collectivement, Ceux qui sont de l'âge de vingt ans à trente-cinq ou environ. *Il y avait à ce bal bien de la jeunesse.*

Il s'entend quelquefois, dans ce dernier sens, du Sexe masculin seulement. *Toute la jeunesse de la ville s'exerçait. On arma toute la jeunesse. La fleur de notre jeunesse a péri dans cette guerre.*

Il se dit, quelquefois, populairement, d'une Personne jeune, et surtout d'une Jeune fille. *C'est une jeunesse. Cette jeunesse-là fait la fière.*

[Académie], 8e éd., 1932-1935

(t. II, 1935, p. 88 col. 1-3)

« Pubère. — Puberté »

Table alphabétique des auteurs et des titres

[Académie française] : *Dictionnaire de l'Académie française*, 1694 [2e éd., 1718; 3e éd., 1740; 4e éd., 1762; 5e éd., 1798; éd. revue par Jean-Charles Laveaux, 1802; 6e éd., 1835; 7e éd., 1879; 8e éd., 1932-1935].

[Barbou frères, imprimeurs-libraires] : *Nouveau Vocabulaire français rédigé sur le plan du vocabulaire de Wailly, nouvelle édition appropriée aux progrès des Lumières, et rédigé sur le plan du vocabulaire de Wailly, précédée [...]*, Limoges, chez Barbou frères, imprimeurs-libraires, 1847, 1 vol. in-8 [14e éd., 1867].

L'exemplaire de Bibliothèque Nationale de France de la 14e édition est daté « 1867 » par le timbre du Dépôt légal.

Beaujean, Amédée : *Dictionnaire de la langue française, abrégé du Dictionnaire de É. Littré de l'Académie française avec un supplément d'histoire et de géographie, [...]* ouvrage adopté par les commissions d'examen instituées près le ministère de l'Instruction publique, Librairie Hachette, 7e éd., 1883, 1 vol. in-8.

Bescherelle, Louis-Nicolas : *Dictionnaire national ou Dictionnaire universel de la langue française, plus exact et plus complet que tous les dictionnaires qui existent [...]*, Garnier Frères, 11e éd., 1865 [1843], 2 vol. in-4.

Boissière, Prudence : *Dictionnaire analogique de la langue française. Répertoire complet des mots par les idées et des idées par les mots*, Larousse et Boyer, 1862, 1 vol. in-8.

Boiste, Pierre-Claude-Victoire : *Dictionnaire universel de la langue française ou Manuel d'orthographe et de néologie*, An IX [1800], 1 vol. in-8 oblong [8e éd. revue, corrigée et considérablement augmentée par Charles Nodier, 1834; 13e éd. revue, corrigée, considérablement augmentée par Charles Nodier et Louis Barré, 1855].

Bransiet, Frère Philippe : *Dictionnaire de la langue française à l'usage des écoles chrétiennes*, Tours, Mame / Paris, Poussielgue-Rusand, 1852, 1 vol. in-8 [2e éd., 1861].

Dictionnaire de la conversation et de la lecture, inventaire raisonné des notions les plus indispensables à tous, par une société de gens de lettres sous la direction de M. W[illiam] Duckett, 1832-1839, Librairie Belin-Mandar, 52 vol. in-8.

Dictionnaire des gens du monde, historique, littéraire, critique, moral, physique, militaire, politique, caractéristique et social, où l'on traite [...], A Paris, chez J. P. Costard, libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais, la porte cochère au-deffus du Collège, 1770, 5 vol.

D'après Alexandre Barbier (*Dictionnaire des anonymes et pseudonymes*, 2e éd., 1822-1827), Antoine-Fabio Sticotti serait l'auteur de cet ouvrage. Le *Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque Nationale*, partie « Auteurs », mentionne cette attribution.

Dochez, Louis : *Nouveau Dictionnaire de la langue française*, Libr. ecclésiastique Ch. Fouraut, 1860, 1 vol. in-4.

Dupiney de Vorepierre, Jean-François-Marie Bertet : *Dictionnaire français illustré et Encyclopédie universelle [...]* dirigé par B. Dupiney de Vorepierre et rédigé par une société de savants et de gens de lettres, Aux bureaux de la publication / Michel Lévy frères, 1860-1864, 2 vol.

- Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, mis en ordre et publié par M. Diderot, et quant à la Partie Mathématique, par M. D'Alembert, 1751-1772, 17 vol. de texte, 11 vol. de planches.
- Encyclopédie catholique, répertoire universel et raisonné des sciences, des lettres, des arts et des métiers, formant une bibliothèque universelle, publiée par la Société de l'Encyclopédie catholique, sous la direction de M. l'abbé Glaire, professeur d'hébreu à la Sorbonne, de M. le v[icomte] Walsh, et d'un comité d'orthodoxie*, Parent-Desbarres, 1839-1848, 18 vol. in-4.
- Furetière, Antoine : *Dictionnaire universel*, Arnout et Reinier Leers, 1690, 3 vol. in-4.
- Gattel, abbé Claude-Marie : *Dictionnaire universel portatif de la langue française*, Lyon, chez Veuve Buynand née Bruyset, libraire, 2e édition, 1813 [1re édition, 1797], 2 vol. in-8 [8e éd., 1854].
- La Grande Encyclopédie. Inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts* par une société de savants et de gens de lettres, sous la direction de M. Berthelot [...], H. Lamirault et Cie, s.d. [après 1885], 31 vol. in-4.
- Hatzfeld, Adolphe et Arsène Darmesteter, avec le concours de M. Antoine Thomas : *Dictionnaire général de la langue française du commencement du XVIIe siècle jusqu'à nos jours précédé d'un traité sur la formation de la langue et contenant [...]*, Delagrave, 1890-1900, 2 vol. in-4.
- [Imprimerie de F. Dumoulin] : *Dictionnaire de la langue française, avec la prononciation figurée; contenant tous les mots du Dictionnaire de l'Académie, [...] nouvelle édition classique d'où l'on a écarté tous les mots qui peuvent blesser les mœurs ou les convenances, [...]*, Lyon, Imprimerie de F. Dumoulin, libraire, 1 vol. in-8.
- Landais, Napoléon : *Dictionnaire général et grammatical des dictionnaires français, Extrait et Complément de tous les Dictionnaires les plus célèbres*, Bureau central, 1834, 2 vol. in-4 [14e éd. revue sous la direction de M. D. Chésurolles et Louis Barré, 1862].
- Larousse, Pierre : *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle*, Librairie Larousse, 1865-1876, 15 vol. in-4 (2 vol. de Suppléments en 1878 et 1890).
- Laveaux, Jean-Charles : *Nouveau Dictionnaire de la langue française, où l'on trouve tous les mots de la langue usuelle, les étymologies, l'explication détaillée des synonymes [...]*, 1820, 2 vol. in-4 [2e éd., 1828].
- Laveaux, Jean-Charles : *Nouveau Dictionnaire portatif de la langue française, [...] Ouvrage extrait des meilleurs traités qui ont paru en ce genre, et particulièrement, du grand Dictionnaire de la langue française du même auteur, publié en 1820*, Ledentu, 1825, 1 vol. in-16.
- Noël, François et Charles-Pierre Chapsal : *Nouveau Dictionnaire de la langue française, rédigé sur le plan du dictionnaire anglais de Johnson, enrichi d'exemples tirés des meilleurs écrivains des deux derniers siècles, et dans lequel on trouve [...]*, Toul, chez J. Carez, imprimeur-libraire, Paris, 1826, 1 vol. in-8 [17e édition revue avec le plus grand soin, 1860].
- Nysten, Pierre-Hubert : *Dictionnaire de médecine, et des sciences accessoires à la médecine, avec l'étymologie de chaque terme; suivi de deux vocabulaires, l'un latin, l'autre grec*; J.-A. Brosson, Libraire, 1814, 1 vol. in-8 [7e éd., 1839; 10e éd. entièrement refondue par Émile Littré et Charles Robin, 1855, 2 vol. in-8].
- Philipon La Madelaine, Louis : *Dictionnaire portatif de la langue française, d'après le système orthographique de l'Académie, dans Petite Encyclopédie portative, tome XVI*, chez Ca-

- pelle et Renard, libraires-Commissionnaires, 1810, 2 vol. in-12 [4e éd. publiée par J.-A. Boiste].
- Planche, Joseph : *Dictionnaire françois de la langue oratoire et poétique, suivi d'un vocabulaire de tous les mots qui appartiennent au langage vulgaire*, Librairie de Gide Fils, 1819-1822, 3 vol. in-8.
- Poitevin, Prosper : *Dictionnaire de la langue française. Glossaire raisonné de la langue écrite et parlée [...]*, 2e éd., Librairie de F. Chamerot, J. Lecoffre libraire, Firmin Didot, libraire, 1851, 1 vol. in-8.
- Raymond, François : *Dictionnaire général de la langue française et Vocabulaire universel des sciences, des arts et des métiers*, 2e éd., 1835, chez Aimé André, libraire, 2 vol. in-4.
- Richelet, Pierre : *Dictionnaire françois*, Genève, Jean Hemran Widerhold, 1680, 2 vol. in-4.
- [Trévoux] : *Dictionnaire universel françois et latin*, 1704, 3 vol. in-folio [6e éd., 1771].
- Verger, Pierre-Victor : *Dictionnaire universel de la langue française rédigé d'après le Dictionnaire de l'Académie et ceux de Laveaux, Gattel, Boiste, Mayeux, Wailly, Cormon, etc.; contenant [...]*, Librairie classique-élémentaire, 1823, 2 vol. in-8 [7e éd. par Charles Nodier et Pierre-Victor Verger, 1835].
- Wailly, François de et Étienne-Augustin de Wailly : *Nouveau Vocabulaire françois où l'on a suivi l'orthographe du Dictionnaire de l'Académie, dans lequel on trouve de plus [...]*, Seconde édition, considérablement augmentée par l'auteur, et revue, quant aux termes de Médecine, d'Anatomie, et d'histoire naturelle, par M. Bosquillon, médecin de Paris et professeur de langue Grecque au collège de France, chez Rémont, Libraire, An XII. — 1803, 1 vol. in-8 [13e éd. revue et corrigée par Alfred de Wailly, 1826; 21e éd. revue et corrigée par Alfred de Wailly, 1844].

Table chronologique des éditions

- 1680 *Dictionnaire françois*, par Pierre Richelet, Genève, Jean Hemran Widerhold, 2 vol. in-4.
- 1690 *Dictionnaire universel*, par Antoine Furetière, Arnout et Reinier Leers, 3 vol. in-4.
- 1694 [Académie française] : *Dictionnaire de l'Académie française*.
- 1704 [Trévoux] : *Dictionnaire universel françois et latin*, 3 vol. in-folio.
- 1718 [Académie française] : *Nouveau Dictionnaire de l'Académie française*, 2e éd., 2 vol.
- 1740 [Académie française] : *Nouveau Dictionnaire de l'Académie française*, 3e éd., 2 vol.
- 1751-1772 *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, mis en ordre et publié par M. Diderot, et quant à la Partie Mathématique, par M. D'Alembert, 17 vol. de texte, 11 vol. de planches.
- 1762 [Académie française] : *Dictionnaire de l'Académie française*, 4e éd., 2 vol.
- 1770 *Dictionnaire des gens du monde, historique, littéraire, critique, moral, physique, militaire, politique, caractéristique et social, où l'on traite [...]*, A Paris, chez J. P. Costard, libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais, la porte cochère au-deffus du Collège, 5 vol.
- 1771 [Trévoux] : *Dictionnaire universel françois et latin vulgairement appelé Dictionnaire de Trévoux [...]*, nouvelle édition corrigée et considérablement augmentée en 8 vol. in-folio, 6e éd.
- 1798 [Académie française] : *Dictionnaire de l'Académie française*, revu, corrigé et augmenté par l'Académie elle-même, 5e édition, 2 vol.
- 1800 *Dictionnaire universel de la langue française ou Manuel d'orthographe et de néologie*, par Pierre-Claude-Victoire Boiste, 1 vol. in-8 oblong.
- 1802 *Dictionnaire de l'Académie française, nouvelle édition augmentée de plus de vingt mille articles [...]* par Jean-Charles Thibault de Laveaux, Paris, Moutardier, Germinal, An X [1802], 2 vol. in-4.
- 1803 *Nouveau Vocabulaire françois où l'on a suivi l'orthographe du Dictionnaire de l'Académie, dans lequel on trouve de plus [...]* par MM. [François] de Wailly, membre de l'Institut National, et [Étienne-Augustin] de Wailly, chef de l'enseignement au Prytanée de Paris, Seconde édition, considérablement augmentée par l'auteur, et revue, quant aux termes de Médecine, d'Anatomie, et d'histoire naturelle, par M. Bosquillon, médecin de Paris et professeur de langue Grecque au collège de France, A Paris, chez Rémond, Libraire, An XII. — 1803, 1 vol. in-8.
- 1810 *Dictionnaire portatif de la langue française, d'après le système orthographique de l'Académie*, par M. L[ouis] Ph[ilipon] de Lamadelaine, de l'Académie de Lyon, *Petite Encyclopédie portative*, tome XVI, chez Capelle et Renard, libraires-Commissionnaires, 2 vol. in-12.

- 1813 *Dictionnaire universel portatif de la langue française*, par Cl[au]de-M[arie] Gattel, Lyon, chez Veuve Buynand née Bruyset, libraire, 2e édition [1re édition, 1797], 2 vol. in-8.
- 1814 *Dictionnaire de médecine, et des sciences accessoires à la médecine, avec l'étymologie de chaque terme; suivi de deux vocabulaires, l'un latin, l'autre grec*; par P[ierre]-H[ubert] Nysten, Docteur en Médecine, professeur de Matière médicale [...], chez J.-A. Brosson, Libraire, 1 vol. in-8.
- 1819-1822 *Dictionnaire françois de la langue oratoire et poétique, suivi d'un vocabulaire de tous les mots qui appartiennent au langage vulgaire*, par J[oseph] Planche, professeur de rhétorique au Collège Royal de Bourbon, Librairie de Gide Fils, 3 vol. in-8.
- 1820 *Nouveau Dictionnaire de la langue française, où l'on trouve tous les mots de la langue usuelle, les étymologies, l'explication détaillée des synonymes [...]*, par Jean-Charles Laveaux, 2 vol. in-4.
- 1825 *Nouveau Dictionnaire portatif de la langue française*, par J[ean]-Ch[arles] Laveaux; [...] *Ouvrage extrait des meilleurs traités qui ont paru en ce genre, et particulièrement, du grand Dictionnaire de la langue française du même auteur, publié en 1820*, Ledentu, 1 vol. in-16.
- 1823 *Dictionnaire de la langue françoise, abrégé du Dictionnaire de l'Académie*, par [Louis] Philipon La Madelaine, 4e éd., publiée par J.-A. Boiste, chez Boiste fils aîné, 1 vol. in-8.
- 1823 *Dictionnaire universel de la langue française rédigé d'après le Dictionnaire de l'Académie et ceux de Laveaux, Gattel, Boiste, Mayeux, Wailly, Cormon, etc.; contenant [...]*, par [Pierre-]V[ictor] Verger, Librairie classique-élémentaire, 2 vol. in-8.
- 1826 *Nouveau Dictionnaire de la langue française, rédigé sur le plan du dictionnaire anglais de Johnson, enrichi d'exemples tirés des meilleurs écrivains des deux derniers siècles, et dans lequel on trouve [...]*, par M. [François] Noël, inspecteur-général de l'Université, chevalier de la Légion-d'Honneur, et M. [Charles-Pierre] Chapsal, professeur de grammaire générale; auteurs de la nouvelle *Grammaire française* adopté par le Conseil royal de l'Instruction publique, etc., etc., Toul, chez J. Carez, imprimeur-libraire, Paris, 1 vol. in-8.
- 1826 *Nouveau Vocabulaire français où l'on a suivi l'orthographe adoptée pour la prochaine édition du Dictionnaire de l'Académie, dans lequel on trouve de plus [...]* par MM. [François] de Wailly, membre de l'Institut, et [Étienne-Augustin] de Wailly, proviseur du collège royal de Henri IV, 13e édition, revue et corrigée par Alfred de Wailly, professeur au collège royal de Henri IV, chez Rémont, Libraire, 1 vol. in-8.
- 1828 *Nouveau Dictionnaire de la langue française, où l'on trouve tous les mots de la langue usuelle, les étymologies, l'explication détaillée des synonymes [...]*, par Jean-Charles Laveaux, 2e éd. [publiée par sa fille Rose-Dorothée Thibault-Laveaux, Mme Jean-Baptiste Marty], Deterville, 2 vol. in-4.
- 1832-1839 *Dictionnaire de la conversation et de la lecture, inventaire raisonné des notions les plus indispensables à tous, par une société de gens de lettres sous la direction de M. W[illiam] Duckett*, Librairie Belin-Mandar, 52 vol. in-8.
- 1834 *Dictionnaire universel de la langue française avec le latin et les étymologies, extrait comparatif, concordance et critique de tous les dictionnaires; Manuel encyclopédique de grammaire, d'orthographe, de vieux langage, de néologie*, par P[ierre]-C[laude]-V[ictoire] Boiste, 8e éd. revue, corrigée et considérablement augmentée par Charles Nodier, Firmin Didot frères, Rey et Belhatte, libraires, 1 vol. in-4.

- 1834 *Dictionnaire général et grammatical des dictionnaires français, Extrait et Complément de tous les Dictionnaires les plus célèbres*, par Napoléon Landais, Bureau central, 2 vol. in-4.
- 1835 [Académie française] : *Dictionnaire de l'Académie française*, 6e éd., 2 vol. in-4.
- 1835 *Dictionnaire universel de la langue française rédigé d'après le Dictionnaire de l'Académie et ceux de Wailly, Laveaux, Gattel, Boiste, Mayeux, Cormon, etc., contenant [...]*, par Ch[arles] Nodier et par [Pierre]-V[ictor] Verger, 7e éd., Librairie classique-élémentaire de Belin-Mandar, 2 vol. in-8.
- 1835 *Dictionnaire général de la langue française et Vocabulaire universel des sciences, des arts et des métiers*, par François Raymond, 2e éd., chez Aimé André, libraire, 2 vol. in-4.
- 1839 *Dictionnaire de médecine, de chirurgie, de pharmacie, des sciences accessoires et de l'art vétérinaire*, par P[ierre]-H[ubert] Nysten, 7e édition, augmentée de plus d'un quart [...], J. S. Chaudé, 1 vol. in-8.
- 1839-1848 *Encyclopédie catholique, répertoire universel et raisonné des sciences, des lettres, des arts et des métiers, formant une bibliothèque universelle, publiée par la Société de l'Encyclopédie catholique, sous la direction de M. l'abbé Glaire, professeur d'hébreu à la Sorbonne, de M. le v[icomte] Walsh, et d'un comité d'orthodoxie*, Parent-Desbarres, 18 vol. in-4.
- 1844 *Nouveau Vocabulaire français de De Wailly où l'on a suivi l'orthographe du Dictionnaire de l'Académie, dans lequel on trouve de plus [...]* par François de Wailly, membre de l'Institut, et Étienne-Augustin de Wailly, proviseur du Lycée Napoléon et du collège royal de Henri IV, 21e édition, revue et corrigée par Alfred de Wailly, officier de la Légion-d'Honneur, proviseur du collège royal de Henri IV, ouvrage adopté par l'Université, Paris / Lyon, Librairie classique de Périsse frères, 1 vol. in-8.
- 1847 *Nouveau Vocabulaire français rédigé sur le plan du vocabulaire de Wailly, nouvelle édition appropriée aux progrès des Lumières, et rédigé sur le plan du vocabulaire de Wailly, précédée [...]*, Limoges, chez Barbou frères, imprimeurs-libraires, 1 vol. in-8.
- 1851 *Dictionnaire de la langue française. Glossaire raisonné de la langue écrite et parlée [...]*, par P[rosper] Poitevin, 2e éd., Librairie de F. Chamerot, J. Lecoffre libraire, Firmin Didot, libraire, 1 vol. in-8.
- 1852 *Dictionnaire de la langue française à l'usage des écoles chrétiennes*, par F[rère] P[hilippe] B[ransiet], Tours, Mame / Paris, Poussielgue-Rusand, 1 vol. in-8.
- 1853 *Dictionnaire de la langue française, avec la prononciation figurée; contenant tous les mots du Dictionnaire de l'Académie, [...] nouvelle édition classique d'où l'on a écarté tous les mots qui peuvent blesser les mœurs ou les convenances, [...]*, Lyon, Imprimerie de F. Dumoulin, libraire, 1 vol. in-8.
- 1854 *Dictionnaire universel de la langue française*, par Cl[aude]-M[arie] Gattel, chez Comon,, 8e édition, 2 vol. in-8.
- 1855 *Dictionnaire universel de la langue française avec le latin et l'étymologie, extrait comparatif, concordance, critique et supplément de tous les dictionnaires français; Manuel encyclopédique de grammaire, d'orthographe, de vieux langage, de néologie*, par P[ierre]-C[laude]-V[ictoire] Boiste, 13e éd. revue, corrigée, considérablement augmentée par Charles Nodier et Louis Barré, Firmin Didot frères, Rey et Belhatte, libraires, 1 vol. in-4.

- 1855 *Dictionnaire de médecine, de chirurgie, de pharmacie, des sciences accessoires et de l'art vétérinaire*, de P[ierre]-H[ubert] Nysten, 10e éd. entièrement refondue par É[mile] Littré et Ch[arles] Robin, J.-B. Baillière, 1855, 2 vol. in-8.
- 1860 *Nouveau Dictionnaire de la langue française*, par Louis Dochez, Libr. ecclésiastique Ch. Fouraut, 1 vol. in-4.
- 1860 *Nouveau Dictionnaire de la langue française enrichi d'exemples tirés des meilleurs écrivains des deux derniers siècles, et dans lequel on trouve [...]*, par M. [François] Noël, inspecteur-général de l'Université, chevalier de la Légion-d'Honneur, et M. [Charles-Pierre] Chapsal, professeur de grammaire générale, chevalier de la Légion-d'Honneur, 17e édition, revue avec le plus grand soin. Ouvrage adopté pour les Lycées et pour les Écoles primaires supérieures par le Conseil de l'Université, et dont l'usage est autorisé pour les Écoles militaires et pour la Maison impériale de St-Denis, Maire-Nyon, libraire, Roret, Hachette, Delalain, 1 vol. in-8.
- 1860-1864 *Dictionnaire français illustré et Encyclopédie universelle [...]* dirigé par B[ertet] Dupiney de Vorepierre et rédigé par une société de savants et de gens de lettres, Aux bureaux de la publication / Michel Lévy frères, 2 vol.
- 1861 *Dictionnaire de la langue française à l'usage des écoles chrétiennes*, par F[rère] P[hilippe] B[ransiet], Tours, Mame / Paris, Poussielgue-Rusand, 2e éd., 1 vol. in-8.
- 1862 *Dictionnaire analogique de la langue française. Répertoire complet des mots par les idées et des idées par les mots*, par P[rudence] Boissière, Larousse et Boyer, 1 vol. in-8.
- 1862 *Grand Dictionnaire général et grammatical des dictionnaires français, offrant le résumé le plus exact et le plus complet de la Lexicographie française et de tous les Dictionnaires spéciaux*, par Napoléon Landais, 14 éd. revue sous la direction de M. D. Chésurolles et L[ouis] Barré, Didier et Cie, 2 vol. in-4.
- 1865 *Dictionnaire national ou Dictionnaire universel de la langue française, plus exact et plus complet que tous les dictionnaires qui existent [...]*, par M. [Louis-Nicolas] Bescherelle aîné, Garnier Frères, 11e éd., 2 vol. in-4.
- 1865-1876 *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle*, par Pierre Larousse, Librairie Larousse, 15 vol. in-4 (2 vol. de Suppléments en 1878 et 1890).
- 1867 *Nouveau Vocabulaire français rédigé sur le plan du vocabulaire de Wailly, nouvelle édition appropriée aux progrès des Lumières, et rédigé sur le plan du vocabulaire de Wailly, précédée [...]*, Limoges, chez Barbou frères, imprimeurs-libraires, 14e éd., 1 vol. in-8.
- 1879 [Académie française] : *Dictionnaire de l'Académie française*, 7e éd., 2 vol. in-4.
- 1883 *Dictionnaire de la langue française, abrégé du Dictionnaire de É. Littré de l'Académie française avec un supplément d'histoire et de géographie*, par A[médée] Beaujean, ancien professeur au Lycée Louis-Le-Grand, inspecteur de l'Académie de Paris, ouvrage adopté par les commissions d'examen instituées près le ministère de l'Instruction publique, Librairie Hachette, 7e éd., 1 vol. in-8.
- [après 1885] *La Grande Encyclopédie. Inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts* par une société de savants et de gens de lettres, sous la direction de M. Berthelot [...], H. Lamirault et Cie, s.d., 31 vol. in-4.
- 1890-1900 *Dictionnaire général de la langue française du commencement du XVIIe siècle jusqu'à nos jours précédé d'un traité sur la formation de la langue et contenant [...]*, par

MM. Adolphe Hatzfeld et Arsène Darmesteter, avec le concours de M. Antoine Thomas, Delagrave, 2 vol. in-4.

1932-1935 [Académie française] : *Dictionnaire de l'Académie française*, 8e éd., 2 vol. in-4.

PUBERTÉ. *f. f.* C'est l'âge où le poil commence à pousser autour des parties naturelles, ce qui arrive à 14. ou 15. ans. [Etre en âge de puberté. Ateindre l'âge de puberté. *Le Mait.*]

Richelet,
Dictionnaire françois, 1680
(t. II, p. 229 col. 2)

PUBERE. *adj. m. & f.* Terme de Jurisprudence. Qui a atteint l'âge de douze ou de quatorze ans. Les filles en droit font réputées *puberes* à douze ans, & les garçons à quatorze.

PUBERTÉ. *f. f.* Aage & état des filles qui ont passé douze ans, ou des garçons quatorze. On appelle la pleine *puberté*, l'âge de dix-huit ans.

Furetière,
Dictionnaire universel, 1690
(t. III, n. p.)

PUBERTÉ. *f. f.* L'état où font ordinairement les jeunes garçons à quatorze ans, & les jeunes filles à douze. *L'âge de puberté. quand il aura atteint l'âge de puberté.*

[Académie], 1694
(t. II, p. 341 col. 1)¹

PUBERE. *adj. m. & f.* Terme de Jurisprudence. Qui a atteint l'âge de douze ou de quatorze ans. *Puber.* Les filles en Droit font réputées *puberes* à douze ans, & les garçons à quatorze.

PUBERTÉ. *f. f.* Etat de filles qui ont atteint l'âge de douze ans, ou des garçons de celui de quatorze. *Pubertas.* On appelle la pleine *puberté*, l'âge de dix-huit ans. L'âge de *puberté* est une majorité naturelle pour contracter mariage. C.B.

[Trévoux], 1704
(t. III, n. p.)

PUBERTÉ. *fubft. fem.* Terme de Jurisprudence. L'âge auquel la Loy permet de se marier. *L'âge de puberté pour les garçons est à quatorze ans, & pour les filles à douze. l'âge de puberté. quand il aura atteint l'âge de puberté.*

[Académie], 2e éd., 1718
(t. II, p. 388 col. 1)

PUBERTÉ. *fubft. fém.* Terme de Jurisprudence. L'âge auquel la Loi permet de se marier. *L'âge de puberté pour les garçons est à quatorze ans, & pour les filles à douze. Elle n'est pas encore dans l'âge de puberté. Quand il aura atteint l'âge de puberté.*

[Académie], 3e éd., 1740
(t. II, p. 450 col. 1)

PUBERTÉ, *f. f. (Phyfiol.)* cet âge où la nature se renouvelle, & dans lequel elle ouvre la source du fentiment, faifon des plaifirs, des graces & des amours. Mais plus cette faifon est riante, moins elle est durable; elle ne revient jamais quand une fois elle est passée. Il n'y a

1. Paginé. par erreur « 413 ».

point de fontaine de jouvence ni de Jupiter qui puisse rajeunir nos Titons, ni peut-être d'Aurore qui daigne généreusement l'implorer pour le sien. Il feroit donc bien important de prolonger les jours de ce bel âge, qui a tant d'influence sur le bonheur ou le malheur du reste de la vie; mais c'est alors précisément qu'on a ni prévoyance de l'avenir, ni expérience du passé, ni modération pour ménager le présent. Voilà les signes moraux qui caractérisent cet âge; voyons ceux par lesquels la nature le développe : j'en emprunterai la description du physicien philosophe, à qui nous devons l'histoire naturelle de l'homme.

La *puberté*, dit-il dans cet ouvrage intéressant, accompagne l'adolescence, & précède la jeunesse : jusqu'alors la nature ne paroît avoir travaillé que pour la conservation & l'accroissement de son ouvrage, pour se nourrir & pour croître : il vit, ou plutôt il végète d'une vie particulière, toujours foible, renfermée en lui-même, & qu'il ne peut communiquer; mais bientôt les principes de vie se multiplient, il a non-seulement tout ce qu'il lui faut pour être, mais encore de quoi donner l'existence à d'autres. Cette surabondance de vie, source de la force & de la santé, ne pouvant plus être contenue au-dedans, cherche à se répandre au-dehors; elle s'annonce par plusieurs signes.

Le premier signe de la *puberté* est une espèce d'engourdissement aux aînes, qui devient plus sensible lorsque l'on marche, ou lorsque l'on plie le corps en avant. Souvent cet engourdissement est accompagné de douleurs assez vives dans toutes les jointures des membres : ceci arrive presque toujours aux jeunes gens qui tiennent un peu du rachitisme; tous ont éprouvé auparavant, ou éprouvent en même temps une sensation jusqu'alors inconnue dans les parties qui caractérisent le sexe; il s'y élève une quantité de proéminences d'une couleur blanchâtre; ces petits boutons sont les germes d'une nouvelle production de cette espèce de cheveux qui doivent voiler ces parties. Le son de la voix change, il devient rauque & inégal pendant un espace de temps assez long, après lequel il se trouve plus plein, plus assuré, plus fort & plus grave qu'il n'étoit auparavant. Ce changement est très-sensible dans les garçons; & s'il l'est moins dans les filles, c'est parce que le son de leur voix est naturellement plus aigu.

Ces signes de *puberté* sont communs aux deux sexes, mais il y en a de particuliers à chacun. L'éruption des menstrues, l'accroissement du sein pour les femmes; la barbe & l'émission de la liqueur séminale pour les hommes. Il est vrai que ces signes ne sont pas aussi constants les uns que les autres. La barbe, par exemple, ne paroît pas toujours précisément au temps de la *puberté*; il y a même des nations entières où les hommes n'ont presque point de barbe, & il n'y a au contraire aucun peuple chez qui la *puberté* des femmes ne soit marquée par l'accroissement des mamelles.

Dans toute l'espèce humaine, les femmes arrivent à la *puberté* plutôt que les mâles; mais chez les différens peuples l'âge de *puberté* est différent, & semble dépendre en partie de la température du climat, & de la qualité des alimens. Dans les villes, & chez les gens aisés, les enfans accoutumés à des nourritures succulentes & abondantes, arrivent plutôt à cet état; à la campagne, & dans le pauvre peuple, les enfans sont plus tardifs, parce qu'ils sont mal & trop peu nourris; il leur faut deux ou trois années de plus. Dans toutes les parties méridionales de l'Europe, & dans les villes, la plupart des filles sont *puberes* à 12 ans, & les garçons à 14; mais dans les provinces du nord & dans les campagnes, à peine les filles le sont-elles à 14, & les garçons à 16.

Si l'on demande pourquoi les filles arrivent plutôt à l'état de *puberté* que les garçons, & pourquoi dans tous les climats froids ou chauds les femmes peuvent engendrer de meilleure heure que les hommes; nous croyons pouvoir satisfaire à cette question, en répondant que comme les hommes sont beaucoup plus grands & plus forts que les femmes; comme ils ont le corps plus solide, plus massif, les os plus durs, les muscles plus fermes, la chair plus compacte, on doit présumer que le temps nécessaire à l'accroissement de leur corps doit être plus long que le temps qui est nécessaire à l'accroissement de celui des femmes; & comme ce ne peut être qu'après cet accroissement pris en entier, ou du moins en grande partie, que le superflu de la nourriture organique commence à être renvoyé de toutes les parties du corps dans les parties de la génération des deux sexes, il arrive que dans les femmes la nourriture est renvoyée plutôt que dans les hommes, parce que leur accroissement se fait en moins de temps, puisqu'en total il est moindre, & que les femmes sont réellement plus petites que les hommes.

Dans les climats les plus chauds de l'Asie, de l'Afrique, & de l'Amérique, la plupart des filles sont *puberes* à 10 & même à 9 ans; l'écoulement périodique, quoique moins abondant dans ces pays chauds, paroît cependant plutôt que dans les pays froids : l'intervalle

de cet écoulement est à-peu-près le même dans toutes les nations que de peuple à peuple; car dans le même climat & dans la même nation, il y a des femmes qui tous les quinze jours font fujettes au retour de cette évacuation naturelle, & d'autres qui ont jusqu'à cinq ou six semaines libres; mais communément l'intervalle est d'un mois, à quelque jours près. C'est ordinairement à l'âge de *puberté* que le corps achève de prendre son accroissement en hauteur : les jeunes gens grandissent presque tout-à-coup de plusieurs pouces; mais de toutes les parties du corps, celle où l'accroissement est le plus prompt & le plus sensible, sont les parties de la génération dans l'un & l'autre sexe. Il est vrai que cet accroissement n'est dans les mâles qu'un développement, une augmentation de volume; au lieu que dans les femelles il produit souvent un rétrécissement auquel on a donné différents noms lorsqu'on a parlé des signes de la virginité. (D.J.)²

PUBERTÉ, *âge de*, (Critic. Facrée.) c'étoit l'âge du mariage chez les Juifs; enforte que *puberté* & l'âge de se marier sont termes synonymes dans le vieux Testament. Si *expectare velles, donec annos pubertatis impleant*. Ruth j. 13. « Si vous vouliez attendre qu'ils fussent en âge de se marier ». De là cette façon de parler, *dux pubertatis virginis*. « Le premier mari d'une jeune fille ». *Reliquit ducem pubertatis suæ*, Prov. ij. 17. « Elle a abandonné celui à qui elle a donné ses premières inclinations ». *Plange, quasi virgo accinta facco super viram pubertatis suæ*. Joël, j. 8. « Pleurez comme une jeune femme qui, revêtue d'un sac, se lamente de la perte de son premier époux ». *Confractæ sunt mammæ pubertatis tuæ*. Ezechiel, xxij. 21. « Votre virginité a été corrompue ».

Chez les Hébreux, l'âge de *puberté* pour les garçons étoit à treize ans & demi; avant ce tems ils étoient censés enfans : mais au-delà de ce terme ils étoient hommes soumis aux préceptes de la loi, & en particulier à l'obligation de se marier. L'âge de *puberté* pour les filles commençoit à douze ans & demi : alors elles étoient majeures, maîtresses de leur conduite, & pouvoient disposer d'elles sans le consentement de leurs parens. C'est pourquoi ils avoient coutume de les marier fort jeunes; cet usage servit à multiplier prodigieusement la nation juive. (D. J.)

PUBERTÉ, (*Hist. anc.*) âge où l'on suppose que les deux sexes sont capables d'engendrer, & qu'on fixoit chez les Romains à 15 ou 17 ans pour les garçons, & à 12 ou 14 pour les filles. On faisoit à cette occasion parmi eux plusieurs cérémonies : on marquoit cette époque par un grand festin qu'on faisoit à la famille & à ses amis, en réjouissance de ce que le jeune homme étoit en état de rendre service à la république; & à la fin du festin on lui ôtoit la robe prétexte, pour le revêtir d'une autre toute blanche qu'on nommoit la *robe virile* : ensuite le pere accompagné de ses amis, le menoit au temple pour y faire les sacrifices ordinaires, & rendre grâces aux dieux; d'où on le conduisoit sur la place publique pour lui apprendre à quitter l'enfance, & à se comporter désormais en homme fait. On lui coupoit les cheveux, dont on jettoit une partie au feu en l'honneur d'Apollon, & l'autre dans l'eau, en l'honneur de Neptune, parce que les cheveux naissent de l'humidité & de la chaleur. On leur faisoit aussi la barbe, qu'on renfermoit dans une boîte précieuse, pour la consacrer à quelque divinité. Il étoit assez ordinaire de se faire raser pour la première fois en prenant la robe virile; quelques-uns cependant attendoient plus tard, & c'étoit encore pour ceux-ci un autre festin & une nouvelle cérémonie, car on regardoit cette action comme un acte de religion. A l'égard des filles, lorsqu'elles étoient parvenues à l'âge nubile, on leur ôtoit la bulle, espèce de petit cœur ou de boule d'or qui pendoit du col sur la poitrine, mais elles conservoient toujours la robe prétexte jusqu'à ce qu'on les mariât. Voyez PRÉTEXTE & BARBE.

Encyclopédie [d'Alembert et Diderot], 1751-1772

(t. XIII, 1765, p. 549 col. 1-2, p. 550 col. 1)

PUBERE. adj. 2 t. g. Terme de Droit. Qui a atteint l'âge de puberté. *Un garçon est pubère à quatorze ans, & une fille à douze.*

2. Signature habituelle du chevalier de Jaucourt.

PUBERTÉ. f. f. Terme de Jurisprudence. L'âge auquel la Loi permet de se marier. *L'âge de puberté pour les garçons est à quatorze ans, & pour les filles à douze. Elle n'est pas encore dans l'âge de puberté. Quand il aura atteint l'âge de puberté.*

[Académie], 4e éd., 1762

(t. II, p. 494 col. 2)

PUBERTÉ. Dans toute l'espece humaine les femmes arrivent à la puberté plutôt que les mâles; mais chez les différens peuples, l'âge de puberté est différent & semble dépendre en partie de la température du climat & de la qualité des alimens; dans les villes & chez les gens aînés les enfans accoutumés à des nourritures succulentes & abondantes arrivent plutôt à cet état; à la campagne & dans le pauvre peuple les enfans font plus tardifs, parce qu'ils font mal & trop peu nourris : il leur faut deux ou trois années de plus; dans toutes les parties méridionales de l'Europe & dans les villes, la plupart des filles font pubères à douze ans & les garçons à quatorze; mais dans les provinces du Nord & dans les campagnes à peine les filles le font-elles à quatorze & les garçons à seize.

Dictionnaire des gens du monde, 1770

(t. V, p. 626-627)

PUBERE. adj. m. & f. Terme de Jurisprudence. Qui a atteint l'âge de puberté. *Puber.* Les filles, en droit, font réputées *pubères* à douze ans, & les garçons à quatorze.

PUBERTÉ. f. f. État des filles qui ont atteint l'âge de douze ans, ou des garçons qui ont atteint celui de quatorze. C'est l'âge défini par les lois, où les garçons & les filles font capables de contracter mariage. *Pubertas.* L'âge de *puberté* est une majorité naturelle pour contracter mariage.

Ces mots viennent de *pubes*, poil follet. *Pubere*, commencer à avoir du poil.

[Trévoux], 6e éd., 1771

(t. VII, p. 43 col. 2)

PUBERE. adj. des 2 genres. Terme de Jurisprudence. Qui a atteint l'âge de puberté. *Un garçon est pubère à quatorze ans, et une fille à douze.*

PUBERTÉ. sub. fém. L'âge auquel la Loi permet de se marier. *Les signes de la puberté. Le passage de l'enfance à la puberté. Elle n'est pas encore dans l'âge de puberté. Quand il aura atteint l'âge de puberté.*

[Académie], 5e éd., 1798

(t. II, p. 384 col. 3)³

PUBERE, adj. 2 g. qui a atteint l'âge de puberté. *pubere. R[estaut : *Traité d'ortographe*].

PUBERTÉ, s. f. âge où l'on peut se marier et procréer.

Pierre-Claude Boiste,

Dictionnaire universel de la langue française, 1800

(p. 357 col. 2)

PUBERE. adj. des 2 g. Terme de droit. Qui a atteint l'âge de puberté. *Un garçon est pubère à quatorze ans, et une fille à douze.*

PUBERTÉ, s. f. Terme de jurisprudence. L'âge auquel la loi permet de se marier. *L'âge de puberté pour les garçons est à quatorze ans, et pour les filles à douze. Elle n'est pas encore dans l'âge de puberté. Quand il aura atteint l'âge de puberté.*

[Académie], 1802

(t. II, p. 422 col. 2)⁴

PUBERE, adj. qui a atteint l'âge de puberté.

PUBERTÉ, s. f. âge auquel la loi permet de se marier.

F. de Wailly et É.-A. de Wailly,
Nouveau Vocabulaire françois, 2e éd. 1803

(p. 690 col. 2)

PUBERE, adj. Qui a atteint l'âge de

PUBERTÉ, s. f. Age auquel la loi permet de se marier.

Louis Philipon La Madelaine
Dictionnaire portatif de la langue françoise, 1810

(t. II, p. 655 col. 1)

PUBERE, adj. T. de jurisprudence : Qui a atteint l'âge de *puberté*. (Du latin *puber* ou *pubes*, *beris*, dérivé de *pubes*, *bis*, poil follet qui vient au menton.)

PUBERTÉ, s. f. Age où l'on est *pubère*, où l'on peut se marier. C'est quatorze ans pour les garçons et douze ans pour les filles : *Elle n'est pas encore dans l'âge de puberté*. (Du latin *pubertas*.)

Claude-Marie Gattel,
Dictionnaire universel portatif de la langue françoise, 2e éd., 1813

(t. II, p. 55 col. 2, puis p. 56 col. 1)

PUBERE, adj. qui a atteint l'âge de puberté.

PUBERTÉ, s. f. *pubertas*; état des garçons ou des filles qui ont passé l'âge de l'enfance, et qui sont nubiles; l'âge de quatorze ans pour les mâles, et de douze ans pour les filles, selon le droit romain et le droit français.

Pierre-Hubert Nysten,
Dictionnaire de médecine, 1814

(p. 493 col. 2)

PUBERTÉ, s. f. l'âge auquel la loi permet de se marier. *Les signes de la puberté. Le passage de l'enfance à la puberté. Elle n'est pas encore dans l'âge de pûberté. Quand il aura atteint l'âge de puberté.*

Joseph Planche,
Dictionnaire françois de la langue oratoire et poétique, 1819-1822

(t. II, 1822, p. 1647 col. 1)

PUBÈRE. adj. des deux genres. T. de jurisprudence. Qui a atteint l'âge de puberté. *Un garçon est pubère à quatorze ans, et une fille à douze.*

PUBERTÉ. s. f. État des garçons ou des filles qui ont passé l'âge de l'enfance, et qui sont nubiles. C'est l'âge de quatorze ans pour les garçons, et de douze ans pour les filles. *Être dans l'âge de puberté. Avoir atteint l'âge de puberté. Les femmes arrivent plus tôt à l'âge de puberté. (Buff.) La puberté accompagne l'adolescence et précède la jeunesse. Les signes de puberté.*

Jean-Charles Laveaux,
Nouveau Dictionnaire de la langue française, 1820
(t. II, p. 527 col. 1)

PUBERE, adj. Qui a atteint l'âge de
PUBERTÉ, s. f. Age auquel la loi permet de se marier.

Louis Philipon La Madelaine
Dictionnaire de la langue française,
4^e éd. publiée par J.-A. Boiste, 1823
(p. 324 col. 2)

PUBERE, adj. des d. g. (*puber*) t. de jurisp. qui a atteint l'âge de puberté.
PUBERTÉ, s. f. (*pubertas*) état des garçons ou des filles qui ont passé l'âge de l'enfance, et qui sont nubiles. C'est l'âge de quatorze ans pour les garçons, et de douze ans pour les filles.

Pierre-Victor Verger,
Dictionnaire universel de la langue française, 1823
(t. II, p. 341 col. 2)

PUBERE, adj. des d. g. Qui a acquis l'âge de puberté.
PUBERTÉ. s. f. État des garçons et des filles qui ont passé l'âge de l'enfance et qui sont nubiles.

Jean-Charles Laveaux,
Nouveau Dictionnaire portatif de la langue française, 1825
(p. 421 col. 1)

PUBERE, adj. (*puber.*) qui a atteint l'âge de puberté.
PUBERTÉ, s. f. âge auquel la loi permet de se marier.

François Noël et Charles-Pierre Chapsal
Nouveau Dictionnaire de la langue française, 1826
(p. 622 col. 1)

PUBERE, adj. (*puber*), qui a atteint l'âge de puberté.
PUBERTÉ, s. f. (*pubertas*), âge auquel la loi permet de se marier.

F. de Wailly et É.-A. de Wailly,
Nouveau Vocabulaire français,
13^e éd. revue par A. de Wailly, 1826
(p. 757 col. 2, puis p. 758 col. 1)

PUBÈRE. adj. des deux genres. T. de jurisprudence. Qui a atteint l'âge de puberté. *Un garçon est pubère à quatorze ans, et une fille à douze.*

PUBERTÉ. s. f. État des garçons ou des filles qui ont passé l'âge de l'enfance, et qui sont nubiles. C'est l'âge de quatorze ans pour les garçons, et de douze ans pour les filles. *Être dans l'âge de puberté. Avoir atteint l'âge de puberté. Les femmes arrivent plus tôt à l'âge de puberté. (Buff.) La puberté accompagne l'adolescence et précède la jeunesse. Les signes de puberté.*

Jean-Charles Laveaux,
Nouveau Dictionnaire de la langue française, 2e éd., 1828
(t. II, p. 540 col. 3)

PUBERTÉ, terme dérivé du latin *pubes, pubis*, léger duvet ou poil follet qui orne les joues pudibondes d'un adolescent à l'époque de sa floraison. — La nature, dans l'enfance des végétaux comme des animaux, ne présente encore que des individus et non des espèces, car l'être ne vit alors que pour soi-même; il est renfermé dans son égoïsme et pour ainsi dire sans sexe (*agame*); ses facultés n'aspirent qu'à se rendre complètes. Cela est si vrai que les fonctions nutritives dominent presque exclusivement, et que la végétation ou la croissance est l'unique intérêt de cet âge, comme on l'observe dans l'état de larve des insectes, des batraciens, etc. Les premières feuilles radicales des plantes, les premières enveloppes, plumes, carapaces, etc., des jeunes animaux sont pâles, décolorées, et diffèrent beaucoup de celles qui se déploient avec luxe dans la saison des noces (*sponsalia*) pour les fleurs comme pour les espèces animales. — C'est donc une révolution générale de l'être organique qui se manifeste dans la puberté, la nubilité, la capacité de se reproduire. L'enfance, l'adolescence, dépouillent ces premiers langages de la vie, ces timides enseignes de mollesse, de froideur, d'humidité, qui prédominaient, comme les dernières tuniques fœtales, pour mettre à nu la virilité de chaque sexe. — En effet, bien que la puberté, chez les femelles, ne revête jamais des caractères aussi tranchés que chez les mâles, leur métamorphose organique n'est pas moins essentielle, et leur développement est le même chez les plantes que chez les animaux. Ce développement résulte du transport de la nutrition sur les organes encore endormis et atrophiés pendant le jeune âge. La puberté est hâtée par une alimentation abondante aidée par la chaleur, comme le prouve la *précocité* (*v.*), et cette hâte de floraison est un présage de courte vie, comme si l'on s'empressait d'atteindre le terme de sa carrière. — La puberté d'ailleurs est un développement de la vie extérieure, éminemment ardent, excitateur. Le pouls constate par sa vélocité une circulation presque fébrile; les maladies, surtout celles de la poitrine, prennent un caractère inflammatoire et bilieux; le tempérament devient plus irascible; la femme même est moins craintive; ses langueurs disparaissent chez la mère de famille laborieuse pour ses enfants. L'homme adulte ne saurait se défendre d'un surcroît d'activité qui l'entraîne dans des carrières périlleuse : la chasse, la guerre, les tourments de l'ambition. Honteux de sa nullité, le jeune amant de la gloire aspire alors à tout ce qu'il y a de grand sur cette terre, comme Alexandre, qui ne se réserve que l'espérance. On a même remarqué que personne ne devenait fou avant cet âge, et que l'idiotisme de naissance pouvait au contraire se guérir par cette suscitation cérébrale. — A cette brillante époque, vers la seconde semaine d'années, dans nos climats, l'enfant perd sa nullité; son sexe lui révèle le secret de l'avenir. L'être pubère n'est plus isolé dans la nature, il devient en quelque sorte citoyen de la postérité, et grandit pour représenter son espèce. L'âge de la production est tout selon l'ordre naturel; pour lui seul sont réunis la force, la santé, le plaisir, la beauté et l'amour; c'est à cette période qu'éclatent l'intelligence et l'énergie de l'âme. Non seulement le degré de température des contrées, la quantité et la qualité des nourritures, le développement des facultés morales, l'ardeur des complexions, hâtent la puberté, mais encore la nature de chaque race humaine l'accélère ou la retarde. — Nous avons les premiers remarqué que plus les races d'hommes étaient blanches, comme la caucasienne (et spécialement les tribus blondes germaniques), plus la puberté chez elles devient tardive; car la race brune et courte des Lapons, des Esquimaux et Samoèdes, se montre précoce malgré la froidure de son climat circumpolaire. Le nègre, même sous des cieux rigoureux, n'est pas tardif comme le blanc.

— En France, la menstruation commence vers 14 ou 15 ans dans les départements du Nord, et même à 13 dans le Midi. La puberté, chez les hommes, n'apparaît guère, qu'une année plus tard; nous ne citons pas les exceptions dues à une foule de circonstances particulières, comme chez les danseurs, les comédiens, etc. — Les préludes de la puberté impriment aux idées une teinte de sensibilité inconnue, et sème une inquiétude secrète dans l'âme. Elle s'agite d'un sentiment de douleur et de plaisir tendre, se plonge dans des illusions ou des rêveries de félicité. Les occupations ordinaires deviennent à charge aux jeunes filles; bientôt la société les fatigue; cette triste mélancolie qui s'insinue dans leur cœur les attire au fond des solitudes, où leurs désirs errent dans toute la nature sans pouvoir se fixer. Plusieurs courent s'ensevelir dans des couvents, où bientôt elles ne rencontrent que le désenchantement. Les combats de la nature et de la pudeur, les idées religieuses, confondues avec tout ce qui fait le charme de la vie; enfin, ce vertige de la raison dans des âmes neuves et innocentes, ont de tout temps peuplé les monastères de jeunes prosélytes dévouées au service des autels ou à une existence de sacrifices dans les hôpitaux. Cette période orageuse est encore plus durable chez les vierges que chez les garçons, parce qu'elles ont le système nerveux plus mobile et plus sensible. C'est le temps de plusieurs affections convulsives : la mélancolie hystérique, le somnambulisme, la catalepsie, les spasmes épileptiques, etc. Alors aussi la musique opère parfois avec magie, et les distractions, telles que la danse, le chant, la marche ou le sommeil prolongé, sont nécessaires. Ainsi, le premier effet de la puberté ou du délire de l'amour est le désir de vivre dans la chasteté : contraste singulier qui devient pourtant la source de l'amour moral. On se figure aimer avec tant de désintéressement qu'on donnerait son sang et sa vie pour l'objet que l'on idolâtre. Son nom seul fait tressaillir le cœur, sa présence trouble, déconcerte la raison, altère la voix; le seul toucher de son vêtement fait bouillonner le sang dans les veines, et l'on a vu des jeunes gens surpris alors d'hémorragie. L'idée de la jouissance semble souiller la personne qui possède toute votre vie. En effet, après la jouissance, le charme est brisé; on ne voit plus la femme que comme un instrument de volupté. Ce prestige une fois évanoui ne revient plus le même. Jamais un second amour n'égale le premier, qu'on regarde comme une folie romanesque lorsqu'on est désenchanté. — Aussi, les jeunes gens qui s'abandonnent de bonne heure aux excès ne connaissent que la lie de la volupté; ils deviennent presque toujours des débauchés sans cœur et sans âme. Il en est de même des filles, quoique bien plus réservées que les garçons; mais plus elles sont sensibles, plus elles cherchent à fuir, en laissant apparaître toutefois quelques marques de leur amour.

Et fugit ad salices, et se cupit antè videri.

— Lorsque cette période ne s'accomplit qu'imparfaitement, ou qu'une organisation lente et molle retarde l'élan de la puberté, l'éphèbe tombe dans la chlorose et végète quelque temps dans une morne apathie. Alors, les secousses d'une vie active, les voyages, la chasse, les armes, impriment plus de ton à l'économie, avec l'emploi d'aliments stimulants et fortifiants. La gymnastique devient même indispensable chez ces jeunes personnes trop sédentaires des villes, végétant à l'ombre dans des chambres mal aérées, serrées encore dans des sortes de cuirasses ou corsets gênant la taille et comprimant les poumons. — A l'égard de la jeune fille éphèbe, son premier amour n'est pas celui des sens, car on commence toujours par le platonisme; mais elle s'attache beaucoup plus à l'homme que l'homme ne s'attache à la femme. Tel est l'ordre de la nature : le plus faible, ayant besoin de protection, doit se rapprocher davantage du plus fort. Ainsi, la nature elle-même réprouve, chez les simples Barbares, froids et chastes, le commerce prématuré entre les sexes, parce qu'elle tend à la perfection des races et fait toujours préférer les individus les plus beaux, les plus robustes à tout autre. — Souvent on voit les jeunes gens grandir tout à coup dans cette secousse de la puberté; la poitrine s'élargit, la respiration devient plus étendue et augmente l'ardeur vitale, mais quelquefois aussi vicieusement, car elle développe le germe de la phthisie avec une prédominance d'énergie reproductrice trop précoce. — Quoique la puberté se déclare vers 15 à 16 ans parmi nous, elle ne se complète qu'avec la croissance parfaite du corps en hauteur et l'éruption de la barbe vers 21 ans. C'est aussi le temps fixé pour la majorité légale ou le complément de l'intelligence. En effet, la vie extérieure ou de relation n'est entièrement développée qu'après cet âge. Ainsi, la vie de nutrition et d'assimilation, qui prédominait dans l'enfance, arrondissait ses contours, faisait préférer les sensualités de la gourmandise à tout autre, cesse à mesure que l'énergie se

transporte sur les organes musculaires et sensitifs. — Le caractère particulier au sexe mâle se prononce surtout par la puberté. C'est alors le premier jet des grandes pensées : les individus les plus bruts acquièrent une vivacité d'intellect d'autant plus marquée que leur puberté est plus vigoureuse. On a dit aussi qu'alors l'esprit vient aux filles. — Si la femme est destinée par la nature à la vie intérieure, à engendrer et nourrir sa famille, la vie masculine s'épanouit au contraire essentiellement en efforts et en énergie. Chez les peuples barbares, qui n'estiment que les avantages corporels, c'est la vigueur, la vaillance guerrière, l'adresse à la chasse, etc., qui deviennent son apanage et son premier mérite. Chez les nations civilisées, qui connaissent le prix de l'industrie et des talents, les différents dons de l'intelligence et de l'habileté réclament leur droits au plus haut rang. Toute supériorité, en quelque genre que ce soit, est donc le but auquel doit aspirer l'homme. Ce concours universel, source inévitable de rivalités, ou de combat par les armes ou le génie, appartient à notre espèce : *Optimos mortalium semper altissima cupere*, dit Tacite. Or, cet instinct naturel est surtout favorisé par la puberté : tandis que la gloire de la femme fut toujours de s'immoler pour le bonheur et l'existence de sa famille, la vraie grandeur de l'homme consiste dans le déploiement le plus vaste de ses facultés, la vertu et le génie. — C'est en ces deux sens opposés ou polarisés que la puberté fait éclater le caractère propre à chaque sexe. Plus ils paraissent contraires, plus ils sont dignes de s'attirer et de s'unir par leur perfection correspondante. — « Heureux quiconque n'a point prodigué pendant son adolescence, au sein d'une volupté honteuse, les trésors de sa santé, dit le poète allemand Burger; celui-là peut se dire avec la fierté d'un héros... Je suis homme. »

« J.-J. Virey »

Dictionnaire de la conversation et de la lecture [...], 1832-1839
(t. XLV, 1838, p. 414-416)

PUBERE, *adj.* 2 g. *Puber.* qui a atteint l'âge de puberté (garçon, fille —). —ere. R.
PUBERTÉ, *s. f.* —*tas.* âge où l'on peut se marier et procréer; crise qui amène cet état (atteindre la, à la —).

Pierre-Claude-Victoire Boiste,
Dictionnaire universel de la langue française,
8e éd. revue, corrigée et [...] augmentée par Charles Nodier, 1834
(p. 583 col. 2)

PUBERE, *adj.* des deux genres (*pu-bère*) (du lat. *puber* ou *pubes*, *puberis*), t. de jurisprudence, qui a atteint l'âge de *puberté*.
PUBERTÉ, *subst. fém.* (*pu-bère-té*) (en lat. *pubertas*), état des garçons ou des filles qui ont passé l'âge de l'enfance et qui sont nubiles. C'est quatorze ans pour les garçons et douze ans pour les filles.

Napoléon Landais,
Dictionnaire [...] des dictionnaires français, 1834
(t. II, p. 675 col. 1)

PUBERE. *adj.* et *s.* des deux genres. T. de Physiologie. Qui a atteint l'âge de puberté. *Sous ce climat, les garçons et les filles sont pubères beaucoup plus tôt que dans nos contrées.* Il signifie, en termes de Jurisprudence, Qui a atteint l'âge où la loi permet qu'on se marie. *Suivant la loi romaine, un garçon était pubère à quatorze ans, et une fille à douze.*
PUBERTÉ. *s. f.* L'état des garçons et des filles qui sont nubiles. *Les signes de la puberté. Le passage de l'enfance à la puberté. L'époque de la puberté. Elle n'est pas encore dans l'âge de puberté. Quand il aura atteint l'âge de puberté. Les femmes arrivent plus tôt que les hommes à l'âge de puberté.*

Age de puberté, signifie aussi, L'âge auquel la loi permet qu'on se marie. *Suivant nos lois, l'âge de puberté est de dix-huit ans pour les garçons et de quinze ans pour les filles.*

[Académie], 6e éd., 1835

(t. II, p. 528 col. 1)

PUBERE, adj. des d. g. (*puber*) t. de jurisp. qui a atteint l'âge de puberté.

PUBERTÉ, s. f. (*pubertas*) état des garçons ou des filles qui ont passé l'âge de l'enfance, et qui sont nubiles. C'est l'âge de quatorze ans pour les garçons, et de douze ans pour les filles.

Charles Nodier et Pierre-Victor Verger,

Dictionnaire universel de la langue française, 7e éd., 1835

(t. II, p. 341 col. 2)

PUBERE. adj. des 2 g. jurisp. Qui a atteint l'âge de puberté. *Le garçon est pubère à quatorze ans, et la fille à douze.*

PUBERTÉ. s. f. Age où l'on est pubère, où la loi permet de se marier. *Les signes de puberté se développent à quatorze ans chez les garçons, et à douze chez les filles.* — † antiq. Cet âge, chez les anciens Romains, occasionnait plusieurs cérémonies. Cette époque était marquée par un festin qu'on donnait à sa famille et à ses amis. On coupait les cheveux aux garçons, et on en jetait une partie au feu en l'honneur d'Apollon, et l'autre dans l'eau en l'honneur de Neptune, parce que les cheveux croissent à l'aide de la chaleur et de l'humidité. A l'égard des filles, lorsqu'elles étaient parvenues à l'âge de puberté, elles offraient à Vénus leurs poupées. On leur ôtait la *Bulla*, petite bulle d'or qui leur pendait à la poitrine; mais on leur laissait la prétexte, qu'elles portaient continuellement jusqu'à ce qu'elles fussent mariées.

François Raymond,

Dictionnaire général de la langue française, 2e éd., 1835

(t. II, p. 315 col. 3)

PUBERE, adj.; qui a l'âge de puberté.

PUBERTÉ, s. f. *pubertas*. État des garçons ou des filles qui ont passé l'âge de l'enfance et qui sont nubiles. Le Droit français a fixé l'âge de la puberté à 14 ans pour les garçons et 12 ans pour les filles : mais il est évident que ce n'est que dans les climats chauds que la puberté a lieu à ces âges : elle est plus tardive de deux ou trois ans, dans nos climats tempérés. V. Age.

Pierre-Hubert Nysten,

Dictionnaire de médecine, 7e éd., 1839

(p. 785 col. 1-2)

PUBERE, s. f., état des garçons et des filles qui ont passé l'âge de l'enfance et qui sont nubiles. — Puberté, adj., qui a atteint l'âge de puberté. Son état, chez l'homme, varie selon les espèces et selon les climats. Elle se manifeste, chez l'homme, par la mue de la voix, et chez la femme, par l'écoulement du flux sanguin mensuel. Nos lois établissent l'âge de puberté, pour la permission du mariage, à dix-huit ans pour l'homme et quinze ans pour la femme. Chez les Indiens et certains habitants de l'Afrique, que la chaleur du climat rend plus précoces, la puberté a lieu dès l'âge de 10 à 12 ans.

Encyclopédie catholique, 1839-1848

(t. XVI, 1848⁵, p. 273 col. 2)

PUBERE, adj. (puber), qui a atteint l'âge de puberté.

PUBERTÉ, s. f. (pubertas), âge auquel la loi permet de se marier.

Nouveau Vocabulaire français,
21e éd. revue par A. de Wailly, 1844
(p. 746 col. 2)

PUBERE, s. f. t. de jurispr. L'âge auquel la loi permet de se marier.

PUBERTÉ, adj. de t. g. t. de jurispr. L'âge auquel la loi permet de se marier.

[Barbou frères, imprimeurs-libraires],
Nouveau Vocabulaire français rédigé sur le [...] Wailly, 1847
(p. 540 col. 2)

PUBERE, adj. (*Puber*; lat.) Qui a atteint l'âge de puberté.

PUBERTÉ, n. f. (*Pubertas*; lat.) État nubile.

Prosper Poitevin,
Dictionnaire de la langue française, 2e éd., 1851
(p. 805 col. 2)

PUBERE, adj. 2 g. Qui a atteint l'âge de

PUBERTÉ, s. f. État des garçons et des filles qui ont passé l'âge de l'enfance, et qui sont nubiles.

Frère Philippe Bransiet,
Dictionnaire de la langue française
à l'usage des écoles chrétiennes, 1852
(p. 540 col. 1)

PUBERE, adj. Qui a atteint l'âge de puberté.

PUBERTÉ, s. f. L'âge auquel la loi permet de se marier.

[Imprimerie de F. Dumoulin],
Dictionnaire de la langue française, 1853
(p. 649 col. 2)

PUBERE, adj. T. de Jurisp. Qui a atteint l'âge de *puberté*. (Du latin *puber* ou *pubes, beris*, dérivé de *pubes, bis*, poil follet qui vient au menton.)

PUBERTÉ, s. f. L'état des garçons et des filles qui sont nubiles. — *Age de puberté*, signifie aussi l'âge auquel la loi permet qu'on se marie. C'est, suivant le Code civil, dix-huit ans révolus pour les garçons et quinze ans pour les filles. A. (Du latin *pubertas*.)

Claude-Marie Gattel,
Dictionnaire universel de la langue française, 8e éd., 1854
(t. II, p. 464 col. 2)

PUBERE, *adj.* 2 g. *Puber.* qui a atteint l'âge de puberté (garçon, fille —). —ere. R.
PUBERTÉ, *s. f.* —tas. âge où l'on peut se marier et procréer; crise qui amène cet état (atteindre la, à la —).

Pierre-Claude-Victoire Boiste,
Dictionnaire universel de la langue française,
 13e éd. revue, corrigée et [...] augmentée
 par Charles Nodier et Louis Barré, 1855
 (p. 583 col. 2)

PUBERE, *adj.* [all. *erwachsen*, it. et esp. *pubere*]. Qui a l'âge de la puberté.
PUBERTÉ, *s. f.* [*pubertas*, all. *Pubertät*, angl. *puberty*, it. *pubertà*, esp. *pubertad*]. État des garçons ou des filles qui ont passé l'âge de l'enfance et qui sont nubiles. Le droit français a fixé l'âge de la puberté à quatorze ans pour les garçons et douze ans pour les filles; mais, en réalité, dans nos climats, la puberté est plus tardive de deux ou trois ans.

Pierre-Hubert Nysten,
Dictionnaire de médecine,
 10e éd. entièrement refondue par Émile Littré et Charles Robin, 1855
 (t. II, p. 1035 col. 2)

PUBERE, *adj.* et *s.* Qui a atteint l'âge de puberté. — Qui a atteint l'âge où la loi permet qu'on se marie.

(Du latin *puber*, de *pubis*, poil follet qui vient au menton.)

PUBERTÉ, *s. f.* État des garçons et des filles nubiles.

(Du latin *pubertas*; de *puber*.)

L'âge de la puberté est le printemps de la nature. BUFFON. La puberté accompagne l'adolescence et précède la jeunesse. *Id.*

« Il quitta l'Arcadie et ses belles campagnes,
 Lorsqu'un premier duvet, fleur de la puberté,
 Ornaît à peine encor sa naissante beauté. » LA HARPE.

Louis Dochez,
Nouveau Dictionnaire de la langue française, 1860
 (p. 1080 col. 1)

PUBERE, *adj.* (du lat. *puber*), qui a atteint l'âge de puberté.

PUBERTÉ, *s. f.* (du lat. *pubertas*), état des garçons, des filles qui ont passé l'âge de l'enfance, et qui sont nubiles. = T. de jur., *âge de —*, âge auquel la loi permet qu'on se marie.

François Noël et Charles-Pierre Chapsal,
Nouveau Dictionnaire de la langue française, 17e éd., 1860
 (p. 828 col. 2)

PUBERE, *adj.* 2 g. (lat. *pubes*, duvet). T. physiol. qui a atteint l'âge de puberté. V. Age. || T. Jurispr. Se dit souvent pour Nubile.

PUBERTÉ, *s. f.* (*pubertas*).

Enc. — On confond généralement la *Puberté* avec la *nubilité* : c'est une erreur. Par *puberté*, il faut entendre l'état de l'individu ou la série des phénomènes observés quand a lieu la première manifestation de la virtualité procréatrice. La *nubilité*, au contraire, est l'état de l'individu qui est particulièrement apte et mûr pour la reproduction. Bien que la fécondité soit possible dès la p., l'union d'individus *pubères*, mais non encore *nubiles*, a les

conséquences les plus graves, soit pour les individus eux-mêmes, soit pour leurs enfants. Dans ce cas, la fécondité s'arrête de bonne heure chez la femme, et même chez l'homme, et l'enfant reste le plus souvent débile, si tant est qu'il arrive à l'âge moyen de la vie. Sous le climat de la France, les phénomènes caractéristiques de la p. apparaissent vers l'âge de 14 à 16 ans chez l'homme, et de 12 à 15 chez la femme. La nubilité, au contraire, n'est parfaitement établie que de 18 à 21 pour le sexe féminin, et de 21 à 25 pour le sexe masculin.

Bertet Dupiney de Vorepierre,
Dictionnaire français illustré, 1860-1864
(t. II, 1864, p. 852 col. 3)

PUBÈRE. adj. 2 g. Qui a atteint l'âge de
PUBERTÉ. s. f. État des garçons et des filles qui ont passé l'âge de l'enfance, et qui sont nubiles.

Frère Philippe Bransiet,
Dictionnaire de la langue française
à l'usage des écoles chrétiennes, 2e éd., 1861
(p. 540 col. 1)

PUBÈRE, a. s. Puberté, s. f. V. *âge, sexe* (au Suppl[ément]).

Prudence Boissière,
Dictionnaire analogique de la langue française, 1862
(p. 1185 col. 1)

PUBÈRE, subst. et adj. des deux genres (*pubère*) (du lat. *puber* ou *pubes, puberis*), t. de jurisprudence, qui atteint l'âge de *puberté*. Ce mot est fort employé comme subst.

PUBERTÉ, subst. fém. (*pubèreté*) (en lat. *pubertas*), état des garçons ou des filles qui ont passé l'âge de l'enfance et qui sont nubiles. C'est quatorze ans pour les garçons et douze ans pour les filles. — On appelle aussi *âge de puberté*, celui auquel la loi permet de se marier.

Napoléon Landais,
Grand Dictionnaire [...] des dictionnaires français,
14e éd. revue sous la dir. de M. D. Chésurolles et L. Barré, 1862
(t. II, p. 463 col. 1)

PUBÈRE (pu-bè-r'), *adj.* Qui a atteint l'âge de puberté. On trouva que le nombre des citoyens pubères faisait à Rome le quart de ses habitants, MONTESQ. *Rom.* 3. Dans les climats les plus chauds de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, la plupart des filles sont pubères à dix et même à neuf ans, BUFF. *Hist. nat. hom. Œuv.* t. IV, p. 239. Déjà pubère et sensible, je pensais quelquefois à mes folies; mais je ne voyais rien au-delà, J.-J. ROUSS. *Conf.* I. || En termes de jurisprudence, qui a atteint l'âge où la loi permet qu'on se marie.

— ÉTYM. Lat. *puber* (VOY. PUBIS).

PUBERTÉ (pu-bèr-té), *s. f.* Âge où les individus deviennent aptes à se reproduire. La puberté accompagne l'adolescence et précède la jeunesse, BUFF. *Hist. nat. Œuv.* t. IV, p. 221. L'âge de la puberté est le printemps de la nature, la saison des plaisirs; pourrions-nous écrire l'histoire de cet âge avec assez de circonspection pour ne réveiller dans l'imagination que des idées philosophiques? ID. *ib.* p. 22. L'homme est celui de tous les êtres vivants connus, dont la puberté peut être le plus accélérée par les excitations vicieuses, CABANIS. *Instit. Mém. scienc. mor. et pol.* t. I, p. 117. || Âge de puberté, âge auquel la loi permet qu'on se marie. L'âge de puberté légale est chez nous à quinze ans pour les filles,

à dix-huit ans pour les garçons. || Dans le langage physiologique, série des phénomènes d'accroissement qui accompagnent la première maturation et chute d'un ovule chez les filles, et la première production des spermatozoïdes chez les garçons.

— SYN. PUBERTÉ, NUBILITÉ. Il faut distinguer la puberté de la nubilité : celle-là arrive avant celle-ci; on est pubère quelques années avant d'être nubile, c'est-à-dire avant d'avoir le corps suffisamment développé pour le mariage.

— HIST. XVI^e s. On tient la puberté de la fille à douze ans, et on recule les masles jusques à quatorze, CHOLIÈRES, *Contes*, t. I, *Matin*. IV, p. 110, dans POUGENS.

— ÉTYM. Provenç. *pubertat*; espagn. *puberdad*; ital. *pubertà*; du lat. *pubertatem*, de *puber*, pubère.

Émile Littré,
Dictionnaire de la langue française, 1863-1873
(t. III, 1863, p. 1377 col. 1)

PUBÈRE. adj. des 2 g. (du lat. *pubes*, *puberis*, même signif.). Physiol. Qui a atteint l'âge de puberté. Dans les climats ardents, les garçons et les filles sont plus tôt pubères que dans les climats tempérés.

— Substantiv. Un pubère. Une pubère. Le genre de musique qui convient principalement aux *pubères* est le chant. (Polinière) Une expression mâle et sérieuse se répand dans les traits du *pubère*, et annonce sa puissance future. (Id.)

— Jurispr. Qui a atteint l'âge auquel la loi permet qu'on se marie, auquel les garçons et les filles sont généralement capables de procréer. Les lois romaines déclaraient pubère tout garçon âgé de quatorze ans, et toute fille âgée de douze ans. Il s'emploie dans ce sens, comme adj. ou comme subst.

PUBERTÉ. s. f. (du lat. *pubertas*, fait de *pubes*, duvet). Époque de la vie qui succède à l'enfance, et où les individus deviennent nubiles. Les signes de la puberté. Puberté tardive.

— *Puberté* se dit le plus souvent pour l'État ou l'époque même de la puberté. Les signes de la puberté sont divers : ils varient selon les espèces et les climats. La mue de la voix chez le mâle, le flux sanguin menstruel chez la femelle, sont des signes généraux de puberté. La croissance au pubis, chez l'un et chez l'autre sexe, de ce que Cicéron et Columelle appellent des noms *pubes* et *pubertas*, est un signe caractéristique de la puberté. Les Romains avaient coutume de célébrer la puberté par des fêtes et des réjouissances.

— Jurispr. Age auquel la loi permet qu'on se marie. L'article 144 du Code civil établit la puberté à dix-huit ans révolus pour les garçons, et à quinze ans révolus pour les filles.

Louis-Nicolas Bescherelle,
Dictionnaire national, 11^e éd., 1865
(t. II, p. 1017 col. 3)

PUBÈRE adj. (pu-bè-re — latin *puber*; de *pubis*, provenu lui-même de *pubes*, poil follet. De-lâtre croit que *pubes* est pour *pusbes* et se rattache à la racine sanscrite *puch*, croître, pousser, d'où *puchtî*, augmentation, abondance). Qui atteint l'âge de puberté : *Dans toutes les parties méridionales de l'Europe, la plupart des filles sont PUBÈRES à douze ans, et les garçons à quatorze.* (Buff.)

— Jurispr. Qui est arrivé à l'âge où la loi permet de se marier : *Suivant la loi romaine, un garçon était PUBÈRE à quatorze ans, et une fille à douze.* (Acad.)

— Substantiv. Personne qui a atteint l'âge de puberté : *Une expression mâle et sérieuse se répand dans les traits du PUBÈRE.*

PUBERTÉ s. f. (pu-ber-té — lat. *pubertas*, de *puber*, pubère). Époque de la vie où l'on est propre à l'acte de la génération : *Signes de la PUBERTÉ. Âge de la PUBERTÉ. Les femmes arrivent plus tôt que les hommes à l'âge de PUBERTÉ.* (Acad.) *La voix change dans les hommes à l'âge de PUBERTÉ.* (Buff.) *La PUBERTÉ n'est qu'un phénomène de l'adolescence.* (Flourens.)

« ... L'Italie,
 Messaline en haillons, sous les baisers pâlie,
 Que tout père à son fils paye à sa puberté! »

A. DE MUSSET.

— Fig. Époque de complet développement ou d'aptitude à produire : *L'amour a, comme la vie, une PUBERTÉ pendant laquelle il se suffit à lui-même.* (Balz.) *L'esprit a sa PUBERTÉ comme le corps.* (Lamart.)

— Jurispr. *Age de puberté*, Age auquel la loi permet le mariage : *Suivant nos lois, l'âge de PUBERTÉ est de dix-huit ans pour les garçons, et de quinze ans pour les filles.* (Acad.)

— Encycl. Physiol. On dit généralement que la *puberté* est l'état des garçons ou des filles qui ont passé l'âge de l'enfance et qui sont nubiles. Cette définition, acceptée par la législation française, ne peut l'être par la science; car physiologiquement on peut être pubère sans être nubile. La *puberté* dans le sens absolu du mot, consiste dans l'apparition de la faculté procréatrice, c'est-à-dire, chez les filles, dans la maturation et dans la chute du premier ovule; chez les garçons, dans la première apparition des spermatozoïdes dans la liqueur séminale. Mais, outre que cet âge peut varier selon que l'on prend les individus dans le Nord ou dans le Midi, il peut parfaitement arriver, et c'est même très-fréquent, qu'une femme étant déjà pubère présente un développement insuffisant du vagin, de l'utérus, du bassin, des cavités abdominale et thoracique, des mamelles, etc. Si, au lieu d'un accroissement régulier, ces organes en subissent un trop rapide sous l'influence d'une fécondité ordinairement possible dès la *puberté*, ils deviennent le plus souvent malades tout de suite ou peu après. Mais surtout, l'enfant développé dans des organes encore imparfaits, reste le plus souvent débile et meurt dans un âge peu avancé. L'accroissement des organes convenables à la reproduction d'enfants bien constitués n'est complet chez l'homme qu'à l'âge de vingt-quatre à vingt-six ans, dans les contrées les plus au Nord que le centre de la France, et d'un à trois ans plus tôt dans le midi; chez la femme, il n'est complet que de dix-huit ans à vingt-deux ans, le plus ordinairement à vingt (Littré et Robin). Les anciens peuples, et les Romains entre autres, pratiquaient certaines cérémonies à l'époque de la *puberté*. Ils faisaient des sacrifices à Neptune, à Apollon et à Vénus, à laquelle les jeunes filles offraient leurs poupées. Aujourd'hui encore, chez les Hottentots, il se pratique une cérémonie aussi bizarre que honteuse. Selon Kolbe, ce peuple sauvage confie la jeunesse jusqu'à l'âge de dix-huit ans à la garde des mères. A cette époque, on reçoit les garçons au rang des hommes, avec lesquels ils n'avaient encore pu avoir le moindre rapport. Tous les hommes s'assemblent et s'accroupissent ensemble. Le nouveau candidat arrive nu, frotté d'huile et de suie, avec un seul testicule, ayant été privé de l'autre vers l'âge de neuf ou dix ans. Le plus vieux de l'assemblée se lève, harangue le jeune homme, en lui recommandant de quitter pour toujours la compagnie des femmes et les jeux de l'enfance; puis l'arrosant d'urine, il l'autorise à maltraiter et à battre même sa mère sans scandale.

L'époque de la *puberté* est marquée, chez l'homme comme chez la femme, par l'apparition de phénomènes généraux et locaux. Les phénomènes généraux se rapportent à toute l'économie. Le système osseux s'accroît rapidement en force et en volume, en même temps que le phosphate calcaire devient plus abondant. Les muscles deviennent plus fermes et plus saillants, et chaque individu exhale une odeur propre à exciter le sexe différent. Le sang artériel, devenu plus coloré, plus chaud, plus irritant, porte un surcroît de vie si considérable dans tous les organes, qu'on voit des jeunes gens gagner quatre, cinq, six et sept pouces de hauteur dans un an, sans que leur santé en éprouve d'altération notable. Les jeunes filles croissent aussi plus ou moins rapidement, mais conservent en général une stature inférieure à celle de l'homme (Polinière). Le système nerveux et le cerveau en particulier deviennent le siège de modifications importantes. Le pubère n'est point sujet aux mouvements continus et aux convulsions de l'enfance; ses idées se fixent, ainsi que ses volontés et ses désirs; ses amusements ne sont plus les mêmes; ses dispositions et ses penchants prennent une direction différente; son intelligence se développe rapidement, son imagination devient plus vive, sa mémoire plus étendue. Le cervelet acquiert un volume considérable, ce qui a fait admettre par Gall un rapport intime entre cet organe et les parties sexuelles; mais le cerveau ne participe pas moins que le cervelet à l'action des organes génitaux; ceux-ci sont excités par la simple influence de l'imagination et ils agissent à leur tour sur le cerveau, puisqu'ils déterminent des affections en rapport avec leurs

fonctions. Le système pileux se développe et prend une teinte plus foncée; la face change d'expression par le développement des parties qui la composent. Le larynx éprouve des changements remarquables, beaucoup plus prononcés chez l'homme que chez la femme. La voix mue, c'est-à-dire qu'elle donne des tons faux, désagréables, qui cependant, au bout de quelque temps, se transforment en un son plein, égal, retentissant et, en général, d'autant plus fort que les organes génitaux ont plus de volume et de vigueur. Tous ces changements sont dus à une augmentation de l'ouverture de la glotte. Celle-ci se développe dans la proportion de cinq à dix chez le jeune homme et de cinq à sept seulement chez la jeune fille (Richerand.) Le cou prend un développement tel que les anciens prétendaient reconnaître la défloration d'une vierge à l'examen de cette partie. Cette prétention ne saurait être justifiée; et, s'il est vrai que les personnes voluptueuses aient ordinairement le cou gros, c'est plutôt par suite de l'abus de plaisirs vénériens que dès le commencement de la *puberté* qu'elles présentent ce caractère.

— *Phénomènes propres à l'homme.* A l'époque de la *puberté*, le jeune homme offre une teinte plus foncée de la peau, sur laquelle apparaisse des poils en plus ou moins grand nombre. Le menton se couvre d'un duvet cotonneux, auquel succède bientôt la barbe, qui fait perdre au visage l'air enfantin qui avait jusque-là confondu les deux sexes. Le pubis et le scrotum se couvrent de poils; le thorax se développe, s'élargit; les muscles deviennent saillants et revêtent la forme qui caractérise le mâle. Les mamelons se gonflent, sont douloureux et souvent donnent une humeur séreuse, blanchâtre, analogue à du lait. La peau de la verge et du scrotum devient plus brune; les bourses s'agrandissent et se contractent sous la moindre influence; les testicules, éloignés des anneaux par l'allongement des cordons spermatiques, acquièrent un volume presque double de celui qu'ils avaient auparavant; les épididymes se gonflent et acquièrent, comme les testicules, une extrême sensibilité; la verge grossit et s'allonge; par suite des érections fréquentes, le prépuce se raccourcit et découvre toute la surface du gland. Viennent ensuite les songes érotiques suivis d'éjaculations nocturnes. Les premières émissions du sperme sont aqueuses, peu abondantes; mais bientôt elles deviennent considérables, exhalant une odeur forte et sont d'une consistance d'autant plus grande qu'elles sont plus rares. « Lorsqu'un garçon vigoureux touche à la révolution de la *puberté* et qu'il favorise son développement par des exercices de corps modérés, il est ordinairement exempt du malaise général et des engourdissements qu'éprouvent les individus plus faibles ou qui vivent dans l'inaction; il n'est souvent averti du changement qui s'opère en lui que par des jouissances jusqu'alors inconnues, qui le réveillent en sursaut et le jettent dans une sorte d'inquiétude, non sans quelque charme, auquel il s'abandonne involontairement; encore rempli du souvenir de nouvelles sensations, son imagination s'éveille et aime à se perdre dans mille pensées confuses dont le vague indéfinissable est une des jouissances de cet âge des illusions; c'est alors que la vie se présente avec tous ses enchantements, avec un prestige qui n'est, hélas! que de trop courte durée! Une tristesse, qui n'a rien de sombre, remplace la gaieté de l'enfance; une douce langueur se répand dans les traits du pubère; il recherche la solitude, se complaît dans une rêverie silencieuse et ouvre son cœur à tous les sentiments généreux; il ne le sent battre qu'au récit d'actions bonnes et bienfaisantes; il ignore encore qu'il est des hommes durs, inaccessibles à toutes les affections douces, qui regardent avec un cruel mépris les pleurs de l'innocence et les efforts souvent impuissants de la vertu. La surabondance de vie qui circule dans les artères du pubère, qui échauffe son cerveau et porte la vigueur dans ses membres, cherche à se répandre au-dehors. Il quitte ses paisibles occupations ou s'arrache à sa languissante oisiveté; cédant à la vivacité d'une imagination impatiente de tout voir, de tout connaître; curieux d'approfondir les mystères cachés pour un jeune cœur dont l'enfance a été pure, il recherche avidement tout ce qui lui promet des connaissances sur ce qui l'entoure; il veut étendre ses découvertes et brûle d'entreprendre des voyages lointains; c'est en vain qu'on chercherait à l'effrayer en lui exposant les dangers auxquels il va s'exposer. Connaît-on des obstacles et des dangers alors qu'un courage bouillant, entretenu par le sentiment de forces toujours croissantes, nous entraîne? On semble ne pas les voir, ou plutôt on les voit, mais c'est pour courir au-devant, les affronter et les vaincre. Ces désirs inquiets de voir et d'apprendre, ce goût vif d'une vie active qui puisse occuper l'esprit par des scènes nouvelles et le corps par des exercices variés, viennent se confondre dans un sentiment puissant par lequel la nature l'appelle au grand œuvre de la reproduction; jusque-là il a vécu pour lui, il a joui d'une vie végétative; maintenant il va agrandir son existence, en entrant dans l'entière jouissance de ses droits et

en créant son semblable; il se sent entraîné par une force inconnue, mais irrésistible, vers un sexe qu'il se représente sans cesse sous les couleurs les plus séduisantes; dès qu'il l'approche, une timidité insurmontable le saisit. Il est timide, dit Cabanis, parce que la nature des désirs qu'il ose former l'étonne lui-même et que la défiance de leur succès le déconcerte. Cet embarras du premier amour, cette timidité cèdent enfin à l'impétuosité d'une passion que les obstacles exaltent. Le jeune homme aime; il aime avec toute la passion de son âme; et lorsque ce sentiment est uni à d'heureuses dispositions, il hâte leur développement et contribue à rehausser la dignité de l'homme en étendant les facultés morales qui font son plus noble apanage. » (Polinière, *Dict. des sciences méd.*)

— *Phénomènes propres à la femme.* La femme est avertie de l'apparition de la *puberté* par des douleurs lombaires, des lassitudes, des frissons et de la céphalalgie. Les yeux sont morts, cernés, les joues décolorées; l'appétit diminue ou se perd tout à fait; les viscères fonctionnent péniblement; les forces de l'esprit et du corps languissent; toute espèce d'exercice devient pénible. En même temps, les formes extérieures se modifient; le bassin s'élargit; les cuisses s'écartent l'une de l'autre, et, si l'on tirait deux lignes perpendiculaires tombant des deux épaules, les hanches sortiraient en dehors de cette ligne, tandis que le contraire a lieu chez l'homme. Les parois thoraciques s'élèvent et s'arrondissent; les glandes mammaires, devenues d'une extrême sensibilité, augmentent de volume et prennent ces formes voluptueuses, à l'attrait desquelles ajoutent encore la couleur vermeille et l'exquise sensibilité des mamelons. Alors, dit Roussel, le tissu cellulaire envoie de la poitrine des productions qui, après avoir arrondi le cou et lié les traits du visage, vont se perdre agréablement vers les épaules et se prolonger vers les bras pour donner les contours fins, déliés, moelleux, qui se continuent jusqu'aux extrémités des mains. Les mêmes changements s'opèrent sur les membres inférieurs pour constituer l'ensemble gracieux de la jeune fille. La peau conserve sa blancheur ou en acquiert une nouvelle; elle se couvre de poils au pubis et aux aisselles seulement; toute la force du système pileux se concentre du côté de la chevelure, qui se développe rapidement. Les yeux, remplis d'inquiétude et de mélancolie, brillent parfois d'un feu que la jeune fille à de la peine à dissimuler; sa voix, d'abord un peu discordante, ne tarde pas à devenir pleine et sonore. Enfin, l'ensemble de la physionomie exprime des passions bien différentes de celles de l'enfance. Pendant que cette métamorphose s'opère à l'extérieur, il se passe du côté des organes génitaux des phénomènes d'une importance non moins considérable. Les ovaires et l'utérus augmentent de volume; ce dernier organe devient le siège d'un flux sanguin qui se renouvelle tous les mois et constitue la menstruation. Cet écoulement arrive parfois brusquement pendant la nuit et l'on voit des jeunes filles, trempées de sang à leur réveil, se lever avec effroi pour demander à leur mère l'explication d'un fait qu'elles ignorent. D'autres fois, les règles ne s'établissent que péniblement et peu à peu, après de longues douleurs qui troublent toutes les fonctions de l'économie. Le sang menstruel est d'une pureté parfaite au moment où il est exhalé, et, si parfois il en est autrement, il faut l'attribuer au manque de pureté de certaines femmes et au mélange de ce sang avec d'autres liquides qui se trouvent dans le vagin. En aucun cas il ne possède ces propriétés malfaisantes qui ont fait croire à certains peuples que la présence d'une femme ayant ses règles faisait mourir les vers à soie, aigrir le lait, tourner le vin, etc. Les parties externes de la génération subissent également des modifications notables. C'est ainsi que le mont de Vénus s'arrondit et se couvre de poils, que les grandes et les petites lèvres deviennent plus saillantes et sont continuellement humectées d'un fluide séro-muqueux, dont la sécrétion augmente en présence des objets qui éveillent des pensées voluptueuses. Alors la turgescence de toutes ces parties, l'érection du clitoris se renouvellent avec une grande facilité et sont accompagnées d'un sentiment de plaisir que la pudeur irrite et rend plus vif encore. Aussitôt que la jeune fille a ressenti la secousse imprimée à tout son être, elle quitte les jeux simples de l'enfance, qui ne lui suffisent plus. Elle sent dans son cœur un vide qu'elle cherche vainement à remplir. Inquiète des désirs vagues et obscurs dont elle est tourmentée, elle croit retrouver dans la solitude le calme et la gaieté qu'elle a perdus; mais son imagination vive, mobile, ne fait qu'augmenter son trouble; elle languit dans une mélancolie profonde, dont les accès sont terminés par une abondante effusion de larmes qui la soulage. Les jeunes filles qui vivent dans un état continuel de distractions et d'occupations n'éprouvent souvent qu'une mélancolie douce et passagère qu'elles regrettent lorsque les passions turbulentes viennent à les agiter (Polinière). Tous les phénomènes qui se passent à l'époque de la *puberté* sont sous la dépendance des ovaires, et, si l'on venait à enlever ces

organes comme on enlève les testicules chez l'homme, on n'observerait rien de ce qui caractérise cette période de la vie. V. EUNUQUE.

— *Époque de la puberté.* L'époque de l'apparition de la *puberté* varie selon le sexe, le climat et les mœurs.

1° *Sexe.* La *puberté* apparaît, en général, chez l'homme deux ou trois ans plus tard que chez la femme. Cette différence tient à diverses causes. L'homme est plus grand, plus fort, composé de parties plus compactes qui ont besoin d'un temps plus long pour acquérir leur entier développement. Hippocrate pensait que les femmes, en raison de la masse de leur corps, possédaient une plus grande quantité de sang, et c'est à cela qu'il attribuait leur accroissement plus prompt. Pour le plus grand nombre des physiologistes, l'excitabilité plus grande du système nerveux serait la principale cause de la précocité des femmes.

2° *Climat.* Le climat exerce une très-grande influence sur le développement de la *puberté*, autant chez l'homme que chez la femme. Une température chaude et sèche, en activant la circulation et excitant la sensibilité, développe rapidement les fonctions génitales. Ainsi, en Asie, en Afrique, dans l'Amérique du Sud, les hommes sont pubères de dix à douze ans et les femmes de huit à dix ans. Il est même très-commun dans certaines contrées de voir les jeunes femmes devenir mère à l'âge de douze à treize ans. Dans les pays d'Europe, et dans le Nord surtout, la *puberté* est beaucoup plus retardée. Dans les parties septentrionales de la Russie, de la Suède, du Danemark, cette faculté n'apparaît que vers l'âge de quinze à dix-sept ans chez les garçons et de treize à quinze ans chez les filles. Dans les climats tempérés, comme en France par exemple, on trouve la moyenne des pays chauds et des pays froids, c'est-à-dire que les jeunes gens sont pubères à quatorze ans environ et les jeunes filles à douze ans. Il existe cependant une différence entre le nord et le midi de la France; cette différence est en faveur de ceux qui habitent le midi. Certains individus n'attendent pas l'âge ordinaire : on a vu, en France, de très-jeunes garçons présenter tous les caractères de la *puberté* et rechercher même le contact des femmes. L'intelligence dans ce cas se trouve parfois aussi développée que les autres facultés; mais, en général, ces êtres ainsi privilégiés de la nature n'atteignent pas un âge avancé.

3° *Mœurs.* Les habitants des campagnes exercent leurs forces et leur appareil locomoteur à des travaux rustiques qui ne leur donnent pas le loisir de se livrer aux rêves de l'imagination. Une nourriture peu abondante les soutient sans les exciter; un travail continu calme les passions en fatiguant le corps. Les femmes, comme les hommes, travaillent et connaissent le repos, mais non l'oisiveté; aussi la *puberté* s'annonce-t-elle dans cette classe de la société vers l'âge de treize à quatorze ans chez la femme et de quinze à seize ans chez l'homme. Mais si l'on compare à ces mœurs rustiques celles des habitants des grandes villes, on trouve chez ces derniers un concours de circonstances toutes propres à augmenter la susceptibilité nerveuse. Inaction, usage et abus des boissons spiritueuses qui excitent les sens; mets épicés, fréquentation des spectacles, des soirées, des bals où l'amour se montre sous toutes les formes les plus séduisantes; veilles prolongées; lecture de romans, de poésies érotiques; contemplation de statues et de tableaux voluptueux; exemples de libertinage; fréquentation des sexes forcée dans certaines classes, etc.; toutes ces causes agissent puissamment sur le système nerveux et contribuent à développer rapidement la *puberté* chez des individus, qui, s'ils avaient vécu à la campagne, n'auraient été pubères que quelques années plus tard. Les danseurs et les comédiens, à cause même de leur manière de vivre, sont plus précoces que les autres individus.

Lorsque la *puberté* s'opère suivant la loi de la nature, qu'elle n'est point troublée dans sa marche, elle dissipe souvent les maladies de l'enfance qui avaient résisté à tous les moyens thérapeutiques. C'est ainsi qu'on voit ordinairement disparaître l'épilepsie, surtout lorsqu'elle a été produite par une cause accidentelle. Les convulsions de l'enfance, l'incontinence d'urine, la scrofule, les dartres, la teigne, etc., guérissent presque toujours à l'apparition de la *puberté*. Mais si, d'un côté, cette fonction se montre bienfaisante en détruisant les maladies de l'enfance, elle devient, d'un autre côté, la source d'un nouvel ordre d'affections non moins graves. C'est à l'époque de la *puberté* qu'on voit le plus souvent apparaître les hémorragies du poumon, symptômes alarmants d'une phthisie déjà déclarée. Quelquefois, cependant, les hémoptysies ont lieu sans tuberculose chez les individus pléthoriques. La pleurésie, la pneumonie, le catarrhe pulmonaire, l'angine laryngée se montrent beaucoup plus souvent après qu'avant la *puberté*. Les viscères abdominaux sont moins sujets aux phlegmasies. L'hystérie, chez la femme, est une affection très-commune et qui ne se montre qu'après la *puberté*. Mais l'influence la plus fâcheuse qu'exercent les

organes génitaux dans les deux sexes est le penchant à la masturbation (v. ce mot). Ce vice abrutissant est d'autant plus dangereux que les occasions de s'y livrer sont toujours présentes et que rien ne retient les jeunes gens qui en ont contracté l'habitude. « J'ai vu, dit Pinel, un jeune homme attaqué d'une fièvre ataxique, entièrement épuisé, et dont la fureur de l'onanisme était portée si loin, que, le sixième jour de la maladie, il provoquait encore ses organes flétris, pendant que la mort était annoncée par les présages les plus sinistres. »

— *Hygiène.* Toute l'hygiène de la *puberté* consiste à favoriser l'accroissement du corps dans les deux sexes, à aider au développement des forces, à donner aux passions une sage direction et à empêcher d'accélérer imprudemment le moment où les pubères doivent obéir aux impulsions de l'amour. L'habitation de lieux sains et bien aérés, l'usage de vêtements appropriés à chaque saison doivent être recommandés aux pubères. Il faut surtout empêcher les jeunes filles d'obéir à cet instinct de coquetterie qui les porte à s'étrangler la taille avec les corsets. Cette compression, toujours mauvaise, peut devenir parfois très-dangereuse. Au moment des règles, elles doivent éviter les transitions brusques du chaud au froid; les robes trop décolletées et les manches trop courtes sont la cause de beaucoup de phthisies et de maladies de poitrine. Les bains de mer, d'eau courante sont d'un usage très-salutaire, mais il faut y apporter toutes les précautions convenables. Le lit des pubères ne doit pas être trop moelleux. « Un lit mollet, dit J.-J. Rousseau, où l'on s'ensevelit dans la plume, dans l'édredon, fond et dissout le corps, pour ainsi dire. Le meilleur lit est celui qui procure le meilleur sommeil, et il n'y a point de lit dur pour celui qui s'endort en se couchant. » L'accroissement rapide des pubères, la dépense des forces qu'entraînent leurs exercices exigent une alimentation substantielle et abondante. Pour eux, deux repas ne suffisent pas; il leur en faut au moins trois et plus souvent quatre. La promenade, la course, la natation, le jeu de paume, l'escrime, l'équitation, la danse, sont des exercices qu'on ne saurait trop recommander aux pubères.⁶

Pierre Larousse,
Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle, 1865-1876
(t. XIII, p. 385 col. 4-p. 387 col. 1)

PUBERE, s. f. t. de jurispr. L'âge auquel la loi permet de se marier.

PUBERTÉ, adj. de t. g. t. de jurispr. L'âge auquel la loi permet de se marier.

[Barbou frères, imprimeurs-libraires],
Nouveau Vocabulaire français rédigé sur le [...] Wailly, 14e éd., 1867
(p. 540 col. 2)

PUBERE. adj. et s. des deux genres. T. de Physiologie. Qui a atteint l'âge de puberté. *Sous ce climat, les garçons et les filles sont pubères beaucoup plus tôt que dans nos contrées.*

Il signifie, en termes de Jurisprudence, Qui a atteint l'âge où la loi permet qu'on se marie. *Suivant la loi romaine, un garçon était pubère à quatorze ans, et une fille à douze.*

PUBERTÉ. s. f. L'état des garçons et des filles qui sont nubiles. *Les signes de la puberté. Le passage de l'enfance à la puberté. L'époque de la puberté. Elle n'est pas encore dans l'âge de puberté. Quand il aura atteint l'âge de puberté. Les femmes arrivent plus tôt que les hommes à l'âge de puberté.*

Age de puberté, signifie aussi, L'âge auquel la loi permet qu'on se marie. *Suivant nos lois, l'âge de puberté est de dix-huit ans pour les garçons et de quinze ans pour les filles.*

[Académie], 7e éd., 1879
(t. II, p. 530 col. 3)

6. Nous ne reproduisons pas la dernière rubrique, « Art vété[rinaire] » (p. 387 col. 1-2).

PUBERE (lat. *puber*), *adj.* Qui a atteint l'âge de puberté. || En jurispr. Qui a atteint l'âge où la loi permet qu'on se marie.

PUBERTÉ (lat. *pubertas*), *s. f.* Age où les individus sont nubiles. || Age de puberté, l'âge auquel la loi permet qu'on se marie.

Amédée Beaujean,
Dictionnaire de la langue française, abrégé du Dictionnaire de É. Littré,
7e éd., 1883
(p. 941 col. 1)

PUBERTÉ. I. **PHYSIOLOGIE.** — La puberté est caractérisée par l'apparition de la faculté procréatrice : par la première menstruation chez la jeune fille, par l'apparition des premières spermatozoïdes chez le garçon. Au moment de la puberté, il se produit un allongement du corps, la taille atteint sa limite, les os prennent de la solidité, les épiphyses finissent par se souder. Mais les principaux phénomènes qui s'observent à cet âge se produisent du côté des organes génitaux; dans l'un et l'autre sexe, l'apparition des poils démontre une sécrétion plus abondante des glandes sébacées. Chez l'homme, les testicules deviennent plus gros et commencent à sécréter du sperme; les vésicules séminales, la prostate, la verge, acquièrent alors le volume qu'elles doivent atteindre. Chez la femme, les ovaires deviennent plus volumineux et prennent la forme bosselée, la matrice s'élargit et la menstruation apparaît, les seins se développent et le mamelon se forme. On confond souvent la nubilité avec la puberté, et c'est là, ainsi que le fait remarquer Littré, une confusion regrettable, c'est ainsi que la loi française fixe l'âge de la nubilité à quatorze ans pour les garçons et à douze ans pour les filles. En fait, dans nos climats du moins, si à cet âge la femme est pubère, elle n'est pas nubile, ses organes n'ont pas encore atteint le développement nécessaire, ses os ne sont pas soudés, et une grossesse hâtive peut compromettre sa santé.

II. **LÉGISLATION.** (V. **IMPUBÈRE**).

« J.-P. Langlois »

La Grande Encyclopédie,
publiée sous la dir. de M. Berthelot, [après 1885]
(t. XXVII, p. 908 col. 2-p. 909 col. 1)

PUBERE [pu-bèr] *adj.*

[ÉTYM. Emprunté du lat. *puber*, m. s. (Cf. *Impubère*.) || 1511. *En aage pubere, Vies des saints Pères*, dans DELB. *Rec. Admis ACAD.* 1762.]

|| (T. didact.) Qui a l'âge de puberté. *Citoyens pubères*, MONTESQ. *Rom.* 3.

PUBERTÉ [pu-bèr-t] *s. f.*

[ÉTYM. Emprunté du lat. *pubertas*, m. s. || 1474. *Les ans De puberté, Myst. de l'Incarn. et Nativ.* dans DELB. *Rec.*]

|| (T. didact.) Moment où le jeune homme, la jeune fille, sont formés. *Les signes de la —*. Spécialt. (Droit.) Age de —, âge auquel la loi permet qu'on se marie.

Adolphe Hatzfeld et Arsène Darmesteter,
Dictionnaire général de la langue française, 1890-1900
(t. II, p. 1832 col. 2)

PUBERE. *adj.* des deux genres. T. de Physiologie. Qui a atteint l'âge de puberté. *Sous ce climat, les garçons et les filles sont pubères beaucoup plus tôt que dans nos contrées.*

Il signifie, en termes de Jurisprudence, Qui a atteint l'âge où la loi permet de se marier. *Suivant la loi romaine, un garçon était pubère à quatorze ans, et une fille à douze.*

PUBERTÉ. n. f. État des garçons et des filles qui sont en âge de se marier. *Les signes de la puberté. Le passage de l'enfance à la puberté. L'époque de la puberté. Elle n'est pas encore dans l'âge de puberté. Les femmes arrivent plus tôt que les hommes à l'âge de puberté.* Age de puberté, signifie aussi, Age auquel la loi permet de se marier. *Suivant nos lois, l'âge de puberté est de dix-huit ans pour les garçons, et de quinze ans pour les filles.*

[Académie], 8e éd., 1932-1935

(t. II, 1935, p. 430 col. 2)

BIBLIOGRAPHIE

Plan

I. Corpus littéraire

1. Œuvres d'Émile Zola
2. Chroniques et articles d'Émile Zola sur la jeunesse

II. Ouvrages de médecine

III. Dictionnaires

IV. Ouvrages et articles consacrés à Zola

V. Ouvrages consacrés à l'adolescence et à la jeunesse

VI. Ouvrages et articles généraux, histoire et théorie littéraires

VII. Autres œuvres

(Sauf indication contraire, Paris lieu d'édition est omis)

I. Corpus littéraire

1. Œuvres d'Émile Zola

Œuvres complètes, édition établie sous la direction d'Henri Mitterand, Cercle du livre précieux, 1966-1969, 15 vol.

Les Rougon-Macquart, édition d'Armand Lanoux et Henri Mitterand, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1960-1967, 5 vol.

Les Rougon-Macquart, édition établie par Colette Becker, Laffont, « Bouquins », 1991-1993, 4 vol.

Correspondance, édition publiée sous la direction de B. H. Bakker, Montréal / Paris, Presses de l'Université de Montréal / Éditions du C.N.R.S., 1978-1995, 10 vol.

Entretiens avec Zola, publiés par Dorothy E. Speirs et Dolorès A. Signori, Presses de l'Université d'Ottawa, 1990, 220 p.

La Fortune des Rougon, éd. par Gina Gourdin-Servenièrre, Genève, Strategic communication, 1990.

2. Chroniques et articles de Zola sur la jeunesse

Tous les textes sont tirés des Œuvres complètes, tomes X-XIV du Cercle du livre précieux, 1966-1969 (O.C.).

« [sans titre] », *L'Événement illustré*, 13 mai 1868, t. XIII, pp. 82-84.

« L'éducation des filles », *L'Événement illustré*, 11 juillet 1868, t. XIII, pp. 124-126.

- « La coquetterie », *L'Événement illustré*, 29 juillet 1868, t. XIII, pp. 147-150.
- « À mon neveu Jean-Louis », *La Tribune*, 16 août 1868, t. XIII, pp. 157-160.
- « [Les caractéristiques de Paris et l'éducation des filles] », *La Tribune*, 27 septembre 1868, t. XIII, pp. 184-197.
- « La jeunesse dorée et les femmes galantes », *La Tribune*, 6 décembre 1868, t. XIII, pp. 204-207.
- « [Au sujet du roman de Marius Roux, *Évariste Plauchu, mœurs vraies du quartier Latin*] », *Le Gaulois*, 2 juillet 1869, t. X, pp. 867-872.
- « Au couvent », *La Cloche*, 2 février 1870 (recueilli sous le titre *Le Couvent* dans *La Libre Pensée* le 5 février 1870), t. IX, pp. 927-931.
- « À quoi rêvent les pauvres filles », *Le Rappel*, 3 février 1870, t. XIII, pp. 258-259.
- « La fin de l'orgie », *La Cloche*, 13 février 1870, t. XIII, pp. 259-262.
- « Catherine », *La Cloche*, 18 avril 1870, t. XIII, pp. 274-277.
- « Sur l'adultère », *La Cloche*, 16 juin 1872, t. XIV, pp. 86-88.
- « Une visite dans un tripot », *La Cloche*, 12 juillet 1872, t. XIV, pp. 116-119.
- « Le monde galant », *La Cloche*, 14 juillet 1872, t. XIV, pp. 119-121.
- « [Sur l'enseignement laïque] », *La Cloche*, 20 septembre 1872, t. XIV, pp. 169-172.
- « Le rajeunissement de la France », *La Cloche*, 25 octobre 1872, t. XIV, pp. 194-196.
- « Le cabaret », *Le Corsaire*, 17 décembre 1872, t. XIV, pp. 199-202.
- « Les Jeunes », *Le Bien public*, 22 octobre 1877, tome XI, pp. 299-302.
- « L'école et la vie scolaire en France », *Le Messager de l'Europe*, mars 1877, t. XIV, pp. 239-257.
- « La jeunesse française contemporaine », *Le Messager de l'Europe*, avril 1878, t. XIV, pp. 308-332.
- « Types de femmes en France », *Le Messager de l'Europe*, novembre 1878, t. XIV, pp. 355-377.
- « Lettre à la jeunesse », *Le Roman expérimental*, 1879, t. X, pp. 1205-1230.
- « L'argent dans la littérature », *Le Roman expérimental*, 1880, pp. 1259-1298.
- « De la moralité en littérature », *Documents littéraires*, 1881, t. XII, pp. 489-512.

- « Comment elles poussent », *Le Figaro*, 21 février 1881, t. XIV, pp. 525-530.
- « L'adultère dans la bourgeoisie », *Le Figaro*, 28 février 1881, t. XIV, pp. 531-537.
- « Femmes honnêtes », *Le Figaro*, 18 avril 1881, t. XIV, pp. 538-542.
- « Femmes du monde », *Le Figaro*, 27 juin 1881, t. XIV, pp. 681-685.
- « Discours au banquet de l'Association générale des étudiants », 18 mai 1893, t. XII, pp. 677-683.
- « Préface » à *Le Roman d'un inverti* par le docteur Laupps [pseud. du docteur Georges Saint-Paul], 25 juin 1895, t. XII, pp. 700-702.
- « À la jeunesse », *Le Figaro*, 7 février 1896, t. XIV, pp. 723-728.
- « Le solitaire », *Le Figaro*, 18 janvier 1896, t. XIV, pp. 717-722.
- « Dépopulation », *Le Figaro*, 23 mai 1896, t. XIV, pp. 785-790.
- « Lettre à la jeunesse », 14 décembre 1897, t. XIV, pp. 903-909.

II. Ouvrages de médecine

- Bernard, Claude : *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, J.-B. Baillière et Fils éditeurs, 1865, 400 p.
- Cabanès (docteur Augustin) : « La documentation médicale d'Émile Zola », *La Chronique médicale*, 15 novembre 1895, p. 674-680.
- Féré, Charles : *Dégénérescence et criminalité. Essai physiologique*, Félix Alcan, 1888, 178 p.
- Féré, Charles : *La Famille névropathique. Théorie tératologique de l'hérédité et de la prédisposition morbide de la dégénérescence*, Félix Alcan, 1897, 334 p.
- Féré, Charles : *L'Instinct sexuel, évolution et dissolution*, Félix Alcan, 1899.
- Fouillée, Alfred : *Tempérament et caractères selon les individus, les sexes et les races*, Félix Alcan, 1895, 378 p.
- Hamon, A : *Déterminisme et responsabilité*, Librairie C. Reinwald, Schleicher, 1898, 240 p.
- Lagrange, Fernand : *L'Hygiène de l'exercice chez les enfants et les jeunes gens*, Félix Alcan, 1891, IV, 312 p.

- Lauphs (docteur [pseud. du docteur Georges Saint-Paul]) : *Tares et poisons, perversion et perversité sexuelles, une enquête médicale sur l'inversion, notes et documents, le roman d'un inverti-né, le procès Wilde, la guérison et la prophylaxie de l'inversion* (préface par Émile Zola), Carré, 1896, 372 p.
- Letourneau, Charles : *Physiologie des passions*, Germer-Baillière, 1868, 230 p.
- Lombroso, Cesare : *L'Homme criminel. Criminel-né, fou moral, épileptique*, étude anthropologique et médico-légale, traduit sur la quatrième édition par MM. Regnier et Bournet et précédé d'une préface du Dr Charles Letourneau, Félix Alcan, 1887, 2 vol. dont un atlas.
- Lombroso, Cesare et G. Ferrero : *La Femme criminelle et la prostituée*, Félix Alcan, 1896, 679 p., XIII pl.
- Lucas, Prosper : *Traité philosophique et physiologique de l'Hérédité naturelle*, Baillière, 1847-1850, 2 vol.
- Marro, Antoine : *La Puberté chez l'homme et chez la femme. Étudiée dans ses rapports avec l'anthropologie, la psychiatrie, la pédagogie et la sociologie.*, traduit sur la deuxième édition italienne par le Dr J-P. Medici. Préface du Dr Magnan, Alfred Costes, 1922 [1^{ère} édition, 1898], 536 p.
- Mathieu, Émile : *Études cliniques sur les maladies des femmes appliquées aux affections nerveuses et utérines, et précédées d'essais philosophiques et anthropologiques sur la physiologie et la pathologie*, Moquet, 1847, VII-833 p.
- Mathieu, Émile : *L'Esprit de famille*, Hachette, 1863, 446 p.
- Menville, docteur : *Histoire médicale et philosophique de la femme*, Amyot, Libraire, Labé, 1845, 486 p.
- Moreau (de Tours), Paul : *De l'identité ou l'état de rêve et de la folie*, 1855, 48 p.
- Moreau (de Tours), Paul : *Des aberrations du sens génésique*, Asselin et Cie, 1880, 304 p.
- Moreau (de Tours), Paul : *De l'homicide commis par les enfants*, Asselin et Cie, 1882, 194 p.
- Morel, Benedict-Auguste : *Traité des dégénérescences intellectuelles et morales de l'espèce humaine*, Baillière, 1857, 700 p.
- Parent-Duchâtelet, Alexandre : *La Prostitution à Paris au XIX^e siècle*, texte présenté et annoté par Alain Corbin, Seuil, « L'univers historique », 1981 [1836], 215 p.
- Raciborski, Adam : *Du rôle de la menstruation dans la pathologie et la thérapeutique*, J.-B. Baillière, 1856, 142 p.
- Raciborski, Adam : *De la puberté et de l'âge critique chez la femme, au point de vue physiologique, hygiénique et médical, et de la ponte périodique chez la femme et les mammifères*, J.-B. Baillière, 1844, XII- 520 p.

- Raciborski, Adam : *Traité de la menstruation, ses rapports avec l'ovulation, la fécondation, l'hygiène de la puberté et de l'âge critique, son rôle dans les différentes maladies, ses troubles et leur traitement*, J.-B. Baillière et fils, 1868, 629 p.
- Roussel (Dr) : *Système physique et moral de la femme*, nouvelle édition augmentée d'une notice sur l'auteur et de travaux physiologiques par le docteur Cerise, Librairie Victor Masson, 1855, 290 p.
- Saint-Paul, Georges (Docteur Laupt) : *Le Langage intérieur et les paraphrasies (la fonction endophasique)*, Alcan, 1904, 316 p.
- Tissot, Samuel-Auguste : *L'Onanisme* (1760), éditions de la Différence, 1991, 206 p.

III. Dictionnaires

Voir l'annexe : « *Enquête lexicographique. 1680-1935* ».

La « *Table chronologique des éditions* » (p. 301-305) décrit les soixante-huit publications de notre corpus, d'abord alphabétiquement présentées dans la « *Table alphabétique des auteurs et des titres* », p. 297-300.

Les tables de chacune des sections de l'annexe (« *Adolescence* », « *Adolescent (te)* »; « *Jeune* », « *Jeunesse* »; « *Pubère* », « *Puberté* ») ne retiennent, à chaque fois, que les publications consacrant une notice au(x) mot(s)-vedette(s) de la section.

IV. Ouvrages et articles consacrés à Zola

- Adam-Maillet, Maryse : « *Renée, poupée dans La Curée* », *Les Cahiers Naturalistes*, vol. 41, n° 69, 1995, pp. 49-68.
- Agulhon, Maurice : « *Aux sources de La Fortune des Rougon* », *Europe*, 46e année, n° 468-469, avril-mai 1968, pp. 161-166.
- Baguley, David : « *Le supplice de Florent* », *Europe*, 46e année, n° 468-469, avril-mai 1968, pp. 91-96.
- Baguley, David : « *Balzac, Zola, et la paternité du naturalisme* », dans *Balzac. Une poétique du roman*, sous la direction de Stéphane Vachon, Saint-Denis / Montréal, Presses Universitaires de Vincennes / XYZ éditeur, 1996, pp. 383-394.
- Becker, Colette : « *Zola et Balzac* », *L'Année balzacienne 1996*, p. 37-48.
- Becker, Colette : *Émile Zola, La Fabrique de Germinal.*, dossier préparatoire de l'œuvre, texte établi, présenté et annoté par Colette Becker, S.E.D.E.S. / Presses Universitaires de Lille, « *Présences critiques* », 1986, 514 p.

- Becker, Colette : « Du garni à l'hôtel particulier : quelques aperçus sur la vie et l'œuvre de Zola à partir de calepins cadastraux », *Les Cahiers Naturalistes*, 18e année, n° 43, 1972, pp. 1-24.
- Belgrand, Anne : « Le couple Silvère-Miette dans *La Fortune des Rougon* », *Romantisme*, n° 62, 1988-4, pp.51-59.
- Bertrand-Jennings, Chantal : *L'Éros et la femme chez Zola*, Klincksieck, 1977, 131 p.
- Bertrand-Jennings, Chantal : « Zola ou l'envers de la science : de *La Faute de l'abbé Mouret* au *Docteur Pascal* », *Nineteenth Century French Studies*, vol. IX, n° 1-2, Fall-Winter 1980-1981, pp. 93-107.
- Bonnefis, Philippe : « Le bestiaire d'Émile Zola », *Zola, Europe*, 46e année, avril-mai 1968, pp. 97-107.
- Borie, Jean : *Le Tyran timide. Le naturalisme de la femme au XIXe siècle*, Klincksieck, 1973, 160 p.
- Borie, Jean : *Zola et les mythes ou de la nausée au salut*, Seuil, « Pierres vives », 1971, 252 p.
- Brunet, Étienne : *Le Vocabulaire de Zola*, Slatkine / Champion, 1985, 2 vol [t. II : *Dictionnaire des fréquences*, 646 p.].
- Butor, Michel : « Introduction au *Roman expérimental* », *O.C.*, t. X, p. 1151.
- Carles, Patricia et Béatrice Desgranges : « Le cauchemar de l'éducation des filles. Notes sur le Rêve de Zola », *Romantisme*, n° 63, 1989-1, p. 23-28.
- Chalhoub, Samia : *L'Enfant dans "Les Rougon-Macquart" d'Émile Zola*, thèse de doctorat, Université de Lyon II, 1983.
- Colin, René-Pierre : *Tranches de vie, Zola et le coup de force naturaliste*, Tusson (Charente), Du Lérot, 1991, 220 p.
- Couillard, M. : « La Fille-Fleur dans les *Contes à Ninon* et *Les Rougon-Macquart* », *Revue de l'Université d'Ottawa*, octobre-décembre, 1978, pp. 298-406.
- Delattre, Alain : *Le Réalisme selon Zola. Archéologie d'une intelligence*, Presses Universitaires de France, 1975, 252 p.
- Deleuze, Gilles : « Introduction à *La Bête humaine* », *O.C.*, t. VI, p. 13-21.
- Dezalay, Auguste : *L'Opéra des Rougon-Macquart. Essai de rythmologie romanesque*, Klincksieck, 1983, 353 p.
- Dezalay, Auguste : « L'exigence de la totalité chez un romancier expérimental : Zola face aux philosophes et aux classificateurs », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n° 24, mai 1972, pp. 167-184.

- Duchet, Claude : « Idéologie de la mise en texte », *La Pensée*, n° 125, octobre 1980, pp. 95-108 [autre publication sous le titre « Enjeux idéologiques de la mise en texte », dans « Littérature, Enseignement, Société. I. Lire le texte littéraire », *Revue de l'Université de Bruxelles*, 1979-3/4, p. 316-332].
- Dubois, Jacques : « Les refuges de Gervaise. Pour un décor symbolique de *L'Assommoir* », *Les Cahiers Naturalistes*, n° 30, 1965, pp. 105-117.
- Gaillard, Françoise : « Genèse et généalogie (Le cas du *Docteur Pascal*) », *Romanisme*, n° 31, 1981, pp. 181-196.
- Guillemin, Henri : *Zola, légende et vérité*, U.G.É., « 10 / 18 », 1960, 187 p.
- Hamon, Philippe : *Le Personnel du roman. Le système des personnages dans "Les Rougon-Macquart" d'Émile Zola*, Genève, Droz, 1983, 323 p.
- Hamon, Philippe : « Du savoir dans le texte », *Revue des Sciences humaines*, n° 160, déc. 1975, pp.493-499.
- Hindié, Sonia : *L'Enfant dans "Les Rougon-Macquart"*, thèse de doctorat, Université de Paris IV, 1984.
- Kamm, Lewis : « Children of the *Rougon-Macquart* : The Lessons of Alzire in *Germinal* », *Excavatio*, vol. III, hiver 1993, pp. 32-37.
- Krakowski, Anna : *La Condition de la femme dans l'œuvre d'Émile Zola*, Nizet, 1974, 263 p.
- Lethbrigde, Robert : « Zola : Decadence and Autobiography in the Genesis of a Fictional Character », *Nottingham French Studies*, vol. 17, n° 1, mai 1978, pp. 39-51.
- Lavielle, Véronique : « Le cycle des *Rougon-Macquart*, la science et l'imaginaire », *Les Cahiers Naturalistes*, vol 40, n° 68, 1994, pp. 23-28.
- Laville, Béatrice : *L'Éducation et ses enjeux à la fin du XIXe siècle : la « Vérité » d'Émile Zola*, thèse de doctorat, Université de Paris III, 1991.
- Lazzane, Lahoussine : *L'Enfant dans "Les Rougon-Macquart" d'Émile Zola*, thèse de doctorat, Université de Bordeaux III, 1986.
- Migozzi, Jacques : « Le fils de Lombroso et de la pétroleuse : Jeanlin dans *Germinal* », *Écrire/Savoir : littérature et connaissances à l'époque moderne*, Saint-Étienne, Printer, « Lieux littéraires », 1996, p. 153-165.
- Mitterand, Henri : *Le Discours du roman*, Presses Universitaires de France, 1980, 266 p.
- Mitterand, Henri : *Le Regard et le signe*, Presses Universitaires de France, « Écriture », 1987, 291 p.
- Mitterand, Henri : *Zola. L'histoire et la fiction*, Presses Universitaires de France, « Écrivains », 1990, 294 p.

- Mitterand, Henri : *Le Roman à l'œuvre. Genèse et valeurs*, Presses Universitaires de France, « Écriture », 1997, 307 p. [les pages 23 à 231 sont consacrées à l'œuvre de Zola].
- Mitterand, Henri : *Zola. Sous le regard d'Olympia, 1840-1871*, Fayard, t. I, 1999, 943 p.
- Mitterand, Henri : « “Un jeune homme de province à Paris”. Émile Zola, de 1858 à 1861 », *Les Cahiers Naturalistes*, n° 11, 1958, pp. 444-453.
- Mortazavi, Yasmine : « Zola à travers la Chronique Médicale du Docteur Cabanès », *Les Cahiers Naturalistes*, 45e année, n° 73, 1999, pp. 301-315.
- Noiray, Jacques : « L'angoisse de la chair dans *La Bête humaine* », *Voix de l'écrivain. Mélanges offerts à Guy Sagnes*, Toulouse, « Les cahiers de Littératures », Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1996, pp. 163-177.
- Pagès, Alain : *Émile Zola, un intellectuel dans l'affaire Dreyfus*, Librairie Séguier, 1991, 396 p.
- Ricatte, Robert : « À propos de *La Fortune des Rougon*. Discours prononcé à Médan le 1er octobre 1961 », *Les Cahiers naturalistes*, vol. VII, n° 17-19, 1961. pp. 97-106.
- Ripoll, Roger : *Réalité et mythe chez Zola*, Librairie H. Champion, 1981, 2 vol.
- Rod, Édouard : *Les Idées morales du temps présent*, Perrin et Cie, 1897, VII-318 p.
- Schor, Naomi : « Mythe des origines, origine des mythes : *La Fortune des Rougon* », *Les Cahiers Naturalistes*, 24e année, n° 52, 1978, p. 124-149.
- Schor, Naomi : *Zola's Crowds*, Baltimore / London, The Johns Hopkins University Press, 1978, 221 p.
- Seassau, Claude : *Émile Zola. Le réalisme symbolique*, Corti, 1989, 435 p.
- Stil, André : « Introduction » aux *Contes à Ninon*, O.C., t. IX, pp. 15-24.
- Suwala, Halina : *Naissance d'une doctrine. Formation des idées littéraires et esthétiques de Zola (1859-1865)*, Varsovie, Wydawnictwa Uniwersytetu Warszawskiego, 1976.
- Schor, Naomi : « Le sourire du Sphinx : Zola et l'énigme de la féminité », *Romantisme*, n° 13-14, 1976, p. 183-184.
- Stead, Evanghélia : « Musa Medicinalis », *Romantisme*, n° 94, 1996-4, pp. 111-124.
- Thorel-Cailleteau, Sylvie : *La Tentation du livre sur Rien. Naturalisme et décadence*. Préface de Jean de Palacio., Mont-de-Marsan, éditions Interuniversitaires, 1994, 566 p.

Thorel-Cailleteau, Sylvie : *Zola*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, « Mémoire de la critique », 1998, 368 p.

V. Ouvrages et articles consacrés à l'adolescence et à la jeunesse

Bertaut, Jules : *La Jeune Fille dans la littérature française*, Louis Michaud, 1910, 319 p.

Bethlenfalvay, Marina : *Les Usages de l'enfant dans la littérature française du XIXe siècle. Esquisse d'une typologie*, Genève, Droz, 1979, 148 p.

Bettelheim, Bruno : *Les Blessures symboliques*, Gallimard, « Connaissance de l'inconscient », 1971, 252 p.

Crubellier, Maurice : *L'Enfance et la jeunesse dans la société française, 1800-1950*, Armand Colin, « U », 1979, 389 p.

Debesse, Maurice : « L'influence pédagogique de l'Émile depuis deux siècles. Ses formes, son évolution », dans *Jean-Jacques Rousseau et son œuvre. Problèmes et Recherches*, Klincksieck, « Actes et colloques », 1964, pp. 205-217.

Deutsch, Hélène : *La Psychologie des femmes. Étude psychanalytique*, Presses Universitaires de France, 1953, 2 vol.

Dronsart, Marie : « Le mouvement féministe », *Le Correspondant*, octobre-décembre 1896, p. 110-137.

Ducpétiaux, Édouard : *De la condition physique et morale des jeunes ouvriers et des moyens de l'améliorer*, Bruxelles, Méline, Lang & Cie, 1843.

Dupuy, Aimé : *Un Personnage nouveau du roman français : l'enfant*, Hachette, 1931, 422 p.

Erikson, Erik H. : *Adolescence et crise. La quête de l'identité*, Flammarion, « Champs », 1972 [1968], 348 p.

Freud, Sigmund : *Trois Essais sur la théorie de la sexualité*, traduit par B. Reverchon-Jouve, Gallimard, « Idées », 1962 [1905], 189 p.

Freud, Sigmund : *Trois Essais sur la théorie sexuelle*, traduit par Ph. Koeppl, Gallimard, 1987.

Freud, Anna : « L'adolescence », dans *Adolescence et psychanalyse : une histoire*, sous la direction de Maja Perret-Catipovi et François Ladame, Lausanne, Delachaux et Niestlé, 1997, pp. 69-100.

Gourmont, Remy de : « La jeune fille d'aujourd'hui », *Mercure de France*, octobre 1901, p. 261-294 [recueilli dans *Le Chemin de velours*, Mercure de France, 1928].

- Grötzer, Peter : *Die zweite Geburt. Forschungsbericht Bibliographie (Band 2)*, Zürich, Ammann Verlag, 1991, 148 p.
- Gutton, Philippe : « Le pubertaire, ses sources, son devenir », dans *Adolescence et psychanalyse : une histoire*, sous la direction de Maja Perret-Catipovi et François Ladame, Lausanne, Delachaux et Niestlé, 1997, pp. 193-212.
- Houbre, Gabrielle : *La Discipline de l'amour. L'éducation sentimentale des garçons et des filles à l'âge du romantisme*, Plon, « Civilisations et Mentalités », 1998, 454 p.
- Kestemberg, Evelyne : « Notes sur la crise de l'adolescence : de la déception à la conquête », dans *Adolescence et psychanalyse : une histoire*, sous la direction de Maja Perret-Catipovi et François Ladame, Lausanne, Delachaux et Niestlé, 1997, pp. 151-162.
- Rassial, Jean-Jacques : *Le Passage adolescent. De la famille au lien social*, Érès, « Actualité de la psychanalyse », 1998, 194 p.
- Jeanne : « Les femmes d'Émile Zola », *Gil Blas*, 4e année, n° 1124, col. IV-V, 16 décembre 1882 [sur les héroïnes de Zola et la sexualité].
- Kant, Emmanuel : *Réflexions sur l'éducation*, Vrin, 1980 [1803], 160 p.
- La Jeunesse*. Revue littéraire, critique et philosophique, paraissant le 1er et le 15 de chaque mois [puis le dimanche]. Paris, 1er / 15 juillet 1868 (1re année, n° 1), 15 mars / 1er avril 1869 (2e année, n° 28).
- Laclos, Choderlos (de) : *Des femmes et de leur éducation, Œuvres complètes*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1951, pp. 430-482.
- Lampl-de Groot, Jeanne : « De l'adolescence », dans *Adolescence et psychanalyse : une histoire*, sous la direction de Maja Perret-Catipovi et François Ladame, Lausanne, Delachaux et Niestlé, 1997, pp. 101-112.
- Lapassade, Georges : *L'Entrée dans la vie. Essai sur l'inachèvement de l'homme*, U.G.É, « 10 / 18 », 1972 [1963], 256 p.
- Lemaître, Jules : « La jeunesse sous le Second Empire et sous la Troisième République », *Revue politique et littéraire [Revue bleue]*, 22e année, n° 24, 13 juin 1885, pp. 738-743.
- Mâle, Pierre : *Psychothérapie de l'adolescent*, Presses Universitaires de France, 1969 (1964), 261 p.
- Massis, Henri : « *Le Romantisme de l'adolescence* », *Jugements II (André Gide, Romain Rolland, Georges Duhamel, Julien Benda — les chapelles littéraires)*, Plon, 1924.
- Maupassant, Guy : « La jeune fille », *Le Gaulois*, 27 avril 1884.
- Mendousse, Pierre : *L'Ame adolescente*, Presses Universitaires de Paris, « Bibliothèque de philosophie contemporaine », 1963 [1928], XVI-263 p.

- Michelet, Émile : « Les jeunes hommes de Balzac et la jeunesse actuelle », *Revue de famille*, nouvelle série, t. IV, 1er mars 1890, p. 450-459.
- Michelet, Jules : *La Femme*, Flammarion, « Champs », 1981 [1859], 364 p.
- Meyer, Philippe : *L'Enfant et la raison d'état*, Seuil, « Inédit / Politique », 1977, 185 p.
- O'Brien, Justin : *The Novel of Adolescence in France : The Study of a Literature Theme*, New York, Columbia University Press, 1937.
- Perret-Catipovic, Maja et François Ladame : « Adolescence et psychanalyse : l'histoire d'une histoire », dans *Adolescence et psychanalyse : une histoire*, sous la direction de Maja Perret-Catipovi et François Ladame, Lausanne, Delachaux et Niestlé, 1997, pp.15-36.
- Piaget, Jean : *Six Études de psychologie*, Denoël / Gonthier, 1964, 188 p.
- Ravoux-Rallo, Élisabeth : *Images de l'adolescence dans quelques récits du XXe siècle*, Corti, 1989, 202 p.
- Rousseau, Jean-Jacques : *Émile ou De l'éducation*, Flammarion, « G.-F. », 1966, 629 p.
- Salesse, Jean : « Chateaubriand : le récit d'enfance dans les trois premiers livres des *Mémoires d'Outre-tombe* », *Revue des sciences humaines*, n° 222, avril-juin 1991, p. 9-34.
- Simon, Charles : « La Jeunesse dans le roman contemporain », *La Revue des revues*, 1er août 1894 (3e trimestre), pp. 240-246.
- Sussmann, Hava : *Balzac et les "Débuts dans la vie" . Étude sur l'adolescence dans La Comédie humaine*, Nizet, 1978, 93 p.
- Tiercé, Agnès : *Histoire de l'adolescence*, Belin, 1999, 334 p.
- Tison, Guillemette : *Une mosaïque d'enfant. L'Enfant et l'adolescent dans le roman français 1876-1890*, Artois Presses Université, « Études littéraires et linguistiques », 1998, 459 p.
- Toursch, Victor : *L'Enfant français à la fin du XIXe siècle d'après ses principaux romanciers*, thèse, Les Presses modernes, 1939.

VI. Ouvrages et articles généraux, histoire et théorie littéraires

- Barbérès, Pierre : *Balzac et le mal du siècle. Contribution à une physiologie du monde moderne*, Galimard, « Bibliothèque des idées », 1970, 2 vol., 1990 p.
- Bataille, Georges : *L'Érotisme*, U.G.É, « 10 / 18 », 1972 [1957], 305 p.

- Bataille, Georges : *La Littérature et le mal*, Gallimard, « Folio-essais », 1990 [1957], 201 p.
- Bénichou, Paul : *Les Mages romantiques*, Gallimard, « Bibliothèque des idées », 1988, 563 p.
- Bénichou, Paul : *L'École du désenchantement. Sainte-Beuve, Nodier, Musset, Nerval, Gautier*, Gallimard, « Bibliothèque des idées », 1992, 615 p.
- Bessède, Robert : *La Crise de la conscience catholique dans la littérature et la pensée française à la fin du XIXe siècle*, Klincksieck, 1975, 637 p.
- Blanchot, Maurice : *L'Entretien infini*, Gallimard, 1969, 640 p.
- Brunetière, Ferdinand : *Essais sur la littérature contemporaine*, Calmann-Lévy, 1892, 356 p.
- Cellier, Léon : « Le roman initiatique en France au temps du romantisme », *Cahiers internationaux de symbolisme*, n° 4, 1964.
- Cohn-Plouchart, Danièle : « Individuation et solitude. Le roman de formation », dans *L'Éducation. Approches philosophiques*, sous la direction de Pierre Kahn, André Ouzoulias et Patrick Thierry, Presses Universitaires de France, « Pédagogie d'aujourd'hui », 1990, pp. 157-169.
- Corbin, Alain : *Le Miasme et la jonquille*, Flammarion, « Champs », 1986 [1982], 336 p.
- Darwin, Charles : *L'Origine des espèces au moyen de la sélection naturelle ou la préservation des races favorisées dans la lutte pour la vie*, Flammarion, « G.-F. », 1992 [1859], 604 p.
- D'Haussonville : « Le combat contre le vice », *Revue des Deux Mondes*, 1er avril, 1887, p. 565-598.
- Dowbiggin, Ian : *La Folie héréditaire ou comment la psychiatrie française s'est constituée en un corps de savoir et de pouvoir dans la seconde moitié du XIXe siècle*, E.P.E.L., « École lacanienne de psychanalyse », 1993, 229 p.
- Dubois, Jean : *Le Vocabulaire politique et social en France de 1869 à 1872*, Larousse, 1962, 460 p.
- Foucault, Michel : *Histoire de la sexualité. La volonté de savoir*, Gallimard, « Bibliothèque des Histoires », 1976, t. I, 211 p.
- Frappier-Mazur, Lucienne : *L'Expression métaphorique dans "La Comédie humaine"*, Klincksieck, 1976, 377 p.
- Froidevaux, Gérald : *Baudelaire, représentation et modernité*, Corti, 1989, 149 p.
- Hamon, Philippe : *Introduction à l'analyse du descriptif*, Hachette, « Langue Linguistique Communication », 1981, 265 p.

- Hamon, Philippe : *Texte et idéologie*, Presses Universitaires de France, « Écriture », 1984, 277 p.
- Hamon, Philippe : *Du descriptif*, Hachette, 1993, 247 p.
- Hegel, Georg Wilhelm Friedrich : *Esthétique*, traduit par Vladimir Jankélévitch, Flammarion, « Champs », 1979 [1835], 4 vol.
- Herschberg-Pierrot, Anne : « Les notions d'art et d'artiste à l'époque romantique (retour critique sur l'étude de Georges Matoré) », *Romantisme*, n° 54, 1986-4, p. 37-43.
- Hochmann, Jacques : « La théorie de la dégénérescence de B-A Morel », *Darwinisme et société*, sous la direction de Patrick Tort, Presses Universitaires de France, 1992, pp. 401-412.
- Jankélévitch, Vladimir : *L'Innocence et la méchanceté*, Flammarion, 1986, 4 vol.
- Jankélévitch, Vladimir : *Le Pur et l'impur*, Flammarion, « Champs », 1960, 314 p.
- Jean Paul : *Cours préparatoire d'esthétique*, traduction et annotation de Anne-Marie Lang et Jean-Luc Nancy, L'Âge d'Homme, « Germanica », 1979, 313 p.
- Johnson, Barbara : *Défiguration du langage poétique*, Flammarion, « Sciences humaines », 1979, 213 p.
- Kierkegaard, Sören : *Le Concept de l'angoisse*, Gallimard, « Tel », 1990 [1844], 501 p.
- Kierkegaard, Sören : *Ou bien... ou bien...*, traduction de F. et O. Prior et M. H. Guignot, Gallimard, « Tel », 1995 [1843], 627 p.
- Kristeva, Julia : *Pouvoirs de l'horreur*, Seuil, « Points-Essais », 1983 [1980], 248 p.
- Lamennais, Felicité : *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, Garnier Frères, Libraires-éditeurs, t. I, 1900 [1817-1823], 410 p.
- Lanson, Gustave : « La Littérature et la science », *Revue bleue*, 24 septembre et 1er octobre 1892; recueilli dans *Hommes et livres. Études morales et littéraires*, Lecène et Oudin, 1895 [Genève, Slatkine Reprints, « Ressources », 1979], p. 317-164]; republié dans *Essais de méthode, de critique et d'histoire littéraire*, textes réunis par Henri Peyre, Hachette, 1965, p. 97-129.
- Lejeune, Philippe : *Le Pacte autobiographique*, Seuil, « Poétique », 1975, 354 p.
- Léonard, Jacques : *La Médecine. Entre les savoirs et les pouvoirs*, Aubier, « Collection historique », 1981, 385 p.
- Lhéritier, Andrée : *Les Physiologies 1840-1845. Bibliographie descriptive*, Service international de microfilms, 1966, 68 p.
- Matoré, Georges : *Le Vocabulaire et la société sous Louis-Philippe*, Genève, Slatkine, 1967 [1951], 369 p.

- Matoré, Georges : *La Méthode en lexicologie*, Didier, 1953, 126 p.
- Mollier, Jean-Yves : *Louiss Hachette*, Fayard, 1999, 554 p.
- Noiray, Jacques : *Le Romancier et la machine*, t. I : *L'Univers de Zola*, Corti, 1981; tome II : *Jules Verne—Villiers de L'Isle-Adam*, Corti, 1982, 535 p.
- Paz, Octavio : *L'Arc et la lyre*, Gallimard, « Les Essais », 1956, 384 p.
- Pernot, Denis : « Paris, province pédagogique », *Romantisme*, n° 83, 1994-1, pp. 107-11.
- Pernot, Denis : *Le Roman de socialisation (1889-1914)*, Presses Universitaires de France, « Écriture », 1998, 239 p.
- Petitier, Paule : « L'histoire romantique, l'encyclopédie et le moi », *Romantisme*, n° 104, 1999, pp. 27-37.
- Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy : *L'Absolu littéraire. Théorie de la littérature du romantisme allemand*, Seuil, « Poétique », 1978, 448 p.
- Preiss, Nathalie : *Les Physiologies en France au XIXe siècle. Étude historique, littéraire et stylistique*, Mont-de Marsan, éditions Interuniversitaires, 1999, 346 p.
- Preiss, Nathalie : *Physiologies parues sous la Monarchie de Juillet, De la poire au parapluie. Physiologies politiques*, Champion, « Textes de littérature moderne et contemporaine », 1999, 920 p. [éd. en fac similé, avec leurs vignettes, de cinq physiologies (1832 et 1841)].
- Renan, Ernest : *L'Avenir de la science : pensées de 1848*, Calmann-Lévy, 1903, 541 p.
- Renan, Ernest : *La Réforme intellectuelle et morale*, éditions Complexe, « Historiques-politiques », 1990 [1871], 209 p.
- Robert, Marthe : *Roman des origines et origines du roman*, Gallimard, « Tel », 1977 [Grasset, 1972], 364 p.
- Roche, Daniel : *La Culture des apparences. Une histoire du vêtement XVIIe-XVIIIe siècle*, Fayard, « Points-Histoire », 1989, 549 p.
- Sagnes, Guy : *L'Ennui dans la littérature française de Flaubert à Laforgue (1848-1884)*, Armand Colin, 1969, 510 p.
- Sainte-Beuve : « Littérature. M. de Balzac », *Le Constitutionnel*, 2 septembre 1850, p. 2 (col. 4-6) et p. 3 (col. 1-4) [recueilli dans les *Causeries du Lundi*, Garnier, t. II, p. 443-463; publié par José-Luis Diaz et Annie Prassoloff Sainte-Beuve : dans *Pour la critique*, Gallimard, « Folio-Essais », 1992, p. 307-329].
- Schlanger, Judith : *Les Métaphores de l'organisme*, L'Harmattan, « Histoire des Sciences humaines », 1995 [1971], 272 p.

- Schopenhauer, A. : *Essai sur les femmes*, traduction de Jean Bourdeau, revue, augmentée et préfacée par Didier Raymond, Arles, Actes Sud, 1997 [1884], 45 p.
- Schopenhauer, A. : *Métaphysique de l'amour. Métaphysique de la mort*, dans *Le Monde comme volonté*, U.G.É, « 10 / 18 », 179 p.
- Freud, Sigmund : *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Payot, « Petite Bibliothèque Payot », 1989 [1908], 157 p.
- Freud, Sigmund : *Totem et tabou*, traduction de Vladimir Jankélévitch, Payot, « Petite Bibliothèque Payot », 1989 [1923], 241 p.
- Taine, Hippolyte : *Les Origines de la France contemporaine. Le régime moderne*, Hachette, 26e éd., 1912 [1893], 378 p. [136 pages d'index].
- Taine, Hippolyte : *Histoire de la littérature anglaise*, « Introduction », Hachette, t. I, 1911 [1863] (13e éd).
- Taine, Hypolitte : *De l'intelligence*, Hachette, 11e éd., 1906 [1870], 2 vol.
- Vachon, Stéphane : *Balzac*, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, « Mémoire de la critique », 1999, 559 p.
- Vial, André : « De *Volupté* à *L'Éducation sentimentale*. Vie et avatars de thèmes romanesques », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 57e année, n° 1, janvier-mars 1957.
- Viallaneix, Paul : *La Voie Royale : essai sur l'idée de peuple dans l'œuvre de Michelet*, Flammarion, 1971, 547 p.

VII. Autres œuvres

- Balzac, Honoré (de) : *La Comédie humaine*, nouvelle édition publiée sous la direction de Pierre-Georges Castex, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1976-1981, 12 vol.
- Baudelaire, Charles : *Œuvres*, texte établi et annoté par Claude Pichois, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1975-1976, 2 vol.
- Chateaubriand, François-René : *René*, Flammarion, « G.-F. », 1992 [1802], 186 p.
- Cervantès : *Don Quichotte de la Manche*, Garnier, « Classiques Garnier », 1961 [1605-1615], 1089 p.
- Constant, Benjamin : *Adolphe*, Flammarion, « G.-F. », 1965 [1816], 182 p.
- Flaubert, Gustave : *Œuvres*, éd. établie et annotée par Albert Thibaudet et René Dumesnil, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1951, 2 vol.

- Flaubert, Gustave : *La Première Éducation sentimentale*, édition établie et présentée par Martine Bercot, Livre de poche, 1993, 441 p.
- Flaubert, Gustave : *Correspondance*, éd. présentée, établie et annotée par Jean Bruneau, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1973-1998, 1991, 4 vol. parus.
- Goethe : *Les Années d'apprentissage de Wilhem Meister*, traduction par André Meyer, Bordas, « Les grands maîtres », 1949, 510 p.
- Goncourt, Jules et Edmond : *Journal, Mémoires de la vie littéraire (1851-1896)*, Laffont, « Bouquins », 1989, 3 vol.
- Goncourt, Jules et Edmond : *Renée Mauperin*, Flammarion, « G.-F. », 1990 [1864], 315 p.
- Hugo, Victor : *Œuvres complètes*, édition chronologique publiée sous la direction de Jean Massin, le Club français du livre, 1967-1969, 28 vol.
- Huysmans, Jorys-Karl : *Marthe. Histoire d'une fille*, suivi de *Émile Zola et L'Assommoir*, Grès et Cie, 1914 [octobre 1876], 197 p.
- Mallarmé, Stéphane : *Œuvres complètes*, texte établi et annoté par Henri Mondor et G. Jean-Aubry, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1945.
- Maupassant, Guy : *Une Vie*, Livre de poche « Classiques », 1983, 337 p.
- Maupassant, Guy : *Bel Ami*, Livre de poche « Classiques », 1983 [1885], 368 p.
- Maurois, André : *Les Silences du colonel Bramble*, Grasset, 1921, 256 p.
- Musset, Alfred (de) : *La Confession d'un enfant du siècle*, Gallimard, « Folio », 1973 [1836], 377 p.
- Staël, Madame (de) : *De l'Allemagne*, Flammarion, « G.-F. », 1968 [1810], 2 vol.

Table des exergues

Introduction

Émile Zola, 18 mai 1893, « Discours au banquet de l'Association générale des étudiants », 18 mai 1893, *O.C.*, t. XII, p. 679.

Chapitre I : La « valeur » jeunesse

Émile Zola : *Le Docteur Pascal*, Pl., t. V, p. 1050.

Witold Gombrowicz : *La Pornographie*, Christian Bourgois éditeur, 1986 [1960], p. 8.

Chapitre II : Physiologie de l'adolescence

Jules Claretie, *Revue de Paris*, 1er mars 1865.

Chapitre III : Le temps des métamorphoses

Jules Michelet, *La Femme*, Flammarion, « Champs », 1981 [1859], p. 144.

Henri Massis, *Jugements II (André Gide, Romain Rolland, Georges Duhamel, Julien Benda — les chapelles littéraires)*, Plon, 1924, p. 120.

Chapitre IV : Parcours de jeunesse

Sören Kierkegaard, *Le Concept de l'angoisse*, Gallimard, « Tel », 1990 [1844], p. 197.

Jean-Jacques Rassial, *Le Passage adolescent. De la famille au lien social*, Érès, « Actualité de la psychanalyse », 1998, p. 97.

Conclusion

Pierre-Jean Jouve, *Aventures de Catherine Crachat I. Hécate*, Gallimard, « Folio », 1972 [1963], p. 123.